

T4 B9-1

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

PROFESSÉE

EN DIX-HUIT LEÇONS PUBLIQUES,

A VIENNE,

PAR FREDÉRIC DE SCHLÉGEL,

Ouvrage traduit de l'allemand en français,

PAR M. L'ABBÉ LECHAT,

Docteur de la Faculté des Lettres de Paris,
Officier de l'Université, Professeur de Philosophie au Collège royal de Nantes,
etc., etc.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ PARENT-DESBARRES,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 48.

1836.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE BELIN-MANDAR.

Patrick Cardey

PHILOSOPHIE
DE L'HISTOIRE

DES CINQ-HECT. LEÇONS ÉLÉMENTAIRES.

**PHILOSOPHIE
DE L'HISTOIRE.**

PAR M. L. G. L.

G. Carrez

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Le nom de F. Schlegel * est un des plus illustres de l'Allemagne moderne. Mais la traduction de plusieurs de ses ouvrages, de *l'Histoire de la littérature ancienne et moderne*, du *Tableau de l'Histoire moderne*, en le popularisant en France, a fait connaître surtout le critique et l'érudit. Or F. Schlegel est aussi philosophe : de là sans doute la haute portée de sa critique et de ses vues historiques.

En philosophie, il appartient à cette école éminemment religieuse et catholique qui, prenant la parole comme le caractère distinctif de l'humanité, pense qu'avec elle toutes les vérités religieuses, morales et sociales ont été primitivement révélées à l'homme; école à laquelle se rattachent aussi diversement et plus ou moins Gœrres et Baader en Allemagne, MM. de Maistre, de Bonald et d'Eckstein en France.

* Né à Hanovre en 1772. De 1802 à 1803 il fit un voyage à Paris où il ouvrit un cours et publia des ouvrages. Il avait épousé la fille du célèbre Mendelshon, laquelle se convertit ainsi que lui à la foi catholique, dans la ville de Cologne. Madame de Staël a dit : « Fréd. Schlegel est » l'un des hommes illustres de son pays, dont l'esprit a le plus d'originalité; et, loin de se fier à cette originalité qui lui promettait tant de succès, il a voulu l'appuyer sur des études immenses. »

Ce Verbe divin, cette parole a été altérée dans l'individu, et par suite dans l'humanité entière; c'est un fait clair comme le jour. La philosophie et l'histoire ne doivent pas s'arrêter à le prouver; il est en dehors de leur domaine: ces deux sciences n'ont qu'à le poser, puis à en procéder avec confiance comme de leur principe.

Rétablir la pureté de la parole primitive, l'image divine, dans la conscience, dont l'unité a été rompue, et où la raison et l'imagination, l'entendement et la volonté, sont dans un antagonisme perpétuel; tel est le devoir de chaque individu, et l'objet de la philosophie *pure*. Montrer la marche de cette restauration dans l'humanité, c'est faire la *philosophie de l'histoire*.

F. Schlegel a rempli ces deux tâches dans sa *Philosophie de la vie*, qui n'a pas encore été traduite, et dans cette *Philosophie de l'Histoire* dont nous donnons aujourd'hui la traduction française. C'est le dernier travail de Schlegel, c'est, selon nous, celui qui résume tous ses travaux, son ouvrage le plus beau, le plus complet, le plus utile en soi et par le grand nombre de lecteurs auxquels il s'adresse.

Ce livre manquait à la philosophie, il manquait à la France, malgré le *Discours sur l'Histoire universelle*, qui, comme on le sait et on l'avoue, laisse sous plusieurs rapports beaucoup à désirer. Nous avons bien en outre Vico et Herder; mais outre qu'ils sont moins clairs, moins élémentaires, Vico est sans grâce, sec et aride; il n'envisage guère qu'un coin du développement humain, la législation, et considère les destinées de chaque peuple plutôt que celles de l'humanité entière; Herder est obscur, déclamateur, et surtout il professe un panthéisme matérialiste; son ouvrage est plus dangereux qu'utile; ce ne serait pas lui qu'on voudrait indiscrètement recommander à la jeunesse,

Schlegel a évité tous ces défauts. D'abord chrétien et ca-

tholique, il ne voit les hommes et les choses qu'à la lumière de la révélation. Essentiellement opposé en histoire comme en philosophie au fatalisme que professent malheureusement trop d'historiens de nos jours, il croit l'homme libre même dans son état de dégradation, et nous montre la Providence menant l'humanité comme par la main vers la destinée qu'elle lui a faite. Suivant lui quatre actions luttent ou se combinent dans l'histoire: la nature ou la force aveugle, le libre arbitre, le principe mauvais, et la puissance divine, qui finalement délivre et sauve la race humaine. Ennemi de Condorcet et du système de la perfection indéfinie, qui ne peut assigner à l'homme ni commencement ni fin, il sait lui d'où il part et où il arrive, d'où l'humanité part et où elle va; car il fait procéder de Dieu et retourner à Dieu.

Dans le développement de l'humanité, il distingue trois phases, qui forment aussi ses trois principales époques: le règne de la *parole*, celui de la *force*, et celui de la *lumière*. L'octroi primitif de la *parole* éternelle est le premier bienfait de Dieu. Elle dirige l'homme dans la période la plus ancienne; elle est consignée dans la tradition de tous les anciens peuples. Mais cette divine parole se voit étouffée de plus en plus par la *parole humaine*, elle va disparaître sous un amas de fictions et d'erreurs. L'idolâtrie dans laquelle Schlegel distingue trois degrés, le culte de la nature sensible, le culte des vertus occultes et supra-sensibles de la nature, le culte de l'état, comble la mesure, dans cette dernière transformation, la plus funeste de toutes.

Une grande *force* est requise pour sauver l'humanité qui n'en peut plus. Apparaissent alors des nations qui en sont douées; mais leur force est *humaine*; la puissance du caractère et l'esprit de conquêtes chez la Perse et le Romain, la puissance du génie chez le Grec, sont inégales à la grandeur

de cette tâche. A cet effet il faut une force *divine* ; le christianisme va l'inspirer dans tous les membres du corps social.

L'Europe est renouvelée , la société est chrétienne ; il lui reste à épuiser , dans la science et dans la vie , toutes les salutaires conséquences de la rédemption , à s'éclairer de plus en plus à l'aide du flambeau divin qui a été allumé au milieu d'elle , à former avec toutes les connaissances naturelles, sociales et religieuses, une science vraie, une, catholique. Mais ne la voilà-t-il pas qui se met à suivre trop souvent, au lieu de la *lumière divine*, féconde et vivifiante, une *lumière humaine*, trompeuse et fautive, qui la fait dévier de sa route, et retarde ainsi l'édification de cette science chrétienne, dont l'achèvement est remis dès lors à des jours plus heureux !

L'exécution de ce vaste et beau plan est aisée, ingénieuse, digne et noble ; l'ouvrage se compose de dix-huit discours ou leçons publiques, partagées naturellement par le grand événement de la *Rédemption* que l'auteur appelle *le pôle divin placé au milieu des temps*. Chaque discours est un tableau complet où il fait figurer toute une époque ou toute une nation avec sa religion, ses mœurs, ses lois, sa philosophie, sa littérature ; où aucun des faits importants du peuple ou du temps qu'il juge n'est omis ; de sorte que, mérite rare dans un semblable ouvrage, ce n'est pas seulement une collection de réflexions sur l'histoire, c'est encore un cours d'histoire, abrégé sans doute, mais suffisant pour rappeler tout ce qui fut le premier objet de nos études historiques. Et ne pensez pas que tant de choses se présentent confusément ou d'une manière disparate. Non, tout se lie, s'amène ; l'auteur vous cache son travail ; pour passer d'un objet à un autre, il se ménage les plus heureuses transitions. La dignité est le premier caractère de son style ; avec elle, il offre en outre,

dans les considérations philosophiques, autant de clarté qu'en comportent de pareilles matières ; dans les récits, beaucoup de vivacité et d'éclat.

Telle est ordinairement sa méthode ; la leçon commence par des réflexions sur les principes de l'histoire, sur l'homme et ses facultés, sur l'état général du siècle ou de la nation qui va l'occuper ; puis il soumet ses spéculations au contrôle de l'expérience, il les prouve par les faits et les détails.

Je ne parlerai point de l'immense érudition que ce travail suppose. On sait que Schlegel était versé dans les langues anciennes et orientales, et que le caractère qui le distingue, ainsi que son école, est l'érudition historique.

Ces réflexions trop courtes et trop générales suffisent cependant pour convaincre du haut intérêt que présente cette *Philosophie de l'Histoire*. Digne de fixer l'attention des hommes graves qui s'occupent d'histoire et de philosophie, des hommes de bonne foi qui cherchent la solution des grands problèmes de l'humanité, des hommes religieux que doit profondément réjouir ce beau monument de science et de vérité catholique, elle sera surtout utile aux jeunes gens, auxquels on doit s'efforcer de donner une bonne direction, des idées justes, des principes chrétiens ; lorsque tant d'écrivains semblent prendre à tâche d'égarer leur jugement et de corrompre leur cœur. Consacré depuis long-temps à l'instruction de la jeunesse, et connaissant la rareté des bons livres et l'embaras à cet égard de tout vertueux instituteur, le traducteur a regardé comme une bonne fortune d'offrir aux séminaires, aux collèges, aux familles, un ouvrage qui réunit toutes les conditions désirables sous le rapport de la science et de la vertu.

Nous ne dirons qu'un mot sur la traduction elle-même. Ceux qui savent combien l'esprit des Allemands, ainsi que

leur langue, différent de la langue et de l'esprit des Français, nous sauront quelque gré d'en avoir fait, en nous astreignant à la plus scrupuleuse fidélité, un ouvrage dont la lecture est agréable et facile pour quiconque a reçu l'instruction la plus ordinaire.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

La philosophie n'a pas d'objet plus important, de plus grand devoir, que de tenter, autant que ce résultat est possible par la science, le rétablissement de l'image divine dans l'homme.

S'agit-il seulement de constater ou d'opérer ce rétablissement dans la conscience individuelle, cette tâche regarde la philosophie pure.

Mais la philosophie de l'histoire, se proposant l'espèce humaine tout entière, doit montrer, par l'expérience extérieure, la marche de cette restauration dans le développement de la vie et dans les diverses périodes de l'univers.

Or, en suivant cette voie on arrive et l'on s'arrête avec confiance aux trois conclusions suivantes : que d'abord et dans le premier âge du monde, la parole de la sainte tradition et de la révélation divine était le seul point d'appui de la foi, la seule garantie de la fraternité future, qui doit un

jour rallier l'espèce humaine dispersée et travaillée par la discorde; qu'ensuite dans la période moyenne de l'univers, à côté de la puissante et diverse influence que, suivant la mesure qui lui fut assignée, chacune des grandes nations exerça sur le monde d'alors, la force supérieure de l'amour éternel put seule avec le christianisme affranchir et sauver l'humanité; qu'enfin la réhabilitation complète vers laquelle s'achemine progressivement et graduellement le genre humain, ne peut avoir lieu qu'alors que la lumière pure de la vérité éternelle, aura pleinement éclairé le monde et la science : événement heureux, objet de tout espoir chrétien, et de toute promesse divine, qui ne verra son accomplissement que dans la dernière période de l'univers.

On a tâché d'expliquer dans plusieurs endroits de cet ouvrage, comment et pourquoi la marche de la restauration générale, qui s'opère successivement par la *parole*, par la *force* et par la *lumière*, malgré la résistance de tout ce qui, dans l'homme, est contraire et hostile au principe divin, ne peut être exposée et développée qu'à la condition de connaître et de caractériser nettement les diverses époques et les diverses nations de l'histoire. Pour cette exposition, j'ai donc exploité, autant du moins que j'ai pu et su le faire, les riches récoltes que les nouvelles investigations historiques de ces dernières années ont amassées sur la première période de l'univers, sur le sens de ses monuments, sur son esprit et son langage. Ainsi sans parler d'hommes aussi généralement connus que Champollion,

Rémusat, Colebrooke, mon frère A. W. Schlégel, les deux barons de Humboldt, puis G. H. Schubert, pour ce qui concerne l'histoire naturelle, dont je cite avec reconnaissance les noms dans le texte même de mon ouvrage; je dois encore, pour la partie dans laquelle je parle des Chinois, hommage et reconnaissance à la *Philosophie de l'histoire*, de Vindischman.

Quant à la tradition des Hébreux, soit d'après la doctrine ésotérique, soit d'après d'autres sources judaïques, j'ai utilement usé surtout d'un ouvrage très remarquable qui parut à Francfort, en 1827, sous le titre de *Philosophie der tradition* (Philosophie de la tradition), et qui ne peut faire que beaucoup d'honneur à son auteur anonyme. Je pourrais ajouter à ces noms ceux de Niebuhr, de Raumer, etc. Toutefois dans la partie qui traite de l'histoire moderne, je n'avais plus tant à consulter les découvertes nouvelles qui ont pu être faites sur des objets spéciaux, qu'à juger et à coordonner l'ensemble des matériaux déjà connus. Les détails, les faits, les données historiques, la philosophie de l'histoire ne doit pas tant les employer comme preuves, que comme moyens d'éclaircissement, comme pièces justificatives. Que si donc, malgré ma sollicitude, dans une antiquité si incomplètement explorée, si imparfaitement connue, il m'était arrivé de mal saisir ou d'exposer défectueusement quelque particularité, j'ose pourtant espérer que la vérité de mes conclusions générales ne saurait en souffrir.

Pour faciliter l'intelligence de cet ouvrage, voici le ré-

sumé des matières qu'il contient, d'après l'ordre et la succession des dix-huit leçons dont il se compose. Les deux premières renferment, outre l'introduction générale, la question du rapport de l'homme à la terre, celle de la division de l'espèce humaine en plusieurs nations, et de sa double condition dans le monde primitif. Les objets exposés dans les sept leçons suivantes sont : l'antiquité chinoise et le tableau succinct de l'empire de la Chine; la culture intellectuelle, le genre de vie et la philosophie des Indiens; la science de l'Égypte et sa décadence; un exposé des vicissitudes du peuple hébreu, dirigé tout spécialement par la Providence, et destiné à conserver dans sa pureté la révélation primitive; enfin la caractéristique de ces nations de l'antiquité classique, qui furent dotées d'une grande puissance et d'une grande influence sur le monde en général : des Perses avec leur culte de la nature, leurs mœurs et leurs conquêtes; des Grecs, avec l'esprit qui animait leur science et leur constitution politique; des Romains enfin et de l'empire universel qu'ils fondèrent, et qui fut le premier de ce genre en Europe. Après quoi, pendant cinq leçons, je traite du christianisme, de sa propagation et de son affermissement dans le monde; de la migration des peuples germains et de ses résultats; de la domination des Arabes au siècle brillant des califes. Vient ensuite l'exposé des diverses époques ou périodes du développement moderne de la vie et de la pensée chrétienne, ainsi que des états chrétiens, constitués d'après l'usage et l'application que chacun sut faire de la lumière de la vérité qui brilla pour eux tous.

On trouvera donc en cet endroit la fondation d'un empire chrétien, dans l'ancienne Allemagne, le grand schisme, enfin le travail intérieur du moyen-âge, pendant l'époque des croisades, et jusqu'à la découverte du Nouveau-Monde, ou jusqu'à la régénération des sciences. Trois leçons, qui viennent après, traitent des guerres de religion, du siècle des lumières et de l'âge des révolutions. Dans la dix-huitième et dernière leçon, je termine en étudiant l'esprit du siècle, et en faisant luire l'espoir d'une régénération universelle.

Pour ce qui concerne l'entreprise totale que j'ai faite d'un nouveau système de philosophie, et en général de tout savoir philosophique, voici ce que je fais observer encore :

J'ai traité, j'ai essayé de présenter, dans la *Philosophie de la vie*, le réveil ou la première excitation de la conscience à la vraie vie et à la connaissance de la vérité.

L'objet de la philosophie de l'histoire est le rétablissement dans l'humanité entière, de l'image divine qu'elle a perdue. Elle doit en marquer historiquement la marche par les degrés de la grâce accordée à chacune des grandes périodes de l'univers, depuis la révélation primitive jusqu'au point intermédiaire du salut et de l'amour, et depuis celui-ci jusqu'à la consommation des temps.

La restauration complète de la conscience, opérée selon la triple essence de Dieu, fera la matière d'un troisième ouvrage; ce sera la science de la pensée vivante, dans le

domaine de la foi et dans celui de la nature, avec application à la philosophie du langage. Si les circonstances le permettent et ne contrarient pas mon désir, cette dernière partie de mon entreprise suivrait de près les deux premières que j'ai livrées au public.

Vienne, 6 septembre 1828.

PHILOSOPHIE

DE L'HISTOIRE.

LEÇON PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

Ce qu'il faut entendre par la philosophie de l'histoire. — Études préliminaires qu'elle suppose. — Deux règles à suivre dans la philosophie de l'histoire : 1^o s'occuper surtout de l'ensemble du développement humain, sans trop se perdre dans les détails; 2^o ne pas avoir la prétention de tout éclaircir. — Communauté d'origine de toutes les races humaines. — État de la terre antédiluvienne. — La terre a éprouvé des révolutions antérieures à celle du déluge, et d'une autre nature que celle-ci. — Preuves géologiques, astronomiques et traditionnelles. — Situation du Paradis terrestre. — Ses fleuves. — Sa source. Jugement sur la philosophie qui classe l'humanité d'après sa constitution organique. — C'est la *parole* qui caractérise l'homme et le place à la tête des autres habitants de la terre.

« Et la terre était informe et déserte, et les
» ténèbres couvraient l'abîme; mais l'esprit
» de Dieu planait au-dessus des eaux. »

Il ne faut pas entendre, sous le nom de philosophie de l'histoire, une série d'observations ou d'idées sur cette matière, exposées d'après un système arbitrairement conçu, d'après une

hypothèse imposée aux faits eux-mêmes. L'histoire ne repose que sur des réalités ; elle est inséparable des faits. C'est donc aussi de la vérification, de l'exposition lucide, de la vive caractéristique des faits, de la conception de leur enchaînement et de leur ensemble, que doit jaillir la philosophie de l'histoire, esprit et corollaire de tout savoir historique. Car si, d'un côté, jusqu'à présent l'histoire de l'univers n'a pas de fin, est incomplète, et ne nous apparaît que comme un grand fragment dont les diverses parties nous sont plus ou moins connues, d'un autre côté, elle est déjà assez avancée : la série de ses données nous est déjà assez familière, nous avons enfin assez de matériaux entre les mains pour disposer avec netteté ces masses et ces périodes historiques, et en recueillir et formuler l'ensemble dans une idée précise.

Le but que je me propose est de mettre sous les yeux, avec le plus de clarté possible, la totalité et la liaison des événements qui ont eu lieu dans l'espèce humaine ; de déterminer et de juger les périodes historiques, avec leurs membres ou subdivisions, de les apprécier à leur juste valeur, de montrer le rapport de chacune à la marche générale, en distinguant ce qui était indifférent de ce qui a pu la favoriser ou lui nuire ; de donner enfin l'idée qui préside à tout ce mouvement autant qu'elle peut être saisie par

la pensée humaine. Cette conception, cette appréciation des principaux événements historiques, constitue ce qu'on pourrait appeler la science de l'histoire ; dénomination que j'aurais même préférée pour cet ouvrage, si elle n'avait couru le risque d'être mal interprétée, et d'être prise comme servant à désigner une exposition d'observations spéciales et de doctes recherches.

Puisque c'est l'ensemble que nous voulons embrasser et comprendre, c'est sur l'ensemble que notre vue doit surtout se fixer, en prenant garde de s'égarer dans le labyrinthe des détails, ou de se laisser attirer exclusivement par ce qui nous touche de plus près. De tous les événements historiques dont nous sommes témoins, rien ne nous intéresse aussi personnellement que la paix et la guerre. Comme il est très glorieux de faire la guerre avec courage et bonheur, comme aussi le maintien de la paix et son établissement sur des bases solides est la tâche la plus importante de la politique et de la sagesse humaine, la paix et la guerre sont les points principaux dans le rayon de la vie publique. Mais il s'agit de tout autre chose dans l'histoire de l'univers, si on veut la prendre dans toute son étendue ; car ici le passé le plus reculé réclame notre attention, aussi bien que les événements du jour et que les soucis de nos temps.

Il est vrai qu'une guerre qui s'est faite plus de

vingt siècles avant nous, alors même que les états et les puissances belligérantes n'existent plus, même de nom; que tout a changé de face; qu'une série de catastrophes historiques nous sépare de ces temps qui présentent à peine une faible analogie avec les nôtres, mais ne nous offrent pas d'intérêt immédiat: il est vrai qu'une guerre peut encore nous attirer et nous instruire si elle est retracée avec le génie d'un Thucydide, c'est-à-dire, si elle est écrite, non-seulement avec un grand mérite de style, mais surtout avec une profonde connaissance du cœur humain, de la vie publique et des ressorts politiques les plus secrets. Dans ce cas nous entrons volontiers dans les détails d'un objet déjà si éloigné; et une semblable étude ne peut qu'être extrêmement utile, ne serait-ce que pour nous exercer aux réflexions politiques, et pour former notre jugement historique. On s'intéressera également à tel autre ouvrage où la lutte intérieure des partis d'un état secondaire est exposée et développée avec le discernement et la pénétration d'un Machiavél. Que nous contemplions ce grand et mémorable état de paix, que l'empereur Auguste donna ou promit au moins à tout le monde civilisé, et qu'il sut maintenir pendant quelque temps; que nous suivions les effets de cette paix, sa marche ultérieure, décrite avec la profondeur d'un Tacite, et déployée, par cette

main de maître, en un vaste tableau de l'univers où il est si facile de voir que cette surface, calme en apparence, recouvre un délabrement intérieur, cache à peine des germes innombrables de dissolution, et un abîme de perdition et de crimes; où nous voyons toujours plus distinctement surgir le mauvais principe de l'état romain, qui, après avoir donné une série successive de mauvais princes, amène enfin une terrible explosion: un pareil spectacle ne peut manquer de nous offrir un immense intérêt.

Mais, nonobstant l'utilité de ces ouvrages classiques, toutes ces batailles innombrables, ces guerres sans fin, et pour la plupart sans but réel, qui remplissent pendant tant de siècles les annales de l'histoire des peuples, doivent être comptées presque pour rien dans la marche totale de l'humanité et de son développement historique. On pourrait en dire autant de ces systèmes et de ces traités de paix de l'antiquité, qui n'ont plus d'intérêt pour notre vie pratique et pour l'état actuel des choses. Ces pacifications furent souvent menées à bien avec beaucoup de peine, et maintenues avec habileté; mais, fragiles en elles-mêmes, elles se détraquèrent tôt ou tard, et croulèrent souvent de la manière la plus inopinée.

La philosophie de l'histoire ne trouve dans tous ces récits de guerres et de paix des siè-

des passés, que cette seule conclusion à tirer : le germe de discorde enraciné dans la nature humaine peut, en tout temps et à toute occasion, éclater en lutte extérieure, en guerre terrible ; par conséquent, de même que la science de la médecine ne considère quelquefois l'état de santé que comme un équilibre heureux et momentané entre deux principes morbifiques opposés, ainsi la paix elle-même, ce but immuable de la politique, considérée de ce point de vue, ne paraît être autre chose que l'art de dompter et d'arrêter, au moment de son explosion, la guerre, cette maladie politique, dont le principe et la prédisposition se trouvent toujours dans quelque partie du corps social. Les évènements politiques ne constituent effectivement qu'un côté de l'histoire de l'univers, car ils n'embrassent pas l'homme tout entier, et n'épuisent pas tout son développement historique. Enfin la connaissance même complète des faits isolés, quel qu'en puisse être le nombre, ne compose pas encore une science dans le sens philosophique du mot ; car une science exige en outre la juste conception et l'arrangement systématique de l'ensemble.

Tout comme sur les neuf cent millions d'hommes qui, d'après un calcul approximatif, couvrent la terre, la plupart naissent, vivent et meurent, sans laisser matière à une biographie,

ou sans être individuellement pour quelque chose dans l'histoire universelle ; de sorte que les hommes vraiment historiques sont en très petit nombre, et ne paraissent que comme des exceptions ; tout de même, il peut y avoir des peuples et des pays entiers, qui réunis encore et pris en masse avec d'autres, ne servent que comme document pour un état historique ou géographique du genre humain, sans toutefois occuper un rang distinct dans l'échelle de son développement, et sans être de quelque importance dans la généralité de son histoire. Il est, à la vérité, un point de vue d'après lequel la chose apparaît sous un jour tout différent. Aux yeux de la Providence, la vie de chaque homme, quelle qu'en soit la durée ; et quelque insignifiante qu'elle puisse paraître, porte en soi un germe de développement à part, conséquemment une sorte d'histoire, et n'est donc pas sans but spécial. Mais cette question ne concerne que ce seul point de vue extra-historique, qui se rapporte à l'immortalité de l'âme, et à la liaison de notre vie avec un autre monde invisible. Nos connaissances historiques étant renfermées dans le domaine de ce monde, nous sommes forcés, en jugeant les nations et les individus, à nous en tenir aux seuls rapports que l'homme peut connaître.

Le développement intellectuel, lorsqu'il se traduit en des faits, appartient, avec les évène-

ments politiques, à ce champ de l'histoire que notre entendement peut explorer. Parmi les exceptions rares d'hommes historiques, il faut donc placer cet illustre philosophe de l'antiquité, précepteur d'Alexandre-le-Grand, qui n'exerça pas une moins grande influence que ce conquérant même; et toutefois ce sage, qui étudia la nature, le monde et la vie, a été moins connu et moins honoré par ses contemporains que par la postérité. Bien long-temps après que les empires fondés par le héros macédonien avaient disparu de la surface de la terre, l'immense génie d'Aristote dominait encore en monarchie, et pendant des siècles, sur toutes les écoles chrétiennes de notre Europe occidentale, et dirigeait au moyen-âge tous les travaux du savoir et de la pensée. Il n'entre pas dans notre dessein d'approfondir s'il fut toujours bien compris alors, et fidèlement suivi; car nous ne regardons que son influence générale et son importance historique. Enfin jusque dans les temps modernes, il servit de guide et de maître pour l'étude de la nature, fondée sur l'expérience, à laquelle, pendant sa vie, il consacra tant de ses nobles veilles.

La règle fondamentale de la science et de l'étude de l'histoire, quand elles se proposent d'en connaître et d'en embrasser l'ensemble, est donc d'arrêter son regard sur ce qu'elle offre de vrai-

ment essentiel ou de plus important, sans se jeter dans le détail des recherches spéciales sur les faits; car le nombre et la diversité des objets s'étend ici jusqu'à l'infini; et une fois lancé dans ce dédale de connaissances historiques, on finit par perdre de vue le but qu'on s'est proposé. Une première instruction solide, en fait d'histoire, telle qu'on la reçoit dans les écoles, est une condition indispensable, je ne dis pas d'une éducation scientifique et parfaite, mais même de toute éducation soignée. Ce n'est, à la vérité, qu'une liste de noms et d'évènements, qu'un squelette, pour ainsi dire, des membres de l'histoire, avec ses périodes et ses chiffres chronologiques, qu'on tâche alors de confier à la mémoire. Mais cette instruction préalable est comme la base où l'on dressera, comme le cadre où l'on rangera plus tard ce qui ne peut être appris et approfondi que dans un âge plus mûr; elle est un point d'appui pour la mémoire, un instrument et un organe pour tout savoir historique, quelque étendu qu'il puisse devenir par la suite: elle est par conséquent une préparation utile et nécessaire à l'étude de l'histoire; mais elle n'en est pas la vraie connaissance, elle n'en est pas la science.

Dans les degrés plus élevés des études académiques, l'enseignement de l'histoire prend et doit prendre une autre forme; sa direction varie

suisant l'objet ou l'état qu'on se propose dans ses études. La partie de l'histoire nécessaire au théologien n'est pas celle qui sert de connaissance auxiliaire au légiste et au simple citoyen. Le médecin, et en général le physicien, choisira de préférence le côté relatif à l'histoire naturelle, et seulement ce qui a rapport à celle-ci, dans l'histoire des hommes. Dans ses recherches d'antiquaire, le philologue voit s'ouvrir devant lui un champ immense et presque sans bornes, surtout de nos jours, où, sans parler de la littérature classique et orientale, les langues des contrées les plus éloignées de l'Asie et les monuments de leurs antiquités historiques, ont attiré les regards de nos savants, et ouvert à l'érudition une source inépuisable. Le terrain de l'histoire politique moderne, où l'on peut puiser tant de leçons utiles à la science du gouvernement des hommes, n'est pas moins riche, si l'on veut faire attention au nombre infini non-seulement d'ouvrages classiques en ce genre, mais encore de mémoires et d'autres ouvrages politiques qui ont été publiés dans les derniers temps, principalement à une époque où les journaux et les écrits périodiques sont devenus une puissance, un art, une science, tandis qu'en revanche la science paraît vouloir devenir une gazette. Si l'on considère encore dans ce terrain politico-statistique la multitude de documents inédits, on se persua-

dera facilement que les archives d'une puissance quelconque seraient plus que suffisantes pour occuper plusieurs hommes durant leur vie entière. Dans ces branches spéciales de l'histoire, le dessein général est sacrifié à des buts particuliers; et il est même impossible qu'il en soit autrement. Sans doute, quand on veut concevoir profondément, et traiter ensuite avec habileté l'ensemble de l'histoire de l'univers, il n'est peut-être pas inutile d'essayer sérieusement ses forces dans quelque-une de ces catégories spéciales de son vaste domaine, et de se livrer exclusivement à un objet particulier, quoiqu'on ne le fasse presque jamais sans une prédilection marquée et même partielle. Moi aussi, au commencement de ma carrière littéraire, je m'adonnai tout spécialement à l'étude des Grecs. Plus tard la langue et l'originalité caractéristique des Indiens m'offrirent un attrait invincible. Ensuite et durant les vicissitudes de ma vie et les malheurs du temps, un sentiment patriotique m'entraîna vers l'histoire de mon pays et celle de mon siècle; et peut-être plusieurs de mes auditeurs actuels se rappelleront-ils les leçons que j'ai professées sur cette matière, il y a dix-huit ans, dans cette capitale. Le but que je me propose présentement est de développer avec clarté la marche générale du progrès historique sans préférence aucune pour l'antiquité ou les temps

modernes, pour l'Europe ou l'Asie, ou pour toute autre particularité.

La règle fondamentale, que j'ai posée ci-dessus pour le cas où l'on voudrait s'occuper spécialement de l'ensemble et en faire son but principal, d'avoir sans cesse les yeux fixés sur cette unité essentielle, sans trop s'égarer dans les détails; cette règle traçait plutôt la méthode à suivre dans le travail et l'étude. Il en est une seconde qui regarde le contenu et l'objet même de l'histoire, et qui s'applique surtout à la première partie de ce traité, à l'histoire de l'antiquité primitive. Je pourrais peut-être l'exprimer en ce peu de mots : *Il ne faut pas prétendre tout éclaircir*. On ne doit jamais s'écarter de la tradition historique; car on perdrait, en l'abandonnant, tout point d'appui solide. Il est vrai que, si bien conçue et si sévèrement critiquée qu'elle puisse être, elle ne procure jamais une certitude complète et générale, comme nous en avons la preuve dans l'histoire ancienne. Il ne nous reste cependant rien de mieux à faire que de nous en tenir à ce guide, tel que nous le possédons, malgré l'incertitude et le doute dont plusieurs points peuvent rester obscurcis. Souvent la solution de l'énigme se rencontre inopinément par la confrontation qu'on en fait avec une autre branche des connaissances historiques, ou, si j'ose le dire, avec un autre

canal de la tradition. On hasarderait beaucoup si on voulait tout expliquer et remplir toutes les lacunes qui se présentent; car le penchant vers cette exactitude apparente est précisément la cause véritable et le premier germe de toutes ces hypothèses arbitraires qui gâtent la science de l'histoire, et en rendent l'étude plus rebutante que ne le pourrait faire un aveu franc de notre ignorance sur tel point, ou de notre incertitude sur tel autre. Ce penchant finit aussi par donner une fausse direction ou une extension vicieuse à mainte opinion, qui, dans le principe, n'était peut-être pas sans fondement. Au reste, ni les points qui demeurent inéclaircis, ni les lacunes qu'on est obligé de laisser çà et là, n'empêchent de concevoir et de comprendre, autant qu'il est donné à l'homme, l'ensemble du développement humain.

Une supposition expliquera la chose. Figurons-nous que des navigateurs audacieux abordent à une île du grand Océan entre l'Amérique et l'Asie orientale. Cette île ou cet archipel d'îles groupées ensemble, est également très éloigné des deux continents. Les sauvages insulaires qui l'habitent ne possèdent que de misérables barques de pêcheurs, et il est impossible de supposer qu'ils s'en soient servis pour traverser l'immense Océan, et pour aborder dans ces parages. Nous nous demanderons comment sont-ils arrivés en

ces lieux? Une philosophie païenne de la nature, qui trouve encore assez d'adeptes parmi nous, répondrait sans balancer : C'est une preuve, dirait-elle, que tout ce qui existe provient d'une pâte originelle, d'un mucilage primitif ; pourquoi nous tourmenter à la recherche d'un créateur imaginaire? Ainsi surgirent spontanément de la fécondité du limon les autochthones des anciens, vrais enfants de la nature, fils de la terre. Une physiologie sérieuse et savante ne saurait guère, d'après l'organisation même de l'homme, adopter l'hypothèse de cette boue, de ce limon productif. Car cette organisation humaine, aujourd'hui même qu'elle est celle d'un corps mortel, est toujours douée de forces et de facultés nombreuses et admirables, qui décèlent son origine céleste. Au surplus, sans nous occuper plus longtemps du problème en question, qui au fond passe les limites que nous nous sommes tracées, nous nous contenterons d'observer que l'homme, fût-il sorti du limon de la terre, comme le prétendaient les anciens, c'est toujours *celui* dont la main invisible guide chacun de nous individuellement à travers les épreuves de la vie, et arrêta maintes fois l'espèce entière sur le bord du précipice, qui a formé ce corps admirable, auquel *lui seul* donna le souffle de vie. Aussi, malgré l'hypothèse des autochthones, les anciens n'en reconnaissaient pas moins dans l'homme

l'étincelle du feu divin. Nous la retrouvons d'abord dans la belle fable ou légende de Prométhée. Et plusieurs de leurs plus beaux génies, de leurs penseurs les plus profonds, des orateurs, des poètes; de graves moralistes ont rendu un témoignage éclatant et réitéré à cette vérité, en parlant de diverses manières et même avec une grande variété d'expressions métaphoriques d'un souffle divin ou d'un feu céleste qui réside dans l'homme. Cette foi générale de l'humanité au rayon de lumière de Prométhée, ou n'importe de quelle manière elle s'exprime, est au fond la seule chose, le seul point de départ que nous puissions admettre. L'opinion contraire, l'incrédulité complète sur tout ce qui constitue proprement l'homme, détruit toute idée de l'histoire; rend impossible la science de l'histoire; et c'est la seule objection que nous opposions pour le moment à ce naturalisme qui nie tout ce qu'il y a de grand et de sublime dans l'homme. Du reste, la création, ou suivant l'autre opinion, la première apparition de l'espèce humaine, est placée au-delà des bornes de l'histoire, est antérieure à l'histoire, et nécessairement enveloppée de ténèbres. Il faut donc abandonner cette question à la révélation et à la foi; et les recherches historiques ne doivent commencer qu'avec le second pas de l'homme; avec les événements qui suivent immédiatement son origine.

Mais, pour en revenir à notre exemple d'une île dans le grand Océan, et de ses sauvages habitants, on trouvera, on a trouvé la solution de l'énigme, par une observation plus attentive et plus exacte. Car si nous examinons la langue et les traditions de cette peuplade barbare et sauvage, ou du moins abrutie, si nous les comparons avec celles des habitants de l'un et de l'autre continent dont l'île est pourtant si éloignée; nous trouvons entre elles tant de rapport et de ressemblance, que l'esprit le plus sceptique peut à peine conserver un doute sur une communauté d'origine dont les signes sont trop frappants, trop prononcés, pour être regardés comme l'effet du pur hasard. Cette communauté d'origine, de langage et de traditions, chez presque tous les peuples de la terre, a été reconnue et admise par les historiographes de nos jours, les plus instruits et les plus versés dans la connaissance de la nature et des langues. Une fois ce point arrêté, il est indifférent ou peu important au moins de savoir de quelle manière cette tribu est arrivée primitivement en ces lieux; et ce serait peine perdue que de chercher parmi les mille accidents possibles et probables, qui peuvent avoir influé sur ce fait comme causes déterminantes ou secondaires, dans le dessein de bâtir une hypothèse ingénieuse peut-être, qui expliquerait comment des deux côtés le pays a pu

changer de situation, de manière que cette petite île soit maintenant séparée du continent par les flots, ou qui déterminerait laquelle des dernières grandes catastrophes de la nature a pu l'en détacher. On doit laisser tout cela de côté; et en se contentant d'un résultat général, continuer l'examen historique de la terre. Car elle offre sur sa surface actuellement mieux connue des énigmes beaucoup plus importantes et plus difficiles à résoudre que celle dont nous avons parlé dans l'exemple ci-dessus mentionné.

Il est constant que sur tous les points de la terre on trouve soit dans l'intérieur des plaines et des vallées, à une profondeur plus ou moins grande; soit dans les hautes chaînes de montagnes, à une élévation très considérable au-dessus du niveau de la mer, des couches entières d'ossements d'animaux qui n'existent plus de nos jours, qui sont là comme la lie, ou le sédiment d'une inondation dévastatrice, et où chacun reconnaît aisément des médailles de déluge. Dans d'autres endroits, ce sont des couches de coraux, de coquillages, de plantes et autres productions marines, qui jadis faisaient évidemment partie du lit de la mer, tel qu'il est encore aujourd'hui, et qui se trouvent incrustés maintenant dans la terre ferme.

Il paraît que tous ces monuments n'appartiennent pas à un seul et unique événement, qui serait survenu dans la nature, et que plus

sieurs énigmes différentes surgissent de ces tombes gigantesques de l'antiquité élémentaire ; il est vrai qu'elles ne regardent immédiatement que la terre ; mais comme la terre est l'habitation de l'homme , elles se rapportent au moins médiatement à lui et à son histoire primitive. Un seul exemple , entre mille autres faits qui restent inexplicables, suffira pour désigner ce qu'il y a de plus important dans l'histoire, et ce à quoi il faut se borner. Il y a environ neuf ans qu'on découvrit dans l'Yorkshire, en Angleterre, une caverne remplie en grande partie de squelettes et d'ossements d'hyènes, de l'espèce qu'on trouve aujourd'hui au Cap, à l'extrémité méridionale de l'Afrique ; puis des os de tigres, d'ours, de loups, d'éléphants, de rhinocéros, et d'autres animaux, qui, sans excepter le grand cerf, n'existent plus en ce pays. Le savant philosophe *de la nature*, Schubert, dont j'aime en pareil cas à suivre l'opinion, observe dans son histoire naturelle, en parlant de cette caverne funéraire d'une antiquité morte depuis long-temps, qu'il est impossible de supposer que tout cet amas d'ossements ait pu y être apporté par les vagues en si bon état, et d'une contrée méridionale si éloignée. Il conjecture que cette caverne avait servi de repaire à une troupe entière d'hyènes, et que les autres débris qui s'y trouvent y furent traînés par ces bêtes féroces,

qui se nourrissent en partie d'ossements qu'elles savent écraser, et qui pour cela déterrent même les cadavres. Quelle énorme différence entre l'état actuel de cette reine des îles et des mers ; avec sa haute civilisation, ses campagnes florissantes, ses jardins et son sol jonché des monuments des arts et des produits de l'industrie, et ces temps sauvages où des bandes d'hyènes erraient dans ses déserts, parmi d'autres animaux géants de la zone torride et du ciel des tropiques !

Il est donc à présumer que la température de la terre changea complètement dans un des derniers bouleversements de la nature, et que le nord si glacé aujourd'hui avait jadis une température brûlante, possédait une riche fécondité, et jouissait de toute l'abondance de la vie. Des faits nombreux parlent pour la probabilité ou plutôt la certitude de cette supposition. Au nord de l'Asie et en général dans les régions polaires, on trouve dans ces couches souterraines, des forêts de palmiers, et des restes fort bien conservés de troupeaux d'éléphants, et même d'animaux dont les espèces ne se voient plus sur la terre. Long-temps avant que la plupart de ces faits fussent connus, Leibnitz conjecturait que la terre avait eu autrefois, même dans le nord, une température beaucoup plus chaude que dans le période actuel, où le froid domine et s'accroît.

Buffon et d'autres bâtirent là-dessus leur hypothèse d'un grand feu renfermé dans le centre de la terre. Quant à ce qui concerne cette région centrale, il pourrait se faire qu'elle restât à jamais voilée aux yeux de l'homme ou du moins inaccessible à l'observation. La région assignée à l'existence humaine et à toute vie organique, la région offerte aux recherches expérimentales, est peut-être restreinte à une ligne de fort peu de profondeur, à une ligne extrêmement mince en comparaison du diamètre du globe, et qui n'est pour ainsi dire que la croûte supérieure ou l'épiderme de la terre. A cette profondeur même la différence des saisons disparaît ; il y règne une température toujours égale, qui se rapproche plutôt du froid que d'une chaleur vivifiante. Cependant la limite qu'il n'est pas donné de dépasser, n'est pas aussi exactement déterminée de ce côté qu'elle l'est vers la région supérieure, où elle est bien précisée, non-seulement sur les Alpes et les hautes montagnes couvertes de glaces éternelles, mais encore dans les champs libres de l'air ; un aéronaute, célèbre par son malheur, ayant éprouvé à ses dépens combien est peu éloignée de nous la sphère où le froid mortel, en rendant toute vie impossible, empêche toute observation. Dans la nature, comme dans la vie humaine et les relations morales, deux conditions sont nécessaires pour que la lumière et la

chaleur existent : il faut un sujet et un objet, une force qui donne la lumière et la chaleur, et un être capable de recevoir l'une et l'autre. Là où manquent ces éléments règne une obscurité ou un froid éternel. Nous ne devons donc pas être surpris, bien que ce phénomène soit remarquable, de voir tout le jeu de la chaleur et de la vie qui en résulte réduit aux limites de l'atmosphère inférieure. On ne saurait répéter trop souvent combien il est nécessaire, sous tous les rapports, de se renfermer dans le cercle étroit ouvert à l'homme, sans jamais en franchir les bornes.

Ainsi pour expliquer comment autrefois la terre habitable avait réellement une température plus élevée même dans le nord, il est superflu de recourir à un feu central, qui comme un brasier vulgaire, aurait fini par s'éteindre, ou à toute autre hypothèse violente ; lorsque, pour se rendre compte de ce fait, il suffit de supposer dans l'atmosphère inférieure, jadis plus pure, plus balsamique et plus vivifiante, une simple altération très présumable d'ailleurs, à la suite d'une aussi grande catastrophe que le déluge. Quant à l'opinion que la position de l'axe de la terre a changé par rapport à l'équateur, et que c'est ce changement qui a produit le bouleversement survenu dans le climat, elle est dans les limites de la possibilité ; mais jusqu'à ce qu'elle

soit constatée, elle n'en restera pas moins une hypothèse arbitraire.

Sans nous lancer dans ces fictions et ces suppositions mathématiques, et sans vouloir pénétrer avec le géologue jusqu'à la profondeur du prétendu feu central, la surface de la terre habitée nous offre dans les volcans encore allumés, dans d'autres éteints depuis long-temps, et dans le phénomène homogène des tremblements de terre, des vestiges frappants d'un principe igné, qui dut être beaucoup plus fort autrefois et dont nous ne voyons que les faibles et derniers efforts. Car d'abord les montagnes de basalte, de porphyre, et de granit, en général les montagnes primitives, et celles qui ont avec elles de l'affinité, selon les principes de la géologie, doivent être évidemment regardées comme étant de nature volcanique; et puis, quoique dans les montagnes stratifiées l'eau prédomine comme élément constitutif et formateur, n'est-il pas bien possible que le dépôt de ce feu souterrain, sommeillant aujourd'hui avec toutes ses veines et ses canaux volcaniques, soit aussi étendu que la masse des eaux, qui occupe une si grande partie de la surface de notre planète? Comme on trouve aussi des volcans au fond de la mer, que leurs éruptions percent à travers les eaux et se manifestent au-dessus des vagues, qu'enfin la force volca-

nique fait surgir assez souvent du sein des flots des îles nouvelles, les naturalistes en concluent que la couche volcanique du globe terrestre se trouve au-dessous du fond des eaux, mais à peu de profondeur. L'opinion qui la place à 36,000 pieds ou à un mille géographique au-dessous du niveau de la mer paraît assez conforme aux calculs scrupuleux et modestes de la probabilité. Encore une fois, dans l'état actuel, l'eau prédomine sur la surface de la terre. Mais si jadis, à une certaine époque de la nature, la puissance volcanique et le principe igné qui se lie à elle, ont eu sur ce globe la même prépondérance, ont exercé la même influence que l'eau, dans une époque plus récente, on comprend que l'atmosphère inférieure a pu en être essentiellement modifiée, et que la température du nord a dû s'en ressentir.

Il nous reste encore à remarquer, au sujet de ces couches d'ossements ensevelis depuis le déluge, que parmi tant d'os de divers animaux, petits et grands, qui ensemble forment une assez riche collection souterraine d'objets d'histoire naturelle, on n'a presque jamais trouvé d'hommes fossiles; observation qui n'est pas sans importance pour l'histoire primitive de l'humanité. On a bien pris au commencement pour des restes d'hommes géants, des os reconnus plus tard pour avoir appartenu à des animaux. Mais

d'ailleurs il est si rare qu'on ait distingué, parmi les autres débris, quelque membre effectivement humain, un os, une mâchoire, un crâne, ou tout un squelette (on n'en cite qu'un seul cas; le squelette était renfermé dans une pierre calcaire); il est si rare qu'on ait déterré quelque instrument d'une haute antiquité, ou une arme façonnée par l'homme, tel qu'un couteau de pierre, une hache de cuivre, une massue en fer, ou ce poignard très antique qui fut trouvé au milieu d'ossements humains, que le petit nombre de ces exceptions servirait plutôt à confirmer la règle générale. Si cependant on en voulait conclure que l'homme et son espèce n'ont pas même existé durant ces grandes révolutions de la nature, ce ne serait encore qu'une induction hasardée, sans fondement, contraire aux principes de l'histoire, et qu'on pourrait contester même sous le rapport de la physique; mais ce détail nous menerait trop loin. Si l'on n'a presque pas trouvé d'hommes fossiles parmi tous ces restes de l'antiquité antédiluvienne, ne serait-ce pas tout simplement que les os de l'homme, qui prend une nourriture très diverse, artificielle, et assaisonnée, se trouvent par le seul effet de leur qualité chimique et de leur forme, moins à l'épreuve de la dissolution que ceux des animaux. Je pourrai rappeler ici ce que j'ai dit plus haut, ce qui trouve plus particulièrement son applica-

tion quand il s'agit de l'histoire et de l'état du monde primitif et des temps extra-historiques; savoir, qu'il ne faut pas vouloir tout expliquer avec assurance, ni tout épuiser, d'autant mieux que les particularités qui restent inexplicables ou insuffisamment éclaircies n'empêchent pas de se faire une idée assez juste de l'ensemble. D'ailleurs il ne serait pas moins hasardeux de vouloir réduire toutes les catastrophes dont la terre, actuellement mieux connue et mieux étudiée, nous offre des monuments incontestables dans ces grands tombeaux et dans ces médailles énigmatiques, à la seule et unique révolution qui a précédé de plus près les temps historiques, et qui se trouve désignée si clairement et si généralement dans les traditions de tous les peuples anciens. Car avant que ce dernier bouleversement soit survenu, plusieurs autres de caractère différent ont pu avoir lieu dans la nature, avec une action soit contemporaine, soit successive. Cette supposition n'est pas même dénuée de probabilité.

La communication que la mer Noire s'ouvrit un jour avec le Bosphore de Thrace est regardée, par des juges compétents, comme un événement historique, ou du moins assez rapproché des temps historiques, et ne remontant pas comparativement à une antiquité très reculée. Un célèbre naturaliste du nord a prouvé jusqu'à la probabilité que la mer Caspienne et le lac Aral

communiquaient autrefois avec la mer Noire ; tandis que, du côté opposé, la mer du Nord s'avavançait dans le continent jusque vers ces contrées, portant avec elle des productions et des plantes en partie différentes de celles des mers du midi. En général, il est à croire que la mer avait jadis une plus grande étendue et recouvrait même une partie de la terre ferme de nos jours : ce fait paraît prouvé par les vastes steppes salines de l'Asie, de l'Afrique, et même de l'Europe orientale, qui offrent des signes incontestables d'un fond de mer. Tous ces changements dans la nature du globe n'ont pas pour cause unique et indispensable le dernier déluge universel ; car plusieurs évènements partiels, survenus dans la mer, tels que l'ouverture violente du passage de la Méditerranée dans l'Océan ; peuvent avoir eu lieu isolément et plus tard que cette grande catastrophe.

L'antique beauté et magnificence du nord, où brillent encore des traces d'une richesse de produits organiques ; égale à celle des climats les plus doux et les plus heureux, s'accorde bien avec les traditions des anciens, et nommément des peuples de l'Asie méridionale, qui regardaient les contrées du nord comme très belles et très remarquables. La nature paraît effectivement montrer pour la partie septentrionale de notre planète une certaine prédilection partielle, qui

semble pouvoir être prouvée par la science ; on dirait qu'elle a très inégalement doté les deux extrémités du globe terrestre, tel que nous le connaissons aujourd'hui. Tandis que l'ancien et le nouveau continent s'avancent vers le pôle arctique en masses énormes et imposantes de terre ferme, auxquelles on n'a pu encore assigner de limites, l'eau prédomine au contraire du côté opposé, vers le pôle antarctique, beaucoup plus glacial ; en effet au-delà de l'extrémité méridionale de l'Amérique et de la dernière des îles Australes, plus de terre ; et les navigateurs les plus aventureux n'y ont pu trouver que la mer couverte de glaces, sans le moindre vestige d'un pays polaire. C'est donc le côté aqueux et froid de la terre, ou si l'on veut s'exprimer dans un sens dynamique, l'extrémité négative et faible du globe ; tandis que le pôle arctique se présente comme le côté fort et positif, vers lequel convergent aussi l'attraction et la vie magnétique de la terre. Bien que leur point central ne coïncide pas tout-à-fait avec le centre mathématique du nord, il est vrai que la même chose a lieu dans les autres régions de la nature, et que partout on voit le vrai point central de la vie s'écarter un peu du centre mathématique.

Il ne faut pas manquer de faire encore cette observation, que la partie septentrionale du firmament renferme beaucoup plus d'astres et de

constellations grandes et brillantes, que le firmament méridional, qui, sans en être entièrement dégarni, n'en est pas cependant si abondamment orné. — Les premiers hommes étaient sûrement plus que nous susceptibles d'impressions produites par des observations de ce genre : des pressentiments obscurs, basés sur la prééminence effective du nord, non moins que les traditions poétiques qui y prirent naissance, peuvent avoir contribué à diriger vers cette contrée les voyages et les migrations des peuples les plus anciens, et en avoir ainsi favorisé la population et la culture. Dans cette antiquité primitive du genre humain, le mobile de ces migrations a été sans doute un instinct de bien-être, on pourrait dire un calcul mercantile, dont plus tard les Phéniciens et leurs colonies nous offrent des exemples.

Remarquons encore que le nord, même tel qu'il est aujourd'hui, a de grandes beautés et des avantages particuliers; et que l'industrie humaine y peut provoquer une fertilité beaucoup plus grande qu'on ne le penserait à son premier aspect rude et peu gracieux. C'est dans ce sens qu'il faut entendre l'antique tradition concernant le peuple pieux et fortuné des Hyperboréens; car c'est de ce point de vue qu'elle sera compréhensible.

Mais tout en croyant que ce pays polaire du

nord fut aussi chaud que le midi, si je vois des naturalistes, du reste fort instruits et très spirituels, incliner jusqu'à le regarder comme le berceau de l'humanité, je ne saurais partager leur opinion, attendu qu'elle est contraire à la tradition historique, qui, chez presque tous les peuples les plus anciens, et avec des preuves très convaincantes, nous guide et nous arrête à l'Asie centrale. Il est vrai que la tradition qui parle de l'île Ailantide paraît être historique; mais au lieu d'y voir une île heureuse du cercle polaire septentrional, je trouverai plus naturel de la regarder comme un renseignement nautique obscur sur le continent de l'Amérique, ou sur les îles adjacentes que Colomb découvrit les premières, et vers lesquelles des navigateurs phéniciens, qui sans contredit ont fait le tour de l'Afrique, ont pu être jetés par les vents.

Je me suis fait un principe immuable de suivre en tout la tradition historique, lors même que ses récits et ses rapports sembleraient étranges, inexplicables, ou problématiques; car, laisse-t-on échapper ce fil d'Ariane dans l'histoire du monde ancien, on est sûr de s'égarer dans un labyrinthe de systèmes arbitraires et dans un chaos d'opinions contradictoires. Je ne puis donc par cette même raison accéder à l'opinion sur le déluge, émise avec tant d'assurance par Deluc, célèbre géologue de la fin du siècle passé, et ac-

cueillie dans l'excellent ouvrage historique de Stolberg ; car bien que l'auteur de cette hypothèse ne songeât nullement à l'opposer à la relation de Moïse sur le déluge du temps de Noé, ni à contester la réalité de cette catastrophe, quoiqu'il crût au contraire l'expliquer et la justifier complètement ; cependant il m'est impossible d'accorder sa supposition ni avec les livres sacrés, ni avec la tradition historique. Dans cette hypothèse le déluge n'aurait pas été seulement une simple inondation totale de la terre, comme on le croit ordinairement ; mais cette inondation eût été accompagnée d'un bouleversement complet des parties solides et fluides de la surface de la terre, d'un changement intégral et dynamique ; de sorte que ce qui était terre auparavant aurait été remplacé par les eaux, et que du fond de la mer aurait surgi la terre ferme actuelle. Mais c'est plus que ne dit Moïse sur le déluge ; c'est plus qu'on ne peut en dire après une mûre réflexion critique. La supposition que les noms des fleuves et des pays cités par Moïse, après avoir appartenu à la terre antédiluvienne, aient été reportés aux objets semblables du continent nouveau, porte trop l'empreinte de l'arbitraire pour qu'elle puisse obtenir l'assentiment de ceux qui tiennent aux traditions historiques. Si par les données géologiques, dans lesquelles on peut trouver des raisons d'admettre ou du moins d'i-

maginer plusieurs déluges et même des catastrophes encore plus violentes ; si par les données géologiques que nous possédons présentement, un tel changement intégral, un tel bouleversement dynamique dans la terre et dans les eaux était effectivement prouvé, tâche que je laisse à d'autres à remplir ; alors ces résultats, pris dans leur sens historique, et comparés au récit de Moïse, devraient plutôt se rapporter à une époque antérieure à celle dont il est dit : « Et la terre était informe et déserte, et les ténèbres couvraient l'abîme ; mais l'esprit de Dieu planait au-dessus des eaux ; » mots qui s'appliquent clairement et font évidemment allusion à un état préparatoire, à l'aube qui a annoncé le grand jour de la création ; et qui représentent en même temps la terre dans un état de confusion et de solitude où l'eau comme élément avait une puissante prépondérance.

La séparation des eaux inférieures et supérieures, au second jour de la création, et la clôture des mers dans des bornes fixes et immuables, entre lesquelles paraît et s'élève l'élément *aride*, désignent à leur tour une révolution complète survenue dans le globe. La Genèse ne compte donc pas une seule et unique catastrophe ; elle en compte plusieurs, que la terre a successivement éprouvées ; et c'est ce qu'on a

trop souvent perdu de vue dans son explication géologique.

L'hypothèse téméraire et sans fondement de Deluc est en outre combattue par plusieurs faits géognostiques. En effet au milieu de ces vastes espaces et de ces couches qui jadis servaient évidemment de fond à la mer, on rencontre entassés çà et là des restes d'animaux, et de troncs d'arbres; on trouve des traces d'une végétation qui n'appartient qu'à la terre ferme.

Enfin le prophète, en parlant de la première demeure des hommes, signale incontestablement cette plage centrale de l'Asie occidentale, arrosée par deux grands fleuves, et baignée des quatre côtés par la mer Caspienne, la Méditerranée, et les golfes Persique et Arabique: ce qui s'accorde parfaitement avec les traditions des peuples les plus anciens, qui tous placent dans cette contrée le berceau de l'humanité. Car d'abord les traditions sur l'origine des peuples de l'Europe nous conduisent toutes dans les environs du Caucase, dans l'Asie-Mineure, la Phénicie, ou l'Égypte, c'est-à-dire dans le voisinage et sur les limites de ce pays central. Parmi les nations les plus anciennes de l'Asie, les Chinois fixent le berceau de leur civilisation et la tradition de leur origine, dans la province nord-ouest de Schensi; les Indiens au nord de l'Hima-

laya. Nous voilà portés dans la Bactrie, limitrophe de la Perse, qui à son tour confine à cette région centrale, dont le pays primitif et sacré de la tradition persane, l'Atropatène ou terre de feu, l'Aderbigan de nos jours, forme lui-même une partie.

L'Euphrate et le Tigre sont cités dans Moïse sous les mêmes noms qu'ils ont portés depuis, et sont décrits avec une précision et une exactitude qui ne laissent plus de doute à ce sujet. Le nom même d'Eden est conservé par une contrée aux environs de Damas, et par une autre, en Assyrie. On a cherché le troisième fleuve du paradis terrestre dans les environs du Caucase, et on a cru le retrouver dans le Phasis; cependant la certitude est beaucoup moins établie sur ce point. Les anciens commentateurs ont pris le Nil pour le quatrième fleuve, le plus méridional de tous, mais la description de son cours, dans les écrits du patriarche, s'accorde si peu avec sa situation actuelle et la topographie présente de cette région, qu'il ne faudrait rien moins que supposer un changement total survenu depuis, pour expliquer la différence entre le cours ancien de ce fleuve et l'état actuel du pays. Une circonstance ajoute à la difficulté d'accorder le récit de Moïse avec la situation présente des choses. On retrouve bien encore géographiquement les grandes rivières du paradis terrestre; on en re-

trouve deux ou trois au moins, si la quatrième reste inconnue. Mais cette source unique, de laquelle jaillissaient ces quatre fleuves, se dirigeant de différents côtés pour fertiliser les lieux qu'ils allaient parcourir; cette fontaine, dis-je, qui précisément est la chose la plus importante, n'existe plus sur la terre. Serait-elle tarie ou comblée? De quelle manière enfin a-t-elle disparu? Pour nous en tenir aux livres sacrés, nous demanderons: Ce changement s'est-il opéré par quelque catastrophe survenue dans la nature immédiatement après la première peine infligée à l'homme, après son bannissement du séjour délicieux qui lui avait été préparé, et qui était destiné à lui servir de patrie sur la terre? mais alors, d'après toute analogie, et d'après une allusion que fait à ce sujet la sainte tradition, cette catastrophe aura dû être du genre de celles qui ont un caractère igné et volcanique, et qui de nos jours même causent quelquefois la disparition subite des sources, ou le changement du cours des fleuves, plutôt qu'une inondation, qu'on est cependant habitué à regarder comme la seule révolution possible dans la nature. La géologie même nous offre des indices visibles de pareils bouleversements; et pour n'en citer qu'un seul, la mer Morte, dans la Palestine, appartient à ces lacs méditerranés, qui portent des empreintes caractéristiques d'une origine volcani-

que. Toutefois, que tout ce que je viens de dire ne soit pas pris même pour une conjecture que j'avance; qu'on n'y voie qu'une question de science, destinée à servir d'éclaircissement pour un objet qui n'a pas encore été suffisamment approfondi.

Nous avons de cette manière, autant que cela entrerait dans nos vues, jeté un coup d'œil rapide sur la terre habitable, en sa qualité de domicile de l'homme, et sur son état passé. J'ai essayé en même temps, autant que mes moyens me le permettaient, de retracer avec clarté et brièveté les faits les plus importants et les plus avérés, qui ressortent des observations et des découvertes géognosiques de la science; tout en les confrontant avec la tradition historique la plus ancienne. Maintenant que nous ne sommes plus arrêtés par ces objets de la nature, nous pouvons aborder la question principale, essentielle; celle-ci: Quelle relation existe-t-il donc entre l'homme et son habitation? Quel rang occupe-t-il sur ce globe parmi les autres objets, les autres créatures qui le peuplent? Quelle est sa destination particulière sur la terre, et dans ses rapports avec elle? Qu'est-ce enfin qui lui donne son caractère distinct d'humanité?

La philosophie de la nature, philosophie absolue, et par cela même païenne, a eu le courage louable peut-être dans la direction perverse

qu'elle a une fois prise, d'honorer l'homme d'une classification d'après l'histoire naturelle, en lui assurant un rang parmi les singes, comme à une espèce particulière de cette famille d'animaux. Après avoir anatomiquement énuméré les caractères naturels de cet homme-singe, le nombre de ses vertèbres, de ses orteils, etc.; elle voulut bien lui reconnaître avec les qualités banales d'être raisonnable, perfectible, parlant; celle de *constitutionnel*! L'homme serait donc à proprement parler un singe libéral. Sans vouloir contester que jusqu'à un certain point, il soit effectivement en état de le devenir, nous nous permettrons seulement d'observer que cette idée, que l'homme ne dut être originellement qu'un singe de bonne race ou mieux dressé, nous paraît sans fondement et ne peut s'appuyer ni sur l'histoire commune, ni sur l'histoire naturelle. S'il fallait absolument chercher dans le règne animal l'explication de l'existence humaine, la communication possible de la force vitale et de certaines maladies prouverait plus de sympathie et d'affinité entre la vie organique, l'économie animale de l'homme, et celle de la vache, de la brebis, du chameau, du cheval et de l'éléphant. Cette affinité du principe vital, qui ne paraît pas exister entre le singe et l'homme, se manifeste encore plutôt entre ce dernier, et le serpent venimeux ou le chien enragé dont le

virus mortel se communique à l'homme et ravage son sang. D'autre part, la noble docilité de l'éléphant et de plusieurs autres animaux domestiques a plus d'analogie avec la raison de l'homme; que l'effronterie et l'astuce du singe, dans lequel on peut voir tout au plus une mauvaise et malheureuse parodie de notre espèce. Enfin la ressemblance du visage humain avec l'expression et les traits caractéristiques de la physionomie d'un lion, d'un bœuf ou d'un aigle, qui souvent a été consignée dans la mythologie des anciens, et dans ces symboles que les monuments de leur peinture et de leur sculpture nous ont transmis; cette ressemblance, dis-je, est basée sur un fonds beaucoup plus spirituel et plus moral que si elle ne se fondait que sur une simple comparaison de la charpente osseuse ou du squelette d'un animal. Les extravagances de l'erreur parvenue à son comble secondent et servent la vérité. Ainsi, à l'opinion que l'homme n'est qu'un singe devenu libéral, nous opposerons sans hésiter la croyance que l'homme, d'origine et de nature, fut destiné à être le vrai maître, quoique subordonné, le vrai dominateur de la terre et du monde qui l'entoure, en un mot, le représentant de Dieu dans la nature. Si son empire n'est pas tel qu'il pouvait et devait être, qu'il ne s'en prenne qu'à lui; c'est sa propre faute. Et encore, bien qu'il ne gouverne

plus qu'indirectement et à l'aide de l'art mécanique, au lieu de dominer par la seule puissance et le seul effet de sa prééminence morale, il n'en a pas moins conservé une grande partie de la dignité souveraine, qui lui fut d'abord octroyée; puisse-t-il n'en abuser jamais!

Le titre sur lequel on fonde ordinairement l'excellence, la nature, et la destination de l'homme, reconnues par le sentiment général, est la raison et la faculté de parler; mais la première de ces attributions de l'homme est une qualité abstraite, qui, pour être conçue, exige un examen et une analyse psychologique; l'autre n'est qu'une capacité qui ne devient une réalité que par son développement et son exercice. Peut-être donc en donnerait-on une explication beaucoup plus juste et plus complète, en soutenant que la prééminence dont jouit l'homme provient de ce que, parmi toutes les créatures terrestres, lui seul a reçu le don de la parole. Cette parole révélée, communiquée dès l'origine, n'est pas une faculté sans action; elle est un fait, une donnée historique et réelle; et par conséquent, mieux qu'une définition abstraite, elle peut servir de point de départ à l'histoire. D'ailleurs la parole, comme base principale de la dignité de l'homme et de sa haute destination, implique nécessairement la conscience et l'entendement; car elle n'est pas seulement la faculté

d'énoncialion, elle est encore le germe fécond d'où sort la richesse de tout langage. Et je n'ai pas encore développé toute la compréhension de cette idée, qui renferme en outre la puissance active. En effet la parole ne sert pas seulement aux hommes de moyen pour se comprendre et s'instruire mutuellement, elle est encore pour eux un lien d'amour, un instrument de réconciliation, un organe de commandement, de justice, et de création. C'est dans toutes ces fonctions et ces acceptions que nous voyons la parole figurer continuellement parmi nous; elle embrasse en un mot toutes les qualités qui constituent l'homme, le caractérisent et font sa noblesse.

La nature parle aussi un langage; mais ses tropes ont besoin d'une intelligence qui en ait la clef et sache s'en servir, qui puisse démêler le mot de ses énigmes, en énoncer le sens occulte, et en proclamer la grandeur et la majesté. Celui-là seul auquel le don de la parole échet en partage fut par ce fait même installé en qualité de souverain des créatures. Sitôt qu'il perd ce centre intérieur et divin, qu'il abandonne cette parole de vie qui lui fut octroyée et confiée, il retombe jusqu'au niveau de la nature, et devient son vassal, au lieu de rester son maître. Et c'est à cette chute que commence l'histoire de l'humanité.

LEÇON II.

Désaccord introduit dans la conscience de l'homme, par son opposition à la volonté divine. — Il est le principe de la diversité des langues et des races. — L'état sauvage n'est pas un état primitif et naturel; il n'est qu'une phase de dégénération. — Faits antédiluviens constatés par la tradition de tous les peuples. — Race de Caïn, race de Seth. — Tradition indienne, tradition grecque à ce sujet. — Longévité. — Taille gigantesque attribuée par toutes les traditions aux hommes de cette époque. — Constructions pélasgiques et cyclopéennes. — Division de l'ouvrage. — Quinze pays constituent le terrain géographique de l'histoire générale.

« Au commencement l'homme avait la parole,
» et cette parole était de Dieu. »

L'étincelle divine de Prométhée, renfermée dans le sein de l'homme, si l'on veut l'entendre d'une manière plus exacte et plus historiquement vraie, n'est autre chose que cette parole communiquée ou confiée originairement à l'homme, et dont l'octroi primitif constitue l'essence de son être, fonde sa dignité morale, et prouve sa haute destination. On pourrait donc appliquer à l'homme et à sa condition primitive ce texte profond du nouveau Testament sur le mystère de l'essence de Dieu, en le réduisant toutefois aux proportions que suppose la différence entre le Créateur et la créature. Employé comme

épigraphe, préface, ou introduction de l'histoire primitive de l'humanité, il pourrait se traduire en ces termes : « Au commencement » l'homme eut la parole, et cette parole était » de Dieu; et de la force vivante qui lui fut don- » née dans et avec cette parole, jaillit la lumière » de son existence. » Voilà du moins la base divine de toute histoire; et bien qu'en dehors de ses limites, elle en est l'antécédent indispensable. L'existence des sauvages dans l'état de nature ne contredit nullement ce point de départ; d'abord parce que le fait est loin d'être avéré; ensuite parce qu'il n'est pas prouvé que cet état sauvage soit effectivement la vraie condition primitive et le début réel de l'espèce humaine. Au lieu d'être un état normal, ne peut-il pas être un état de dégénération et d'abrutissement; ne doit-il pas être regardé comme un phénomène postérieur, comme la suite d'un second pas fait par l'humanité, et conséquemment comme un événement d'une date historiquement plus récente?

Dans l'histoire, comme dans toute autre science, comme dans la vie, le point fondamental et essentiel est cette question : Est-ce de Dieu que provient tout ce qui existe? Regardant Dieu comme principe, ne veut-on assigner à la nature que le second rang après lui, rang d'ailleurs assez grand et assez important; ou veut-on

au contraire accorder la primauté à la nature, et en tirer la conséquence nécessaire que tout ce qui existe procède d'elle seule ? Dans ce dernier cas, on ne niera pas explicitement l'existence de Dieu ; cependant on l'écartera indirectement, on s'en passera. Cette question abstruse ne se laisse aborder que par une discussion dialectique ; il est mal aisé de la résoudre ; il est rare qu'on y réussisse complètement. C'est donc la volonté individuelle qui ordinairement décide et qui détermine la voie que, selon ses dispositions et son caractère, chacun suivra dans ses opinions, dans sa croyance, et dans sa vie. Mais en rapportant la question à la science de l'histoire, on peut dire que ceux qui, sur ce terrain, prennent la nature seule pour point de départ, ne reconnaissant et n'admettant sur l'homme qu'une opinion puisée dans l'histoire naturelle, ont beau réunir et entasser des arguments spécieux et séduisants au premier aspect, ils ne peuvent se débrouiller à leur aise dans le monde et dans les réalités de l'histoire ; ils ne sauront jamais atteindre à la hauteur de cette science, ni en donner une exposition complètement satisfaisante. Si au contraire, au lieu d'attribuer tout à la nature ; ou s'appuie sur Dieu en le regardant comme son principe et son auteur, cela peut se faire sans la méconnaître, sans la déprécier ou l'attaquer ; ce qui dénoterait une conception

vicieuse, et une idée fausse et bornée. La suite de cet ouvrage prouvera que c'est précisément par cette dernière voie que l'on parvient tout à la fois à comprendre la majesté de Dieu dans la grandeur même de la nature, et à distinguer les droits de la nature, et la part qui lui revient dans l'histoire et dans les développements de l'humanité.

L'homme, l'histoire en fait foi, fut créé libre ; deux voies s'ouvraient à lui, l'une supérieure, l'autre inférieure ; il pouvait choisir et suivre celle-ci ou celle-là ; du moins il avait la possibilité de deux sortes de vouloirs. Si l'homme était resté fermement et fidèlement attaché à la volonté première, émanée de Dieu aussi bien qu'à la parole qui lui fut donnée et inculquée par le Créateur, il n'aurait jamais eu qu'une seule volonté. Libre toujours, sa liberté aurait été celle des esprits bienheureux, auxquels on ne peut pas la contester ; par la raison qu'ils ne se trouvent plus dans l'état de lutte, et qu'ils ne peuvent plus être séparés de Dieu. C'est une erreur de se figurer l'état *paradisique* du premier couple ; comme un état de fainéante béatitude, puisque le contraire est historiquement attesté, et qu'il est dit expressément, que le premier homme fut placé dans le jardin de la terre, pour le surveiller et le cultiver. Le *surveiller*, il devait donc s'y trouver un ennemi contre lequel il fallait être sur ses gardes, contre lequel on aurait à lutter ;

le *cultiver*, peut-être d'une manière différente de la nôtre, quoique toujours en travaillant, mais certes avec plus de succès que plus tard, lorsque la terre fut anathématisée pour la faute de l'homme. Cette première loi divine de la nature, si j'ose m'exprimer ainsi, d'après laquelle la lutte et le travail constituent dès l'origine la vocation de l'homme, fut en vigueur durant toutes les phases des temps, et l'est encore aujourd'hui pour toutes les conditions et tous les peuples, pour l'individu isolé, ainsi que pour toute l'humanité, dans ses rapports les plus étendus comme les plus restreints. Quiconque est trop faible pour la lutte et la résistance, celui-là n'est pas seulement hors d'état de remplir sa propre vocation, mais aussi il ne peut contribuer et coopérer à l'accomplissement de la destination générale de l'humanité. Depuis que le désaccord s'est introduit dans l'homme, il a eu deux volontés différentes, l'une *divine* et l'autre *naturelle*. La liberté ne fut plus dès lors cette liberté calme et céleste, qui n'appartient qu'à celui qui a déjà vaincu; elle devint celle que nous possédons désormais, la liberté d'un choix encore à faire et d'une lutte pénible à soutenir. Trouver le retour vers cette volonté divine, ou agréable à Dieu, rétablir l'équilibre entre elle, et celle de la nature, changer et transformer de plus en plus cette volonté terrestre et naturelle, en une vo-

lonté supérieure et divine: voilà la tâche de chaque homme en particulier, et de l'humanité en général. Les efforts employés pour obtenir ce retour, cette régénération, ou cette transformation, et les pas progressifs ou rétrogrades qu'on a faits dans cette carrière, forment une partie essentielle de l'histoire de l'univers, puisque celle-ci doit embrasser le développement moral, non moins que le progrès graduel de l'esprit et de la pensée. Le fait que l'homme, en perdant ce centre intérieur de la vie et de la vérité, en s'écartant de la loi éternelle de l'ordre, dans le sens divin, retombe par cela même dans le domaine, sous la puissance et la dépendance de la nature; chacun de nous peut le reconnaître dans la vie et dans sa propre expérience, le désordre et la force entraînant de la passion n'étant en nous que les effets du pouvoir aveugle de la nature. En tête des données historiques et positives, ce fait est en même temps une observation psychologique, attendu qu'il s'est reproduit dans chaque individu, et que son influence s'est propagée sur toute la race humaine. Par la même raison, il dépasse, à proprement parler, les bornes de l'histoire; car il la précède; mais ses résultats, historiquement constatés, appartiennent de droit au domaine de l'histoire, et se placent essentiellement au nombre de ses matériaux.

Ce désaccord intérieur, une fois introduit et

réalisé dans la vie et dans la conscience de l'homme, dut avoir pour effet immédiat de diviser en plusieurs nations l'espèce humaine, unique à son origine. Cette division était d'ailleurs inséparable de la diversité de langage qu'il amenait à sa suite. Tant que l'harmonie intérieure de l'ame ne fut pas détruite, et que la lumière de l'esprit ne fut pas obscurcie, belle et pure expression de la clarté intérieure, le langage était un. Mais aussitôt que cette parole intérieure que Dieu a concédée à l'homme fut altérée; aussitôt que cet accord divin fut troublé, la confusion et le désordre se répandirent dans le langage. La pure et divine vérité se cacha sous une multitude de fictions grossières, s'ensevelit sous un amas d'images trompeuses, se défigura jusqu'à devenir un horrible et hideux fantôme. La nature elle-même qui d'abord, semblable à un miroir de l'action créatrice, se déployait claire et transparente aux yeux pénétrants de l'homme, lui devint de plus en plus inexplicable, effrayante, étrangère. Il ne pouvait non plus s'éloigner de la divinité, sans tomber en désaccord avec lui-même. De cette confusion intérieure surgit une foule d'idiomes, dont le nombre et la diversité s'accrurent avec les progrès de la scission morale, de la dispersion géographique, et des altérations que l'humanité subit jusque dans son organisation même. En

effet l'homme tombé sous la puissance et la domination de la nature, vit jusqu'aux différents climats introduire un changement dans sa constitution organique; et il lui en advint comme à la plante et à l'animal qui acquièrent, en Afrique ou en Amérique, une forme ou une qualité qu'ils n'ont pas sous le ciel de l'Asie. Il peut dès lors et seulement dès lors être question de variétés spécifiques, de races, dans l'espèce humaine, par exemple de la race nègre; de la race américaine au teint cuivré, de celle des sauvages de l'Océan; quoique cette dénomination de race, appliquée à l'homme, ait toujours quelque chose d'humiliant pour notre dignité, et de repoussant pour la noblesse de notre nature spirituelle, prenons garde toutefois d'entendre par là une distinction tellement fondamentale entre les hommes, qu'elle pût jeter le moindre doute sur l'identité de leur origine. Car suivant une loi organique généralement reconnue et regardée comme positive dans l'histoire naturelle des animaux, les espèces qui peuvent s'accoupler et produire, loin d'être regardées comme originairement distinctes, sont au contraire rangées dans la même classe générique. De même l'apparente confusion de tant de langages si divers se distribue facilement en plusieurs grandes familles homogènes, d'après lesquelles on retrouve souvent des indices d'une consanguinité réelle; entre les

habitants des deux extrémités d'un hémisphère ; et ces points de ressemblance dans des idiomes qui ont une certaine affinité, sont plus saillants et plus nombreux dans les langues qui excellent par leur beauté, par la noblesse du génie qui les anime, par l'élégance de leur construction, et qui de cette façon décèlent mieux une inspiration divine et une origine céleste. Et puis toutes ces familles de langues, malgré leur diversité, trahissent à leur tour une racine commune, dont elles ne sont que des rejetons ; une même souche, dont elles sont les branches et les rameaux. La race des peuples Américains paraissait différer du reste des hommes d'une manière étrange et extraordinaire. Cependant l'homme d'Europe, qui s'entend le mieux dans cette matière, qui a le plus approfondi l'étude de ces peuples et de leurs langues, a trouvé dans leurs idiomes, dans leurs traditions, dans leurs mœurs et leurs coutumes, beaucoup de particularités qui rappellent décidément et incontestablement les peuples de l'Asie orientale.

L'homme une fois lancé dans le torrent de la décadence et de la dégradation, on ne saurait prévoir jusqu'où, s'approchant de chute en chute du rang de la bête, il peut descendre et tomber ; et cela par la raison même que c'est un être originellement libre, et éminemment flexible et pliable, jusque dans son organisation. Il est cer-

tain que pour trouver le point d'arrêt de cette dégradation possible, le fond de cet abîme, il faut aller bien loin au-delà du nègre, qui par sa force musculaire, sa vivacité, sa bonhomie ordinaire, et son aptitude pour l'instruction, a droit à une place beaucoup plus élevée dans l'échelle de l'humanité que le Patagon difforme ; le Peschérœ stupide, ou le hideux antropophage de la Nouvelle-Zélande, dont l'aspect seul nous fait frémir involontairement. Ceux qui ont été à même d'examiner les biographies des grands scélérats, ou d'étudier soit en masse, soit en détail, l'histoire de ces époques de fureurs ou de vices, qui déshonorèrent des peuples entiers ; ceux-là savent jusqu'où l'homme civilisé lui-même peut porter l'abrutissement et la férocité, combien il peut dégénérer. Chaque révolution est une époque passagère d'abrutissement, où l'homme apparaît quelquefois comme un vrai sauvage, quoiqu'il ait sous les yeux des actes de vertu sublimes, et de dévouement héroïque. La guerre aussi, quand elle est faite avec acharnement, et qu'elle est poussée jusqu'à l'extrémité, peut se changer en une pareille frénésie. C'est pourquoi la plus grande gloire des peuples vraiment civilisés, c'est de vaincre et de dompter dans la guerre, par l'honneur, par une discipline sévère, et par de nobles procédés réciproques, ce penchant et cette disposition de l'homme à la

cruauté et à la barbarie. Quant à ce qui concerne les peuplades sauvages proprement dites, quelques unes parmi elles semblent au premier abord se distinguer des autres, par un esprit plus élevé, par des penchants plus nobles, par un naturel plus doux. Cependant une observation plus exacte a reconnu chez presque toutes, chez celles même dont on avait conçu la meilleure opinion, des traits de méchanceté dans le caractère et de barbarie dans les mœurs. Loin de voir, avec Rousseau et ses sectateurs, dans cet état des sauvages, même les plus doux et les moins grossiers, le commencement de l'humanité et le fondement de l'ordre social; loin de vouloir ramener les rapports sociaux vers cet idéal tant vanté d'un état de nature prétendu, nous ne pouvons y voir qu'une phase d'abrutissement et de dégénération.

L'homme n'est donc pas sauvage d'origine et par essence, quoiqu'il puisse le devenir en tous temps et en tous lieux, et même aujourd'hui. Ce changement s'opère quelquefois rapidement et avec facilité; ce n'est pas le cas le plus ordinaire; souvent loin d'arriver tout d'un coup, il s'effectue par une décadence graduelle et progressive. Nous admettons donc, appuyés d'ailleurs sur des raisons historiques, que la révolution dont ils'agit, remontant jusqu'aux premiers temps de l'existence humaine, n'a cependant pas eu

lieu immédiatement après la chute du premier couple, et ne s'est pas opérée tout-à-coup, mais de degré en degré; et que par conséquent les sauvages sont des tribus, qui, détachées peu à peu de la tige commune à laquelle ils appartiennent, ont fini par déchoir jusqu'à la férocité de la brute.

Si l'on se fonde sur les traditions historiques, on ne placera que dans un âge postérieur cette immense confusion des langues, et ce partage en plusieurs nations de l'espèce humaine, une, de sa nature. En effet, au commencement, l'humanité ne s'y montre partagée qu'en deux peuples ou deux souches différentes et opposées. Je parle des traditions historiques en général: car le témoignage que Moïse nous a laissé en quelques mots presque énigmatiques, mais éminemment significatifs, sur cette dissension première, et sur la division qui en résulta dans l'humanité aux temps primitifs, se retrouve d'une manière fort remarquable dans les traditions de plusieurs autres peuples, parmi lesquels nous ne citerons que les Grecs et les Indiens. Que ces peuples aient revêtu de couleurs locales, aient orné de fictions poétiques cette scission primitive, cette antique inimitié, il suffira de dégager la substance du fait, de cet entourage et de ce mélange pour reconnaître et surprendre cette vérité fondamentale et commune à toutes les histoires;

mais avant que j'essaie par la comparaison de témoignages si divers et si hétérogènes, d'éclaircir ce point, qui, à lui seul, constitue l'essence de l'histoire primitive, je ferai observer une troisième règle fondamentale pour les études historiques. Cette règle n'a pas besoin d'être justifiée; il suffit de la poser; elle consiste, en ce qu'on ne doit pas, lorsqu'il s'agit des origines de l'histoire, se presser de rejeter comme impossible ou incroyable ce qui paraît étrange ou surprenant, car souvent ce qui nous semble au premier aspect le plus extraordinaire, se trouve constaté et vérifié par un examen plus rigoureux et par une étude plus approfondie; tandis que si nous voulions chercher, dans une époque si éloignée et si différente de la nôtre, des événements ordinaires ou connus, si nous ne les admettions qu'à ce signe pour vrais ou probables, une pareille règle nous mènerait justement aux hypothèses les plus hasardées et les plus arbitraires.

Pour ce qui regarde l'objet en question, il faut remarquer que Moïse ne commence au premier couple, ni l'histoire primitive, ni cette autre histoire qu'on pourrait appeler histoire de l'univers; mais bien à Caïn, à son fratricide, et à la malédiction lancée sur lui. Dans les écrits du prophète, tout ce qui précède ne se rapporte qu'à la vie privée d'Adam, si je puis parler

ainsi, sans donner à entendre que le récit en soit dépourvu d'intérêt pour les descendants de ce premier père du genre humain. La première donnée historique sur la source de la discorde entre les hommes, et sur les suites funestes de cette discorde, qui se perpétua héréditairement d'époque en époque, et de génération en génération, est en même temps, à cause de son universalité, une donnée psychologique, comme nous l'avons observé plus haut; au lieu donc que, dans le premier paragraphe, tout se rapporte aux mystères de la religion, les premiers faits et les premières circonstances proprement historiques se lient à Caïn et à la suite de ce criminel, errant dans l'Asie orientale. Parmi ces faits, nous voyons d'abord la fondation de la première cité, par laquelle il faut sans contredit entendre une grande ville, ou du moins une ville fort anciennement célèbre de l'Asie orientale. On trouve ensuite l'établissement de diverses conditions héréditaires: l'invention des arts et des métiers, précédée certainement par la découverte et la fabrication des métaux, qui par conséquent occupent le premier rang dans l'histoire des inventions humaines; quant à la musique, s'il en est question dans les temps primitifs, il faut plutôt penser à son usage dans les pratiques médicales ou magiques, qu'à l'art plus récent de la mélodie. Parmi les instruments et les autres

objets dus à la métallurgie, on remarque principalement l'invention du glaive, comme digne de faire époque. C'est une question, si le peu de mots énigmatiques qui ont été écrits et conservés sur cet objet doivent être entendus comme l'expression d'un sentiment guerrier et enthousiaste, ou comme un renouvellement de la malédiction, comme une plainte effroyable sur tous les siècles à venir, où le meurtre se transmet par héritage, et où la misère se perpétue sous le sceau de la permission divine. On soutient avec plus de vraisemblance que les sacrifices de victimes humaines doivent leur origine à des inspirations diaboliques, qu'on peut regarder comme le stigmate caractéristique de cette branche du genre humain qui sortit de Caïn; il paraît même qu'un fond de tristesse sévère accompagnait ces sacrifices sanglants du premier âge, et que ce caractère sombre s'introduisit dans les mœurs et les coutumes, ainsi que dans les traditions et les sentiments. Ce ne sont pas seulement les habitants des villes qu'on fait procéder de cette souche de Caïn; on y rapporte aussi expressément les peuples nomades qu'offrait, il y a des millions d'années, qu'offre encore en si grand nombre l'Asie orientale, où l'on trouve également des traces nombreuses de travaux de mines, qui remontent à une très haute antiquité. Il est remarquable qu'il existe chez quelques uns de ces peu-

ples, et nommément chez les Tschudes, dans les environs de cette chaîne de montagnes si riches en métaux, une tradition sur Caïn, contraire au récit de Moïse; c'est-à-dire une relation de l'inimitié des deux frères en sens inverse, et tout à l'avantage de la race caïnite. Elle porte que l'aîné des deux frères s'étant enrichi par l'exploitation de mines d'or et d'argent, le cadet, par envie, le chassa, le poursuivit, et le força de se réfugier à l'orient*. Cette race de Caïn est donc considérée comme aimant, dès l'origine, les arts et le travail des métaux. La tradition générale la représente en même temps comme morose et violente, conforme ici encore aux livres saints, qui en font mention plus tard comme d'un peuple de géants orgueilleux et sacrilèges.

De Seth au contraire, Moïse fait descendre la famille paisible des patriarches, simples dans leur culte, et pieux dans leurs mœurs. Ce père de la deuxième race des hommes occupe aussi une place importante dans les traditions des autres peuples. On y parle principalement des colonnes de Seth, par lesquelles on doit probablement entendre d'antiques monuments de la tradition sacrée, en quelque sorte des livres en pierre, destinés à la perpétuer. Nous trouverons

* Géographie de Ritter, 1^{re} partie, page 548, première édition.

d'ailleurs les dix premiers pères ou patriarches non-seulement dans la tradition des Indiens, mais aussi dans celle de plusieurs autres peuples de l'Asie, quoiqu'ils y soient cités sous d'autres noms, quoique leur désignation présente quelques nuances différentes, et ne soit pas tout-à-fait exempte d'enveloppes poétiques. Mais comme après tout il s'agit du même objet et de la même période du temps primitif, cette variété, dans les détails, sert d'autant plus à confirmer le fond et la substance. Plusieurs auteurs modernes se sont mépris en donnant le récit de Moïse pour source commune de ces traditions, et en expliquant la ressemblance que présente, sous tant de points, l'histoire primitive de plusieurs peuples différents, par l'hypothèse d'une copie faite sur un exemplaire bien conservé de la Bible. On peut admettre sans hésiter, comme une supposition beaucoup plus juste et plus conforme à la marche de l'antiquité, que ces peuples ont reçu plusieurs de ces relations directement des sources mêmes de la tradition la plus ancienne; qu'à la vérité ils les comprirent à leur manière; qu'ils les habillèrent à leur façon, et d'une manière propre à leur individualité; qu'ils ne conservèrent pas ces échos du passé, ces oracles sacrés, ces fragments et ces énigmes du monde primitif, dans toute leur pureté et simplicité; qu'ils les ornèrent au contraire de fictions poétiques; que le tout a

pris ainsi un air fabuleux, malgré lequel un examen plus mûr et plus réfléchi sait bien reconnaître les traits principaux et caractéristiques de la vérité historique, qui percent à travers le voile dont on les a recouverts.

Dans la tradition, le monde primitif se présente à nos yeux sous deux formes différentes; deux conditions bien distinctes de l'humanité remplissent les pages de l'histoire antédiluvienne: d'un côté une race d'hommes cherchant Dieu, paisibles et vivant de longues années dans la simplicité des mœurs patriarcales, possédant en même temps un savoir profond, basé sur la tradition sacrée, sur l'intuition et l'illumination intérieure; déposé pour les temps à venir sous des formes particulières, dans les écritures ou symboles antiques, et consigné non sur les pages fragiles de livres périssables, mais dans des monuments solides de pierre. D'un autre côté une progéniture titanique de prétendus fils des dieux, puissants et robustes, altiers et sacrilèges, géants qui menacent et assiègent les cieux, tels enfin que nous sont dépeints les héros de la fable. C'est donc cette discorde, cette opposition de direction et de vues; en d'autres termes, ce sont ces deux peuples, engagés dans une inimitié, dans une lutte perpétuelle, qui constituent le fond et la substance de l'histoire primitive. Le désaccord s'étant une fois introduit dans la nature de l'homme,

il y eut, comme nous l'avons dit, il y a encore en lui deux volontés : l'une divine ou cherchant à s'approcher de Dieu ; l'autre, penchant vers la nature, passionnée, impérieuse. On conçoit dès lors comment l'humanité a pu dès le commencement s'engager dans deux voies diamétralement opposées. Bien que cette opposition soit souvent présentée comme une distinction entre deux races ou deux peuples, il ne faut pas cependant en faire une diversité spécifique ou originaire ; on ne doit y voir tout au plus qu'une simple différence entre une race plus noble et une race plus méchante. Un savant allemand du dernier siècle s'est fait, sur une base à peu près pareille, la double répartition de la masse totale des peuples qui ont existé à des époques plus rapprochées de l'histoire, et de ceux qui existent encore maintenant ; ne se lassant pas d'exalter les nations dans lesquelles il a cru reconnaître des Celtes ou des descendants des Celtes, tandis qu'il a poursuivi avec un acharnement implacable, sur toute la face de la terre, les pauvres Mongols et quiconque lui semble appartenir à la la race mongole. Dans cette antiquité la plus reculée, ce fut bien moins une simple différence d'origine qu'une divergence de direction et de caractère moral, qui partagea le monde en deux parties distinctes et hostiles. A quelque distance que cette époque et ce monde primitif

soient déjà placés, on pourrait donc se faire une idée de cette première discorde dont l'histoire fait mention, en la concevant comme une lutte entre deux partis religieux ou deux sectes d'opinions opposées et ennemies, à la condition toutefois de se représenter cette scission sous des formes et dans des proportions différentes de celles qui se voient de nos jours. En un mot c'était l'opposition entre la religion et l'irrégion, avec les dimensions grandioses du monde primitif, avec cette force gigantesque que la tradition la plus ancienne lui attribue d'une voix unanime.

La tradition des Grecs saisit cette double position de l'antiquité anté-historique sous une forme toute particulière. Elle la représente comme une décadence progressive, comme une détérioration graduelle, qui s'opère de génération en génération : je parle de sa fable des âges. Il est vrai qu'elle en compte quatre ou cinq ; mais ce ne sont au fond que les deux extrémités, l'âge d'or et l'âge de fer, qui sont caractéristiques ; tandis que les autres anneaux intermédiaires de cette chaîne ne peuvent être considérés que comme des phases transitoires servant à compléter le tableau général de la succession. La première race du temps de Saturne coulait en paix des jours heureux, jouissait d'une jeunesse toujours renouvelée, et recevait gratuitement de la terre ses dons et ses bénédictions. Leur fin même n'a-

vait rien du caractère lugubre et douloureux de la mort; c'était plutôt un doux sommeil, des bras duquel ces mortels fortunés se réveillaient à la vie plus pure des esprits immortels. Mais le second âge, l'âge d'argent, se montre déjà sacrilège, sans respect pour les dieux, violent et passionné. Pendant le siècle d'airain, on vit la fougue des passions s'irriter à l'excès, le vice parvenir à son comble. Une force prodigieuse résidait dans les membres des Titans; leurs armes n'étaient que de cuivre, leurs instruments et leurs ustensiles que d'airain; ils se servaient aussi de cuivre dans leurs constructions, car, comme dit le poète, *le fer noir était encore inconnu*; circonstance historique, qui est sans contredit très remarquable, et qu'il faut prendre pour caractéristique chez tous les peuples primitifs où elle se retrouve. Vient ensuite la race des héros, qui est insérée d'une manière assez étrange dans le cadre des fables populaires et poétiques, et qui appartient déjà au domaine de l'histoire. Le terme de tout ce développement se trouve dans l'âge de fer, âge de la réalité historique, qui constitue la dernière période du monde, et le dernier chaînon de cette dégénération progressive.

Cette idée d'une décadence graduelle de l'humanité semble au premier coup d'œil se concilier mal avec l'enseignement historique de la tradition sacrée, sur l'état de l'homme dans le

monde primitif. Chez elle, les deux peuples originaires existent en même temps; et Seth, le père de la bonne et noble lignée des pieux patriarches, est même beaucoup plus jeune que Caïn. Mais cette contradiction n'est en effet qu'apparente; si nous considérons que, suivant les livres saints, la race vicieuse et violente de Caïn entraîne l'autre dans sa ruine, d'où résulte précisément cette énorme dégradation, qui, en s'accroissant, finit par tout absorber, à peu d'exceptions près, provoque enfin la justice de Dieu, et amène l'extermination presque totale de cette espèce perverse et dégénérée.

Dans la tradition des Indiens, les relations entre les deux races primitives sont représentées comme un état de guerre perpétuelle, ou se renouvelant sans cesse, dans laquelle des peuples de géants sacrilèges attaquent de temps en temps les races brahmines des pieux patriarches. Alors des héros généreux et inspirés par la divinité, viennent à leur secours, et remportent sur les puissances ennemies des victoires signalées et miraculeuses. Le récit de ces combats est précisément en grande partie la matière de tous les poèmes épiques et des traditions héroïques des Indiens. D'après leur genre de vie et leurs idées actuelles, ils considèrent ces géants superbes et violents comme des races sauvages et guerrières, et ils appliquent cette dénomina-

tion à des peuples de l'époque historique et des temps plus récents. Tels sont les *Chinas*, qui portent chez eux le même nom que chez nous ; les *Pahlavas*, nom générique des anciens Mèdes et des Perses, comme l'atteste le nom de *Pehlvi*, qui désigne, chez ces derniers, l'un des deux dialectes sacrés ; enfin les *Iavanas* ou Soniens, d'après le nom que les Asiatiques donnaient au peuple grec aborigène. Il est cependant douteux qu'une caste particulière de guerriers ou un sacerdoce héréditaire, dans le genre de cette antique distinction des castes, aient jamais existé dans le monde primitif.

Malgré la confusion qui a pu se glisser dans les dates chronologiques, malgré les faits d'une époque plus récente, qui se seront facilement mêlés à l'antique tradition, enfin malgré les ornements poétiques et les exagérations considérables dont le tout aura été défiguré, au milieu de cet assemblage de traditions bizarres, on n'en reconnaît pas moins incontestablement les traits fondamentaux de la vérité ; et l'opposition hostile des deux races primitives de la première période de l'humanité n'en doit pas moins être posée comme un fait constant et historiquement avéré. Il pourrait donc bien se faire qu'aux yeux de la plus sévère critique, la poésie c'est-à-dire, la tradition la plus antique, malgré ses voiles et ses fictions, fût plus près de la

vérité dans le tableau qu'elle nous trace de la première période du monde, ou que du moins elle ne s'en écartât pas autant que le froid calcul de la raison, qui, cherchant ses analogies dans les événements ordinaires, et en tirant ses inductions, n'aperçoit ou ne veut apercevoir partout que des sauvages abrutis et stupides. Il y a cependant une observation qu'on ne doit pas oublier, c'est que l'homme ne perdit pas à la fois et complètement toutes les facultés qui lui furent concédées à l'origine ; qu'il ne les perdit que par degrés, qu'une partie enfin lui en resta encore quelque temps ; ce qui, précisément par l'abus qu'on en pouvait faire, a dû amener l'énorme perversité et l'horrible scélératesse dont parle la tradition sacrée. Voilà la vraie clef du grand thème général de l'histoire primitive, et de tout ce qui paraît problématique dans cette histoire. Ce thème concernant la grande scission, considérée comme premier fait positif de l'histoire primitive, est aussi d'un grand intérêt pour l'appréciation du développement ultérieur des peuples et des temps historiques ; car le premier désaccord qui s'introduisit dans l'humanité, par suite de la direction différente d'une volonté divine et d'une volonté dominée par la nature, s'est souvent reproduit en petit dans la suite de l'histoire ; on y a du moins observé plus tard

quelque chose de semblable, et une sorte de reflet ou d'écho de ces premiers évènements.

Dans notre monde actuel, qui cependant est sans contredit plus près de la fin des siècles que de leur commencement, une puissance invisible semble encore quelquefois s'efforcer à entraîner l'humanité de manière à ce qu'elle suive, comme à l'origine, deux directions opposées et hostiles l'une à l'autre. Si le plus grand philosophe de l'Allemagne, Leibnitz, a émis cette opinion mémorable, que la dernière secte de la chrétienté et même de l'univers en général, serait l'athéisme, il est aussi très probable que la même chose a eu lieu dans le monde antique et primitif, mais qu'elle se manifesta sous une forme différente, sur une grande, une gigantesque échelle.

Il faut ajouter à ce thème de l'histoire primitive une autre observation, qui n'est que secondaire, il est vrai, puisque nous ne traitons ici que du développement spirituel et moral de l'homme. Ce qui nous engage à ne pas oublier le point dont il s'agit, c'est qu'il nous offrira l'occasion d'évoquer et de confirmer, en ce lieu, le principe selon lequel tout ce qui est dans le monde primordial et dans l'histoire primitive de l'homme nous paraît étrange, problématique ou merveilleux, ne doit pas être jugé d'après les proportions mesquines de notre propre expé-

rience, et selon le calcul ordinaire de la probabilité. Il ne faut pas non plus perdre de vue le mur énorme, insurmontable, le profond abîme, qui nous séparent de ce monde et de cette nature évanouis. Je veux parler de ce corps à dimensions gigantesques, de cette vie dont la durée surpasse tout ce qui nous est familier et connu en ce genre, que toutes les traditions les plus anciennes s'accordent à attribuer aux hommes de ces temps écoulés. En ce qui concerne la vie des hommes, il y eut depuis un tel concours de causes qui durent nécessairement en abrégé la durée, que nous n'avons plus de mesure propre à s'adapter aux temps primitifs. Une physiologie profonde et scientifique qui regarderait comme important de retrouver la règle ordinaire de la durée des hommes primitifs, pourrait la découvrir dans quelque raison tenant aux lois géologiques, ou dans des rapports astronomiques qu'on a quelquefois l'occasion d'appliquer en petit. Nous voyons encore de nos jours des exemples d'une longévité surprenante chez les hommes dont la vie et le régime restent dans les bornes de la simplicité. Il n'est pas rare de rencontrer parmi les Indiens, principalement de la classe brahmine; des hommes, qui, à l'âge de plus de cent ans, possèdent encore une grande force vitale et même génératrice. En Russie, on trouve dans la classe des manœuvres

dont la vie est très simple, des exemples d'un âge de cent, cent vingt, et même de cent cinquante ans. Ces cas sont rares, il est vrai ; mais toujours est-il qu'ils sont plus fréquents là que dans les autres pays de l'Europe. Ce qu'il y a de plus remarquable et de plus extraordinaire, c'est que chez des personnes d'un âge si avancé, on a vu quelquefois repousser les dents qu'elles avaient perdues par vieillesse ; phénomène qui indiquerait peut-être un renouvellement intérieur des forces vitales. Ce qui, pour notre époque de dégénération physique, n'est qu'exception, peut avoir été règle autrefois. Cela peut du moins nous mettre sur la voie de la règle générale de cette vie antédiluvienne. Car il serait facile de reconnaître une proportion à peu près semblable dans les autres branches de la nature. Au-delà de ce grand mur qui s'élève entre nous et l'antiquité, et dans ce monde primordial qui nous est inconnu, la durée de la vie pouvait bien être établie suivant une tout autre règle que celle qui la régit aujourd'hui ; ce qui du reste est encore rendu probable par beaucoup de témoignages et confirmé par les documents sacrés. Pour bien entendre les chiffres bibliques, de la vie, il ne faut pas perdre de vue le sens entièrement religieux qui est attaché à la chronologie divine. On doit par conséquent se rappeler toujours que, selon l'expression de l'Écri-

ture, tous les cheveux de la tête de l'homme étant comptés, à plus forte raison les années de sa vie doivent l'être ; c'est-à-dire, qu'ici-bas rien ne peut être regardé comme purement accidentel, mais que tout au contraire est prédestiné et déterminé d'avance, selon les vues de la Providence. On lit encore souvent dans l'Écriture que Dieu, par un décret impénétrable de sa miséricorde, tantôt a abrégé la durée d'une certaine période de temps, par exemple, d'une époque de souffrances et de douleurs, tantôt a ajouté à une période de grâces ou à la vie d'un individu. Il faut donc, à mesure qu'un cas se présente, tâcher de démêler laquelle des deux règles lui est applicable. S'agit-il de la vie d'un saint patriarche, dont les années si nombreuses ne doivent incontestablement s'entendre que d'années astronomiques et communes ? C'est la seconde de ces règles qu'on pourrait appliquer, en regardant leur vie comme allongée d'une manière miraculeuse et surnaturelle *. Dans la vie d'Hé-

* Une de ces prolongations frappantes et extraordinaires a eu lieu dans la vie de Noé. La paternité des neuf premiers patriarches coïncide plus ou moins avec la centième année de leur vie, quoique cette époque ait été, chez trois d'entre eux, beaucoup avancée, et chez trois autres, considérablement reculée. Quant à Noé, ce terme moyen de cent ans fut allongé de quatre cents ans, et ce n'est que dans sa cinquantième année qu'il propagea sa race. La raison supérieure de cette prolongation surnaturelle peut consister en ce que

noch, ce saint prophète du premier âge, dont le trépas ne fut pas ce que nous appelons la mort, mais plutôt cette fin vraiment naturelle originairement destinée aux hommes, il existe cette circonstance remarquable, que dans le chiffre de 365 ans de la durée de cette vie, chiffre qui s'accorde parfaitement avec celui des jours d'une année solaire, le nombre 33 est constitutif, et que ce dernier nombre se représente, sous tous les rapports et dans les applications les plus diverses, comme le chiffre fondamental de tous les calculs *telluriques*; car le nombre de 365 ans correspond, à la différence d'une unité près, à la somme de 333 plus 33; et le nombre de jours renfermés dans le chiffre de 365 ans est précisément celui de 4 fois 33,000 plus 4 fois 330 jours.

En ce qui concerne ce corps gigantesque que la tradition attribue à la race primitive, dans un sens incontestablement propre et littéral, qu'il

le saint homme, durant cette longue époque prophétique et préparatoire, avait bien prévu et connu avec certitude le terrible jugement dont Dieu menaçait le monde depuis longtemps dégénéré et perverti; mais que ne sachant pas aussi exactement, si c'était lui que Dieu destinait à devenir le second père des hommes, et n'attendant peut-être dans ce grand châtement universel, prédit depuis long-temps par Hénoch, rien moins que la fin du monde, il craignait de ne pas agir dans les vues de Dieu, et ne voulait pas propager sa race avant de connaître là-dessus les décrets de l'Éternel.

est facile de discerner des exagérations et des fictions de la poésie, il est surprenant que des hommes qui sont si enclins à appliquer à l'humanité les analogies de la nature, ne veuillent admettre comme certain sur ce point que ce qui est commun ou du moins probable aujourd'hui. On trouve, parmi les restes ensevelis dans les couches de la terre, jusqu'à trente espèces d'animaux inconnus, ressemblant et peut-être appartenant aux familles de l'éléphant, du rhinocéros et de l'hippopotame, qui sont les plus grands des animaux actuellement connus. Ces mêmes débris nous offrent plusieurs espèces de mammouth, c'est-à-dire de cet animal géant de l'antiquité, dont on trouve des restes non-seulement en Sibérie et en Amérique, mais aussi en Europe, en Allemagne, et même dans les environs de Paris et de Vienne. On possède en outre des os d'une grandeur prodigieuse et insolite, qui appartiennent à des bêtes dont nous connaissons les espèces; telles sont des cornes de taureau attachées encore à l'os frontal, des bois de cerf, ou des dents d'éléphants, qui supposent dans les animaux dont ils sont des restes, des dimensions trois, quatre, ou cinq fois plus grandes que celles que nous leur voyons de notre temps. Si donc, à cette époque antique, dans une nature organique, et dans un règne animal qui n'existe plus, ce style gigantesque décidé-

ment prédominait, pourquoi la même loi n'aurait-elle pas embrassé l'homme, en tant que par son corps il fait partie de la matière organisée? La tradition la plus ancienne et la mythologie de tous les peuples ne nous autorisent-elles pas à le croire?

Pour ce qui est de l'Écriture, je dois ajouter que se contentant, sans aucune énonciation positive, sans aucune indication expresse, de laisser supposer aux premiers hommes une stature supérieure en rapport avec leur longévité, elle en représente l'excès, plutôt comme une dégénération organique, causée par le mélange illicite des deux races ou des deux peuples primitifs, savoir, des descendants de Caïn et de Seth; mélange funeste, cause de tous les maux; car le grand châtement infligé, au moyen du déluge exterminateur, fut attiré par l'orgueil et les crimes de ces géants, et fut spécialement dirigé contre eux. Plus tard, même dans les temps historiques, ces peuples géants qui, autour de la ville d'Hébron, occupaient plusieurs provinces de la terre promise, telles que Moab, Ammon et Basan, avant que le peuple d'Israël en eût pris possession; ces peuples, dis-je, apparaissent, il est vrai, avec un caractère héroïque et guerrier; mais toujours comme des hordes méchantes, ne respirant que le carnage et la dévastation. Jusque dans les temps de Moïse et de David, s'il est ques-

tion de quelques géants isolés, ceux-ci sont représentés comme des monstres, et dépeints avec des traits marqués d'une difformité organique; même dans notre cosmographie actuelle, une taille énorme et presque gigantesque est accompagnée de difformité. Chez les Patagons, les seuls entre les peuples sauvages où cette structure se trouve encore de nos jours, cette difformité consiste en ce que la partie supérieure du corps de ces sauvages est d'une longueur si démesurée, qu'en les voyant à cheval, on les prit d'abord pour des géants d'une dimension colossale; mais vus de plus près, à pied, et debout, ils se trouvent à la vérité au-dessus de la taille commune, savoir, de sept à huit pieds, mais non aussi grands qu'on l'avait cru au commencement, alors que leur vue occasiona souvent des exagérations outrées.

Au surplus, dans tout ce que je viens de dire, je ne veux que proclamer avec franchise que jamais je n'aurai le courage de révoquer expressément en doute ce que les traditions les plus anciennes et les livres saints nous rapportent avec tant de précision sur ces deux points, savoir, sur la vie incomparablement plus longue, et sur la taille gigantesque des premiers humains. L'éclaircissement complet et l'explication positive de ces deux faits attendent peut-être les temps

à venir et une connaissance plus profonde de la nature.

Il existe encore des édifices, ou plutôt des fragments d'édifices de la plus haute antiquité, qui se liant à notre objet, méritent qu'on en fasse mention. De ce genre sont les constructions cyclopéennes qu'on trouve en plusieurs endroits de l'Italie, et qui portent une empreinte si frappante d'une haute antiquité, qu'elles se gravent d'une manière étrange et ineffaçable dans la mémoire de quiconque les a vues une fois. Dans ces constructions d'un genre tout particulier, au lieu de moellons de forme cubique ou oblongue, on a joint d'une manière bizarre, mais assez ingénieuse et assez artificielle, des blocs de rochers grossièrement taillés en polygones irréguliers. Le grand conduit des cloaques, ou le grand aqueduc souterrain qu'on admire dans la vieille Rome, appartient à cette architecture cyclopéenne, dont on trouve aussi des vestiges en Grèce, aux environs d'Argos et dans plusieurs autres endroits. Ces monuments ne peuvent aucunement appartenir aux peuples des temps historiques, car déjà ceux-ci les attribuaient eux-mêmes à une race titanique des temps primitifs, et c'est pourquoi ils leur donnent le nom de cyclopéens. Qu'on se figure l'imperfection des instruments dans ces temps reculés, où l'on ne

peut pas même supposer les secours d'une mécanique pareille à celle que les Égyptiens ont dû posséder plus tard, pour dresser leurs obélisques, et l'on concevra qu'il ait été fort naturel de penser que pour ces énormes constructions il a fallu des bras beaucoup plus vigoureux et des forces beaucoup plus considérables que celles des hommes ordinaires.

Nous avons de cette manière développé, autant qu'il nous importait, le principe de désaccord qui gît dans l'humanité, et qui forme le point de départ de toute l'histoire; nous avons essayé d'expliquer historiquement et de faire comprendre, autant que possible, la tradition générale concernant l'opposition hostile entre les pieux patriarches et les Titans orgueilleux des temps primitifs; nous avons du moins tâché de présenter, au moyen de ces traditions, la direction opposée que prirent les deux races ou les deux peuples de la première période de l'histoire. Nous avons enfin assigné aux peuplades sauvages, à ces tribus abruties, la place qui leur revient dans l'histoire générale de l'humanité, place importante et remarquable, bien que secondaire.

Ces traits principaux et essentiels forment donc l'introduction et pour ainsi dire le péristyle de l'histoire de l'univers, proprement dite, et du développement de la civilisation humaine,

jusque dans les temps plus avancés, et mieux connus. L'humanité étant une fois séparée et divisée en plusieurs nations, la tâche que nous avons à remplir dans la période que nous abordons, est de suivre et d'étudier les nations les plus remarquables et les plus civilisées, afin de faire voir de quelle sorte la parole innée et révélée à l'homme, cette parole que nous regardons comme la substance des attributs et des avantages qui lui donnent le caractère d'humanité, s'est diversement formée et exprimée dans le langage, dans l'Écriture, dans la tradition sacrée et profane, dans la poésie, les arts et les sciences de chacune de ces nations prises isolément. Nous sommes, par conséquent, obligés d'adopter la méthode ethnographique, pour la philosophie de l'histoire ancienne; et ce n'est que pour des temps plus récents, pour les temps modernes, que, suivant des raisons qui seront développées plus tard, nous pourrions employer peu à peu une exposition synchronistique. Nous devons d'ailleurs nous borner, dans cette revue générale, aux peuples les plus grands et les plus marquants, à ceux qui ont atteint un haut degré de culture morale, et qui présentent une physionomie particulière et distincte. Telle est la méthode que je suivrai dans mon exposition: je présenterai d'abord, autant qu'il sera nécessaire à notre objet, quelques faits histo-

riques qui font époque dans l'histoire de la civilisation ou des relations extérieures de chacune de ces nations; j'exposerai en peu de mots la marche graduelle de l'ensemble, et je finirai par retracer avec des traits caractéristiques et avec un soin spécial, le développement du principe spirituel dans la civilisation et dans la pensée. Ce n'est que plus tard et dans les époques plus récentes que l'histoire politique devient presque l'objet principal et l'élément essentiel de la marche de l'humanité, s'acheminant vers son but, ou rétrogradant partiellement et par instants dans sa carrière.

Nous ne pouvons admettre, dans ce tableau de l'univers et de la plus ancienne culture morale, que les nations qui nous sont suffisamment connues, ou sur lesquelles nous sommes à même de puiser des renseignements dans les sources qui nous sont devenues accessibles. Que, si nous voulions y comprendre des peuples moins connus, cela nous mènerait à des investigations sans nombre et sans fin, à des recherches stériles en résultats essentiels pour l'ensemble. J'ai choisi pour la première période de la plus haute antiquité, les Chinois, les Indiens, les Égyptiens et le peuple hébreu enfin, peuple élu, comme on le nommait jadis; peuple du moins entièrement isolé des autres. Si je commence par le pays civilisé le plus reculé dans l'Asie orientale, je

ferai observer que ce n'est nullement dans l'intention de décider sur le rang d'ancienneté qui revient à ces peuples, ou de donner à l'un d'eux une prééminence quelconque; car, à bien dire, les données ou plutôt les fictions sur lesquelles ils fondent leurs prétentions à l'ancienneté n'ont peut-être pas eu originellement un sens chronologique; et d'un mûr examen, il résulte que tous ces chiffres, loin de désigner des périodes humaines, peuvent bien n'offrir que des calculs et des observations astronomiques.

Il suffit que les peuples que nous venons de nommer appartiennent à la même période de l'univers, et se rangent, à des degrés très rapprochés, sur l'échelle du développement de l'être et du caractère humain; de sorte que cette question chronologique est indifférente ou fort peu importante. Tous ceux qui se livrent avec goût à de pareilles recherches ont à craindre de se laisser surprendre par une prédilection marquée pour une nation à laquelle, ensuite de cette disposition, ils assignent une primauté, soit d'importance, soit d'origine; et c'est précisément ce que je voudrais éviter en suivant une espèce d'ordre géographique; je dis une *espèce*, car certes, dans le but particulier de ces esquisses historiques, il faut adopter pour la description de la terre, un point de vue différent, que dans toute autre circonstance. La géographie or-

dinaire, destinée à un usage pratique, décrit la position des états et des empires qui existent présentement; tandis qu'une géographie qui se rapporte davantage aux sciences naturelles, base ses divisions et ses classifications des différentes parties de la terre, sur les chaînes des montagnes, sur les cours des fleuves, et sur leurs bassins. Pour cette philosophie de l'histoire, au contraire, la succession des principaux théâtres de culture intellectuelle remplacera cette continuité de montagnes; et au lieu de se diriger d'après le cours que les fleuves navigables ouvrent au commerce et aux communications mutuelles, c'est le torrent spirituel de la tradition, avec ses flots d'idées fécondant l'humanité par une action continue, qu'elle suivra de l'est à l'ouest, ou dans toute autre direction reconnue historique.

Comme les hommes qu'on peut appeler historiques ne sont qu'une exception au milieu de la foule; de même aussi il n'y a qu'un certain nombre de pays qui soient devenus remarquables pour l'histoire de la civilisation, et la plus grande partie de la terre habitée ou habitable ne l'est pas ou du moins ne l'est pas au même degré, quelque instructive et utile que puisse être son exploration pour les sciences naturelles. En Afrique, il n'y a que l'Égypte et la côte septentrionale, le long de la Méditerranée, qui se lient à la civilisation, et au développement historique des autres peuples.

Toutes les autres plages maritimes de cette partie du monde, sans en excepter l'extrémité méridionale, offrent à la vérité des points importants pour la navigation, le commerce, ou la colonisation; en même temps que l'histoire naturelle peut trouver une infinité de choses extraordinaires; de matériaux précieux, dans l'intérieur si peu connu de cette vaste presqu'île; mais ni le littoral, ni l'intérieur n'occupent de place distincte dans l'histoire de l'intelligence, et du développement moral de l'homme. Les immenses contrées de l'Asie septentrionale ne sont connues que depuis que la Russie en a fait une de ses provinces. L'Asie centrale, la Tartarie méridionale, le nord de la Chine, servirent souvent de théâtres à de grands mouvements des peuples; et de là partirent maintes fois ces torrents qui s'épanchèrent sur les pays civilisés, et jusque dans l'Europe; mais cela ne fonde pas encore de titre pour obtenir une place distincte dans la marche progressive de la civilisation humaine. Ce qu'on appelle la cinquième partie du monde, la Polynésie, quoique son étendue territoriale approche de celle de l'Europe, est tout-à-fait étrangère à notre sujet. L'Amérique même, la plus grande des parties du monde, n'occupe ici proportionnellement qu'une place subordonnée. Elle n'entre dans l'histoire qu'avec sa découverte dans les derniers siècles; et depuis lors elle

a reçu une population où tout est européen: mœurs, langage, idées; constitution politique. Ainsi les peuplades de sauvages indigènes étant très peu nombreuses, l'Amérique ne forme au-delà des mers, pour ainsi dire, qu'un appendice, qu'une continuation de la vieille Europe. Quelle qu'ait été durant le dernier demi-siècle la réaction de cette nouvelle Europe sur la mère-patrie, cette circonstance n'appartient qu'à l'histoire la plus récente du développement humain; et ce n'est que depuis cette époque que cette partie du monde a acquis quelque importance historique.

Dans son histoire naturelle, l'Amérique diffère de l'ancien monde d'une manière plus frappante, que les parties principales du vieux continent ne diffèrent entre elles. Nous avons dit plus haut qu'en comparant la partie septentrionale du globe avec la méridionale, on trouve entre l'une et l'autre une inégalité étonnante, un contraste presque décidé. La même opposition se reproduit, si l'on partage en idée le globe en deux parties transversales de l'orient à l'occident. Une moitié embrassera depuis la côte occidentale de l'Afrique, jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie; donc les trois parties du monde connues des anciens, et occupant l'espace presque entier de cet hémisphère. Cette moitié renferme en majeure partie de la terre

ferme, et elle est le plus richement dotée en nature organique et animale. Ce n'est que dans la partie méridionale que la mer et l'eau dominant; et là encore pourrait-on prendre pour un appendice de l'Asie, la Polynésie rattachée au continent par un archipel continu. Dans l'hémisphère de l'Amérique, l'eau domine comparativement à la terre ferme, non-seulement dans sa partie méridionale, mais bien encore à son milieu; aussi le nouveau continent, malgré sa vaste étendue, ne peut même pas être comparé avec les trois autres parties du monde prises ensemble. Que si l'hémisphère asiatico-européen l'emporte sur l'américain en étendue de terre ferme, que ne sera-ce pas en population? Siége principal de la civilisation, véritable champ de l'histoire, telle est encore sa supériorité numérique, que le chiffre de ses habitants renferme peut-être trente fois, et certainement plus de vingt-quatre fois celui de la population entière de l'Amérique, qui étant en majeure partie européenne, nous est cependant à cause de cela même mieux connue que celle de beaucoup de contrées plus voisines de nous, dans l'ancien monde. Clair-semée sur un espace immense, la population américaine surpasse à peine celle d'un de nos grands empires d'Europe, tels que la France ou l'Allemagne.

La végétation de l'Amérique, il est vrai, se

déploie, riche et magnifique; mais deux plantes étroitement liées à l'histoire la plus ancienne de l'humanité, le blé et le vin, lui manquaient originairement; dans le règne animal, elle est en grande infériorité relativement à l'ancien monde. Plusieurs des espèces les plus nobles de ce règne y manquaient totalement; celles qui s'y rencontrent sont d'une nature plus chétive, d'une forme moins gracieuse. Quelques espèces indigènes ne remplacent que faiblement plusieurs de nos animaux domestiques, utiles et nécessaires à l'homme. On peut en général établir en principe que décidément, dans l'hémisphère de l'Amérique, c'est la végétation, et dans celui de l'Asie, c'est la force animale qui prédominent. La même observation est applicable à la nature organique de l'homme, et non pas uniquement sous le rapport du chiffre de la population. Non-seulement l'aborigène américain est de beaucoup inférieur en force musculaire et en vivacité au vigoureux indigène de l'Afrique; mais il paraît aussi bien éloigné d'avoir la constitution robuste et la fécondité de la race malaise et mongole du centre et du nord-est de l'Asie; et du midi de la Tartarie, avec lesquelles cependant il présente le plus d'analogie.

Mais comme ce monde américain est le plus isolé, comme sa forme est beaucoup moins compliquée que celle des autres parties du globe,

peut-être sous ce rapport mérite-t-il d'être remarqué ; peut-être pourrait-il servir de type à ce que, dans un sens de haute géographie, on devrait appeler une partie du monde. La moitié supérieure de ce continent, après s'être élargie au loin vers le pôle arctique, se rattache par un isthme étroit à la moitié inférieure, évasé, et se terminant en pointe du côté du midi. Toutes les deux ne forment ensemble qu'une seule et unique partie du monde, dont la longueur seule indique combien la moitié septentrionale peut essentiellement différer de la méridionale. Nous avons fait observer plus haut qu'à l'époque où la mer Noire communiquait encore avec la mer Caspienne, et où la mer Blanche s'avancait bien loin dans les terres, les monts Ourals formaient une île ; qu'au moins ils étaient baignés au nord et au midi par la mer, et qu'ainsi l'Europe et l'Asie étaient probablement séparées l'une de l'autre. Or si d'un côté l'Europe a été autrefois disjointe de l'Asie, il est possible aussi que là où un détroit sépare l'Europe de l'Afrique, les deux continents aient été joints par un isthme, et qu'ils n'aient formé alors qu'une seule partie du monde. Rien n'empêche que l'on admette la même rupture entre l'Asie et l'Océanie, si la chaîne des îles qui paraît les lier ensemble n'a formé d'abord qu'un même système continu de terre ferme. Avec toutes les suppositions que nous venons de faire,

il n'y aurait eu, ou il n'y aurait effectivement que trois parties du monde présentant chacune la même forme, une forme pareille à celle de l'Amérique, avec cette seule différence que les deux parties de l'ancien monde, plus compactes entre elles et plus réunies que la dernière, n'auraient jamais conservé cette forme primitive dans toute sa pureté et dans toute sa simplicité. On pourrait donner des raisons fort plausibles pour n'admettre en général que trois parties du monde ; et cette supposition serait peut-être en même temps et juste comme conception, et conforme à la nature.

En laissant de côté toutes ces observations et ces faits géologiques, ces idées et ces conjectures, en revenant au but de la philosophie de l'histoire, dans toute l'étendue du globe et notamment dans l'hémisphère asiatico-européen, nous n'avons qu'environ quinze pays plus ou moins grands à explorer, eux seuls constituant le terrain géographique de la haute histoire. Cette chaîne de pays, ce torrent de peuples, jouant un rôle marquant dans l'histoire de l'univers, forme de l'extrémité sud-est de l'Asie à celle du nord et de l'ouest de l'Europe, une ceinture qui traverse le monde ancien par le milieu. Cette ceinture assez large en elle-même, ne l'est pas beaucoup en comparaison de la surface entière de ces parties du monde. Elle se laisse ensuite

diviser en trois classes ou ordres, dont la succession et l'importance correspondent à peu près avec l'ordre chronologique des grandes périodes de l'histoire, depuis la première époque du monde jusqu'à nos jours.

Dans la première classe de ces contrées d'une importance historique et universelle, je placerais d'abord les trois grands et magnifiques pays de l'Asie orientale et méridionale, savoir, la Chine et les Indes; qui se rattachent entre elles par l'ancienne Bactrie, et enfin la Perse. La seconde et moyenne région est occupée par quatre ou cinq autres grands et beaux pays, d'une importance historique très marquée, qui s'étendent vers l'ouest et un peu au nord des trois précédents. Dans cette catégorie se présente d'abord ce pays au centre de l'Asie occidentale dont nous avons fait mention plus haut. Situé sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, il est entouré de quatre côtés par les golfes Persique et Arabe, et par les mers Caspienne et Méditerranée. Cette contrée moyenne, si remarquable dans l'histoire ancienne, a encore ceci de particulier, qu'elle occupe même géographiquement à peu près le centre du développement de la civilisation humaine, attendu que l'extrémité méridionale de l'Inde en est aussi éloignée d'un côté, que, de l'autre, l'extrémité septentrionale de l'Écosse; et que les limites orientales de la Chine

n'en sont pas beaucoup plus distantes que les limites occidentales de la presqu'île Ibérique. A ce second ordre appartiennent encore les régions qui entourent celle dont nous venons de parler; telles sont l'Arabie, l'Égypte, et l'Asie-Mineure avec les pays du Caucase. On aurait même quelque raison de classer la Grèce dans cette catégorie; car ce pays fut dans les temps florissants de son histoire plus étroitement lié à l'Asie-Mineure, à l'Égypte et à la Phénicie, qu'à tous les autres peuples de l'Europe. Mais sous un autre rapport, il n'y a point de pays en Europe qui en lui seul réunisse à un si haut point les traits caractéristiques de toute cette partie du monde. Ce caractère distinctif de la géographie de l'Europe, qui a si puissamment influé sur le développement physique et moral de ses habitants, consiste en ce qu'il n'est aucune des deux autres parties du monde ancien qui, à égalité de surface, présente à la mer un littoral aussi étendu et aussi varié que l'Europe, située entre le grand Océan et deux mers méditerranées; qui soit sillonnée par autant de fleuves, grands et petits; qui enfin se termine en autant de grandes et belles presqu'îles, sans omettre les îles Britanniques et la Sicile, qui dans l'antiquité jouissaient déjà d'une haute culture. Ce que l'Europe est en grand, la Grèce l'est en petit, savoir, un pays de côtes, de presqu'îles et d'îles. Ainsi appartenant

par sa nature à l'une, et par l'enchaînement de son histoire à l'autre des parties du monde, la Grèce sert de passage et de lien entre l'Asie et l'Europe. Outre la Grèce il nous reste encore six ou sept pays principaux en Europe : considérés d'après une division purement géographique, et sans égard à la diversité de leurs frontières politiques dans les temps moyens et modernes, ils forment ensemble notre troisième classe, ou notre troisième ordre. Nous y voyons figurer d'abord les deux magnifiques presqu'îles de l'Italie et de l'Espagne; puis la France, baignée au nord et au midi par deux mers, et ayant une presqu'île assez considérable au nord-ouest. Viennent ensuite les îles Britanniques, et l'ancienne Germanie avec ses côtes qui s'avancent au nord dans deux mers différentes; à cette dernière se lient les presqu'îles et les îles Cimbriques et Scandinaves, par l'affinité même d'origine de leurs habitants; on trouve enfin la grande Sarmatie se prolongeant au nord et à l'est jusque dans l'intérieur de l'Asie, et s'étendant depuis la mer Noire jusqu'à la mer Glaciale. Il faut cependant sous le rapport de la délimitation naturelle, en retrancher le vaste bassin du Danube au sud des monts Carpates, jusqu'aux montagnes qui font la frontière septentrionale de la Grèce. Là se trouvent comprises l'ancienne Illyrie, la Pannonie et la Dacie, qui peuvent géographiquement

être regardées comme un membre distinct de la classe dont nous parlons. Si on s'attache au sens historique, la côte septentrionale de l'Afrique appartient aussi à ce système des pays européens, puisque non-seulement à l'époque des relations mercantiles et coloniales des beaux temps de Carthage, ou pendant la première époque des guerres et des conquêtes des Romains, mais bien encore jusque dans le cinquième siècle de notre ère, le langage et les mœurs de l'Europe régnaient sur ces rivages; et puisqu'enfin sous la domination des Arabes, il y eut pendant plusieurs siècles consécutifs des liaisons fort étroites entre ce pays et l'Espagne.

Voilà donc, si j'ose m'exprimer ainsi, la carte de l'histoire de la civilisation, tracée d'après un aperçu de la géographie générale du globe. Cette carte sera le théâtre local et comme le cadre dans lequel j'essaierai de présenter avec clarté et précision les développements et les applications du principe de la philosophie de l'histoire, de la parole intérieure, que je regarde comme la marque distinctive et caractéristique de l'humanité.

LEÇON III.

De la Chine. — Sa statistique. — Son ancienneté. — Son histoire. — Caractère chinois; sa nature artificielle et sa vanité puérile. — Langue chinoise. — Écriture chinoise. — L'Yking et les huit kooua. — Trois époques dans la religion et la science chez les Chinois : 1^o celle de la tradition antique et sacrée; 2^o celle de la science philosophique, qui se divise en deux branches : l'école morale et pratique de Confucius, et l'école spéculative et rationaliste de Laotseu; 3^o époque de l'introduction en Chine du culte indien de Boudd'ha ou de Fo. — Gouvernement de la Chine. — Idolâtrie politique. — Prétendus rapports entre le boudd'hisme et le christianisme. — Absurdité et infamie du boudd'hisme. — Résumé et conclusion.

« L'homme et la terre, » voilà ce qui aurait pu servir d'épigraphe à notre introduction; voilà le thème que jusqu'ici nous avons à développer. Pour les quatre ou cinq leçons suivantes, qui forment la seconde partie de cet ouvrage, notre thème est la tradition sacrée, telle qu'elle se présente sous différentes formes locales et particulières chez les nations les plus grandes et les plus importantes de la haute antiquité, et telle qu'elle se montre visible, encore aujourd'hui, dans les traces existantes de la révélation divine. Nous nous proposons par conséquent de suivre, d'un œil scruta-

teur, les phases du développement que parcourut, au milieu de tous ces peuples et dans le torrent des siècles, cette tradition sacrée, cette légende primitive et divine, ce premier titre de l'humanité. Nous voulons encore indiquer, autant qu'elle est historiquement donnée, la seule source de laquelle ont jailli ces flots de traditions, pour s'épancher avec une puissance féconde et vivifiante sur toutes les parties de la terre, sur toutes les régions de l'esprit, ou bien pour aller se tarir et se perdre dans les déserts des erreurs humaines. Notre tâche consiste donc ici à déterminer et à développer la part de la vérité divine accordée à chacun de ces peuples principaux, à préciser la quotité et la mesure qui lui furent assignées dans le patrimoine de cette haute intelligence; et enfin à détailler les abus qui la corrompirent ou la part d'erreurs humaines qui s'y mêla. Nous caractériserons en même temps ce verbe intérieur qui est la marque distinctive et comme l'être spirituel de l'homme et de l'humanité; pour tracer ensuite, à grands coups de pinceau, mais sans rien omettre d'essentiel, les diverses formes, les développements divers que cette parole a revêtus dans le langage et dans l'Écriture, dans la fable et l'histoire, dans les arts et les sciences, et enfin dans la croyance, la pensée et la vie de chacun de ces peuples en particulier.

Je commence cette exposition par la nation

chinoise ; car celle-ci est située à l'extrémité orientale de cette ligne du progrès humain que nous avons tracée plus haut de l'orient à l'occident, et dont les quinze pays historiques forment la totalité. Il est vrai que l'idée d'orient ou d'occident n'est que relative ; car la Chine se trouve à l'occident par rapport au Pérou, et l'Europe à l'est ou au nord-est par rapport à l'Amérique septentrionale et au Brésil. Nous nous en tiendrons néanmoins à notre langage habituel, tout relatif qu'il soit ; et nous prenons notre point de vue de l'hémisphère asiatico-européen que nous habitons : Si on voulait prolonger cette ligne des pays à progrès, dans la direction du sud-est au nord-ouest, et à l'ouest jusqu'au-delà de l'Océan et jusqu'en Amérique, puisqu'elle occupe elle aussi une place importante dans l'histoire de l'univers, on pourrait, en ce cas, aux quinze pays civilisés anciens et modernes, en ajouter encore trois dans le nouveau continent, d'après la triple origine de leur population anglaise, espagnole, ou portugaise ; ces trois pays formeraient alors les derniers anneaux de la chaîne totale des pays civilisés.

La Chine est la plus grande des monarchies existantes, et peut, sous ce rapport même, attirer l'attention de celui qui veut connaître à fond l'histoire ; car si la Chine n'est pas le premier des empires par la vaste étendue de son territoire, et bien peu la surpassent, elle l'est

très certainement sous le point de vue de la population. L'Espagne, y compris toutes les colonies qu'elle a peuplées en Amérique, est peut-être la nation qui occupe le plus de territoire ; la Russie avec ses immenses provinces de l'Asie septentrionale, ne lui céderait pas de ce côté ; mais qu'est-ce que la population des Espagnes et des Russies, toute grande qu'elle soit, par rapport à la plupart des états de l'Europe ? qu'est-ce que leur population comparée à celle de la Chine ? L'Angleterre seule, avec ses possessions dans les Indes orientales et dans les autres parties du monde, avec ses cent dix millions d'Indiens, serait dans le cas de se mesurer avec l'empire de la Chine.

La population des Indes pourrait peut-être servir d'échelle, pour calculer approximativement celle de la Chine, qui n'est pas encore bien exactement connue. Il fut communiqué à l'ambassadeur anglais, Maccarthey, une note officielle, dans laquelle la population de la Chine était évaluée au chiffre énorme de trois cent trente millions ; mais quand même nous pourrions supposer chez les Chinois notre méthode des calculs statistiques, il serait encore douteux, vu la nature de leurs relations avec les étrangers, et nommément avec les Européens, qu'on dût ajouter foi à leur déclaration. Un ouvrage publié à la fin du dix-huitième siècle, un peu avant

l'époque dont nous venons de parler, ne fait monter la population de la Chine qu'à cent quarante-sept millions; et il ajoute en même temps que vers le milieu du dix-septième siècle, elle n'était que de vingt-sept millions et demi; ce qui d'ailleurs est incroyable, et ce qui ferait une augmentation si rapide et si extraordinaire, qu'elle serait contraire à toutes les règles et à toutes les observations, sur le progrès de la population dans les pays les plus civilisés. Il sera du reste toujours difficile de parvenir, par la voie statistique, à une connaissance exacte du chiffre de la population de la Chine.

Toutefois il est constant que ce vaste pays est, dans tous les sens, traversé par des fleuves et des canaux navigables; qu'il est tout couvert de villes grandes et populeuses; qu'il est situé sous un ciel plus sain que l'Inde; que son sol, très bien cultivé, est tout aussi fertile et tout aussi peuplé, ou plutôt surchargé d'habitants. C'est donc l'Inde, dont la population entière surpasse de beaucoup les cent dix millions renfermés dans les limites des possessions anglaises, c'est l'Inde qui peut le mieux servir de point de comparaison pour un calcul approximatif de la population de la Chine. Que si l'on considère encore que la Chine proprement dite est à elle seule plus grande que la péninsule occidentale de l'Inde, et que les autres provinces qui en dé-

pendent, telles que le Thibet et la Tartarie méridionale, sont également des pays très peuplés; alors l'opinion de l'auteur anglais, duquel j'ai extrait cette observation sur la population de l'empire chinois, et qui l'évalue à cent cinquante millions, serait probablement en deçà de la vérité, et l'on devrait admettre un chiffre beaucoup plus élevé; de sorte qu'elle serait à peine inférieure à celle de l'Europe entière, et qu'elle ferait au moins le cinquième de la population totale du globe. Je me permets, en passant, des observations de ce genre, parce que la philosophie de l'histoire, qui ne doit être que la haute et l'intime conception de l'ensemble, a nécessairement pour fond et pour corps l'histoire de la civilisation; que celle-ci ne peut manquer de s'intéresser vivement au genre humain dans toutes les branches de son développement; et qu'enfin des observations semblables se rattachent à ce noble intérêt qui ne se fonde pas sur des chiffres de statistique, mais qui se dirige sur l'état réel de l'humanité entière, et sur sa position, pour y trouver matière à des considérations d'un ordre plus moral et plus élevé.

Cependant, l'intérêt que doit prendre l'histoire de la civilisation à tous les peuples de la terre et à la masse du genre humain, ne doit pas être conçu d'après un prétendu système d'égalité parfaite suivant lequel tout devrait être

envisagé comme également important ; et embrassé sans discernement avec la même attention ; car cette méthode décèlerait, au sujet du principe élevé de la nature humaine, ou une coupable indifférence, ou une dénégation complète. Cet intérêt ne dépend donc pas de la quantité de la population, ou de l'étendue d'un pays, mais bien du poids de sa valeur intellectuelle et morale, de la mesure et du degré de son développement supérieur. Les Tungouses, quoique formant une famille assez nombreuse, les Kalmouks, quoique présentant dans leur caractère quelques traits assez importants, comparative-ment aux autres peuples de l'Asie centrale, ne peuvent nous offrir le même intérêt ; ni occuper dans l'histoire du progrès le même rang que les Grecs et les Egyptiens, qui, selon nos idées actuelles, n'étaient pas une nation bien nombreuse, et n'occupaient pas un pays très vaste. Dans le même sens, l'empire Mongol, dont la Chine faisait jadis partie, n'aura jamais pour nous autant d'importance et d'attrait que, dans notre occident civilisé, l'empire romain, avec son origine ; son accroissement et sa chute. Des auteurs qui ont écrit sur l'histoire de l'univers et de l'humanité n'ont pas su toujours éviter ce tort, de traiter tous les peuples sur le pied d'une fausse égalité, et de classer l'humanité en races et en tribus, d'après une méthode uniforme fon-

dée sur l'histoire naturelle ; méthode dans laquelle le sublime et l'extraordinaire se trouvent souvent mêlés au commun et au trivial, comme si tout n'appartenait qu'à la même espèce et à la même catégorie ; et dans laquelle enfin, ni ce qu'il y a de vraiment grandiose dans l'humanité, ni ce qui, sans être dénué de toute importance, n'est cependant que secondaire, n'occupe la place qui devrait lui revenir.

Une grande population, ou même une population excessive, constitue, il est vrai, un élément essentiel de la puissance politique d'un empire ; mais elle ne fixe nullement d'une manière positive et catégorique l'état de sa civilisation. Et, dans nos temps, où l'Europe, forte de la prépondérance de sa civilisation, a étendu sa puissance extérieure sur toutes les autres parties du monde ; quoique l'Angleterre et la Russie soient devenues au nord et à l'occident limitrophes de la Chine, ces relations de voisinage ne réagissent pas sur le reste de l'Europe ; et la Chine, si l'on excepte les rapports et les avantages commerciaux, ne compte pour rien dans le système des puissances politiques. Aux époques mêmes plus ou moins reculées de l'antiquité, cet empire n'a jamais directement influé sur l'histoire des nations de l'Asie occidentale et de l'Europe ; il n'a jamais pris une part active à leurs affaires, mais il a de tout temps existé

comme un monde à part, relégué sur les confins inconnus de l'Asie orientale; et l'histoire de l'univers, circonscrite comme elle l'était alors dans des bornes étroites, n'en a pris que fort peu connaissance.

Rien d'aussi naturel que cette ignorance, car, chez les peuples de l'Asie, les conquêtes et les expéditions guerrières absorbaient toute l'attention. Or, jamais les conquêtes faites par la Chine n'allèrent aussi loin du côté de l'occident, que celles d'un Xercès; qui, du fond de la Perse, s'avança jusqu'à Athènes; ou d'un Alexandre, qui, partant de sa petite province patrimoniale de Macédoine, marcha en triomphateur jusqu'au-delà de l'Indus, et jusque dans les environs du Gange, où il ne lui fut jamais possible d'atteindre. Toutes les expéditions spoliatrices sortirent plutôt du milieu de l'Asie et du sein des peuples Tartares, et se dirigèrent en partie vers la Chine, dont la puissance intellectuelle et morale se manifesta du moins, en ce que les conquérants adoptèrent, au bout de quelques générations, sa civilisation et ses mœurs, et que, de Tartares qu'ils étaient, ils y devinrent plus ou moins Chinois.

La culture florissante de ce pays; l'éducation des vers à soie, si renommée et si connue déjà dans l'antiquité; le soin qu'on y donne à la plantation du thé, objet principal de son commerce

avec l'Europe; la quantité de plantes médicinales qui s'en tirent; enfin les productions uniques et inimitables de son industrie et de ses fabriques, prouvent sa haute civilisation mieux que ne le fait sa population nombreuse. Comment serait-il possible qu'un pays ou un peuple, qui, plusieurs siècles avant que l'Europe les connût, possédait les trois principaux objets de l'histoire des découvertes et des inventions européennes, savoir, la typographie, la poudre à canon et l'aiguille aimantée; comment serait-il possible que ce peuple ne prît pas un des premiers rangs dans l'histoire de la civilisation? Au lieu d'impressions par le moyen de caractères mobiles, qui ne conviendraient pas au système de l'écriture chinoise; ils se servent plutôt d'une sorte de lithographie: mais c'est toujours la même chose au fond. Ils emploient leur poudre à canon en feux d'artifices, pour leur amusement, au lieu d'en faire un usage sérieux à la guerre. Quant à l'aiguille aimantée, les Chinois n'en ont jamais su faire l'application en grand, attendu que leur navigation se borne aux fleuves et au petit cabotage, et qu'ils ne se sont jamais aventurés dans le grand Océan.

Leurs usages et les dehors de leur vie commune prouvent le haut degré de leur urbanité, qui se manifeste dans des manières polies et dans un cérémonial quelquefois même exagéré.

Leurs mœurs se rapprochent, sous beaucoup de rapports, de celles de l'Europe; elles s'en rapprochent certainement plus que de ce que nous sommes habitués à regarder comme mœurs orientales, d'après le type que nous en offrent les mahométans, nos voisins à l'orient. Une seule anecdote chinoise empruntée à leur vie privée, dans le genre de celles que Rémusat nous a traduites, suffirait pour justifier ce que nous venons de dire. Il y a cependant dans les mœurs et les modes chinoises plusieurs choses qui choquent nos idées européennes : je ne citerai ici que les ongles semblables à des serres d'oiseaux, que les personnages distingués, les magistrats et les docteurs laissent croître à leurs doigts jusqu'à une longueur démesurée, et les pieds mignons écrasés dans une chaussure étroite chez les dames élégantes de ce pays. Un Anglais a expliqué dans un ouvrage spirituel que ces deux circonstances ne servent de marques distinctives d'une condition élevée, que parce que la première ne permet aux hommes de se livrer à aucun travail rude et manuel, et que l'autre empêche les dames de qualité de se servir de leurs jambes, ou qu'elle nécessite au moins en elles une démarche chancelante, et leur donne un air intéressant et morbide.

Nous avons accueilli dans notre tableau ces légères nuances des mœurs chinoises, afin que

l'on s'attende à retrouver dans les objets les plus graves de la civilisation les mêmes traits et les mêmes indices d'une nature artificielle, outrée, et d'une vanité puérile. Ce caractère de complication artificielle poussé à l'excès, réuni à une grande pauvreté d'esprit, perce chez eux jusque dans ce qui est la base de tout développement intellectuel, je veux dire dans leur langage et leur écriture. Pour un idiome qui n'a pas beaucoup plus de trois cents, qui a toujours moins de quatre cents, et, si l'on en veut croire les nouveaux observateurs critiques, n'a pas plus de deux cent soixante-douze mots radicaux monosyllabiques, sans aucune grammaire; dans lequel encore il faut recourir aux inflexions de la voix et à quatre espèces différentes d'intonations, pour exprimer les significations diverses et souvent disparates du même mot; significations du reste qui ne peuvent être exactement précisées que par les caractères de l'écriture; pour une pareille langue parlée, les Chinois possèdent le nombre exorbitant de quatre-vingt mille caractères, tandis que celui des hiéroglyphes égyptiens ne monte qu'à huit cents environ. Le système de l'écriture chinoise est donc le plus compliqué de l'univers. Il est vrai que de tout ce grand nombre de caractères existants ou possibles, un quart à peine est communément en usage, et vraiment nécessaire à apprendre:

Comme les idées abstraites ou les idées très composées ne peuvent être fixées et déterminées que par ces caractères artificiels, il s'ensuit que cette langue repose beaucoup plus sur l'écriture que sur la parole ; car le même son de la voix peut souvent être exprimé par cent soixante signes différents, et présenter autant de significations. Il arrive fréquemment que des Chinois dans une conversation, ne pouvant s'entendre et s'expliquer avec clarté, recourent à l'écriture, parce qu'ils n'ont que ce moyen de saisir ou de deviner la pensée l'un de l'autre. Savoir se tirer de ce chaos inextricable de signes jadis emblématiques, aujourd'hui conventionnels, ou en d'autres termes, savoir lire et écrire, voilà l'objet principal et le résumé de l'instruction scientifique d'un Chinois ; encore le plus savant d'entre eux y rencontre-t-il souvent des problèmes difficiles à résoudre. Cette étude absorbe aisément les veilles d'une vie entière ; et ce n'est pas peu de chose, même pour un savant de l'Europe, que de rédiger un dictionnaire, d'après un système quelconque, ou plutôt de dresser une liste systématique de ces caractères, qui puisse servir de guide au milieu de ce dédale de signes renfermés dans les livres et les écrits chinois. Nous reviendrons plus bas sur cette matière, et nous tâcherons de la rendre plus compréhensible, en montrant son rapport avec

l'originalité futile et artificielle du génie chinois.

Pour l'état extérieur de leur civilisation, les canaux dont le pays est sillonné dans toutes les directions, peuvent nous servir de documents sûrs et de données positives. Comme la fertilité prodigieuse du sol de la Chine tient aux fleuves plus ou moins considérables qui le traversent et l'arrosent ; comme ces eaux menacent souvent les plaines d'inondations désastreuses, la sollicitude de l'administration intérieure a dû nécessairement porter tous ses soins à détourner les dangers de ces inondations, et à répartir également l'irrigation fertilisante, d'autant plus qu'en même temps elle multipliait les communications par eau, si utiles et si nécessaires aux relations du commerce et de l'industrie. Les travaux de ce genre ne paraissent avoir été poussés nulle part aussi loin qu'ici ; car le grand canal impérial, long de cent vingt milles géographiques, n'a pas, à ce qu'on dit, son égal sur la terre. Quoique ces canaux et toute l'administration des eaux n'aient été que successivement amenés à un si haut degré de perfection, ils n'en prouvent pas moins évidemment qu'en Chine les commencements de la civilisation doivent remonter à un âge bien reculé. Les livres historiques des Chinois et les annales de l'état parlent souvent de ces travaux,

et il est constant qu'en Chine l'attention du gouvernement se tournait tout entière de ce côté, de même qu'elle se dirigeait en Egypte sur le Nil. Toutes les fois que ces annales parlent de grandes et fréquentes inondations et de ravages des flots, elles ne manquent point d'observer, comme preuve d'un règne bon, sage et prévoyant, que tout ce qui pouvait être nécessaire avait été préparé d'avance pour obvier et remédier à cette calamité; elles donnent au contraire comme signe d'un règne mauvais, insouciant et funeste, que cette branche de l'administration intérieure avait été négligée; et à cette négligence, leur histoire fait succéder communément quelque grande et violente catastrophe, en guise du châtement bien mérité par l'oubli des premiers devoirs d'un gouvernement.

L'ancienneté comparative de la civilisation en Chine est aussi démontrée par un autre monument historique encore existant, par le grand mur qui s'étend sur la frontière septentrionale de la Chine proprement dite, jusque dans la longueur de cent cinquante milles géographiques. Il est si haut et si épais, que son volume cubique surpasse, dit-on, celui des moellons qui ont servi à la construction de tous les édifices réunis de l'Angleterre; ou bien encore qu'on pourrait, avec ses matériaux, construire autour du globe entier un mur de hauteur et d'épais-

seur moyennes. Ce grand mur pourrait d'ailleurs être pris pour emblème, pour symbole de l'état qui a une direction à lui, et qui repousse tout ce qui est étranger, en fait de personnes, de mœurs et d'idées; précaution qui cependant ne l'a pas toujours garanti des sectes religieuses qui s'introduisirent du dehors; pas plus que le grand mur ne fut un obstacle à l'irruption des conquérants étrangers. Enfin ce mur, construit deux siècles avant l'ère chrétienne, est encore un monument historique, qui, mieux que ses annales souvent incertaines, prouve jusqu'à l'évidence que, bien long-temps avant la dernière conquête des Mongols et le commencement de la domination de la dynastie actuelle des Tartares Mantchous, la Chine avait bien pu être envahie ou du moins menacée du côté du nord par les irruptions des peuples tartares, ses voisins. Mais dans la prolixité de ses mémoires concernant les dynasties indigènes de Tsin, Han, Tang et Sung, jusqu'à la domination des Mongols, on ne peut recueillir que très peu de données relatives au développement intellectuel et moral des Chinois; tout ce qui, au milieu de ce fatras historique, peut importer au but que nous nous proposons, se réduit à un très petit nombre de faits et de données. L'auteur anglais que j'ai cité plus haut fixe, et encore avec hésitation, le commencement authentique de

leur histoire proprement dite, sous l'ancienne dynastie de Scho, onze cents ans avant Jésus-Christ.

A partir de là, le premier fait qu'il importe de remarquer pour le progrès moral et spirituel, c'est que la Chine était d'abord divisée en plusieurs petits royaumes; que sous ses petits princes elle jouissait de la plus grande liberté; ensuite qu'elle ne fut réunie en une seule monarchie que deux siècles avant J.-C., que le premier empereur qui régna sur tout le pays, *Schi-hoangti*, fut justement celui qui fit construire le grand mur, et brûler tous les livres en général, circonstance sur laquelle nous reviendrons plus tard; et qu'enfin c'est à cette époque que le Japon fut colonisé par la Chine ou du moins constitué politiquement en colonie de cet empire. Plus tard aussi, comme par exemple dans le cinquième siècle, ou comme dans le temps de la conquête faite par les Mongols, sous la conduite de Gengis-Kan, la Chine était divisée en deux empires, l'un au nord et l'autre au midi. Plus importante sous le rapport du développement intérieur et comme critérium de l'état civilisé du pays, est cette autre circonstance mentionnée plus haut; savoir, que toutes les fois que la Chine a été conquise par les Mongols et les Tartares, ces vainqueurs barbares, subjugués à leur tour par la supériorité de sa civilisation,

a adoptèrent en peu de temps les mœurs, les lois, et en majeure partie le langage du vaincu; de sorte qu'au fond les institutions chinoises sont restées intactes. Voici enfin un dernier aperçu fort remarquable qui résulte de l'histoire de la Chine. Aucun état au monde ne forme, surtout avec ses anciennes institutions, une unité aussi absolue, aussi complète, aussi strictement monarchique. Car bien que les coutumes et les lois y mettent un frein au despotisme, à cette puissance arbitraire que nous voyons habituellement chez nos voisins à l'orient, il n'y eut pas en Chine, avant que la doctrine indienne de Boudd'ha s'y fût introduite, de sacerdoce ou de noblesse formant une caste distincte, ni en général de droits ou de classes héréditaires. L'éducation et l'avancement au service de l'état donnaient seuls droit à des prérogatives valables et reconnues: les savants et les magistrats étaient fondus dans la classe des mandarins; en un mot l'état seul était en tout et pour tout.

Cette unité en apparence absolue de l'empire chinois n'a pu cependant le conduire à une tranquillité parfaite et durable; car son histoire n'est, d'un bout à l'autre, qu'une chaîne non interrompue de révolutions, de révoltes, de catastrophes violentes, d'usurpations, d'anarchies et de changements de dynastie; évènements que les simples faits trahissent et attestent, malgré

la peine que se donne le langage officiel des annales de l'empire, pour faire ressortir partout avec éclat la victoire définitive du principe monarchique. Des révolutions violentes eurent pareillement lieu dans le domaine des sciences, des doctrines dominantes et de l'opinion publique. Telle est sans doute celle qui résulta de l'édit du premier des grands empereurs, en vertu duquel tous les livres furent livrés aux flammes. Une persécution s'alluma contre les savants, et soixante-quatre disciples de Confucius expirèrent sur le bûcher. Cet acte de violence suppose d'ailleurs une lutte véhémement des partis opposés, une discussion parmi les sectes devenues même politiquement importantes, un bouleversement survenu dans l'esprit et la pensée. Vers le même temps, un favori de ce puissant empereur introduisit dans l'écriture un nouveau système de caractères; ce qui jeta une grande confusion dans les écrits et prépara d'immenses difficultés aux âges futurs. Une autre révolution intellectuelle se fit en Chine quand la doctrine indienne de Boudd'ha, ou de Fo, en langue chinoise, vint s'établir dans ce pays. Ceci arriva juste trente-trois ans avant la naissance de J.-C. La conquête de la Chine par les Mongols sous la conduite de Gengis-Kan s'effectuait précisément à l'époque où ces barbares étendirent leurs ravages du côté de l'Europe, sur la Russie, sur

la Pologne, et jusqu'en Silésie. La réaction qui y succéda et la restauration de l'empire chinois furent opérées par une révolution populaire, à la tête de laquelle se trouvait un indigène du nom de Tschéou, qui parvint ensuite au trône, et fut le fondateur d'une nouvelle dynastie proprement chinoise. Les souverains de la dynastie des Tartares Mantchous, qui s'est maintenue depuis le milieu du dix-septième siècle jusqu'à nos jours, se distinguent par une préférence marquée pour la langue, les mœurs, les institutions anciennes de la Chine, et par la faveur qu'ils accordent aux sciences; faveur qui a suscité plusieurs grandes entreprises scientifiques, de nature à faciliter les recherches des savants de l'Europe et les travaux qu'ils font pour nous familiariser avec ce pays, ses institutions et son histoire; mais dans nos temps mêmes, une grande révolte éclata dans le nord de cet empire, et fut accompagnée d'une persécution terrible, dirigée contre les chrétiens.

Ce peu de traits principaux de l'histoire extérieure nous servira de point d'appui suffisant pour désigner, caractériser, et arrêter historiquement les principaux moments du progrès interne chez les Chinois. Comme le développement intellectuel, et la forme particulière qu'il a prise chez chacune des nations anciennes, se lie étroitement avec sa langue; et que la langue chez

les Chinois, consiste plutôt dans l'écriture que dans la parole, il faut que nous ajoutions ici quelques observations sur cette écriture chinoise si compliquée, et qui offre un phénomène unique dans son genre sur toute la surface de la terre; mais nous nous bornerons à retracer son caractère en général, sans nous enfoncer dans le chaos et le dédale de ses quatre-vingt mille signes.

L'écriture chinoise est en résumé une écriture emblématique, bien que les premiers traits fondamentaux, qui d'abord retraçaient grossièrement et sans art des images, soient difficiles à reconnaître dans les abréviations énigmatiques, et au milieu des combinaisons compliquées auxquelles les caractères sont soumis aujourd'hui. C'est une tâche que les savants de la Chine eux-mêmes ont peine à remplir, que de réduire, par une analyse positive, aux éléments fondamentaux, l'immense variété des signes de leur écriture; ils ont cependant réussi à fixer ces éléments tant bien que mal dans deux cent quatorze clefs ou emblèmes graphiques. Mais les premiers signes adoptés dans l'écriture chinoise ne sont que des images grossièrement tracées de ces objets matériels et sensibles, qui entourent de plus près, et frappent plus directement l'homme vivant dans l'état de nature; tels que le soleil et la lune, les animaux et les plantes vulgaires; les armes

et les instruments d'un usage journalier, ou enfin les différentes parties qui composent l'habitation des hommes: le tout, par conséquent, forme une écriture emblématique, mais grossière, rappelant celle qu'on a trouvée aussi chez des sauvages, principalement en Amérique, et nommément dans le Mexique. L'illustre Français, le savant Rémusat, qui de nos jours a donné une nouvelle vie aux études chinoises et qui a répandu sur ce pays un jour beaucoup plus vif que celui qui l'avait éclairé jusqu'ici, a présenté brièvement le tableau des premiers développements de la civilisation chinoise, en y joignant des observations fort ingénieuses et des inductions historiques; et il ne trouve qu'un cercle très étroit d'idées que l'on puisse regarder comme propres à ce peuple, durant cette époque reculée. Suivant son opinion, qui ne paraît pas exagérée, l'invention de l'écriture chinoise daterait de quatre mille ans; et par conséquent, selon notre manière habituelle de compter, de trois ou quatre générations après le déluge.

Si ce savant européen, si familier avec l'histoire et les sciences de la Chine, ne trouve pas de termes pour exprimer son étonnement sur le peu de valeur de ces emblèmes fondamentaux et de ces clefs de l'écriture, il n'y a certes personne en Europe qui, à un si haut degré que lui, possède toutes les qualités nécessaires pour ap-

précier et pour juger la distance qui existe entre cette pauvreté primitive, et l'abondance exorbitante qui s'introduisit plus tard dans l'écriture compliquée des Chinois. Cependant lorsque cet auteur fait observer, que dans ce catalogue des plus anciens caractères il manque un signe servant à désigner le prêtre; signe qui d'ailleurs, même chez les peuples les plus barbares, aurait été inséparable de l'existence parmi eux de cette classe de la société, je ne puis en ce cas partager son avis, attendu qu'entre autres caractères il cite celui qui doit représenter ou désigner un magicien, et qu'il pourrait se faire que chez les peuples primitifs, chez les païens des premiers siècles, l'idée de prêtre ait été confondue avec celle de magicien, comme cela a probablement eu lieu parmi les descendants de Caïn. La combinaison même de plusieurs caractères simples pour exprimer des idées plus abstraites, ne semble pas avoir été faite d'après un principe plus intelligent; car elle paraît être provenue des impressions et des observations les plus communes de la vie ordinaire; par exemple, le caractère qui signifie *bonheur*, est composé de deux autres, dont l'un représente une bouche ouverte, et l'autre une main pleine de riz ou le riz en général. Il est donc évident que pour un Chinois le bonheur en général n'est rien d'abstrait, de transcendant, de mystique, de purement spiri-

tuel, mais que dans son imagination, il repose tout simplement, comme le prouve ce caractère de l'écriture, sur l'idée qu'il se fait d'une bouche toujours et suffisamment remplie d'un riz bon et savoureux. Rémusat donne encore un autre exemple de ce genre, lorsqu'il nous apprend avec beaucoup de réserve, et en termes très mesurés, que le caractère qui désigne une *femme*, répété deux fois dans le même endroit, signifie *querelle* et *dispute*; répété trois fois, veut dire *désordre*, *inconduite* ou *immoralité*. Ces associations d'idées, au fond plates et triviales, restent bien loin de ce sentiment ingénieux des secrets de la nature, de ce vague pressentiment qu'on saisit; quoiqu'il ne soit pas encore suffisamment développé dans ce que nous connaissons des hiéroglyphes égyptiens, de ces symboles, qui respirent un spiritualisme si délicat, et qui d'ailleurs ont pu être employés et ont été effectivement employés suivant la méthode plus commode de l'alphabet. Le léger nuage symbolique qui, dans les hiéroglyphes, entoure la simple signification des mots, est là comme un voile animé de la vie, comme le souffle d'un esprit supérieur, comme l'indice d'un sens éminemment expressif et profondément compris, enfin comme le lot privilégié d'une écriture et d'une numismatique destinée à un but plus élevé.

Les Chinois cependant, outre cette multitude

innombrable de caractères qui entrent dans leur écriture ; possèdent encore un autre système d'emblèmes scientifiques , de caractères symboliques , qui sont contenus dans le plus ancien de leurs livres sacrés , c'est-à-dire dans l'Iking, *livre de l'unité*, ou selon d'autres , *livre des transformations*. L'une et l'autre dénomination s'accordent avec le sens des symboles, sens qu'il n'est pas très difficile de démêler , si l'on entre dans l'esprit de l'antiquité , sans toutefois purement scientifique , et très remarquable. La base de tout savoir supérieur ne consiste , chez les Chinois , qu'en deux traits ou deux figures fondamentales , desquelles proviennent originairement les quatre symboles et les huit *koouas* ou combinaisons représentant la nature. Ces deux lignes sont , l'une droite et continue , l'autre courbe et divisée en deux parties. Placez deux lignes droites , l'une à côté ou plutôt au-dessus de l'autre , comme dans le signe arithmétique dont nous nous servons pour indiquer l'égalité ; ou bien conduisez ensemble deux courbes ; ou bien enfin tracez une figure mixte , composée de ces deux sortes de lignes , qui elles-mêmes admettent une double combinaison , suivant que la courbe occupe le dessus ou le dessous , ces simples éléments forment les quatre symboles. Mais si ces trois lignes élémentaires sont réunies ou superposées l'une à l'autre , cela peut donner , selon que la figure se compose

de plus ou moins de lignes droites ou de lignes courbes , et d'après la position relative que ces lignes occupent , huit combinaisons ou *kooua* , qui , jointes aux quatre symboles , s'appliquent aux éléments de la nature , aux principes fondamentaux de toutes les choses existantes , et qui , par conséquent , les représentent dans les sciences.

Quel est donc le sens occulte et la signification réelle de ces traits élémentaires qui jouent un aussi grand rôle dans toute l'ancienne littérature des Chinois , et sur lesquels ceux-ci ont même écrit beaucoup de savants commentaires ? Leibnitz croyait y voir du rapport avec les nouvelles découvertes de l'algèbre , et principalement avec le calcul binaire. D'autres auteurs , des anglais principalement , qui puisèrent leurs observations dans la vie pratique et commune , prétendent de leur côté que ce vieux système de traits mystérieux sert aux Chinois comme d'une espèce de jeu-oracle , à peu près de la même manière que l'on fait tirer et expliquer les cartes chez nous en Europe , et qu'il est appliqué à d'autres pratiques superstitieuses , surtout à l'alchimie , à laquelle ces peuples s'adonnent avec passion. Mais , en tous cas , ce dernier emploi n'est qu'un abus que les modernes ont fait des signes antiques , des figures symboliques qu'ils ne comprenaient plus.

L'antiquité de ce système et des huit *kooua*

n'est pas douteuse. Dans la mythologie des Chinois l'invention en est attribuée à Fohi, leur père et fondateur aux temps primitifs, qui, ayant vu ces traits se dessiner sur le dos d'une tortue, en composa les caractères de l'écriture. Plusieurs des érudits de la Chine ont même essayé de prouver, par la voie de la science, que l'écriture chinoise dérive de huit kooua ou combinaisons des premiers traits fondamentaux et symboliques; mais le savant français que j'ai cité plusieurs fois, et qui serait peut-être le juge le plus compétent dans cette matière, conteste expressément cette opinion des Chinois. Il est probable que les huit kooua doivent être regardés comme une chose à part, purement scientifique, et tout-à-fait différente de l'écriture commune; et il se pourrait faire que le vrai sens de ces signes, qui n'est pas après tout tellement impénétrable, s'éclaircît et s'expliquât très naturellement avec le secours des idées fondamentales de l'ancienne philosophie naturelle des Grecs. En effet les écrits de Platon parlent souvent d'un *un* et d'un *autre*, et aussi d'une *unité* et d'une *dualité*, en qualité d'éléments de la nature; ou de premiers principes de toute existence. Ces mots font allusion à la première opposition qui s'éleva de la nature, et aux autres conflits qui en résultèrent; de même qu'à la possibilité, à la nécessité de rétablir, de refaire, de reconstruire cette simplicité,

cette unité éternelle, qui précéda toute opposition, et dans qui toute discorde se fond et disparaît. Les huit kooua, signes mathématiques ou symboliques, ne présenteraient donc alors que la plus simple expression, que la dernière formule de toute pensée et de tout savoir dynamiques. Il est donc très naturel et tout-à-fait conséquent d'appeler l'ancien livre sacré qui, chez les Chinois, contient ces principes de tout savoir, livre de l'*unité* ou encore des *transformations*; ces dénominations étant fondées sur le dogme d'une unité absolue, regardé comme principe fondamental de toute chose, origine et condition de toute différence, de tout contraste, et de tout changement. Cette explication, d'après la doctrine d'un principe d'opposition qui existe en toutes choses, dans la pensée comme dans la nature, devient encore plus évidente, si nous réfléchissons sur les brillantes découvertes nouvellement faites dans le domaine des sciences naturelles.

En effet, comme dans ces sciences, les deux côtés oxigène et hydrogène d'une colonne métallico-chimique, les deux extrémités positive et négative de l'électricité, enfin, la force attractive et répulsive des pôles de l'aiguille aimantée, manifestent et constatent une opposition et un jeu dynamiques entre les forces et les phénomènes de la nature, il paraît que de

même, dans la doctrine des Chinois, l'idée abstraite de cette opposition et de ce jeu dynamiques de l'existence se trouve, du moins dans une généralité mathématique, indiquée comme la base de tout savoir. Il est vrai que dans notre physique, d'une part, tous ces phénomènes sont constatés par des expériences scientifiques, et que, de l'autre, toute cette réalité, toute cette vie dynamique n'est présentée que comme un des éléments, un des côtés de tout ce qui existe ; car une science basée sur cette seule loi dynamique de la vie et sur ce jeu de la nature, qui ne remonterait pas à une source supérieure, qui ne tiendrait compte, ni de l'expérience intérieure et de la vie morale, ni de l'intuition spirituelle et de la révélation divine, une telle science sera toujours défectueuse et inapplicable ; et, si néanmoins on veut l'appliquer à tout, elle se perdra dans des contradictions, des erreurs et des contresens innombrables. Qu'un tel système de pensées et de savoir dynamiques, étendu à toutes les choses divines et humaines, aux objets réels, possibles ou impossibles, là même où des faits positifs ne peuvent le constater ; qu'un tel système, dis-je, conduise à une confusion inévitable, nous en avons la preuve dans le caractère de la philosophie naturelle allemande, enfantée par la génération qui nous a précédés ; car cette empreinte de confusion marque bien

positivement toutes ces spéculations arbitraires sur les oppositions polaires, sur les contrastes et les points intermédiaires d'équilibre ; non moins que tant d'autres conceptions chimériques de cette philosophie, dont heureusement on a depuis long-temps reconnu la valeur, et qu'on a confinée dans les bornes qui lui appartenaient.

Ainsi donc ces types fondamentaux des symboles chinois, avec leur signification, scientifique sans contredit, et complètement métaphysique, pourraient bien n'être que l'expression d'erreurs modernes, revêtues de formes antiques ; mais sous ce rapport même ils sont remarquables et importants pour l'histoire. Le texte original qui, dans cet ancien livre sacré, concerne cette doctrine de l'*unité* et des *oppositions*, facile à comprendre dans le sens que nous venons d'exposer, est traduit par Rémusat en ces termes : « Le » grand principe primitif a engendré et produit » les deux égalités et les deux différences, en » un mot, les deux règles fondamentales de » l'existence. Ces deux règles, ces deux con- » trastes ; savoir, le yn et le yang, ou en » d'autres termes, le repos et le mouvement » (le oui et le non, comme on pourrait encore » les formuler), ont donné naissance aux quatre » images ou symboles qui, à leur tour, produi- » sèrent les huit kooua ou compositions, avec » toutes les autres combinaisons ultérieures, »

Les huit *kooua* sont : l'éther ou *kien*, l'eau pure ou *kui*, le feu pur ou *li*, le tonnerre ou *tschin*, le vent ou *sioun*, l'eau ordinaire ou *kan*, les montagnes ou *ken*, et la terre ou *kuen*.

C'est sur cette base de la connaissance et de la pensée, qui, chez les Chinois, procèdent des unités aux multiplicités, des similitudes aux disparités, que fut bâti le système intellectuel et purement spéculatif dont Laotseu, qui vivait un peu avant Confucius, est regardé comme le fondateur. La secte Tao-ssé, qui suivit ses doctrines, dégénéra plus tard et se précipita dans l'athéisme, excès dont on n'impute pas la faute au maître, et dont on rejette le blâme uniquement sur son école. Toutefois il est constant que cet athéisme dans les sciences purement rationnelles se propagea beaucoup dans la Chine, et qu'à une certaine époque il domina presque généralement.

Mais, comme il est nécessaire de ne pas perdre de vue l'ordre chronologique du développement progressif de l'intelligence chez cette nation, il ne sera pas déplacé de faire observer en ce lieu qu'on peut, d'après tout ce qui nous est connu, y distinguer trois moments principaux, trois grandes époques successives dans la marche générale de la religion et de la science. La première époque est celle de la tradition ancienne et sacrée, de la constitution fondée sur elle, de

l'idée fondamentale qui a servi de base à cet empire; enfin des mœurs et des doctrines morales primitives. Environ six cents ans avant l'ère chrétienne, commence la seconde époque, celle de la science philosophique, qui se divisa en deux branches. Confucius dirigea son attention exclusivement du côté pratique des doctrines morales; l'éthique fut toute sa philosophie, d'où vient aussi qu'il s'accorda parfaitement avec les anciennes institutions politiques de la Chine, avec son histoire et sa tradition sacrée. Cette branche de la civilisation chinoise, renfermée dans les préceptes moraux de Confucius, fut la première connue en Europe, où elle excita l'admiration des savants. Aussi est-il possible qu'à travers ce prisme de préoccupation, l'ensemble de cette doctrine n'ait pas été assez examiné, ni apprécié à sa juste valeur.

Une direction totalement différente de celle que prit l'école pratique et morale dont nous venons de parler, fut donnée à la philosophie purement spéculative de Laotseu et de son école, de laquelle sortit cette secte qui plus tard donna dans l'athéisme. Je ne veux pas examiner ici la tradition ou la conjecture, suivant laquelle Laotseu aurait fait un voyage dans l'occident, et aurait pu, même en supposant qu'il n'eût pas été au-delà de l'Asie occidentale, puiser son système dans les doctrines des Perses ou des Égyptiens,

ou même médiatement dans la philosophie des Grecs. Je laisse cette question de côté ; car d'abord le fait est douteux, et puis, quand il serait avéré, tout ce que Laotseu aurait pu emprunter aux doctrines de l'occident fut totalement remanié, revêtu complètement de formes chinoises, et rendu ainsi tout-à-fait indigène. Les figures et les signes du Yking renferment évidemment les germes d'un système absolu, négatif, par conséquent essentiellement athée, et qui ne voit dans la pensée qu'un jeu dynamique.

Le troisième moment principal, ou la troisième époque de la marche progressive du développement intellectuel des Chinois ; doit être fixé à l'introduction dans leur pays du culte indien de Boudd'ha ou de Fo. L'ébranlement survenu dans les anciennes mœurs et les vieilles doctrines, l'esprit ergoteur et sophistique des sectes du rationalisme et de la philosophie absolue, fraya le chemin à la doctrine étrangère de Boudd'ha, doctrine qui, sans contredit, occupe le dernier rang parmi toutes les parodies burlesques de la vérité.

La tradition antique et sacrée des Chinois n'est pas, à beaucoup près, aussi surchargée de fictions et aussi défigurée par les fables que celles de la plupart des autres peuples de l'Asie, des Indiens, par exemple, ni même que celles des peuples païens de l'Europe occidentale ; elle est

plutôt conçue et considérée dans un sens purement historique. Il en résulte que la poésie chinoise n'est pas aussi mystique que celle des autres antiques nations, mais en revanche elle est plus lyrique ; comme dans le *shiking*, ouvrage ou peut-être compilation de Confucius, qui contient des chants sacrés ; ou bien elle roule, si j'en juge par les traductions que nous en avons, sur des anecdotes et des légendes modernes, qui toutes ont pour objet la vie pratique et les rapports sociaux.

L'ancienne tradition chinoise offre beaucoup de points de ressemblance avec la révélation divine, consignée dans les écrits de Moïse, ainsi qu'avec la tradition sacrée de plusieurs autres peuples de l'Asie occidentale et notamment des Perses ; de sorte que plusieurs traits que nous trouvons dans celle de la Chine servent à confirmer ce que nous savons d'ailleurs par d'autres communications traditionnelles, ou du moins à établir des comparaisons sur ce sujet.

Nous avons dit plus haut de quelle manière les Chinois se représentèrent le déluge ; que, suivant eux, les anciens patriarches tâchaient toujours de dompter les inondations et d'empêcher les ravages des eaux ; mais que des souverains mauvais, ineptes ou indolents, négligeaient ces soins ; ce qui toujours occasiona leur ruine.

Je veux seulement ici faire ressortir un trait,

qui, plus que tout autre, rend le rapport frappant. L'Yking parle en termes explicites d'un dragon rebelle, ou de l'esprit de ce dragon qui, poussé par l'orgueil, voulut s'élancer vers les cieux et fut pour cela précipité dans l'abîme; ce qui ressemble parfaitement à ce que l'Écriture sainte dit de l'esprit superbe, et à ce que les Perses rapportent d'Ahriman; mais par un concours étrange et vraiment naïf, ce dragon est le symbole et l'image sacrée de l'empire de la Chine et de ses souverains.

Le pouvoir paternel de l'empereur de la Chine est entendu dans un sens trop absolu. Non-seulement il est appelé maître du ciel et de la terre, fils des cieux, ou plutôt fils de Dieu, mais encore sa volonté est effectivement révérée comme la volonté divine et même identifiée avec elle; et les panégyristes les plus enthousiastes des institutions politiques et sociales de la Chine ne peuvent s'empêcher de reconnaître que le souverain y est presque l'objet d'un culte. Le christianisme enseigne bien que toute puissance vient de Dieu; mais il ne confond aucune autorité avec celle de l'Éternel: La puissance sur la nature et sur les esprits de la nature est même attribuée par les Chinois à leur souverain, en sa qualité de haut et puissant seigneur du ciel et de la terre.

Il n'y eut jamais, dans ce pays, de noblesse héréditaire, ni de distinction de classes, comme

dans les Indes. Dans les temps anciens, le monarque, presque déifié lui-même, pouvait seul offrir, sur les collines sacrées, le grand sacrifice à l'être suprême. Si, d'après ces faits, quelques auteurs européens donnent le nom de théocratique au gouvernement de la Chine, ils n'ont pu le faire que d'après sa forme extérieure, consacrée par l'habitude; car il est impossible d'apercevoir; dans la constitution intérieure, une autorité vraiment divine. Ce cérémonial, au contraire, de formules religieuses, employées à l'égard du chef de l'état, contraste singulièrement avec l'histoire, avec ce revers de la médaille, où nous voyons figurer une longue série de mauvais gouvernements, de monarques infortunés, et de révolutions continuelles. On se tromperait cependant si l'on prenait ces phrases emphatiques, dont se servent les Chinois en parlant de leur souverain, pour des hyperboles ordinaires dans la bouche des Orientaux; car ils parlent même de *l'empire céleste dans le pays du centre*, comme ils appellent la Chine, dans un style qu'un auteur européen ne se permettrait jamais d'employer pour désigner un état *légitime*, et que tout au plus on rencontre dans l'Écriture ou dans des ouvrages chrétiens, qui veulent parler de l'empire des cieux. Ils ne sauraient s'imaginer aussi que la terre puisse avoir deux empereurs; c'est pourquoi ils regardent

chaque ambassade étrangère et solennelle comme un hommage dû à leur souverain ; et cette croyance ne prend pas sa source dans la vanité et l'outrecuidance, mais c'est pour eux un article de foi, une idée fixe, qui, du reste, s'accorde parfaitement avec l'ensemble de leur caractère.

Cette idolâtrie politique envers l'état, ou ce qui chez eux revient au même, envers la personne du monarque, n'est au fond qu'une aberration païenne. Toute exagération, tout absolutisme provoque un excès contraire, et amène ou du moins prépare une réaction. On en voit la preuve dans l'histoire de la Chine, où, à côté de cet idéal tant vanté de constitution monarchique, on trouve une succession continuelle de violentes catastrophes politiques, et de révolutions qui en font l'accompagnement, et en sont pour ainsi dire le supplément et le commentaire. Ni la morale pure contenue dans les livres réputés sacrés, si toutefois une morale peut s'accorder avec le principe purement rationnel qui seul y dominait ; ni le rationalisme poussé au plus haut degré de la spéculation, durant l'époque des sciences chez les Chinois, ne purent les empêcher de tomber dans une idolâtrie toute païenne, du genre le plus abject, et d'adopter une religion étrangère, qui, parmi toutes les fausses religions, est incontestablement la plus absurde.

On a prétendu voir dans cette religion ou secte de Fo une certaine ressemblance avec le christianisme, soit à cause de ses institutions et de ses pratiques extérieures, soit à cause du dogme de l'incarnation qui sert, à la vérité, de base à la mythologie indienne ; mais qui s'y rencontre bien grossièrement appliqué. Les écrivains de l'opposition ou du côté gauche de l'esprit du siècle, tels que Voltaire et consorts ; n'ont pas manqué de diriger à cette occasion des allusions piquantes contre les doctrines du christianisme, et d'appliquer à ses prêtres le nom de bonzes. Cependant la ressemblance qu'on veut bien trouver entre ces deux religions n'est pas réelle ; elle est comme celle de l'homme à la figure contrefaite du singe, laquelle de son côté donna lieu à plusieurs erreurs commises dans l'histoire naturelle, quoique le singe n'ait pas du tout d'affinité ni de sympathie organique avec l'homme, et qu'il n'en approche que comme une parodie malicieuse qu'aurait imaginée un méchant esprit pour tourner en ridicule ce chef-d'œuvre de la création, cette image de Dieu sur la terre ; et que l'homme dégénéré n'a que trop autorisée par ses faiblesses et ses défauts. On peut au contraire poser en principe que plus une religion essentiellement fautive a de rapport avec la vraie, alors que sa tendance intérieure et spirituelle et

sa direction morale en diffèrent totalement, plus cette fausse doctrine est répréhensible, plus elle est contraire à la vérité. Un exemple, qui est bien à notre portée, expliquera et confirmera ce que nous avançons.

Supposons que Mahomet, au lieu de se donner pour un prophète, se fût annoncé comme Fils de Dieu, comme le Verbe éternel, l'Homme-Dieu, enfin comme le seul vrai Christ; sa doctrine paraîtrait alors et serait effectivement encore plus abjecte et plus repoussante qu'elle ne l'est aujourd'hui aux yeux des hommes imbus de la civilisation européenne, et pénétrés même à leur insu de sentiments chrétiens. C'est le cas de la religion de Boudd'ha; et tel est en effet le caractère particulier de ce culte, qui n'adore pas l'Éternel seul, comme une divinité incarnée, mais qui étend cet hommage jusque sur les grands-prêtres ses descendants, éternisant ainsi une idolâtrie personnelle! Si l'on compare ensuite le boudd'hisme avec l'islamisme, même sous le rapport de la morale, le désavantage reste toujours à celui-là. On a souvent observé, et la sagesse de cette observation ne peut être révoquée en doute, que la polygynie, inséparable d'une dépréciation de la femme, a puissamment influé sur les mœurs et la civilisation des mahométans; mais chacun sentira, sans explication

ultérieure, que la forme monstrueuse de l'état conjugal, la polyandrie, permise par les préceptes des boudd'histes, est encore plus absurde, plus funeste pour les mœurs, et plus pernicieuse pour le caractère de l'homme. Il est vrai cependant que je n'ai trouvé dans les divers ouvrages sur la Chine, aucune mention de cette dernière circonstance; sous ce rapport, comme dans quelques autres points de la doctrine de Boudd'ha, les anciennes et bonnes mœurs de la Chine auraient prévalu et manifesté leur influence salutaire. Dans le Thibet, ce siège principal du boudd'hisme, de même que dans les Indes et dans les autres pays où cette religion est en vigueur, cette coutume contraire à la nature existe encore actuellement. Lors donc que l'homme le plus versé dans la langue et les écrits des Mongols boudd'histes vante la douceur de leurs mœurs, en les opposant au caractère des mahométans, il pourrait se faire que ces louanges ne dussent être prises que dans un sens relatif, et qu'il ne fallût les entendre que de leur apparente urbanité, et des dehors de leurs relations privées; car l'histoire ne paraît pas les confirmer quant au fond.

La confusion et la complication qui règnent dans leurs récits mythologiques, la prolixité et l'obscurité fatigante de leur métaphysique, con-

signée dans cette foule de livres dont parle Rémusat, signalent suffisamment la direction essentiellement perverse des idées et de la philosophie des bouddhistes, lesquelles par une voie dialectique et idéaliste conduisent vers un chaos d'abstractions vides de sens, et n'aboutissent en résultat qu'au néant; c'est pourquoi les critiques judicieux les ont toujours déclarées décidément athées. Quand même l'on admettrait que les nestoriens ou d'autres sectes dégénérées du christianisme ont influé sur le développement de la doctrine de Bouddha, il ne s'ensuivrait nullement que la perversité essentielle, la tendance vicieuse et la fausseté intérieure de ce culte aient été corrigées ou amendées par cette influence; bien loin de là elles restèrent toujours les mêmes, ou plutôt il est probable que le mal et l'absurdité ne firent que s'accroître avec le temps.

Les monastères des bouddhistes, l'espèce de rosaire dont ils se servent, n'établissent donc pas un rapport de ressemblance entre le christianisme et la religion de Fo. Mais au contraire; de même que l'idolâtrie chinoise envers l'état et la personne du souverain ne ressemble aucunement au vrai principe de la politique chrétienne et de la légitimité, de même cette fausse religion s'écarte plus que toute autre du christianisme,

auquel elle est même tout-à-fait opposée; et bien loin qu'on puisse la regarder comme ayant avec lui d'intimes rapports, elle doit être au contraire considérée comme positivement anti-chrétienne.

Quel est maintenant le résultat que nous pouvons tirer de tout ce que nous venons de dire sur la Chine et sur ses habitants? C'est à peu près le suivant: Parmi les grands peuples, les moins éloignés de la première source de la tradition sacrée, qui commença avec la parole, les Chinois occupent un rang certainement très remarquable. Dans leurs plus anciennes annales et dans les écrits classiques de leurs vieux âges, on trouve des preuves nombreuses de cette position élevée qu'ils ont occupée à leur origine; on rencontre des traces frappantes de cette vérité éternelle et primitivement générale, traces qui s'y laissent entrevoir comme un héritage d'idées antiques; mais bientôt après cette première période la science a pris chez eux une direction toute fautive, qui se communiqua en partie à leur langue, laquelle se revêtit du moins d'un caractère artificiel, étroit et compliqué. Tombant dans l'idolâtrie politique, de degrés en degrés, et toujours plus bas, ils finirent par adopter un culte étranger, singulier bizarre du christianisme, qui prit naissance dans les In-

des, établit son centre dans le Thibet, devint dominant dans la Chine, et qui actuellement étendu presque sur toute l'Asie centrale, est la religion de la terre entière, qui compte le plus de sectateurs.

LEÇON IV.

De l'Inde. — Son histoire, sa religion. — Culte de Brahma. — Trinité indienne. — Culte de Boudd'ha. — Sa langue. — Samscrit et prakrit. — Sa constitution. — Ses castes. — De la race des Brahmanes et du sacerdoce héréditaire. — Des Parias. — Origine de cette distinction de castes. — Mythologie indienne. — Culte de la nature sensible. — Dogme de la transmigration des ames, considéré comme fondement de la vie sociale et de la philosophie des Indiens.

Lorsque Alexandre, poussant ses conquêtes jusqu'au fond de l'Inde, eut enfin réalisé au gré de ses ardents désirs la marche fabuleuse de Bacchus escorté de ses bacchantes, les Grecs trouvèrent, en-deçà du Gange, un pays vaste, fertile, d'une culture admirable, richement peuplé, couvert de villes florissantes, et partagé en divers états plus ou moins grands; mais ils firent de vains efforts pour pénétrer au-delà, et pour atteindre le terme où aspirait l'ambition de leur prince. Ils trouvèrent les Indiens divisés en castes héréditaires à peu près comme aujourd'hui, si ce n'est qu'ils en distinguèrent sept au lieu de quatre; circonstance qui ne prouve aucunement, comme nous le montrerons bientôt, que

l'état et l'ordre des classes indiennes aient totalement changé. Ils remarquèrent aussi le schisme religieux qui divisait le pays en deux partis ou sectes, des brahmanes et des samanéens. La première de ces deux sectes, encore subsistante, mieux établie, plus étendue que les autres, et les dominant toutes, professe le culte de Brahma, de Vischnou et de Shiva, si remarquable par son dogme de la transmigration des âmes, lequel influa si puissamment sur toutes les autres conceptions et sur les diverses tendances de la philosophie indienne, ainsi que sur toute la vie de ce peuple.

Sous la dénomination grecque de samanéens, nous devons entendre assurément les bouddhistes, puisque les disciples de Fo, chez les nations demi barbares de l'Asie centrale, donnent encore ce même nom de shamanes à leurs prêtres, réduits chez eux au triste rôle de magiciens et de jongleurs; comme tous les prêtres des autres nations païennes, pareillement placées sur le dernier degré de l'échelle de la civilisation, et plongées dans la dépravation la plus profonde et dans toutes les extravagances de la superstition. Avant d'être avili de la sorte par les sectateurs de Boudd'ha, ce nom qui appartient à la langue des Indiens, et que nous retrouvons à chaque instant dans leurs livres de piété et de métaphysique, renfermait un sens profondément

philosophique qui s'est en core conservé dans le samscrit. Il désigne ce repos de l'esprit, ce goût intérieur; cette entière quiétude de l'âme, nécessaire à l'homme pour consommer son union avec Dieu, et l'unique voie pour arriver à lui.

En général, tous les noms donnés à Boudd'ha, aux ministres de son culte, ou aux doctrines et aux mystères de cette religion, sont indiens; tant au Thibet et chez les peuples mongols, qu'à Siam, au Pégu et au Japon; en même temps que toutes les traditions de ces mêmes peuples s'accordent à assigner à cette secte une origine indienne. Quant au nom de Boudd'ha, que les Chinois, par une abréviation singulière, ont transformé en celui de Fo, il glorifie et célèbre la divine sagesse, qui selon les traditions et les croyances de ses disciples, brilla en lui par des signes manifestes et éclatants. Il vécut, selon les uns, six cents ans, ou selon d'autres, mille ans avant notre ère. Son véritable nom historique était Gautama, nom qui lui est commun avec l'auteur du *Nyaya*, l'un des plus fameux systèmes philosophiques de l'Inde, et sur lequel nous nous étendrons particulièrement lorsque nous parlerons des divers systèmes de la philosophie indienne. L'esprit dialectique de la philosophie du *Nyaya* offre des analogies frappantes avec l'obscur métaphysique des bouddhistes, et

semble avoir avec elle une origine commune. Les deux Gautama, malgré l'identité de leur nom, nous sont présentés comme deux personnages différents ; quoique l'auteur de ce grand système de dialectique, comme tous les autres noms illustres consignés dans les traditions et dans les annales historiques et scientifiques des Indiens ; possède tous les traits d'un personnage mythologique. Mais nous devons d'abord porter nos regards sur tout l'ensemble de la société des peuples indiens, sur l'état de leur civilisation, seul moyen de connaître leurs sciences et leur philosophie, de discerner les conceptions purement indiennes, et de suivre ces mêmes conceptions dans tous leurs développements.

Les détails que les historiens grecs nous ont laissés sur le schisme religieux qui divisait l'Inde au temps d'Alexandre, ne permettent pas de douter que les boudd'histes ne fussent alors beaucoup plus nombreux et plus répandus dans ce pays que de nos jours ; sentiment qui se trouve confirmé par le témoignage même de divers historiens indiens. Quoique sectaires et dissidents, les boudd'histes ne laissent pas d'être en assez grand nombre dans plusieurs provinces de l'Indostan, en même temps qu'ils dominent dans toute la péninsule indo-chinoise. Outre le boudd'hisme, d'autres schismes et d'autres erreurs ont ébranlé les doctrines et la foi religieuse de

l'Inde proprement dite : telle est la secte de *Jainas*, qui, tenant le milieu entre la religion primitive et dominante de Brahma et le culte des boudd'histes, rejette à l'exemple de ceux-ci la constitution et le partage des castes. La religion principale, établie d'après l'antique théologie indienne, distingue trois sortes de disciples, tous parfaitement orthodoxes, bien qu'ils aient entre eux des opinions ; des croyances, et des mœurs assez différentes, suivant qu'ils reconnaissent pour leur Dieu l'une ou l'autre des trois personnes de la puissante trinité que composent Brahma, Vischnou et Shiva, et qu'ils lui consacrent exclusivement leurs adorations et leur culte.

Dans l'empire du grand Mogol, le nombre des conquérants et de ceux qu'ils traînèrent à leur suite était très petit en proportion de la population purement indienne ; cependant, après le renversement de cet empire, on compta dans le pays plusieurs millions de mahométans ; et le persan, ou plutôt un dialecte corrompu de cette langue, que le peuple vainqueur avait introduite, se parle encore en divers lieux ; tellement qu'il est devenu la langue des affaires, du commerce et de la vie publique ; de même que le portugais dans tous les comptoirs, ou la langue franque dans les échelles du Levant, sont un moyen universel et facile de communication.

L'indien n'est point la langue unique et universelle de la péninsule. Dans plusieurs provinces, surtout vers les côtes méridionales et dans l'île de Ceylan, les indigènes ont un autre idiome, et la langue classique, cette langue si parfaite de l'Inde antique, leur est entièrement inconnue. Le nom de samscrit, donné à cette dernière langue, désigne à la fois sa perfection, sa richesse, son excellence artistique; tandis que le prakrit, qui n'est d'usage sur le théâtre que dans les scènes dialoguées et entrecoupées de samscrit, signifie proprement la langue sans art, le langage de la nature. Au fond le prakrit n'est point un dialecte différent; c'est le samscrit adouci dans sa prononciation, évitant le concours des consonnes âpres et heurtées, les éludant, les fondant dans le corps de chaque mot; du reste peu astreint aux formes grammaticales, servant d'ordinaire dans des rôles dramatiques de femme, et étant enfin à l'égard du véritable samscrit ce qu'est le portugais ou l'italien, plus doux encore à l'oreille, à l'égard de l'ancien latin; sauf encore ce qui s'est mêlé d'étranger dans ces deux langues. Outre cette variété qui s'est introduite dans cette langue, devenue si éminemment poétique et si variée dans ses tours, l'indien se subdivise réellement en une multitude de dialectes, tels que le malabar, etc.; et il n'est presque aucune province qui n'ait son patois

propre et distinct, comme on le voit dans le Bengale.

Les contrées du haut Gange, et spécialement Bénarès, passent pour le pays où le samscrit se parle avec le plus de pureté, et où l'on possède le mieux la science et l'intelligence de cette langue. Tous les idiomes qui diffèrent de l'indien appartiennent en partie à d'autres races de peuples, et particulièrement aux races malaises; car l'Inde, loin d'être habitée par des aborigènes d'une même race, offre au contraire, dans certaines provinces, le mélange de plusieurs races bien distinctes. La diversité et l'extrême variété de la vie publique des Indiens, de leurs mœurs, de leur constitution sociale, contrastent singulièrement avec la monotone et immobile uniformité de l'empire chinois. Peut-être ce passage du premier fargard du Vendidad, l'un des livres sacrés de Zoroastre chez les anciens Mèdes, fait-il allusion à cette variété primitive des formes sociales de l'Inde, lorsqu'il représente cette contrée comme la quinzième créée par Ormuzd, et comme portant le nom de *Hapté héando*; mots qui signifient proprement les *sept Indes*. Et de même qu'elle s'offre encore à nous aujourd'hui avec la multitude de ses sectes, de ses cultes contraires, et de ses diverses races parlant des langues différentes; ainsi dès le temps d'Hérodote, comme cet historien l'a remarqué, était-

elle divisée en plusieurs états grands et petits, quoique la nature de ses limites semble la destiner à une seule et vaste monarchie; et que prise géographiquement elle ne forme qu'une seule et même contrée.

Dans une histoire politique de l'Inde, on aurait surtout à énumérer les invasions des conquérants étrangers, se succédant sans interruption, depuis Alexandre-le-Grand jusqu'au nadir Schab, et venant presque tous de la Perse par les provinces du nord-ouest. Les Indiens, il est vrai, dirent aux Grecs qu'avant Alexandre aucun conquérant étranger n'avait envahi leur pays; et peu de temps après sa conquête, c'est-à-dire à dater du règne de Sandrocottus, qui les délivra de la courte domination des Grecs, l'Inde demeura pendant un long espace de temps soumise à des princes de son pays, et morcelée en différentes principautés plus ou moins grandes, telles que celles de Magadha, d'Ayodhya, etc.

Il appartient surtout à l'histoire de l'esprit et du cœur humain d'observer et de faire connaître comment l'Inde, dans les révolutions qui l'agitèrent, et lorsqu'elle était primitivement divisée en plusieurs petits états, et lorsque dans la suite elle passa successivement sous la domination de plusieurs conquérants étrangers; comment, dis-je, elle sut conserver ses propres insti-

tutions sociales, sa constitution par castes; et comment encore au milieu du mouvement des âges et des évènements politiques elle demeura toujours inaltérable dans ses formes, et telle qu'un monument vivant de la société primitive du monde.

Ni la monarchie absolue et uniforme de la Chine, ni le despotisme capricieux et illimité des autres cours orientales, ne pouvaient aisément pénétrer dans l'administration et le gouvernement indien; car l'institution des classes héréditaires, et les droits héréditaires aussi attachés à chacune d'elles avaient, au moyen des castes, jeté dans le pays et parmi le peuple des racines si profondes et si durables; tout reposait sur un fondement si inébranlable de l'antique foi, que les conquérants trouvaient là un obstacle invincible, où tous leurs efforts venaient se briser. Ceci nous explique comment les Grecs purent imaginer et écrire qu'il existait dans l'Inde des gouvernements républicains. Pleins de préjugés nationaux, ils ont trop dit à ce sujet, et ils ont été au-delà de la réalité, comme un examen plus sérieux le leur aurait appris. Cependant leur opinion n'était point sans quelque fondement; car, dans l'Inde, la constitution des castes se rapproche plus en certains points des institutions républicaines ou d'un autre état ana-

logue, que le reste des gouvernements asiatiques.

C'est donc à tort, ou du moins contre l'histoire, que des écrivains des derniers temps, ennemis jurés de tous droits et de tous rangs héréditaires, représentant avec colère et mépris la constitution des castes indiennes, comme le fondement propre d'un état despotique, ont transporté dans la politique de l'Europe ce même mot de castes, devenu dans leur parti un terme d'argot; lorsqu'il est assez constant que leurs théories démocratiques et leurs principes d'égalité absolue enfantent et entraînent toujours à leur suite un despotisme effectif, qui n'en est que la conséquence et un des traits distinctifs. Le régime communal, qui constitue présentement encore la plupart des villes de l'Inde, vient à l'appui de ce que nous avons dit. Les écrivains anglais, que leurs observations et leur propre expérience ont mis à portée de connaître ce gouvernement, en font le plus grand éloge, et vantent ses heureux effets, ainsi que le bien-être individuel qui en résulte. Les Anglais se sont livrés avec un soin tout particulier à l'étude du droit et de la législation civile de l'Inde, attendu ce grand principe, unique base de leur domination, de régir les Indiens suivant leurs lois, leurs mœurs, leurs coutumes; tandis que les autres

européens, qui avaient formé avant eux des établissements dans la péninsule recherchaient de préférence l'alliance et la protection des puissances mahométanes du pays. Moyennant ces procédés d'une politique si simple et pourtant si ingénieuse, les Anglais ont enfin eu l'avantage sur leurs rivaux et sur leurs compétiteurs; ils ont pris possession de ce pays magnifique, et ils en sont devenus les seuls propriétaires.

Les travaux de l'Europe scientifique sur l'Inde commencèrent par cette première étude, toute pratique, de sa législation et des principes de sa jurisprudence, par des traductions et des recherches sur les commentaires et sur les sources de ses lois; ce qui a préparé la science de nos derniers orientalistes. L'étude du droit et de la législation civile de l'Inde peut servir à prouver le haut degré de perfection intellectuelle et morale, où elle s'était très anciennement élevée; et avec de nouvelles recherches on trouverait dans ses lois des points de comparaison et des traits frappants de ressemblance, soit avec l'ancienne législation d'Athènes ou de Rome, soit encore avec la loi Mosaique, et même avec la constitution des peuples germaniques. Et comme, dans l'Inde, la caste des guerriers, qui forme à la fois la classe des propriétaires et des nobles, semble constituée d'après le même principe social que la noblesse héréditaire de la Ger-

manie, nous ne devons pas nous étonner d'un autre côté de retrouver parmi les Indiens des traces d'un système féodal, quoique plus simple et moins compliqué que le nôtre.

Cependant ne perdons point de vue le but que nous nous sommes proposé dans la partie des anciens, et surtout en parlant des nations primitives de l'Asie : étudier le génie propre de chaque peuple, la marche de son esprit, ses travaux scientifiques, le cercle de ses idées favorites, et sa science sur Dieu et sur l'homme, science qui influe sur toute sa vie sociale ; je veux dire, sa religion avec tout ce qui la caractérise ; tel doit être le principal objet de ces leçons. Dans la seconde partie de cet ouvrage ; où nous traiterons des développements successifs de l'humanité dans les temps modernes ; on pourra fort bien envisager l'histoire sous un point de vue différent, et choisir une autre règle, d'une plus haute importance, pour juger les rapports qui lient l'ordre spirituel et intérieur de la société à l'ordre extérieur et politique.

Mais dans ce qui concerne la haute antiquité et ces temps placés, en quelque sorte, sur les confins du monde primitif, il faut principalement s'attacher à connaître l'esprit et la pensée de chaque peuple, c'est-à-dire sa religion. Quant à sa législation et à sa constitution politique, quels que soient l'importance et l'intérêt qu'of-

frent par elles-mêmes de semblables recherches, elles ne peuvent occuper ici qu'une place secondaire ; il suffit d'en prendre quelques principes fondamentaux ; et encore faut-il qu'ils servent de base et de point d'appui au développement intellectuel et moral de ce même peuple.

Le point le plus important comme le plus remarquable de l'état politique et social des Indiens est l'institution des castes, pareillement établies en Egypte ; phénomène surprenant de la vie indienne, et qui se lie au dogme sur lequel repose la croyance et la vie de ce peuple ; je veux parler de la doctrine de la transmigration des âmes, que nous essaierons ensuite d'exposer avec toute la netteté et la clarté possibles. Relativement à l'institution des castes et des mœurs publiques en général, je remarquerai d'abord, ainsi que les Grecs l'avaient eux-mêmes observé, qu'on n'y trouve point l'état pur d'esclavage ; et par là j'entends l'état des esclaves achetés ; et de ces hommes devenus propriété et marchandise chez les Grecs et chez les Romains ; tels que sont encore les esclaves des nations mahométanes, et les nègres dans les possessions coloniales des puissances chrétiennes de l'Europe. En effet la classe servante des schudras, bien que dans une grande dépendance des classes supérieures, et quoique fort éloignée de partager leurs prérogatives, ne laisse pas d'avoir ses droits héréditaires.

taires, clairement et expressément déterminés. Un crime peut seul exclure un Indien de sa caste, hors le cas de mariage illégitime et contracté par des personnes de castes différentes, ce qui frustre également les enfants des droits et des privilèges de toute caste. Les malheureux fruits de cette union sont condamnés à un sort plus triste et plus dur que celui des esclaves des autres peuples; on les considère comme des proscrits, des excommuniés, et comme le rebut impur de la société et presque de l'humanité entière. Ceci n'a lieu que dans certains cas prévus et clairement spécifiés. La loi souffre aussi des exceptions; le mariage entre les personnes des différentes castes est quelquefois permis; seulement les enfants issus de ces alliances sont forcés de descendre dans une caste inférieure.

La règle générale pour qu'un mariage soit légitime, est de prendre une femme de la même caste. Partageant tous les droits attachés à leurs castes, les femmes qui sont de la race des brahmanes jouissent de leurs hautes prérogatives, quoique dans l'Inde il n'existe pas de prêtresses comme chez les autres nations païennes de l'antiquité. Elles sont pareillement de condition noble, lorsqu'elles appartiennent à la classe des Kschetryas. Ce droit, qui suit les femmes et qui les rend habiles à partager toutes les prérogatives de leur classe contribue beaucoup sans aucun

doute à atténuer les conséquences funestes de la polygamie, de tout temps établie dans l'Inde, et prédominante encore aujourd'hui, sans avoir toutefois l'excessive licence ou la liberté despotique et sans bornes qui la caractérisent chez les mahométans; mais restreinte à de certaines limites, réglée par de sages et légitimes tempéraments, elle s'offre à nous sous des formes plus radoucies, et souvent telle qu'elle était dans les mœurs patriarcales, sous le beau ciel de l'Asie, alors que le monde n'était pas encore suffisamment peuplé. Les gracieux tableaux de la vie indienne qui remplissent leurs beaux poèmes, tant anciens que modernes, nous montrent toute la dignité et le bonheur de la condition domestique et sociale des femmes de l'Inde, dont ils nous peignent aussi les mœurs et le caractère avec une profonde délicatesse de sentiment et une retenue pleine d'attrait et de charme, qui va jusqu'à la vénération. Il suffit présentement de ces courtes considérations et de cette critique toute morale des castes de l'Inde qui, dévoilant à nu la nature de leur institution sans en dissimuler les fâcheuses conséquences, et sans manquer à la vérité, ne laisse pas aussi de la venger des reproches et des préjugés de ces esprits trop exclusifs qui lui refusent toute espèce d'avantages. Mais, comme d'un autre côté ceci rentre particulièrement dans le plan général de cet ouvrage,

je désirerais pénétrer plus avant dans les causes premières de cette grande scission sociale et de cette séparation aussi entière que frappante ; je voudrais connaître à fond l'origine historique d'une institution aussi extraordinaire.

Quand, au lieu des quatre castes, seules reconnues des Indiens et subsistantes encore de nos jours, les Grecs qui vinrent dans l'Inde avec Alexandre, ou peu de temps après ce prince, s'imaginent en avoir découvert sept, et les désignent même par leur nom, ils nous prouvent que dans leurs jugements et leurs observations, d'ailleurs assez exactes, ils s'en tenaient trop aux apparences, et qu'ils n'entraient pas assez avant dans l'esprit de cette institution, sur laquelle ils sont tombés en d'étranges méprises, comme on le voit dans certains passages de leurs historiens. Quelques uns d'entre eux nomment donc comme la première caste, celle des sages, c'est-à-dire des brahmanes, de même qu'il faut entendre par le nom général d'artisans la classe ouvrière et marchande des vaishyas. Quant aux intendants, aux conseillers, et aux officiers des rois et des princes, ils ne forment pas une caste à part ; ils exercent seulement une charge et une fonction publique. S'ils doivent être versés dans la science du droit, ils sont choisis dans la caste des brahmanes, quoique la seconde et la troisième caste ne soient pas toujours et absolument exclues de

ces mêmes dignités. De même la classe occupée de l'entretien des troupeaux et vivant de chasse, n'est point une caste à part ; c'est une distinction uniquement fondée sur le genre d'occupation dont une partie de la caste tire ses moyens de subsistance. Quand les Grecs font deux castes différentes des laboureurs et des guerriers, ils veulent seulement distinguer les colons de leurs maîtres, ou autrement des véritables propriétaires du pays. Le nom même de kschetryas ne signifie autre chose que propriétaire ou possesseur du sol ; et comme dans l'ancienne Germanie l'arrière-ban ne se composait que des propriétaires libres, et que les devoirs du service militaire qui obligeaient les vassaux envers la haute noblesse étaient fondés sur le droit même de propriété, de même nous voyons dans l'antique constitution de l'Inde, les deux idées de propriété et de service militaire obligé, étroitement et invariablement unies.

Quelques critiques modernes ont attaché une extrême importance à cette grande inégalité sociale, qui différencie la caste ouvrière des schudras des trois autres castes supérieures ; de plus cette quatrième et dernière classe présentant dans sa constitution organique, dans les traits de sa physionomie, un caractère particulier et absolument étranger aux trois autres, on en a aussitôt conclu que cette caste appartenait à une

autre race d'hommes, qu'elle formait primitivement un peuple distinct ; mais que ce peuple encore barbare, conquis et assujetti par une autre race plus civilisée, à laquelle les trois castes supérieures doivent elles-mêmes appartenir, avait été abaissé à cet état de servilité et comme au dernier degré de l'échelle sociale ; et qu'enfin des lois sévères le tenaient perpétuellement dans cet état de dépendance. Cette supposition, en soi fort probable, se trouve confirmée historiquement et de fait chez la plupart des nations de l'Europe et de l'Asie. Au fond du tableau historique des anciennes nations civilisées, nous découvrons presque toujours un peuple primitif, possesseur du pays, puis dépossédé par une race conquérante, avec laquelle il se fond en un seul peuple, s'il ne lui reste d'abord assujetti ; et si l'on compare cette race première à l'autre race plus civilisée envahissant le pays à une époque plus récente, on apercevra bien en celle-là quelque chose de plus rude, de plus grossier ; mais elle ne laisse pas d'avoir d'anciennes pratiques et son industrie propre ; ce qui suffit pour renverser cette opinion toute gratuite d'un état de nature primitif et entièrement sauvage.

Il se peut fort bien que ce même état de choses ait existé anciennement dans l'Inde ; mais rien ne force à le supposer. Il y a dans les développements de l'humanité une variété de formes et

une diversité merveilleuse ; elle ne suit point les lois uniformes d'un unité absolue ; et d'ailleurs ce fait historique n'est point encore suffisamment prouvé. On a conjecturé de même que primitivement la caste des guerriers, c'est-à-dire la classe des grands et de la noblesse héréditaire, était beaucoup plus puissante ; et que la race des brahmanes se saisit à la longue de l'autorité qu'elle exerça postérieurement, et qu'elle n'a pas encore perdue. On retrouve sans doute dans les anciens mythes et dans les poèmes épiques des Indiens, des traces du conflit de ces deux classes ; et les héros que l'Inde a divinisés sont ces mêmes hommes qui défendirent la pieuse race des brahmanes contre les attaques des kschetryas, race dure et violente. Au fond ceci pourrait bien renfermer un autre sens et ne pas devoir se prendre à la lettre pour un parti ou une faction politique. Que la race noble et guerrière ait effectivement eu plus de pouvoir et d'influence, aux brillantes époques où l'Inde divisée en plusieurs principautés était gouvernée par des rois du pays, ceci est dans la nature des choses et paraît suffisamment établi. Un autre fait que semblent confirmer certains passages des anciennes traditions et des annales historiques de l'Inde, c'est que la caste noble des kschetryas était du moins en partie une race étrangère et d'une origine distincte ; dans tous les cas, et au jugement des Indiens

eux-mêmes, la race des brahmanes n'en demeure pas moins la classe la plus noble, le fondement et comme la pierre angulaire de tout leur édifice social.

L'origine de la caste guerrière, considérée en soi et isolément, est simple et facile à expliquer ; car avant que les droits et les rapports sociaux fussent clairement et irrévocablement déterminés, il était déjà dans la nature que le fils, et principalement le fils aîné, prît en sa possession, qu'il administrât, qu'il défendît au besoin par la force des armes et à la tête des siens le patrimoine et la propriété que son père, avant sa mort, avait pareillement possédés, régis, administrés et défendus. Dès lors l'état social prend successivement plus de fixité et de consistance ; un lien plus fort vient serrer les membres de l'association, on commence à mesurer, d'après l'étendue de la propriété, la part que chacun doit prendre à la défense du pays ; de là naît l'obligation du service militaire qui, se basant sur le principe de propriété, se trouve de cette manière irrévocablement arrêté. Ainsi cette même constitution des sociétés primitives, qui a dû nécessairement s'établir ou sous la forme d'un gouvernement monarchique, ou sous la forme d'une aristocratie pure, a donné véritablement naissance en beaucoup de contrées à l'ancienne noblesse du pays.

L'abandon ou la transmission héréditaire que le père fait de son art et de son métier à son fils, qui par son travail vient ensuite à bout de perfectionner ses découvertes, n'a rien qui nous surprenne, et s'explique de soi-même. Il n'en est point ainsi de ce grand divorce social et de ce partage si apparent et si prononcé des castes ; du moins en ce qui regarde l'idée et le sens religieux visiblement contenus dans cette institution. La difficulté redouble touchant la classe sacerdotale, caste également héréditaire, et plus strictement séparée des autres, dans l'Égypte comme dans l'Inde ; tellement qu'il nous faut, pour dégager son origine de l'obscurité qui l'enveloppe, remonter et nous reporter autant que possible dans la nuit des âges du monde primitif.

Pour abréger, j'ai eu recours plus haut aux mots *classe sacerdotale héréditaire* ; ici je dois ajouter, pour l'intelligence entière de cette expression, que le service des autels n'est point l'unique fonction des brahmanes ; mais qu'ils sont chargés en propre de l'interprétation des écritures qu'eux seuls peuvent lire, et qu'ils ont à expliquer les védas ; tandis que les deux castes suivantes ne doivent les consulter que dans le cas de nécessité, et encore par leur entremise : quant à la quatrième caste elle est déclarée profane. De plus les brahmanes sont jurisconsultes

et médecins ; et ce n'est pas à tort que les Grecs appelaient leur caste la caste des philosophes. Nous avons déjà eu lieu d'observer que les caïnites, les premiers inventeurs des métiers et des arts, les avaient transmis aux races postérieures, comme le témoigne la Genèse, la première de toutes les histoires, et si excellemment nommée par un écrivain allemand, le *plus ancien titre du genre humain* ; ce qui est historiquement vrai, au pied de la lettre. Entre tous les arts, deux nous avaient surtout paru dignes de remarque : la métallurgie et la musique. Je me sers du terme général de métallurgie, parce que dans ces premiers âges l'art de fouiller les mines, de les exploiter, et d'en tirer les métaux, était inséparablement uni à l'art de les travailler ; et que, dès ce temps, l'art métallique avait sur les premiers développements de l'humanité, cette influence active et directe qu'il n'a cessé d'exercer dans les progrès successifs et divers de la civilisation.

Nous avons remarqué précédemment, au sujet des caïnites, que leur musique ne peut aucunement se comparer à notre système musical si parfait et si admirable. Chez les anciens, la musique était toute religieuse. Il semble aussi qu'à des époques plus reculées, ils l'appliquaient à la médecine et même à la magie, comme nous en trouvons nombre de preuves dans la mythologie

et dans les traditions des différents peuples. On ne peut même se flatter de la comprendre qu'en l'étudiant dans ce sens et dans cet esprit qui est véritablement celui de l'antiquité ; et à ce propos je rappellerai cette remarque que j'ai faite à l'occasion de M. A. Rémusat, que dans le cercle borné du premier système graphique chinois, le caractère qui représente un magicien paraît en même temps comprendre l'idée de prêtre. J'ajouterai que tout porte à présumer et à croire qu'il existait anciennement chez les caïnites une caste guerrière, héréditaire, tandis que l'existence d'une caste sacerdotale pareillement héréditaire ne me semble point aussi probable. Si cette dernière institution ne vient point directement des caïnites, ils peuvent du moins en avoir été l'occasion. Moïse, comme nous l'avons déjà dit, nous donne expressément à entendre dans la Genèse, cette histoire primitive du monde, que l'effroyable et profonde corruption répandue dans les derniers temps sur la terre, avant le déluge qui l'en purifia, avait uniquement son principe dans le mélange de la race pieuse, fidèle à Dieu et de la race perverse de Caïn. Tout nous fait ainsi supposer que la race des justes conçut dans la suite une forte aversion pour les caïnites, et qu'elle se préserva soigneusement du contact et de l'alliance de ce peuple maudit et rejeté. Or ceci ne nous rend-il pas bien compte de

l'établissement et de la formation d'une caste ou d'une classe héréditaire, vivant dans une entière réclusion ; mais qui, sans être précisément sacerdotale dans le sens plus récent du mot, ne se composait que d'hommes vertueux et spécialement consacrés à Dieu ? Et conséquemment ne serait-ce pas parmi les descendants de Seth qu'il nous faudrait rechercher l'origine d'une semblable institution ?

Transportons-nous ici aux temps des premiers patriarches, et rappelons-nous avec quelle prévoyante sollicitude, ces hommes étonnants par la supériorité de leurs forces qu'ils tenaient de la force même, veillaient sur les destinées futures de leurs descendants, et faisaient tout pour que leur race se conservât dans toute sa pureté native et dans sa dignité première. Les livres traditionnels des Indiens, malgré le merveilleux et les fables dont ils sont enveloppés et obscurcis, nous ont conservé la succession généalogique des premiers pères du genre humain, qu'ils honorent du nom des sept puissants rischis ; mot qui signifie les sages de la grave antiquité, les patriarches et les divins ancêtres des hommes. Suivant ces mêmes livres, ils vivaient dans les premiers âges du monde, ils étaient de la race des brahmanes ; et cette prétention mérite ici d'être remarquée. On a souvent fait observer aussi que l'histoire ou la science historique pro-

prement dite manquait totalement aux Indiens. La raison en est que, pénétrés d'un goût et d'un sentiment trop vif pour l'antiquité, un style poétique se mêle à leurs vues historiques sur les premiers âges, et qu'il répand sur chaque événement et sur chaque fait un faux jour mythologique, tellement que ce vice corrompt même la certitude de leur histoire moderne, ou du moins qu'il lui imprime fortement une couleur fabuleuse.

D'un autre côté nous devons encore remarquer et faire observer ici, au sujet de la langue de l'Inde, ce que d'autres orientalistes ont dit de la langue chinoise : que le manque absolu de syntaxe et de toutes règles grammaticales, avec tant de perfection, tant de délicatesse et d'élévation dans les pensées, ne dénote point l'indigence et la pauvreté d'une langue primitive ; encore dans les langues, puisqu'au contraire ceci provient de ce sentiment primitif et profond qui a donné naissance au langage ; sentiment qui, pénétrant au fond de la chose et de l'objet même, ne s'occupe que de l'expression immédiate ; du mot propre, ou de la pensée resserrée et comprimée dans le moins de mots possible, sans divagation aucune, et sans se perdre dans les superfluités.

Les traditions patriarcales conservées dans les histoires primitives des autres peuples

nous montrent partout ces premiers pères du genre humain, sondant d'un regard plein de sollicitude les profondeurs de l'avenir, et veillant d'abord à la garde et à la conservation des bénédictions promises à leur race ; mais nulle part ces témoignages ne sont aussi éclatants que dans nos archives sacrées ; je veux dire les saintes Écritures, où nous voyons les vieux patriarches à cheveux blancs, transmettre à leurs fils et petits-fils, comme une portion de leur héritage, la plénitude de leurs bénédictions, qui ne se bornaient point à une vaine formule de mots ; et où souvent encore les promesses qui assuraient les prérogatives du droit d'aînesse au fils aîné, ou à son exclusion à un autre frère préféré et préélu de Dieu, laissent échapper un mot prophétique, dont la suite de l'histoire montre le visible accomplissement, et jettent dans l'ame de tristes pensées et comme un noir pressentiment d'un grand malheur futur. Ici se rattachent quelques mots qu'on lit sur le premier père des nations et de toute la race humaine. A la suite de ces lugubres pages qui nous retracent la première et sanglante inimitié d'un frère, les saintes Écritures ajoutent : « Et Adam engendra un fils à » sa ressemblance et le nomma Seth. » Mais dans ce fils, quelle prodigieuse et désespérante infériorité ! Adam fut créé à l'image de Dieu tout-puissant ; et Seth fut engendré à la ressemblance

d'Adam. Toutefois, il n'y a aucun doute que le sens ici caché sous l'expression des saintes lettres ne désigne quelque éminente prérogative concédée par Adam à Seth, comme à son premier né, lors de ce second renouvellement de la race humaine ; car Adam lui transmet en effet et lui conféra à titre d'héritage, et comme une conséquence de son droit d'aînesse, les dons excellents et les forces supérieures qu'il tenait lui-même immédiatement de Dieu, ou qu'il avait recouvrés après sa conversion, ainsi que nous voyons tous les anciens patriarches reverser sur la tête de leurs fils et de leurs descendants le trésor des bénédictions célestes. L'Écriture ne nous dit rien de semblable des autres fils et des autres filles qu'il engendra, et qui furent la souche d'autres grandes nations ; ce qui nous explique et confirme la prééminence de la race de Seth.

Tout nous permet de supposer qu'après le crime et la fuite de Caïn, Adam pénétré enfin du repentir de ses infidélités, fit servir à l'établissement d'une race meilleure et à la régénération de l'espèce humaine, cette même supériorité de forces qu'il conserva toujours, ou qu'il avait recouvrée depuis sa chute. Et ceci ne porte point sur une interprétation arbitraire des textes sacrés, puisqu'ils disent au contraire expressément que le premier homme choisi de Dieu pour être le père de la terre entière devint, une fois

rentré en grâce avec Dieu, le plus sage et le plus grand de tous les prophètes; que son œil pénétrant saisissait d'une seule vue l'ensemble des âges et de toutes les destinées humaines. Tout cela doit être pris et entendu dans un sens purement historique; car nous ne touchons point proprement à l'exégèse, et nous la laissons à d'autres.

Mais la prééminence de la race de Seth, élu de Dieu et toute à lui, est un fait historique que tous les documents traditionnels des peuples asiatiques donnent à entendre, et appuient de nombreux témoignages. L'éternelle inimitié qui divisa la postérité de Seth et de Caïn, les mœurs si différentes de ces deux races, telle est la clef de l'histoire primitive des nations ou du moins de la plupart des peuples. Il ne sera pas nécessaire de rappeler dorénavant que même après cette interruption violente mais passagère, occasionnée par le déluge dans l'ordre de la nature; d'anciens souvenirs purent se réveiller, et les mêmes penchants antipathiques qui distinguaient anciennement les deux races primitives se reproduire; que dans la suite la décadence progressive de l'humanité, la confusion et le désordre sans cesse croissant, couvrirent toutes choses d'épaisses ténèbres, si bien qu'un des grands problèmes de la science moderne est de ramener à leurs premiers éléments historiques ces phénomènes si

dignes de remarque et si surprenants, dont les traditions primitives nous ont conservé la mémoire.

Si d'un côté je ne tiens pas comme une pure hypothèse, ou une chimère, de lier aux traditions bibliques et sacrées sur la race de Seth, l'origine de la division en castes des Indiens et de la race des brahmanes, clef de voûte de leur constitution; si du moins je crois y découvrir l'idée intime ou l'esprit qui fait le fond de cet institut antique, d'un autre côté je dois faire observer que le caractère et l'état moral des brahmanes d'aujourd'hui ne décide pas plus pour ou contre l'opinion qui les fait descendre des anciens patriarches, que l'état actuel du peuple juif opprimé et dispersé par tout l'univers ne prouve ou ne contredit et cette supériorité de forces accordée aux hommes extraordinaires et aux puissants prophètes qui naquirent au sein d'Israël, et la nature prodigieuse d'un Moïse ou d'un Elie.

Il suffit de ces considérations touchant ce premier phénomène de la vie indienne. Quant au second (je veux parler ici du dogme de la transmigration des âmes, qui toujours donna à la philosophie indienne sa tendance propre, s'il n'en fut pas le principe générateur), j'exposerai, avant de l'expliquer, quelques vues générales sur le polythéisme, d'autant que l'idée que nous nous en formons d'après la religion des Grecs est tout-à-fait insuffisante pour la connaissance

de la religion des anciens peuples asiatiques.

Nous ne sommes accoutumés à voir dans la riche mythologie et dans les traditions religieuses des Grecs, qu'un jeu de l'imagination; que les rêves d'une belle poésie, sans aller plus avant et sans en pénétrer le sens intérieur et caché. Il est tout naturel que leur mythologie fasse sur nous une impression semblable, et que nous ne l'envisagions que sous ce point de vue; car aucune de ces majestueuses conceptions des Grecs, de ces hautes idées qu'ils ont eues de la divinité, de son existence immuable, de son infinie puissance, de son éternelle sagesse, de sa providence qui ordonne tout et conduit tout à sa fin, de son intelligence sans bornes, si élevée au-dessus de ce monde extérieur et visible, et par qui toutes choses ont été faites; aucune de ces vérités, dis-je, aucune de ces questions qui se trouvent développées dans Pythagore, Anaxagore, et Socrate, et sur lesquelles Platon avec son école a jeté une lumière si pure et si éclatante, n'avait passé dans la religion du peuple grec, qui demeura constamment étranger à la plupart de ces hautes conceptions philosophiques; bien que nous découvriions souvent sous ses fictions mythologiques, un sens spirituel et profond, qui çà et là nous surprend comme un pressentiment vague, comme un cri et comme un aveu échappé d'une conscience, trahissant malgré soi, les no-

tions claires et distinctes qu'elle a sur l'existence d'un être souverain, puissant, créateur de toutes choses, et père des hommes.

Il n'en est point ainsi de la mythologie indienne, où, à la divinisation de la nature sensible qui est encore plus prononcée et plus enthousiaste; à des fictions poétiques de tout genre qui sont encore plus gigantesques que chez les Grecs; s'allient presque toutes les vérités de la théologie naturelle, présentées avec une haute élévation et une gravité sévère, quoiqu'elles ne soient pas tout-à-fait exemptes d'un alliage d'erreurs. Elle abonde en vues métaphysiques, d'une science pleine et profonde sur les dogmes de l'existence d'un être souverain, de ses perfections divines, et de ses rapports avec les hommes; ce qui lui donne le double caractère de science gigantesque, sauvage, fantastique et enthousiaste de la nature, et de science philosophique, pleine d'un grand fonds de mysticisme.

Si les pythagoriciens eussent réussi à faire recevoir universellement leurs hautes conceptions sur Dieu, sur l'homme, sur l'immortalité de l'âme, et sur le monde invisible; s'ils eussent pu les introduire dans la religion du peuple, comme tout porte à croire qu'ils y songeaient, sans toutefois la subvertir de fond en comble, ainsi que les néoplatoniciens et l'empereur Julien le tentèrent plus tard, mais sans succès, par pure haine du

christianisme ; alors nous pourrions trouver dans la mythologie grecque des points de comparaison, et quelques traits de ressemblance avec celle des Indes. Dans la mythologie et la théologie indiennes se trouve une alliance bizarre, et un mélange choquant des vérités les plus relevées, et des erreurs les plus grossières, d'une poésie sauvage, fantastique, et de la métaphysique la plus abstraite, et même d'une théologie naturelle, si nous pouvons donner ce nom à la révélation primitive ; tout cela n'est point l'effet de l'art et de la combinaison, mais bien plutôt le jet instinctif et spontané de la nature.

Il faut se garder soigneusement d'une légèreté irréfléchie, trop prompte à découvrir une certaine correspondance entre leurs mythes, leurs symboles, et l'ordre de nos idées ou de nos vérités saintes. Il se tromperait donc grossièrement celui qui prétendrait apercevoir dans les symboles, les emblèmes, et les conceptions des Indiens sur la Trimurti, leur triade divine, des idées analogues, je ne dis pas à notre dogme chrétien, mais même à la doctrine platonicienne sur la triple essence de Dieu, ou sur la triple personnalité de la divinité. Dans un de ces symboles représentant la puissante trinité indienne de Brahma, de Vischnou et de Shiva, dieu créateur, conservateur et destructeur ; leurs têtes réunies ne forment qu'une seule et même figure,

emblème indubitable de l'unité et de la communauté de leurs forces primordiales.

Mais avec un examen suffisamment approfondi on s'assurera d'abord que, ni le langage théologique usité de tout temps dans l'Inde, ni les perfections attribuées à Brahma, n'offrent rien qui ne puisse pleinement et rigoureusement convenir à Dieu, si toutefois on les dégage de leur vêtement poétique et des mythes sans nombre qui les recouvrent. Ce Vischnou, qui pénètre partout, et qui prend toutes les formes imaginables, est au fond plutôt un merveilleux Prométhée de la nature, qu'une divinité réellement distincte. Mais le destructeur, le terrible Shiva, troisième personne de la triade indienne, n'est aucunement l'image de Dieu, en tant que juge et suprême vengeur des mortels. Il est le dieu même de la destruction ; et son culte paraît avoir été jadis aussi florissant dans l'Inde que l'est aujourd'hui le culte de Vischnou. Comme il a pour emblème des serpents entrelacés et des bracelets faits de crânes humains, tout en lui annonce le farouche démon du mal, qui créa la mort dans la création même, et qu'une bizarrerie inexplicable a réuni et comme agrégé à l'emblème de la triade indienne.

D'un autre côté, ce mélange ou cette fusion de l'éternelle perfection et du mauvais principe, fut favorisée par les doctrines de plusieurs philo-

sophes indiens qui liaient et rattachaient le dogme de Trimurti à leurs idées sur le Traignau ou les trois qualités. Cette triple région, ou plutôt ces trois grands degrés de l'échelle de tous les êtres et de toutes les existences, ne sont que le monde lumineux et serein de l'éternelle vérité, la moyenne région des illusions et des fausses apparences, et l'abîme de l'obscurité. Les Indiens ne se servent jamais du nom des deux derniers dieux, qui ne sont proprement que les divinités du peuple et de la nature, pour exprimer l'idée pure et métaphysique de l'être suprême; et lorsqu'ils le nomment Brahma, ils ne mettent point ce mot au masculin, ce qui en ferait une personne; mais ils le mettent au neutre, ce qui équivaut à l'expression d'être suprême.

L'erreur ou du moins le penchant à l'erreur qui fait le fond de la nature humaine déçue et détournée de Dieu par l'attrait des choses sensibles, corrompt le précieux et antique héritage de la vérité, que Dieu avait communiquée à l'homme dans la révélation primitive. Avec quelle facilité l'erreur a pu s'accroître, dès que l'homme devint inappliqué, négligent, et infidèle à conserver soigneusement ce trésor sacré de la vérité! Combien cette même vérité a-t-elle dû se couvrir de ténèbres quand l'erreur apparut avec toute la puissance de la séduction, et quand

elle se déborda sur le monde avec une force prodigieuse, principalement chez un peuple tel que les Indiens où l'imagination prédomine, avec un goût intime et profond pour la nature sensible.

La divinisation de la nature sensible et une religion exaltée et fantastique succédèrent au culte simple et naïf de Dieu; ce qui remplaça et défigura l'antique foi à un esprit éternel et incréé. Les grandes forces de la nature, tous les éléments, et cette puissance de vie qui se renouvelle et se transmet de génération en génération, les esprits célestes, ou pour parler la langue des anciens, l'armée du ciel et le chœur resplendissant des astres, qu'ils regardaient encore comme des êtres animés, et non simplement comme des globes lumineux et des masses enflammées, les génies, les anges tutélaires des vivants et des morts; tous ces êtres enfin, ils les regardèrent comme autant de dieux dignes de leurs adorations, au lieu de voir et d'honorer en eux leur puissant créateur. Cette première erreur de l'homme, délaissant Dieu pour la nature sensible, est la source véritable du polythéisme, et le fondement commun de toutes les religions païennes qui prirent ensuite différentes formes, suivant le caractère et l'état social de chaque peuple. Le caractère propre et distinctif des Indiens, est ce dogme principe de leur foi, la transmigration des âmes, que son influence sur tout

leur système social rend ici d'une importance extrême.

Nous devons avant tout nous rappeler et ne pas perdre de vue que la question de l'immortalité de l'ame n'était point pour les anciens un problème dont la solution exigeât, comme pour plusieurs de nos esprits forts, de pénibles recherches et des preuves développées. On ne peut même à la rigueur donner le nom de foi à une certitude qui était aussi vive que notre conviction de la réalité du moment présent, ou la conscience de notre propre existence. Cette importante idée d'une vie future et des divers états qu'elle suppose dominait tellement toutes les pensées, tous les intérêts qui agitent ici-bas les ames détenues dans leur demeure mortelle, qu'elle poussait à des actions nobles, à des entreprises généreuses qu'un sentiment terrestre n'eût jamais pu inspirer. La doctrine de la transmigration des ames, comme je l'ai dit ci-dessus, n'est pas sans avoir quelque rapport avec l'institution des castes indiennes. En effet, le mot Toija, titre glorieux, exclusivement destiné aux brahmanes, signifie doublement né, ou né deux fois, désignant ainsi d'un côté cette renaissance et ce renouvellement intérieur qu'opère dans l'ame une vie pure et toute vouée à Dieu à laquelle chaque brahmane est appelé, et qui fait proprement la condition de sa caste; et de l'autre cette intime croyance

qu'une ame qui a parcouru différents degrés de l'existence et passé par diverses formes animales, peut enfin, le cercle de ses métamorphoses une fois achevé, retourner sur la terre, par l'effet d'une grâce signalée, et renaître dans la caste des brahmanes.

Ainsi que les Indiens chez lesquels cette croyance fut toujours dominante et où elle subsiste encore, les Egyptiens admettaient que l'ame devait nécessairement passer par le corps de plusieurs animaux et subir des métamorphoses successives, et que la vie humaine pouvait se renouveler plus d'une fois, soit qu'ils vissent là un châtiment de l'impiété et du crime, ou un état de purification et d'expiation. L'histoire de ces deux peuples ne laisse aucun doute sur la conformité de leur foi, qui présente une correspondance si parfaite jusque dans les moindres détails, tels que le nombre des divers degrés que l'ame doit parcourir pendant son état de passage, et l'évaluation des cycles et des périodes qui composent la durée de ce même état.

Comment se fait-il que dans une aussi prodigieuse erreur il y ait comme un mélange, je ne dirai pas de vérité, mais d'un sentiment qui sort du fond même de la vérité antique? Si jusque dans notre siècle quelqu'un s'est rencontré qui, soit par dégoût ou par aversion pour les doctrines vulgaires et pour tout système moderne,

soit peut-être aussi par un secret penchant pour les paradoxes, s'est jeté dans l'ancienne hypothèse de la transmigration des ames, il ne faut entendre par là qu'une simple transmutation des formes de la nature. Mais chez les anciens cette doctrine avait pour base la religion, et contenait un sens profondément religieux. Son bon côté et l'élément de vérité qu'elle renferme, consiste dans ce sentiment si ancré dans le cœur de l'homme, qu'une fois séparé de Dieu et loin de lui, nous avons à gravir un chemin long, ennuyeux et pénible, et de rudes assauts à soutenir, afin de nous rapprocher de l'unique source de tout bien : ce à quoi il faut joindre cette forte conviction et cette intime certitude que rien de défectueux, d'impur et de souillé par les choses de la terre, ne peut entrer dans le monde si pur de la perfection souveraine, ni se réunir à Dieu dans l'éternité, à moins que l'ame, cette substance immortelle ne se purifie et ne s'élève ainsi à une perfection supérieure. L'expérience de la vie présente nous fait aisément sentir et comprendre comment une douleur vive et poignante, comment des souffrances, qui semblent près de rompre tous les liens de l'existence, peuvent être méritoires et même indispensables pour nous laver de nos vices et de nos souillures, de même qu'un métal généreux (s'il est permis d'user de cette comparaison tirée de la nature),

amolli et liquéfié par le feu de la terre, se purifie de toutes ses scories.

Il n'est que trop vrai que plus l'homme se dégrade et dégénère, plus il s'assimile aux bêtes ; et si le séjour successif de l'ame dans le corps de plusieurs animaux a été regardé comme un état de punition, c'est que les Indiens croyaient sans aucun doute que l'homme, à force de s'abrutir par ses vices et par le non exercice de sa liberté, finit par devenir brute lui-même. Seulement comment pouvait-on voir là un degré, un acheminement à la perfection, comme une préparation à la pleine possession et à l'heureuse jouissance de l'être souverainement parfait, tandis que cet état devait au contraire mettre une éternelle barrière entre l'homme et Dieu ? Et quant à ce nouveau retour de l'ame à l'existence et à la forme humaine, quel homme sensé, fût-il de l'illustre et glorieuse race des brahmanes ou du sang des princes et des rois les plus fortunés de l'Inde, pourrait regretter jamais cette vie de la terre, ainsi travaillée de désirs et d'angoisses, sans cesse poussée de côté et d'autre, violentée au dedans et au dehors, et que quelques rayons de vérité consolent à peine au milieu des nuages accumulés de l'erreur. En général, il règne dans toute cette matière une étrange confusion. Les choses de la terre et du ciel y sont pêle-mêle ; et, comme un abîme infranchissable nous sépare

de cette dernière région, les Indiens paraissent ne l'avoir pas bien comprise.

Les deux anciens peuples de l'Inde, et de l'Égypte ne voyaient pas seulement dans la transmigration des âmes un dogme consolateur et de douce espérance; mais plutôt, du moins à peu d'exceptions près, une disgrâce encourue par l'âme; tellement que c'était à leurs yeux une peine, une épreuve, une lutte nécessaire, un état de souffrances expiatoires, un malheur enfin pour l'éloignement, l'adoucissement et la cessation duquel on ne devait épargner ni soins, ni travaux, ni efforts, ni sacrifices. Tout en s'accordant sur la manière d'envisager, de concevoir ce dogme, et sur le fond de ce même dogme ou sur sa doctrine, ces deux peuples suivaient néanmoins des voies tout opposées; et la tendance de leur esprit, influencé et régi par les mêmes idées, était au fond complètement différente. L'Égypte ne possède point comme l'Inde une multitude de livres et d'écrits anciens; à leur défaut nous ne pouvons donc connaître ou concevoir pleinement, ni déterminer d'une manière précise et certaine, la conduite pratique des Égyptiens en ce point, comme nous le ferions chez les Indiens dont les sources historiques encore existantes concordent parfaitement avec les traditions antiques.

Nous sommes réduits à de pures conjectures

tirées soit des devoirs funèbres qu'ils rendaient aux morts et à leurs cadavres, ou de l'art des tombeaux qui occupe chez eux une place si grande et si importante, et qu'ils ont porté à un degré de perfection qui ne fut atteint depuis par aucun autre peuple; soit enfin des soins et du luxe qu'ils mettaient à ensevelir leurs morts, et qui nous surprend et nous étonne dans leurs momies et leurs gigantesques monuments. Que dans tout ceci, comme dans les cérémonies sacrées qui en dépendent et dans les inscriptions dont ils couvraient toutes les matières qui entouraient leurs tombeaux et leurs momies, les Égyptiens se proposassent un but et un sens religieux, lié du reste par des rapports secrets au dogme de la transmigration des âmes et au reste de leur foi, c'est un fait dont nous ne pouvons aucunement douter.

Mais il est bien plus difficile de fixer d'une manière claire et satisfaisante l'idée-mère de toutes ces pratiques. Peut-être ne croyaient-ils point les âmes entièrement séparées du corps qu'elles venaient de quitter, du moins jusqu'à sa putréfaction et sa dissolution totale? Ou bien voulaient-ils à force d'art conserver les corps, pour épargner ainsi à l'âme la transmigration tant redoutée? Les soins que les Égyptiens prenaient de leurs morts semblent donc supposer une certaine union de l'âme, continuée quelque

temps avec le corps qu'elle avait quitté; mais d'un autre côté s'en tenir rigoureusement et absolument à cette interprétation, ce serait contredire formellement cette fiction religieuse qui se répétait si souvent en Egypte; je veux parler de ce jugement de l'ame après la mort; jugement où un mauvais génie l'accusait avec une sévérité extrême devant le tribunal du juge, tandis qu'un autre génie protecteur et bienveillant cherchait à la justifier par tous les moyens imaginables, et à obtenir sa délivrance. N'ont-ils pas encore voulu par toutes ces cérémonies, comme par leurs pratiques de magie, éloigner des ames les démons malfaisants et leur attirer l'assistance des dieux cléments et humains? Peut-être que de nouveaux progrès dans la connaissance des hiéroglyphes dont on a trouvé la clef dans ces derniers temps, répandront sur cette question une plus vive lumière.

Les Indiens étaient complètement étrangers à la méthode des Egyptiens sur les embaumements et la sépulture des morts; et pour affranchir les ames de la transmigration, ils prirent une voie tout opposée, savoir, celle de la philosophie, qui n'était pour eux qu'un libre essor de la pensée vers Dieu, et une contemplation absolue et continuelle de l'ame, abîmée dans l'océan sans fond de l'essence infinie. Ne doutant aucunement qu'on ne puisse arriver par cette voie à une

pleine et parfaite connaissance de Dieu, ils la regardent encore comme le moyen de lui demeurer éternellement uni, d'affranchir et de délivrer l'ame des changements et des variations qu'elle subit sur cette terre d'illusions, en prenant successivement diverses formes de l'existence terrestre. Tel est le but vers lequel convergent tous les différents systèmes de la philosophie indienne et le point où ils aboutissent. Cette philosophie contient sur le renoncement aux choses de la terre et sur la pleine jouissance de Dieu, une multitude de pensées sublimes; et toutes les conceptions de la métaphysique la plus élevée lui sont familières: elle a même poussé si loin cette absorption de la pensée et de tout notre être en Dieu, ce repos calme de l'ame dans le sentiment de son union intime et sans fin avec lui, qu'on pourrait presque nommer cet état un total anéantissement du moi spirituel et intérieur. Du reste, aux formes extérieures près, ce n'est autre chose que ce qu'on entend généralement par le nom de mysticisme chez les nations européennes.

Et nous aussi nous avons pu sonder l'effroyable abîme où entraîne cette erreur; nous avons pu nous convaincre que souvent elle n'est que le voile spécial de l'égoïsme et de l'orgueil; et que l'ame, dépouillée de son activité intérieure, ne connaît plus de mesures, de limites, et de lois.

En général si les peuples de l'occident ont su se préserver de ces extravagances du mysticisme qui, chez les Indiens, n'est pas une pure théorie, mais se mêle à la vie extérieure et pratique, au point de dépasser les limites prescrites à la nature humaine, et les bornes même de la possibilité, ou du moins de ce que l'on tient communément pour possible, ils le doivent à la nature et à la disposition de leur génie propre, déjà tempéré par le mélange des races, plus varié dans son développement, mais par dessus tout à la pure lumière de la vérité, dont ils possèdent l'intelligence parfaite. Et quant aux incroyables récits que débitaient les Grecs, il y a plus de deux mille ans, sur les solitaires de l'Inde, ou autrement sur les gymnosophistes, que les Indiens nomment joghuis, il se trouve que les nouvelles observations de l'expérience ont confirmé la vérité de leurs témoignages.

LEÇON V.

Quatre facultés dans l'homme : la raison et l'imagination, l'entendement et la volonté. — Direction diverse des individus et des peuples, suivant celle de ces facultés qui domine. — Comparaison d'après ce point de vue des quatre nations principales de la première époque du monde, des Chinois, des Indiens, des Égyptiens et des Hébreux. — L'élément prédominant de l'esprit chinois est la raison. — Chez l'Indien, c'est l'imagination. — De même dans l'Égyptien, c'est l'entendement. — Dans l'Hébreu, c'est la volonté qui est la faculté distinctive. — Moïse constitue fortement son peuple sous ce dernier rapport; parce que la volonté est le principe et le fondement de toute vérité et de toute science. — Les Perses, qui forment le nœud entre la première et la seconde époque du monde, participent aussi de l'une et de l'autre, en même temps qu'ils tiennent diversement à chacune des quatre grandes nations primitives. — Ce n'est pas en Chine qu'il faut chercher l'origine du paganisme. — Les traditions de tous ces peuples touchant leur origine nous ramènent constamment vers le plateau de l'Asie centrale. — Architecture indienne. — Poésie indienne.

De même que l'humanité, une fois livrée à l'esprit de discorde, se rompt et se brise historiquement, pour ainsi dire, en une infinité de nations et de peuples parlant chacun sa langue, en une foule de races opposées et ennemies, de classes, de castes, très distinctement séparées, qui sont, vu la nature de l'homme et sa haute

destination, autant de suites nécessaires de sa scission et de sa division primitive; ainsi l'homme lui-même, considéré psychologiquement, reproduit dans son intérieur et dans son individualité, les mêmes contrariétés et les mêmes oppositions par les directions opposées et contraires de ses facultés intellectuelles, et de sa volonté. L'état intérieur de sa conscience est un état de guerre où chacune de ses facultés étant en conflit, elles ne participent plus ni les unes ni les autres à cette pleine vie d'une âme où règne le concert d'un esprit encore entier; de sorte qu'elles n'en reçoivent qu'une force limitée, ou plutôt qu'une demi-force. La fusion de ces puissances divisées, le rétablissement de leur activité, et par suite de la plénitude de la vie, ne se rencontre désormais que comme une exception, comme le patrimoine sublime d'un esprit supérieur, le lot enfin et le privilège d'une nature que le pur amour inspire, et qu'anime une force surnaturelle.

Changer cette exception en règle, doit être par conséquent considéré comme le but, la tâche suprême, l'idéal de toute tendance spirituelle et morale de l'homme. Quand, éclairé, développé, agrandi par la science, l'entendement se trouve être, chez le même homme, dans une harmonie parfaite avec la volonté, devenue de son côté plus forte, plus droite, et plus pure;

alors cet homme a atteint son but. Quand dans toute une génération ou dans l'humanité entière, la science en général et les vraies connaissances sont parfaitement d'accord avec la vie extérieure et pratique, avec tout l'ordre moral, ou autrement avec la volonté universelle, qui n'est que trop souvent dans un état de révolte; alors aussi on peut dire de l'humanité qu'elle a rempli sa destination. L'erreur ordinaire et capitale de la philosophie, et ce qui la tient toujours à une si grande distance du but où elle vise, c'est que, par une supposition toute gratuite que l'âme est encore ce qu'elle était au sortir des mains de son créateur, elle passe légèrement et trop vite sur ce changement de l'homme moral, sans considérer jamais que l'homme, dont l'histoire et l'aspect extérieur même attestent la chute, est encore dans un profond état de décadence morale.

Considéré dans ce qu'il a de plus intime, on peut dire que le moi humain offre une combinaison quaternaire; suivant que les quatre facultés fondamentales de l'âme et de l'esprit, l'entendement et la volonté, la raison et l'imagination, doublement opposées les unes aux autres, se partagent, si j'ose m'exprimer de la sorte, les quatre régions de l'existence.

La faculté régulatrice de l'intelligence est la raison, qui, par rapport à la vie et aux lois qui l'ordonnent, occupe encore la première place;

mais qui, stérile en soi, ne peut être dans la science réellement productive, ni douée de l'intuition immédiate. L'imagination au contraire est inventive et féconde; mais seule et sans guide, elle marche à l'aveugle, et cède promptement aux illusions. Sans les lumières de l'entendement la volonté la plus droite fera peu de bien, et encore moins l'entendement le plus vaste et le plus éclairé, s'il se trouve réuni à un naturel pervers, corrompu, ou comme associé à une volonté faible et changeante; ce qui ôte à l'homme tout caractère propre et toute énergie.

Comme toutes les autres facultés de l'esprit et du cœur ne sont que des extensions, des dérivations, des subdivisions des quatre facultés fondamentales; que le morcellement de la conscience s'étend aussi sur elles; qu'ainsi elles se brisent elles-mêmes en particularités, se divisant, et se subdivisant de plus en plus; une énumération plus détaillée mènerait trop loin; elle est d'ailleurs d'autant moins nécessaire, que, pour l'investigation historique et pour l'intelligence du caractère propre d'une nation ou d'une époque, il suffit de ces quatre facultés premières, qui se présentent partout, comme leur élément spirituel et distinctif.

De même que, dans l'esprit de chaque homme pris individuellement, et dans tout système donné, soit philosophique, soit poétique, ou scienti-

fique, en général, dans un ouvrage quelconque de raisonnement ou d'imagination; de même, dis-je, que dans l'ame de chaque individu, et dans tout produit de la pensée et de l'action humaine, on découvre et on distingue clairement comme élément prépondérant soit une raison, base de la morale, et ordonnant tout systématiquement, ou une imagination féconde et créatrice; soit un entendement pénétrant et lumineux, ou une volonté forte et puissamment caractérisée; de même, quoiqu'il soit plus facile et plus sûr de saisir, dans une analyse psychologique de l'individu, les traits caractéristiques de cette combinaison quaternaire du moi humain, que dans les apparitions passagères et mouvantes de la vie active et sociale; de même retrouve-t-on cependant ces quatre facultés, soit que l'on considère l'ensemble de l'histoire, soit que l'on étudie la vie morale ou l'état intellectuel d'un peuple, son génie propre, et la tendance particulière de son esprit; et cette assertion s'applique à quelque époque, à quelque nation que ce soit du monde ancien.

Outre que nous voyons ainsi comment chacun de ces peuples comprit, développa, ou altéra même les traditions sacrées, parole extérieure ou expression des croyances antiques, nous apercevons encore quelle forme et quelle direction prit séparément chez eux la parole inté-

rieure, je veux dire ce fond intime du moi humain et de la vie de l'intelligence. Il existe donc une différence sensible entre les deux grands peuples de l'antiquité dont nous venons de parler, et qui sont situés, l'un aux extrémités orientales, l'autre dans la partie méridionale de l'Asie; et c'est surtout ici qu'il convient d'établir l'opposition qui existe entre la raison et l'imagination. Sous le point de vue général et historique, dans ses rapports avec l'état intellectuel d'un peuple, la raison est toujours cette faculté de l'intelligence, d'où dérivent les formes grammaticales et les procédés logiques, qui ordonne systématiquement, qui discute selon les lois de la dialectique, et qui règle convenablement le côté pratique de la vie, tant qu'elle se lie à l'ordre immuable et voulu de Dieu. S'en sépare-t-elle au contraire, en voulant tout tirer de son propre fonds et du moi humain, sa prudence alors n'est plus qu'égoïsme; l'intérêt entre dans tous ses calculs, la raison déréglée est en un mot le principe et la source de tous les systèmes arbitraires de science ou de morale; elle conduit à l'anarchie des partis et des sectes.

Mais l'imagination n'est point, faculté purement poétique, résumée dans les étroites limites de l'art et de la fiction; elle est encore comme le grand levier de la science; et sans elle, point de recherches, ni de découvertes scientifiques.

Enfin l'âme possède en outre une puissance d'imagination plus élevée, toute de spéculation, et dont la sphère propre est un mysticisme à peu près semblable à celui que nous avons signalé dans l'Inde; et quand même un mysticisme tel que celui qui fait le fond de la philosophie indienne viendrait à s'épurer de l'alliage de toute conception sensible, quand il cesserait entièrement d'être symbolique, certes on aurait également tort de vouloir dénier à l'imagination toute part active dans ce changement; et dans cette tendance spéciale de l'esprit humain.

L'élément prédominant de l'esprit chinois est la raison et non l'imagination. L'étude que nous avons faite précédemment de ce peuple, d'après les meilleures autorités et d'après les témoignages de l'érudition moderne, nous dispense d'entrer dans de plus longs détails, et de prouver de nouveau ce fait, qui ressort visiblement de l'ensemble de nos considérations. Dans le principe, lorsque l'antique morale de la Chine reposait sur le culte pur de la divinité, et non sur un culte défiguré par des fictions de tout genre, comme chez les autres peuples; lorsqu'elle avait pour base l'excellente doctrine de Confucius; alors le principe de leur vie sociale et politique était surtout dans la saine raison; règle de la justice et des mœurs, source de l'ordre divin; de là vient qu'ils donnaient à l'être

souverain la dénomination de raison divine. Quand, à l'exemple de ce peuple, certains écrivains de notre siècle appellent pompeusement Dieu, la raison divine, je ne puis me faire à cet idiotisme chinois, retenu que je suis par l'intime conviction, qui préside ici comme à tout le reste de cet ouvrage, que Dieu est bien sans doute un esprit, mais qu'il ne s'ensuit nullement que Dieu soit la raison ou que la raison soit Dieu. La raison, prise en soi et dans toute l'étendue scientifique de son acception, ne peut pas plus être attribuée à Dieu comme faculté, que l'imagination. Cette dernière faculté enfanta la mythologie poétique de l'ancien paganisme; et l'autre, entendue dans son véritable sens et non dans une fausse acception, désigne proprement et toujours le rationalisme, ce paganisme moderne de la raison, vers lequel les peuples les plus anciens et principalement les Chinois, ont manifesté un secret penchant et un vif attrait.

Au lieu de la saine et droite raison, toujours soumise et docile à l'ordre divin, on les voit aussi bientôt se livrer à une autre raison, d'une sagesse égoïste; raison sophistique, disputeuse, déchirée par l'anarchie des sectes, et destructive, dans son nouveau plan révolutionnaire, des principes antiques et des traditions sacrées.

Chez les Indiens au contraire, l'imagination se montre, d'une manière visible et frappante,

l'élément principal de la science, la poussant secrètement au mysticisme, dont la philosophie de l'Inde lui est redevable. Cette surabondance créatrice d'une imagination vigoureuse et riche de poésie apparaît dans leurs gigantesques constructions, qui ne craignent pas la comparaison avec celles de l'Égypte. Leur poésie même, qui pour la richesse et l'inépuisable variété d'invention qu'elle manifeste, ne le cède en rien à celle des Grecs, s'en approche souvent aussi par la beauté des formes. Et si l'ensemble de leur système mythologique ressemble plutôt à celui de l'Égypte, par ses traits caractéristiques et fondamentaux et par l'enchaînement de tous ses dogmes; d'un autre côté, son vêtement poétique, ses grâces, son genre d'exposition si entraînant et si animé, rappellent sensiblement la mythologie des Grecs. Ainsi donc une tendance si distincte et si tranchée de l'esprit indien, nous autorise à prononcer que l'imagination était chez ce peuple l'élément intellectuel ou la faculté souveraine.

Comme entre les Indiens et les Chinois, il existe entre les Hébreux et les Égyptiens une grande disparité, et dans la tendance propre de leur esprit, et dans la faculté prédominante de leur *moi*; disparité qui revêt une autre forme, et qui touche plus intimement encore au fond du cœur humain. Aussi je me permettrai d'anticiper sur mon sujet, et d'interrompre quelques

instants l'ordre ethnographique que j'ai constamment suivi en traçant successivement et avec toute la fidélité et toute l'exactitude possibles le caractère de chaque nation. Je veux ici et avant d'aller plus loin, dresser, par le rapprochement et le parallèle des quatre grands peuples anciens, qui jouèrent le principal rôle à cette époque primitive de l'humanité, comme un tableau général dans lequel toutes les observations ultérieures puissent rentrer, et qui serve de base et de règle à tout ce qui suit. Ce rapprochement complètera l'intelligence historique de cette première période du monde; et chaque particularité, mise à la place qui lui revient dans l'ensemble, ne pourra que gagner en clarté.

Pour caractériser en quelques mots ou par quelques traits principaux la tendance et l'élément prédominant de l'esprit égyptien, malgré l'insuffisance de ces esquisses rapides et de ces expressions générales, on pourrait se contenter de dire que ce qui distingue essentiellement ce peuple, c'est son intime et profond amour de la science, son entendement actif, qui pénètre ou veut du moins pénétrer même par l'art de la magie, toutes les profondeurs, tous les mystères, et le fonde le plus secret de la nature. L'élément scientifique prédominait tellement dans leur esprit et leur civilisation, que l'architecture même se liait chez eux à l'astronomie par des rapports

bien plus intimes que chez aucun autre peuple de l'antiquité. Aussi la plupart de leurs monuments ou de leurs grands ouvrages d'architecture ont-ils un sens entièrement sidéral. Nous avons déjà parlé de la portée mystérieuse et profonde de leurs croyances sur la mort, ou de leurs cérémonies funèbres. Dans les sciences naturelles, dans les mathématiques et l'astronomie, comme dans la médecine, les Égyptiens furent les maîtres des Grecs, dont les plus grands penseurs; tels que Pythagore et Platon, puisèrent en Égypte les principes et le germe de leurs conceptions philosophiques. La même terre qui donna naissance aux hiéroglyphes fut aussi le berceau des mystères, et ne cessa d'être en aucun temps la mère-patrie de cette foule de dogmes mystérieux, les uns vrais, les autres faux. Je me contente pour le moment de ces courtes considérations sur le caractère général de l'Égypte; d'autres pourront trouver leur place dans la suite de cet ouvrage, lorsqu'il s'agira de compléter et de parachever le tableau de l'esprit égyptien.

Tout est différent chez les Hébreux, qui sous le rapport de la science humaine et de l'art, ne sauraient le disputer aux autres peuples, et n'offrent même avec eux aucun point de comparaison. Le trait saillant et caractéristique de l'esprit des Hébreux, celui qui leur assigne un rang dans l'histoire, c'est spécialement leur volonté,

avec sa tendance si fortement prononcée. Moïse, comme il le dit lui-même, était fort versé dans la science des Egyptiens ; grâce aux soins de la fille de Pharaon, il avait reçu une brillante culture, une éducation toute égyptienne ; ce qui d'après les mœurs et les habitudes du pays, veut dire une éducation toute scientifique. Son nom même, suivant l'opinion de plusieurs écrivains estimables, hébraïsé dans la suite, était originairement égyptien ; car *Mo-uscheh*, comme les Septante l'appellent en grec, signifie aussi en égyptien, *sauvé des eaux*.

Mais ce que nous venons de dire de Moïse, au sujet de la science égyptienne, ne peut s'appliquer au peuple hébreu en général. Son législateur ne trouvant aucunement utile à ses fins toute cette science étrangère, qu'il connaissait à fond, cherchait au contraire à lui en cacher différentes branches. A la vérité, certaines lois mosaïques, et spécialement celles qui, réglant la vie extérieure, le choix des aliments, le régime diététique favorable à la santé, avaient sans doute leur raison et leur principe en partie dans le climat, concordent parfaitement avec des réglemens semblables qui se retrouvent en Egypte ; les anciens législateurs et fondateurs des empires asiatiques, ayant coutume de faire entrer des lois purement médicales dans leur législation, laquelle prévoyait jusqu'aux plus petits accidents

de la vie. Toutefois, chez le législateur hébreu, tous ces réglemens, ces diverses pratiques, renferment un sens plus élevé, et ont une consécration religieuse.

N'allons pas en conclure que Moïse a tout emprunté à l'Egypte, reproche que lui ont adressé tant de censeurs modernes, hommes renfermés dans les étroites idées du présent et auxquels il est bien difficile de comprendre exactement l'esprit de l'antiquité. Ce serait encore une grossière erreur que d'imaginer et de prétendre qu'il cachait à tout le peuple cette science, fruit de son éducation égyptienne, et qu'il la réservait seulement pour lui et pour quelques uns de ses affidés. Un autre principe d'une nature plus élevée et qu'il ne devait point à l'Egypte brille dans toute la personne, dans toute la conduite de Moïse, soit comme écrivain ; soit comme législateur et auteur du gouvernement hébreu, soit enfin comme maître et guide du peuple juif ; principe sublime, qui avant d'éclater au dehors avec une force toute divine, se préparait et se développait silencieusement dans son ame, pendant les quarante années qu'il passa au désert, chez Jethro, qualifié à juste titre du nom d'émir, ou de petit prince d'une tribu de pasteurs arabes, qui lui donna pour épouse une de ses sept filles.

Par un choix libre, et par des vues pleines de

sagesse, il ne conserva, des coutumes, des sciences égyptiennes, de tout ce qu'il avait trouvé dans ce pays, que ce qui lui parut le plus avantageux et le plus propre à seconder ses dessein. Tout ce qui n'allait point à ses fins, ou ce qu'il croyait dangereux, il le rejeta soigneusement, ou le changea essentiellement en y substituant quelque chose de supérieur; et la science secrète des magiciens de l'Égypte ne put rien contre sa vertu divine et miraculeuse, qui n'eut pas de peine à les confondre en présence de leur roi. Ainsi bien loin qu'il soit même humainement répréhensible sur l'usage qu'il fit de la science et de la civilisation égyptienne, toute sa conduite mérite au contraire sous ce rapport la plus haute admiration.

Si d'un côté il nous est permis de supposer que Moïse a si non inventé, du moins réglé et fixé l'alphabet hébreu, comme le premier et le plus grand écrivain de la langue hébraïque, et comme celui qui en posa les fondements et les lois; il est aussi d'un autre côté fort probable qu'il a pu emprunter aux hiéroglyphes égyptiens les vingt-deux lettres hébraïques; attendu que les hiéroglyphes, outre leur sens symbolique, formaient et composaient dès lors un alphabet. Ce qui rend la chose encore plus vraisemblable, c'est que la plupart des lettres de l'hébreu se retrouvent absolument avec les mêmes formes dans

l'alphabet hiéroglyphique, car tout incomplètes que soient nos connaissances sur ce point, et malgré tous les changements que subissent ces caractères symboliques, on en a cependant déjà déchiffré à peu près la dixième partie. Mais pour parler toujours dans notre hypothèse, Moïse ne voulut prendre que ces vingt-deux caractères, laissant de côté tous les autres hiéroglyphes, tous les symboles qui ne pouvaient lui servir; bien plus il écarta soigneusement de sa doctrine et de sa loi, ce symbolisme de la nature, et en défendit l'usage à son peuple avec une sévérité inexorable, prévoyant bien que, si en cette matière il venait à faire la moindre concession à l'esprit de symbolisme, s'il le favorisait tant soit peu, en lui donnant quelque pied, bientôt alors rien ne pourrait l'arrêter; et que son peuple, détourné du chemin qu'il devait suivre et poursuivre, s'égarerait en marchant dans la voie des autres nations infidèles. La suite de l'histoire du peuple hébreu a suffisamment prouvé combien il importait d'écarter de la loi mosaïque tout ce qui pouvait avoir quelque rapport avec le culte des idoles.

Mais quelle est proprement la direction que le législateur, le fondateur du gouvernement des Juifs, et tous les anciens patriarches, firent prendre à l'esprit, au génie et aux facultés morales de ce peuple? Essentiellement différent de

cette science égyptienne, de cet entendement qui scrute les profondeurs les plus secrètes de la nature et cherche à en pénétrer tous les mystères avec le secours de la magie, l'élément qui prédomine ici est la volonté, mais une volonté qui cherche sérieusement et avec amour dans les hauteurs des cieux le Dieu créateur, si élevé au-dessus de toute la nature; et qui marchant ensuite aux clartés de sa lumière enfin connue, obéit à ses préceptes avec une foi généreuse et une inébranlable fermeté, et s'abandonne à sa conduite paternelle, sans reculer ni devant une mer mugissante, ni devant les sables arides du désert. Ce n'est pas qu'on prétende que le peuple hébreu ait été universellement et toujours pénétré de ces sentiments, ni constamment animé d'un esprit aussi pur. Tant de pages de son histoire déposeraient contre nous, en prouvant que trop souvent il fut infidèle. Mais au fond c'est à un tel perfectionnement de la volonté, que voulaient amener la nation juive, Moïse, et les autres hommes choisis de Dieu, lorsqu'ils lui donnèrent cette première et puissante impulsion, et cette tendance uniforme qui est devenue son caractère distinctif et historique ainsi qu'il est celui des premiers et des plus anciens patriarches, et qu'il se représente dans toutes les saintes écritures de l'ancien Testament.

Mais sans examiner ici les nuances diverses et

les exceptions que peut offrir ce caractère national, signalons toutefois une vérité profondément philosophique, et qui repose aussi, si l'on veut, sur un principe de psychologie : c'est que l'entendement n'est point proprement pour l'homme le moyen de connaître les choses de Dieu; mais que c'est bien plutôt la volonté, une volonté ardente à poursuivre, de tout l'essor de ses désirs, la lumière de la vérité qui est Dieu même, prompte à s'ouvrir à cette lumière, aussitôt qu'elle est illuminée de ses rayons, docile enfin à répondre à sa voix intérieure et à son divin appel. Oui, nous le répétons, l'entendement, du moins l'entendement seul, n'est point à la rigueur l'organe qui transmet à l'homme la connaissance des vérités divines. L'entendement peut, il est vrai, être saisi et éclairé d'une certaine lumière; mais si l'entendement n'est point secondé de la volonté, et si celle-ci s'engage dans des voies contraires, alors cette lumière, reflet de connaissances sublimes, s'obscurcit, devient incertaine et vacillante; ou si elle conserve encore quelque éclat, elle se change en une lueur trompeuse et illusoire.

Sans le concours d'une volonté droite, la lumière de la vérité ne peut être ni pure ni durable, parce que la volonté doit être le principe et le fondement de toute vérité, de toute science, et des magnifiques connaissances qui nous seront

révélées un jour. En d'autres termes, ainsi que le Dieu que nous adorons et reconnaissons comme l'être souverain ; est un Dieu vivant ; de même la vérité, qui est Dieu, est une chose vivante qui ne peut être puisée qu'à la vie, possédée que par la vie, et développée que dans la vie. Dans cette vie présente, dans cette vie terrestre, pendant ces jours de guerre, de ruine, d'angoisses et de troubles, époque que les Indiens regardent comme le quatrième et dernier âge du monde, et qu'ils désignent par le nom de *Kaliyug*, comme le règne du malheur et de la misère ; la voie que l'homme doit tenir pour parvenir à la connaissance de Dieu, à la vérité et à la vie bienheureuse, est une voie d'attente, de patience, de persévérance pendant le combat ; comme une préparation pénible, mais qui s'attache et se cramponne fortement à l'espérance. Le désir ou l'amour est le principe et le fondement de toute science élevée, de toute vraie connaissance sur Dieu. Persévérer dans la poursuite de la vérité et dans la foi, soutenir la lutte de cette vie, c'est déjà avoir parcouru la moitié de la carrière ; mais le but n'est jamais ici-bas pour l'homme qu'un but d'espérance. La voie nécessaire à la préparation de l'homme est longue et difficile ; il n'y marche qu'à petits pas, sans pouvoir, malgré les plus généreux efforts, la franchir tout d'un trait ou l'éviter.

Le dernier degré de perfection et le plein con-

tentement de l'âme consistent dans son union parfaite avec Dieu ; mais Dieu ne se laisse point approcher, atteindre, et mener au gré d'une volonté capricieuse, ni uniquement par l'acte de toutes les facultés de l'intelligence fortement concentrée sur un seul objet, ni encore par une espèce de toute-puissance de la pensée proprement dite ; comme la philosophie de l'Inde l'a imaginé, et comme les philosophes modernes de l'Allemagne ont paru l'entendre. De là vient que le caractère et l'histoire du peuple hébreu ont été si peu compris, si souvent méconnus, parce que les hommes de notre âge, dont la philosophie tend toujours de plus en plus vers l'absolu, et finit par devenir elle-même absolue, quelque direction qu'elle suive, ne peuvent plus se retrouver et se reconnaître à cette époque de préparation et d'attente, à ce développement lent et progressif, qui n'est cependant pas moins nécessaire à l'esprit, pour arriver à une connaissance complète, qu'il n'est indispensable au corps pour atteindre son entier accroissement.

Or, l'existence et l'histoire de la nation juive tombent à cette époque de divine attente, comme un degré de la merveilleuse échelle que l'humanité doit gravir pendant le temps de sa préparation. Toute son existence reposait sur l'espérance, et le point suprême, qui était le centre de sa vie spirituelle, se trouvait reculé bien loin dans

l'avenir. Et c'est en cela surtout que consiste la plus importante différence entre la tradition sacrée des Hébreux et celle des autres peuples de l'Asie. A part les réglemens liturgiques et les préceptes de morale, toujours dans les anciennes archives et dans les livres traditionnels de ces peuples, placés plus près des sources de la révélation primitive que les nations plus jeunes de l'occident civilisé, l'écrivain reporte de préférence ses regards vers un passé dont la gloire lui arrache de pénibles regrets, sur ce que l'univers et l'homme ont perdu. On lit dans ces traditions de l'antique croyance plusieurs descriptions admirables de l'état fortuné du monde, alors que la nature plus belle et plus rapprochée du ciel était visitée et peuplée de génies supérieurs et d'esprits divins; car ce n'était pas seulement le petit jardin d'Eden, mais la création tout entière qui jouissait de cet état d'innocence céleste et de bienheureuse enfance, avant que la haine eût pris possession de l'univers, et que la mort eût été enfantée.

Dans sa révélation, destinée spécialement à la nation juive, Moïse gardant une sage réserve, emprunta fort peu de choses à toute cette multitude de pieux souvenirs si touchants, et à cette collection de traditions antiques; il prit seulement ce qui lui semblait indispensable et absolument nécessaire à l'accomplissement de ses

desseins ou plutôt des vues de Dieu sur son peuple. Et néanmoins ce peu de pages, cette préface symbolique, mais si courte, des livres mosaïques, renferment pour nous dans ces âges reculés, un trésor de vérités profondes, où nous pourrions puiser abondamment des éclaircissements d'une valeur déjà historique, si nous savions en consulter avec simplicité le sens, qui lui-même est si simple. Mais d'ailleurs l'ensemble de ces livres participe en général de la vie et du mode d'existence du peuple hébreu, peuple tout d'avenir et qui tenait presque toujours ses regards fixés sur l'avenir. Or, puisque tous les livres de l'Écriture sainte, si différents des monuments historiques, des livres sacrés et des traditions primordiales des autres peuples sont prophétiques, et suivant le texte pur et littéral, et dans le sens qu'ils renferment; puisque tous ses écrivains sont prophètes, depuis le premier législateur qui affranchit et sauva du joug égyptien son peuple, si spécialement choisi pour ce seul et unique but, tant par la nature que par la direction habituelle de son esprit, jusqu'au prophète-roi, qui chanta les psaumes, et jusqu'à ce dernier cri de l'espérance et de la promesse retentissant dans le désert; comment refuserait-on d'appeler prophète, dans le sens le plus vrai et le plus élevé du mot, un peuple qui l'a été d'ailleurs et l'est encore historiquement, d'après le rôle éton-

nant qu'il a constamment soutenu dans le monde?

A ces quatre peuples anciens chez lesquels la parole interne, phénomène le plus intime de la conscience, suivit dans ses développements des voies toutes contraires, et dont la tradition et la révélation première n'offrent ni les mêmes formes, ni le même caractère; on peut, afin d'achever ce parallèle si fécond pour la science, ajouter un cinquième peuple, les Perses; nation à la fois conforme et opposée aux quatre autres sous des rapports divers, se rapprochant de celles-ci par ses idées, ses conceptions philosophiques, ou encore par son langage et par le tour de son imagination; ayant au contraire avec celles-là un point de contact social et politique; tellement qu'elle semble tenir un milieu entre toutes les autres. Les Perses forment dans l'histoire ancienne la transition de la première période du monde à la seconde, qu'ils ouvrent en donnant naissance à l'esprit de conquêtes proprement dit; habitude qui, transmise par eux aux Grecs, puis aux Romains, se perpétue de génération en génération, à travers les âges, comme un principe interne de destruction et de mort; comme un mal sans cesse engendré de lui-même, et dévorant l'humanité avec une fureur toujours renaissante; habitude du reste devenue héréditaire parmi les peuples, et qui

reparaît en son temps dans l'histoire moderne.

Mais considérés sous le point de vue moral et relativement à leur religion ou à leurs croyances sacrées, les Perses rentrent tout-à-fait dans notre première catégorie des quatre peuples les plus anciens de l'époque primitive; et ne peuvent même être comparés à d'autres; car sous ce rapport ils diffèrent tellement des Phéniciens et des Grecs, qu'on ne peut trouver entre eux aucun terme de comparaison; et tout parallèle établi entre des objets d'une nature si différente, ne peut présenter aucun résultat utile. Ils tiennent beaucoup des Indiens par leur langue, par leur poésie et par leurs traditions poétiques. Leurs vastes conquêtes qu'ils poussèrent jusque dans l'Asie centrale, les provinces qu'ils y fondèrent, les mirent en rapport avec l'*empire céleste* des Chinois, sur les confins de cet orient si complètement isolé du monde occidental. Les démêlés politiques qu'ils eurent avec l'Égypte ne finirent que par l'asservissement de celle-ci. Leurs traditions sacrées s'accordent avec les doctrines religieuses des Hébreux, mieux que celles de tous les autres peuples. Ils s'en rapprochent aussi davantage par leurs idées sur Dieu, et sur les choses divines.

En effet, ils avaient une doctrine et des croyances sinon tout-à-fait conformes, du moins très ressemblantes à celles des Juifs, sur

le roi du ciel, père de l'éternelle lumière et de la région si pure où elle réside ; sur la parole incréée qui a fait toutes choses, sur les sept puissants esprits prosternés devant le trône de la lumière et de la toute-puissance ; sur la splendeur des armées célestes qui l'entourent, enfin sur l'origine du mal et la puissance du prince des ténèbres, chef des esprits rebelles, ennemis de tout bien. Qu'à tout ceci il pût se mêler et qu'il se soit effectivement mêlé certaines idées, jugées comme fausses par les Hébreux autrefois, et par nous aujourd'hui, cela se conçoit, mais ne détruit en rien l'étroite parenté historique dont il s'agit ici.

On ne saurait disconvenir du moins que Cyrus et la nation des Perses, annoncés et caractérisés d'une manière si remarquable dans les livres historiques de l'ancien Testament, se distinguent d'une manière frappante du reste des peuples païens. On ne peut même les ranger proprement parmi ceux-ci, car l'horreur et l'éloignement que leur inspiraient par exemple l'idolâtrie et le *fétichisme* des Egyptiens étaient plus prononcés, et se manifestèrent plus distinctement chez eux par les actes de leur vie politique, que chez la nation juive. Leur domination en Egypte fut un temps de véritable persécution religieuse ; et sous Cambyse, ils dressèrent contre le culte Egyptien un plan de destruction systématique.

De même dans son expédition contre la Grèce, Xercès détruisit partout les temples, pour consacrer à leur place des chapelles au feu. On ne saurait en douter, les conquêtes des Perses se mêlaient, du moins généralement et dans le principe, à des idées religieuses ; et c'est un fait qu'il ne faut pas oublier pour bien suivre la marche de ces événements, et pour entrer dans les vues et dans le véritable esprit de ces grandes commotions qui ébranlaient le monde.

Au sujet de l'adoration du feu, on ne doit point accuser les anciens Perses d'avoir divinisé les éléments, ou leur supposer le culte de la nature sensible. Dans leur religion toute spirituelle, le feu terrestre et le sacrifice n'étaient que le signe ou le mémorial de la prière, et d'une force supra-sensible et divine, dont ils étaient moins sévères que les Hébreux à rejeter tout symbole ; quoique l'emblème ait toujours eu chez eux un autre caractère que dans le paganisme symbolique de l'Inde et de l'Égypte. Cette noblesse et cette dignité qui distinguent les mœurs et la vie des premiers Perses ; cet amour fort et puissant de la nature qui en fait le fond, offrent à l'imagination quelque chose d'attrayant et de gracieux.

Voudrait-on, de ces remarques si courtes et si insuffisantes, tirer une conclusion générale, et propre au but que nous nous proposons en cet

ouvrage ? Elle pourrait être conçue en ces termes : que si un poétique souvenir du paradis suffisait à l'homme pour remplir ses hautes destinées ; que si le sentiment lumineux et le pur enthousiasme qu'inspire la contemplation de la nature pouvaient à eux seuls ouvrir les portes de l'éternelle lumière, et déployer à l'œil mortel la magnificence de la cour céleste et des armées angéliques ; si ce but était la seule chose nécessaire à l'homme, ou sa première et dernière nécessité ; et s'il était et pouvait être conforme aux vues de la Providence, d'établir et d'étendre dans l'univers le règne éternel de la pure lumière, à l'aide de ce brûlant enthousiasme de la gloire militaire, de cette générosité morale, et de cette haute vaillance d'une noblesse chevaleresque, telle qu'était alors la noblesse persanne, les Perses sans doute mériteraient la préférence, et auraient droit de se placer en tête des quatre autres peuples asiatiques, quoique ceux-ci soient plus rapprochés des sources de la tradition et de la révélation primitive.

Mais il n'en est point ainsi. La voie de la persévérance pendant la longue attente et l'interminable lutte de cette vie, toute de préparation, est pour l'homme la voie directe, l'unique voie du salut, la seule que le doigt de Dieu lui ait visiblement tracée. De là nous concevons sans peine pourquoi ni les Perses,

nation si généreuse et ayant sur l'univers des vues si élevées, ni les Égyptiens, du reste si savants, et initiés à tous les mystères de la nature et de la science de leur temps, ne furent point cependant le peuple choisi ; pourquoi ce fut au contraire la nation presque imperceptible des Juifs, malgré son infériorité politique et son peu de puissance temporelle ; de sorte qu'elle sert de passage et de point de liaison entre la révélation primitive, et l'entier développement de la lumière resplendissante, aux temps modernes, et qu'elle est destinée à être le ministre ou pour mieux dire le porteur des volontés divines, et à tenir le fil des traditions et des promesses sacrées, depuis l'origine du genre humain jusqu'à la fin des siècles ; pendant que l'illustre nation des Perses, déchue de la connaissance pure de la vérité et des hautes notions qu'elle avait anciennement sur les choses de Dieu, s'est abaissée jusqu'aux superstitions antichrétiennes du mahométisme ; et que le peuple intelligent de l'Égypte est entièrement éteint ou réduit à une petite communauté chrétienne qui conserve un faible reste de l'antique langage.

A la suite de ce coup d'œil général des directions diverses et des voies contraires, dans lesquelles se jeta et se partagea dès l'origine l'esprit humain ; après ce parallèle des cinq principaux peuples, que nous venons d'établir, comme le

centre et la base de la première période du monde, en le resserrant et le formulant toutefois dans une idée simple et précise; il nous faut encore retoucher et étendre ce tableau, et finir de caractériser certaines nations, en ajoutant quelques traits essentiels que nous avons omis; avant de passer, avec les Perses, à l'examen de la seconde période antique, qui désormais beaucoup plus rapprochée de nous et plus intelligible se développe à nos regards avec plus de lumière et de clarté.

Lorsqu'on cherche la première origine du paganisme, on peut s'adresser à l'Inde; mais il ne doit pas être question de la Chine, dont l'antique et primitive religion toute patriarcale rendait un culte pur à la divinité. Ce ne fut que plus tard, et lorsque la secte de Tao-ssé, en propageant le rationalisme et en le rendant universel, eut suscité sous le règne puissant et glorieux du premier empereur absolu, une révolution qui battait en ruine les institutions religieuses, morales et politiques de cet empire, que bientôt alors le vrai paganisme et le culte de dieux étrangers s'introduisirent avec la religion indienne de Boudd'ha. Ce renversement du vieil édifice social, de l'antique croyance et de l'ancien système graphique, toutes choses inséparablement unies chez les Chinois, était évidemment une révolution dans les idées, dans les principes

et dans l'opinion publique. La persécution et le supplice d'une foule de lettrés, la destruction par le feu de tous les livres qui existaient alors, étant autant de coups portés exclusivement contre l'école de Confut-zée, attachée fortement à l'ancien ordre moral et politique; ce n'est point une conjecture arbitraire ou hasardée, que d'attribuer une grande part à cette révolution violente, et à ce bouleversement d'idées, à la secte ennemie et rationaliste de Tao-ssé, que doit avoir aussi favorisée le premier prince absolu, Shihoaugti. Quoique son règne ait brillé à l'extérieur, et par la construction de la grande muraille, et par les colonies chinoises qu'il établit dans le Japon, vu le despotisme de sa volonté, il n'était au fond rien moins qu'un révolutionnaire; en sorte que, malgré l'énorme distance des temps et des lieux, la grande catastrophe survenue dans l'empire chinois, il y a tantôt deux mille ans, nous offre, en tenant compte sans doute de la diversité des mœurs et des formes, certains traits d'analogie et de ressemblance avec celle que notre siècle a vue et ressentie.

Mais pour lever les contradictions qui semblent nous jouer ici et nous ballotter, lorsque d'un côté nous voyons citer avec éloge le culte pur et patriarcal des Chinois; leur état social proportionnellement très civilisé dès une si haute antiquité, leurs sciences, leurs arts et leur

industrie si développés et si avancés ; quoique la décadence les eût déjà atteints ; et que d'un autre côté nous rencontrons certains passages ayant trait à la rudesse, aux commencements faibles et incertains, à la pauvreté tant de leurs premières conceptions philosophiques et symboliques, que de leur ancien système graphique, et des principes élémentaires sur lesquels il se fonde ; il suffit alors d'ajouter que dans le vaste pays de la Chine, comme chez plusieurs autres peuples policés, l'histoire nous montre derrière la race souveraine qui appartient par sa civilisation aux temps historiques, une autre race indigène, inculte, ou du moins très sauvage ; et d'un développement intellectuel moins avancé. Établie dans plusieurs provinces sous le nom historique et spécial de Miao, qui désigne sa qualité de race primitive et indigène et tout à la fois de race moins civilisée, elle s'est conservée jusque dans les temps modernes.

Généralement la critique historique s'accorde à reconnaître dans l'antique période comme deux souches de peuples appartenant à des races plus ou moins anciennes, de la même manière que le géologue trouve à la superficie de la terre deux sortes de gangues, formées aussi à deux époques bien distinctes. Ainsi dans la Chine le peuple nouveau venu, tout en jetant proprement les bases et les premiers fonde-

ments de l'état et du gouvernement chinois, en devenant par sa culture plus avancée la source de la civilisation de la société chinoise, adopta encore jusqu'à un certain point les mœurs et les habitudes, le langage et peut-être aussi l'écriture symbolique de l'autre peuple à demi sauvage ; comme le firent en partie les européens, lorsqu'ils voulurent civiliser et régénérer par une éducation meilleure les Mexicains et d'autres peuplades également tombées au dernier degré de la barbarie ; comme ils devraient le faire de nouveau dans des circonstances semblables, pour réussir et voir leurs intentions louables couronnées d'un heureux succès.

Ramenés constamment vers le nord-ouest et vers la province *Schensi*, s'il ne nous faut remonter au-delà lorsqu'il s'agit de l'origine de la nation chinoise et de sa civilisation, nous avons en cela une nouvelle preuve ; confirmée d'ailleurs par tant de témoignages authentiques, que ce vaste plateau situé au centre de l'Asie occidentale fut originairement le point de départ de toute la civilisation asiatique. Que d'un autre côté la partie septentrionale des monts *Himalaya*, et la contrée ultérieure située pareillement au nord ait été, ainsi que nous l'avons précédemment remarqué, suivant le témoignage du pays, le berceau de la tradition indienne et de la première culture de l'esprit

humain, c'est ce que confirment encore ces grandes ruines, et ces grottes ou ces temples immenses, taillés dans le roc, près de l'ancienne et célèbre ville de Bamyan. Bien que cette ville ne soit pas dans l'Inde, mais plus au nord, dans le Hindukuh, à peu près vers Caboul; cependant ses ruines ont absolument le style et le faire de l'architecture indienne proprement dite, et rappellent parfaitement ces œuvres colossales et symboliques qu'on retrouve en si grand nombre dans l'Inde; telles que ces constructions gigantesques d'Ellore, au milieu de la province méridionale de Dekhan, celles de l'île Salsette et Elephantine, non loin de Bombay et de l'île de Ceylan, ou encore celles de Mavalipurau, sur la côte même où se trouve Madras.

Ce sont tous d'immenses temples avec leurs portiques, ou construits dans les cavernes des montagnes, ou taillés dans le roc vif, étagés le plus souvent les uns sur les autres, ou rangés sur une file, avec des bâtiments spécialement destinés aux brahmines, ou aux troupes de pèlerins; temples d'une telle dimension qu'ils occupent un demi-mille et plus, tant en longueur qu'en largeur. Aussi servent-ils de but à de véritables pèlerinages, où jusqu'à cent mille pèlerins affluent de toutes les contrées de l'Inde; que dis-je? chose incroyable, un écrivain anglais, qui parle comme témoin oculaire, en porte le nombre

dans sa relation à deux millions et demi. Outre les statues colossales des dieux, et les images des animaux sacrés, au nombre desquels il faut compter l'éléphant et le naudi, nom que porte le taureau consacré à Shiva, les parvis de ces temples sont encore couverts d'une multitude de figures sculptées, représentant diverses scènes de la mythologie indienne.

Les bosses de ces sculptures ressortent tellement, qu'on les dirait suspendues par le dos à la muraille, et leur nombre est si extraordinaire que, dans les ruines de Bamyan, il se monte à douze mille. Encore n'a-t-on pas pu en faire un compte exact, vu l'épaisseur des forêts qui entourent ces tristes décombres, et qui devenues la retraite des tigres et des serpents, en rendent l'approche dangereuse. Plusieurs des statues de Bamyan, aux formes gigantesques, ont été mutilées par les mahométans, dont les corps d'armées ou de simples détachements, que le hasard amène dans les environs, ne se retirent jamais sans avoir braqué des canons contre les figures maudites des dieux de la mythologie indienne.

Quant à l'architecture indienne, elle se donne carrière et déploie principalement ses ressources dans les innombrables ornements et dans la belle exécution des colonnes, dont les rangs alignés comme une forêt, et pressés souvent en gerbes, servent d'appui à la lourde masse du rocher.

Malgré la variété d'invention qui distingue cette architecture, et que présentent les temples construits dans les grottes et les montagnes cavernouses, ou taillés dans le roc vif, on y remarque cependant un goût prédominant pour la forme pyramidale ; en même temps que l'art des voûtes y semble presque inconnu, y paraît du moins peu développé. On rencontre aussi dans l'Inde des constructions de murs, formés de l'assemblage d'énormes blocs de pierres ou de quartiers de roches grossièrement travaillés, et semblables aux anciennes murailles cyclopéennes. Les magnifiques ouvrages des Anglais sur ce sujet rendront tout ceci plus intelligible au lecteur curieux des arts de cette contrée ; et l'on peut difficilement, sans ce secours, et par une simple narration descriptive, connaître parfaitement la nature et le caractère propre d'une architecture semblable.

Il est d'autant plus malaisé de parler de l'histoire politique des Indiens, qu'ils ont à peine une histoire proprement dite, et des ouvrages historiques dans le sens que nous l'entendons. Liée à la mythologie et presque confondue avec elle, l'histoire chez eux se trouve éparse, et dans leurs vieux mythes poétiques, spécialement dans leurs deux poèmes nationaux historico-épiques ; le Ramayan et le Mahabharat ; et dans les dix-huit Puranas, comme aussi dans le recueil clas-

sique, moitié mythologique et moitié historique de leurs légendes populaires ; et encore un peu dans les traditions de quelques dynasties ou provinces ; ouvrages qui non-seulement mêlent la mythologie à l'histoire, mais qui le plus souvent sont encore des traités de philosophie et de théologie.

Ainsi d'un côté, l'histoire moderne de l'Inde, généralement plus authentique depuis la première conquête des mahométans, l'an 1000 de notre ère, est sans intérêt pour la question générale et le point historique qui nous occupent en ce moment, puisqu'elle ne traite pas directement de la civilisation indienne, et qu'elle ne donne à ce sujet aucun éclaircissement complet ; et d'un autre côté, la vieille histoire de l'époque antique est le plus souvent fabuleuse ; elle est au moins, pour me servir d'expressions plus modérées et plus justes à la fois, pleine de traditions mythologiques ; de sorte que ce ne serait pas un travail médiocre que de dégager l'histoire pure et véritable de tous ces mythes et de ces traditions qui l'enveloppent et la travestissent : d'ailleurs cette œuvre n'a pas été jusqu'ici tentée par une critique assez habile et suffisamment exercée.

La chronologie indienne a cela de commun avec l'histoire, sa sœur comme science, qu'elle est, quant à l'époque antique, complètement fa-

buleuse, et souvent pour les temps modernes, douteuse et incertaine. L'évaluation de la durée des trois premières périodes du monde, et le nombre d'années qu'on assigne à chacune d'elles, doivent être plutôt entendus dans un sens purement astronomique, sans pouvoir servir de règle à la critique historique. Seulement la quatrième période qui, dans le livre nommé *Kaliyug*, comprend ces derniers temps, règne d'extrême infortune et d'universelle misère, peut en quelque sorte être considérée comme une époque historique, dont ce livre fait monter la durée à quarante siècles, et qui a commencé à peu près 1000 ans avant notre ère. Quant à la marche ultérieure de l'humanité et à sa fin, comme sur le caractère qu'elle doit avoir relativement à l'histoire universelle, les Indiens n'ont qu'une opinion bien simple; ils croient que d'abord de grands malheurs affligèrent le genre humain, mais que plus tard les temps deviendront meilleurs.

L'époque proprement historique à laquelle les données chronologiques commencent à devenir plus positives, et qui sert ordinairement de point de départ à leur histoire, est celle du roi *Vikramaditya*, qui gouvernait la partie civilisée de l'Inde, un peu avant Auguste, empereur du monde occidental; environ soixante ans avant notre ère. C'est à la cour de ce souverain

que vivaient les savants et les poètes les plus célèbres de cette seconde époque de la civilisation indienne, entre autres *Kalidas*, dont le beau poème dramatique, *Sacotala*, est parvenu à notre connaissance par des traductions en anglais et en allemand. L'âge où fleurissaient véritablement la littérature et la poésie modernes de l'Inde, l'âge dont *Kalidas* est un des premiers ornements, tombe au siècle de *Vikramaditya*. L'ancienne poésie indienne, spécialement les deux grands poèmes épiques déjà nommés ci-dessus, appartiennent à l'époque antique des temps primitifs et fabuleux; en tant du moins qu'on recule l'existence de leurs auteurs jusqu'alors, et qu'ils sont eux-mêmes des personnages en quelque sorte fabuleux. Toutefois on doit faire observer ici que, de ces productions épiques de l'antiquité, à descendre jusqu'à *Kalidas* et aux poètes ses contemporains, il existe, je ne dis pas seulement dans le style et la partie technique des vers, mais dans la langue même, une énorme différence et une disproportion non moins grande qu'entre Homère et Théocrite, ou les autres poètes *idylliques* de la Grèce.

Le plus ancien des deux poèmes épiques de l'Inde est le *Ramayana*, attribué à *Valmiki*, qui chante *Rama*, son amour pour la belle princesse *Sita*, et sa conquête de Lanka, aujourd'hui l'île de Ceylan. Quoique les vieilles traditions du pays

parlent sans cesse de héros victorieux et de monarques étendant au loin leur puissance; cependant il paraît que, même dans le temps dont nous venons de parler, l'Inde n'était point réunie en une seule et vaste monarchie, mais qu'elle était au contraire partagée en plusieurs principautés, comme au temps moderne, avant l'invasion étrangère; ce qui ne sert qu'à mieux confirmer que cet état politique a été en général le plus ordinaire.

Le recueil le plus complet de la vieille histoire mythologique des Indiens se trouve dans l'autre grande épopée du *Mohabharat*, dont l'auteur ou plutôt l'ordonnateur est Vyasa, qui fut aussi fondateur du *Védanta*, système philosophique le plus répandu et le plus estimé. Ceci nous conduit à l'examen d'une autre propriété remarquable et caractéristique de la littérature et de l'esprit philosophique des Indiens, qui s'éloigne et diffère beaucoup de la marche ordinaire et du rapport réciproque de la philosophie et de la poésie chez d'autres peuples, et nommément chez les Grecs; je veux parler de l'étroite union entre la poésie et la philosophie des Indiens. Plusieurs de leurs anciens livres philosophiques sont écrits en vers, bien qu'il ne leur manque d'ailleurs aucun des avantages d'une analyse logique et d'un développement dialectique. Leurs grands ouvrages anciens, d'une poésie si belle et d'une

exposition si ravissante, sont partout pénétrés et comme tissus d'un sens profondément philosophique. Aussi chez ce peuple, l'histoire de la métaphysique remonte-t-elle aux âges mythologiques, du moins relativement aux auteurs auxquels on attribue l'invention des principaux systèmes; bien que les commentaires qui les accompagnent appartiennent à des temps plus modernes et déjà plus historiques. Le *Mahabharat* contient donc, sous la forme d'épisode; un poème didactique de philosophie; ou plutôt un entretien entre les héros et les personnages mythologiques de ce poème connu en Europe sous le nom de *Bhagavadgita*; et qui a rencontré en Allemagne, dans MM. A. W. Schlegel et W. de Humboldt, deux excellents orientalistes, soit pour l'édition du texte pur samscrit, soit pour la traduction allemande. Les principes de la philosophie du *Védanta* y sont développés tout au long, et il peut en même temps servir comme d'abrégé du mysticisme indien vers lequel toute cette philosophie indienne tendait en dernier résultat, ainsi que l'esprit indien lui-même en général, comme certains traits remarquables et *distinctifs* nous l'ont prouvé précédemment.

Pour atteindre le but que nous nous proposons, et pour assigner exactement à l'esprit indien le rang qu'il occupe dans l'ensemble de la première époque antique, il est moins urgent et

moins nécessaire de donner une analyse et une critique détaillée de toutes les beautés artistiques de sa poésie extérieurement si riche, que de tracer en grand et de parcourir le tableau de sa philosophie : nous allons donc l'exposer maintenant avec ses traits essentiels, et suivant ses divers systèmes.

LEÇON VI.

Philosophie de l'Inde. — Le Sankhya et l'Yogha. — Le Nyaya. — Le Védanta dont la première partie, le Mimansa, n'est que l'exégèse. — Tendance mystique de la philosophie indienne. — Beautés de la langue indienne. — Construction d'une pyramide des langues, composée de trois étages principaux. — Langues comprises dans chacun de ces étages. — Ni l'hébreu, ni aucune langue connue n'est la langue du premier homme. — Classification des religions païennes, non pas d'après les objets de leur culte, mais d'après la différence dans le sacrifice. — Du gouvernement particulier aux Hébreux, et de son régime théocratique. — De la table mosaïque des peuples.

Dans le tableau de la science et de l'état intellectuel de l'humanité à l'époque antique, la philosophie des Indiens, avec son caractère propre, sa tendance particulière, et la place qu'elle occupe dans la suite du développement de l'ancien esprit asiatique, offre un intérêt plus haut peut-être que leur poésie, malgré ses beautés si attrayantes pour l'imagination ; bien que cette philosophie se trouve souvent tissée et mêlée de fictions poétiques, ce qu'on doit attribuer à l'irrésistible propension de la nature in-

dienne vers le mysticisme. Afin d'en donner de suite une idée nette et exacte, et d'embrasser d'une seule vue tout son ensemble, je commencerai par faire remarquer qu'entre les six systèmes indiens, cités ordinairement et avec raison comme les plus remarquables, et dont ceux-là mêmes qui s'éloignent de la philosophie des Védas ne peuvent cependant être considérés comme entièrement répréhensibles; puisqu'ils restent, sous certains rapports, orthodoxes, deux systèmes se tiennent toujours enchaînés l'un à l'autre; tellement que, dans ces espèces de couples philosophiques, le premier est le commencement du second, qui ne fait que tirer et étendre les conséquences des principes posés dans le précédent, ou qui présente une transformation menant vers un autre but plus élevé.

Ainsi la pensée et l'esprit indiens n'ont réellement suivi que trois sortes de voies ou de directions dans ces divers systèmes dérivant l'un de l'autre, et formant tous ensemble le corps de leur philosophie. Et pour qu'on s'en fasse dès l'abord une idée générale, mais suffisamment claire, j'ajouterai une observation : c'est que le premier de ces différents systèmes philosophiques de l'Inde part de la nature, et que le second au contraire part de la pensée ou de l'acte le

plus intime de l'intelligence, autrement du *moi* pensant; tandis que le troisième repose en entier sur la révélation contenue dans les Védas.

La théorie philosophique, dont la nature est le point de départ, et qui est probablement une des plus anciennes, s'appelle *Sankhya*, nom qui signifie philosophie des *nombres*. Toutefois il ne faut pas entendre ce mot dans le sens de la philosophie de Pythagore, où les nombres sont les principes des choses; idée que l'on trouve reproduite presque sous les mêmes formes dans l'*Yking* des Chinois, qui donne les huit *kooua* avec leurs traits symboliques pour le fondement de toute réalité. — Le système indien n'est ainsi appelé que parce que les principes de toute chose et de toute existence y sont énumérés par ordre; au nombre de vingt-quatre ou vingt-cinq. En tête de ces premiers principes est placée la nature; tandis que la raison, non pas seulement la raison humaine; mais la raison universelle et infinie ou l'intelligence, n'est qu'au second rang; de sorte que ce système peut-être considéré comme une philosophie pure et simple de la nature, d'où vient que quelques écrivains indiens l'ont accusé d'athéisme; reproche que semble approuver de son côté le savant anglais Colebroocke, aux mémoires et aux rapports duquel nous devons les renseignements les plus

positifs que nous ayons encore sur la partie philosophique de la science de l'Inde.

Il ne faut pas croire pour cela que ce soit un matérialisme grossier, niant et Dieu et tout principe divin. Les doutes de cette philosophie, d'après les mémoires que je viens de citer, sont plutôt dirigés contre l'acte de la création que contre Dieu. En effet, ils portent sur le motif que le grand Être ou l'Esprit infini avec sa suprême perfection pourrait avoir eu de créer le monde extérieur; et l'on s'y demande comment cet acte de création est possible et imaginable. Ainsi ce serait plutôt ce que la science d'aujourd'hui appelle avec assez de raison dans son langage un système de dualisme complet, système qui imagine et pose deux principes coexistants et indépendants l'un de l'autre : d'un côté la nature avec sa force à elle, qu'elle tire et reproduit éternellement d'elle-même; de l'autre l'éternelle vérité, l'Être souverain, ou l'Esprit infini. Les philosophes de l'Inde étaient tellement disposés à ne voir dans le monde extérieur et sensible que le produit de l'illusion ou un phénomène passager, sans réalité, qu'il est très facile de concevoir comment ils ne savaient point lier à leurs idées mystiques sur la toute perfection de l'Être souverain et de l'Esprit éternel, la création de ce monde que les expé-

riences des sens tendent à faire regarder comme réel, mais qui n'était pour eux qu'un monde de ténèbres, ou tout au plus, dans un degré un peu plus élevé, qu'un état mitoyen d'illusoire apparence; puisque dans l'ordre moral ils ne concevaient et ne plaçaient habituellement l'idée de la perfection suprême que dans un état de repos absolu, et non dans les diverses manifestations de la force active.

Quelques erreurs grossières que renferme le dualisme, il y a cependant une différence immense entre nier la réalité de la création, repousser l'idée de sa possibilité, ou même ne pas la concevoir avec justesse, et rejeter l'existence de Dieu, la nier à la façon de l'athée; ce qui n'est proprement jamais arrivé à ces philosophes. Ce n'est pas que, d'un autre côté, dans ses applications morales, l'idée d'une force libre et élémentaire de la nature ou la croyance à l'éternité du monde, ne paraisse une erreur aussi grave que l'athéisme; mais ici, sous le point de vue scientifique; nous devons faire une soigneuse distinction, et ne pas aller placer cet ancien dualisme sur la même ligne que l'atomisme, doctrine athée, sophistique, et grossièrement matérialiste, ou le classer avec les sectes rationalistes et proprement dialecticiennes qui se produisirent plus tard.

Les rapports et les mémoires des orientalistes,

qui étudient dans ses sources ce théâtre si peu connu du premier développement de l'esprit humain, tout précieux qu'ils soient en eux-mêmes, sont néanmoins encore insuffisants; et il faudrait avant tout un esprit souple à manier la pensée philosophique; pour apprécier et approfondir le vrai sens spéculatif de ces anciens systèmes, la marche générale de leur ensemble, leur tendance secrète; leur nature ou leur originalité propre.

Afin de montrer maintenant comment la philosophie de l'Inde, quelque point de départ qu'elle ait pris, dans quelque voie plus ou moins écartée de sa route habituelle; plus ou moins compliquée et tortueuse qu'elle se soit engagée; sait se retourner tout-à-coup pour suivre la direction distinctive et le but final de toutes les conceptions philosophiques de ce pays. Je citerai en exemple la seconde partie du *Sankhya* nommée *Yogha*, basée sur un tout autre principe, lequel, changeant complètement et battant en ruine la première partie de cette doctrine fondée sur le principe libre inhérent à la nature, y substitue la théorie développée du mysticisme, vers quoi nous sommes constamment rappelés, en étudiant la marche historique de l'état intellectuel de l'Inde.

Suivant cette doctrine, la perfection, terme de tous les efforts humains, est cet état contempla-

tif de l'ame abîmée dans l'unique pensée de la divinité; cet affranchissement absolu de toute pensée et de toute affection, ou encore cette solitude que crée en nous la force d'une volonté inébranlable et entièrement concentrée sur un seul point, en nous isolant de la vie extérieure et même en partie de la vie intérieure, et qui, selon les Indiens, produit et dispense une merveilleuse lumière et une force surhumaine. Le mot même d'*yogha* désigne cette union parfaite de tout notre être et de toutes nos pensées avec Dieu; union qui opère la délivrance de l'ame, en ce sens qu'elle la préserve de l'état désastreux de la métempsycose, unique et dernière fin que se propose la philosophie de l'Inde. Le nom indien d'*ioghui* est dérivé du mot et de l'idée qui servent à désigner ce système philosophique. L'*ioghui* est un solitaire, un pénitent qui, plongé dans les contemplations mystiques, reste quelquefois des années entières immobile à la même place. Afin de présenter une image vivante de ce phénomène si étrange pour nous, et que nous tenons comme incroyable et presque comme impossible, quoique de nombreux témoins oculaires nous l'aient attesté, j'emprunterai au poète Kalidas la peinture animée ou plutôt *horriblement belle*, comme l'appelle un écrivain allemand, qu'il nous fait dans la *Sacotala* de l'état d'un *ioghui*.

Le roi *Dushmanta* demande au conducteur du char de l'*Indra* où est la sainte retraite de celui qu'il cherche ; à quoi l'autre répond : « Va » plus loin que ce bois sacré, là même où tu » vois un pieux ioghui, à la chevelure épaisse et » hérissée, se tenir immobile, les yeux fixés sur » le disque du soleil ; considère-le : son corps » est à moitié couvert de l'argile que les *termites* » déposent ; une peau de serpent lui tient lieu » de ceinture sacerdotale, et entoure à demi ses » reins ; des plantes touffues et noueuses s'en- » trelacent à son cou, et des nids d'oiseaux » couvrent ses épaules. »

On ne doit point prendre ceci pour une exagération poétique, ou pour un caprice de l'imagination ; trop de témoins oculaires déposent de ce fait et le racontent dans des termes tout-à-fait semblables. Aux trois premiers siècles du christianisme, dans ces temps de miraculeuses visions et de vertus surnaturelles, nous voyons quelque chose de semblable dans Siméon stylite ou le saint de la colonne, que les écrivains chrétiens ne citent nullement comme un modèle à imiter, mais plutôt comme une exception extraordinaire et permise une seule fois, pour un motif tout particulier. Les forêts, les solitudes de l'Inde, et surtout les alentours des lieux consacrés aux pèlerinages dont nous avons parlé, sont peuplés de plusieurs centaines de ces hommes étonnants,

phénomènes du plus haut degré d'absorption et d'aberration mentale. Ils n'étaient point inconnus aux Grecs, qui les avaient fait entrer sous le nom de gymnosophistes dans leurs merveilleuses descriptions de l'Inde. Autrefois on eût refusé de croire ce fait, en niant sa possibilité ; mais le doute n'est plus permis lorsque tant de preuves et de témoignages historiques en constatent et en assurent la réalité. D'ailleurs aujourd'hui que l'étonnante souplesse de l'organisation humaine nous est un peu mieux connue, ainsi que les forces étonnantes qui sommeillent cachées en elle, nous nous garderons de rien décider ou juger brusquement et à la légère sur des phénomènes de cette sorte. Un pareil état n'est que l'exaltation magique du *moi* intellectuel, produite par la force de la volonté puissamment concentrée sur un seul et même point ; état qui, poussé aussi loin et tendu outre mesure, pourrait aisément conduire, non pas dans un sens métaphorique, mais dans un sens propre et réel, à l'anéantissement complet de ce *moi*, au renversement de l'intelligence, et, qui plus est, à l'altération du cerveau. Si donc, d'une part, cette puissance de la volonté fixée avec tant de persévérance sur un objet purement intellectuel doit exciter notre étonnement, de l'autre, c'est avec une tristesse profonde que nous la voyons

se consumer d'une manière aussi déplorable sur une idée fausse et vaine.

Essentiellement différent des deux philosophies qui viennent de nous occuper, le second système de la philosophie indienne ne part point de la nature ; il part du principe de la pensée, de l'acte premier de l'intelligence ou du *moi* pensant. C'est le *Nyaya* dont l'inventeur ou auteur est *Gotama* que les premiers orientalistes, et particulièrement Taylor, dans le *Prabodléchandrodaya**, p. 116, confondent avec le chef de la secte des boudd'histes, parce qu'ils portaient tous les deux le même nom ; mais une critique plus exacte les a distingués comme deux personnages divers ; et même Colebrooke prétend trouver dans le Sankhya plus de ressemblance et d'analogie avec le boudd'hisme, que dans le *Nyaya*.

La seconde partie de cette philosophie, qui procède de l'acte de l'intelligence, développe successivement ce principe de la pensée dans la théorie des individualités, des distinctions, des différences et autres divisions secondaires ; de sorte qu'elle embrasse tout ce que les Grecs comprenaient sous le nom de logique ou de dialectique, et en partie ce que nous classons encore sous le même titre. Une multitude d'écrits et de

* Lever de la lune, de la conception intérieure (N. de l'A.).

commentaires ont été consacrés uniquement à l'interprétation et aux développements détaillés de ces idées, de ce sujet, que les Indiens ont exposé et traité à part, en quelque sorte avec la même étendue que les Grecs, et d'une manière presque aussi complète. A l'exemple des Indiens, ce savant anglais, le premier, le seul encore jusqu'aujourd'hui qui ait étudié leur philosophie dans les sources, a donné tous ses soins et une attention spéciale à la seconde partie du *Nyaya*, dont la théorie logique nous offrirait une preuve nouvelle de la richesse intellectuelle de l'Inde et de la variété de ses développements ; si cette étude rentrait directement et immédiatement dans le but que nous nous proposons dans cet ouvrage.

Colebrooke nous fait encore observer que cette philosophie, dans ses doctrines fondamentales, ne se borne pas à une simple logique dans le sens ordinaire du mot ; mais qu'elle est plutôt une métaphysique de toute la science logique. Sur ce point comme sur tout l'ensemble, j'aurais été fort curieux de voir l'idée générale du système exposée avec plus de précision dans quelques extraits originaux et authentiques, et d'y retrouver les raisons qui ont ainsi fait juger de son caractère distinctif, en même temps que les traits de ressemblance qu'il offre avec les autres systèmes et particulièrement avec la philosophie

des bouddhistes. Bien qu'il soit reconnu et certifié historiquement que la doctrine de Bouddha est née d'un système erroné de la philosophie indienne ; cependant le point de sa filiation est loin d'être indiqué d'une manière suffisamment claire et précise, dans les systèmes et les sources qu'on a consultés. Ce qui est certain seulement, c'est qu'il ne peut s'agir ici de la philosophie du *Védanta*, à laquelle, de sa nature, le bouddhisme est aussi opposé qu'au culte des *Védas*, ancienne religion de l'Inde. D'ailleurs l'inextricable confusion de la philosophie des bouddhistes, son incompréhensible obscurité dont nous avons parlé précédemment, feraient supposer à cette école une base idéaliste, sur laquelle se groupèrent dans la suite de ses développements une multitude d'erreurs ; même celles qui semblaient d'abord en être le plus éloignées. Car jamais un système d'erreurs n'est réellement conséquent, lors même qu'il se flatte de raisonner et de tirer toutes ses conséquences avec une justesse exacte. Les fondements propres et la tendance spéciale du *Nyaya* ne décèlent vraiment que l'idéalisme, à en juger du moins d'après les données et les connaissances que nous en avons. En général il est facile de concevoir comment une philosophie procédant du *moi* pensant et de l'acte primitif de l'intelligence, pouvait se jeter dans l'idéalisme, en-

tendu ici dans le sens le plus strict et le plus absolu du mot ; comment aussi avec le penchant irrésistible de l'esprit indien à ne voir dans le monde sensible que de vains fantômes, et à confondre, par l'unification la plus intime, le *moi* avec la divinité, elle pouvait arriver à la divinisation diabolique du *moi*, à cette grande erreur du *moi* absolu, qui n'est au fond que l'égoïsme ; en même temps que d'un autre côté l'apparition de ces sectes les plus anciennes, qui se déclarèrent contre le christianisme, suppose à son tour cette même erreur.

Dès son début, la seconde partie du *Nyaya* indique et présente quelque rapprochement avec la doctrine atomistique. A ce sujet, il est bon de rappeler encore l'extrême variété et la divergence des développements philosophiques de l'esprit indien ; puisqu'en outre des six grandes branches ou systèmes de philosophie, admis généralement et reconnus comme orthodoxes, on découvre et on distingue encore plusieurs autres systèmes essentiellement opposés et ouvertement contraires aux opinions reçues, aux croyances communes sur Dieu et sur les choses divines. Entre tous ces systèmes, la philosophie de *Charvaka* qui, suivant Colebrooke, contient la métaphysique de la secte *Jina*, ou du moins s'en approche extrêmement, mérite surtout d'être citée en passant. Ce système, du matérialisme

le plus effronté, est basé sur la doctrine atomistique qu'Epicure enseigna avec tant de succès et de prosélytisme dans les âges postérieurs de la Grèce et de Rome ; doctrine que plusieurs penseurs modernes ont reproduite dans les derniers siècles ; mais qui est désormais totalement impuissante à reprendre racine dans les sciences naturelles trop approfondies aujourd'hui et trop avancées.

Le troisième grand système de la philosophie de l'Inde, sans aucun rapport avec tous les autres, se rattache exclusivement aux *Védas* et à la révélation, ou aux traditions sacrées qu'ils renferment. Sa première partie ou le *Mimansa* n'en est que l'exégèse, suivant les orientalistes ; et ainsi elle doit vraisemblablement comprendre les règles fondamentales de cet art, et les principes qui constituent la méthode propre à mettre en harmonie la raison ou le *moi* pensant, avec la parole révélée que renferment les traditions saintes. Mais l'ensemble du système s'appelle philosophie du *Védanta*, dénomination composée de deux mots dont le dernier est absolument identique avec le mot allemand *ende* qui signifie fin, bien qu'il rentre plutôt dans le sens du mot latin *finis*, désignant à la fois la fin, le dernier terme de tous les efforts, et leur véritable but ; de sorte que la signification générale du *Védanta* spécifie une doctrine ou une philosophie faite pour découvrir l'esprit caché, le vrai

sens, le but direct des *Védas*, et des antiques révélations de *Brahma* qu'ils contiennent. La philosophie du *Védanta* est celle qui régit et domine tout le système de la littérature et de la vie sociale de l'Inde ; et il pourrait très bien se faire que les six autres doctrines et systèmes reconnus ou du moins tolérés eussent été à dessein voilés d'une certaine obscurité, surtout dans les points où ils semblaient trop manifestement en opposition avec la doctrine régnante ; et qu'ils eussent reçu de la main des partisans du *Védanta* certains adoucissements et certaines modifications avec lesquels ils nous auraient été transmis. Ici s'ouvre encore un vaste champ aux profondes investigations de l'histoire et de la critique.

Et sous le rapport spéculatif et dans sa tendance générale, la philosophie du *Védanta* est un panthéisme franc et décidé ; mais dégagé toutefois de la forme abstraite et du sens absolu que lui donnent certains panthéistes modernes, qui poussent mathématiquement ses déductions jusqu'à la négative et à l'anéantissement de la divinité. — Le rapport qui rattache le *Védanta* et à la tradition sacrée, et à l'antique mythologie, exclut déjà de son idée l'esprit d'incrédulité, et la négation, soit de toute personnalité en Dieu, soit du libre arbitre de l'homme ; en sorte que le *Védanta* n'est au fond, comme on peut d'abord le suppo-

ser et bientôt s'en convaincre ; qu'un panthéisme mitigé par l'histoire, embelli par la poésie, et, à peu de chose près, tout mythologique ; en effet bien que ce système philosophique d'un âge plus récent ne puisse facilement être absous du reproche général de panthéisme, il ne défigure et n'attaque nullement le symbole de l'antique foi, touchant la transmigration des âmes et leur immortalité.

Il n'est point de philosophie dans l'Inde qui ne se propose plus ou moins directement une fin pratique, celle de guérir radicalement les âmes de la plaie originelle et de conjurer à jamais l'affreux malheur et le sort qui les menacent, d'errer perpétuellement sous la figure d'animaux divers, par les sombres régions de la nature. Le second point sur lequel s'accordent unanimement tous les systèmes et les différentes philosophies de l'Inde, c'est que, d'un côté les sacrifices prescrits dans les *Védas* pour cette fin, ne sont en soi ni purs, ni irréprochables, à cause de l'effusion du sang nécessaire dans les holocaustes d'animaux ; et que, d'un autre côté, fussent-ils par eux-mêmes salutaires et profitables, ils ne sont pas cependant suffisants pour obtenir la délivrance dernière des âmes. Tuer un animal devenait, d'après la croyance universellement répandue de la transmigration des âmes, un acte aussi révoltant pour l'humanité qu'alarmant

pour la conscience ; car l'on pouvait en certains cas, à son insu et bien innocemment, répandre le sang d'un proche ou d'un ami, dont l'âme était actuellement cachée sous cette enveloppe animale.

Toutefois les *Védas* eux-mêmes proclament aussi la nécessité d'une connaissance sublime et surnaturelle pour arriver à une délivrance pleine et parfaite ; ce qu'exprime ainsi un passage remarquable des *Védas*, traduit littéralement par Colebroocke. « On doit connaître l'âme ; on doit » la distinguer de la nature ; alors elle ne revient » plus. » Le sens de ces dernières paroles est que, délivrée du péril de retourner sur la terre ; et préservée du malheur d'errer dans une autre vie, elle demeure éternellement unie à Dieu : état qui exige et suppose préalablement ce dégagement, ce dépouillement de la nature, et par conséquent cette connaissance sublime que le passage cité commence par invoquer.

Les sacrifices funéraires offerts pour les âmes des morts et principalement pour les ancêtres décédés étaient regardés comme le devoir le plus sacré du fils et de tous les descendants ; aussi entre les autres usages religieux occupent-ils une place très remarquable, et forment-ils une des pratiques les plus profondément enracinées dans les mœurs de l'époque antique et patriarcale, comme le prouve tout l'ensemble des

idées indiennes, qui concernent cet objet de près ou de loin. Et certes, telle est leur haute antiquité, qu'on pourrait aisément les faire remonter jusqu'aux malheureux pères du genre humain, ou aux deux premiers frères ennemis; c'est là aussi qu'on peut rattacher toute la chaîne des pratiques saintes ou des merveilleuses conceptions et doctrines touchant l'immortalité de l'ame et ses destinées futures. Ils sont pareillement le principe du devoir du mariage, indispensable pour les brahmanes, afin de laisser une descendance légitime; ce qui, du temps des patriarches, semblait une des fins dernières de la vie, parce que les prières du fils pouvaient seules sauver l'ame du père décédé, ou lui apporter soulagement. Aussi le fils, de son côté, tenait-il cette obligation comme la plus pressante et la plus sacrée. De même le profond respect des Indiens pour les femmes a sa source dans cette idée religieuse, et s'y rattache par un rapport direct et immédiat, comme le prouve assez ce que dit l'ancien poète: « La femme est bien la moitié de l'homme; la femme est son plus intime ami; la femme est la source du salut; c'est de la femme que naît le sauveur. » Le sens des dernières paroles, suivant nos remarques précédentes, est que le fils établi de Dieu comme le sauveur de l'ame du père, peut seul, par ses prières, en obtenir la délivrance. « Elles sont amies du solitaire, ajoutez-

» t-il ailleurs; leur doux entretien est un soulagement. Telles que des pères dans l'exercice de leurs devoirs, elles devinrent comme des mères en consolant le malheur. »

Qui n'admirerait ici la richesse native, la variété d'invention, l'étonnante diversité de l'esprit humain dans ses développements? On serait tenté en effet de douter qu'au milieu des erreurs qui entraînent et plongèrent le mysticisme indien dans l'abîme sans fond de l'incompréhensible et de l'insaisissable, la poésie ait pu encore se développer avec tant d'éclat et de luxe, s'embellir d'ornements si variés, fleurir et prospérer si long-temps. L'exposition des anciennes épopées indiennes est tout homérique, et pour cet entraînement et cette plénitude de vie débordant à flots pressés et par torrents, et pour la sublime simplicité des formes antiques, si touchantes, et pour la finesse du goût ou l'originalité des tableaux. Cependant quant au style et à la nature même des fictions, qui en forment le fond et le sujet, elles ont quelque chose d'incomparablement plus gigantesque, et qu'on retrouve à peine çà et là dans la théogonie d'Hésiode, dans les autres titanomachies, ou encore dans les mythes du vieux Eschyle, ou chez le Dorien Pindare. Pour la délicatesse du sentiment et pour ce qui tient à l'amour, à la beauté des femmes, à leur caractère, aux divers rapports avec elles,

la poésie de l'Inde ne redoute point la comparaison avec ce que la poésie des siècles chrétiens a de plus beau et de plus noble à lui opposer ; quoique, à la considérer dans son ensemble, elle soit plutôt selon le goût antique, et par son fond purement mythologique, et par ses formes et son langage ordinairement rythmiques.

Entre les autres poètes plus modernes, Kalidas le plus célèbre comme le plus goûté des auteurs dramatiques de l'Inde, pourrait être comparativement appelé le *Sophocle indien* ; mais il réunit au génie de l'autre Sophocle la tendre délicatesse de l'idylle. La poésie des Indiens sort déjà comme toute vivante de leur langue magnifique, dont elle a pénétré les premiers éléments et la structure intérieure ; langue qui porte si visiblement empreintes les traces de cet esprit poétique, plein de noblesse et d'élévation, qu'on ne peut se dispenser, dans ce tableau général de l'antiquité et de l'esprit humain à cette époque, de dire quelques mots sur un idiome aussi remarquable.

Pour la construction grammaticale, elle est absolument semblable au grec et au latin, et cela jusque dans les plus minces détails. Seulement la syntaxe du samscrit est beaucoup plus variée et plus riche que celle du latin, et en même temps plus régulière que celle du grec. Certaines racines et même certains mots du samscrit présen-

tent une affinité aussi frappante que digne de remarque avec le persan, et avec la langue des anciens Germains. Quoi de plus propre en effet à fournir des inductions intéressantes sur la marche des idées et sur le développement de la pensée même, à indiquer par quel secret la même idée, la signification d'un même mot s'étend ou se restreint, se modifie par des idées voisines ou accessoires, et à livrer ainsi toutes vives et toutes palpitantes les premières impressions de la nature et les conceptions fondamentales de l'humanité ? Afin de rendre plus sensible par quelque exemple la parenté qui existe entre les langues de peuples aussi éloignés les uns des autres et séparés par l'intervalle de la moitié du globe ; afin d'indiquer en passant quelques unes des précieuses ressources qu'offre à l'histoire une semblable découverte, je me contenterai de citer ce trait déjà si remarquable par lui-même : c'est que le mot allemand *mensch* (homme) s'accorde parfaitement avec le même mot indien, et pour le sens et pour le son de la racine ; si ce n'est cependant que le mot indien *manouschya* trouve lui-même la racine dont il sort et dérive régulièrement, dans le mot *manou* qui signifie *esprit* ; de telle sorte que l'homme, suivant la première étymologie de son nom, est l'être doué d'intelligence, entre toutes les autres créatures terrestres. La parenté du

mot latin *mens* est évidente ; *mens* appartient certainement à la même famille. Et c'est ainsi généralement que les membres d'une seule et même racine, d'une idée fondamentale, épars dans différentes langues, s'enchaînent les uns aux autres, lorsqu'on les rapproche, et se complètent mutuellement. Nous trouvons un exemple bien sensible de l'extension ou de la limitation d'une seule et même idée ou d'un seul et même mot, dans le terme qui désigne en allemand un espace borné et rétréci (*loch-trou*) et qui, dans le latin *locus*, joint à la signification de lieu limité l'idée générale d'espace; tandis que dans le samscrit, *lokas* signifie l'univers; de sorte que le mot indien *trailokas* ou *trailokian* veut dire le triple univers, ou les trois mondes : le monde de la vérité et de l'être éternel, le monde des illusions et des apparences vaines, enfin le monde des ténèbres; et l'idée de ces mondes qui, réunis ou divisés, forment une des principales bases de tout leur système philosophique, se compose ainsi de deux mots *tray** et *lokas*, qu'on retrouve pareillement dans le latin et l'allemand.

J'ajouterai seulement encore un autre exemple. Au jugement de presque tous les anciens peuples de l'Asie et même de notre Europe occiden-

* Allem. *Drey*; lat: *tria*. slay. *try* etc. (N. du tr.)

tale, guidés par un sentiment intime de la nature, par une sorte d'instinct, qui n'est peut-être pas à dédaigner, bien qu'il s'éloigne de la nomenclature de notre histoire naturelle, le taureau, ce serviteur le plus utile et le plus robuste des animaux soumis à l'homme, devait être considéré comme le représentant de la fécondité de la terre, comme la bête normale du monde, enfin comme le symbole vivant de toute existence et de toute force terrestre. A ce sujet M. A. W. Schlegel, par un rapprochement intéressant et remarquable, a montré comment, dans les diverses langues d'une commune origine, les termes, expressions de l'un ou de l'autre de ces deux objets, se correspondent et se complètent réciproquement. Le mot indien et persan *gau*, auquel répond le mot allemand *kub* (vache) s'accorde aussi avec l'ancienne forme dorique du mot terre en grec *ya*; et le mot latin *bos* avec ses terminaisons *bovis* et *bove*, se rattache complètement à la racine sanscrite, *bhu*, *bhuva*, *bhumi*, etc.*, qui signifie la terre ou le monde terrestre, sans parler des autres sens plus éloignés de ce mot. Aussi la terre et le taureau se confondaient originairement, dans cette langue, en une seule et même expression.

De pareils rapprochements, lorsqu'ils ne sont

* Polon. *Bahay* terme pop. pour désigner le taureau.

point forcés par les raffinements de l'art étymologique ; et qu'ils reposent sur la clarté et l'évidence des faits , peuvent jeter une vive lumière sur la marche , le développement et l'ordre des idées de ces vieux âges mythiques ; ils peuvent servir du moins à présenter plus nettement et avec plus de vérité l'état des facultés de l'esprit humain chez les peuples antiques. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'à ce petit nombre d'exemples suffisamment détaillés ici, il s'en joint une multitude d'autres exactement semblables.

Le langage en général formant une des bases historiques de l'humanité , la diversité des langues répandues et parlées dans les différentes parties du globe habité, rentre positivement dans l'histoire universelle des peuples et des races. Il faut donc nécessairement en dire quelques mots ; mais sans s'engager plus avant que notre sujet ne le comporte dans leur labyrinthe inextricable, il suffira d'exposer ici le moyen le plus favorable au but de l'histoire philosophique du monde, d'embrasser d'un seul regard et dans son idée simple ce chaos où le regard se perd. La voie la plus directe pour arriver à ce but serait d'élever avec la collection des dialectes et des idiomes épars sur les différents points du globe, une espèce de pyramide du langage, comptant trois étages bien déterminés, par un principe fort simple de distinction.

Le fondement , la base largement établie de cette pyramide serait figurée par les langues dont les mots primitifs et les racines sont ordinairement d'une seule syllabe , qui n'ont aucune grammaire , comme le chinois , qui tout au plus ont quelques éléments bruts et les premiers principes d'une méthode grammaticale très simple et très imparfaite. Le nombre des langues appartenant à cette division est sans comparaison le plus considérable ; car elles sont extrêmement répandues dans les quatre parties du monde ; et pour les classer avec précision et justesse , pour se former une idée claire et exacte de leur diffusion , il faudrait les inscrire dans une ligne géographique , tracée au nord et à l'ouest de l'Asie , de l'Amérique et de l'Afrique.

Le chinois qui, au caractère d'une langue monosyllabique et dénuée d'une grammaire proprement dite, réunit un art si développé et autant de perfection que le comporte un idiome de ce genre, est dans cet ordre de langues, la plus importante et la plus remarquable. C'est déjà le langage, mais le langage au berceau, semblable aux premiers bégaiements de l'enfant, qui sont ordinairement des monosyllabes ; c'est le cri de la nature s'exprimant avec simplicité ; c'est l'imitation du langage énergique de l'enfance. Il est impossible de méconnaître entièrement ce caractère normal et primitif du chinois, même

lorsque postérieurement l'art du style et les hauts développements de la science le firent passer de cet état d'enfance à un autre état, où il prit les plus grands accroissements et une forme toute de convention ; car il ne faut jamais entendre strictement et au pied de la lettre les parallèles et les rapprochements établis entre l'état d'une nature primitive, et une époque de progrès intellectuel.

Le deuxième degré de cette pyramide serait figuré par les langues du second ordre formant une même famille, qui se divise en trois branches bien distinctes : l'indo-persan, le græco-latin, le gotho-germain. Ici les racines sont ordinairement disyllabiques ; et de là cette mobilité interne, cette puissance de vie, cette fécondité, cause du luxe et de la richesse de leur grammaire. Distinguées en général par l'habile artifice de cette grammaire et par sa prodigieuse variété, inhérente à la structure et au fond même de la langue, elles deviennent plus riches et plus régulières, à mesure qu'elles se rapprochent de la langue-mère. Dans la suite de leurs développements, elles se signalent par une plénitude de poésie, par une diversité étonnante d'exposition et de formes, et plus tard par l'exacte précision du langage scientifique.

Les langues dites *semitiques* composeraient le troisième et dernier ordre. Ainsi l'hébreu,

l'arabe, et les dialectes qui en dérivent, termineraient la pointe ou le sommet de la pyramide. Il y a dans ces langues un principe constant et général, c'est que toutes les racines sont ou doivent être trisyllabiques, en même temps que chacune des lettres qui composent régulièrement la racine, compte pour une syllabe et se prononce de même. Tout ce qui s'écarte de cette règle passe pour exception. Aussi n'est-il guère permis de croire que le principe des racines trisyllabiques, sur lequel repose tout l'édifice de ce langage, soit l'effet du hasard, et qu'il ne recouvre sous sa triade une vérité mystérieuse, dont il laisse percer néanmoins comme un vague pressentiment. Suivant les lois de la dérivation des mots hébraïques, le verbe est le principe d'où tout dérive ; ce qui donne à l'expression un tour très vif, plein de chaleur et de vie. Mais les étroites limites que pose la généralité de cette loi, rendaient impossible ce riche développement et ces habiles constructions grammaticales, qui, parmi les langues du second ordre, distinguent celles des Indiens et des Grecs : aussi les langues trisyllabiques n'échappent-elles pas à une certaine monotonie, qui ne peut atteindre l'extrême variété des autres, ni égaler leur souplesse à traiter les objets scientifiques. Le caractère dominant des langues semitiques serait plutôt cet attrait secret qu'elles ont pour l'enthousiasme

prophétique et pour un symbolisme profond, vers lequel elles s'inclinent par dessus tout. Il s'agit seulement ici de la langue en soi, de sa structure, et nullement de l'esprit qui se manifeste en elle. J'ajouterai encore à ce sujet, d'après l'autorité de plusieurs savants juges fort compétents en cette matière, que ce caractère se retrouve dans l'arabe comme dans l'hébreu, bien qu'il s'y présente sous des traits un peu modifiés.

La langue hébraïque correspondait donc essentiellement à la haute vocation spirituelle du peuple juif; elle était le langage des révélations prophétiques et des promesses. Et sous ce rapport aussi, les langues semitiques peuvent être considérées comme le sommet de la pyramide. Mais on ne doit point les regarder comme la base, ni comme la souche commune des autres langues, ainsi que plusieurs savants des siècles passés l'ont souvent fait, toujours d'après cette supposition toute gratuite qu'Adam, dans le paradis terrestre, n'avait pu parler d'autre langue que l'hébreu.

Cependant la langue du premier homme créé de Dieu et instruit par Dieu même, cette parole de la nature qui lui donnait et lui conférait immédiatement l'empire sur les autres créatures et sur tout le monde visible, n'était ni l'hébreu, ni l'indien, ni aucune des langues qui existent de nos jours et qui nous sont connues.

Trop élevée au-dessus de la mesure de notre raison affaiblie, on ne pourrait pas plus aujourd'hui la connaître et la comprendre, qu'on ne serait en état de découvrir et d'indiquer la position géographique de cette source perdue d'Eden, d'où s'épanchaient les quatre grands fleuves qu'on a retrouvés en partie sur notre globe.

Quant à l'hébreu, des recherches plus approfondies, selon moi, feraient disparaître les divergences qu'il offre avec la famille des langues grecque et indienne, et montreraient plutôt quelque degré de parenté, que voile au premier coup d'œil la disparité et la différence totale de leur structure et de leur construction grammaticale. En général, il faut bien se garder de pousser trop loin et avec un entêtement systématique la division précédente: il suffit qu'elle établisse un point de vue d'unité dans tout l'ensemble; car du reste les développements de l'esprit humain, dans ce domaine du langage, sont si riches et si divers, qu'ils peuvent être comparés à l'épanouissement de cette vie de la nature, qui étale à nos yeux émerveillés le luxe prodigue d'un champ émaillé de fleurs, ou d'une forêt serrée et profonde.

Aux langues du second ordre, filles de l'indien et du grec, se rattache vraisemblablement la grande tige des langues slaves, qui, réunies

aux autres langues de la même classe, forment une quatrième branche ; sur ce point toutefois, sans rien décider, j'abandonne le jugement aux savants versés dans la connaissance des langues et familiarisés avec cette étude. Entre la seconde et la troisième classe principalement nous trouvons encore une multitude de langues intermédiaires, résultat nécessaire du mélange sans cesse croissant des nations et des races, pendant le cours des âges ; mélange qui devait sans doute influencer plus ou moins sur le langage. J'ai principalement en vue ici certaines langues, qui, sans être purement monosyllabiques, ont une structure grammaticale très simple et très imparfaite ; ou qui sont étrangement artificielles, excessivement compliquées ; ou qui, enfin, peuvent difficilement se manier, se plier à tous les besoins de la pensée : tels sont certains idiomes de l'Amérique, qu'on ne peut ranger exactement dans la troisième classe, et qui cependant n'ont pas une affinité directe avec les langues du second ordre. La plupart des anciennes langues dont on retrouve les débris épars dans l'Europe, appartiennent à cette classe mitoyenne, mélangée des deux autres, et forment une espèce intermédiaire : la celtique, le gaélique, le finnois, et autres fragments antiques, qui entrent dans l'étude générale du langage, étude à laquelle se

mêle souvent une prédilection de patriote, ou du moins une partialité d'érudit, trop exclusive dans ses vues et dans ses jugements.

Les langues les plus nobles, qui constituent le second ordre, sont depuis une haute antiquité naturalisées en Europe, et y prédominent universellement aujourd'hui. Les autres fragments de langues particulières qu'on trouve mêlés à celles-ci s'en rapprochent par les liens d'une parenté un peu éloignée, il est vrai ; comme certains dialectes du celtique et du gaélique ; ou bien ils nous reportent à ces grandes familles des langues de l'Asie et peut-être aussi de l'Afrique ; car il ne faut point s'attendre à trouver une langue-mère proprement européenne, dans cette petite partie du monde, qui, comme la plus jeune, occupe le dernier rang dans l'histoire antique. Les nombreux rapports établis fort anciennement entre le nord de l'Afrique, et les côtes méridionales de l'Europe et principalement de la péninsule espagnole, porteraient à croire que les langues de ces pays divers ont dû en conserver des traces et doivent offrir un certain air de parenté. Cependant les critiques, que leur connaissance du basque rend très compétents en cette matière, ne trouvent dans cette même langue aucune affinité avec les idiomes originaires d'Afrique ; mais ils lui en reconnaissent plutôt avec le finnois, qui est

d'origine scythique. A l'extrémité opposée de l'Europe, se parle le *Magyar* (hongrois) *, idiome de la famille des langues venues de l'Asie centrale, et qui néanmoins offre dans sa construction grammaticale quelque analogie avec les langues de l'ordre supérieur.

S'il m'est permis en finissant d'émettre une dernière considération, j'ajouterai que, pour la pleine intelligence du système général du langage humain, et pour pénétrer au fond de ses éléments et de ses combinaisons secrètes, rien ne serait peut-être d'un aussi grand secours que la nouvelle société des savants égyptiens qui se forme aujourd'hui, si elle pouvait réussir, au moyen du kophte, à nous initier à une connaissance quelque peu certaine des hiéroglyphes, ou du moins à nous donner une idée plus positive de l'ancienne langue égyptienne. Si l'on voulait hasarder quelques recherches sur la source maintenant perdue et tarie du langage primitif, il faudrait pour cela fixer quatre points de départ opposés ; et par là j'entends l'indien, l'hébreu, le vieux chinois et l'ancien égyptien, autant qu'il est donné de le connaître, pour ramener ces diverses langues à un point commun et central, qui nous rapprocherait tant soit peu de la langue originellement donnée à l'homme.

* Mêlé aujourd'hui en grande partie de slave et d'allemand.

Entre la constitution politique et le culte, comme aussi entre les conceptions philosophiques touchant l'univers et les autres opinions dominantes de l'antique Egypte et de l'Inde, il existait beaucoup de ressemblance ; et cette proposition devient chaque jour plus irréfragable ; à mesure que l'on apprend à mieux connaître ces deux contrées, et que les investigations se multiplient. Dans une page remarquable de notre histoire contemporaine, la profonde sympathie religieuse de ces deux nations se révèle d'une manière frappante par une de ces impressions subites, un de ces sentiments spontanés de l'ame. Lors de l'expédition des Français en Egypte, un corps d'armée au service de l'Angleterre y fut transféré de l'Inde ; et comme ces guerriers indiens remontaient le pays, du plus loin qu'ils aperçurent les antiques monuments de la Haute-Egypte, on les vit se précipiter à terre, parce qu'ils crurent reconnaître les dieux de leur patrie.

Si d'un côté l'esprit égyptien, tel que nous l'ont fait connaître les Grecs, nous semble avoir pénétré plus souvent dans les profondeurs des sciences naturelles, s'être plus familiarisé avec leur étude ; d'un autre côté le paganisme de l'Egypte ; avec ses traits fortement prononcés et saillants, se montre dans ses erreurs premières et fondamentales d'un matérialisme plus grossier

que celui de l'Inde ; car ici le culte des animaux ne se bornait pas au dieu Apis, qu'on pourrait fort bien assimiler à Naudi, au taureau sacré de Shiva ; mais il était beaucoup plus étendu, et prenait une multitude d'autres formes et de transformations diverses. Telle était la condition nécessaire du développement progressif du paganisme : ce que dans l'origine on honorait comme le symbole d'un être plus élevé, fut insensiblement confondu avec ce même être, identifié à lui, divinisé enfin ; et alors l'adoration, dans ses erreurs, tomba successivement à un degré plus bas de la nature. Car l'erreur qui n'est pas seulement l'absence d'une connaissance positive, mais bien la vérité altérée et contrefaite, renferme comme elle, en soi, un principe qui tend sans cesse à se propager, à s'accroître, à se multiplier.

Plusieurs écrivains, qui pour avoir une vue générale de toutes les religions païennes ont essayé de les classer suivant la méthode de l'histoire naturelle, mettent au dernier rang le culte du fétichisme, et immédiatement au-dessus le culte des animaux. Ils abaissent ainsi le fétichisme, parce qu'il rend les honneurs divins aux corps matériels et destitués de vie ; tandis que sur les degrés supérieurs de cette échelle des erreurs du paganisme, sont disposés par ordre, la divinisation de la nature sensible ou de son

idée personnifiée, l'apothéose des héros, l'adoration des éléments, des esprits, des astres. Quelles que soient, sous un certain rapport, la justesse et la vérité de ces classifications, il nous importe moins de connaître les objets du culte païen, que le sens, les vues et les idées qui se rattachaient à ces mêmes objets. Cette dernière façon de procéder nous laisse apercevoir les vestiges à demi effacés de la vérité perdue, la juste mesure de l'erreur, et le profond abîme de ses inconséquences sans cesse croissantes. Si donc l'on soumet à une critique historique plus sérieuse le fétichisme répandu dans tout l'intérieur de l'Afrique et usité parmi certaines peuplades du nord-est de l'Asie et de l'Amérique, on ne tardera pas à reconnaître qu'il s'y liait partout des pratiques magiques, et que l'on ne considérait les objets matériels du culte que comme des moyens et des instruments de magie. Ainsi la religion de ces peuples ravalée à un tel état d'abaissement, ne contenait au fond que les éléments grossiers d'un art magique tout païen, ainsi qu'il existait chez les caïnites, suivant toutes les probabilités, et d'après les considérations historiques que j'ai exposées précédemment. On ne peut révoquer pleinement en doute le penchant et la tendance secrète de l'esprit égyptien vers la magie, prise ici toutefois dans un autre

sens beaucoup plus large et tout-à-fait scientifique; car sur ce point l'autorité et les témoignages des Hébreux, des Grecs, des Égyptiens même, s'accordent parfaitement.

Mais si l'on peut classer les différentes religions païennes suivant les rites et les objets extérieurs de leur culte, une division fondée sur la différence du sacrifice serait préférable à la fois, et offrirait le plus haut intérêt. Une différence dans le mode du sacrifice fut en partie; comme on le sait, la cause principale de l'inimitié qui divisa les deux premiers frères.

Bien qu'en ne suivant que les premières impressions et le seul sentiment de la nature, nul sacrifice ne semble aussi filial, aussi simple, ni aussi convenable que celui qui se faisait des prémices des fruits de la terre au retour du printemps, telles que les offrandes de fleurs des pieux brahmanes ou les oblations si pures de ce genre chez les anciens Perses et parmi d'autres nations; néanmoins on doit leur préférer ici le sacrifice des animaux, vu le sens profond et symbolique qu'il recélait. Aussi parmi les peuples les plus avancés de l'antiquité païenne obtenait-il la préférence, et était-il regardé comme le plus important: tel le sacrifice solennel du cheval chez les Indiens, qui plus anciennement sacrifiaient aussi un taureau, jusqu'à ce que dans

les temps postérieurs son immolation fut sévèrement défendue et jugée comme un crime énorme.

Le fond de ces pratiques se liait toujours à une idée symbolique, et la victime choisie entre les plus nobles et les plus pures espèces d'animaux au service de l'homme, tels que le taureau, le cheval ou l'agneau, n'était que la figure ou comme le mémorial d'une autre victime plus sainte. C'est une erreur de prendre et de juger trop exclusivement l'ancien paganisme comme une simple poésie, pleine d'agréables fictions. Dans les sacrifices on se proposait bien certainement un but très positif; celui de tromper les redoutables puissances des ténèbres, d'acquérir pour le pèlerinage de la vie des forces supérieures, d'attirer en général sur soi les grâces de la divinité et d'obtenir sa merci. Pour arriver à ce but, on ne ménageait rien, aucun sacrifice ne coûtait trop, comme on le voit par ces holocaustes de victimes humaines, et particulièrement par ces immolations d'enfants. Et je ne puis terminer cette première partie de l'époque antique, sans caractériser suffisamment en quelques mots ce dernier désordre de l'ancien paganisme, et sans montrer comment de la première période, ce triste héritage se transmet à la seconde, déjà plus civilisée, et sous certains rapports, de mœurs plus douces.

Le mode de sacrifice le plus en usage chez les peuples d'origine phénicienne était d'exposer les enfants dans les bras brûlants de Moloch, dont la statue était chauffée intérieurement. Cette affreuse coutume régnait à Carthage, et elle s'y conserva long-temps encore après la conquête romaine. A Rome et dans la Grèce, comme en Egypte et dans l'Inde, on sacrifiait des victimes humaines.

Quant à la Chine, je ne me rappelle pas avoir vu un seul fait semblable consigné dans ses annales authentiques, même de la plus haute antiquité. Chez les peuples reconnus comme les plus anciens de l'occident civilisé, cette antique coutume s'effaça insensiblement dans le cours des âges postérieurs moins barbares ; ou plutôt elle fut remplacée tacitement par la substitution de la grande victime. Outre ces holocaustes d'enfants, un autre genre de sacrifices assez commun, très surprenant en soi, et fort remarquable sous le rapport historique, était celui des adolescents encore purs.

A ce sujet je pourrais rappeler cette pensée émise précédemment, que l'erreur la plus redoutable est celle qui, dans son principe et dans l'intimité de sa nature même, se mêle à une idée, à un sentiment profond, mais confus de la vérité. Ceci une fois admis, ne pourrait-on pas voir dans la plainte énigmatique de Lamech sur

le meurtre mystérieux de l'adolescent dont parle Moïse en traitant des caïnites, une sorte de document qui attesterait que les sacrifices humains, et spécialement ceux de ce genre, ont pris naissance parmi la race de Caïn, qui poussait déjà si loin ses impiétés ; et qu'ils provenaient en partie d'une opinion erronée et d'un pressentiment mal compris de quelque satisfaction vraiment nécessaire, mais fort reculée dans l'avenir ? Ce que le saint patriarche du peuple choisi avait clairement découvert, en plongeant son regard inspiré et prophétique dans les secrets de la vérité divine, lorsque Dieu lui intima l'ordre qu'il révoqua ensuite de sacrifier son fils bien-aimé, aurait donné lieu à la parodie diabolique qui fait le fond et l'objet spécial des sacrifices humains de l'ancien paganisme.

De semblables sacrifices furent plus généralement répandus et plus long-temps usités chez les peuples du nord et parmi les druides, qu'on ne le croit et qu'on ne l'imagine communément ; comme aussi Julien, cet empereur apostat, entreprit de les rétablir, pour les faire servir au but infernal de sa magie noire. Telle est notre habitude de n'envisager que sous le côté poétique et comme d'agréables fictions le monde si séduisant des anciennes fables et de tous les dieux de la Grèce, que nous éprouvons un sentiment pénible de surprise lorsque nous tombons ino-

pinément sur quelque fait historique qui nous met tout-à-coup à nu et à découvert le véritable esprit et le fond intime de tout le paganisme ; tel que cet acte de Thémistocle, le libérateur de la Grèce, qui sacrifia de cette sorte trois adolescents.

A mesure que le profond abîme de désordre où tomba l'ancien paganisme, entraînant dans sa chute et dans sa perte les peuples les plus civilisés, s'offre et se révèle à nous d'une manière plus positive, plus claire et plus complète, nous devons aussi mieux comprendre combien nécessaire et salutaire était la longue voie de l'attente et de la préparation insensible à un avenir plus lumineux ; voie spécialement prescrite au peuple hébreu, et parfaitement en harmonie avec son esprit, comme j'ai essayé de le montrer précédemment. L'attitude propre et particulière à ce peuple tourné constamment vers l'avenir, n'est point sans intérêt dans l'exposé général d'une histoire universelle et de sa philosophie ; c'est elle aussi qui lui mérite la place que nous lui assignons dans cette première et antique période des développements de l'esprit humain.

Quant aux faits et aux évènements postérieurs, qui forment et caractérisent la suite de l'histoire de la nation juive, c'est surtout pour l'histoire de la religion proprement dite qu'ils sont d'une extrême importance, puisque par leur ap-

plication pratique et par les rapports symboliques qui les lient au développement ultérieur du christianisme, ils peuvent seuls nous l'expliquer pleinement, et nous le faire apprécier avec justesse. Il n'y a plus que la constitution politique de ce peuple, constitution unique en son genre, qui lui est exclusivement propre dans l'époque antique, et que nous ne retrouvons ensuite nulle part sous les mêmes formes et avec les mêmes conditions, qui puisse encore entrer en considération dans le plan que nous nous proposons ici, parce qu'elle se lie à la tournure d'esprit toute prophétique de ce peuple, et qu'elle est empreinte d'un pareil caractère.

Si en la nommant théocratie, on a suivi l'expression littérale et le sens primitif et direct du mot, qui n'exprime qu'une domination supérieure et divine, une conduite imprimée par l'action immédiate de Dieu, elle pouvait bien recevoir ce nom ; mais la théocratie n'a jamais existé chez ce peuple ; selon le sens qu'on y attache communément aujourd'hui, en entendant par là un régime ou une domination sacerdotale.

Moïse même n'était pas plus pontife que roi ; et postérieurement à lui, tous ces hommes de *brûlant désir*, comme l'état intime de leur ame nous autorise à les appeler, ou encore tous ces hommes du *désert*, qui après s'être préparés dans la solitude et la retraite devaient aussi, sous un

double sens, diriger et conduire le peuple au milieu du *désert*; ces hommes, dis-je, n'étaient que des guides établis de Dieu, sans titre quelconque et sans autres insignes que le bâton de voyageur dans le *désert*, commandant et conduisant la nation par l'autorité immédiate de Dieu. Si l'un d'entre eux venait à prendre les armes, à se mettre à la tête d'une armée, cela n'arrivait qu'en passant; et en général ils restent et demeurent les prophètes de Dieu, les chefs immédiats du peuple, et rien de plus.

Lorsque l'insatiable désir des Hébreux d'avoir un roi, à l'imitation des nations païennes; lorsque ce désir, que les vues plus élevées des saintes lettres représentent comme le désordre coupable d'un esprit uniquement tourné vers les choses de la terre, fut enfin satisfait et accompli, alors les héritiers de ces hommes divins apparaissent comme des êtres à part, investis contre le pouvoir politique d'un caractère d'opposition prophétique, qu'on ne retrouve qu'en eux, et qui parfaitement juste et légitime en soi, était aussi considéré comme tel. Et alors que certains d'entre eux, comme Elie par exemple, en vertu d'une puissance supérieure, reçue immédiatement de Dieu, disposaient de la vie et de la mort, signe ordinaire et distinctif de l'autorité souveraine, nous ne devons point être surpris que les autres hommes se missent à leur suite, que le

peuple se prosternât devant eux, et que les rois consentissent à entendre leurs avertissements, tout en ne déférant pas toujours à leurs conseils.

Que si les éternels partisans de l'opposition politique veulent au moins une fois s'élever au-dessus des formes qu'elle présente habituellement, que s'ils veulent retrouver dans ce mot quelque chose de plus que le sens moderne n'y attache, qu'ils considèrent attentivement Elie, et ils pourront reconnaître et admirer dans cet homme, plein d'énergie et d'un zèle brûlant pour la cause de la justice et de la vérité, c'est-à-dire pour Dieu, un modèle d'opposition tel que n'en offre guère aucun autre caractère connu, soit dans l'histoire des anciennes républiques, soit dans les annales des monarchies modernes.

Lorsque la Judée fut devenue une monarchie nationale, de médiocre importance quant à son territoire, elle subit le sort commun à presque tous les autres petits états ou peuples de cette partie du monde: d'abord province de l'empire assyrio-babylonien, puis dépendante des Perses, et plus tard des rois grecs d'Egypte et de Syrie, jusqu'à ce qu'elle se fondît avec ces derniers états eux-mêmes dans le grand corps de l'empire romain, conquérant de l'univers. Dans les derniers temps de l'assujettissement du peuple juif

aux monarques grecs ; et à l'époque de la restauration opérée par les Machabées , le grand-prêtre exerçait une influence politique directe , qu'il conserva sous la pesante protection de la domination romaine , et qui toutefois se bornait à une juridiction législative , et à une autorité judiciaire dans l'administration intérieure du pays. Mais Jérusalem resta toujours la ville sainte , avec son temple de Salomon , ancien , superbe , et symbolique édifice , dont les derniers Juifs ne connaissaient presque plus le sens mystérieux et caché ; quoiqu'il fût le point central de toute leur vie d'autrefois , de tous les antiques souvenirs , comme aussi des promesses futures et des nouvelles espérances. Même après l'effroyable renversement de Jérusalem , l'idée de la ville sainte lui survécut dans la mémoire des peuples ; et à une époque déjà très avancée , elle travailla fortement les ames des nations guerrières du moyen-âge , dans l'Occident alors christianisé.

Pour conclusion , il me reste encore une dernière considération , qui s'adresse moins au peuple hébreu lui-même et à son histoire , qu'au monument le plus antique de ses annales , et principalement aux vues historiques sur l'univers qu'on y trouve exposées : j'ai à montrer comment elles rentrent dans l'histoire universelle , et si elles sont ou non applicables à la philosophie de l'histoire. De même qu'il est aussi

peu nécessaire que praticable de tenir la langue hébraïque pour la souche commune et la source première d'où toutes les autres langues de la terre sont dérivées , par la seule raison qu'elle contenait le dépôt divin de la révélation ; ainsi est-il tout aussi déraisonnable de faire reposer l'histoire universelle du monde sur la table mosaïque des peuples , comme on l'a souvent essayé , et comme aussi du reste on n'a pu le faire que d'une manière forcée. Bien qu'il soit difficile de trouver dans les annales primitives des autres peuples asiatiques des vues aussi profondes , aussi étendues , et surtout d'une aussi grande clarté historique , sur toutes les nations adjacentes et sur les autres contrées du globe , néanmoins on peut assigner et trouver à la révélation mosaïque un but tout autre , que celui de servir de *compendium* scolastique à l'érudition historique.

Pris dans son ensemble , ce monument qu'on ne peut assez apprécier , était , on n'en peut douter , exclusivement destiné au peuple juif , et comme son code ; et de plus , Moïse prend un point de départ historique tout différent du nôtre. Pour nous , par exemple , la parenté du langage est le principal fondement de la parenté , et par suite , de la classification des différentes races des peuples ; et suivant ce principe , le peuple hébreu serait classé avec la nation phénicienne , comme uni à elle par ce lien de consanguinité.

Dans Moïse, ces deux peuples se tiennent dans un éloignement bien marqué, divisés qu'ils étaient par une antipathie hostile, qui se reflète sur leur vie, sur leur foi et sur leurs sentiments. Sans doute que l'histoire présente aussi certains moments où, par l'effet des désolacements et du mélange des peuples, qui se multiplie perpétuellement dans les annales du monde, la question de la descendance et de la parenté des différentes races subit des modifications essentielles, sans pouvoir toujours être ordonnée ou établie d'une manière suffisamment claire, simple, et systématique. Il arrive souvent, et l'histoire a consigné ce fait plus d'une fois, qu'une race adopte une autre langue sans qu'elle disparaisse et se fonde pour cela tout entière dans le mélange, puisqu'elle porte et dans ses mœurs et dans son esprit des traces visibles de sa descendance originaire; et par conséquent le langage ne peut rien décider ici. Souvent aussi une race inférieure en nombre, empreint d'une manière éclatante son caractère national sur les mœurs et sur l'esprit de tout un peuple.

Il est surtout facile de suivre et de distinguer la descendance d'un peuple, là où la race s'est conservée pure, et où tout mariage et toute alliance avec les autres peuples étaient strictement défendus. Mais ceci a eu lieu chez bien peu de nations; et là même où il y avait une loi portée

à ce sujet, elle n'était pas partout scrupuleusement gardée, ni toujours observée, comme l'exemple du peuple hébreu le confirme, par ses alliances souvent répétées, et cependant si sévèrement interdites avec les races phéniciennes. Les anciens législateurs attachaient un haut prix à la descendance; de là, les lois qui restreignaient le mariage, pour la conserver pure; mais ils mettaient encore une plus haute importance à recueillir l'héritage paternel des mœurs antiques, de la constitution, des sentiments et de l'esprit propres à leur race; regardant cette fidélité comme l'unique moyen de préserver son caractère de toute altération et de lui fixer l'ordre et le rang qu'elle devait tenir parmi les autres races.

Chez Moïse, la chose capitale est la physiologie spirituelle des races, l'esprit qui les anime, la nature de leurs sentiments et de toutes leurs pensées, le fil de la tradition sainte à laquelle les différents pays participèrent; et c'est d'après ce point de vue qu'il faut juger son histoire. Le vaste pays du milieu de l'Asie occidentale, où était situé le véritable Eden, première demeure du premier homme, père de toutes les races, forme, selon l'exposition mosaïque, le point central du monde. La race si répandue de Japhet désigne et embrasse les peuples caucasiens du nord, et tous ceux qui s'étendaient au-delà dans la partie

du globe que nous occupons, ainsi que dans l'Asie centrale ; peuples d'une nature saine et vigoureuse, moins corrompus proportionnellement, et non totalement dénués de civilisation ; bien qu'ils ne fussent pas dans des communications aussi rapprochées et aussi immédiates avec la tradition sacrée que les peuples de la race de Sem, établis dans cette autre contrée centrale, berceau de l'humanité, et dont Moïse constate à la fois et la différence de caractère et les prérogatives plus relevées. Au midi, la race de Cham désigne et comprend l'Egypte dégénérée et instinctivement hostile à Dieu ; contrée qui, dans le langage indigène, portait le nom de Chemi ; et elle embrasse de plus toutes les autres races africaines ; adonnées spécialement à la magie noire.

Ce qui prouve encore que la table ou généalogie des peuples, d'après Moïse, était exclusivement destinée à son peuple et relative à son grand but national, c'est que, pendant qu'on ne peut sans difficulté trouver sur ce tableau certaines grandes nations extrêmement éloignées et reculées jusqu'au fond de l'Asie orientale, unique lieu où il faille les chercher, ni les y classer sans faire violence à la vérité historique, il nous détaille au contraire les douze ou treize races particulières, sorties soit d'une branche du peuple arabe, l'allié du peuple juif, soit

de la nation phénicienne, son ennemie déclarée. Envisagée sous l'unique point de vue historique qu'elle se propose, l'exposition mosaïque des différentes races des peuples de la terre est très claire ; et quoique l'application de certains noms demeure problématique, elle n'en est pas moins dans son ensemble fort intelligible ; mais surtout elle contient un sens d'une grande profondeur historique.

LEÇON VII.

Considérations générales sur la nature du développement historique de l'humanité. — Deux manières d'envisager l'homme, deux écoles historiques : l'école rationaliste, *libérale*; ses inconvénients et son impuissance; l'école religieuse, *légitime*, seule vraie, ayant seule la compréhension de l'homme et de son histoire. — Comment l'homme est-il l'image de Dieu. — La parole, la force, la lumière, triple principe qui préside à la division de la philosophie de l'histoire. — Origine du paganisme. — Mystères païens. — Deuxième période de l'univers. — Histoire abrégée de l'Égypte, jusqu'à l'invasion des Perses. — Empire assyriobabylonien, et médo-persan. — Ruines de Babylone. — Les mages. — Les pasargades ou noblesse persanne. — Education des Perses. — Composition de leur armée.

On a cru devoir prendre la table des nations de Moïse pour base de toutes les descriptions historiques de l'univers. Aussi dans un esprit systématique, chacun suivant sa manière de voir, l'a-t-il commentée et interprétée à sa guise, sans pouvoir réussir à en donner une explication satisfaisante, parce que, selon cette méthode fautive et arbitraire, elle ne se laisse jamais appliquer sans violence à toutes les données positives de l'histoire. Mais ce n'est là ni le haut sens, ni la vraie destination du livre sacré.

Ce document de la vérité divine offre à nos méditations et à notre étude un principe beaucoup plus profond et plus riche, qu'on peut, sans aucune hésitation, poser comme fondement de l'histoire universelle et de sa philosophie. Éminemment simple et cependant embrassant tout, ce principe que le Pentateuque proclame sur le berceau de l'homme et de l'humanité; est le fait de la ressemblance de l'homme avec Dieu; ressemblance qui constitue précisément sa nature particulière, sa véritable essence, et sa dernière fin. Comme c'est aussi ce principe qui préside à tout cet ouvrage, il sera nécessaire de l'examiner ici de plus près, d'en rendre un compte plus précis; dans ce lieu, où finit la plus ancienne période du monde, et où nous allons passer à la seconde.

D'après les différentes idées qu'on s'est faites de l'homme et qu'on a adaptées à l'histoire, on peut distinguer dans le domaine de cette science et dans la manière dont on l'entend et on la juge, deux écoles différentes, et pour ainsi dire deux partis opposés. Car je n'ai pas besoin d'observer que dans cette division générale, je ne tiens et ne dois tenir nul compte des auteurs qui se bornant au détail des faits, s'abstiennent d'émettre leurs vues sur l'ensemble; ou de ceux qui, indécis dans leurs conceptions, n'ont pas d'opinion fixe et conséquente. Ainsi l'une de ces deux

écoles représente l'homme comme un animal ennobli, successivement dressé pour la raison, et susceptible d'atteindre enfin jusqu'au génie; et pour elle l'histoire entière de la civilisation n'est autre que le tableau du progrès successif et graduel que fait l'humanité dans la voie de ce perfectionnement indéfini. Cette opinion, qu'on pourrait appeler, en un certain sens et sous le point de vue scientifique, le *libéralisme* en histoire, n'a peut-être jamais été exposée avec autant de franchise et traitée avec une méthode aussi rigoureuse que par un philosophe français très distingué qui, épris de cette idée, devint dans le temps le martyr de ses principes mêmes.

Dans ces deux théories sur la vie, dont l'opposition doit se répandre sur toutes les relations de ce monde, il ne faut pas tant s'arrêter ou avoir égard aux dogmes particuliers qui sympathisent diversement avec la conscience; les penchants intérieurs, ou l'espérance finale de chaque sectaire, et dans lesquels chacun trouve lumière; secours, force, ou du moins consolation; car ce sont moins ces divergences qui caractérisent l'un et l'autre système, que l'unique article de foi concernant l'homme et ce qui constitue son essence particulière. Quelle est la nature intérieure de l'homme? quelle est sa haute destination? la réponse à cette question est le critérium

fondamental, et constitue, si j'ose m'exprimer ainsi, la religion et l'irréligion de l'histoire.

Cette idée de la perfectibilité indéfinie de l'homme a quelque chose d'attrayant pour la raison; et si elle n'est entendue que comme une disposition, une faculté en puissance, inhérente à la nature de l'homme; individuellement pris, elle contient une grande portion de vérité; encore dans ce cas ne faut-il pas oublier que la nature humaine offre à côté de cette perfectibilité, un grand penchant à la corruption. — Mais transportée sur le terrain de l'histoire, la perfectibilité ne trouve pas au fond de *commencement* véritable; car ce n'en est pas un que cette supposition vague et inarrêtée d'un animal susceptible de transformations successives et de plus en plus parfaites; et rien en général, ni la science, ni l'histoire et la vie, ne peut partir et procéder que de Dieu:

Elle n'offre pas non plus une *fin* distincte, cette progression à l'infini n'étant pas un but arrêté et positif. Mais entre ces deux termes, et lorsqu'il s'agit d'appliquer le principe à toute la masse des faits historiques, il rencontre là encore de fort grandes difficultés: les faits ne se plient pas toujours à cette règle d'un perfectionnement progressif et illimité; c'est souvent au contraire une loi de rotation qui paraît évidemment présider non-seulement aux vicissitudes de quel-

ques nations prises isolément, mais encore aux grandes périodes de lumières. Et comment la philosophie rationnelle de l'histoire pourrait-elle expliquer cette particularité, ou même en tenir compte? Toutes les fois donc que l'homme et son espèce s'écartent, dans une direction excentrique, de cette ligne de perfectibilité indéfinie, qui lui est mathématiquement tracée, ou qu'il leur arrive même de faire un mouvement en apparence rétrograde, semblable à ceux qu'à des époques fixes décrivent certaines planètes de notre monde solaire; alors l'historien philosophe qui part de ce principe ne s'y reconnaît plus. Cette marche de l'univers ou ce revirement du temps, complètement en désaccord avec la règle fondamentale qu'il a imaginée, ne peut produire chez lui d'autre effet que celui d'un mécompte historique, qui s'étend du présent jusque bien loin dans l'avenir, en même temps qu'il embrasse le passé; et ce passé, dans son indignation libérale, il l'envisage à travers le prisme de l'esprit passionné du siècle, et le juge avec partialité, sous un faux jour, tout de travers, et d'une façon contraire à la vérité.

Mais si au lieu de regarder seulement l'homme comme un animal perfectionné, formé à la raison, et susceptible de s'élever jusqu'au génie, on pose sa ressemblance à Dieu comme son caractère distinctif; son essence, sa nature, sa

destination; dans ce cas on se fait de l'histoire une tout autre idée, on lui donne une tout autre base que celle dont nous venons de parler; puisque dès lors l'histoire de l'humanité ne peut avoir d'autre objet et d'autre but que la réhabilitation de l'image divine et les progrès successifs de cette réhabilitation. Et cette supposition une fois admise, cette sublime origine de l'homme une fois reconnue, chacun de nous, sans avoir besoin du concours des doctrines religieuses et positives, trouvera dans son sens intime; dans son expérience ou dans le spectacle général de l'univers, des raisons suffisantes de se convaincre et de se persuader que la ressemblance avec Dieu a été profondément altérée, singulièrement défigurée dans la conscience de chaque homme, et dans celle du genre humain tout entier. Ensuite quiconque sera bien pénétré de la réalité du principe de cette ressemblance divine, dont les vieux traits, à moitié effacés par le temps, se reconnaissent cependant sur chaque page de l'histoire la plus ancienne du monde, et dont l'empreinte se dévoile à la réflexion; pour peu qu'elle fouille profondément dans les réduits mystérieux du cœur humain; celui-là, quelque grande que puisse être et paraître cette dégradation de l'image divine dans l'homme, ne faillira jamais à l'espérance d'en voir un jour le rétablissement.

Enfin ayant appris par sa propre expérience, combien cette œuvre est grande et difficile, combien d'obstacles s'y présentent, combien il est aisé après un demi-succès, de perdre les avantages déjà acquis dans cette carrière, il saura bien vite se reconnaître, même là où il aura aperçu dans l'humanité et dans son histoire une sorte de stagnation, ou même une marche en apparence rétrograde; il jugera le phénomène avec plus d'indulgence et par suite avec plus de vérité et d'exactitude; et malgré ces mécomptes se fiant à la main divine qui conduit et développe tout visiblement, il ne désespérera pas de cette régénération future.

Si maintenant on voulait donner le nom de *légitime* à cette philosophie de l'histoire, qui se base sur le principe de la ressemblance divine, pour l'opposer en sa qualité de système religieux sur l'histoire de l'univers, à cette autre opinion qui procède du principe purement rationnel de la perfectibilité indéfinie; cette dénomination serait d'autant plus juste et d'autant plus conséquente, que dans leurs rapports avec l'histoire, toutes les lois, tous les droits divins et humains, se fondent originairement sur cette supposition de la haute dignité et de la destination supérieure de notre nature. L'idée religieuse est donc la seule qui rende à l'homme une pleine et en-

tière justice par la considération même qu'elle a pour l'excellence de son être.

Mais elle est aussi la seule qui puisse rendre à toute autre vérité la part qui lui revient, parce que seule elle est en état de le faire sans aucun risque pour son principe, qui étant simple et vrai, est par là même complet et applicable à tout. Elle peut, elle doit même reconnaître que l'espèce humaine, nonobstant sa haute dignité et sa destination céleste, reste toujours sous le rapport physique et dans son existence extérieure, un être de la nature, que par conséquent elle peut sous ce rapport et dans son développement extérieur, être soumise à quelques unes des lois historiques purement naturelles.

Elle ne refusera pas non plus de convenir que l'homme, libre alors même qu'il ne suit pas le principe divin, ne cesse pas d'être doué de raison; capable de poursuivre une idée et d'en tirer des conclusions, susceptible de développement, essentiellement perfectible, et dans le bien comme dans le mal, effroyablement progressif. C'est donc en partant de ce point de vue élevé et divin que l'homme parviendra, dans la mesure qui lui convient, à reconnaître le vrai; à comprendre le réel; et à faire une science de l'histoire, c'est-à-dire de tout ce qui, par l'influence divine, s'est passé dans l'humanité. Nous

ajouterons ; pour continuer l'allusion , que l'opinion *légitime* en histoire ne doit pas , comme elle le fait trop souvent dans la vie , aller au-delà de la réalité et de la vérité , et se jeter dans *l'ultracisme* , dénomination à la mode , qui implique l'idée d'abus et d'exagération.

Dans sa prétention et dans sa qualité d'opinion religieuse , elle doit au contraire éviter constamment de porter sur l'histoire une sentence précipitée , tranchante , irrévocable. En effet les enseignements de Moïse , son point de départ à savoir sa doctrine de la ressemblance entre l'homme et Dieu , servant de base à l'idée chrétienne sur l'homme et par conséquent à son histoire , il devient évident par là même que de toutes les lois qui résultent de ce principe fondamental du christianisme , le précepte de l'amour étant le plus important pour toutes les relations extérieures , le devoir qu'il impose regarde non-seulement la pratique et la vie , mais aussi la science , où il trouve lieu à son entière application. L'amour n'exclut pas toutefois une opinion ferme et arrêtée ; car ce qui jette de la mollesse dans le jugement , c'est l'indifférence ou l'imbécilité ; tombeaux où s'ensevelissent à la fois la vérité et l'amour.

Mais par l'image de Dieu dans l'homme je n'entends ni une pensée unique , soudaine , un rayon de lumière traversant l'ame comme un

éclair ; ni l'étincelle du feu céleste que déroba Prométhée , ni ces ailes sublimes de Platon , ces idées planant au-dessus de la sphère ordinaire des conceptions humaines ; même avant tout cela , l'image divine se trouve , comme base et principe de l'essence et de l'existence de l'homme , dans la nature , dans les traits fondamentaux , dans la structure intérieure de sa conscience , dont la triplicité psychologique rayonne et réfléchit l'être divin. — Le désaccord de la conscience se manifeste dans le monde extérieur par quatre directions différentes , par la raison et l'imagination , l'entendement et la volonté. Mais la vie intérieure , après la réhabilitation de la conscience doit être triple , et surgir de l'harmonie de l'esprit , de l'ame et du sens , comme je me suis proposé de le montrer dans mes leçons sur la philosophie de la vie.

Cette trinité spirituelle dont se compose la vie morale et supérieure , et qui est le partage exclusif de la nature humaine , correspond essentiellement à la triple puissance , à la triple personnalité que renferme la nature divine dans son unité de substance , et fonde , autant que le permet la distance incommensurable qui sépare le créateur de la créature , la merveilleuse analogie qui existe entre l'homme faible et changeant et l'esprit infini de l'éternel amour.

Le rétablissement de l'harmonie primitive de

la conscience et de la triple vie intérieure s'opère isolément dans chaque homme de la manière suivante : l'âme au sein de laquelle régnait tout à l'heure la lutte et la confusion, éclairée maintenant par une lumière supérieure, reprend son unité, redevient un ensemble intégral, en saisissant avec amour cette lumière, premier rayon d'espérance. Se confiant à cette aurore lumineuse, éveillé à la vie, l'esprit qui dès lors n'est plus une intelligence froide, morte, abstraite, peut retenir avec une foi vive la parole pure de la vérité, qui n'est pas autre que l'amour; il conçoit alors cette parole, et avec elle il s'oriente dans le monde et en soi-même; tandis que pendant la division, l'intelligence, dans sa situation isolée et abstraite, ne pouvait à l'intérieur comme à l'extérieur qu'errer à l'aventure, et qu'être incessamment ballottée entre les conceptions fantastiques de l'imagination et les sophismes de la raison, qui dans une dialectique perpétuelle, s'entre-choquaient sans cesse. Le nœud gordien de la conscience tombée dans une confusion inextricable, étant une fois délié par la puissante main de l'universel amour, pour peu que de l'intérieur il ne naisse pas de résistance, alors la troisième faculté fondamentale de l'homme, le sens intérieur, le sens du divin se relève et se meut de nouveau. Ce n'est plus dès ce moment un sens purement

passif pour tout ce qui est grand et noble, ou une volonté faible et indécise pour le bien; c'est une force qui donne la vie, ou plutôt qui est elle-même l'action et la vie.

Mais bien différente de ce développement interne de la vie spirituelle dans l'homme pris isolément, est la marche progressive et graduelle selon laquelle l'homme pris en masse s'est formé, et dont la description générale constitue ce que nous appelons histoire de l'humanité; de son développement, de son éducation. Ici la division suivant les trois facultés fondamentales de la vie intérieure et de la conscience de l'homme individuel, ne peut plus être appliquée aux degrés que l'humanité parcourt en se développant. Ce n'est qu'à mesure qu'on surprend dans l'histoire une nouvelle impulsion divine, qu'on peut marquer un nouveau jalon sur la route que suit l'humanité, et calculer les divers degrés qu'elle parcourt; bien que d'après la nature même de la chose, dans cette marche générale vers la grande restauration, on distingue encore trois phases. Ainsi dans notre croyance que l'homme est fait à l'image de Dieu, que sa fin est le rétablissement de cette image défigurée, que les tentatives et les progrès de ce rétablissement forment le contenu de l'histoire; l'idée principale qui nous dirigera dans les recherches et les explications des événements, pendant la première

phase de l'histoire et pour la première période du monde, c'est l'octroi primitif de la *parole* éternelle; don précieux qu'indique par tant de voies différentes, que manifeste par tant de traces et de fragments de nature diverse la sainte tradition, la révélation divine de tous les peuples. Dans le midi des temps, et pour la seconde phase du développement humain, alors que de grandes nations prépondérantes déploient, suivant toutes les directions, chacune dans sa sphère particulière, la force et le génie de la victoire; l'idée de cette *force* nous servira de mesure d'appréciation dans les faits individuels, et présidera à notre jugement général: nous examinerons cette idée même de force, nous chercherons jusqu'à quel point celle qui a régné était supérieure, divine; si elle n'a pas été au contraire pernicieuse, hostile même au principe divin; ou si, d'une nature mixte, elle n'aurait pas été à la fois l'un et l'autre. Quant à la dernière phase du monde, à celle des temps modernes, ce n'est que dans la *lumière* supérieure de la vérité pure; éclairant à la fois la science et la vie, qu'on trouvera le principe auquel il faut tout rapporter, et selon lequel il faut tout juger dans le passé; ce n'est que sur cette base aussi qu'on peut fonder ses prédictions ou du moins ses pressentiments sur le développement futur, sur l'avenir historique de l'humanité. De cette

manière le triple principe divin, présidant à la division de la philosophie de l'histoire, serait la *parole*, la *force* et la *lumière*.

Cette division si simple et si naturelle n'est pas théorique et hypothétique; elle est appuyée sur la réalité, et sur l'expérience historique. En effet, l'existence d'une première révélation, dans les temps primitifs; la propagation du christianisme imprimant une nouvelle action, donnant une nouvelle vie au monde moral; enfin la prééminence de la civilisation actuelle de l'Europe, qui non-seulement marche à la tête des autres parties du monde, mais qui sous beaucoup de rapports, s'est élevée très avantagement au-dessus de la plupart des périodes du passé, sont trois faits positifs dans l'histoire de l'univers, trois données incontestables qui peuvent être posées en général comme les degrés de la marche progressive du développement humain. Il ne s'agit donc plus que de savoir apprécier toute la portée de chacune de ces données en particulier, et puis de comprendre leur liaison réciproque, en en cherchant l'explication dans l'harmonie de l'ensemble. En effet, si chacun convient facilement que la lumière céleste de la vérité pure; en éclairant les états et les peuples chrétiens de l'Europe, s'est réfléchi non-seulement sur la science et en général sur toutes les branches de la culture intellectuelle, mais encore sur la vie

morale, et sur les rapports sociaux et politiques ; chacun sait aussi, chacun sent, que ce principe vital de l'humanité, que cet élément de l'histoire éprouve encore de nos jours des obstacles dans son développement intérieur, qu'il a à combattre des éléments contraires ; or c'est précisément le travail de cet enfantement, cette lutte intestine qui sera et qui doit être l'objet de nos considérations, lorsque nous serons arrivés à ces derniers temps, à cette dernière partie de notre ouvrage. D'un autre côté, il est pareillement incontestable, que dans la seconde période du monde à laquelle nous passons actuellement, ce qui distingue les nations qui ont acquis une certaine prépondérance, c'est une supériorité visible de force intellectuelle ou morale.

Qui pourrait méconnaître une force de ce genre, dans cette sensibilité si puissante et si profonde qui se manifeste chez les anciens Perses, par l'exquise pureté des mœurs et de l'antique croyance à la divinité, et qui s'alliait si bien chez eux à un noble enthousiasme pour la gloire militaire, et à un ardent amour pour la patrie ! Nul également ne contestera aux Grecs la puissance du génie et de l'invention dans les sciences et dans les beaux-arts, pas plus qu'aux Romains cette autre sorte d'excellence qui tient à l'énergie du caractère, et à la force morale de la volonté. On peut bien, il est vrai, demander

compte à chacune de ces grandes nations de l'emploi qu'elle sut faire de cette supériorité d'esprit ou de caractère, dont elle fut dotée ; on peut examiner cette force dans sa nature même ; et malgré sa grandeur et son étendue, chercher si elle a été vraiment divine, ou jusqu'à quel point on doit la regarder comme une force terrestre ; comme un élément de retard et de destruction. On peut enfin douter que cette puissance, quelque supérieure et admirable qu'elle ait été, fût à elle seule suffisante pour relever et rétablir moralement l'humanité déchuë ; et que pour atteindre ce but, il n'en fallût pas une autre encore plus haute, encore plus pure.

Quant à la tâche qui m'incombait dans l'exposition de la première période historique ; au terme de laquelle nous sommes parvenus, je croirai l'avoir suffisamment remplie si j'ai pu bien convaincre de l'existence d'une vérité primitivement révélée par la parole, à l'homme et à l'humanité, à l'aide de ces indices, de ces traces, que l'on rencontre éparses, mais frappantes, dans la tradition sacrée de tous les peuples, où elles apparaissent comme des caractères énigmatiques, des fragments détachés, des hiéroglyphes mutilés, appartenant à un système complet, qui a disparu depuis long-temps ; et si je suis parvenu à persuader, qu'à travers les altérations que cette divine parole a reçues de la dégénération du genre

humain, toujours croissante sous le règne du paganisme, et les erreurs de toute espèce qui s'y mêlèrent, à travers le voile obscur des innombrables fictions qui la confondirent et la défigurèrent, au point de la rendre méconnaissable ; on peut cependant avec un examen patient et profond en démêler les traits originels, et remonter à la source commune de toutes ces traditions.

L'ancien paganisme, et cette observation que nous ajoutons résulte de ce que nous venons de dire, l'ancien paganisme était lui-même basé sur la vérité ; bien considéré, bien compris, il ne peut servir qu'à la confirmer. Tel est le résultat où conduit l'étude de l'antiquité ; telle est la conclusion rendue presque évidente par les recherches profondes qu'on a récemment faites sur les mythes et sur leur première origine. S'il était possible de dégager entièrement du mélange des fictions et des erreurs, l'intuition de la nature et son symbolisme, ces deux bases des doctrines du paganisme ; alors les traits fondamentaux et hiéroglyphiques de la science instinctive des premiers hommes ne seraient probablement pas en opposition avec la vérité reconnue dans la nature ; mais au contraire ils offriraient sans doute à la science de la vie, même au milieu du libre essor qu'elle a pris ; et des développements nouveaux qu'elle a reçus, un tableau instructif, dans lequel il lui serait facile de reconnaître l'ori-

gine de ses idées les plus élevées. Car l'homme qui est le centre de la nature, de la terre au moins, ne serait jamais parvenu à une connaissance véritable de la sphère qu'il habite, il n'aurait jamais réussi à comprendre la nature, sa vie intérieure ; et ses forces occultes, s'il n'avait eu, de naissance et originellement, un instinct scientifique pour en pénétrer immédiatement les secrets.

L'abus de l'image donna naissance à la mythologie ; le symbole confondu avec l'objet lui-même, au lieu d'en rester l'emblème, pouvait facilement passer pour une sorte d'objet d'une autre espèce. Cette méprise devenue une habitude ou, pour ainsi dire, une seconde nature psychologique, était même comparativement pardonnable à l'homme, vu l'état de sa conscience partagée entre les fantaisies de l'imagination et les spéculations de la raison. Mais cette erreur elle-même n'aurait pas eu lieu si le supérieur et le subordonné, la cause et l'effet, la divinité et la nature, n'avaient pas été confondus d'avance, si l'ordre réel n'avait pas été interverti, si, bien qu'elle ne fût pas encore parvenue à son comble, la confusion n'eût au moins déjà commencé. L'erreur essentielle et funeste, le vice fondamental du paganisme, est la divinisation de la nature ; car elle brouilla et confondit toutes les idées sur le monde sensible et sur le monde

moral, et bouleversa complètement l'esprit de l'homme. — Et cependant ce matérialisme destructeur se retrouve non-seulement dans le paganisme, mais encore dans la philosophie atomistique, et dans plusieurs autres hypothèses de la science.

Après cette divinisation de la nature, qui fait le fond de la mythologie et de la religion populaire des anciens, un autre tort capital des doctrines de ces temps-là naquit de la direction magique qu'elles prirent ; je veux dire de l'emploi matériel et grossier, ou plutôt de la profanation qui fut faite des hautes vertus de la nature, alors que ses forces furent effectivement reconnues, et que l'esprit de l'homme ayant soulevé le voile matériel qui les couvrait pénétra plus profondément dans ses secrets et dans sa vie intérieure. Cette erreur, d'une nature plus élevée et par cela même plus dangereuse, infesta moins, il est vrai, les croyances populaires et poétiques, que les corporations et les mystères ; c'est donc dans ces associations secrètes qu'il faut surtout la chercher.

On ne saurait nier que les doctrines des mystères qui, non-seulement en Egypte, mais en Grèce, jouent un si grand rôle dans la formation de l'esprit public, dans l'éducation morale, dans toutes les sphères de la pensée et de la vie ; on ne saurait nier que ces doctrines, dans leurs

rappports avec l'esprit de l'homme, avec sa puissance et sa dignité, avec les forces occultes de la nature et le monde invisible, n'aient déployé un caractère beaucoup plus profond et plus sérieux que les enseignements de la mythologie vulgaire, et que les fictions des poètes. Mais on ne doit pas en conclure que leur influence ait toujours été salutaire, que l'esprit intérieur qui les animait ait toujours été louable.

Mon opinion est que les Égyptiens ont possédé beaucoup de lumières, surtout en ce qui concerne la nature ; qu'ils en ont même possédé plus que les Grecs en général, et les pythagoriciens en particulier ne leur en ont emprunté à notre connaissance ; mais je ne saurais croire que cette science des Égyptiens ait été sans mélange d'erreurs, que divers abus magiques ne s'y soient pas introduits.

La loi sacrée et le guide intérieur de la vérité étant une fois perdus, le véritable ordre des choses et des idées étant interverti, il est naturel que le sublime, le mystérieux et le merveilleux se trouvent dans l'esprit de l'homme tout à côté de l'ignoble, du pervers et du pernicieux. Avec ces fausses ou singulières images des dieux, avec ces symboles de la nature, avec cette foule d'emblèmes et d'hiéroglyphes à significations diverses, le silence sacré des temps pouvait facilement amener chez les Égyptiens des conceptions ténébreuses, des

visions erronées; surtout quand une direction magique, je veux dire une intention matérielle et illicite, dans l'usage des forces supérieures de la nature, s'offrit accompagnée d'une tendance mauvaise et d'une volonté diabolique;

Dans chaque science, en la considérant dans son rapport avec la vérité supérieure et divine, le point principal qu'il faut rechercher et qui décide de sa valeur, est de savoir si l'on a fait un bon usage de cette science, ou si on lui a donné une direction perverse et destructive, enfin si l'on y a bien observé l'ordre nécessaire et véritable, c'est-à-dire si la nature et tout ce qui en procède a été, en sa qualité d'effet, subordonné au *divin* et à *Dieu*, qui est en tout la première des causes.

Avec ce principe et cette marche, chaque science, plus elle pénétrerait profondément dans la nature et dans sa vie intérieure, plus elle servirait à relever la majesté du créateur. On voit même dans les livres de l'ancien Testament; et nommément dans ceux de Moïse, tous ces secrets de la nature et les clefs qui mènent à leur explication, indiqués fréquemment par des phrases ou des mots isolés, qui sont là, comme autant de grains d'or de la science, semés avec profusion, mais comme par hasard et sans intention, tout au plus dans le but d'orner tout ce qui, dans ces livres, est regardé comme la chose

principale, de rendre plus sensible la marche que Dieu prend en guidant l'humanité, et d'ouvrir, si j'ose m'exprimer ainsi, aux yeux étonnés des lecteurs, le tabernacle sacré des mystères et des promesses divines. En effet tout y est subordonné à Dieu et au divin, et c'est cette circonstance même qui empreint d'un caractère de vérité ces légères indications des secrets d'une nature cachée sous un voile énigmatique.

Que le moindre écart de la vérité suffise pour donner naissance à une erreur toujours croissante, nous en voyons la preuve dans ce qui a servi de germe à la religion des anciens Perses; c'est-à-dire dans le culte si simple de la nature, de ses éléments, de ses vertus fondamentales; dans le culte du feu sacré, de l'air pur, céleste, éthéré, du souffle vivifiant, qui anime l'air vital, et surtout dans celui de la lumière. Cette religion a dû dominer aussi plus anciennement encore dans les Indes; car dans les Védas, la plupart des vieilles dénominations de la divinité font allusion aux évènements, se rapportent aux éléments; tandis que les noms de plusieurs dieux, que les Indiens ont adorés dans la suite, paraissent même aujourd'hui inconnus aux Persans. Si simple et si pure, cette religion est probablement la plus antique, peut-être fut-elle la plus répandue dans le premier âge du monde, dans le monde patriarcal.

Il est également à croire que , dans l'idée primitive de ce culte , on ne divinisaient pas réellement la nature elle-même , on ne méconnaissait pas la suprématie de Dieu ; et que ce ne fut que plus tard que l'on confondit le symbole avec la chose et avec l'idée supérieure qu'il était , dans le principe , destiné à représenter. — C'est une présomption , une induction presque certaine , qu'aux premiers jours de la création nouvelle , les éléments et les êtres naturels , s'ils n'étaient pas précisément l'image de Dieu , ce que l'homme seul est effectivement , n'en étaient pas non plus un symbole arbitraire propre à donner simplement occasion à une allégorie poétique ; mais que par leur essence même ils représentaient , d'une manière tout-à-fait conforme à la vérité , la puissance de Dieu sur la terre , et la rendaient sensible aux yeux des hommes , liés alors plus étroitement qu'aujourd'hui avec leur auteur.

Aussi en plusieurs endroits , je devrais dire partout , dans les saintes Ecritures , la lumière pure et le feu sacré sont-ils employés pour désigner la toute-puissance divine , et cette action infinie qui embrasse tout ce qui est terrestre et humain. Sans compter ces passages , dans lesquels il est question d'une haleine divine et vivifiante , comme de la source première de la vie , on y parle encore du doux souffle , du léger murmure d'un air subtil , qui annoncent au pro-

phète la présence immédiate de Dieu , et devant lesquels il se couvre et se prosterne avec respect ; et assurément on n'oserait prendre toutes ces expressions simplement pour de la poésie et des figures.

A côté de cette image naturelle , de ce voile pur et élémentaire , qui enveloppe la puissance divine , on trouve , il est vrai , dans les mêmes écritures , un feu impur , souterrain , destructeur , une lumière qui ne peut provenir que d'esprits menteurs et hostiles , un souffle empoisonné et contagieux pour l'ame. Et comment pouvait-il en être différemment ? Si la nature dans son berceau ne fut qu'un admirable miroir , un pur reflet , un jeu charmant , une création merveilleuse de l'infinie puissance ; détachée bientôt de sa source , bouleversée intérieurement , dirigée contre son auteur , elle a dû nécessairement se mettre en opposition avec lui , se pervertir , et se détériorer.

Puisque cette direction contre Dieu donnée à la nature , ce bouleversement de l'ordre et des vrais rapports qui existent entre elle et le créateur , constituaient le fond de l'erreur , et formaient la base de l'ancien paganisme , avec ses faux mystères et avec l'abus que les initiations faisaient , dans des vues magiques , des forces supérieures de la nature ; nous avons le droit de regarder chaque confusion de ce genre in-

roduite dans les choses et dans les idées, chaque bouleversement de l'ordre divin, lors même qu'il s'opère sur un sol chrétien, dans une science, dans une morale et même dans une vie chrétienne, comme une tendance; comme une entreprise essentiellement païenne; on ne se propose pas sans doute d'y élever des autels à Apollon, ou d'y consacrer extérieurement des mystères à Isis; mais on n'en commence pas moins un nouvel édifice païen, on n'en pose pas moins comme la pierre fondamentale d'un paganisme scientifique.

De toute la partie emblématique des hiéroglyphes, du sein de cette foule d'images, représentant soit des dieux, soit des objets matériels et physiques, quelques auteurs grecs, dont les travaux et les succès en ce genre ne suffirent plus à nos besoins, avaient déjà tenté d'extraire et de recueillir le symbolisme de la nature, ou le cercle originaire des idées symboliques chez les Egyptiens.

A ce propos, il est bien extraordinaire que, dans tout ce que nous connaissons des hiéroglyphes, on n'aperçoive aucune différence qui trahisse des époques diverses, comme on en trouve dans le système graphique des Chinois; ici au contraire tout appartient au même genre, au même cercle d'idées ou d'emblèmes, au même style. Comme les images des dieux sont aussi au

nombre des signes hiéroglyphiques, on est autorisé à croire que les hiéroglyphes ont dû être imaginés tous à la fois, qu'ils n'ont subi aucune altération depuis, et qu'enfin leur invention tombe apparemment à une époque, où la mythologie égyptienne était totalement formée et complète.

Dans la première période de l'univers, c'est-à-dire durant trente-trois siècles, d'après notre manière habituelle de compter, les diverses nations entre lesquelles se partageait l'humanité se développèrent, chacune à part, chez soi, ou du moins en ne passant à l'extérieur qu'après avoir arrangé son intérieur; et même deux des empires et des peuples les plus grands et les plus antiques, la Chine et l'Inde, sont restés jusqu'à nos jours stationnaires, isolés, et en majeure partie distinctement séparés du reste du monde. Ce qui, dès le commencement, caractérise au contraire la seconde période de l'univers, c'est que depuis lors une liaison plus intime, une influence réciproque, des relations suivies et actives; en un mot, différents rapports mutuels s'établissent entre plusieurs nations, et même dans le cercle entier de la civilisation de ces temps; et ce changement coïncide avec les premières conquêtes. Avec ce commerce plus étendu entre les peuples, commence aussi un temps historiquement plus clair; mieux et plus

généralement connu, qui ne remonte pas toute-fois au-delà de six ou tout au plus sept siècles avant l'ère chrétienne.

Les pas des premiers conquérants perses furent rapides; car Cyrus, le fondateur de l'empire, s'étant d'abord rendu maître du pays central de l'Asie occidentale, ainsi que de l'Asie-Mineure, Cambyse immédiatement après lui fit la conquête de l'Égypte, laquelle fut suivie à peu d'intervalle de la grande expédition de Xercès contre la Grèce, dont le courage déjoua les projets de ce monarque.

L'Égypte qui, par la direction de son esprit, sa civilisation, et sa constitution intérieure, a plus d'analogie et d'affinité avec les deux grandes nations, si strictement isolées de la première période de l'histoire, appartient cependant par ses relations politiques au cercle perse-phénico-grec des peuples de l'Asie occidentale et des environs de la Méditerranée. C'est donc ici le lieu d'insérer le résumé de son histoire, jusqu'à la conquête que les Perses en firent; bien entendu, autant qu'elle importe à la contexture de l'histoire universelle. Or celle-ci, non plus que sa philosophie, ne saurait tirer un grand profit de la longue nomenclature de tant de rois, issus de plus de vingt dynasties des anciens Pharaons. Remarquons pourtant comme une chose étrange, les grandes et nombreuses expéditions militaires

que l'Égypte prétend avoir faites à une époque si reculée dans le passé; car c'est au fond de promenades guerrières ou d'invasions, plutôt que de conquêtes solides et durables, qu'il s'agit dans son histoire.

Sésostris, qui pendant la vie de son père Aménophis, avait déjà envahi les côtes de l'Arabie, et soumis la Libye et l'Éthiopie, a, dit-on, subjugué ensuite la Bactrie, a vaincu les peuples scythes, dans les environs du Caucase, dans la Colchide et jusqu'au Tanaïs, et s'est même avancé jusqu'en Thrace. Ce qui est certain, c'est que les anciens ont cru que les habitants de la Colchide descendaient des Égyptiens, ou que ceux-ci du moins avaient fondé une colonie dans cette contrée. Mais avant Sésostris même, on attribue au roi Osymandias une expédition qu'il a dû faire à la tête d'une armée innombrable, pour reconquérir la Bactrie, qui avait secoué le joug de l'Égypte; et on assigne d'un côté le Gange, et de l'autre la source du Danube, comme limites à la grande excursion d'Osiris.

On pourrait demander à cette occasion si les Égyptiens n'ont pas eu anciennement des poèmes héroïques, comme le Ramayan ou le Mahabharat des Indiens, d'où ces événements merveilleux seraient tirés; ou si toutes ces relations n'ont pas un sens mythique, tel qu'on peut le supposer au moins de l'expédition d'Osiris. L'E-

gypte n'a jamais été dans les temps connus, un état conquérant, ou elle n'a pas long-temps et durablement conservé ses acquisitions précaires : mais dans ces temps mêmes on y voit souvent des conquêtes passagères, des expéditions même parfois lointaines, et en général des relations étendues avec d'autres états et d'autres peuples, qui à leur tour faisaient sentir à ce pays de fortes et violentes réactions.

Une partie de la Libye, le littoral de l'Arabie sur la mer Rouge, l'Arabie Pétrée, de même que l'Éthiopie ou du moins une grande partie de cette dernière, ont dû rester long-temps sous la domination et dans la possession des Pharaons, à en juger par les monuments en pierre, couverts d'hiéroglyphes qu'on y trouve. D'ailleurs la multitude de monuments et d'édifices antiques, réunis dans la Thébàide, paraissent avoir exigé, pour leur construction, plus de bras que n'en pouvait fournir l'Égypte proprement dite.

Si l'Éthiopie fut conquise par l'Égypte, celle-ci fut à son tour envahie par les Ethiopiens, qui y fondèrent une dynastie à eux. Le second roi de cette dynastie éthiopienne, nommé Tirhaka, s'efforça de s'agrandir en Libye et sur la côte septentrionale de l'Afrique, et pénétra, dit-on, jusqu'aux colonnes d'Hercule, c'est-à-dire jusqu'au détroit de Gibraltar. On trouve aussi des preuves historiques de la conquête de Thèbes,

capitale de l'Égypte, par des Carthaginois gouvernés alors par la famille de Magon. Le roi de cette nation qui figure dans les livres des Hébreux sous le nom de Sisak, et qui en passant conquiert Jérusalem, figure dans les inscriptions des Pharaons, sous le nom de Schishenk. Sur les monuments antiques de l'Égypte, dans des tableaux représentant des scènes de guerre, offrant des dessins de peuples très éloignés, de captifs à physionomie étrangère, on voit (chose remarquable) des hommes aux cheveux rouges, aux yeux bleus, tatoués sur les jambes; ce qui s'accorde parfaitement avec les descriptions que les anciens font des peuples scythes.

A une époque plus reculée, un peuple de race phénicienne ou plus probablement arabe, s'était déjà emparé du trône de l'Égypte; d'où une nouvelle dynastie, celle des Hyksos, ou rois pasteurs. On a essayé quelquefois de retrouver ceux-ci dans les Israélites; mais cette opinion ne s'accorde guère avec les détails de l'accueil hospitalier que reçut une colonie d'Hébreux sous Joseph, de l'oppression dont elle fut plus tard accablée, et de sa sortie sous Moïse; rien n'annonce dans ce récit que le peuple nomade des Israélites ait régné et ait fondé une dynastie en Égypte; et toutes les autres circonstances ne cadrent nullement avec l'histoire de cette nation.

Il y a eu en effet entre l'Égypte et les hordes

des peuples voisins différents conflits qui se ressemblent sous quelques rapports, sans qu'ils soient cependant identiques. Toutefois, en admettant que Sésostris ait succédé à son père immédiatement après que celui-ci eut expulsé les Hyksos, il serait bien possible qu'à la suite d'une réaction de ce genre contre une domination et une dynastie étrangères, l'esprit guerrier se fût réveillé; et que, comme cela arrive habituellement, il eût donné naissance à des entreprises actives, d'une nature plus grandiose. Cette supposition donnerait une sorte de probabilité aux expéditions guerrières de Sésostris, qui, bien qu'exagérées, peuvent cependant avoir un fonds de vérité.

Ce qu'il y a de positif, c'est que dans plusieurs endroits, comparativement très éloignés de l'Égypte, il existait dans l'antiquité, et il existe encore des établissements sacerdotaux surtout d'une origine incontestablement égyptienne; et que toutes les colonies qui donnèrent lieu au progrès en Grèce et dans les autres pays riverains de la Méditerranée ne sauraient être attribuées exclusivement aux Phéniciens; car la fondation de plusieurs villes antiques, la généalogie même de plusieurs familles royales, la filiation d'une grande partie des mystères, et notamment de ceux d'Orphée, dirigent, de la Grèce en Égypte, les regards de l'historien.

Il est par conséquent très possible que, dans ces temps reculés les expéditions militaires, dont il est si souvent question dans les traditions égyptiennes, n'aient été que des colonies armées, expédiées de la mère-patrie non pas toujours dans un but mercantile comme lorsqu'il s'agit des colonies et des villes d'origine phénicienne, mais plutôt par un motif religieux comme celui qui influa si évidemment sur les conquêtes de la Perse; et que ce motif religieux, coopérant du moins à ces expéditions, fût celui de propager les mystères, afin de faire participer les peuples de l'occident alors barbares à la civilisation de l'Égypte, et de les attacher plus solidement à cette contrée.

Une autre occasion de ces courses lointaines qui nous paraissent problématiques ou sans but réel, c'est peut-être quelque trouble intérieur, quelque dissension intestine; d'autant plus que certainement l'Égypte s'est vue de plusieurs manières travaillée par la discorde politique. Elle a été souvent divisée en plusieurs royaumes; et lors même qu'elle n'en faisait qu'un, l'intérêt des provinces agricoles de la Haute-Égypte était maintes fois en opposition avec celui de la Basse-Égypte commerçante et manufacturière; phénomène qui se représente assez fréquemment dans nos états modernes.

Vers les temps qui précédèrent immédiatement la conquête des Perses, la caste des guer-

riers, c'est-à-dire toute la noblesse s'était mise en opposition ouverte contre les rois, auxquels elle reprochait de pencher trop du côté du sacerdoce. C'est ainsi que nous avons remarqué dans les Indes une certaine rivalité, une inimitié politique entre les brahmanes et les kschetryas. Psammétique, après avoir le premier, dit-on, arrêté et repoussé les peuples scythes, qui menaçaient d'asservir l'Asie, voyant cette mauvaise disposition de la caste guerrière, prit à sa solde des armées entières de Grecs; de sorte que l'Égypte finit par n'avoir plus pour défenseurs que ces mercenaires étrangers.

Ces enrôlements, ainsi que le développement des relations commerciales, et l'établissement de nombreuses colonies grecques dans la Basse-Égypte, avaient rendu celle-ci à moitié grecque, dès avant l'invasion des Perses; circonstance qui ne contribua pas peu à leur en frayer le chemin, et à leur en ouvrir pour ainsi dire les portes, de même qu'elle seconda plus tard les envahissements des Grecs. C'est ainsi que sans qu'il y paraisse à l'extérieur, la plupart des états sont minés secrètement, avant de tomber sous le coup d'une puissance étrangère.

Les classiques de l'antiquité commencent l'histoire de l'univers par l'empire assyrio-babylonien, lequel précéda le médo-persan, et dont les annales mythiques débutent par les conquêtes

fabuleuses de Sémiramis; conquêtes semblables à toutes celles que mentionnent les anciennes traditions de la plupart des peuples de l'Asie. La conquête de Médie par Ninus semble appartenir un peu plus à l'histoire. Mais il est peut-être un moyen plus simple et par là même plus satisfaisant d'envisager cette matière: sur le plateau central de l'Asie occidentale on compterait quatre pays principaux, mais différents, savoir la Babylonie, l'Assyrie, la Médie et la Perse, qui à plusieurs reprises ont formé des états séparés et distincts, et qui d'autres fois ont été réunis sous l'empire, tantôt de l'un, tantôt de l'autre de ces pays, tandis que leurs capitales respectives, Babylone, Ninive, Ecbatane et Suze ou Persépolis, devenaient alternativement, durant les périodes de grandeur et de prospérité, le siège des dynasties indigènes, et le centre de l'empire.

Ainsi au lieu de considérer comme une période à part l'existence de l'empire assyrio-babylonien, de cette première monarchie universelle, il serait plus convenable de n'en faire que la dynastie la plus ancienne de ce grand et unique empire asiatique, et d'en compter une seconde d'après l'ordre chronologique, dans l'état médo-persan, en les assimilant à peu près à celle que les successeurs d'Alexandre y fondèrent plus tard, ou mieux encore à cette dynastie indigène et nouvelle qu'y rétablirent les Parthes, nation située

un peu au nord-est de ces contrées et qui devint par la suite si formidable aux Romains.

C'est dans cette région centrale de l'Asie occidentale, sur ce point si bien choisi, si bien placé, si bien fait pour les envahissements extérieurs, que naquirent les conquérants de l'univers; c'est là que le génie de la guerre se manifesta d'abord; c'est là aussi que l'histoire sainte, que la révélation de Moïse, place le siège du premier maître du monde et le berceau de l'esprit de conquêtes. Sur la place même où s'élevait jadis l'antique Babylone, on trouve encore de nos jours des ruines immenses que les habitants qualifient du nom de forteresse de Nemrod, et qui suscitent dans l'esprit des voyageurs modernes le souvenir de Babel et de la légende concernant la construction de cette grande tour. Il est plus que probable que ces ruines appartenaient autrefois au grand temple de Bélus qui s'élevait par huit étages ou compartiments jusqu'à une hauteur démesurée, et sur le faite duquel se trouvait la statue colossale du dieu du soleil, adoré dans ce lieu comme une divinité nationale. Là même gisent aujourd'hui des masses énormes de débris imposantes et comme vitrifiées par un feu violent, dont les cimes touchent les nuages, tandis que des lions reposent sur leurs flancs, et habitent leurs cavités. On cherche parmi ces masses l'emplacement de ces grandes terrasses ou

jardins suspendus que le monarque assyrien, par amour pour son épouse, mère de naissance, fit planter dans un pays du reste peu boisé.

L'étendue en surface que couvrent des amas épars de briques marquées au timbre de l'écriture babylonienne, atteste la grandeur passée de l'immense cité de laquelle peu des anciennes villes de l'Asie approchaient, à laquelle aucune de nos villes européennes ne peut être comparée. Il était donc naturel que cette construction de la tour de Babel restât pendant tous les siècles comme un point de comparaison pour tous les édifices qu'enfantaient l'arrogance et l'orgueil de la puissance, que terrassait et détruisait le bras fort de la Némésis divine. Dans la révélation même, la Babylone, saisie par le vertige de l'ambition, ivre du sang des peuples, est prise comme un symbole qui doit représenter depuis le commencement de l'histoire, à travers tous les âges, jusqu'à la fin des siècles, l'esprit païen de superbe et d'inconsidération, faisant de vains efforts pour détruire l'humanité. C'est en effet de ces plages que partirent les calamités qui vinrent fondre sur les nations, bien que le premier empire assyrien n'ait pas étendu sa puissance fort loin sur l'occident, et que l'époque des grandes conquêtes ne date que de Cyrus. Cependant la vieille Babylone continuait de manifester sa puissance en subjuguant à son tour, par la mol-

lesse de ses mœurs, ses vainqueurs et ses maîtres qui abandonnaient, comme l'histoire l'atteste, leurs dieux paternels pour embrasser, à l'exemple des Babyloniens, le culte matériel de la nature sensible.

Les Perses, devenus les maîtres, se mêlèrent, dans le nouvel empire, aux Mèdes ; qui jadis avaient été beaucoup plus puissants qu'eux : ces deux races se fondirent au moins politiquement en une seule nation, malgré la différence primitive d'origine et de langage, et malgré une jalousie réciproque qui se perpétua et se manifesta plusieurs fois dans la suite, à l'occasion des changements de souverains ou de dynasties. Ce qui contribua le plus à resserrer les liens extérieurs de cette union, ce fut l'institution des mages que Cyrus, fondateur de l'empire, introduisit dans ses états de la Perse ; car c'est en Médie qu'elle a pris naissance, et les livres sacrés de la religion du Zend ne sont pas originairement écrits en langue perse, mais en deux dialectes de la langue mède, si encore l'un d'eux n'est pas peut-être bactrien. Les mages ne formaient pas une caste sacerdotale héréditaire ; c'était plutôt une corporation, un ordre divisé en la manière de certains autres mystères, et partagé en plusieurs classes, suivant les catégories et les degrés d'apprenti, de maître et de maître consommé. Les étrangers n'étaient admis

dans cet ordre de prêtres mèdes qu'avec beaucoup de difficultés, comme le témoigne l'exemple de Thémistocle, qui n'y fut reçu que sur la demande expresse du roi de Perse, à la cour duquel il vivait alors.

On ignore, on doute au moins si l'ancienne doctrine des Perses, leur tradition concernant la lumière, ne fut pas essentiellement modifiée par son rénovateur ou son restaurateur, le Mède Zoroastre, ou si elle a été conservée par l'ordre des mages dans toute sa pureté primitive. Mais ce qu'il y a de positif, c'est que cet antique culte de la nature a totalement dégénéré chez le petit nombre de ceux qui appartiennent encore aujourd'hui à la secte des guèbres ou adorateurs du feu. En Perse, les mages étaient chargés de l'éducation des rois, ce qui dut leur donner une grande importance ; ils jouissaient de beaucoup de considération à la *Porte-Persique*, nom asiatique qu'on donnait dès lors au centre de l'empire et au siège du souverain ; ils prenaient aussi une part fort active aux factions qui se formaient autour du trône. Tandis qu'en Grèce et même en Egypte les mystères, en leur qualité de corporations sacerdotales ou de ligues d'initiés, n'avaient, malgré toute leur puissance, qu'une influence politique secondaire ; dans la monarchie des Perses, ils devinrent le plus grand des pouvoirs de l'état.

L'autre soutien principal de l'empire était la noblesse ou la classe distinguée des Pasargades qui entourait le trône, jouissait de grandes prérogatives, et formait le noyau et l'élite de l'armée. La force intérieure de la nation provenait de l'éducation de la noblesse persane, de cette éducation strictement militaire, éminemment morale, dont Xénophon nous a tracé un tableau si enchanteur. La négligence et le relâchement qu'on mit dans les soins qu'elle exigeait furent pour l'état la première cause d'une décadence, dont le progrès augmentait rapidement avec la mollesse et la dépravation des mœurs; et une fois les premiers pas faits dans la carrière du vice, une fois les règles sévères établies par Cyrus tombées en désuétude, la corruption se manifesta avec les mêmes caractères qu'elle prit plus tard dans tous les grands empires de l'Orient. Les maux qu'entraîne à sa suite un gouvernement de satrapes dans les provinces, et de sérail dans l'état, des factions, des conspirations, des bouleversements dans l'intérieur même des dynasties régnantes, toutes les autres violences du despotisme : voilà ce que l'on rencontre sur chaque page de l'histoire de cet empire; et ces vices, ces usages caractéristiques de ce mode asiatique de gouvernement, on les retrouve encore, du moins s'il faut en croire les histo-

riens, dans la Perse de nos jours, sous les mêmes formes et sous les mêmes couleurs.

L'armée consistait aussi pour la majeure partie, en bandes ramassées parmi les peuples vaincus; et plus son chiffre numérique était grand, moins son organisation intérieure était forte et compacte. C'est ce qui explique comment des poignées de guerriers grecs animés d'un ardent patriotisme et commandés par des chefs habiles, dont l'œil et l'esprit étaient exercés à la tactique, ont pu résister à ces essaims innombrables, et remporter même quelquefois sur eux de brillantes victoires; c'est ce qui explique comment trois batailles perdues contre Alexandre-le-Grand décidèrent du sort de cet état divisé à l'intérieur et appuyé sur des fondements aussi fragiles. A peine depuis Cyrus jusqu'au dernier des Darius, dont le caractère personnel et la fin tragique inspirent un vif intérêt, deux cent vingt ans s'étaient écoulés, et le grand empire de la Perse n'était plus. En général, ses conquêtes passagères ont agi sur leur époque, comme les forces élémentaires de la nature, soudainement et avec rapidité. Les Perses envahirent d'abord et soumièrent les pays et les empires avec l'impétuosité de la tempête; et en particulier l'expédition de Xercès contre la Grèce ne ressemble-t-elle pas tout-à-fait à une inondation? mais comme un

feu destructeur, après avoir jeté de hautes flammes, embrasé et consumé tout ce qui se trouvait à sa portée, tombe de lui-même et s'éteint dans ses cendres, de même s'éclipsa subitement la Perse, après avoir jeté un vif, mais court éclat.

L'influence de la Perse sur les autres nations civilisées ne fut donc que bien passagère ; car l'Égypte, malgré les actes de violence de Cambyse, resta toujours la vieille Égypte, et redevenit encore plus florissante sous les Ptolémées dont le gouvernement fut doux, paternel, et conforme à la nature du pays et au caractère de ses habitants. La Phénicie, la Palestine et l'Asie-Mineure, ne changèrent pas essentiellement de face. Le plus grand résultat que l'histoire universelle puisse trouver aux conquêtes de la Perse, c'est le contact actif et varié, les relations diverses et durables qu'elles introduisirent entre tous les peuples de l'Asie occidentale soumis à sa domination, entre l'Égypte, la Grèce et les autres états situés sur les bords de la Méditerranée. Son influence sur la Grèce, importante sans doute, mais cependant toujours indirecte, fut une des causes secondaires des luttes intérieures que soutinrent les Grecs pour leur liberté ; et elle provoqua ensuite la grande réaction qui eut lieu sous Alexandre. Celle-ci ressemblait par son caractère même, et par son exaspération, à l'attaque et à l'envahissement des Perses. Alexandre, lui

du moins, qui se sentait trop à l'étroit dans sa petite province patrimoniale, présente une sorte de physionomie orientale qui sort des bornes du caractère grec, des idées dominantes des Grecs, de leur façon de penser habituelle. Aussi je voudrais nommer inspiration asiatique ce qui, avec une force irrésistible, entraîna ce monarque jusqu'à la capitale de la Perse, et ensuite jusqu'au-delà de l'Indus.

LEÇON VIII.

Variété de la nature grecque opposée à l'unité orientale. — Géographie de la Grèce. — Diversité dans la vie des Grecs, dans leur caractère, leurs occupations dans les formes politiques; penchant de plus en plus vers la démocratie, ils ne montrent jamais contre la royauté la même haine que les Romains. — Esclavage en Grèce. — Aristocratie. — Institutions sacerdotales. — Diversité dans les sources de la nationalité grecque. — Les Pélasges. — Les Hellènes : Eoliens, Doriens, Ioniens. — Résumé de l'histoire grecque. — Art chez les Grecs. — Philosophie grecque. — Etat politique des Grecs.

Dans toute l'étendue du domaine historique, dans le cercle entier de la civilisation et du développement humain, il serait difficile de trouver une différence aussi complète, une opposition aussi marquée que celle qui frappe tout d'abord entre cette unité bien prononcée du caractère asiatique avec sa vie uniforme, ses institutions sociales qui traversent les siècles sans altération, et presque stationnaires, et cette variété, cette mobilité distinctive que le Grec déploie dès son origine, comme dans la plus brillante époque de son existence. Tout, chez les Grecs, trahit l'agitation et la diversité du développement in-

tellectuel et de la direction morale : non-seulement les lois et les formes politiques si différentes, non-seulement l'industrie, les mœurs et les coutumes, mais encore la dispersion de leurs habitations, la multiplicité de leurs établissements, les éléments divers de leur origine et des principes de leur civilisation, leur division en plusieurs états, grands et petits; en peuplades ennemies l'une de l'autre; enfin, leur tradition, leur histoire, et ce qui en procède, leurs arts et surtout leurs sciences, agitées sans cesse par une lutte active et passant toujours d'un système à un autre, et d'un excès à l'excès opposé.

En Asie même, là, où comme chez les Indiens par exemple, l'intelligence s'est développée, ainsi qu'en Grèce, avec une grande variété de formes, dans la poésie, dans la cosmogonie et dans la métaphysique; où ni la nature du pays, ni la volonté du peuple n'ont permis, même dans ces temps reculés, l'établissement d'un seul empire parfaitement distinct; en Asie, au résumé, la pensée et les opinions ont toujours été monarchiques, et, partant du principe de l'unité infinie, elles y retournaient sans cesse. En Grèce, au contraire, la science, comme la vie, était républicaine, et si l'on y rencontre chez quelques philosophes, une doctrine sur l'unité, offrant ou rappelant le caractère asiatique, ce n'est qu'une exception; ou peut-être ce sera l'amour

de la nouveauté qui aura fait adopter un tel système, ou un esprit d'opposition envers l'opinion dominante, qui prétendait que tout, dans le monde comme dans l'homme, est en mouvement perpétuel et vit d'une vie indépendante.

Les fables mêmes de la mythologie des Grecs, telles que les poètes nous les ont transmises, ont une couleur toute républicaine; tout y est changement, réforme, dans le combat des éléments de la nature comme dans l'inimitié poétique des dieux anciens et nouveaux, supérieurs et subordonnés. Des géants, des héros, y guerroient continuellement et se mesurent entre eux : le tout, enfin, ne présente qu'une sorte d'anarchie poétique. Il n'est pas jusqu'à leurs traditions historiques sur les premiers habitants de la Grèce, sur les établissements et les migrations de ses différentes peuplades, qui n'offrent aux yeux de l'observateur un vrai chaos où sont confondues la vérité et la fiction, les brillantes conjectures fabuleuses et les renseignements antiques et vénérables; c'est, en un mot, une sorte de labyrinthe poético-historique dans les détours duquel il est difficile à la critique de saisir le fil conducteur et de trouver l'issue, c'est-à-dire de classer et d'arranger toutes les données avec clarté et justesse.

Les Grecs habitaient non-seulement la Grèce proprement dite, c'est-à-dire la péninsule de Pélopos, les îles adjacentes, et les vallées situées

dans le midi de notre continent, dont il est difficile de préciser exactement les limites septentrionales, là où elles touchaient à d'autres peuples non grecs; mais encore ils possédaient le littoral de l'Asie-Mineure; et leurs colonies s'étaient répandues en villes florissantes ou en petits états dans les recoins les plus profonds de la mer Noire; dans la Basse-Egypte, aux environs du Nil, où elles s'établirent bien long-temps avant les guerres persiques; sur les rives septentrionales de l'Afrique où s'élevait la florissante Cyrène; sur les côtes méridionales de l'Espagne et de la Gaule; enfin dans toute la basse Italie et dans la Sicile. Ils poussèrent leurs excursions jusque dans la Baltique, comme le prouve le voyage de Pythéas; et s'ils ne firent pas le tour de l'Afrique comme les Phéniciens, ce qui d'ailleurs reste tout-à-fait incertain, ils ont du moins surpassé les Phéniciens par leur activité commerciale, par le nombre et la richesse de leurs colonies.

Il est vrai aussi que les édifices et les monuments merveilleux des Egyptiens étonnent par leurs dimensions prodigieuses; mais combien les monuments de l'architecture et de la sculpture grecques, dont quelques uns sont aussi construits sur de vastes proportions, l'emportent par la richesse des ornements, par la variété, la légèreté et l'élégance! Et non-seulement les

Grecs étaient un peuple de navigateurs et de commerçants comme les Phéniciens ; non-seulement, comme les Egyptiens, ils élevèrent des édifices somptueux, dont la construction exigeait des milliers de bras ; ils étaient encore une nation belliqueuse, aimant la guerre, et s'y exerçant de différentes manières. Outre qu'ils déployaient un patriotisme enthousiaste dans la défense de la patrie, ils aimaient la guerre pour elle-même ; ils en faisaient état, métier, profession. En effet les rois d'Égypte, dès l'époque qui précéda la conquête de leur pays par les Perses, et long-temps avant les guerres entre la Grèce et la Perse, avaient des Grecs à leur solde, ou plutôt leurs armées se composaient presque tout entières de soldats de cette nation ; la même chose avait lieu à Carthage ; et plus tard encore les rois de Perse entretenaient à leur service des armées mercenaires tirées de la Grèce.

L'habitude de servir en qualité de mercenaires dans les guerres des puissances étrangères a sans doute été pour les Grecs une excellente école et comme un exercice qui les préparait aux grandes guerres nationales qu'ils eurent à soutenir dans la suite, quoique les premiers succès décisifs qu'ils obtinrent, ils ne les aient dus qu'à de petits corps de troupes de Sparte, d'Athènes et de quelques autres républiques, par conséquent à l'élite des citoyens libres. Mais d'un

autre côté cette habitude ne devait pas avoir une influence utile et favorable sur les rapports réciproques des états et des peuples de la Grèce.

La constitution républicaine vers laquelle inclinent ordinairement les peuples navigateurs, les villes et les petits états commerçants, jusqu'à ce qu'ils aient pris une extension trop considérable, était aussi généralement celle des cités grecques et de leurs colonies. Mais sous ce rapport même il existait une très grande variété de formes politiques ; car à côté de cette foule de petits états commerçants et manufacturiers, il y en avait plusieurs, tels que Sparte, et autres, qui reposaient sur l'agriculture et la propriété foncière.

Dans ces derniers, la noblesse rurale héréditaire, possédant des propriétés territoriales, formait la première classe de l'état, les Grecs estimant beaucoup les familles illustres et les races princières à cause de leur origine qu'ils faisaient remonter aux anciens héros. La constitution de ces petites républiques était, ou au moins avait été à l'origine une aristocratie modérée, à la tête de laquelle se plaçait un prince ou un roi héréditaire. Dans quelques uns de ces états, nommément à Athènes, le passage de la constitution antique et monarchique à une forme républicaine ne s'opéra que successivement et graduellement ; et le souvenir des anciens rois ;

par exemple, de Codrus, qui se sacrifia pour la patrie, y fut toujours honoré. A Athènes la haine populaire se dirigeait principalement contre ces chefs de l'état qui, comme Pisistrate, cherchaient à étendre et à consolider violemment, à l'aide des armes et des mercenaires étrangers, leur puissance acquise par des voies démagogiques.

Pisistrate avait cependant de grandes qualités; il gouvernait avec douceur et conformément aux lois de Solon; mais sa puissance n'en était pas moins usurpée et illégitime. Rien d'aussi naturellement ingrat et d'aussi capricieux qu'une démagogie devenue maîtresse. Aussi, à mesure qu'il se précipitait de plus en plus dans la démocratie, le peuple athénien, ombrageux, jaloux de sa liberté, et que les déclamations sophistiques entraînaient avec tant de facilité, poursuivit de sa haine tous les grands hommes, tous les citoyens illustres. Miltiade, ce grand capitaine, expira dans un cachot; le juste Aristide; Cimon et tant d'autres victimes de l'ostracisme, moururent dans l'exil, ainsi que les historiens Hérodote et Thucydide. Thémistocle lui-même, sauveur d'Athènes et de la Grèce, fut obligé de se réfugier à la cour du roi de Perse, où il trouva protection et hospitalité. Enfin la coupe empoisonnée fut, dans sa vieillesse, la récompense du plus sage des Athéniens, du précepteur de Platon, de celui qui s'était montré, pendant toute sa vie,

citoyen plein de probité et courageux défenseur de la patrie.

On ne trouve cependant ni dans la vieille Athènes, ni dans les autres républiques de la Grèce, une haine contre les rois et la royauté; aussi grande que celle qui animait Rome dès son origine. A Sparte la puissance et la dignité royale subsistèrent jusqu'à la fin, tout à côté d'une constitution républicaine, tandis qu'en Macédoine une nouvelle royauté s'éleva, qui s'arrogea d'abord le protectorat sur les autres états de la Grèce et qui sut ensuite maintenir sur eux pendant quelque temps une autorité despotique. Là même où la constitution se rapprochait de la démocratie, c'est-à-dire où elle reposait non-seulement sur la noblesse héréditaire et sur la propriété foncière, mais encore sur la fortune mobile du commerce et de l'industrie, là même il ne faut pas s'imaginer qu'il ait existé une liberté et une égalité parfaite, et pour ainsi dire arithmétique, telle que nous la représentent les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale.

Le nombre des citoyens libres, électeurs ou éligibles, était fort petit, relativement à la population entière, dont la majorité ne participait point aux droits politiques; et une multitude d'esclaves achetés était employée aux travaux de l'agriculture et des fabriques, surtout dans les cités commerçantes. Cette coutume générale et

l'oppression qui accablait les esclaves sont le côté défectueux et pour ainsi dire le revers de la médaille de toutes ces républiques qui ne ressemblent guère à ce beau idéal de constitution républicaine que nous avons l'habitude de rêver. Dans les pays méditerranés, dont la constitution était aristocratique, les aborigènes, vaincus et subjugués autrefois par les Grecs, subissaient un autre genre, une autre forme d'esclavage : tels étaient les Hélotés à Sparte, et les Pénestes en Thessalie, qui avaient été réduits par les vainqueurs non à la condition de vassaux attachés à la glèbe ou de serfs, comme nous les appelons aujourd'hui, mais bien au sort de vrais esclaves, et qui furent pour la plupart traités avec beaucoup de dureté.

Mais à cette exception près, il faut avouer que l'aristocratie qui prédominait dans les anciennes républiques de la Grèce était en résumé assez bien réglée, pleine de modération sous plusieurs rapports, et même quelquefois généreuse. Les mœurs et les coutumes antiques, le peu d'étendue des états la tempéraient, des lois sages, comme celles de Solon, en la consolidant, la rendaient indulgente ; enfin les vertus républicaines, le caractère personnel, et la simplicité des bons vieux temps l'ennoblissaient. Le commerce d'ailleurs et l'industrie acquirent dans la plupart de ces états de l'influence et de la considération ;

de sorte qu'une aristocratie héréditaire ne pouvait guère accaparer le pouvoir à elle seule, ou du moins se maintenir long-temps dans cette position.

Les institutions sacerdotales, qui n'avaient pas ici, comme en Egypte, la prépondérance marquée d'une caste héréditaire de prêtres, qui ne menaçaient même pas la Grèce de ce danger politique, n'y pouvaient avoir qu'une influence bienfaisante, en contrebalançant la puissance égoïste de l'aristocratie nobiliaire, en contribuant à conserver dans leur pureté les mœurs, les coutumes et les droits anciens, et en opposant parfois une digue insurmontable aux fureurs démagogiques. Les mystères surtout, qui propageaient sinon comme dans l'origine les bonnes mœurs, du moins les doctrines sérieuses et des idées plus spirituelles et plus élevées sur le monde, avaient, ainsi que les jeux isthmiques et olympiques, d'utiles conséquences pour la nation, et étaient comme une chaîne qui réunissait et liait ensemble la nature hellénique, travaillée par les discordes intestines. Ces jeux populaires et gymniques, célébrés et embellis par la poésie la plus noble et la plus solennelle, resserraient les liens souvent relâchés de ce peuple, dont l'union fut aussi maintes fois cimentée et consolidée par l'oracle de Delphes, qu'on envoyait consulter à l'occasion de dangers imminents : car les répon-

ses politiques de la sibylle n'étaient pas sous ce rapport de faux oracles ; elles ne donnaient dans ces moments d'alarmes , que des ordres courageux , généreux , patriotiques , que des conseils prudents , sages et conciliants :

— Si les établissements et les colonies , la manière de vivre , l'industrie , les mœurs et les institutions politiques , offraient tant de variété chez les Grecs , les sources de leur civilisation étaient aussi bien diverses. Suivant la tradition , ce fut le Phénicien Cadmus qui apporta dans Thèbes les caractères de l'écriture , et l'Égyptien Cécrops qui posa les fondements de la civilisation et de la constitution d'Athènes. Orphée , un Thrace , institua les mystères qui portent son nom , et qui se propagèrent au loin , quoique la doctrine qu'il professait ait été trouvée identique avec celle des Égyptiens ; il tâchait de conjurer par ses chants les terreurs du Ténare , et de maîtriser la puissance des ténèbres. A ces noms on pourrait en ajouter beaucoup d'autres parmi lesquels il en est quelques uns qui ne sont venus ni de la Phénicie ni de l'Égypte , mais qui eux-mêmes , comme les doctrines qu'ils apportèrent , provenaient certainement du nord ; et qui , s'ils n'étaient pas des Asiatiques des environs du Caucase , avaient été sans doute à leur tour en relation avec d'autres peuples habitant plus loin vers le nord ou vers l'orient. Des recherches

faites par des savants modernes nous ont si souvent et si positivement démontré , d'après les témoignages nombreux des anciens , que l'histoire du nord , couverte du voile de l'antiquité , se lie essentiellement à celle de la Grèce ; ce fait est désormais tellement avéré , que cette partie de l'histoire de l'univers , trop négligée jusqu'à présent , ne saurait plus nous rester indifférente.

La nation grecque elle-même était originairement formée d'éléments très divers ; et on peut y distinguer , outre les Hellènes , au moins deux peuples principaux tout-à-fait différents de ceux-ci , mais qui plus tard se fondirent en entier ou en partie avec eux. Ces peuples sont d'abord les Thraces dans la partie septentrionale , lesquels peuvent être regardés à juste titre comme issus des peuples de ce nord , qu'Hérodote croyait la région de la terre la plus peuplée après les Indes , et appartenaient peut-être à la même race que ces nations qui habitaient autour du Danube et même au-delà de ce fleuve ; puis les Pélasges , vrais aborigènes de la Grèce , qui ont élevé ces édifices et ces constructions gigantesques d'un genre tout particulier , appelées en Italie cyclopéennes , et en Grèce pélasgiques , dont on voit encore quelques débris dans le Péloponèse ; mais qui , si l'on en croit les anciens , s'y trouvaient autrefois en bien plus grand nombre

qu'aujourd'hui. Ces peuples primitifs, aborigènes, apparaissent en beaucoup de pays sous les mêmes traits caractéristiques, ou nous sont représentés au moins avec des couleurs fort ressemblantes. A ces traits caractéristiques appartiennent les constructions dont nous venons de parler, quelques connaissances en métallurgie, des pratiques grossières de religion, mais sans tradition mythologique, laquelle date d'une époque plus récente, et même sans dénomination précise donnée à la divinité; ensuite des sacrifices humains, et sinon une barbarie absolument sauvage; du moins un caractère dur et des mœurs grossières; enfin une inquiétude continuelle et un penchant prononcé pour les migrations.

On doit considérer Deucalion comme le père des Hellènes proprement dits; car c'est de lui que procèdent la plupart des races illustres de héros et de rois, aussi bien que les trois branches principales de la nation grecque, savoir: les Eoliens, les Ioniens et les Doriens, ainsi appelés des noms des trois fils de Deucalion, dont la famille était selon toute apparence issue de l'Asie, et même spécialement des environs du Caucase, provenant apparemment des Indiens, avec lesquels elle avait au moins de l'affinité. Aussitôt que ces Hellènes, c'est-à-dire les Eoliens et les Doriens, se furent établis en Thessalie, dans le Péloponèse et dans les pays adja-

cents, ils refoulèrent et subjuguèrent partout les Pélasges, qui finirent par disparaître. Ce qui est cependant certain, c'est qu'ils n'émigrèrent pas tous, et qu'ils ne furent pas tous exterminés; car il est incontestable au contraire que les peuples d'origine ancienne et d'origine nouvelle se mêlèrent sous plusieurs rapports, d'autant plus facilement qu'ici les alliances réciproques par le moyen des mariages n'étaient pas interdites, comme elles l'étaient dans l'Inde ou en Egypte, grâce à la distinction des castes; et de cette manière les deux races se confondirent en une seule nation, du reste avec les modifications que durent introduire les circonstances et la situation du pays. On explique par là comment Hérodote a pu attribuer aux Ioniens beaucoup de particularités du caractère pélasgique, comment il a pu penser qu'ils n'étaient au fond que d'anciens Pélasges, déguisés sous un nom nouveau, qu'en tout cas ils s'étaient plus mêlés aux Pélasges et n'avaient pas conservé le sang hellénique aussi purement que les Doriens; quoique d'ailleurs les Pélasges et les Hellènes soient caractérisés par lui comme deux peuples totalement différents. Le peuple d'origine thrace, bien qu'il ait existé plus long-temps indépendant et séparé, finit aussi sans contredit par se mêler aux Hellènes, ses voisins.

Les aborigènes de la Grèce avaient en général

des idées fort grossières et des mœurs très dures. Mais enfin arriva des environs du Caucase la tribu des fils de Prométhée, des Deucalioniens, qui, jouissant d'une culture plus avancée, apporta avec elle et planta dans ce pays les germes d'une civilisation, fille de celle des Phéniciens, des Egyptiens, ou d'autres peuples de l'Asie. Alors peu à peu les hommes et les lieux prirent une autre forme, et offrirent un autre aspect. Car avant que ce pays ne fût cultivé et rendu propre à l'exploitation, si richement que la nature l'ait doté, et si beau qu'il soit devenu plus tard, il était d'abord désert et tout-à-fait sauvage; avant que la fougue des éléments n'y eût été domptée par l'industrie, il fut le théâtre de plusieurs catastrophes violentes que l'on peut regarder avec raison comme les dernières convulsions partielles de cette époque, où le globe terrestre tout entier était bouleversé par un élément destructeur, par la puissance funeste des eaux. On y conservait encore une vieille et obscure notion d'un continent du nom de Lectonie, qui jadis occupait une grande partie de la mer Egée et qui avait été englouti par les flots.

Les îles qui se trouvent dans cette mer seraient les seules parties qui résistèrent à leur fureur, et tout le reste du pays se serait abîmé. Cette catastrophe, croyait-on, était arrivée dans le temps où la mer Noire, qui autrefois communiquait avec

la mer Caspienne, s'ouvrit violemment un passage à travers le Bosphore, et précipita ses ondes dans la Méditerranée. Toute la Thessalie n'était dans ces temps primitifs qu'un grand lac, jusqu'à ce que, dans un pareil bouleversement de la nature, le Pénée perça aussi des rochers et se fraya une issue dans la mer. Les eaux grossies du lac Copaïs en Béotie, se débordèrent sur les vallées environnantes; et comme ce dernier fait arriva du temps d'Ogygès, son nom servit toujours depuis à désigner l'époque de ces inondations primitives.

Plus tard, quand la nation grecque développée est parvenue à l'apogée de sa puissance et de sa civilisation, ses deux branches principales, savoir, les Ioniens et les Doriens, se montrent décidément opposées et même hostiles l'une à l'autre, dans les mœurs et les arts, dans la constitution et le caractère, et jusque dans la philosophie. Athènes marchait à la tête de la branche ionienne, Sparte au contraire était le centre de la ligue dorienne; et cette discorde intestine des états contribua beaucoup à entraîner la Grèce vers sa ruine, en mettant le comble à l'anarchie intérieure et extérieure qui ébranlait continuellement cette nation.

Comme nous mettons le pied sur un terrain dont les évènements et les vicissitudes ont été suffisamment détaillés, et même quelquefois décrits

avec un talent inimitable, tant par les historiens classiques que par les auteurs qui ont puisé à cette source et se sont inspirés de ces modèles; il serait parfaitement inutile de répéter ici des faits connus de tout le monde, et de rappeler comment après plusieurs guerres intestines de peuplade à peuplade, après quelques dissensions partielles, la gloire des Hellènes brilla du plus vif éclat dans la résistance qu'ils opposèrent à la puissance si supérieure de la Perse; comment ensuite leur force intérieure se consuma dans la grande guerre civile du Péloponèse, suscitée par l'ambition d'Athènes et de Sparte; qui, toutes deux, se ruinèrent pour obtenir la vaine gloire de l'hégémonie ou la suprématie dans le système des états de la Grèce; comment après une courte domination des Thébains, qu'ils durent au génie de leur seul grand homme, d'Epaminondas, la Grèce entière tomba sous le joug despotique et oppressif de la Macédoine, qui sut conserver plus long-temps sa puissance; comment enfin délivrée en apparence par les Romains, elle fut soumise à leur magnanime protection, et maintenue à jamais dans la dépendance par leurs préfets et leurs légions.

Des histoires comme celle de la Grèce méritent d'être lues et relues dans les écrivains classiques; doivent être étudiées et appréciées sous toutes les faces. Mais nous, dans cet ouvrage,

nous sommes obligé de supposer tout ce travail fait, toute cette étude achevée. Je me bornerai donc à tracer un tableau caractéristique de l'esprit et de la vie des Grecs, à montrer le rapport de cette nation à l'ensemble de l'histoire de l'univers, et à déterminer la place qui lui revient dans sa philosophie.

Tout ce qui, sous ce point de vue, est généralement intéressant dans le caractère, la vie et l'esprit des Grecs, peut se résumer sous les trois catégories suivantes: l'art, la science, et l'état. D'abord l'art est *divin* chez eux; et ce divin dans l'art se révèle dans leur tradition et leur poésie, dans leur vie, leurs mœurs, et leurs institutions politiques, provoquant dans toutes ses manifestations, notre étonnement et notre admiration. Ensuite leur science est toute *naturelle*; elle embrasse l'homme et l'histoire, non moins que tous les objets du monde et de la nature; elle conçoit tous ces objets avec esprit et intelligence, et les présente avec une admirable clarté d'expression, avec la plus parfaite élégance de style. Cette science des Grecs, depuis ses premiers essais jusqu'à sa construction complète opérée par Aristote et Platon, leur a donné un titre légitime à une gloire durable dans la postérité, et leur a assuré sur l'esprit humain, dans tous les siècles, une influence puissante et continuelle.

Enfin j'ai pris l'état politique pour la troisième

et dernière des catégories qui concourent à former le tableau du caractère des Grecs et de leur histoire. Cet état politique est tout *rationnel* au moins dans les derniers temps de leur indépendance. Il était fondé sur les maximes et les idées dominantes, auxquelles restait toujours dans l'opinion publique la victoire définitive, après une lutte violente des partis; il était gouverné par la rhétorique et la force entraînant de l'éloquence qui, chez ce peuple, devint une puissance politique. Nous avons dit plus haut, quoique en peu de mots, ce qu'il y avait de vraiment bon, de vraiment estimable, dans les états et les constitutions antiques de la Grèce, ainsi que dans les vertus républicaines de ses habitants. La dégénération des sciences, la perversion des idées, qui réagit aussi sur les mœurs et le caractère; l'influence, unique dans son genre, que les sophistes exercèrent sur la vie publique et sur l'état, dont la ruine fut accélérée par cet art pernicieux d'une fausse rhétorique, peuvent seules expliquer la décadence et l'anarchie qui bientôt enveloppa tout, et la disparition complète de tout ce qu'il y avait autrefois de beau et de grand chez les Grecs.

La tradition mythique, si merveilleuse et si vivante, que renferme leur admirable et antique poésie, a le droit d'occuper le premier rang dans la première catégorie; car tous les

arts, même la peinture et la sculpture, naquirent d'Homère. Fleuve riche et majestueux des anciens mythes et des fables héroïques, épanché sur tous les temps et sur tous les peuples d'occident, qu'il continue de féconder, Homère constate et confirme cette grande expérience historique d'une portée si vaste et si sûre, qui s'est renouvelée avec un éclat si décisif dans la période chrétienne de l'univers, et qui peut se formuler dans ce principe : que toute éducation libérale, què tout développement intellectuel supérieur repose effectivement sur la poésie, sur une poésie qui, comme celle d'Homère, embrasse d'un coup-d'œil pénétrant, devine et fouille tout l'univers, et avec une vive spontanéité, jaillit de la nature même et de la conscience.

En effet, l'esprit et la conscience de l'homme ne peuvent recevoir une culture élevée, un développement complet, sans que ce germe de vie, cette force intérieure et féconde de la nature humaine, l'imagination, admirable faculté, ne s'éveille en même temps, ne se développe, ne reçoive une belle et noble conformation. Cette vérité est attestée par la voie unanime des siècles; et c'est ce qui rend impérissable la gloire des chants d'Homère, qui fut la cause principale du développement intellectuel des Grecs. Si l'on rencontrait une civilisation qui n'eût été

basée que sur la science froide et abstraite, sans aucun concours de la poésie ; le peuple dont le progrès intellectuel se serait fait d'après une telle méthode et dans les formes algébriques, et qui lui-même serait devenu une sorte de combinaison mathématique, n'aurait jamais obtenu un développement complet et divers, et probablement même il eût manqué la science, la science vivante et animée, et il n'aurait jamais pu connaître et comprendre la vie.

Ce qui fait le caractère distinctif et la gloire de la poésie d'Homère, comme en général de toute poésie grecque, c'est qu'elle se maintient toujours dans un sage milieu, entre les fictions gigantesques de l'imagination des orientaux, toujours excessive, même sous les formes les plus pures du génie des Indiens ; et le coup d'œil juste, pénétrant, un peu trop positif de la raison, aux époques prosaïques des relations plus multipliées et plus compliquées de la vie et de la société humaine ; c'est que cette poésie réunit deux qualités qui semblent se combattre, et qui lui sont presque exclusivement propres ; d'un côté, l'enthousiasme ardent d'un sentiment épris de la nature, le torrent rapide d'une imagination exaltée, féconde, brillante, une claire intuition de la vie ; et de l'autre, l'harmonie des proportions, la délicatesse d'un goût qui repousse tout impur alliage, toute exagération ; la justesse d'un discernement

qu'aucun peuple avant les Grecs, que peu de nations ont possédé depuis, à un égal degré.

Cette poésie se rattachait essentiellement à la vie publique des Grecs ; les jeux, les concours publics, les fêtes populaires en étaient comme autant de centres ; il y a plus, la musique et les exercices gymniques servaient de base à l'éducation morale et libérale des Grecs, en même temps qu'ils la résumaient presque tout entière. Ces deux parties de l'éducation avaient un sens vaste et significatif : l'art gymnastique, soit comme but et objet principal des assauts publics, soit comme exercice tendant à déployer et à développer dans les jeux solennels toutes les grâces et toute la noblesse du corps, se liait étroitement à la peinture et à la sculpture, qui, sans ces modèles, et la variété de choix qu'ils offraient, ne seraient jamais parvenues au degré de perfection qu'elles atteignirent dans la représentation noble et aisée du corps humain et de ses beautés. La musique ou l'art des muses comprenait non-seulement la mélodie, mais aussi la poésie, qui primitivement était chantée.

Cependant l'idée fondamentale qui présidait à cette éducation des Grecs était toujours un peu étroite et incomplète. Alors même que plus tard on y ajouta la rhétorique, ils ne la considéraient que comme une espèce de gymnastique de l'esprit et de la pensée, comme une sorte de jeu

public, où ils étaient à même d'étaler devant le peuple des discours élégamment tournés, sans se soucier aucunement de la vérité. Pareillement, la philosophie, quand elle apparut chez les Grecs, ne fut à leurs yeux, d'après la manière étroite et particulière à ce peuple d'envisager l'éducation, qu'une sorte d'art intellectuel des muses, une harmonie des pensées et des conceptions de l'esprit, en un mot une musique de la raison, jusqu'à ce qu'enfin les sophistes et les adulateurs du peuple la firent tomber dans le gouffre de la rhétorique, tombeau de la vraie science et de tout art pur; et que, réduite à la dialectique, elle ne porta pas moins de confusion dans l'école, que l'éloquence politique, fautive et séductrice, ne nuisit à la vie et à l'état. Ce principe d'harmonie, qui avant de dégénérer en sophistique, présidait à la philosophie grecque, était certainement beau et noble, quoiqu'il ne pût répondre à tous les buts de cette science, ou résoudre ses problèmes les plus élevés, ni ouvrir toutes les voies que l'esprit humain suit dans ses investigations.

C'est de ces assauts publics, de ces grandes fêtes populaires, de ces jeux de la poésie, qui avaient tant d'influence sur les relations de la vie sociale des Hellènes, que surgit par le moyen des chœurs composés pour cette occasion, l'art dramatique et le théâtre des Grecs. Cette poésie dramatique, quoiqu'elle ne soit pas aussi bien

comprise des autres peuples et des autres époques que les chants d'Homère, attendu qu'elle est tirée de la vie privée et individuelle, n'en est cependant pas moins ingénieuse, moins belle, moins sublime; copiée qu'elle est sur l'idéal même du beau, qui domine dans le caractère et le style de ses conceptions. Les chœurs doriens de Pindare s'élèvent aussi quelquefois, dans leur aimable licence, jusqu'à la grandeur des poètes tragiques qui lui sont postérieurs, où jusqu'à l'abondance épique du vieil Homère.

Aucune nation n'a pu atteindre encore la grâce et le charme d'Homère, l'élévation d'Eschyle, et la noblesse de Sophocle; peut-être même il est inutile de vouloir s'attacher à leur genre; car le grand et le beau ne se laissent jamais saisir par la voie de l'imitation. Celui-là seul qui n'est pas en état de comprendre et d'apprécier la haute intelligence des Grecs, et de mesurer leurs vastes conceptions, pourrait placer Euripide, qui déjà appartient à l'époque de la rhétorique, au rang des trois autres poètes dont nous venons de parler.

Ce qui est encore fort remarquable, et ce qui fait bien ressortir ce penchant général du caractère grec vers les contrastes et les oppositions, c'est qu'à côté de ces productions brillantes de la muse tragique, qui seront éternellement des modèles, on vit naître et se perfectionner l'an-

cienne comédie populaire, dont les conceptions fécondes n'excluaient ni les fictions mythologiques, ni les divines saillies de l'esprit le plus ingénieux et le plus piquant, tout en saisissant en même temps les ridicules de la vie commune, qu'elle représentait sous les couleurs les plus frappantes et qu'elle fouettait sans miséricorde.

Il n'est pas nécessaire de dire, car on le comprend de reste, que la divinisation de la nature, essence de tout paganisme et particulièrement de celui des Grecs, ne pouvait manquer d'exercer une influence pernicieuse sur la moralité de ce peuple; que l'absence d'une morale fondée sur Dieu et la vérité dut nécessairement amener, malgré la simplicité de la vie commune, une grande dépravation, des excès même contraires à la nature; et qu'une fois cette immoralité devenue dominante, elle devait, au déclin de l'état et des temps, atteindre un degré prodigieux et effrayant. En n'empruntant de couleurs qu'à cette ancienne comédie populaire, on serait à même de tracer un portrait hideux des mœurs grecques; mais est-il nécessaire, serait-il même seulement utile à la philosophie de l'histoire? d'autant plus qu'en puisant à des sources pareilles, ou en consultant la statistique des crimes et des forfaits dont on a l'habitude de nous entretenir journallement, on ne serait pas en peine de trouver des traits pour un tableau de l'état im-

moral de quelques uns des peuples chrétiens de nos jours; et ce tableau ne s'accorderait guère avec l'idée que nous concevons ordinairement du haut point de perfection auquel est parvenu notre siècle.

Nous nous contenterons donc de reconnaître en général que l'humanité est sujette à une grande dégradation morale, partout où des forces d'un ordre élevé ne concourent pas à y mettre obstacle, et que cette corruption est naturellement plus sensible là où, comme chez les Grecs, la religion est païenne et favorable aux sens. Il est même étrange que ce sensualisme païen n'ait pas exercé son action destructive avec plus de force sur la poésie et les beaux-arts, et n'ait pas altéré essentiellement le style noble et la beauté de leurs conceptions. Connaissant le caractère des anciens et leurs idées sur le monde, nous ne devrions pas au moins être surpris de rencontrer ce sensualisme dans leur poésie et leurs arts, plus souvent qu'il ne s'y montre en effet. Mais il ne faut pas tant en savoir gré à des principes rigides ou à un respect sincère de la moralité, qu'à un sentiment délicat des convenances, précieuse enveloppe extérieure dont l'art et le beau ne doivent jamais se dépouiller.

En effet la peinture et la sculpture ne peuvent se diriger d'après les règles d'une décence conventionnelle: car la nudité représentée dans un

style pur et noble, comme elle l'est dans les *antiques*, n'effarouche pas le sentiment moral ou du moins ne l'offense pas autant que la volupté à demi voilée des productions modernes d'un goût impur. Les Grecs sont en général ceux qui ont atteint jusqu'à présent, dans les beaux-arts comme dans la poésie, le plus haut degré de cette harmonie intérieure qu'ils ont bien moins conservée dans leur science, et qu'on ne retrouve presque plus dans leur vie extérieure et publique, celle-ci étant constamment travaillée par la discorde qui finit par l'ébranler et la détruire.

J'ai eu plusieurs motifs pour appeler *naturelle* la science des Grecs qui, en cette qualité où elle parvint à une si haute perfection, mérite notre attention et nous offre une étude instructive. Premièrement, elle s'occupa exclusivement de la nature, de sorte que poursuivant isolément son chemin loin de la poésie et de la mythologie dominante, elle se tenait en dehors de l'état et de toutes les relations de la vie politique, avec lesquelles elle fut parfois dans une opposition presque hostile. Les sciences qu'on désigne plus particulièrement sous ce nom, l'histoire naturelle, par exemple, durent leur naissance aux Grecs, ainsi que la médecine scientifique, qui reconnaît toujours Hippocrate pour son premier maître. Ce sont encore eux qui agrandirent et per-

fectionnèrent le cercle de la géométrie et de l'astronomie, et qui léguèrent ces deux sciences à la postérité.

La science des Grecs mérite en second lieu le nom de naturelle, parce qu'en se développant et en s'appliquant successivement à tous les objets de l'univers, à la vie et à l'homme même, elle ne partait jamais que d'un point de vue naturel; qu'elle n'admettait qu'une idée purement naturelle sur toutes les choses de ce monde; qu'elle ne cherchait la solution de l'énigme de la nature humaine que dans le *moi*, dans l'expérience et dans l'histoire, se bornant à l'observation des phénomènes qu'elle s'attachait à décrire avec netteté et précision; car de même que dans la tournure générale du caractère grec, Alexandre fut vraiment un *accident*, sous le rapport politique, de même en philosophie on ne doit regarder que comme exception Platon et son école, qui se placèrent dans un point de vue suprànaturel, en s'élevant au-dessus des réalités de la vie.

Enfin la science de ce peuple a un dernier titre à la qualification que je lui ai donnée. La philosophie grecque, née de l'antique poésie et d'une éducation classique, liée en même temps par des ressorts intimes avec l'histoire, la tradition et le langage symbolique, s'est développée et présentée sous une forme belle, claire, vive

et naturelle; et s'il lui est arrivé de se perdre et de s'égarer momentanément dans le vague de la dialectique, jamais du moins elle n'a été glacée, ni entièrement étouffée par les mains froides de l'abstraction. Platon, par exemple, qui, dans sa philosophie, a franchi la sphère intellectuelle de sa nation, mit dans la forme de sa doctrine; dans l'expression, tout l'atticisme, tout l'art, toute l'éloquence hellénique, qualités qu'il possédait à un haut degré, et où il surpassait même tous ses contemporains.

C'est d'après cet impérieux entraînement vers la nature que les plus anciens philosophes de la Grèce, en général ioniens d'origine, adoptèrent pour principes constitutifs de la vie et de toute chose existante, les éléments, savoir, Thalès l'eau, Anaximènes l'air, Héraclite le feu. Anaxagore, précepteur de Socrate, fut le premier qui enseigna avec beaucoup de clarté l'existence d'une intelligence suprême et divine qui a formé la nature, et qui régit le monde; quoique ce dogme déjà eût été pressenti par Héraclite, qui le concevait, sinon mieux que le philosophe dont il est question, au moins avec plus de profondeur; mais il était difficile de le démêler dans ses ouvrages obscurs et inintelligibles.

Anaxagore d'ailleurs, outre cette intelligence universelle; cet esprit suprême qui préside à la nature, supposait encore des *homœoméries*,

qu'il ne donnait pas comme des atomes d'une matière inerte, mais comme les éléments fondamentaux déjà vivants et animés, de la force matérielle de la vie. Son opinion sur la vie, conforme apparemment à l'esprit de son siècle; était donc plutôt simplement l'antique dualisme, système dont nous avons trouvé des traces dans la philosophie des Indiens.

Ces premiers Ioniens dirigeaient en général leur attention sur la vie intérieure de la nature, et sur le mouvement perpétuel, sur les changements continuels qui s'opèrent dans l'univers; de sorte que plusieurs d'entre eux commencèrent à douter qu'il y eût, dans la nature quelque chose de permanent et d'invariable, et finirent par nier tout-à-fait l'unité, la substance. Conformément à la loi et à l'esprit d'opposition qui se manifestait spontanément ou involontairement dans le caractère grec, une autre école, contraire à la philosophie ionienne, s'éleva sous Parménide; elle établissait en principe *l'un et l'universel*, et n'accordait une existence réelle qu'à cette *unité* primitive, éternelle. Cette doctrine, bien qu'elle ait été d'abord enseignée en vers, n'était cependant pas dans son essence et dans l'esprit qui l'animait un panthéisme poétique, semblable à peu près à celui des Indiens; c'était au contraire un panthéisme dialectique, qui s'accordait parfaitement avec la direction intellec-

tuelle du génie grec, soutenant que tout mouvement n'est qu'une illusion trompeuse, sans aucune réalité, que décidément il n'existe pas de mouvement.

Au milieu de ces querelles et de ces exagérations mutuelles parut l'illustre disciple de Socrate. Il essaya par une voie toute naturelle et inconnue aux Grecs, par des idées sur la divinité élevées au-dessus du monde sensible, au-dessus de l'expérience extéricure et de la dialectique vulgaire, de trouver le retour vers cet être suprême qui domine la nature entière.

A cette fin il puisa la connaissance de la divinité dans l'intuition, dans une révélation primitive ou dans une réminiscence intérieure et profonde. Ce système philosophique, basé sur cette idée de réminiscence, a beaucoup de rapport avec le dogme indien de la métempsycose qui suppose à l'âme humaine une vie antérieure à celle-ci. La philosophie moderne ne pourrait, dans ses idées, admettre cette préexistence, suivant toute la signification du mot.

Mais si, comme rien n'empêche de le supposer, dans le système de Platon, la réminiscence doit être prise dans un sens plus spirituel, et entendue comme un réveil de la conscience, comme un pressentiment de l'image divine innée à l'homme; elle s'accorderait avec l'idée chrétienne de l'image de la divinité dans la con-

science humaine, et de l'esprit qui s'éclaire intérieurement par le rétablissement de cette sublime ressemblance. Il ne faut donc pas s'étonner que cette pensée de Platon, qui donne une solution à la question ontologique du principe et de la légitimité de nos connaissances, plutôt qu'elle ne constitue un système complet de philosophie, que cette pensée qui fonde une *philosophie de révélation*, la première qui ait été conçue sur une aussi grande échelle, et qui ait été revêtue de formes analogues à l'esprit du monde occidental, se soit toujours vue accueillie et goûtée par les penseurs les plus graves et les plus profonds de la chrétienté.

Dès le temps de Platon, les discussions dialectiques de l'ancienne philosophie qui rejetait l'existence de tout principe éternel et fixe dans la nature, dans la vie et dans la connaissance; ces discussions jointes à l'esprit démagogique du siècle et à la démoralisation toujours croissante, avaient produit cette nuée de sophistes qui répandirent la confusion dans les croyances publiques et dans la pensée, qui corrompirent sans remède les mœurs, détruisirent les principes, et amenèrent la ruine définitive de la Grèce en général et de l'état d'Athènes en particulier. C'est encore Platon qui, dans ses admirables écrits, nous fait connaître ces sophistes et la nature de leurs enseignements, ainsi que l'influence fu-

nesté qu'ils exercèrent sur la Grèce. Or, cette influence politique des sophistes constitue la troisième partie du tableau caractéristique de la vie des Grecs qui, démoralisés par ces adulateurs du peuple, tombèrent enfin dans une anarchie complète.

En général, les anciens philosophes évitaient soigneusement toute participation aux événements politiques de la vie publique, et ne se mêlaient ainsi en aucune sorte aux factions qui pouvaient exister dans leur patrie. Presque sans exception, ils ressentaient peu de sympathie pour les principes démocratiques à la mode ; et lorsqu'il leur arriva, comme à Platon, d'imaginer quelque idéal de constitution, il était toujours conçu dans le sens d'une aristocratie de vertu, et du despotisme de la loi : en un mot ils montraient une préférence marquée pour ces formes politiques qu'on retrouvait encore, bien qu'affaiblies et dégénérées, chez les peuples d'origine doriennne. Ainsi, long-temps avant Platon, les pythagoriciens enseignaient des doctrines identiques ou du moins fort ressemblantes à celles que professait ce grand philosophe ; ils nourrissaient l'intention d'introduire leurs principes dans la vie sociale elle-même ; et s'ils avaient réussi, ils n'auraient pas manqué de donner une forme nouvelle et toute différente à l'état, comme au caractère et à la vie publique des Grecs. Mais

avant que cette école, très répandue dans la Basse-Italie ou la Grande-Grèce, pût parvenir à réaliser ses vues, elle fut renversée par la grande réaction du parti contraire ; elle perdit au moins toute influence et toute puissance politique.

L'époque d'Aristote coïncide avec le despotisme militaire de la Macédoine, despotisme qui est la suite ordinaire de chaque anarchie. Aristote s'efforça d'opposer à ce mal dialectique, devenu une habitude, ou pour mieux dire une seconde nature du caractère grec, sa logique savante et profonde, dans laquelle il ne faut pas voir seulement un *organe* merveilleux, une source intarissable de conceptions scientifiques, mais qu'il faut envisager plus encore comme un remède porté à la maladie sophistique, comme une barrière opposée à l'immense puissance que les rhéteurs avaient exercée dans l'âge précédent, et qui amena le renversement de toute vérité, et introduisit l'anarchie des idées jusque dans la vie pratique.

Cet illustre philosophe rassembla, avec son vaste génie et sa pénétration peu ordinaire, toutes les spéculations et tous les travaux de la philosophie ancienne et de celle de son temps ; et avec ces matériaux il composa et légua à la postérité un seul système, largement et clairement conçu. Il est encore, même de nos jours, le principal guide de l'esprit humain dans plu-

sieurs sphères de la science, et nommément dans l'histoire naturelle. Cependant, et dans sa doctrine sur Dieu, et ensuite dans la base de son système, dans le principe sur lequel il en appuie tout l'ensemble, et qui tient un milieu entre cette nouvelle science de la nature et les anciennes spéculations de la raison, il offre quelques particularités qui, poussées à leurs dernières conséquences, peuvent enfanter de graves erreurs. Mais il est vrai que ce n'est pas lui qu'on peut accuser de l'abus qu'on a fait plus tard de sa philosophie. Quant à sa morale, elle est fondée sur un point de vue naturel ou rationnel; et malgré ce qu'elle peut contenir de louable et de bon, il est toujours un guide moins sûr que Platon dans la poursuite de la vérité pure, et dans la conception de la divinité, que comprit mal l'ancienne philosophie ionienne, et que méconnut également le rationalisme savant d'Aristote. C'est pourquoi son système ne peut servir, comme le platonisme, d'introduction à la révélation chrétienne et à la connaissance des choses divines.

Les sectes et les écoles qui se produisirent après lui ne sont plus que des récapitulations ou des variantes d'anciens systèmes rajeunis par des expressions nouvelles, ou des compilations et des mélanges, ou enfin une dégénération complète du génie de la science; comme par

exemple la théorie atomistique d'Epicure, qui agit si malheureusement sur la morale et sur la vie.

Les divers états, les républiques, aussi bien que les royaumes fondés par Alexandre, ont depuis long-temps disparu de la face de la terre; près de vingt siècles se sont écoulés depuis qu'il ne reste plus aucune trace de cette antique gloire et de cette puissance passagère. Nous ne nous intéressons aux grandes batailles et aux autres évènements de ces temps passés, nous ne les connaissons même que grâce au talent inimitable, à la manière attrayante et instructive avec lesquels ils ont été décrits par les anciens auteurs classiques. Ni les constitutions républicaines des Grecs et cette liberté éphémère qui fut suivie si promptement de la guerre civile et de l'anarchie, ni la conquête du monde opérée par les armes de la Macédoine, qui, sans avoir long-temps conservé son éclat et sa puissance courba la tête à son tour sous le joug pesant des Romains et des Parthes; ni l'une ni l'autre de ces deux phases n'assignent aux Grecs une place distinctive dans l'histoire universelle, et ne déterminent la part qu'ils ont eue dans le développement de l'humanité.

Ce qui leur assure un rang à part, c'est le développement complet des sciences humaines par

la seule lumière naturelle, c'est la splendeur sublime et brillante de leurs arts. C'est uniquement sur le terrain intellectuel qu'ils sont parvenus à un degré prodigieux de force et qu'ils ont perpétué leur puissance sur le monde, à travers le cours des siècles. Platon et Aristote, bien mieux que Léonidas et Alexandre-le-Grand, résument tout l'héritage que ce peuple a transmis à la postérité, qui ne doit pas non plus oublier la source de leur science, je veux dire leur caractère, leurs beaux-arts, et leur antique et magnifique poésie.

Je n'ai pas encore parlé d'une autre branche dans laquelle l'esprit des Grecs, qui prenait toujours l'homme pour but de ses études, se manifesta et se déploya avec le plus de succès et le plus de talent. Il s'agit de l'art et de la science de l'histoire, qui prirent vraiment naissance chez ce peuple, et qui s'y montrèrent sous une forme et avec une perfection telles qu'on ne trouve rien de pareil chez aucun des peuples de l'Asie; et que les modernes n'ont pu réussir que par des efforts réitérés et successifs à comprendre et à imiter ces modèles antiques. On a comparé Hérodote à Homère; et ce père de l'histoire mérite cet honneur par la grace, la clarté et l'abondance qui distinguent sa manière de narrer.

On est saisi d'étonnement en voyant l'étendue de ses vastes connaissances sur les autres peuples de la terre, comme sur le passé et sur l'espèce humaine en général. Mieux les savants modernes ont pénétré dans le domaine de l'histoire ancienne et ont connu les peuples de l'antiquité, et plus l'autorité d'Hérodote, et la considération qu'ils lui portaient se sont accrues. Dans les ouvrages des historiens plus récents, on trouve beaucoup de rhétorique, et on doit s'y attendre; celle-ci ayant acquis tant d'influence sur la vie publique, avait pris beaucoup d'importance, et était devenue pour ainsi dire une puissance dans l'état.

De même que les subtilités dialectiques portent le dernier coup à la bonne et vraie science, en faussant la justesse du jugement, et en enveloppant de ténèbres la pensée; ainsi la rhétorique, vain étalage de mots, qui tue la poésie et l'art, amena en Grèce, par la direction exclusivement sophistique que son influence donna à l'opinion publique et aux idées communes, la ruine définitive de l'état; des mœurs, et de la vie sociale.

Dans la troisième catégorie ou sphère qui, avec l'art *divin* et la science *naturelle*, constitue la totalité de la civilisation et du développement intellectuel des Grecs, nous avons compris plus

haut leur état politique, tout *rationnel*. Je l'ai qualifié ainsi en raison surtout de la dernière époque des cités grecques, et à cause de certaines particularités toutes caractéristiques, qui les distinguent des gouvernements de l'Asie, et même de la plupart des états modernes.

A Athènes, surtout à une époque avancée, et dans les autres états démocratiques, on ne saurait nier que le principe tout rationnel de liberté et d'égalité ne fût généralement adopté et reconnu; du moins l'état se gouvernait d'après des maximes de ce genre, discutées avec toute l'ardeur d'une éloquence sophistique, quoique rarement bien conçues et parfaitement approfondies.

Prise du côté historique, la différence entre les deux formes principales de gouvernement, la république et la monarchie, consiste en ce que la première est ou du moins prétend être un état rationnel; et que la seconde est fondée sur les nobles principes de la foi et de l'amour. Dans l'une et dans l'autre cependant, c'est bien moins la forme extérieure qu'il faut considérer que l'esprit qui les anime, le caractère et le ton général de l'ensemble. Les républiques qui, comme celles des temps primitifs de la Grèce, sont basées sur des lois antiques et des mœurs héréditaires, sur la foi dans la sainteté des anciennes coutumes légales, sur l'amour et le respect des ancêtres;

loin d'être dans leur essence opposées et hostiles à la monarchie, s'en rapprochent au contraire par leur principe intérieur. Mais ce sont précisément ces états qui, satisfaits de leur condition, se renfermant avec une exactitude scrupuleuse dans les bornes étroites de leur vie et de leur activité, vivant en paix avec leurs voisins; sans prétention ambitieuse, tiennent fermement aux vieux usages et aux droits anciens; ce sont ces états qui figurent le moins dans la grande arène de l'histoire universelle, et dont il est le plus rarement question dans les annales des siècles:

L'attachement au souverain et à la dynastie héréditaire et légitime est le lien et le principal appui de la monarchie. De grandes batailles peuvent être perdues; des provinces peuvent être momentanément distraites de l'empire; mais si ce fondement de l'amour est demeuré inébranlable, inaltéré, l'édifice entier n'en conservera pas moins sa solidité; car il repose en outre sur la foi aux droits antiques, transmise comme un héritage des vertus et des habitudes paternelles; et ces droits règlent ensuite les rapports réciproques entre les différentes classes de la société. C'est pourquoi dans un gouvernement monarchique, il faut autant que possible éviter soigneusement de léser et de blesser, ou même de modifier sans nécessité, les droits historiques,

et les habitudes consacrées par le temps, de peur d'ébranler le piédestal sur lequel repose la colonne entière de l'état.

Si la monarchie n'est fondée que sur un pacte écrit, et pour ainsi dire sur un traité de paix conclu par un parti avec un autre parti qui se porte pour souverain; ou bien si elle n'est regardée que comme un heureux essai d'une théorie politique, rationnelle et scientifique; la monarchie n'en est plus une dans le sens antique qu'on attachait à ce mot, bien qu'elle puisse en avoir encore la forme extérieure.

Un gouvernement absolu, soit que, républicain, il repose sur le principe purement rationnel de liberté et d'égalité, inséparable d'une propagande extérieure, comme l'a suffisamment prouvé cette ambition insatiable des anciennes républiques devenues démocratiques, qui croissait avec le progrès de l'anarchie; soit que, monarchique, il se fonde sur le despotisme arbitraire et injuste du pouvoir militaire; un gouvernement absolu ne peut trouver d'appui que dans la force, ne peut être maintenu que par elle dans des bornes tant soit peu raisonnables, et n'a qu'elle pour assurer au moins son existence matérielle. Mais aussi un état antique et religieux, celui qui est basé sur la foi et l'amour, ne peut être rappelé à la vie, rétabli et consolidé, que

par la voie religieuse de la foi et de l'amour, c'est-à-dire par la puissance de ces principes fondamentaux de la vie morale, et non par la lettre morte et stérile d'une doctrine quelconque, lors même que ses dogmes seraient les dogmes purs de la vérité.

LEÇON IX.

Rome. — Le paganisme romain plus grave, plus sérieux que celui des Grecs. — La religion entre chez les anciens Romains dans tous les détails de la vie. — Divinisation de la patrie, de la cité, de Rome même. — Haine pour la royauté. — Patriciens, plébéiens. — Sens pratique, instinct politique éminent chez les Romains. — Institution du tribunat populaire, de la dictature et de la censure. — Vie frugale et laborieuse des Romains, peuple agriculteur. — Peuple guerrier. — Constance et persévérance, mais dureté et cruauté du caractère romain. — Tableau brillant et animé de leurs conquêtes et de leur agrandissement successif. — Guerres civiles. — Le monde se repose aux pieds d'Auguste. — Art et littérature chez les Romains. — Historiens romains. — Jurisprudence, titre de gloire des Romains. — Caractère de cette jurisprudence. — Observations sur le droit *absolu* et le droit d'équité, dans l'application aux faits, et suivant l'idée de la justice divine. — Commencement du règne de l'amour chrétien.

Nous avons remarqué chez les Grecs une grande diversité, une variété extraordinaire d'états et de constitutions, de caractères dans les arts et les mœurs, de formes en un mot dans leur développement intellectuel ; nous avons reconnu en même temps que c'est précisément dans cette division sensible dès l'origine, que la vie de ce peuple se déploya et se perfectionna de toute

sorte de manières. L'Italie nous présente un spectacle tout-à-fait opposé. Dès les premiers temps de son histoire, nous voyons tout s'agglomérer et se réunir à cette cité de Rome, éternelle et impérissable, toujours florissante et croissante, jusqu'à ce qu'elle ait enfin englouti tout ce qui l'entourait.

Quels ont été les plus anciens habitants de l'Italie, ses peuples aborigènes et les étrangers qui s'y établirent les premiers ? Quels étaient les divers rapports et les diverses complications de leur origine ? Ces questions offrent une abondante matière aux recherches historiques et de nombreux problèmes difficiles à résoudre. On compte ordinairement les Pélasges, auxquels de nombreuses constructions cyclopéennes ou pour mieux dire pélasgiques assignent leur rang dans l'histoire primitive de l'Italie ; puis les Etrusques, qui descendaient, suivant quelques auteurs, des Rhétiens, habitant plus au nord de ce pays, et auxquels les Romains empruntèrent une si grande partie de leurs coutumes et de leurs lois ; ensuite les Sabins, les Latins, les Troyens, et enfin les Celtes dans la haute et les Grecs dans la Basse-Italie. Mais sous le point de vue général de l'histoire de l'univers, ces particularités tout intéressantes et tout instructives qu'elles soient dans l'étude de l'antiquité, sont refoulées au fond de la scène par cette grande Rome, gouffre immense

qui absorbe toutes les parties isolées de la vieille Italie. L'historien dont elle attire impérieusement l'attention presque exclusive la voit composée originairement d'éléments très divers, de Latins, de Sabins et d'Etrusques, se former bientôt en une unité compacte ; il contemple avec admiration ses premiers développements qui s'opèrent avec lenteur, et puis bientôt l'effrayante rapidité de son agrandissement immense.

Le paganisme des Romains n'a jamais été aussi poétique, aussi orné de riches fictions que celui des Grecs ; il était beaucoup plus simple, plus grave, plus sévère. Le nom même de religion signifiant dans leur langue un *renouement* ou un *retour*, annonce un but plus prononcé et plus sérieux qu'on ne le trouve dans les idées fondamentales des mythes et des croyances populaires des Grecs.

Toute la vie des anciens Romains était étroitement liée avec les pratiques religieuses. Les jumeaux Romulus et Rémus, fils de Mars, allaités dans leur première enfance par une louve, étaient regardés par eux comme les premiers fondateurs de la cité romaine ; ils voyaient dans Mars lui-même le père de la nation, et l'adoraient comme la première divinité nationale ; spécialement sous le nom de Gradivus, c'est-à-dire de *celui qui court au combat, ou qui marche çà et là sur la terre*. Les boucliers d'airain re-

gardés comme sacrés, qu'on promenait solennellement dans les fêtes, au milieu de danses guerrières, le palladium, le sceptre du vénérable Priam ; quelques autres *antiques* semblables, formaient les sept gages sacrés de l'existence et de la prospérité toujours croissante de la ville aux sept collines, révérée sous trois noms différents, sur l'un desquels on gardait un profond secret, et dont les deux autres faisaient allusion à l'éclat et à l'éternité de sa puissance.

Les villes des Grecs et des autres peuples alliés avec eux, celles même d'Italie ; avaient aussi leurs dieux tutélaires, leur palladium, leur oracle, ou quelque chose en un mot de particulier à chacune, qu'elles regardaient comme saint, et à quoi elles consacraient des fêtes et des pratiques religieuses. Mais on ne trouvera pas facilement une ville où, comme à Rome, la vénération traditionnelle, on pourrait dire la divinisation habituelle de la cité même, ait été dès l'origine aussi fortement enracinée dans les esprits, et où ce culte formel ait été si intimement infiltré dans les mœurs, dans les coutumes, et dans les idées de la vie publique. Plus tard, et alors même qu'elle formait déjà une monarchie universelle, c'était encore cette unique cité, la Rome éternelle, que, non-seulement on regardait comme le centre ou plutôt comme le résumé de tout

l'empire , mais qu'on était habitué à prendre pour l'état personnifié.

Dans l'antique tradition des Romains (car ils en ont une, et quoique Tite-Live et autres auteurs aient revêtu de la forme historique les évènements mêmes de leurs premiers âges , la plupart de ces évènements n'en doivent pas moins être considérés comme de simples traditions) ; dans cette tradition antique , ce qu'il faut surtout recueillir avec soin , ce sont les données d'après lesquelles le caractère romain s'offre dès le commencement , tel qu'il s'est manifesté plus tard ; et se produit dès lors énergique , persévérant , mais dur et impitoyable ; d'autant plus que chez nul autre peuple, les souvenirs des temps même les plus reculés n'influèrent autant qu'à Rome sur la vie publique et ne furent aussi profondément enracinés dans les esprits.

Près de cinq siècles avaient passé sur la tombe du premier des Brutus, lorsque dans cette Rome, qui depuis avait bien changé de face , on lança cependant à un autre Brutus ces mots , *Tu dors Brutus* , pour lui rappeler la vengeance exercée sur la personne de Tarquin-le-Superbe , qui identifia ce nom illustre avec l'idée de tout courageux libérateur de la patrie. Cette haine ardente contre les rois et la royauté, qui caractérisa désormais les Romains , les distingue aussi dans la

période la plus ancienne de leur histoire. Ce n'est pas seulement dans les récits et les observations des historiens qui écrivirent à une époque plus récente ; c'est dans les faits mêmes , comme par exemple dans celui qui concerne Sp. Cassius , qu'on aperçoit des traces d'une méfiance passionnée envers les chefs puissants des partis , envers les démagogues qui acquéraient de l'influence sur le peuple , et qu'on soupçonnait avec quelque probabilité d'aspirer au pouvoir absolu, et de songer à devenir les tyrans de leur patrie ; comme si les Romains avaient eu dès cette époque un pressentiment de ce qui devait amener la ruine et la fin de l'état.

Dès cette première époque de leur histoire, on voit les patriciens et les plébéiens non-seulement former, comme dans tous les états et toutes les villes de l'antiquité, deux classes séparées, entre lesquelles les alliances de mariage furent d'abord interdites, mais encore se dessiner comme deux partis politiques, opposés et distincts, dont chacun s'efforçait d'obtenir la prépondérance au forum et dans l'état. Ces législations diverses, que les Grecs possédaient alors, cette foule de codes écrits dans un style oratoire, dont quelques uns contenaient des théories aristocratiques, mais dont la plupart étaient conçus dans des principes de démocratie, n'avaient pu sans doute parvenir jusque-là à la connaissance

des Romains. En revanche on aperçoit chez eux dès le commencement un grand sens pratique, et un instinct politique éminent se manifeste dans leurs institutions les plus anciennes.

L'idée primitive du tribunat populaire, c'est-à-dire d'un représentant et d'un défenseur légal du peuple, élément d'opposition introduit dans la constitution renfermait le germe de la puissante influence politique que pouvait prendre, du mouvement énergique que pouvait imprimer un jour dans ce poste important, un homme du caractère de Tiberius Gracchus. Cette influence, si elle s'était contenue dans les bornes convenables, aurait été très avantageuse à l'état; et un seul citoyen de la nature de celui que nous venons de nommer a souvent fait plus de bien à Rome, dans le sens d'une opposition vraiment patriotique, que n'en font dans les états libres de l'Europe des parlements nombreux, constitués dans un style moderne. Le pouvoir des censeurs, plutôt négatif que judiciaire, mais si influent sur la vie individuelle; le pouvoir exceptionnel des dictateurs, qui était sans danger dans les premiers temps et avec l'ancien caractère des Romains, sont autant de découvertes utiles faites par la voie de l'expérience, ou de conceptions justes et précises dans lesquelles se manifeste le génie politique de ce peuple, et qui, chez d'autres nations et sous des formes diver-

ses, se sont produites et constatées comme des données positives et réelles, comme des éléments essentiels de la force d'un état.

L'intérêt des deux partis d'alors, des patriciens et des plébéiens, ne s'accordait parfaitement que sur un point; je veux dire dans le désir d'envahissements et de conquêtes, pour agrandir sans cesse l'état aux dépens des peuples voisins. Les plébéiens espéraient toujours obtenir à leur avantage et à celui des citoyens pauvres une sorte de répartition des biens acquis par la guerre; tandis que les patriciens, qui étaient en possession de presque toutes les dignités civiles et militaires, savaient faire tourner chaque occasion et chaque conquête au profit de leur ordre, bien qu'ils aient pu oublier quelquefois l'intérêt général, en ne pensant qu'à leurs avantages individuels et privés. Si les Romains, tant que leur caractère antique ne fut pas altéré, montraient beaucoup de désintéressement et de patriotisme, une grande simplicité de mœurs, et une parcimonie sévère dans leur vie privée, ils n'en étaient pas moins dans toutes leurs entreprises extérieures, et dès l'époque la plus ancienne, avides de gain et surtout de terres: car c'était précisément dans la propriété foncière que consistait leur plus grande, ou pour mieux dire, leur unique richesse. Les Romains en effet étaient primitivement un peuple tout agriculteur,

le commerce ne s'introduisit chez eux que fort tard, et alors même n'occupait-il qu'un rang secondaire.

L'agriculture était en grande estime; et tandis que les noms grecs dérivait pour la plupart des dieux et des héros, qu'ils brillaient de poésie, et avaient une fastueuse signification, c'est une circonstance caractéristique que les noms de plusieurs familles illustres de Rome, tels que Fabius, Lentulus, Pison, Cicéron, n'ont été tirés que de l'agriculture et des plantes potagères les plus communes; et que d'autres, tels que Secundus, Quintus, Septimus, Octavius, étaient bien prosaïquement empruntés aux chiffres de l'antique recensement du peuple. L'agriculture et sa théorie sont du petit nombre des matières sur lesquelles les Romains possèdent des auteurs indigènes et originaux. Leur vieille législation écrite, qui a pour objet principal l'agriculture, renfermait dès lors les germes de la jurisprudence, science qui fut toujours si familière à ce peuple, et qu'ils ont cultivée et perfectionnée avec le plus de soin.

Peuple agriculteur et robuste, ils étaient d'autant plus aptes au métier de la guerre; et l'infanterie romaine, faite aux fatigues et aux travaux, surpassait toutes les autres en force et en persévérance, et renversait à la longue, avec les masses irrésistibles de ses légions, tout ce qui

osait lui tenir tête. La république romaine n'était en général dès son origine et dans sa forme première qu'une école militaire permanente, parfaitement organisée, et destinée à enseigner l'art des conquêtes. Chez les autres peuples, chez les Perses et les Grecs par exemple, le désir de la gloire militaire et la soif des conquêtes ne s'offraient que comme un enthousiasme passager; provoqué par une occasion particulière et par un motif pressant; ou bien c'était un caprice subit, une pensée instantanée. Ce qui frappe au contraire, dès l'origine, chez les Romains, c'est la lenteur calculée qu'ils mettaient dans leur tendance progressive, une persévérance imperturbable, une infatigable activité, une attention constamment vigilante à profiter de tous les événements qui pouvaient être favorables à leurs vues ambitieuses. C'est aussi par là seulement qu'on peut expliquer les énormes succès qu'ils obtinrent dans la suite. Ce courage inébranlable dans le malheur, qui les caractérisa toujours; ils eurent occasion de le signaler de bonne heure et dans la première période de leur existence, lors de l'invasion de leur ville par les Gaulois; bien que ce désastre ou ce danger n'ait été que passager, comme le peuple même qui en fut la cause. On peut dire en général que les Romains n'ont jamais déployé autant de vigueur et d'énergie qu'alors qu'ils étaient vaincus, ou qu'ils

rencontraient une résistance extraordinaire et inattendue. Dans les moments de crise imminente, des chefs comme *Decius-Mus* se rencontraient, qui, en invoquant les dieux protecteurs de la patrie, et en se dévouant à une mort certaine, se précipitaient à la tête d'une poignée de braves dans les rangs de l'armée ennemie, bien supérieure en nombre; et par la fin glorieuse qu'ils y trouvaient en effet, procuraient une victoire brillante à leur patrie menacée.

Ainsi, en considérant ce caractère, cette persévérance, et cette résignation inflexible dans le malheur, en pensant aussi à la constitution même de l'état, on conçoit facilement que les Romains ont pu avec leur activité infatigable, vaincre et subjuguier en peu de temps toutes les cités qui les environnaient, et tous les peuples de l'Italie. Ils devinrent de cette manière les chefs de la ligue des Latins, qui avaient avec eux une origine commune; puis ils soumièrent les Sabins agrestes; ils s'emparèrent ensuite de la ville étrusque de Véies, mais elle leur coûta un siège long et opiniâtre; ils subjuguèrent la ligue des états étrusques; ils se mirent en possession de la belle Campanie, et ils vainquirent le peuple belliqueux des Samnites sur les monts Appennins, et sur la côte de la mer Adriatique.

C'est alors qu'ils jetèrent les yeux sur les riches provinces grecques de la Basse-Italie. La guerre

contre Tarente, alliée de Pyrrhus, roi d'Épire, les mit pour la première fois en contact avec d'autres grandes puissances grecques, qui ne faisaient pas partie de l'Italie; c'est alors aussi qu'ils rencontrèrent pour la première fois dans l'armée ennemie des éléphants dressés à la guerre, suivant la manière des peuples de l'Asie. Vaincus dans les premières batailles, mais vainqueurs à leur tour, ils finirent par conquérir toute l'Apulie et la Calabre.

Chaque pas fait dans la carrière des conquêtes amenait de nouveaux conflits, et suscitait de nouvelles guerres. Syracuse gouvernée pendant quelque temps par des tyrans, pour se garantir des Romains, alliés de ses ennemis, se jette, après le départ de Pyrrhus, dans les bras de Carthage, qui régnait sur la moitié de la Sicile, ce qui occasionne la première guerre punique, la première lutte que les Romains ont à soutenir contre cette république, reine des mers. Les guerres contre Pyrrhus et contre Carthage introduisent les vainqueurs, bornés jusqu'alors au cercle étroit des petites peuplades de l'Italie, dans la grande arène de l'histoire du monde. Depuis la mort d'Alexandre-le-Grand, la Macédoine et les autres puissances grecques de quelque importance, l'Égypte et Carthage, formaient ensemble un système d'états qui étaient en diverses relations entre eux.

Ce système était, sous quelque rapport, assez ressemblant à celui de l'Europe moderne vers la fin du dix-septième siècle, et durant une grande moitié du dix-huitième. Car là aussi comme en Europe, dans les temps dont nous venons de parler, on tâchait de se fortifier par des alliances mutuelles, dans l'intention de maintenir un équilibre politique, sans renoncer toutefois au désir d'agrandissement. En comparant cette marche vacillante et ce désordre intérieur des autres états avec la persévérance et l'opiniâtreté du caractère romain, il était facile de prévoir, car c'était dans la nature des choses, que ce jeu de bascule politique ne devait aboutir qu'à donner aux Romains la victoire, et à leur assurer la prépondérance définitive.

Ayant conquis la Sicile et terminé la première guerre punique, ils s'emparèrent de la Sardaigne et de la Corse, et ils soumirent les Gaulois qui habitaient la Haute-Italie en-deçà des Alpes. Annibal, le plus formidable des ennemis de Rome, fut aussi celui qui pénétra le mieux l'esprit de cette république, et sentit le plus nettement le danger dont elle menaçait l'univers ; mais en vain sur le sol même de l'Italie, pendant la longue durée de la seconde guerre punique, gagnait-il de grandes et de nombreuses batailles, Rome, appelée à juste titre *la forte*, s'en ressentait, il est vrai, mais elle n'était pas vaincue. On

pouvait dès lors regarder comme décidée la grande question politique du monde civilisé ; et il n'y avait plus à douter que Rome, idole de ses fils qui sacrifiaient à sa grandeur toute autre considération, ne fût appelée à forger des chaînes pour tout l'univers, et à fonder un empire tel qu'on n'en avait jamais vu sur la terre. La seconde guerre punique fut terminée par le premier des Scipion, sous les murs mêmes de Carthage qui, après avoir été si long-temps rivale de Rome, cessa d'exister du moins comme puissance politique.

Les rois et les états qui auraient dû, lorsqu'il en était encore temps, se liguier et s'unir fortement contre l'ennemi commun, tombèrent l'un après l'autre sous le glaive des vainqueurs, ou courbèrent successivement la tête sous le joug des conquérants.

Mais ces fiers vainqueurs savaient encore conserver dans leurs triomphes et aux yeux du monde effrayé et béant, une sorte de noblesse de caractère, et un semblant de magnanimité : c'est ainsi qu'après avoir vaincu Philippe, roi de Macédoine, ils donnèrent en apparence la liberté à la Grèce, et que, le grand Antiochus, dont l'ambition avait fait beaucoup de mécontents et dont la chute fut accueillie par tant d'applaudissements, ayant été contraint de livrer toute l'Asie-Mineure jusqu'au Taurus, ils partagèrent les provinces conquises entre les rois leurs alliés,

afin qu'on ne pût les accuser d'avoir voulu tout conquérir, pour tout garder. Car il était trop tôt pour apprendre à tant de pays et à tant de peuples, encore insoumis, qu'ils étaient tous sans exception, destinés à devenir l'un après l'autre des provinces de la grande Rome, qui couvrait des yeux l'empire du monde. Elle dépassa donc la Grèce; elle prit pied en Asie, et ce premier pas fut suivi par d'autres.

On a vu dans l'histoire romaine le moment solennel où avant de passer le Rubicon, César indécis et temporisant, s'arrêta sur ses bords. Mais on pourrait se demander : Quand Rome elle-même a-t-elle passé son Rubicon? où donc a été cette barrière historique, cette dernière limite de l'ambition, que cette Rome divinisée ne pouvait franchir, sans se mettre dans l'impossibilité de s'arrêter ou de rétrograder, et après laquelle, perdant toute mesure humaine, tout respect pour le droit et la justice, elle devait nécessairement dans son arrogance païenne parcourir à pas rapides la carrière de la destruction, tomber de forfaits en forfaits, passer de l'effusion du sang étranger à des déchirements intérieurs, et descendre enfin jusqu'à Caligula et Néron?

On pourrait signaler, comme le premier indice caractéristique de cette arrogance croissante et inutile, le jour où le dernier roi de Macé-

doine, à peine cent cinquante ans après la mort d'Alexandre-le-Grand, captif et chargé de chaînes, fut traîné dans la ville des vainqueurs, pour orner leur triomphe, et servir de spectacle à la populace. Telle paraît avoir été la loi de la Providence dans la seconde période de l'humanité, que chaque puissance conquérante était soumise à une expiation méritée, par une autre nation encore plus perverse qui apparaissait subitement sur la scène du monde, et qui était destinée à devenir l'instrument de son asservissement et de son extermination.

La dévastation cruelle dont Carthage, défendue avec le courage du désespoir, fut le théâtre; dans la troisième guerre punique, entreprise sans raison et sans but réel, caractérise encore mieux la tendance des conquêtes romaines. La ville livrée aux flammes brûla pendant dix-sept jours; et sa population, qu'on évalue à sept cent mille âmes, fut exterminée tout entière, à l'exception des femmes et des enfants qu'on traîna en esclavage. Cette scène d'horreur peut être regardée comme le pendant ou le prélude du sac de Jérusalem. Les Scipion, doux et sages, n'opinaient pas pour cette guerre d'extermination; et ils s'efforcèrent de contrebalancer la haine de Caton l'ancien; cependant ce fut un Scipion, qui, comme chef de l'armée, planta les aigles victorieuses sur les ruines fumantes

de Carthage ! Et cet homme était d'un caractère doux et généreux ; il était généralement révérend et estimé jusque dans les relations de sa vie privée.

Il est vrai qu'il faut entendre sa gloire , suivant l'idée des Romains , qui sans aucun égard pour la vie des hommes , pleins de mépris pour l'humanité , ne tenaient nul compte de tout ce qui n'était pas Rome ; et d'ailleurs , une méthode barbare étant une fois adoptée dans la guerre , il ne dépendait pas au fond du chef de l'armée d'en adoucir la cruauté.

La première grande réaction , que les Romains ressentirent de la part des peuples , réveillés de leur longue léthargie , partit de la Grèce , dans la guerre de la ligue achéenne. Cette guerre finit comme toutes les autres. Corinthe devint la proie des flammes , qui dévorèrent en même temps une foule innombrable des plus beaux monuments des arts , et des plus nobles productions de l'antiquité. Entre ces peuples de nord et de l'ouest ; qui jusqu'alors avaient joui de la constitution libre de la nature , mais qui se trouvaient désormais de plus en plus rapprochés du cercle des conquêtes romaines , les Espagnols se distinguèrent par le courage et l'opiniâtreté de leur résistance. Scipion ne put réussir à prendre Numance. Le peuple , qui derrière ce boulevard défendait sa liberté , incendia la ville , et s'en-

sevelit sous ses ruines. On ne vit que bien peu de ces braves Lusitaniens , aux tailles gigantesques , suivre à Rome le char du triomphateur.

Vinrent ensuite les guerres civiles , qui commencèrent sous Tiberius Gracchus , alors chef du parti populaire. Il serait difficile , peut-être même impossible , de justifier complètement les chefs des factions qui agitaient Rome à cette époque. On peut cependant affirmer avec justice que l'aîné des Gracchus était un excellent citoyen , le meilleur de son parti , comme les Scipion , du parti des patriciens. La loi proposée par Gracchus tendait à faire jouir tous les habitants de l'Italie des droits civils et politiques de citoyens romains.

Une pareille innovation , qui eut effectivement lieu plus tard , était juste et devenait nécessaire , car depuis la conquête de tant de provinces , la disproportion entre la ville , seule maîtresse de l'univers , et les vastes pays qui subissaient son joug , était trop grande pour qu'elle pût subsister long-temps ; et le soulèvement général et simultané des peuples de l'Italie prouva plus tard combien cette mesure était indispensable. Mais l'orgueil des patriciens se sentait grièvement blessé de cette proposition , qu'ils regardaient comme une tendance au renversement de l'ancienne constitution.

Une révolte qui éclata en cette occasion coûta

donc la vie au généreux Tiberius Gracchus. Mais bientôt après, et nommément depuis cette époque, les principes pour lesquels on se disputait en apparence ne servaient que de prétexte aux ambitieux des deux partis, dont l'un se portait pour conservateur de l'ancienne constitution, et dont l'autre faisait valoir de justes prétentions à un changement, commandé par les besoins impérieux du temps et des circonstances. Ce n'était plus dès lors, dans cette terrible oligarchie de la guerre civile, qu'une lutte ouverte et violente entre quelques chefs de factions.

Les troubles que suscita Caius Gracchus, quoique pour les mêmes motifs et dans le même but que son frère, étaient déjà d'un caractère plus violent, plus passionné et plus criminel. Dans le parti des patriciens, le généreux Scipion, ce héros de la troisième guerre punique, périt assassiné. Les assassinats, les empoisonnements devinrent plus communs, et l'on commença à porter des poignards cachés sous les plis des manteaux. C'est à ce sujet qu'une observation a été faite; non par un père de l'Église, ni par un moraliste chrétien, mais tout simplement par un célèbre historien allemand, rempli d'ailleurs d'enthousiasme pour la grandeur républicaine des anciens. Il a dit: « Rome, maîtresse du » monde, gorgée du sang des nations, com- » mença à déchirer ses propres entrailles. »

Il est difficile de décider entre Marius et Sylla, chefs des deux partis qui divisèrent l'état après ceux dont nous venons de parler, lequel des deux montra dans cette guerre civile plus de cruauté et de soif de sang; peut-être faudrait-il dire que Marius était de nature plus barbare et plus féroce; mais que Sylla avait une cruauté, une inhumanité plus calculée, plus réfléchie. Tous deux étaient de grands capitaines.

Au surplus, dans ces temps, il devenait impossible de prétendre au triste rôle de chef de parti, sans compter parmi ses exploits beaucoup de triomphes sur les nations étrangères; il fallait avoir exercé ses fureurs contre les autres peuples, contre l'humanité en général, avant de songer à les tourner contre sa propre patrie. Les victoires de Marius avaient délivré Rome du danger extrême dont la menaçaient les irruptions des peuples du nord, des Cimbres et des Teutons, précurseurs de la grande migration future. Chaque alarme nouvelle donnait à Rome l'occasion de développer sa force victorieuse; sa puissance sur le monde s'affermissait par chaque danger qui la menaçait, et qu'elle parvenait à éloigner.

La réaction la plus grande et la plus formidable qu'elle ait eu à combattre fut celle de Mithridate, souverain du Pont. Elle commença par le massacre de quatre-vingt mille Romains, égorgés dans l'orient; et elle fut en outre accom-

pagnée d'un soulèvement général des peuples de l'Italie, qui voulaient secouer le joug des Romains. Aucun ennemi de Rome, depuis Annibal, n'avait médité des plans aussi vastes et aussi bien calculés que Mithridate, qui pensait à réunir dans une seule ligue armée contre leur ennemi commun, tous les peuples du nord, depuis le Caucase jusqu'aux Alpes et jusqu'à la Gaule.

Par des triomphes sur cet ennemi puissant, Sylla préparait son retour dans sa patrie déchirée par la guerre civile ; et lorsqu'il fut arrivé à Rome, il la traita comme une ville prise d'assaut, et l'accabla de proscriptions, de massacres et d'horreurs de toute espèce. Un trait conforme à la grandeur passée du caractère romain, et qui peint bien cette ame hautaine, c'est que Sylla, encore tout souillé du sang de ce carnage, osa se démettre de la dictature, comme s'il n'avait exercé que des actes de justice, et se retira dans ses terres où il s'occupait à écrire son histoire. Toutefois il est un point où il paraît avoir voulu flatter le peuple, dont il connaissait parfaitement le caractère ; c'est lui qui le premier institua les jeux Circéens, et les combats de gladiateurs et de bêtes féroces ; divertissements qui, plus tard, sous les empereurs, devinrent comme le pain de chaque jour, un besoin du peuple romain, exigeant les plus grands soins de quiconque voulait se rendre populaire.

Dans ces jeux féroces où l'œil des Romains se repaissait de la vue d'hommes exposés à une mort certaine, et combattant contre des bêtes féroces, Pompée mit en scène six cents lions à la fois et Auguste onze cent vingt panthères. De cette manière, la soif du sang dont les chefs de partis étaient depuis long-temps altérés se communiqua insensiblement à la foule qui fit son amusement favori de le voir répandre. Et cependant, même à cette époque de dépravation, toutes les fois qu'il ne s'agissait que de faire la guerre, de gagner des batailles et de déployer une grande énergie de caractère dans les luttes politiques des factions, les Romains firent preuve d'une force extraordinaire et presque surhumaine ; de sorte que souvent on ne sait comment accorder l'étonnement qu'ils provoquent avec l'horreur qu'ils inspirent. On eût dit vraiment que le dieu de la guerre, *Gradivus*, si vénéré par l'antique peuple de Romulus, foulait effectivement la terre de son pied de fer, et que des flots de sang jaillissaient sous ses pas ; ou bien que le sinistre Pluton avait quitté les abîmes de la nuit éternelle avec l'affreux cortège de tous les esprits vengeurs du Ténare, de toutes les furies de l'avidité cupide et de tous les démons du carnage, pour établir son empire et son trône dans les espaces visibles de la terre.

On ne fait aucun doute que si l'on dépouillait

l'histoire romaine de toutes les sentences fastueuses et de tous les lieux communs de la sagesse politique, pour en examiner les détails dans toute leur nudité et avec tous leurs traits caractéristiques, plus d'un homme de cœur ne se sentît étrangement ému, et ne fût même saisi d'horreur et de dégoût à la vue de ce tableau d'une vérité si tragique; car les Romains comblèrent la mesure, furent géants, même dans la dissolution des mœurs, au point que la dépravation des Grecs ne paraît, en comparaison de cette licence effrénée, que comme le premier pas de l'enfance dans la carrière du vice.

Les guerres civiles qui ensanglantèrent plus tard l'empire romain avaient essentiellement le même caractère que les précédentes; et bien que le souvenir de Marius et de Sylla imposât du moins au commencement une sorte de circonspection dans les procédés extérieurs des partis, le carnage n'en relevait pas moins sa tête hideuse dans le cours ultérieur de la guerre civile.

Le cercle des conquêtes romaines, qui embrassait tous les pays baignés par la Méditerranée, fut presque totalement arrondi et fermé par Pompée et César, pendant la seconde période des guerres civiles. Pompée avait pour théâtre de ses exploits l'orient et l'Asie; César au contraire s'était chargé de soumettre les contrées du nord et de l'ouest, conquête beaucoup plus importante

et beaucoup plus difficile. La Gaule coûta une effusion de sang considérable, même à des yeux romains. On fait monter en général à douze cent mille le nombre des hommes tués dans cinquante batailles livrées par César, d'abord dans la guerre des Gaules, dans ses excursions contre les peuples germains des bords du Rhin et contre les îles Britanniques; puis dans ses expéditions en Espagne, en Asie contre Pharnace, fils de Mithridate, et enfin en Afrique contre Juba, roi de Numidie. Ce calcul, du reste, est fait d'après César lui-même, qui fut son propre historien. Et cependant, lui aussi il était estimé pour la bonté de son naturel et la douceur de ses mœurs.

Mais encore une fois, cet éloge doit être entendu dans le sens romain. Cependant il est vrai que César n'a jamais été vindicatif, et qu'en général il n'était pas cruel par passion et sans nécessité. Seulement, quand ses vues l'exigeaient, il se montrait, semble-t-il, assez indifférent pour l'effusion du sang. La guerre entre Pompée et César ébranla presque toutes les provinces et toutes les parties de l'empire. Mais quand la victoire se fut décidée pour César, celui-ci eut toujours soin de la couronner et de l'affermir par la clémence et la générosité. Doué d'une activité infatigable et d'une prudence peu commune, ainsi que d'un caractère énergique, il paraît

avoir eu cette faiblesse, que le laurier ne lui suffisait pas, s'il n'y joignait le diadème. Du moins le donna-t-il à croire par ses actions, et c'est ce qui dirigea contre lui le poignard du second des Brutus, qui ne fit que répéter sur sa personne l'action qui avait couvert le premier d'une gloire immortelle.

La guerre civile de Brutus et de Cassius, la réconciliation d'Octave et d'Antoine, qui amena la mort de Cicéron, la nouvelle scission qui eut lieu entre ces deux rivaux, grossissent le nombre des traits qui pourraient servir à compléter ce tableau du caractère romain. Toutes ces convulsions finirent par une autocratie à laquelle s'éleva, du milieu des flots de sang versé par les proscriptions et les guerres civiles, ce même Octave, qui alors enfin, sous le nom d'Auguste, donna la paix au monde et sut la maintenir. Premier souverain absolu de tout l'empire romain, il gouverna pendant les longues années d'un règne fort heureux, comparativement aux temps passés, et finit par être mis encore vivant au rang des dieux immortels. Il dut toutefois cacher au commencement le pouvoir absolu sous des formes républicaines; car le sort de César était encore trop présent à l'esprit du prudent Auguste, pour qu'il osât courir les risques d'une fin pareille.

Le monde avait alors effectivement besoin de

tranquillité, pour se remettre de toutes les guerres qui venaient de l'ébranler, et pour se préparer à recevoir une paix supérieure et céleste qui à son tour devait voir recommencer une lutte nouvelle dirigée contre la source même de la discorde et de l'injustice, et non plus, comme dans les temps passés, contre des partis opposés ou contre une puissance terrestre quelconque.

Mais comme pour orner cette paix générale que le grand Auguste donna au monde romain, afin de le dédommager de l'avoir asservi, la littérature et la poésie devaient avoir leur âge d'or, si tant est qu'un âge de ce genre fût possible à la fin et pour ainsi dire dans l'automne du monde païen, qui commençait à décliner. Nous ne pouvons regarder Plaute et Térence que comme d'assez heureux imitateurs des Grecs. Le caractère de la poésie et la beauté du style de Virgile et d'Horace ne peuvent guère arrêter les regards de l'historien de l'univers, que par rapport à cette langue latine dont ils se servirent, et qui pendant toute la période moderne a été et est encore aujourd'hui commune à tous les peuples.

Mais tout cela, sans en excepter l'imagination féconde d'Ovide, ne saurait être, aux yeux de la postérité, qu'une glanure chétive, après la riche moisson recueillie chez les Grecs par le génie des arts et de la poésie. La poésie du

peuple romain, ce n'est pas, comme chez les Grecs, dans leurs poèmes qu'il faut la chercher : elle est expressive et vivante dans les jeux Circéens que le prudent Auguste se gardait bien de négliger ; dans ces combats où le gladiateur agonisant devait savoir succomber et mourir avec grâce et dignité, s'il voulait obtenir les applaudissements du peuple ; dans ce cirque enfin qui retentit si souvent des vociférations d'une haine implacable contre les chrétiens, de ces paroles sinistres qui les envoyaient à la mort : « Aux lions, ces misérables ! »

C'est sur le terrain de l'histoire que le bon sens pratique des Romains, leur sagacité et leur *conséquence* dans les affaires politiques, l'étendue enfin de leurs relations, leur donne une prééminence incontestable sur les Grecs ; qui, au résumé, n'ont pas un seul historien dont le style réunisse la simplicité et la grandeur de César, qui va droit au but, rapide comme ses actions ; ou qui décèle le coup d'œil profond avec lequel Tacite pénétrait tout l'abîme de la corruption générale. Tite-Live enfin peut au moins être comparé aux meilleurs historiens de la Grèce.

L'éloquence et la philosophie politiques des Romains empruntent de leur réunion et de l'importance des matières qu'elles traitent, une valeur et un charme tout particulier : Cicéron entre autres, en offre un admirable exemple. La phi-

losophie des Grecs n'était regardée à cette époque que comme une connaissance auxiliaire de l'éloquence, et on ne l'étudiait que dans ce but. La dépravation générale, l'indifférence complète devant la misère publique et la mort, donnèrent de la vogue à la philosophie d'Épictète. Plus tard, et lorsqu'on entreprit, sous les empereurs, de rétablir par la morale l'état et l'esprit romain, apparut le stoïcisme, doctrine conforme d'ailleurs à la sévérité et à la dureté du caractère national ; regardé par ses sectateurs comme la dernière planche de salut, il trouva beaucoup de partisans, principalement parmi les légistes.

La jurisprudence est à proprement parler la branche de la science humaine où les Romains ont fait preuve de plus d'originalité, et que leurs auteurs nationaux ont traitée et développée avec le plus d'intelligence. Déjà César avait conçu la grande idée de faire un recueil général de toutes les lois romaines ; mais il ne put réaliser son projet.

Le siècle d'Auguste fut honoré à son tour par deux grands légistes, dont chacun suivait un système et une école particulière. C'est en faisant une science de la jurisprudence, plus que par toute autre chose, que les Romains ont eu de l'influence sur la postérité. Il peut d'abord paraître assez singulier qu'une nation qui, dans

ses rapports extérieurs, avait dû son prodigieux agrandissement à l'excès de l'injustice la plus révoltante, ait pu exceller précisément dans la science de ce droit qu'elle avait si souvent nargué et lésé. Remarquons cependant qu'ils s'efforçaient toujours d'habiller de formes juridiques et d'établir légalement ces actes d'injustice en grand, qu'ils exerçaient envers les autres peuples; et que ceux-ci ne les secondaient que trop dans cette tendance, en leur offrant, par des inconséquences, occasion d'expliquer en leur faveur la lettre morte de la loi.

Cette théorie juridique s'étendit ensuite au droit civil ou privé, et à toutes les combinaisons, à toutes les formes artificielles qu'il admet: On conçoit aussi que, doués d'un coup d'œil pratique et d'un sens fort juste dans les affaires, dirigeant d'ailleurs constamment leur attention sur la vie sociale et ses relations, les Romains aient pu atteindre un très haut degré de perfection dans la science du droit individuel, malgré les nombreuses injustices dont ils se sont rendus coupables dans les relations publiques, et sur le terrain historique du droit des gens. On expliquerait alors d'une façon toute naturelle cette opposition apparente entre le droit et l'injustice, comme plusieurs autres contradictions qu'on rencontre dans la nature et dans l'histoire.

Mais il y a dans le droit romain en lui-même,

comme dans son rapport avec les droits des peuples, une autre espèce d'opposition qu'il pose lui-même très distinctement et très positivement dans sa théorie, et dont on peut merveilleusement s'appuyer pour apprécier cette jurisprudence romaine, et son influence sur la postérité. Elle consiste dans la distinction qu'on y faisait entre le droit strict et absolu, et l'équité, c'est-à-dire le droit historiquement établi. Dans le droit germain, fondé sur des coutumes, des habitudes, et des mœurs antiques, déterminé en un mot par le cours des temps et par les circonstances, c'est essentiellement le principe d'équité qui domine.

Et l'on aurait peut-être lieu de regretter que ce droit indigène et originaire des nations modernes de l'Europe, à mesure qu'elles ont moins connu et moins compris l'ancien temps historique, ait été refoulé dans l'ombre, et dominé par la jurisprudence scientifique du droit romain, qui, dirigé vers une observance sévère des formules, et se cramponnant à la lettre morte de la loi, penche beaucoup du côté du droit absolu. Au surplus cette partie du caractère de leur jurisprudence est en rapport avec la dureté qu'ils mettaient dans les relations du droit des gens. Mais est-ce bien cette règle que doit généralement suivre sur le grand théâtre de l'univers, la justice humaine, si différente de la justice divine?

Le droit positif et absolu, s'il est appliqué aux relations de la vie civile, et surtout s'il est introduit dans les rapports de la vie publique des états et des peuples, constitue sans contredit un véritable absolutisme. Tout absolutisme provoque un absolutisme contraire, et conduit, s'il est maintenu, de réaction en réaction, à une ruine mutuelle, résultat inévitable de chaque lutte extrême et désespérée des partis, si un principe supérieur de pacification n'interpose sa conciliation et son arbitrage, en s'offrant pour ainsi dire comme une émanation du droit d'équité divine.

Si un arrêt pacificateur de ce genre, partant de haut lieu, ne survient pas, ou si l'on ne veut pas s'y soumettre, alors, conformément au vieux proverbe, cet excès de légalité devient un excès d'injustice; car l'idée de justice absolue ne peut définitivement être d'usage que pour juger exactement le monde et son désaccord, suivant les facultés humaines et d'après l'histoire. « Que la justice ait son cours, dit-on, dans un sens purement légal et selon l'esprit absolu du droit positif; périsse le monde, et que justice se fasse ». Mais on pourrait bien répondre: « Malheur aux hommes en général, malheur à chacun d'eux en particulier, malheur au monde, s'il ne doit attendre qu'un jugement inexorable et de stricte justice, de la part de celui qui seul a le

droit et le pouvoir de rendre la justice dans le sens de ce rigoureux aphorisme, et de juger d'après elle tout l'univers. »

Comme cette justice parfaite et exempte de toute erreur ne peut être attribuée qu'à Dieu; comme toute justice humaine ne fait que remplacer temporairement la justice divine, il est évident que la justice humaine doit être douce, pleine d'amour, historiquement déterminée, et aussi indulgente qu'il est possible; qu'elle doit toujours suivre les principes de l'équité; et qu'enfin elle ne peut jamais oublier la faiblesse de notre nature.

Cette maxime est applicable aux relations les plus étendues comme aux plus petites affaires; elle se lie même si étroitement avec les unes et les autres, que suivant que l'on adopte le principe du droit strict et absolu, ou celui de l'équité et d'une douceur fondée sur la connaissance de l'homme; si l'on est constant à le suivre dans la pratique, il en résulte deux manières tout opposées de voir et de traiter la vie entière et le monde en général. L'état est bien, je l'avoue, la puissance qui représente et remplace temporairement la justice divine sur la terre; et certes ce titre, ainsi que la responsabilité qui en dérive, sont grands et sublimes. Mais cependant aucune justice, aucune autorité humaine, quelque absolue, quelque suprême qu'elle soit, ne peut se

considérer comme l'autorité, comme la justice divine, ne peut en un mot se poser comme la divinité elle-même, si elle ne veut pas excéder ses limites, et méconnaître totalement l'humanité.

La faute antique et perpétuée, l'erreur fondamentale de la constitution et du caractère romain, consistait précisément dans cette idolâtrie politique qu'on vouait à l'état, idolâtrie à laquelle la théorie de la stricte légalité et l'idée du droit absolu pouvaient elles-mêmes très facilement conduire. La divinisation de la personne du souverain commença dès Auguste, bien que l'autocratie absolue et despotique fût encore à demi voilée sous des formes anciennes et républicaines. Mais plus tard, sous les empereurs ses successeurs, cette idolâtrie passa toute borne et toute mesure, et s'exprima dans les formules les plus viles et les plus dégradantes de l'adulation.

Et qu'on ne dise pas que l'objet de ce culte païen n'était pas exclusivement la personne d'un Auguste ou d'un Tibère, qu'on y associait l'idée de l'état, comme dans les temps primitifs; où l'on divinisait la Rome républicaine et éternelle, forte et puissante, qui détruisait le monde et engloutissait les peuples, à laquelle enfin on sacrifiait tout sans exception; car fût-il vrai, cela n'en serait pas moins une idolâtrie politique. Ainsi la mythologie des Grecs nous offre plus qu'aucune autre la divinisation de la nature sen-

sible; les abus des faux mystères avaient produit, en Egypte surtout, la magie et la divinisation de la nature spirituelle et invisible. Mais c'est à Rome que la troisième erreur, la plus grande de toutes les aberrations païennes, l'idolâtrie politique, se présente avec le plus de force, et sous sa forme la plus terrible; elle est le caractère fondamental de sa constitution, le principe qui a dominé depuis le commencement, jusqu'à l'époque la plus avancée de son histoire.

L'empire romain était déjà assez vaste et assez arrondi sous Auguste, puisqu'il comprenait tout le cercle des pays qui environnent la Méditerranée; on peut dire qu'il avait atteint ses énormes limites naturelles. Le littoral de l'Afrique était adossé aux déserts arides et sablonneux qui l'environnent; le Rhin et le Danube, garnis de forteresses et soigneusement gardés, formaient un boulevard solide contre les peuples redoutables du nord. A l'orient, les Parthes étaient bien des ennemis puissants et formidables; mais il n'était pas probable qu'ils tentassent jamais de pousser de ce côté leurs expéditions aussi loin que l'avaient fait autrefois les Perses; et les Romains n'avaient pas non plus d'intérêt véritable à étendre leurs conquêtes jusque dans l'intérieur de l'Asie; ce qui les aurait trop éloignés du centre de leur empire et de leur puissance, fixé une

fois pour toutes dans la vieille Italie et dans cette glorieuse Rome.

Aussi l'agrandissement n'était-il plus alors l'objet des désirs et des vues de tous les Romains bien intentionnés ; mais leur esprit était exclusivement dirigé vers la réforme intérieure et générale des mœurs, vers le rétablissement de tout ce qu'il était possible de reprendre dans l'ancienne constitution, selon l'idéal qu'ils se faisaient des temps prospères et heureux de la république, à peu près dans le même sens que l'essai en fut effectivement tenté par les bons empereurs, par un Trajan, et un Marc-Aurèle : L'avenir en agitait déjà peut-être plusieurs autres de noirs pressentiments ; peut-être ils prévoyaient que si la dépravation des mœurs allait toujours en augmentant, si une succession d'empereurs indolents laissait tout se détériorer, alors la frontière septentrionale, si bien fortifiée pour le moment, pourrait bien n'être plus un jour en état de résister aux peuples du nord, qui déborderaient ensuite sans obstacle sur tout l'empire ; ce qui est effectivement arrivé plus tard, mais à plusieurs siècles de là.

Mais certes, avec le plus noble caractère, avec la plus profonde perspicacité, nul ne pouvait se douter alors de ce qui surviendrait avant cette catastrophe ; nul ne pouvait prévoir de quel côté

surgirait le nouveau principe qui était destiné à vaincre la vieille Rome, et à renouveler l'univers. On voit même que l'évènement nouveau s'étant plus tard accompli, ils ne surent d'abord ni le comprendre ni l'apprécier. Quelle était donc cette puissance qui devait à son tour terrasser et qui terrassa effectivement les vainqueurs du monde ? Était-ce la force des armes, l'esprit de conquêtes qui avait jadis animé les Perses et puis les Macédoniens ? Le règne de la force était passé. Une puissance militaire, comme celle de Rome, marchant avec l'oppression et les ruines, ne pouvait s'élever à côté d'elle, et devenir sa rivale.

La science était également impuissante ; celle des Grecs, corrompue d'avance, tombée sous le joug de la domination romaine en une hideuse décrépitude, suffisant à peine à honorer leur vieillesse, était sans vertu pour les changer et les régénérer. Non, il ne pouvait y avoir d'autre puissance réparatrice que la vertu divine de l'amour, qui triomphe au milieu des souffrances, et qui n'hésite jamais à sacrifier à Dieu la vie et les désirs de la terre. D'elle seule sortirent des paroles d'une vie nouvelle, que l'oreille de l'homme n'avait pas entendues ; d'elle seule jaillit une nouvelle lumière sur la nature intérieure de Dieu, qui donna une autre forme à la vie de

l'homme, amena un autre ordre de choses ; et présenta le monde sous un autre aspect.

Cette puissance du premier amour chrétien se manifesta avec tant de force et de tant de manières ; soit en serrant par des liens intimes et solides la grande fraternité humaine , soit en se propageant avec une merveilleuse rapidité dans tous les pays et chez tous les peuples du monde connu , aussi bien par la résistance courageuse qu'elle opposa à toutes les attaques , même les plus forcées , que par le soin inquiet qu'elle prit de sa conservation intérieure , en écartant tout ce qui lui était étranger , tout ce qui pouvait altérer sa pureté ; enfin par le développement qu'elle reçut à la fois dans les paroles et dans les œuvres , dans l'écriture et dans la vie ; qu'après quelques générations et au bout de quelques siècles , elle dirigeait ou coopérait à diriger le monde ; et que , plus que tout autre mobile , elle animait et déterminait la vie de l'homme.

On peut très bien appliquer ce que l'Écriture raconte du prophète Elie , au commencement d'abord si faible et si peu sensible de la grande révolution qui s'opéra dans le monde par une nouvelle manifestation de la puissance divine. Quand ce prophète appelant la mort eut marché pendant quarante jours et quarante nuits , et qu'il fut arrivé sur le sommet du mont Horeb ,

la toute-puissance et la majesté de Dieu devaient enfin être offertes et révélées à ses yeux mortels. Il s'éleva un ouragan terrible qui renversait les montagnes et pulvérisait les rochers ; mais , comme dit l'Écriture , Dieu n'était pas dans cette tempête. Survint ensuite un violent tremblement de terre , accompagné de feu ; mais Dieu n'était encore ni dans le feu ni dans le tremblement de terre. Lorsqu'enfin il entendit un doux souffle et le faible murmure d'un air subtil , c'est à ce signe qu'Elie reconnut la présence immédiate de Dieu , et se couvrit le visage avec respect. Comparé à la puissance des nations et des empires qui ébranlaient le monde et asservissaient les peuples , le christianisme commença en effet comme ce doux souffle et ce léger murmure.

La naissance du Christ tombe aux dernières années du règne du premier des Auguste ; mais le vrai commencement du christianisme ne date que de Tibère , et ce n'est même que sous Néron qu'on en trouve dans l'histoire romaine la première mention précise. On dit , il est vrai , que Tibère ayant reçu du gouverneur romain Ponce Pilate , un rapport concernant la nouvelle religion , il avait proposé au sénat d'admettre J. C. parmi les dieux , suivant la coutume des Romains , et de le déclarer digne d'adoration.

Mais le seul témoignage de Tertullien , sur lequel cette relation est fondée , n'a pas assez de

valeur et d'autorité historique, pour qu'il ne reste aucun doute à ce sujet. Peut-être a-t-on cependant porté trop loin la défiance et la circonspection ; car après tout la relation de Tertullien est un témoignage positif ; et tant qu'on peut l'expliquer naturellement, on court risque de déceler ou un vice ou un manque total de critique historique, en ne voulant voir partout que des fictions ou des écrits apocryphes. Tacite même en faisant dans son histoire la première mention historique sur les chrétiens, paraît confirmer l'existence du rapport officiel, que le gouverneur de la Judée a dû faire de ce qui s'était passé dans sa province.

Les centurions romains ont pu de leur côté contribuer à répandre la nouvelle de cet événement, l'un d'eux ayant rendu un témoignage éclatant au fils de Dieu, mort sur la croix, et toutes les traditions ecclésiastiques s'accordant à rapporter qu'il embrassa la religion chrétienne. Rien d'ailleurs, dans le caractère de Tibère, ne rend invraisemblable l'assertion de Tertullien. S'il fut un tyran sombre, méfiant, cruel et pervers, on ne peut aussi lui contester un esprit vaste et pénétrant.

Il était même très susceptible d'impressions religieuses ; sans doute c'était une religion à sa façon, mais enfin, comme il n'était pas indifférent à cet égard ; il est très naturel et très pos-

sible que son attention ait été sollicitée par ce que le fait en question offrait d'extraordinaire ; d'autant plus qu'on sait qu'il croyait à la fatalité, qu'il avait du penchant pour l'astrologie, et que certains signes célestes lui inspiraient de l'effroi. Il est vrai qu'il ne pouvait souffrir le culte égyptien, ni la religion des Juifs ; qu'il les persécuta et fit brûler tous les vêtements de leurs prêtres, et tous les objets de leur culte.

Néanmoins si l'on voulait arguer de cette haine et de cette persécution contre le rapport dont il s'agit, et soutenir qu'il a dû envelopper les chrétiens dans la disgrâce générale des Juifs, on s'appuierait sur un bien frivole motif, sur une supposition bien arbitraire. Car si Pilate ou les autres chefs militaires romains lui ont envoyé un rapport tant soit peu circonstancié sur la vie et la mort de Jésus-Christ, ces témoins oculaires n'ont pu se dispenser de lui faire part en même temps de la haine mortelle, que les Juifs lui portaient. La seule circonstance propre à exciter l'exaspération d'un vrai Romain, je veux dire la condamnation positive que le christianisme fait du paganisme, de son idolâtrie politique, de ses sacrifices, et spécialement de ceux qu'on offrait devant les statues des empereurs, pouvait n'avoir pas été nettement précisée dans ces premières relations faites après tout par des hommes qui n'étaient nullement initiés aux dogmes chrétiens.

Quant à la pensée et à la proposition d'admettre au nombre des dieux et de proclamer digne d'un culte divin, un homme extraordinaire qui s'annonçait par une force divine, avec la puissance d'un thaumaturge, elle n'a rien qui ne s'accorde aisément avec les usages des Romains, et avec leurs idées sur les dieux et sur les hommes divinisés. Le seul point qui rende la chose suspecte, c'est que le sénat se soit opposé à la proposition de Tibère. Cependant pourquoi le sénat, si elle n'était pas de son goût, ce qui est fort probable, n'aurait-il pas trouvé quelque expédient évasif pour empêcher indirectement un acte qui, parce qu'il touchait aux mœurs antiques était entièrement dans les bornes de ses attributions? Qu'il en soit ainsi, l'exagération sera le seul tort de l'assertion de Tertullien. De la même manière on expliquerait comment ce projet étant resté sans exécution et tombé dans l'oubli, Tacite n'en a rien su, ce que font présumer ses écrits; car dans le cas contraire il n'eût pas manqué d'en faire mention.

Que la chose soit vraie ou non, le fait, sans être important par lui-même, reste toujours fort étrange et très extraordinaire; et il serait une preuve de plus de la singulière impression que cet événement d'un genre tout nouveau avait faite sur l'esprit des Romains.

C'est Suétone, c'est bien lui qu'on peut soup-

çonner d'avoir dans son histoire, au règne de Claude, confondu les chrétiens avec les Juifs; car il dit, en parlant de cet empereur, qu'il avait chassé les Juifs de la ville, parce qu'ils y causaient des troubles à l'instigation de Chrestus. Chrestus, d'après la prononciation grecque a le même son que Christus; et ce que les chrétiens avaient pu dire de leur maître invisible qui leur défendait les pratiques du paganisme, étant mal entendu des Romains complètement étrangers à la chose même, pouvait très facilement être pris par eux dans le sens d'un chef de parti encore vivant; comme d'un autre côté les troubles dont il est question, ne désignent-ils vraisemblablement que le refus des chrétiens, conforme d'ailleurs à leurs principes, de se prêter aux pratiques païennes qu'on exigeait d'eux.

Tacite, dans son histoire des temps de Néron, jette sur ce sujet une lumière plus vive; sa relation, bien qu'elle altère le christianisme, n'en a pas moins un caractère historique; et pour peu qu'on sache la comprendre, et en extraire les points fondamentaux, tout informe qu'elle est, elle se laisse néanmoins expliquer.

Néron, parvenu au comble de l'arrogance et du crime, ayant fait mettre le feu à Rome pour jouir du tableau dramatique de l'incendie de Troie, voulut cependant se décharger de l'odieuse de cette atrocité; et il s'évertua à en re-

jeter la responsabilité sur les chrétiens, qui devaient être déjà assez nombreux dans la ville: L'historien proclame qu'ils étaient innocents de l'incendie dont on les accusait; dans sa sensibilité, il se révolte contre la cruauté dont ils furent les victimes, mais il ajoute qu'on leur imputait des méfaits horribles, et qu'ils étaient principalement convaincus de haïr l'humanité.

Cette haine contre l'espèce humaine doit assurément s'entendre de la condamnation sévère que les chrétiens faisaient des pratiques, des principes, et des doctrines que le paganisme avait introduits au milieu des peuples aveuglés; Quant aux méfaits horribles qu'on leur imputait, ce sont sans doute ces repas de Thyeste qui reparaissent si souvent sous ce nom dans les accusations dirigées contre eux par leurs ennemis, et facilement accueillies par un peuple crédule qui les abhorrait. Si ce reproche calomnieux fut répété plus tard par calcul et avec préméditation, il pouvait bien n'avoir été d'abord que l'effet d'une méprise grossière, résultant d'une notion obscure et confuse du mystère d'actions de grâce, que les chrétiens recevaient dans les agapes et les assemblées.

Dans le rapport que Pline le jeune, proconsul de Bithynie et du Pont, assez favorable du reste aux chrétiens, envoya à l'empereur Trajan, vers l'an 120, on voit aussi l'embarras de ce

noble romain, qui ne sait comment présenter cet événement tout-à-fait nouveau et incompréhensible pour lui, et qui balance sur le parti qu'il doit prendre en cette affaire. Il écrit que, des aveux qu'il a tirés des chrétiens, à la manière des Romains, c'est-à-dire par la torture, il résulte qu'il se trouve dans leurs dogmes une croyance ou plutôt une superstition perverse, étrange et bizarre; que du reste ce sont des gens d'une conduite irréprochable, qui se réunissent un certain jour de la semaine pour chanter des cantiques à la louange de leur Dieu Christus, après quoi ils se recommandent l'un à l'autre les préceptes essentiels de la vertu, et qui reviennent le soir assister à un repas frugal et inoffensif.

Il ajoute que leur nombre s'est déjà accru à un tel point que les autels des dieux sont presque déserts; et encore, qu'il y a parmi eux beaucoup de femmes et d'enfants. Il termine enfin cette lettre, qui reste au nombre des documents que les Romains nous ont laissés sur les chrétiens, en demandant à l'empereur ses instructions sur la marche qu'il a à suivre dans la répression d'une secte qui paraît être sous le coup des lois portées contre les associations et les confréries non autorisées par l'état.

A cette époque, qui forme comme le point de transition des temps antiques aux temps modernes, comme le point central de l'histoire,

deux puissances se trouvaient donc en présence : d'une part Tibère, Caligula, Néron, dieux de la terre, maîtres absolus du monde, dans toute la splendeur et toute la majesté de l'antique paganisme, et comme au midi ou plutôt au soir d'un monde qui finissait ; de l'autre, la première lueur d'une aurore presque imperceptible, d'où cependant devait jaillir le grand jour des temps modernes, et dont le développement successif dans les âges suivants constitue l'objet de l'histoire moderne de l'univers.

FIN DE LA NEUVIÈME LEÇON ET DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES LEÇONS

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR. Page v
PRÉFACE DE L'AUTEUR. Id. xj

LEÇON PREMIÈRE. — INTRODUCTION.

Ce qu'il faut entendre par la philosophie de l'histoire. — Études préliminaires qu'elle suppose. — Deux règles à suivre dans la philosophie de l'histoire : 1^o s'occuper surtout de l'ensemble du développement humain, sans trop se perdre dans les détails ; 2^o ne pas avoir la prétention de tout éclaircir. — Communauté d'origine de toutes les races humaines. — État de la terre antédiluvienne. — La terre a éprouvé des révolutions antérieures à celle du déluge, et d'une autre nature que celle-ci. — Preuves géologiques, astronomiques et traditionnelles. — Situation du Paradis terrestre. — Ses fleuves. — Sa source. — Jugement sur la philosophie qui classe l'humanité d'après sa constitution organique. — C'est la *parole* qui caractérise l'homme et le place à la tête des autres habitants de la terre. Page 1

LEÇON II.

Désaccord introduit dans la conscience de l'homme, par son opposition à la volonté divine. — Il est le principe de la diversité des langues et des races. — L'état sauvage n'est pas un état primitif et naturel ; il n'est qu'une phase de dégé-

nération. — Faits antédiluviens constatés par la tradition de tous les peuples. — Race de Caïn, race de Seth. — Tradition indienne, tradition grecque à ce sujet. — Longévité. — Taille gigantesque attribuée par toutes les traditions aux hommes de cette époque. — Constructions pélasgiques et cyclopéennes. — Division de l'ouvrage. — Quinze pays constituent le terrain géographique de l'histoire générale.

Page 40

LEÇON III.

De la Chine. — Sa statistique. — Son ancienneté. — Son histoire. — Caractère chinois; sa nature artificielle et sa vanité puérile. — Langue chinoise. — Écriture chinoise. — L'Yking et les huit kooua. — Trois époques dans la religion et la science chez les Chinois : 1^o celle de la tradition antique et sacrée; 2^o celle de la science philosophique, qui se divise en deux branches : l'école morale et pratique de Confucius, et l'école spéculative et rationaliste de Laotseu; 3^o époque de l'introduction en Chine du culte indien de Boudd'ha ou de Fo. — Gouvernement de la Chine. — Idolâtrie politique. — Prétendus rapports entre le boudd'hisme et le christianisme. — Absurdité et infamie du boudd'hisme. — Résumé et conclusion.

Page 88

LEÇON IV.

De l'Inde. — Son histoire, sa religion. — Culte de Brahma. — Trinité indienne. — Culte de Boudd'ha. — Sa langue. — Samscrit et prakrit. — Sa constitution. — Ses castes. — De la race des Brahmanes et du sacerdoce héréditaire. — Des Parias. — Origine de cette distinction de castes. — Mythologie indienne. — Culte de la nature sensible. — Dogme de la transmigration des âmes, considéré comme fondement de la vie sociale et de la philosophie des Indiens.

Page 131

LEÇON V.

Quatre facultés dans l'homme : la raison et l'imagination, l'entendement et la volonté. — Direction diverse des in-

dividus et des peuples, suivant celle de ces facultés qui domine. — Comparaison d'après ce point de vue des quatre nations principales de la première époque du monde, des Chinois, des Indiens, des Égyptiens et des Hébreux. — L'élément prédominant de l'esprit chinois est la raison. — Chez l'Indien, c'est l'imagination. — De même dans l'Égyptien, c'est l'entendement. — Dans l'Hébreu; c'est la volonté qui est la faculté distinctive. — Moïse constitue fortement son peuple sous ce dernier rapport, parce que la volonté est le principe et le fondement de toute vérité et de toute science. — Les Perses, qui forment le nœud entre la première et la seconde époque du monde, participent aussi de l'une et de l'autre, en même temps qu'ils tiennent diversement à chacune des quatre grandes nations primitives. — Ce n'est pas en Chine qu'il faut chercher l'origine du paganisme. — Les traditions de tous ces peuples touchant leur origine nous ramènent constamment vers le plateau de l'Asie centrale. — Architecture indienne. — Poésie indienne.

Page 175

LEÇON VI.

Philosophie de l'Inde. — Le Sankhya et l'Yogha. — Le Nyaya. — Le Védanta dont la première partie, le Mimansa, n'est que l'exégèse. — Tendances mystiques de la philosophie indienne. — Beautés de la langue indienne. — Construction d'une pyramide des langues, composée de trois étages principaux. — Langues comprises dans chacun de ces étages. — Ni l'hébreu, ni aucune langue connue n'est la langue du premier homme. — Classification des religions païennes, non pas d'après les objets de leur culte, mais d'après la différence dans le sacrifice. — Du gouvernement particulier aux Hébreux, et de son régime théocratique. — De la table mosaïque des peuples.

Page 213

LEÇON VII.

Considérations générales sur la nature du développement historique de l'humanité. — Deux manières d'envisager

l'homme, deux écoles historiques : l'école rationaliste, *libérale*; ses inconvénients et son impuissance; l'école religieuse, *légitime*, seule vraie, ayant seule la compréhension de l'homme et de son histoire. — Comment l'homme est-il l'image de Dieu. — La parole, la force, la lumière, triple principe qui préside à la division de la philosophie de l'histoire. — Origine du paganisme. — Mystères païens. — Deuxième période de l'univers. — Histoire abrégée de l'Égypte, jusqu'à l'invasion des Perses. — Empire assyriobabylonien, et médo-persan. — Ruines de Babylone. — Les mages. — Les pasargades ou noblesse persane. — Education des Perses. — Composition de leur armée.

Page 264

LEÇON VIII.

Variété de la nature grecque opposée à l'unité orientale. — Géographie de la Grèce. — Diversité dans la vie des Grecs, dans leur caractère, leurs occupations dans les formes politiques; penchant de plus en plus vers la démocratie, ils ne montrent jamais contre la royauté la même haine que les Romains. — Esclavage en Grèce. — Aristocratie. — Institutions sacerdotales. — Diversité dans les sources de la nationalité grecque. — Les Pélasges. — Les Hellènes : Eoliens, Doriens, Ioniens. — Résumé de l'histoire grecque. — Art chez les Grecs. — Philosophie grecque. — Etat politique des Grecs.

Page 306

LEÇON IX.

Rome. — Le paganisme romain plus grave, plus sérieux que celui des Grecs. — La religion entre chez les anciens Romains dans tous les détails de la vie. — Divinisation de la patrie, de la cité, de Rome même. — Haine pour la royauté. — Patriciens, plébéiens. — Sens pratique, instinct politique éminent chez les Romains. — Institution du tribunat populaire, de la dictature et de la censure. — Vie frugale et laborieuse des Romains, peuple agriculteur. — Peuple guerrier. — Constance et persévérance, mais

dureté et cruauté du caractère romain. — Tableau brillant et animé de leurs conquêtes et de leur agrandissement successif. — Guerres civiles. — Le monde se repose aux pieds d'Auguste. — Art et littérature chez les Romains. — Historiens romains. — Jurisprudence, titre de gloire des Romains. — Caractère de cette jurisprudence. — Observations sur le droit *absolu* et le droit d'équité, dans l'application aux faits, et suivant l'idée de la justice divine. — Commencement du règne de l'amour chrétien. Page 348

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

DE L'HISTOIRE

**PHILOSOPHIE
DE L'HISTOIRE.**

T 4 B 9 - 2

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

PROFESSÉE

EN DIX-HUIT LEÇONS PUBLIQUES,

A VIENNE,

PAR FRÉDÉRIC DE SCHLÉGEL,

Ouvrage traduit de l'allemand en français,

PAR M. L'ABBÉ LECHAT,

Docteur de la Faculté des Lettres de Paris,
Officier de l'Université, Professeur de Philosophie au Collège royal de Nantes
etc., etc.



TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ PARENT-DESBARRES, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 48.

1836.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE BELIN-MANDAR.

J. Cardey

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

LEÇON X.

Point de vue suivant lequel la philosophie de l'histoire doit envisager l'apparition du christianisme. — Etat des Juifs à la naissance de J. C. — Pharisiens. — Saducéens. — Esséniens. — Source de l'aveuglement des Juifs. — Le christianisme. — Accomplissement et perfectionnement de l'ancienne alliance. — Punition des Juifs. — Guerre de Judée. — Vie des premiers chrétiens. — Persécutions qu'ils éprouvent. — Décadence croissante de l'empire romain, qu'inutilement le stoïcisme, soutenu de la puissance et des vertus de quelques empereurs, s'efforce d'étayer et de maintenir. — Le christianisme monte sur le trône des Césars avec Constantin.

Une biographie proprement dite de J. C., exposée sous la forme d'une narration historique, comme s'il s'agissait de tout autre événement, serait, à mon avis, déplacée dans une histoire universelle, conçue d'après les principes de la philosophie. Cet objet, suivant que dans l'histoire on a égard à l'importance et à la valeur intrinsèque des faits, ou suivant qu'on se laisse frapper surtout par l'éclat des événements,

est ou beaucoup trop grand ou beaucoup trop imperceptible à son origine.

Un romain de sens et même d'un sens judicieux, en recevant sur le Christ quelques détails circonstanciés de la part du gouverneur romain ou d'un des chefs militaires, se serait dit peut-être : « Voilà un homme extraordinaire, doué » d'une force merveilleuse et divine (un païen, qui aurait conservé les idées fondamentales et les dogmes de la religion de ses pères, pouvant fort bien penser ainsi); « cet homme a » imprimé un grand mouvement aux esprits; il » avait, suivant les témoignages les plus authentiques, un caractère éminemment noble et » pur, les mœurs les plus saintes et les plus sévères; en même temps qu'il enseignait une » doctrine très élevée sur les secrets de l'avenir, » et sur l'immortalité de l'âme; or il fut accusé » par ses ennemis; et son propre peuple le livra » au supplice. » C'est à peu près ainsi qu'eût pensé un Tacite, s'il avait été mieux instruit, et s'il eût puisé ses renseignements à des sources plus pures.

Mais aussi long-temps que ces évènements restaient circonscrits dans les limites de la petite province de Judée, un romain, même en lui supposant l'esprit le plus noble et le plus généreux, aurait à peine compaté à cette injustice mémorable, dont un individu était victime; et

certes cet évènement n'eût été jugé par lui que comme un accident d'une importance secondaire et tout-à-fait indigne de figurer sur le grand théâtre de l'histoire. Le christianisme ne commença à attirer les regards des Romains que lorsqu'il fut devenu une puissance dans le monde, un nouveau principe de vie, un germe de développement pour toute forme de vie; alors aussi seulement il devint un fait et un évènement historique. Nous avons dit plus haut combien cette nouveauté leur parut d'abord étrange, merveilleuse, incompréhensible.

La chose se présente sans doute avec des couleurs toutes différentes, si on la prend d'un autre côté; je veux dire, si on la considère avec les yeux de la foi, et sous le point de vue du monde moderne. Mais le récit de la vie mystérieuse et miraculeuse du Sauveur, l'exposition de l'ensemble de ses enseignements qui, étroitement liés à ces mêmes mystères, à ces mêmes miracles, sont eux-mêmes le plus grand des miracles et des mystères, appartiennent exclusivement à la religion, et excèdent les bornes du cadre dans lequel on est accoutumé de présenter l'histoire.

Aussi je veux supposer que ces mystères sont déjà connus, et sans entrer dans aucun détail à ce sujet, je me contenterai de caractériser les entourages historiques, l'état extérieur du monde, en un mot les circonstances au milieu des-

quelles le christianisme apparut dans le monde et sur le terrain de l'histoire. Il est vrai qu'à ces données appartiennent bien les dogmes essentiels qui ont un rapport plus direct avec la politique et l'histoire, et qui se lient à l'avenir comme au passé : cependant je ne crois ni nécessaire, ni convenable de donner ici un exposé caractéristique de la religion chrétienne, comme on le ferait de tout autre système scientifique ou philosophique. Je tâcherai toutefois de montrer comment cette puissance supérieure et divine se développa historiquement, et comment elle imprima une forme toute nouvelle au monde.

La science de l'histoire, prise dans un sens philosophique, est sans contredit un des moyens, une des voies essentielles par lesquelles on parvient à la connaissance des choses divines et humaines ; on pourrait même soutenir que cette connaissance est toujours, ou presque toujours un résultat de la conception et de l'exposition détaillée de l'histoire. Car serait-il possible d'arriver à une parfaite appréciation des choses humaines, sans tenir compte de leur liaison intime avec le principe divin, qui les régit et les meut intérieurement ? Il y a cependant une juste mesure à garder, et on doit avoir soin de préciser et d'arrêter les limites qui séparent les deux domaines, si l'on ne veut s'exposer à confondre les deux points de vue.

En effet, comme d'un côté ce serait amoindrir et rapetisser la religion, que de vouloir la réduire à un problème scientifique, ou à un simple examen historique, d'un autre côté on ne répondrait pas au but de l'histoire philosophique ; si on ne la considérait que sous le point de vue religieux.

La philosophie de l'histoire peut et doit, il est vrai, adopter comme fondement essentiel et comme base du développement de l'histoire universelle le principe divin, l'image divine incréée, innée à l'homme et à l'humanité ; elle peut et elle doit regarder le rétablissement de cette ressemblance dans l'humanité et dans l'homme comme le but et le résumé de toutes les vicissitudes de ce monde. Qu'elle s'efforce donc, comme je l'ai essayé dans cet ouvrage, de rechercher et de montrer chez tous les différents peuples de la première période, l'existence de la vérité divine, dans la révélation et la parole primitive, dans la période moyenne de l'univers, c'est-à-dire dans ce point culminant entre les temps anciens et modernes, elle ne trouvera que dans la puissance divine de la vraie religion, le principe d'où sortit le développement historique ultérieur.

Ce n'est enfin que dans la lumière qui jaillit à la fois, et de cet antique patrimoine de la vérité communiquée dans la première révélation di-

vine, et de cette nouvelle puissance de l'amour, enseignée dans la religion du Christ; ce n'est que dans cette lumière céleste, qui brille de plus en plus vive et resplendissante, à mesure que les temps s'écoulent, et qui est destinée à régénérer et à réformer, suivant le principe chrétien, non-seulement l'état et la science, mais l'homme et la vie entière, que la philosophie de l'histoire découvrira l'importance spirituelle et le caractère distinctif du troisième et dernier âge du monde. Ce n'est même que d'après ces trois points de vue que la philosophie de l'histoire, qui part du principe divin dans l'homme, trouvera une raison suffisante pour diviser en périodes principales l'ensemble du développement historique de l'humanité.

Elle peut encore, sans déroger à son titre de philosophie, présenter les différentes voies que la Providence a suivies dans ses desseins; elle s'appliquera avec beaucoup d'utilité à les faire ressortir plus distinctement des faits et des temps où une direction divine toute particulière se dévoile à nos yeux, se révèle à notre conscience, dans les vicissitudes des peuples et même dans les missions évidentes qu'ont reçues non-seulement des personnages isolés, mais quelquefois aussi des époques entières. Encore est-il bon de ne pas s'en faire un système trop arrêté; mais au contraire ce n'est que par manière d'épisodes

qu'il faut montrer cette action divine dans les diverses occasions où elle se présente visiblement et d'elle-même; en s'en tenant d'ailleurs aux simples indications, attendu que cette sorte d'explication n'appartient qu'à l'esprit ésotérique et religieux de l'histoire.

Si l'on n'observe pas cette précaution, on risque de se forger par anticipation et d'après les idées et les conceptions humaines, un système des desseins prétendus de la divinité, qu'on applique au drame encore inachevé de l'histoire de l'univers, dont l'étendue est trop vaste et qui cache encore trop de secrets pour qu'on puisse la juger d'après le peu de données que l'homme possède, et sur lesquelles il a acquis une certitude complète. C'est un tort que plusieurs écrivains n'ont pas su éviter dans leurs considérations religieuses sur l'histoire universelle.

En limitant au contraire les observations de ce genre à de simples indications, en s'arrêtant aux faits particuliers sans avoir la prétention de donner un jugement définitif et de pénétrer d'avance le plan total de la sagesse divine, on pourra néanmoins découvrir et observer la grandeur et la mission spéciale, non-seulement de quelques personnages isolés, mais aussi de nations entières qui ont été comme prédestinées à un rôle supérieur et à l'accomplissement des plus hauts desseins de la Providence; noble des-

tion qui du reste brille assez souvent dans les phases que parcourt le développement progressif des peuples, et de leur civilisation, y forme les points de transition d'une époque antérieure à celle qui la suit, et se montre comme grosse d'un événement nouveau, émané de la toute-puissance divine.

Une critique juste et éclairée de l'histoire saura aussi quelquefois, sinon pénétrer entièrement les vues secrètes de Dieu, du moins soulever un peu le voile mystérieux qui les recouvre, là même où il plut à la Providence de permettre que le mal triomphât, et qu'il étendît physiquement ou moralement son empire avec une puissance générale et désastreuse. Ces modestes indications, ces conjectures sur la fin dernière de tout ce qui est humain, peuvent encore s'appliquer aux occasions où l'on aperçoit clairement les effets de la vengeance divine dans la ruine des nations entières, dans celle du peuple juif, par exemple; ou bien dans ces calamités fatales, dans ces fléaux inévitables qui viennent fondre de tous côtés sur des époques depuis long-temps dégénérées; car de pareilles catastrophes regardées sous ce point de vue, peuvent sans contredit être considérées comme des jugements partiels du monde, comme des applications particulières de la justice divine; et ce n'est même que de cette manière qu'elles peuvent être compri-

ses et appréciées avec exactitude et vérité. Cette idée de justice divine, d'un jugement exercé sur l'univers, si les faits la constatent visiblement, appartient en effet au domaine de l'histoire philosophique; et après l'autre base posée plus haut, savoir, l'image divine dans l'homme, elle en est un second fondement, qui s'applique, lui, plus spécialement, à la vie pratique et à ses grands évènements.

Le mystère de la grâce et de la rédemption surpasse les bornes de l'histoire et de ses investigations. L'histoire ou sa philosophie, si elle est conçue dans un esprit chrétien, supposera que ce mystère est connu de tous ceux qui suivent la loi du Christ; elle en admettra la réalité, elle y rapportera la plupart des faits et des évènements historiques; mais elle ne se permettra jamais de classer ce mystère au nombre de ses matières, et elle le regardera toujours comme un sanctuaire inaccessible à toute autre science qu'à la religion.

Il y a plus: une philosophie qui voudrait incorporer le mystère de la rédemption à ses spéculations philosophiques obtiendrait un effet contraire à celui qu'elle se proposerait. Comme elle tâcherait d'expliquer ce mystère par son système et en quelque sorte de l'en déduire, il cesserait d'être un fait surnaturel émané de Dieu; tandis que ce n'est qu'en cette qualité qu'il est religieux et qu'il peut être la

base immuable et éternelle de la religion. Il faut cependant que j'écarte ici une opinion qui est complètement contredite par l'histoire, et qui ne manquerait pas d'exercer une influence pernicieuse sur l'ensemble. Je ne sais pas l'exprimer et la caractériser plus brièvement qu'en disant qu'elle consiste dans la supposition que Jésus-Christ a été comme un Socrate juif; que la plus noble et la plus sublime de toutes les doctrines morales a attiré tout simplement et tout naturellement à son auteur une fin malheureuse, comme au philosophe athénien, et que l'humanité doit également déplorer ces deux grandes injustices.

On pourrait se contenter de répondre que si le Christ n'a pas été plus que Socrate, il était alors moins que lui. Mais cette opinion est contraire à l'histoire, non-seulement parce qu'elle contredit toutes les promesses, tous les témoignages, tous les rapports authentiques; mais aussi parce que si l'on retire ce centre divin du milieu de l'histoire, on la dissout, on lui enlève son ciment, sa liaison intérieure; celle-ci ne reposant que sur la nouvelle manifestation de la puissance de Dieu, qui apparut dans le point de culmination entre les temps antiques et les temps modernes, et sur la confiance en Dieu pour les temps à venir et jusqu'à la fin des siècles.

Car bien que je regarde comme en dehors de l'histoire les efforts pour expliquer, développer et déterminer la nature de cette puissance et cette attente, c'est cependant la foi en elles qui donne le fondement et la clef de tout l'édifice; sans elles, l'histoire entière de l'univers ne serait autre chose qu'une énigme sans mot, qu'un labyrinthe sans issue, qu'un grand amas de ruines, de décombres, de fragments d'un édifice inachevé; enfin qu'une grande tragédie de l'humanité qui, dans ce cas, n'aurait pas de but à poursuivre, ni de résultat à espérer.

Sentant ici toute l'importance de ne point nous écarter du plan que nous prescrit la nature et le fond même de notre sujet, nous arrêterons d'abord nos regards sur le peuple juif et sur l'époque où le christianisme, se levant sur le monde, commence d'entrer dans le domaine de l'histoire. Dans les persécutions que les Hébreux eurent à souffrir sous les dynasties grecques des rois d'Égypte et de Syrie, qui les assujettirent successivement, au temps de la monarchie macédonienne, la meilleure partie de la nation témoigna le plus grand attachement à l'antique foi de ses pères; et les Machabées, cette famille féconde en héros, ne balancèrent point à verser leur sang pour elle. La protection que les Romains leur accordèrent contre toute autre puis-

sance, se changea bientôt pour eux, comme pour les autres peuples, en un joug formel et oppressif.

Dans les guerres civiles de César et de Pompée la nation prit fort peu de part, seulement les deux partis entre lesquels elle était divisée, appelaient successivement au trône de Judée l'homme qui semblait le plus favorable à leurs desseins. A la fin les deux factions reconnurent Hérode que l'empereur Auguste nomma roi tributaire de la Judée, environ quarante ans avant notre ère. Le second temple de Jérusalem, rebâti par l'ordre de Cyrus, subsistait encore dans tout son éclat et dans toute sa magnificence. Pompée et Crassus l'avaient visité en passant; et Hérode dit le Grand, l'avait considérablement accru et embelli. Ce prince, romain dans ses mœurs, et grec par son éducation, regardait le temple, sinon comme le sanctuaire des révélations divines et le dépositaire de l'ancienne loi, du moins comme le point de ralliement de la nation juive; et d'après sa situation au milieu d'une des villes les plus commerçantes et les plus grandes de l'Asie occidentale, d'après sa proximité de la citadelle, voyant en lui le trésor, le boulevard de l'état et de la ville, le centre de sa domination, il en faisait l'objet principal de sa magnificence.

Les Juifs étaient alors divisés en deux partis, lesquels aussi bien que les patriciens et les plé-

béiens, dans les guerres civiles de Rome, se rapprochaient assez des factions qui divisent actuellement le monde, quoique leur tendance, leur esprit et leur caractère en différassent sous plusieurs points. Si d'un côté l'esprit dominant de la nation, si sa constitution propre nous font croire que ces divisions avaient presque uniquement leur principe et leur cause dans la religion; d'un autre côté, il ne faut pas exclure les motifs politiques qui embrassent la question même de la société et de tous ses divers rapports. Les plus versés dans la connaissance de l'Écriture et de la loi étaient les Pharisiens, illustres patriciens du peuple hébreu, cherchant à conserver l'ancienne foi et l'ancienne constitution de l'état, avec ses mêmes règlements et ses mêmes lois.

Pleins d'une rigidité scrupuleuse et d'une contentieuse subtilité, ils restaient fortement attachés à la lettre de la loi; mais l'esprit de Dieu les avait abandonnés depuis long-temps, et on n'apercevait dans leur tendance que des vues fausses et égoïstes. Comme ils se donnaient pour respectueux et fidèles observateurs de tout droit établi, ils se déclarèrent pour les Romains. Mais leur soumission n'était qu'extérieure; au fond de leur âme, ils les détestaient, et ils se flattaient du fol espoir que *cet homme*, le favori du peuple qu'il instruisait, ne cherchait que l'occasion de

se déclarer contre Rome, et qu'il le ferait tôt ou tard par amour pour le peuple ; car leurs vues ne se portaient pas plus loin.

Cependant on ne peut douter que le parti des Pharisiens ne défendît alors la cause légitime de la Judée : le Sauveur même le reconnaît quand il dit : « Les Pharisiens siègent dans la chaire » de Moïse, et ce qu'ils vous recommandent, » vous devez le faire ! » C'est précisément parce qu'ils avaient fait de l'ancienne loi et de la cause de Dieu leur cause propre, que le Sauveur est aussi exigeant envers eux ; et qu'il les traite avec plus de sévérité que les Saducéens, qui, conduits par leurs pernicieuses doctrines et leur morale relâchée, à un scepticisme presque absolu, interprétaient l'Écriture Sainte dans un sens tout humain, et mettaient même en problème l'immortalité de l'ame. Si, dans cette autre secte, il se rencontrait encore quelques hommes de bien, sensibles aux sublimes vérités de la foi, nous devons les regarder comme des êtres privilégiés, et comme d'heureuses exceptions.

Lorsque l'Écriture juge si sévèrement les Pharisiens, n'oublions pas qu'elle ne condamne que les plus corrompus d'entre eux, et non la secte tout entière, qui comptait dans son sein beaucoup de gens vertueux. Paul était pharisien ; Paul dont les écrits respirent le zèle et l'ardente charité ; Paul, le disciple de Gamaliel, et le

petit-fils du fameux Hillel, l'une des dernières lumières de la synagogue, et l'un des derniers docteurs sur lesquels repose tout l'édifice de l'ancienne tradition. L'histoire ou la tradition des Juifs distingue sept sortes de faux Pharisiens, qui tous méritaient bien les reproches dont le Sauveur les accabla. Mais outre le saint apôtre, l'Écriture-Sainte cite avec éloge plusieurs autres Pharisiens comme amis ou disciples du rédempteur des hommes, quoiqu'ils n'eussent pas le courage de se montrer tels aux yeux de la nation.

A cette époque solennelle, qui sépare les temps anciens des temps modernes, nous voyons les deux partis de la Judée changer un peu d'attitude et de forme, se développer, et paraître sur la scène de l'histoire ; l'un, zélé défenseur de l'antiquité, mais trop aveuglément attaché au texte et à la lettre morte de la loi, de laquelle s'étaient retirés depuis long-temps la vie et l'esprit qui la fécondaient ; l'autre, intimement convaincu, et cela avec raison, qu'un changement était devenu utile et nécessaire pour les besoins du siècle, et que ce changement devait s'opérer prochainement.

Mais lorsque les partisans de cette dernière opinion en furent venus jusqu'à ne plus croire à la divinité des traditions anciennes, et jusqu'à oublier qu'un changement véritablement pouvait

procéder que de Dieu ; et ne pouvait s'opérer que par lui , alors ils osèrent espérer dans leurs propres forces pour le réaliser , et ils imaginèrent même y avoir réussi ; tandis que leurs vaines pensées , en subvertissant tout le passé et toutes les traditions qui s'y rattachent , les conduisaient ou violemment ou sans effort et sans bruit à une dissolution complète et à l'extinction de toute vérité et de toute croyance.

Au milieu de ce conflit d'opinions si diverses , nous voyons quelques hommes fuir l'un et l'autre de ces deux partis , et se réfugier dans de saints asiles. Telles furent , dans la Judée , les communautés des Esséniens , et dans l'Égypte , celles des Thérapeutes ; pieux solitaires dont la vie était toute contemplative ; mais bien peu nombreux , si on les compare aux deux autres sectes prédominantes.

C'est pendant la lutte de ces deux factions qu'apparut le Sauveur du monde ; et certes il fallut une prudence surhumaine pour savoir se tenir également éloigné de deux partis puissants , dont l'un se composait de légitimistes égoïstes , qui tenaient opiniâtrément à la lettre morte , et l'autre de novateurs libéraux , et de penseurs audacieux ; se maintenir convenablement entre les promesses du passé et les espérances de l'avenir , et par-dessus tout cela , éviter tout conflit avec la puissance romaine devenue légitime de

fait et de droit. « Rendez à César ce qui appartient à César : » voilà ce qu'il répond , avec une touchante simplicité , à ceux qui , avec une vile astuce , voulaient lui tendre un piège ; réponse qui est demeurée invariablement jusqu'à ce jour la loi fondamentale du christianisme. Quant à cette autre promesse : « Tu es pierre , et sur cette pierre je bâtirai mon église ; » elle apprenait d'une manière claire et précise aux chrétiens comment ils devaient traiter les prétentions païennes des Romains , dans ce qui regardait leur culte idolâtrique ; lorsqu'il s'agissait par exemple de sacrifier à l'image de l'empereur , ou de faire d'autres actes semblables ; et comment encore , en dignes martyrs de la vérité , ils devaient être prêts à la sceller de leur sang devant toutes les puissances de la terre.

La grande erreur des Juifs était de croire que le Rédempteur promis viendrait environné de gloire et de majesté , les affranchir de l'oppression romaine , et relever le sceptre de Juda. On pourrait sur ce point excuser leur aveuglement , s'ils ne l'avaient poussé jusqu'à l'extrémité , et s'ils n'en avaient tiré les dernières conséquences. Les figures et le langage inspiré des prophéties anciennes nous tracent avec des couleurs si vives le portrait du Sauveur , et nous le montrent , au milieu de tant d'éclat et de puissance ,

qu'il est facile de se méprendre à ces traits , et de les appliquer à un monarque de la terre.

Développons et expliquons mieux notre pensée. Le caractère inhérent à toutes les prophéties divines est de joindre et de confondre les événements les plus prochains avec les événements les plus reculés , tellement que dans les tableaux prophétiques de l'heureux avenir du peuple choisi on rencontre plusieurs traits , qui bien qu'applicables seulement aux derniers temps du monde , alors que le christianisme régnera triomphant dans tout l'univers , sont intimement liés et unis aux premiers commencements de la rédemption.

Pareillement les prophéties du Sauveur lui-même , se rapportent à deux ordres de choses différents , et nous voyons ses plaintes sur la nation juive et sur Jérusalem , dont la ruine approche , se mêler et faire suite aux prédictions des scènes d'épouvante et d'horreur qui arriveront à la fin des temps , dans le grand jour des assises générales ; cependant l'un de ces événements , purement historique , doit se passer dans le temps et sur la terre , tandis que l'autre n'est que la dernière glorification de la nature , et l'accomplissement de la création , alors qu'il y aura un nouveau ciel et une terre nouvelle.

Il faut donc une attention exacte et bien exercée

pour tout discerner , pour coordonner l'ensemble des faits , et placer chaque fait particulier dans le point de vue qui lui est propre.

La meilleure excuse à faire valoir en faveur des Juifs , c'est qu'à l'origine tous les disciples du Sauveur et ses disciples les plus aimés étaient dans la même illusion , et qu'ils attendaient de jour en jour le moment où il se montrerait comme le libérateur terrestre et le roi de son peuple. La pensée de ses souffrances et de sa mort les choquait tellement , qu'ils allaient jusqu'à lui reprocher ses miséricordieux desseins , et à les improuver hautement ; et ce ne fut que très tard que le bandeau tomba de leurs yeux.

Mais on peut avec raison faire un crime aux Juifs d'avoir persisté avec opiniâtreté dans une erreur excusable , sous un certain rapport , et de n'avoir pas ouvert enfin les yeux à la lumière ; après tout ce qu'ils ont entendu , vu , et éprouvé.

C'est manquer à la vérité de l'histoire , c'est méconnaître l'esprit et le caractère de la mission du Sauveur , que de penser , que de croire , qu'il abolit complètement le judaïsme. Il n'en retrancha que l'échafaudage extérieur , devenu dès lors inutile , ainsi que tous les règlements de l'ancienne loi , touchant l'entière séparation du peuple de Dieu d'avec les gentils. La plus grande partie de la loi fut conservée , en recevant toutefois dans son accomplissement une plus haute

perfection. Car le judaïsme, à l'exception de sa partie cérémonielle, purement locale et temporaire, n'était dès l'origine que le christianisme en symbole.

Les douze apôtres, aussi bien que les soixante-douze premiers disciples étaient tous enfants du peuple élu; et en cela les promesses divines furent accomplies et vérifiées à la lettre. Le sacerdoce chrétien n'est que l'ancienne hiérarchie sacerdotale des Juifs, mais ennoblie par des devoirs plus parfaits, et par l'obligation d'une vie plus sainte. Quant à ces mots, « Mon royaume n'est pas de ce monde, » ils ne veulent aucunement dire que ce royaume ne puisse exister dans ce monde, comme un pouvoir, comme une puissance réelle, avec des lois positives et une constitution bien déterminée. Quelques uns ont tellement torturé ce passage, et si étrangement abusé des termes, qu'ils ont cru pouvoir s'en servir pour nier l'existence, la réalité du royaume de Dieu, et le reléguer hors de cette terre. A l'heure suprême de la cène, le Sauveur ouvrit à ses disciples le sens caché des anciennes figures, et leur expliqua dans toute leur plénitude, les mystères qu'elles voilaient. De même que chaque mot et chaque syllabe de l'ancienne loi devait s'accomplir à la lettre, suivant la parole même de Jésus-Christ, ainsi dans la loi de la nouvelle alliance, toute parole et toute syllabe doit avoir

son entier accomplissement, avant la consommation des siècles.

Considéré sous un autre point de vue d'une extrême importance dans l'histoire de l'esprit humain, je veux dire sous le point de vue des dogmes de la vie future, qui règlent la vie présente et l'ensemble de ses devoirs, le christianisme n'est que le complément divin de l'ancienne loi, qu'une réforme spirituelle du judaïsme, et la transition à un état de vie plus parfait et plus élevé. La loi nouvelle donna en outre un entier développement à tous ces préceptes de la sagesse divine, qui nous représentaient la vie terrestre comme un état d'attente, de préparation et de combat, seule manière de l'envisager qui puisse donner à l'homme une juste idée de sa condition et de ses devoirs. La mort était pour les premiers chrétiens ce que le Sauveur a dit de la sienne, un voyage là-haut, un retour au père. Qu'était la vie? un combat continuel.

Celui qui avait combattu fidèlement jusqu'à la fin voyait apparaître à sa dernière heure, non l'ange sinistre de la mort, mais un pacifique messager du ciel, qui lui apportait les palmes resplendissantes de la victoire, et la couronne de la vie éternelle, car c'était dans cette foi et dans ces sentiments que vivaient les saints et que mouraient les martyrs.

Et de même que le Sauveur introduit doucement au ciel et comme par la main les âmes dont il est le guide et l'ami; ainsi, suivant la parole qu'il a jurée aux hommes, il viendra de nouveau sur la terre, à la consommation des temps pour tout renouveler et tout amener à son entier accomplissement.

Les premiers chrétiens avaient un sentiment si vif de la présence immédiate de leur invisible maître, et une foi si ardente dans son avènement futur, que Dieu, voulant modérer leurs désirs trop pressés, et trop impatients de toucher au terme qu'ils souhaitaient, permit que le prophète de la nouvelle alliance, éclairé de la lumière de son esprit, déroulât à la fin de la mystérieuse Apocalypse la longue chaîne des siècles que le christianisme doit traverser, et dans lesquels se continuera l'éternel combat qui divise la race humaine, avant que cette promesse dernière s'accomplisse et que le triomphe du christianisme sur toute la terre proclame la fin et la plénitude des temps; alors qu'il n'y aura plus parmi les hommes qu'un seul pasteur et qu'un seul troupeau. Selon l'esprit et les principes du christianisme, l'homme doit toujours et à chaque instant être préparé à la mort, sans vouloir devancer jamais par un zèle inconsidéré le terme fixé par Dieu.

Aussi au temps des plus rudes persécutions

suscitées par les empereurs romains, il arriva que des chrétiens, qui recherchaient d'eux-mêmes le martyre, au lieu d'attendre cette gloire de Dieu, furent avertis qu'ils s'opposaient à ses vues miséricordieuses; et parmi ceux qui, trop confiants en leurs propres forces, s'offraient ainsi témérairement à la hache du bourreau, on en vit plusieurs succomber à l'épreuve, et devenir apostats.

Si, au temps de la rédemption, les Juifs eussent ouvert les yeux, et reconnu l'accomplissement de ces promesses divines, dont le sens était bien autrement élevé et bien plus magnifique qu'ils ne le croyaient; si toute la nation, ou du moins si le plus grand nombre eût embrassé le christianisme, alors la Judée fût devenue le centre et le point de départ de l'histoire des sociétés modernes, le principe de la vie nouvelle qui les féconda. Comme ils ne répondirent point à leur vocation, si visiblement marquée, et par la suite des événements de leur histoire, et par les grâces qui leur étaient accordées préférablement aux autres peuples, Dieu fit peser sur eux ses justes vengeances; il brisa leur nation, il la dispersa par toute la terre, afin qu'elle servît d'exemple aux peuples, dans cet état de ruine et de dissolution sociale.

Mais cet abaissement, en leur attirant le mépris des nations païennes, ne devrait pas les

exposer à l'oppression et aux mauvais traitements des chrétiens; car c'est une question de savoir, si tout autre peuple, dans des circonstances semblables, avec les mêmes mœurs et les mêmes préjugés, agirait mieux qu'eux; et si l'humanité tout entière, mise à une si rude épreuve, la supporterait plus heureusement.

L'ancien temple de la ville sainte n'était point comme les temples des païens, un simple monument de la gloire nationale, décoré avec art et magnificence. La grande idée qui avait présidé à son plan, tout jusqu'aux moindres détails, chaque pierre, chaque chiffre enfin, étaient des emblèmes symboliques de ce temple invisible, de cette grande cité, et de ce royaume de paix que le Christ devait établir sur cette terre, et qu'il était venu en effet établir.

De même le nom de Jérusalem signifie, selon le sens et l'expression symbolique du mot hébreu, la *manifestation*, la *demeure*, ou la *cité de la paix*, non de cette paix terrestre qui passe, mais de cette autre paix divine et inaltérable, qui était le sujet de toutes les promesses faites au peuple choisi. Ce sens mystérieux et prophétique est tellement inhérent à l'idée et à l'étymologie même du mot, que nous trouvons dans l'Ancien Testament plusieurs passages, dont le langage figuré fait entendre que les hommes dans leurs désirs, dans leurs actions, en un mot dans leur

vie tout entière, ne doivent se proposer d'autre but que celui de *bâtir les murs de Jérusalem*; ou, comme s'exprimerait aujourd'hui un écrivain chrétien: que le but et la fin dernière de l'humanité et de l'histoire de tous les peuples et de tous les âges réunis, est d'étendre le royaume de Dieu, c'est-à-dire de propager sur la terre, et d'affermir dans le cœur des hommes, la perfection et les vérités chrétiennes.

Lorsque le sens intérieur et spirituel de ces grands hiéroglyphes de l'histoire de la nation juive était si mal compris d'elle, lorsqu'elle en méconnaissait et en défigurait indignement la vérité, qui allait bientôt recevoir son plein et entier développement, n'était-il pas tout naturel que l'image qui avait manqué son but fût effacée; et que sur les ruines de son temple, la ville entière croulât, abattue par le bras de la justice divine?

Cette manière toute chrétienne d'envisager la grande catastrophe qui pesa sur Jérusalem et sur son peuple, au règne de Vespasien, s'accorde parfaitement, à quelques nuances et à quelques détails près, avec ce que les Juifs racontent eux-mêmes de cet événement. Que Dieu, dans ces épouvantables malheurs qui tombent soudainement par sa permission sur une nation tout entière; que Dieu, dis-je, saura prendre amoureuxment sous sa protection les

ames choisies, que son omniscience lui fait connaître; qu'il saura distinguer et protéger la partie immortelle de la nature humaine : voilà une de ces vérités si évidentes à l'ame et au cœur du chrétien, qu'il serait inutile de s'arrêter à l'éclaircir.

Quand il ne croît pas sur nos têtes un seul cheveu qui ne soit compté, comme dit l'Écriture, comment le Dieu clément de l'éternel amour ne tiendrait-il pas compte à chaque homme de l'emploi des jours et des heures de sa vie, de chaque battement de son cœur et de toutes ces larmes répandues dans l'amertume de son ame! Mais toute considération sur le malheureux sort de quelques hommes isolés, avec la compassion qu'il excite en nous, n'est qu'accessoire et secondaire dans cet ouvrage; dont le plan est de démontrer historiquement et d'étaler aux regards des hommes, autant qu'il se peut, la marche admirable de la justice divine au travers des âges, au travers de l'humanité, et sur tous les points principaux de la terre.

Long-temps les Juifs avaient espéré que le Messie viendrait, investi d'une puissance divine les affranchir du joug tyrannique des Romains; mais leur attente avait été déçue; et la trente-troisième année de l'ère chrétienne, la tyrannie devenant toujours plus oppressive, il arriva que

toute la Judée, après plusieurs autres insurrections, se révolta, et que dans le tumulte des factions qui la déchiraient, elle devint le théâtre de toutes les scènes désastreuses qui peuvent ensanglanter une révolution, lorsqu'au fond des ames il règne, avec le désespoir, un fanatisme haineux.

Carthage nous a donné occasion de remarquer les cruelles habitudes des Romains dans ces guerres à mort; Titus avec toute sa clémence et toute sa modération n'y put rien; et le nombre de ceux qui périrent dans le siège et le pillage de la ville sainte monta à 1,300,000 hommes, y compris à la vérité le peu de captifs réservés pour le triomphe.

L'empereur Adrien ayant fait relever Jérusalem de ses ruines, il lui donna le nom profane d'OElia-Capitolina, et y consacra un temple à Jupiter; mais il ne permit à aucun Juif de mettre le pied dans la ville. Plus tard, l'empereur Julien, par pure haine du christianisme, avait formé le dessein de rebâtir Jérusalem pour les Juifs; lorsque des évènements et des obstacles imprévus l'empêchèrent d'exécuter son projet.

La foi et l'antique révélation des Hébreux sont comme le premier fondement de l'édifice chrétien; les apôtres qui travaillèrent les premiers à ce grand œuvre étaient tous choisis du

milieu de la nation juive. Mais les livres de la nouvelle alliance furent écrits en grec, ainsi que la plupart des controverses, des apologies et des traités dogmatiques des premiers pères de l'Eglise : ce que nous pouvons regarder comme l'autre base du christianisme et comme son second point de vue historique.

Il est vrai que la domination macédonienne fut de courte durée dans l'Asie, que ses résultats politiques furent de peu d'importance ; mais aussi l'esprit grec y exerça une puissante réaction sur l'intelligence et sur la constitution sociale des peuples de cet ancien monde civilisé ; car la langue de la Grèce ramenait avec elle, chez les peuples de l'Asie occidentale et chez les Egyptiens, le règne de la science et de la civilisation ; et comme nulle autre langue n'était alors aussi universellement répandue, ni parvenue à un aussi haut degré de perfection, l'Eglise l'adopta et la choisit pour être son organe.

De même que dans la société humaine chaque état et chaque classe, que dis-je, chaque individu usant de tous les droits et de toutes les prérogatives qui lui sont propres, travaille et contribue au bien général, à son insu et sans précisément le vouloir ; ainsi dans la marche des siècles et dans l'histoire des peuples, l'ensemble des événements forme comme un seul tout, où chaque fait est la cause et l'occasion ou l'explica-

tion du suivant ; et ce n'est pas un des titres les moins glorieux pour la science et la langue grecque, que d'avoir vu le christianisme s'approprier dès l'origine ce qui assurait à cette nation sa prééminence sur les autres, et ce qui faisait au fond toute sa force.

La troisième cause du développement et de l'accroissement du christianisme est dans la domination universelle de Rome, dont l'immense empire favorisa dès l'origine sa propagation, opérée avec une célérité qui nous étonne, et devint lui-même comme le point d'appui sur lequel devait s'élever tout l'édifice de l'Eglise nouvelle.

On a l'habitude, lorsqu'il s'agit de l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, de décomposer l'ensemble du sujet en toutes ses parties, et de présenter chacune de celles-ci sous leurs diverses faces, de manière qu'on traite séparément des dogmes et de la discipline, des sacrements et des rites sacrés, des liturgies et des fêtes, de l'état moral et des rapports extérieurs : division qui peut du reste parfaitement répondre au but qu'on se propose dans un tel genre historique. S'agit-il au contraire de tout embrasser d'un seul coup d'œil, de montrer l'esprit résultant de cet ensemble, et de retracer avec une vérité frappante l'image de la primitive Eglise ? il faut avant tout que ces diverses catégories introduites plus tard dans l'histoire ecclésiastique ne

nous fassent pas oublier cette union intime des premiers chrétiens, chez qui tout était en commun, et sur qui se débordait comme la plénitude d'une vie nouvelle; mais nous ne pouvons nous former actuellement une idée pleine et entière de cet état, ni de la force merveilleuse de leur amour et de leur foi, source inépuisable de ce même amour. L'action que le christianisme exerça, surtout à son berceau, ressemble à une commotion électrique qui se communiqua à toute l'humanité avec la rapidité de l'éclair, et à un fluide magnétique qui porta jusqu'aux dernières extrémités de ses membres la vie et le mouvement.

La prière faite en commun, les saints mystères, ces liens de l'ardente charité, unissaient plus étroitement leurs ames que les liens également sacrés de la nature et du sang. On a voulu comparer aux mystères du paganisme les assemblées secrètes des premiers chrétiens, que la crainte d'une persécution générale contraignait à se réunir dans le silence de quelque lieu désert et dans des oratoires retirés. Mais à en juger d'après la connaissance bien suffisante que nous avons de ces anciens mystères, ils ne ressemblent pas plus aux réunions des chrétiens, que le divin sacrifice de l'autel et le calice consacré par le sang de la nouvelle alliance, ne ressemblent aux sacrifices humains des caïnites.

Avec le sentiment et la foi de la présence de leur invisible roi et de leur souverain maître au milieu d'eux, avec ces torrents de vie céleste qui inondaient leurs ames, comment eussent-ils pu priser leur existence sur la terre? comment dans leur guerre contre les puissances des ténèbres, ne se seraient-ils pas sacrifiés de grand cœur, lorsque cette guerre était le partage et la condition même de leur vie? C'est ce qui nous explique et nous fait concevoir l'incroyable promptitude avec laquelle le christianisme envahit les vastes provinces de l'empire romain et s'étendit bien au-delà, dans tout l'univers, pénétrant et animant de sa vive chaleur, comme un feu divin, toutes les ames qu'il trouvait disposées à le recevoir.

Les premiers chrétiens puisèrent dans la même source et cette puissance d'aimer, chaîne indestructible de leur société primitive; cause active de son rapide accroissement, et cette foi inébranlable, ce courage qu'ils opposèrent aux empereurs dans leurs persécutions atroces et toujours renaissantes. La première qui s'éleva sous Néron fut comme un passe-temps sangulaire, un des coupables caprices d'un tyran furieux. Le premier édit publié formellement contre les chrétiens de l'empire remonte à Domitien qui, la quatre-vingt-septième année de notre ère, déclara, suivant une coutume em-

pruntée aux Juifs, que quiconque ne reconnaîtrait pas les dieux de la nation, serait par là même coupable du crime de lèse-majesté. Nerva, empereur plus humain, adoucit la rigueur de cette loi; et au lieu d'écouter les rapports des esclaves qui dénonçaient leurs maîtres, il leur infligeait des peines sévères. Vers l'an 120, Trajan ordonna, sur la requête de Pline le jeune, qu'on ne ferait point de recherches directes des chrétiens, mais que ceux qui seraient dénoncés encourraient les peines portées contre toute corporation et aggrégation religieuse.

Malgré ces prétendus adoucissements de la clémence de quelques empereurs, le droit criminel des Romains, ainsi que le fut dès l'origine leur droit des gens, dans les guerres qu'ils faisaient à l'étranger, n'en était pas moins d'une cruauté atroce; et tout ce qui reste d'anciens documents historiques s'accorde facilement avec ce que les traditions chrétiennes nous racontent des supplices inouis qu'on inventa contre eux, au temps des persécutions. Adrien suivit les procédés de modération et de douceur de l'empereur Trajan; il approuvait les accusations judiciaires, intentées aux chrétiens, et s'opposait aux persécutions tumultueuses qui n'avaient d'autre principe que la haine du peuple. Au milieu de tous ces genres d'attaques, le christianisme tenait ferme, lorsque Dioclétien ré-

solut de l'anéantir, en suivant un autre plan que ses prédécesseurs: mais la chose n'était plus possible; et bientôt Constantin consola par une paix profonde, l'Eglise qui s'accroissait toujours. Pareillement, quand l'apostat Julien médita sa ruine, il était déjà trop tard.

Dans la lutte contre la cruauté païenne et les sanglantes persécutions des Romains, dans les fers et les tortures de tout genre, le christianisme avait déployé une force de résistance invincible, qui décelait le bras divin; et postérieurement aux apôtres il avait été dignement défendu par tous ces martyrs, que la mémoire reconnaissante des chrétiens place au second rang après ceux qui opérèrent dans l'univers la grande régénération, et qui la scellèrent eux-mêmes de leur sang.

Et qu'on n'aille point s'imaginer qu'ils supportaient avec autant de constance ces incroyables supplices, par les seules forces de l'humanité, et bien moins encore qu'ils étaient entraînés irrésistiblement à leur insu par un *fatum* divin, sans une coopération libre, pure et entière de leur volonté. Parmi ces courageux défenseurs de la foi, il se trouvait aussi beaucoup de lâches qui, au milieu des tortures, livraient les saintes Ecritures ou apostasiaient ouvertement en sacrifiant aux dieux; tellement que dans la suite ce devint un point de controverse

de savoir si la faiblesse de ceux qui avaient succombé était pardonnable ou non, et si l'on pouvait les admettre de nouveau dans le sein de l'Eglise.

A la suite de ces temps devenus fameux par le despotisme inhumain des successeurs d'Auguste, il se rencontra de vertueux empereurs, qui tentèrent par différentes voies une régénération morale de l'empire et du peuple romain. Trajan essaya de faire revivre l'ancienne valeur et l'antique justice de Rome, que ses vertus personnelles rappelaient; et bien que l'action de ce prince ait été de peu de durée, elle eut cependant d'heureux effets. Adrien voulut ranimer le paganisme, et en faire le fondement de l'état et de la vie publique; il chercha surtout à rétablir l'ancienne religion des Egyptiens, et son profond symbolisme, qu'il affectionnait; c'est même à cette prédilection que doit son origine le nouveau style égyptien, qui prédomine dans les monuments de l'architecture romaine de cette époque.

Mais le moyen de régénérer la vie sociale et d'imprimer à l'état une vigueur nouvelle, n'était point de relever le paganisme, et d'en raffermir les bases; car c'est précisément dans la nature défectueuse et erronée de l'ancien culte romain que se trouve la raison même pourquoi dans Rome, aux temps les plus vantés et les plus ver-

tueux de la république, un plan de gouvernement, vrai, juste et durable, réglant à la fois la vie politique et morale, ne put jamais prendre racine et se développer.

Sous le règne des deux Antonin, on recourut au rigorisme de la secte stoïcienne, qui semblait être le principe vivifiant d'une régénération universelle, et le fondement le plus sûr d'un nouvel ordre politique et moral.

Si le stoïcisme pur, et réduit à la lettre morte du droit strict et des légitimes principes, eût pu seul effectuer ce changement; s'il eût contenu en lui une force suffisante et une source de vie assez féconde, sans avoir besoin de s'appuyer sur la foi divine, et sur l'amour sublime qui en émana; certes, de leur côté, ces deux empereurs stoïciens avaient l'énergie et toutes les autres vertus nécessaires pour réaliser, dans ces temps de décadence, le dernier espoir du paganisme mourant. Mais ce qui ne repose point sur l'immuable vérité ne peut recevoir aucune vie du dehors, et un renouvellement intérieur ne peut se produire là où le principe interne manque lui-même. Lors donc que l'éclat et cette sève de jeunesse qui faisaient illusion sont passés, tout retombe et s'abîme aussitôt sans retour dans le sein de sa propre corruption. Et comme dit le roi-prophète: *Si Dieu ne bâtit lui-même*

la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui veulent la bâtir.

Après l'heureux règne de trois ou quatre grands empereurs, on voit paraître Commode, et depuis ce prince jusqu'à Dioclétien, l'empire passe entre les mains d'une foule de maîtres; les uns bons, ou du moins meilleurs que leurs prédécesseurs, mais restant trop peu de temps sur le trône; les autres, faibles et sans caractère, ou bien tyrans pervers et cruels. De tous ceux dont le despotisme capricieux et farouche rappela le successeur immédiat d'Auguste, aucun ne reproduisit pourtant cette énergie et cette force d'ame vraiment romaine qui caractérisaient Tibère. Et de jour en jour la mollesse et les mœurs de l'orient gagnaient l'empire. Rien n'était autant le jouet du hasard que le droit de succession dans l'empire romain, où l'application arbitraire de la loi d'adoption ouvrait à tous les partis un vaste champ de bataille; mais outre cette source de confusion, il s'en trouvait une autre dans toutes ces conspirations qui, tramées dans un gouvernement militaire, portaient avec elles l'empreinte et le caractère d'une telle origine. Le soin qu'Auguste prit toute sa vie de donner à son usurpation une couleur favorable et un air de légitimité ne fut pas sans produire quelque effet durable.

Mais était-il possible d'oublier que lui, aussi

bien que César, n'était parvenu à l'empire qu'au moyen de l'armée, et par la voie des factions, des proscriptions et des guerres civiles? Les soldats le savaient; et ils n'ignoraient pas non plus d'où leur venait à eux-mêmes leur crédit et leur puissance. Ainsi dès l'origine, l'influence des prétoriens fut grande; car ils occupaient la première place près de l'empereur, et ils formaient sa garde.

En vertu de sa charge, leur chef était investi d'un certain pouvoir limitatif, assez semblable à celui des censeurs et des tribuns du peuple de l'ancienne république; seulement avec cette différence importante qu'un glaive lui était commis; et l'empereur reconnaissait en quelque sorte ses droits, comme le fit Trajan, qui s'est acquis d'immortels éloges, lorsqu'en remettant ce même glaive au commandant de cette troupe, destinée à protéger l'empereur, mais le dominant lui-même quelquefois; « Pour moi, dit-il, » si je gouverne avec équité; contre moi, si je » deviens un tyran. »

De cette manière tout allait au gré du caprice et du hasard, et jusqu'à la fin l'empire resta ce qu'il avait été dès l'origine, un gouvernement militaire. Bientôt les plus fortes légions, qui avaient leur quartier dans les provinces les plus importantes, et particulièrement sur les frontières, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elles

étaient bien supérieures en nombre et en force aux faibles prétoriens de la voluptueuse et indolente capitale. Elles élurent et proclamèrent beaucoup d'empereurs, dont tous n'étaient pas romains, mais parmi lesquels plusieurs étaient barbares d'origine ; car beaucoup d'étrangers et surtout de Germains s'enrôlaient dans les légions, qui gardaient les provinces occidentales et les frontières du nord.

Il arriva que plusieurs de ces souverains ainsi nommés par les légions fixèrent leur résidence dans le lieu même de leur domination, soit dans leurs quartiers, soit dans quelque capitale de province, avantageusement située. Déjà depuis long-temps le sénat n'avait plus qu'une vaine ombre de son antique grandeur, et Rome commençait à perdre beaucoup de son importance. Vers le même temps les invasions réitérées des peuples du nord devenaient de plus en plus inquiétantes, et l'orage dont on avait appréhendé même l'éloignement approchait toujours.

Durant ses guerres civiles, et à l'époque même de sa plus grande force militaire, Rome avait déjà tremblé devant les Cimbres et les Teutons, qui se précipitaient sur elle, non pas seulement comme une armée avide de pillage, ou venue pour fonder une colonie, les armes à la main ; mais encore comme tout un peuple de guerriers, émigrant avec leurs enfants et leurs fem-

mes. César n'avait rien épargné pour achever la conquête des Gaules, qui depuis avaient adopté les mœurs et le langage des Romains. Il n'éprouva jamais une aussi forte résistance que de la part des peuples germains, contre les invasions desquels le premier soin des empereurs fut toujours depuis de se mettre à l'abri, en fortifiant les rives du Rhin et du Danube. Combien Auguste s'épouvanta du triomphe d'Arminius sur Varus, dans les forêts de la Germanie ! On commença de prendre l'alarme dès le règne de Trajan, malgré la puissance de ses armes, et malgré les triomphes de ce dernier conquérant des empereurs romains.

La première grande invasion fut celle des Allemands, qui sous Marc-Aurèle envahirent la Rhétie, pendant qu'ils dirigeaient un autre plan d'attaque contre la Norique, et à l'est contre la Pannonie. Marc-Aurèle eut le bonheur de repousser victorieusement les barbares, qui se rebutèrent pour long-temps de pareilles tentatives. Ce n'est qu'un siècle après qu'Aurélien eut à les refouler de nouveau au-delà des Alpes, jusqu'aux bords du Lech.

Les plus puissants d'entre les peuples germains étaient les Goths, qui, des îles scandinaves, pénétrèrent au cœur de la Germanie, et s'étendirent d'abord vers l'orient, puis après vers l'occident, sans qu'on pût jamais leur faire

perdre pied dans les provinces du nord-est, qui avoisinent la mer Noire. L'empereur Dèce périt dans une guerre contre eux; et on fut contraint de leur céder par un traité formel la Dacie ultérieure. Quoique victorieux, Constantin aimait mieux conclure avec eux une paix avantageuse, se concilier leur amitié, et enrôler l'élite de leur jeunesse dans les armées romaines.

De tous les derniers gouvernements, celui de Dioclétien fut peut-être le plus fort; seulement la cruelle persécution dont il accabla les chrétiens, non-seulement blâmable en soi, était encore peu conforme à l'esprit du temps; à en juger par les circonstances et l'état des choses; aussi n'atteignit-elle point le but qu'il se proposait. Romain encore dans toute l'étendue du terme, si l'on considère sa vie privée depuis son abdication, il crut pendant son règne devoir s'entourer de l'éclat du diadème, et se faire adorer suivant le cérémonial des cours asiatiques.

Le partage de l'empire entre plusieurs princes associés sembla dès lors, comme sous Constantin et ses successeurs, un mal irrémédiable, mais devenu nécessaire. Chaque partie et chaque membre commençaient à se détacher de ce colosse énorme qui penchait de plus en plus vers son entière dissolution, et ce démembrement à son tour ne fit qu'accélérer sa ruine, parcequ'il favorisait les guerres intestines et les bouleversements

politiques, qui ébranlaient tout le monde romain.

La révolution la plus complète; celle qui aurait pu mériter proprement le nom de régénération, est celle que Constantin opéra; en tant qu'il mettait le premier à nu les bases faibles et chancelantes du paganisme sur lesquelles portait l'empire romain, et aussi en tant qu'il pouvait et devait y substituer l'élément d'une vie nouvelle, la force puissante et irrésistible de la vérité divine et de l'éternelle justice. Néanmoins le christianisme n'était point encore la religion universelle du peuple et de l'état romains; autrement la grande réaction qui eut lieu sous Julien serait inexplicable; et long-temps les habitants de la campagne demeurèrent attachés au culte des faux dieux, d'où vient la dénomination de païens (pagani). Constantin, après s'être déclaré ouvertement pour le christianisme, différait encore de recevoir le baptême, et d'entrer définitivement dans la société de l'Eglise.

La constitution de l'état était tellement pénétrée de l'esprit et de la politique du paganisme, qu'il pouvait aisément en résulter d'abord une collision violente entre deux éléments si hétérogènes. Long-temps les principes et les maximes de l'ancienne Rome continuèrent de prédominer; et le temps n'était pas encore venu où le christianisme, réformant dans son entier l'état so-

cial de l'ancien monde ; organiserait sur une base éternelle une société vraiment chrétienne ; qui , enfantée et nourrie dans le sein de l'Eglise même , aurait sa racine et prendrait son accroissement dans la foi et dans l'amour des peuples ; merveilleux changement réservé pour les âges qui suivirent !

LEÇON XI.

Des anciens Germains , de leurs traditions , de leurs mœurs , de leur état politique. — Des trois ou quatre principales nations germaniques. — Des invasions des peuples du nord. — Histoire de ces invasions. — De l'ordre que suit la nature dans les divers développements de l'histoire du monde. — Propagation et affermissement du christianisme. — Hérésies ; on peut les ranger en trois classes. — Gnosticisme ou sectes orientales. — Rationalisme , petites sectes dispu- teuses. — Millénarisme. — Grande corruption de l'univers. — Commencement du mahométisme.

La religion des premiers Germains , aussi dénuée d'ornements et de fictions poétiques que le paganisme des nations primitives , n'était que le culte pur de la nature , à peu près comme chez les anciens Perses , avec lesquels leur langage et leur origine offrent d'ailleurs plusieurs rapports de parenté. Ainsi ils adoraient le soleil , la lune et les astres ; les esprits , les éléments , et les autres puissances de la nature , mais spécialement la terre , cette mère commune qu'ils désignaient sous le nom de déesse Hertha. En anglais et en allemand , les jours de la semaine portent encore les noms des dieux Thyn , Wodan , Thor , et de

la déesse Fréya ; divinités qui , dans la mythologie des Germains, correspondaient exactement aux planètes visibles à notre hémisphère, Mars, Mercure, Jupiter et Vénus, dont les noms désignent pareillement dans la langue latine les mêmes jours de la semaine. Leur institut sacerdotal, aussi puissant et aussi bien organisé que celui des druides dans les Gaules, présente néanmoins un caractère un peu différent. Il avait ses pratiques secrètes, et des mystères annonçant une haute antiquité ; comme par exemple les sacrifices humains offerts à Hertha, auprès du lac qui portait son nom ; situé dans l'île de *Rugen*, où un jeune homme et une jeune fille étaient d'abord apportés vivants, puis précipités ensemble dans le lac. C'était dans la profondeur des forêts, sous l'obscurité religieuse d'un chêne ou d'un tilleul, l'arbre des magiciens du nord ; ou sur le haut des montagnes, qu'ils célébraient leurs cérémonies ; leurs fêtes, leurs pieux concerts ; c'était là encore qu'ils déposaient le bâton runique pour connaître l'avenir ; et de même que chez les Grecs l'on recourait à l'oracle de Delphes, et que l'on suivait ses décisions dans les circonstances graves et importantes, lorsqu'un péril commun menaçait la nation ; ainsi, en Germanie, consultait-on ces femmes prophétesses, ces sibylles du nord, qui comme la Velléda dont les Romains nous ont

conservé le souvenir, exerçaient une puissante influence dans les délibérations publiques.

Une vieille tradition poétique sur les dieux, les héros, les géants, et les esprits, semblable en beaucoup de points à celle des Perses, était comme l'ame et le foyer des souvenirs religieux et de la vie nationale des peuples germains. Les peuples n'avaient point encore oublié leur origine asiatique, dont ces mêmes fragments poétiques conservaient la mémoire ; et dans leur mythologie, les *Ases* remplacent les *Ariers* que les traditions persanes présentent comme la race héroïque des anciens temps.

Dans le nord scandinave qui resta païen, même plusieurs siècles après la conversion de l'Allemagne au christianisme, il s'est conservé beaucoup de monuments et de chants populaires qui appuient ce fait d'une multitude de documents et de preuves. Cette poésie native et ces chants traditionnels devaient avoir une certaine influence sur l'état social de la nation, et inspirer de nobles dévouements et de beaux faits d'armes ; car chez eux comme dans les temps héroïques des Grecs, le rapsode qui chantait les aventures des dieux et des héros était, suivant les mœurs homériques, un prince ou un chef d'armée ; ou quelque autre personnage important.

Nous ne retrouvons point ici un royaume

compacte, un empire d'une aussi vaste étendue que l'ancienne domination des Perses; car la constitution des Germains, si toutefois ce nom convient à une époque d'entière liberté, se rapprochait plutôt de l'état social des Grecs aux temps héroïques, alors qu'ils étaient soumis aux races nobles ou aux chefs de ces races, et que la nation était divisée en plusieurs petites principautés, qui ne se liguèrent et n'entraient en confédération que rarement et seulement pour des intérêts communs. La constitution primitive des Germains était donc de sa nature une aristocratie pure et franche; la race qui composait un peuple ou une tribu était une société et une confédération d'hommes nobles et libres, soumis à des princes héréditaires, ou à des chefs et à des ducs élus par eux, d'où se forma plus tard l'état monarchique de quelques uns de ces peuples. Tout homme libre, capable de porter les armes et ayant ce droit, devenait un membre de l'Hermannie, qui prit ensuite le nom d'arrière-ban, et qui donna naissance au mot *Germanie*, par lequel les Romains désignaient cette contrée. Les serfs et les gens de main-morte étaient chargés des travaux et du service domestique; ils se composaient des prisonniers de guerre, des esclaves achetés, des indigènes qu'ils avaient anciennement asservis, des individus condamnés à quelque peine infamante, et qui tous étaient

déclarés déchus de la liberté et de tout titre de noblesse.

Au temps où les Romains commencèrent à mieux connaître les nations germaniques, une partie d'entre elles s'adonnait à l'agriculture, renouvelant les terres, et les laissant reposer trois ans en friche, suivant une coutume de la plus haute antiquité, et qui depuis s'est conservée dans le nord de l'Allemagne. Le sol n'était point morcelé ni divisé en propriétés privées; il était en grande partie commun, et la propriété de tous (*allmende*); ce qui facilitait les déplacements et les émigrations des tribus, lorsque quelque raison particulière les y décidait. Dans le principe, les soins de l'agriculture étaient subordonnés à ceux de la chasse et de l'entretien du bétail, leurs deux premiers moyens de subsistance. Les forêts que l'on retrouve encore éparses çà et là dans l'Allemagne ne sont que de faibles restes et comme des fragments de l'immense forêt Hercynienne, et de tous les bois qui couvraient la Germanie centrale. Avant qu'il y en eût autant d'abattus, le sol était plus marécageux, et l'air incomparablement plus froid. Le bison et l'élan, devenus successivement plus rares, étaient alors parmi les espèces d'animaux les plus communes.

Il est évident que dans un pays de cette nature et avec un pareil genre de vie, l'accroissement seul

de la population a pu être un motif suffisant pour l'émigration de quelque tribu, bien que pour le déplacement d'un peuple entier d'autres raisons déterminantes aient dû probablement concourir. Des divisions intestines, les guerres des tribus entre elles pouvaient seules décider tout un peuple ou la moitié de ce peuple à s'expatrier de la sorte. Il arrivait donc plus communément que dans cette jeunesse guerrière trop nombreuse, les plus jeunes ou ceux que le sort désignait allaient à la conquête d'un autre pays sous le commandement d'un chef élu par eux, ou placé à leur tête par sa bravoure militaire; et qu'ils s'aventuraient; pour fonder à main armée quelque colonie, cherchant fortune tantôt à l'orient, tantôt à l'occident; et d'autres fois sous le beau ciel des contrées méridionales.

Lorsqu'un état ou une nation sont parvenus au plus haut point de la civilisation, ils éprouvent alors un véritable besoin de se décharger de l'excédant de leur population et de le transporter sur un autre sol, je veux dire, d'établir et d'avoir des colonies. — Telle est la loi générale et le régime conservateur de la santé et de la vie des peuples dans leur développement; et si quelquefois ce besoin ne se manifeste pas de cette manière, ce n'est qu'une légère exception et encore on ne manquera pas de savoir et de

pénétrer les causes de ce retard momentané, car tôt ou tard il faudra bien que la nature l'emporte.

Les colonies commerciales des Phéniciens et des Grecs ont été en grande partie fondées, puis défendues; affermiées et agrandies par la force des armes, et de même dans les temps modernes les Espagnols ne s'établirent pas sans tirer l'épée au Mexique et au Pérou. Chez les peuples du nord naturellement guerriers, et dans ces temps primitifs, les émigrations, ce besoin naturel, ne pouvaient guère avoir une autre forme et prendre un autre caractère que celui de colonies militaires et conquérantes. Telle fut l'émigration des Gaulois dans la Thrace, la première des invasions des peuples du nord qui soit mentionnée dans l'histoire, et que suivit bientôt l'envahissement de la Macédoine et de la Grèce par Brennus, ce chef gaulois qui s'empara du temple de Delphes et de ses immenses trésors.

Les débris de ces grandes bandes militaires parvinrent à se fixer dans l'Asie-Mineure et à établir dans le pays une colonie gauloise qui fut appelée de leur nom Galatie. Les tribus et les chefs qui figuraient dans cette première grande expédition armée, dans cette irruption des peuples du nord, portent presque tous des noms celtiques. Toutefois nous y trouvons aussi quelques noms germains; ce qui est d'autant

plus concevable que les Gaulois s'étant établis, au temps de leurs précédentes migrations dans le nord de l'Italie, ils devaient avoir parmi eux des habitants des Alpes, et avaient pu aisément s'allier à quelques races germaniques. Qui sait combien les merveilleuses traditions et les récits fabuleux sur la beauté du ciel et l'excellence des fruits des pays méridionaux, unis au souvenir vague de leur origine des pays de l'Asie du sud, ont pu contribuer à pousser les Cimbres et les Teutons du fond des îles Scandinaves jusqu'au sein de la belle Italie ! Si les Romains leur eussent concédé quelque province, au lieu de craindre de donner par là aux autres peuples un dangereux exemple, il leur eût été facile de se concilier leur amitié, et d'incorporer aux légions leur brave milice, ainsi que l'on voit sous les derniers empereurs les nations gothiques former l'élite des armées romaines.

Mais, l'état des choses ne fut plus le même lorsqu'ils se trouvèrent en contact et en rapport avec les Romains, et sur les frontières et dans l'intérieur des terres, et dans la guerre et dans la paix : comme lors des expéditions de César contre Arioviste, prince des Suèves, de celles de Tibère contre Marbod, roi des Marcomans, et comme dans les campagnes du général d'Auguste contre Hermann, chef des Saxons. Les deux peuples s'étudiaient mutuellement et cherchaient à connaître le fort et le faible de leur en-

nemi ; ils s'observaient attentivement, à mesure que leurs rapports se multipliaient :

Lorsque par exemple le père d'Hermann servait dans les armées romaines, que son frère portait un nom romain, ou que son neveu était élevé dans Rome, Marbod y avait aussi séjourné, mais en ennemi prudent, désireux de voir de près le centre de la grandeur et de la puissance romaines. D'un autre côté le pays et les chefs d'armée étaient divisés intérieurement par des factions opposées même à Hermann et à Marbod, et ainsi qu'on le voit par la suite, ces guerres intestines avaient une grande influence sur les destinées de Rome, et sur le succès de ses expéditions militaires.

La longue chaîne de villes, de présides, et de forteresses qui protégeaient les frontières des Romains et bordaient le Rhin et le Danube était située en grande partie sur le territoire de la Germanie, et leurs habitants étaient des tribus germaniques ou des colons allemands qu'ils y avaient établis. Ainsi les Germains voyaient des tribus entières de leurs frères et de leurs parents vivre sous la protection des lois romaines, qu'eux-mêmes encore libres s'efforçaient de repousser par les armes ; mais ils avaient aussi sous les yeux la riche culture de leurs terres, fournies de toutes les ressources de la vie et de tous les avantages que donne un état civilisé,

et couvertes de beaux fruits de toute espèce et de fertiles vignobles.

Ils n'en étaient que plus fortement tentés de s'abandonner à la fortune ; et de pénétrer dans ce beau pays, sitôt que dans ces guerres de frontières perpétuellement renaissantes on leur opposait une moins vive résistance, ou que l'on mettait quelque relâche dans la défense des places. Et de même qu'il y a trois siècles, les merveilles fabuleuses qu'on racontait de l'Amérique et de ses montagnes d'or et d'argent, firent passer les mers à une multitude d'Espagnols et d'autres aventuriers européens, et les attirèrent dans cette partie du monde récemment découverte ; ainsi les charmes d'un ciel méridional, ses fruits savoureux, et surtout ses vignobles, ses jardins, et toute la belle culture d'un climat plus chaud, exaltant l'imagination des hommes du nord, devenaient un des principaux motifs de leurs incursions et de leurs émigrations militaires. Les premières invasions des Allemands sous Marc-Aurèle et ses successeurs, ne semblent être que ce que nous avons observé plus haut, le résultat direct et nécessaire de ces interminables guerres de frontières, du moment qu'ils eurent remporté quelque victoire, ou qu'ils trouvèrent un passage et moins de résistance de la part des Romains.

Cet état violent de guerres et d'hostilités non

interrompues doit d'autant moins nous surprendre, que les confédérations des peuples germains opposaient de leur côté aux frontières romaines, hérissées de forteresses, un rempart inébranlable de poitrines humaines.

Le nom de Marcomans ne désigne point une tribu ou une peuplade particulière, mais une de ces confédérations militaires établies pour la défense des frontières ; ce qui doit s'appliquer aussi aux Alle-manes. Plus d'une fois les historiens romains, en parlant de la Germanie, ont pris pour une nation ce qui n'était qu'une alliance fédérative, et ont regardé comme désignant autant de tribus distinctes, des noms qui n'appartenaient qu'à une petite province ou à quelque corporation : tant l'ignorance de la langue germane les exposait à de graves méprises :

Néanmoins les documents historiques qu'ils nous ont transmis sur l'état de ces peuples laissent clairement distinguer les trois ou quatre grandes nations germaniques, telles qu'elles se retrouvent plus tard en Allemagne, au moment où prenant possession de l'empire romain qui s'en allait en ruines, elles se répandirent dans tous les lieux de sa domination et y jetèrent les fondements des diverses nations de l'Europe moderne. Ces trois nations réellement principales et distinguées à ce titre par les Romains, étaient les Suèves, les Saxons et les Goths, qu'on

peut aisément classer selon le cours des rivières qui bornaient leur territoire.

Etablis le long de l'Elbe, de l'Eider, de l'Ems, et du Weser, jusqu'aux embouchures de ces fleuves; répandus sur les côtes, dans la presque île du Jutland et du Danemarck, et dans tous les pays du Bas-Rhin, y compris la Batavie; les Saxons occupaient cette vaste contrée, dont ils étaient sans doute les plus anciens possesseurs, et qui s'appela postérieurement *l'ancienne Saxe*, du nom d'une espèce d'arme ou d'épée particulière à leur nation. De toutes les races germaniques, ils étaient les plus portés aux émigrations; hardis navigateurs; toujours près de la mer ou sur les flots, ils allèrent au milieu du mouvement général, qui ébranlait le monde, repeupler l'île de la Grande-Bretagne, sans en prendre encore possession. Vivant pressés et serrés les uns contres les autres dans la Basse-Allemagne, quoique peu répandus au-delà, ils pouvaient bien dès lors être la nation la plus nombreuse.

Sur le Haut-Danube et le Haut-Rhin vivaient les Suèves, peuples composés vraisemblablement d'éléments divers, et confondus sous le nom général d'Allemands; esprits inquiets et remuants, amis des expéditions lointaines et aventureuses: Les Francs, qui dans toute la suite de l'histoire jouent un si grand rôle, étaient originairement plutôt une confédération qu'une nation distincte;

et de même que par leur position géographique ils occupaient le pays intermédiaire entre les Suèves et les Saxons; ainsi dans leur origine et dans leur caractère, il y a comme un mélange de ces deux peuples allemands. Quant à la constitution sociale et aux mœurs, leur race et leur langage tenaient davantage du Saxon. Que si l'on voulait les considérer comme une race particulière, il faudrait plutôt alors les regarder comme les fils et les rejetons des Cattes ou des Hesses, qui ont toujours été mis au nombre des Francs.

Une autre race puissante et d'une origine bien distincte entre toutes les nations germaniques; est celle de Goths, qui, du fond de la Scandinavie et des bords de la mer Baltique, se répandirent le long de la Vistule, jusqu'à la mer Noire. Leur langage, à en juger d'après les traductions gothiques de la Bible encore existantes, est ce que nous appelons aujourd'hui le haut allemand, mais sous des formes plus anciennes, plus pures, mieux conservées et qui ne manquent point d'une certaine beauté originale. Pour l'accent et pour le ton, l'idiome gothique se rapproche moins des idiomes saxons et scandinaves; quoique d'ailleurs, plus on remonte à leur source, moins il soit possible de méconnaître une commune origine.

Les Saxons et les Goths, les deux premières

racés germaniques, se touchaient encore géographiquement dans le nord de la Scandinavie; d'où, s'écoulant comme d'une source commune, ils se divisèrent ensuite en plusieurs fleuves ou torrents. Les Bourguignons et les Vandales, qui s'établirent dans les Gaules et les Espagnes, étaient ou de la race des Goths, ou d'une race alliée aux Goths. Le peuple de la Germanie, qui conçut le mieux la monarchie pure et héréditaire, fut le peuple goth, distingué en deux grandes sections : les Ostrogoths soumis à la dynastie héroïque des Amales, et les Visigoths, gouvernés par celle des Battes. Les historiens romains du temps parlent sans cesse de leur bravoure guerrière, de leur noble fierté, de leur stature élevée et majestueuse. Presque tous les premiers peuples qui commencèrent à émigrer étaient de race gothique, sans que nous voyions alors une seule race asiatique se déplacer; ce qui n'arriva que beaucoup plus tard.

Au troisième siècle, les Goths occupaient déjà les côtes septentrionales de la mer Noire, et s'étendaient de là dans la Grèce, jusqu'aux portes d'Athènes. L'empereur Dèce leur déclara la guerre, et Aurélien leur concéda par un traité la Dacie ultérieure; alors ils se présentent à nous comme un peuple allié des Romains, qui ne cherchait qu'à maintenir la paix avec eux, et à renforcer les légions de leur milice.

Cent ans plus tard, et après la mort d'Hermanarich leur roi, les Goths furent refoulés dans leur pays et acculés à la mer Noire par les Huns; peuple qui, au rapport des annales chinoises; était primitivement originaire des contrées attenantes aux frontières septentrionales de l'empire de la Chine, à l'orient de l'Asie centrale; d'où, se répandant vers l'occident, il avait longtemps séjourné sur les rives orientales de la mer Caspienne, et s'était débordé, à travers le mont Caucase; sur les côtes de la mer Noire et sur le territoire des Goths.

C'est lorsqu'un tel état de fermentation eut ébranlé toutes les races germaniques de l'occident, et que la domination romaine croulait de toutes parts sous leurs coups; c'est alors que commence proprement le temps des migrations qui devinrent au moins plus fréquentes que jamais. Dans les commencements de cette tourmente universelle des nations, presque tous les noms des différentes peuplades et de leurs chefs sont allemands; mais bientôt on en rencontre plusieurs étrangers, et qui, faciles à distinguer de ceux des Huns, peuvent fort bien désigner des races slaves, et peut-être finnoises, répandues dès lors sans aucun doute parmi les Goths, mêlées à eux, et habitant quelque portion du vaste théâtre de leur domination.

Pendant les cinquante années qui suivirent

leur première invasion, jusqu'au règne d'Attila, les Huns, sans inquiéter nullement les Romains, demeurèrent dans leur nouvelle habitation, située entre le Danube et la Teyss. Les Goths s'offrirent à défendre contre eux la frontière, et reçurent pour ce service le bassin méridional du Danube. Ils s'étaient convertis de bon cœur au christianisme; seulement ils étaient ariens; car l'arianisme dominait à Constantinople, lorsqu'on leur envoya de cette ville des missionnaires, et qu'ils reçurent pour évêque le Goth Ulfilas; circonstance particulière qui compliqua d'une manière très nuisible leurs rapports avec l'ancien empire romain, en même temps que l'hérésie d'Arius fut elle-même une des causes qui en précipitèrent la destruction. Ce qui rendit en effet la seconde prise de Rome par Genséric, roi des Vandales, plus désastreuse que la première conquête d'Alaric, roi des Visigoths; c'est qu'en qualité d'arien, cet autre peuple détestait et persécutait le parti catholique. Du reste les Goths, loin d'être ennemis jurés des Romains, étaient plutôt portés à admirer les avantages de leur civilisation, et tout ce qu'ils trouvaient de grand chez eux.

Valens étant mort dans cette guerre contre les Goths, occasionée par la mauvaise foi des Romains, Théodose sut encore conclure une paix avantageuse avec les vainqueurs, campés

déjà aux portes de Constantinople, en prenant quarante mille de leurs guerriers à sa solde, et en renouvelant le traité d'alliance fait anciennement avec eux par Constantin. L'étonnement du prince Athanaric dans Constantinople à la vue de l'éclat et de la magnificence impériale, le respect dont il était personnellement pénétré envers Théodose lui arrachèrent ainsi qu'à tout son peuple le serment solennel de ne point reconnaître d'autre roi que l'empereur tant qu'il vivrait. Sous le règne des fils de Théodose, les choses changèrent de face; et l'on crut que le seul moyen de contenter les Goths et des'en défendre était de les irriter contre l'Italie, et de conjurer ainsi l'orage en le détournant vers cette contrée: de là la marche d'Alaric vers Rome, à la tête des Visigoths, et le premier sac de la ville aux sept collines.

La discorde entre Rome et la nouvelle cour de Byzance ne contribua pas peu à la ruine de la domination romaine; et la prudence, ou pour mieux dire la politique perfide dont on fit preuve à Constantinople dans cette occasion comme dans plusieurs autres, fut souvent fatale à l'Italie. Rome, qui s'était élevée à l'empire universel, en fomentant des divisions chez ses ennemis, tomba par ce même fléau destructeur des guerres intestines, plutôt que par les armes des Goths, avec lesquels elle pouvait assez aisément

ment entrer en amitié, faire alliance, et se fonder peu à peu en un seul peuple; ce que les plus grands empereurs avaient déjà tenté à diverses reprises.

Alors on eût vu la race gothique, la plus forte et la plus puissante des races germaniques, capable à elle seule, par sa valeur, d'écarter de Rome toute autre invasion; on l'eût vue, dis-je, ramener toutes choses à l'ordre et mettre tout dans un état florissant. Son invasion n'aurait été alors qu'une fusion de la nature germanique si saine et si robuste, dans le grand corps de l'empire romain tombant en dissolution, et dont le christianisme n'avait pas encore régénéré la vie politique et morale; de sorte que ce long état d'anarchie, de violence et de confusion qui suivit, n'aurait pas eu lieu, parce qu'il n'eût pas été nécessaire.

Dans les troubles qui agitèrent Rome après la conquête d'Alaric, les Romains appelèrent de l'Afrique le roi des Vandales, Genséric, prince plus cruel que le roi des Visigoths, et envers les vaincus et envers ses sujets, et qui se faisait partout devancer par la terreur. Ennemi défiant et jaloux des Goths, il marcha contre Attila avec tous les peuples que sa gloire militaire lui avait soumis, ou quelle avait enchaînés à sa fortune; et il le repoussa au fond de l'occident, près des bords de la Marne, où se livra cette grande ba-

taille de nations à nations, dans laquelle les Goths faisaient la force principale des deux armées.

Les Huns, ainsi que quelques autres peuplades qu'il traînaient à leur suite, étaient encore païens; et une vérité que l'histoire de cette époque démontre pleinement, c'est que les guerres sont d'autant plus désastreuses que les peuples rivaux ont une origine et des mœurs plus différentes, des armées plus nombreuses; et que les masses qui les composent sont plus fortement pressées et unies. Cependant ce n'est pas uniquement aux combats et aux guerres qu'il faut attribuer l'anarchie violente, la désolation et les calamités qui pèsent sur ces âges; car Rome, au temps de sa jeunesse et de sa plus haute gloire, était déchirée par des guerres presque perpétuelles, par des guerres sanglantes et atroces pour la plupart, non moins cruelles enfin que celles de l'époque qui nous occupe.

Le pontife romain sut éloigner ce nouveau danger de la ville, et elle fut épargnée. A la mort d'Attila, les Huns cessèrent d'être redoutables; ils ne faisaient au fond que la moindre partie de la puissance de ce *fléau de Dieu*, qui, reposant entièrement sur son génie militaire et sur l'éclat de son nom, disparut avec lui. Bientôt les Romains appelèrent des bords du Danube

Odoacre, roi des Hérules et des Rugiens, peuple également de race gothique :

De sa conquête date la ruine de l'empire d'Occident dont le dernier prince, faible, adolescent, que l'on avait paré du titre pompeux d'empereur, portait par un singulier hasard et se trouvait le seul qui eût porté le nom de Romulus, douze cent vingt-huit ans après le premier Romulus, le père et le fondateur de la ville éternelle. Celle-ci déchu de sa puissance extérieure et temporelle, n'en occupe pas moins sous un autre point de vue, dans l'histoire des temps postérieurs, une place extrêmement importante et remarquable, comme la métropole pontificale de l'occident catholique.

Quand la domination des Hérules fut devenue insupportable aux Romains, l'empereur Zénon concéda par un acte formel la souveraineté de ce royaume à Théodoric, roi des Ostrogoths, élevé au milieu de Constantinople; et qui, après avoir vaincu Odoacre, quitta le costume de sa nation pour la pourpre romaine. L'éclat de sa gloire se répandit au-delà de Rome, parmi toutes les nations germaniques, et son nom, comme plus tard celui de Charlemagne, est chanté dans les poèmes héroïques des Allemands, pendant que les écrivains politiques et les historiens célèbrent unanimement ses vertus et sa sagesse.

Souverain noble et magnifique; il chérit et protégea ce qui s'était conservé des arts et des lettres; et les derniers écrivains romains, Cassiodore et Boèce, illustrèrent son règne. Les factions qui éclatèrent à la mort de ce grand roi, un forfait commis sur sa maison, permirent à Justinien, prince actif qui occupait alors le trône de Constantinople, de rétablir en Italie la domination grecque au moyen des armes de l'heureux Bélisaire.

Ce grand guerrier secondant un empereur aussi recommandable par son énergie et ses travaux législatifs que Justinien, tous deux ensemble raffermirent l'empire de Byzance, pendant que Rome s'affaissait tout-à-fait et passait successivement du joug des Goths sous la domination des Lombards, puis sous celle des Francs, jusqu'à ce que dans le moyen-âge, nous la voyons réunie, du moins de nom, à l'empire romain de la Germanie.

Il était nécessaire de commencer par dessiner largement et à grands traits; l'esquisse historique et le tableau mouvant des migrations des peuples, pour comprendre cette époque, d'où s'élève, comme sur une base inébranlable, l'édifice de l'empire romano-germanique, portant à la fois toutes les nations de l'Europe moderne, avec leurs constitutions; leur langage, leurs mœurs, leurs lois, et avec cette haute puissance intellec-

tuelle et ce tour d'imagination qui leur sont propres : époque d'une grande importance pour toute la suite de l'histoire, mais si légèrement jugée et si mal conçue par les historiens, épris d'une admiration exclusive pour l'antiquité, ou imbus des idées et des préjugés modernes : hommes accoutumés à ne rechercher toujours et en tout qu'une triste et monotone uniformité, sans voir ni soupçonner même autre chose dans toute la création et dans le vaste ensemble de l'histoire du monde.

Il est déjà assez rare qu'un critique pénètre dans la haute antiquité de l'histoire, et dans les temps fabuleux et primitifs des peuples, avec cette imagination qui se plie à tout, avec ce sens auquel rien n'échappe, et avec un esprit de discernement parfaitement juste. Mais la difficulté de sa tâche redouble dans ces autres temps de chaos et de troubles, qui semblent réellement reproduire les combats des Titans chantés par les anciens poètes.

Comment juger et distinguer tout exactement là où le merveilleux des idées et des faits se cache dans des chroniques altérées et confuses, et lorsque les fragments de la mythologie de ces peuples, lorsque leurs traditions païennes et poétiques sont mêlés avec des réalités prosaïques, avec des traits de leur histoire? Aussi le plus souvent l'intelligence de cette époque lui

manque, et c'est ce qui fait qu'elle est peu comprise.

L'observe-t-on au contraire sous son véritable jour et du point de vue où doit se placer la science, elle nous apparaît pleine de beauté, et avec cette forte constitution, cette puissance d'organes et cette fleur de vie qu'elle puisa dans ce même conflit tumultueux et désordonné, où des forces opposées et long-temps poussées en sens contraire, se heurtèrent et se froissèrent, avant de s'établir en équilibre et en harmonie, avant de se féconder mutuellement par leur heureux mélange; fécondation d'où sortit, quand le travail de l'enfantement fut passé, une existence nouvelle et plus pure.

L'antique Égypte doit sa fertilité aux inondations régulières du Nil, qui pouvait causer les plus grands ravages si l'on eût imaginé de lui opposer des digues. De même cette terre qui nous nourrit et qui est le domicile de l'homme social, auquel elle offre les éblouissants trésors de sa riche végétation, et tant d'êtres animés d'espèces si diverses qui couvrent sa surface; cette terre, source de vie et de fécondité, ne repose-t-elle pas sur les ruines gigantesques d'un monde primitif, englouti anciennement sous les flots, et que les éruptions d'un feu souterrain ont tant de fois rompu, entr'ouvert, et bouleversé?

Si d'un côté la migration de ces peuples se présente à nous au milieu des temps historiques comme un second déluge d'Ogygès, ou même comme une sorte de chaos et de lutte entre les forces et les éléments hétérogènes de l'humanité; de l'autre côté nous y voyons le principe fécond d'où émane l'époque, d'où date le développement d'une nouvelle vie intellectuelle et morale. Et vraiment, il se livrait alors dans l'humanité une guerre entre ses forces élémentaires, représentées par ces grandes inondations de peuples, courant sans cesse de l'orient à l'occident, du nord au midi; puis se rejetant vers l'orient ou remontant tout-à-coup au nord, comme les rayons d'un cercle qui s'étendent et se dilatent en tous les sens, puis reviennent de tous côtés au centre d'où ils sont partis. L'activité d'une nature brute, et dont les forces se mouvaient sans règle, ne pouvait manquer d'être dans le principe, destructive et nuisible aux restes de l'ancienne civilisation; et cet état de trouble et de conflit, surtout la longue durée de ce même état, doivent facilement produire sur l'esprit de l'historien et du critique des impressions défavorables et fâcheuses.

Remarquons à ce sujet une fois pour toutes, que si, dans certains endroits de l'histoire et à certaines époques, il se fait une apparition soudaine de je ne sais quoi d'extraordinaire et d'inac-

coutumé, et comme un radieux épanouissement de tout l'ordre intellectuel et moral, ou comme une admirable aurore du printemps, dont la splendeur nous jette dans la surprise en illuminant tout-à-coup les cieux; ordinairement chaque progrès de l'humanité se fait avec lenteur, et dans ses développements, des retards, des délais imprévus trompent, sinon toujours, du moins fort souvent, nos vœux et notre attente.

Ce n'est en d'autres termes que la sagesse et la puissance du Très-Haut qui, tenant en main les destinées de chaque homme et de l'humanité entière, régit et ordonne la marche des siècles; dans l'histoire du monde; ce que les saintes lettres expriment avec simplicité: « Le Père s'est réservé la conduite des temps; » d'où il arrive que nos opinions, nos espérances et nos désirs trop empressés de frapper au but, sont si souvent déjoués. Mais laissant de côté ces considérations qui peuvent s'appliquer également soit aux lenteurs de la miséricorde divine, et de la grâce devenant chaque jour plus tardive en ses dons, soit au redoutable délai de la vengeance de Dieu, suspendant ses coups, assuré qu'il est de pouvoir frapper le coupable, quand s'accomplit la loi suprême imposée à l'humanité entière; toujours est-il que la migration des peuples fut salutaire en soi et que les plus heureux effets sortirent de ce mélange des races germaniques et de

la population romaine dégénérée ; de la vigueur de la nature allemande pleine de santé et de fraîcheur intellectuelle, qui raviva le cadavre de l'empire romain tombant en dissolution.

Celui qui n'en serait point encore convaincu peut aisément dissiper ses doutes en comparant à l'histoire moderne de Byzance et à l'affligeante monotonie de l'esprit grec, qui s'éteint au milieu de la torpeur morale, le tableau si brillant et si animé de la haute et florissante civilisation des sociétés modernes, sorties du peuple romain et des nations germaniques.

Outre l'intime et secrète raison qui détermine les formes et l'étendue de tout développement humain ; outre l'action de Dieu qui, dans le cours et la marche des siècles, apparaît comme le lien et le fil régulateur des évènements, il existe encore au fond de l'humanité une force, une loi, un principe de vie enfin, mystérieux et sublime, puisé dans la nature même, présidant à toute histoire et ordonnant tous ses développements : plusieurs fois déjà nous en avons parlé, en montrant sa subordination à l'action divine, qu'il ne contrarie aucunement. Cette loi de la nature qui domine l'histoire du monde se laisse clairement apercevoir dans les développements successifs de chaque nation, lorsqu'ils ne se font point par des coups violents et désordonnés. Ainsi en suivant le fil des évènements historiques, on peut

et l'on doit retrouver d'ordinaire chez chaque peuple, d'abord la simplicité et les merveilles de l'état d'enfance, puis l'éclat et la fleur d'une vive jeunesse ; bientôt après la pleine virilité avec toute sa vigueur, et enfin la vieillesse qui approche insensiblement, avec la décrépitude et la faiblesse d'un nouvel état d'enfance. La vertu inhérente à l'humanité, ainsi que sa destination supérieure et divine, se manifeste principalement dans les brillantes époques du développement intellectuel et du progrès des arts et des sciences, qui souvent s'effectue avec une étonnante rapidité.

Mais elle se montre peut-être, sinon avec plus d'éclat, du moins à un égal degré dans ces temps de renovation sociale, dont nous avons parlé, où l'humanité reçoit une nouvelle forme, quoique dans leurs commencements ils portent le caractère du désordre et de la confusion. Toutefois, quand il s'agit de ces moments créateurs et générateurs, il faut tâcher d'approfondir si le mouvement a jailli effectivement de la force vitale intérieure de la nature, ou s'il n'est qu'une de ces expériences ou de ces imitations qui résultent d'un caprice révolutionnaire.

On doit attendre infailliblement les plus heureux effets, si ce nouveau principe de vie sert au développement de l'action de Dieu, s'il concourt à ses miséricordieux desseins, comme il est

arrivé à l'époque de la migration des peuples, où cette épouvantable catastrophe ne fit que hâter le triomphe du christianisme, de la main duquel ces vigoureux enfants du nord reçurent l'investiture de leur empire, de cet empire dont la gloire surpassa dans la suite celle de la domination romaine, et peut-être de toutes les anciennes monarchies païennes.

Dans ces temps d'une nouvelle et entière régénération, qu'est-ce donc qui parvint à établir l'union et une heureuse harmonie entre des éléments aussi contraires que l'étaient la nature germanique et le peuple romain, avec son langage et sa civilisation ; sinon le christianisme, qui se présente à nous comme le point de départ et de ralliement, ou comme le principe d'unité et de vie de toute l'histoire moderne ? Le christianisme seul, sans l'élément de force et d'action qu'il puisa chez les peuples du nord, ne pouvait retirer le monde romain et sa civilisation du profond abîme où ils s'étaient enfoncés. Il était impossible de guérir instantanément la corruption invétérée qui pénétrait de toutes parts le corps de l'état, et il n'appartenait qu'au temps de tout sauver et de tout régénérer.

Le mal régnait partout ; l'esprit de discorde avait même gagné le christianisme ; et là où la foi se conservait dans sa première intégrité, il s'était encore *perdu beaucoup du premier amour*,

selon l'expression des saintes lettres. Certes le christianisme eût pu agir sur le monde et sur l'empire romain, par des coups plus surprenants ; il eût pu opérer dans ce grand corps languissant une guérison miraculeuse et subite, comme il arrive chez certains malades ; à la façon de ces pieux solitaires qui commandaient aux éléments de la nature et aux monstres du désert, il eût pu exercer sa divine puissance au milieu de ce conflit de forces élémentaires mues en sens contraire, en y soufflant tout-à-coup l'amour de l'ordre et de la paix. Mais cette révolution arriva par la bénigne influence du temps et par l'esprit du christianisme, qui s'insinuant à la longue et comme par degrés dans les âmes, les pénétrait d'une manière douce et insensible.

L'effrayant désordre de l'empire et du monde païen, son incurable corruption toujours croissante, servirent merveilleusement la cause du christianisme, du moins sous un certain rapport et pour les temps qui suivirent. Et vraiment, il n'était pas besoin du christianisme dans toute sa plénitude et sa pureté divine, il ne fallait qu'être homme à sentiments élevés, pour repousser loin de soi ce monde d'horreurs et de crimes, ce règne du mensonge, cette époque de férocité et de dissolution ; et pour chercher contre tout cela un refuge dans la solitude, parmi les lions et les autres bêtes sauvages.

C'est ainsi qu'aux jours mauvais de la décadence de Rome, et pendant le règne de ses derniers despotes, une foule de pieux anachorètes peuplèrent l'Égypte et principalement la Thébaidé, où ces vieilles pyramides, colosses de la grave antiquité, parlent encore après tant de siècles ; au voyageur du désert, leur langage austère et solennel. La vie intérieure et toute contemplative de ces solitaires était extérieurement la même que celle des hermites de l'Inde, seulement le *moi* individuel n'absorbait pas toutes leurs pensées.

Outre que les travaux, les souffrances, les pieux entretiens et les bonnes œuvres de toute sorte, faisaient continuellement briller leur ardente charité et leur foi, et devenaient dans leurs mains de féconds trésors ; ils s'ouvraient encore comme de vive force les portes d'un monde mystérieux et invisible, par la prière, qui faisait le fond de leur vie si active, le lien indissoluble de leur société si intime ; de cette société dont les membres quoique séparés du monde, et éloignés les uns des autres par de grandes distances, demeuraient inviolablement unis entre eux et avec le reste de leurs frères, attachés comme eux fortement à Dieu, et confondus dans son amour.

Ainsi ce n'était pas seulement par leur héroïque constance dans les persécutions, les supplices,

et les tortures de la cruauté la plus raffinée, que les premiers chrétiens étalaient à tous les regards la puissance de leur amour, et leur foi inébranlable aux promesses divines ; ils en donnaient une autre preuve dans cet entier renoncement à toutes les jouissances terrestres, dans ce mépris, dans cet adieu éternel juré au monde, qui semblait à jamais anéanti et perdu pour eux.

Le plus souvent les saints anachorètes de l'Égypte joignaient le travail des mains à la vie solitaire et contemplative. Telle fut l'origine, tel fut le modèle de tous les instituts religieux qui se formèrent plus tard dans le monde chrétien ; bien que, conformément à l'esprit pratique du christianisme, ils se proposassent quelquefois un autre but spécial, plus en rapport avec les besoins de leur époque en général, ou plus avantageux à un certain nombre de personnes en particulier, comme l'étude des sciences et l'éducation de la jeunesse, le soin des pauvres, le service des malades, ou quelque autre genre de bonnes œuvres. Les anachorètes, exclusivement voués à la vie contemplative, sont dans le christianisme, relativement aux autres, comme une rare et légère exception due à l'innombrable diversité, à l'étrange variété des voies et des vocations humaines.

Pour résister à cet ennemi qui les pressait au-

dedans et au-dehors, je veux dire l'esprit de discorde et de relâchement, pour conserver dans une inaltérable intégrité leurs mœurs et les vérités de la foi, fallait-il aux premiers chrétiens moins de courage que pour soutenir l'horrible épreuve du martyre, ou pour consommer au fond du désert leur entier renoncement au monde? Sous ce rapport, les trois grandes hérésies qui furent comme autant de guerres violentes livrées à l'Eglise méritent ici quelques développements et quelques considérations historiques.

Dès l'origine du christianisme, les gnostiques développèrent, avec tout le luxe de leur imagination orientale, et dans un ordre d'idées presque mystiques, leurs doctrines sur les diverses émanations, sur les absorptions, et sur les incarnations de la divinité; tellement que si ces opinions eussent fait quelques progrès, et fussent devenues tant soit peu prédominantes, le christianisme eût bientôt dégénéré en un amas de fictions métaphysiques, semblables à peu de chose près, à la mythologie scientifique et à la théologie poétique des Indiens. Heureusement toutes ces sectes comptèrent peu de prosélytes, durèrent peu pour la plupart, et se divisèrent entre elles à l'infini, les hommes à imagination ne se laissant ordinairement guider que par leurs propres conceptions.

Du reste à ne juger que de leur mérite philoso-

phique, elles nous étonnent au milieu même du chaos de leurs étrangetés; il y a toute apparence et toute probabilité que plusieurs d'entre elles empruntèrent quelques unes de leurs opinions à d'autres sectes de l'orient, qui n'étaient pas originellement chrétiennes.

Mais la nature de l'esprit d'erreur et de vertige, une fois qu'il possède les hommes, étant de se propager, de s'accroître toujours et de s'étendre en une infinité de ramifications diverses, il est souvent fort difficile de distinguer parmi les innombrables sectes qui pullulaient dans l'Asie centrale, celles dont l'origine est ou non chrétienne, et de déterminer ce point historiquement. Seulement il est certain que le manichéisme, qui de toutes les erreurs subsista le plus longtemps, et qui encore au moyen-âge infesta toute l'Europe, sortait du paganisme.

La deuxième grande hérésie est celle des ariens, qui répondrait parfaitement à ce que ce siècle des lumières entend par rationalisme, si elle n'avait encore conservé les formes du christianisme primitif. Mais que l'arianisme ne fût pas une simple dispute de mots, qu'il attaquât la foi même, qu'il mît en question l'existence ou la non existence du christianisme, en discutant si celui qui en est le fondement, la pierre angulaire, et le premier architecte est un personnage, que l'histoire et la vérité montrent comme investi de

la puissance divine, envoyé de Dieu, égal lui-même et consubstantiel à Dieu, ou s'il est simplement conforme et semblable à Dieu, ainsi que les platoniciens et d'autres philosophes pouvaient le croire et l'enseigner, c'est ce qui ne peut échapper aux observations d'une critique exacte et sincère.

Aucune autre secte ne se propagea aussi loin ; ne jeta de plus profondes racines, et ne fut défendue aussi long-temps, sous le masque de la plus parfaite docilité, par tous les raffinements et toutes les incroyables arguties de la dialectique la plus subtile. Alors on sentit pour la première fois la nécessité et l'autorité imposante d'un concile œcuménique, pour couper court à cette erreur si variée dans ses formes ; et d'un esprit si difficile à saisir, et pour établir dans des termes clairs, précis, immuables, et se prêtant peu aux fausses interprétations, le symbole des dogmes de la foi, telle qu'elle vivait encore, forte et active, au fond des âmes de tous les chrétiens.

Cependant ce rationalisme dissolvant de la primitive Église ne fut point entièrement abattu ni anéanti, puisque les dernières ramifications de l'arianisme se sont conservées jusqu'à nos jours parmi les eutychéens de l'Arménie schismatique, et chez les nestoriens de l'Éthiopie. Nous avons déjà eu lieu d'observer comment

la malheureuse hérésie des ariens servit à hâter la destruction totale de l'empire romain.

Ce n'est point dans des discussions graves et sérieuses sur la foi, véritables scrupules d'une conscience qui veut s'éclairer, et si dignes à tous égards de considérations et de ménagements, qu'apparaît dans tout son jour cette intempérance de dialectique, ce penchant à la discorde, je ne dirai pas inné dans l'homme, mais pourtant devenu chez lui comme une seconde nature, et comme le péché héréditaire de son intelligence ; mais bien dans les disputes de ces mêmes hérétiques qui ne s'appuyaient sur rien, qui n'attaquaient aucun dogme fondamental, qui subtilisaient sur des choses secondaires et vaines, qui contestaient à l'Église certaines prérogatives de son autorité, et qui ne se soutenaient enfin que par leur entêtement opiniâtre à ne céder jamais. Telles étaient, dans les premiers siècles du christianisme, les petites sectes disputeuses, moins étendues et moins puissantes, des montanistes, des donatistes, etc., etc. ; sectes qui par le degré d'influence qu'elles exercèrent servent néanmoins à caractériser leur époque, et forment la troisième classe des hérésies de ces temps. Le grand schisme des Grecs, qui plus tard se séparèrent de tout l'occident chrétien, rentre aussi dans cette catégorie, en tant que leur Église ne

tirait aussi ni des dogmes ni du fond même du christianisme les motifs de sa désunion.

En même temps que l'Église se maintenait, s'affermisait et donnait une nouvelle consistance à sa doctrine, à ses dogmes, dans les premiers conciles œcuméniques; les nombreux ouvrages et les travaux en tout genre des illustres et saints docteurs de ces premiers temps et des siècles qui suivirent nous offrent l'admirable spectacle du génie chrétien qui, animé de la foi, grandit, se développe, et envahit le domaine entier de la science. Quant à ce qui regarde leur diction et leur style, le critique doit avoir égard aux temps où ils vivaient, et ne pas s'attendre à retrouver chez eux l'atticisme et l'aménité de Xénophon, ou les périodes abondantes et cadencées de Tite-Live. Mais en revanche il voit le génie chrétien, avec ses vives lumières et son imagination si pure et si pleine d'amour, produire comme d'un fonds inépuisable, une foule d'hommes étonnants par leur savoir, puissants par leur éloquence, et riches de tous les trésors d'une science véritable.

Ainsi, pour ne citer qu'un ou deux exemples entre mille, le saint évêque Augustin se montre dans ces temps sous les traits d'un Cicéron chrétien, parlant, il est vrai, un autre langage, mais mêlant aussi la rhétorique à une philosophie encore plus inquiète, et plus ardente à la poursuite

de la vérité; possédant pareillement de vastes connaissances historiques auxquelles se joignaient des vues profondes et de grandes idées sur la politique, penseur en outre plus profond, et génie plus surprenant que le vieux citoyen de la république expirante. Ainsi Jérôme, ce saint docteur du désert, nourri de toute la fleur de l'antiquité classique, et familiarisé avec les idiomes de l'orient, a dans ses idées et dans son style une vigueur de génie et une profondeur de jugement qu'on ne retrouve dans toute la suite des siècles que chez un petit nombre de penseurs et d'hommes éloquents.

La crainte de tomber dans les erreurs de la gnose fut pour ces temps et pour les âges postérieurs un obstacle aux développements de la philosophie chrétienne. Le penchant qu'un des plus grands docteurs de l'Église, Origène, affecta surtout dans sa jeunesse pour les doctrines et les idées gnostiques, répandit après sa mort des doutes et des incertitudes sur son orthodoxie, et nuisit beaucoup à la haute considération que l'on portait à son talent philosophique. Les ariens augmentèrent son discrédit, en s'appropriant quelques unes de ses idées les plus suspectes; car souvent il arrive que l'esprit novateur, avec sa demi-foi et ses vues superficielles, abuse d'une philosophie élevée, mais incomplète et mal assurée sur ses bases, au point

de la faire servir elle-même ou du moins quelques uns de ses principes erronés, à établir ses propres erreurs, bien qu'elles soient d'un ordre complètement différent.

Il est encore une erreur ou plutôt une illusion que nous devons citer comme un des traits principaux du tableau des premiers siècles du christianisme ; ce n'était point proprement une secte, ni un système entièrement faux, mais une pure opinion de quelques hommes exagérés, appartenant néanmoins au sein de l'Église, dont ils n'attaquaient pas par là directement la foi ; je veux parler de ce qu'on appelle le *Millénarisme* (*chiliasmus*) ; opinion qui, sous le rapport de la direction historique du christianisme, n'est point ici dépourvue d'intérêt.

Bien que l'apôtre de la nouvelle alliance eût promis au christianisme mille années de triomphe, voulant par là faire entendre qu'il ne fallait point calculer ni estimer humainement cet espace de temps, selon qu'il est dit ailleurs dans l'Écriture, que mille ans sont devant Dieu comme un seul jour ; bien qu'il eût encore solennellement annoncé que sur la terre et durant toute la vie humaine, le combat ne devait jamais se terminer, et qu'il s'établirait encore une dernière lutte avant la fin des temps, il se rencontra néanmoins des hommes qui, du reste pieux et estimables, représentèrent ce millénaire sous

les couleurs voluptueuses d'une félicité terrestre, ébranlant ainsi les fondements de la foi, sur laquelle reposait l'idéal de ce règne de la vérité divine, avec tous les autres avertissements prophétiques, si nécessaires ici-bas à l'humanité ; en même temps que par l'empressement inconsidéré de leurs désirs, ils se jetaient dans de fausses interprétations qui les inquiétaient eux et les autres, et qui à plusieurs reprises troublèrent la société ; tandis que la longue et merveilleuse série des développements successifs promis au christianisme eût dû leur ouvrir les yeux et les empêcher de tomber dans cette illusion.

La première et la meilleure réponse que l'on puisse et que l'on doive opposer aux interprétations des Millénaires de ces temps et des âges suivants, c'est l'humilité et la retenue nécessaires aux chrétiens, lorsqu'ils jugent les vues secrètes de Dieu, et ceci s'adresse aussi bien à l'individu qu'à l'humanité entière. Pourrait-on imaginer rien de plus triste, de plus amer pour l'homme pendant sa vie, que la puissance où il serait de prévoir de loin et comme dès le berceau le jour et l'heure de sa mort ? Y aurait-il pour lui une peine aussi terrible que celle d'une semblable révélation, si elle était possible ? Par une conséquence naturelle, il en est de même du monde entier, qu'une telle connaissance plongerait dans les plus effroyables désordres.

Toutefois de même que les amis d'un malade lui conseilleront de rentrer en lui-même, d'élever ses pensées à Dieu, et de mettre en bon ordre ses affaires, lorsque des symptômes de mort toujours plus effrayants révèlent le grand danger où il se trouve, quoiqu'au fond aucun médecin ni personne, si ce n'est Dieu, ne sache avec certitude comment tournera son mal ; ainsi peut-on imaginer beaucoup de circonstances où, suivant cette comparaison, les mêmes conseils seraient applicables à l'humanité entière.

Comme une plante jeune et brillante apportée du ciel, le christianisme avait germé et grandi sur le sol de l'empire romain, dans toute cette partie du monde jadis si florissante. Mais on ne peut disconvenir que pour l'entier développement de cette divine semence, et pour l'organisation des états et des peuples chrétiens, la main forte et prévoyante qui dispose des destinées des hommes et des nations, qui règle le cours des siècles et la marche des événements, n'ait jugé nécessaire l'emploi d'un remède violent, et je dirai même, s'il faut se servir d'un terme de l'art, d'un médicament héroïque. La raison en est sans aucun doute que l'humanité prise toutefois en général, puisque d'ailleurs les annales de ces temps nous présentent une multitude d'âmes justes et saintes, dignes d'admiration et d'élo-

ges, n'avait correspondu qu'à demi et imparfaitement à l'impulsion divine qui lui était communiquée par le christianisme.

A peine les jardins déjà si florissants de la chrétienté étaient-ils inondés par le torrent des peuples du nord qui, bien que si terrible et si désastreux dans son premier cours, ne laissa pas par la suite et dans ses effets ultérieurs, de devenir salubre, comme il serait aisé de le prouver dans une théodicée de l'histoire ; que déjà d'un autre côté, sur les rives orientales et parmi les peuplades asiatiques, éclatait comme un immense incendie, dont les Arabes, ces fils du désert, secouèrent et répandirent les brandons, à la voix de leur faux prophète, sur l'univers épouvanté.

Je ne sais comment leur religion, dont un vain et intolérable orgueil fait tout le fond, peut encore avoir le mérite de conserver pure et intacte la croyance en un Dieu, unique et tout-puissant. Mais, comme dit l'Écriture, les noirs démons dans les ténèbres de l'éternel abîme ont aussi la foi, sans qu'elle puisse les justifier ; et en général, il n'y a qu'un prodigieux excès d'égarement et d'ignorance de soi-même et des autres hommes, qui puisse conduire à l'anéantissement ou à l'entier oubli de ce premier principe de toute foi. Mais tout ce qu'il y a de salut, de grâces, de pardon, d'amour et de bonheur dans

l'éternelle vérité, et dans la foi à l'éternelle vérité; tout cela manque complètement à la religion de Mahomet. Qu'il y a loin de ce silencieux accroissement du christianisme, répandant dès le berceau sa jeune et vive lumière, humble, résigné, et n'opposant qu'un amour et une constance inébranlable aux prétentions ennemies et injustes des puissances, légitimes d'ailleurs tant qu'elles n'attaquaient en rien la foi! Qu'il y a loin de cette marche au fanatisme, à la soif des conquêtes que respirait Mahomet, et à son commandement exprès d'étendre l'unitarisme des Arabes avec le fer et les flammes sur les ruines de toutes les contrées de l'univers!

Avant de compulser les annales de l'occident et de puiser aux sources historiques les nombreux et abondants matériaux de la longue contestation qui divisa anciennement le pouvoir spirituel et le pouvoir civil, au sujet de leurs droits et de leurs rapports respectifs, nous devons commencer par approfondir l'histoire de l'ancien califat et des conquêtes des Arabes; rechercher soigneusement de quel ténébreux abîme sortit cette religion anti-chrétienne, où la puissance spirituelle et la puissance temporelle étaient confondues; indiquer enfin quelle était sa monstrueuse nature, et quels effroyables ravages elle fit sur le monde civilisé.

Ce fléau, qui avait couvert toute l'Asie avec la

rapidité d'un feu dévastateur, envahit l'Afrique, et menaça bientôt les avant-postes de l'Europe. A sa mort, Mahomet était maître de l'Arabie. Si le mahométisme s'était borné aux limites de cet état, presque entièrement séparé du reste de l'univers, il n'occuperait point une aussi grande place dans l'histoire des autres empires et des autres nations.

Mais un demi-siècle plus tard, et sous les premiers successeurs du prophète, toute l'Asie occidentale, la contrée située entre le Tigre et l'Euphrate, y compris la Syrie et la Palestine jusqu'aux bords de la Méditerranée, et les frontières de l'Asie-Mineure jusqu'au Taurus, avaient cédé à la force de ses armes, qui ne tardèrent pas à conquérir le nord de l'Afrique jusqu'à l'Espagne, et à menacer à la fois et l'empire d'Occident et la domination des Perses. L'usage ordinaire des vainqueurs mahométans dans leurs conquêtes était d'abolir tout souvenir de l'antiquité, d'établir un ordre de choses tout nouveau, c'est-à-dire en d'autres termes, de détruire de fond en comble et d'effacer jusqu'aux derniers vestiges de l'heureuse et belle civilisation de ces contrées autrefois si florissantes.

LEÇON XII.

Caractéristique de Mahomet, de sa religion, et de la domination arabe. — Progrès rapides et immenses de l'islamisme. — Science chrétienne, pères de l'Église. — Bienfaits du sacerdoce et spécialement de la papauté. — Nouvelle forme que prend l'Europe occidentale, tandis que l'orient iconoclaste est déchiré intérieurement, et prépare son schisme. — Domination des Lombards. — Marche des Francs. — Charlemagne. — Fondation d'un empire chrétien.

Les Arabes, peuples de pasteurs, vivaient depuis un temps immémorial, sous la conduite de leurs émirs, dans l'indépendance nomade; ils avaient cependant quelques villes qui devaient leur fondation au besoin des caravanes commerçantes, et qui servaient aux voyageurs du désert de lieu de repos, sur le long chemin d'une province habitée à une autre. Quelques uns des anciens Pharaons de l'Égypte possédèrent bien autrefois des plages frontières et quelques pays riverains de l'Arabie; mais elle ne fut jamais conquise en entier ni par eux, ni par les Assyriens, les Perses ou les Macédoniens.

Les Romains eux-mêmes ne se mirent jamais

en possession de ce pays; seulement sous Trajan, le dernier empereur qui ait ambitionné des conquêtes, une petite portion des frontières de l'Arabie-Pétrée fut occupée par eux, et incorporée comme province à leur empire. Mais les successeurs de Trajan reprirent le système pacifique d'Auguste, qui avait proclamé le danger d'un plus grand accroissement de l'empire et de conquêtes nouvelles; et cette province de l'Arabie fut, conformément à ce système, abandonnée par les Romains, et rendue à la liberté. Cette liberté, cette indépendance antique, dont jouissait cette contrée qui n'avait jamais subi le joug des conquérants, ni connu de maîtres étrangers, contribuaient beaucoup à élever l'esprit, à ennoblir le caractère des peuplades arabes. Comme Joctanides, ils faisaient remonter l'origine de leur race, qui avait en effet plus d'affinité avec les Hébreux qu'avec aucun autre peuple, à Heber, un des ancêtres d'Abraham, ou à Ismaël, fils d'Abraham, né dans le désert.

Chez un peuple nomade, libre et belliqueux, les deux points capitaux, les deux traits caractéristiques qui forment comme l'essence même de la vie, sont, d'une part, l'entêtement généalogique, l'orgueil d'une noble extraction, le respect et l'amour de glorieux ancêtres; de l'autre, l'inimitié héréditaire entre les tribus, et la soif d'une vengeance cruelle et implacable. Ce ca-

racière générique des races arabes influa essentiellement sur l'origine et le premier développement du mahométisme, auquel il donna une empreinte toute particulière.

Des peuples nomades, menant la vie de pâtres libres, laquelle n'excluait pas cependant, comme nous l'avons dit, le commerce par caravanes et la fondation de quelques villes, non-seulement accueillirent sans peine la nouvelle religion, mais encore lui offrirent le plus de sectateurs qu'on pourrait appeler naturels; et ce fut chez eux qu'elle prit de plus profondes racines. La vie errante est aussi celle des peuples tartares de l'Asie centrale, et des tribus barbaresques et aborigènes de l'Afrique septentrionale; mais ceux-ci ne peuvent se glorifier d'une origine aussi antique, ni aussi noble que celle des Arabes. La nature arabe, conservée pure au sein de cette liberté antique, si on la compare à la dégénération des Romains, à la dépravation de la cour de Byzance, à la mollesse des Assyriens et à l'immoralité des grandes cités de l'Asie, nous paraîtra sans doute moins corrompue, moins viciée, et moralement plus noble. On ne peut contester aux Arabes, dès la première époque de leur histoire, une grande force de volonté et beaucoup d'énergie dans le caractère; et l'on retrouve encore chez eux ces qualités dans la période même de leur décadence. Mais

ces dispositions non moins que leur attachement exclusif à leur tribu, règle de tous leurs rapports sociaux, donnent pour éléments constitutifs à la vie, l'orgueil, la haine des partis et la soif de la vengeance; passions auxquelles tout était sacrifié, et à l'assouvissement desquelles tout devait contribuer.

La corruption profonde de l'humanité, le désordre introduit au sein de la nature humaine se constatent à la fois, et par la propension constante des peuples civilisés vers la voluptueuse mollesse et la dissolution des mœurs, et vers le désaccord dans les opinions et les idées; et par l'orgueil grossier et le caractère haineux de ces peuplades qui, se rapprochant plus de l'état de nature, peuvent être considérées comme moins corrompues et plus pures sous le rapport des mœurs, et comme plus énergiques et plus nobles sous celui du caractère. Ces sentiments génériques, ces passions d'orgueil et de haine, de colère et de vengeance, se manifestent aussi dans la poésie des Arabes, dont elles sont l'ame et la vie. Car si vous en exceptez les paraboles, les énigmes, et les dictons sentencieux, conformes au goût des orientaux, vous ne trouverez dans cette poésie aucune de ces fictions mythiques qui animent celle des Indiens et des Grecs; et sauf cet enthousiasme de la passion, elle n'offre pas de produits brillants d'une imagination féconde.

Le polythéisme des anciens Arabes n'avait ni ces développements poétiques, ni cette organisation scientifique dont nous avons vu des exemples chez les Indiens, les Egyptiens et les Grecs. Leurs traditions historiques et nationales, ainsi que leurs traditions religieuses et sacrées, ont sur plusieurs points beaucoup plus d'analogie avec celles des Hébreux. Et en effet, issus comme ces derniers de la race de Sem, ils rattachent aussi leur origine à Abraham et aux autres saints patriarches du monde primitif.

Le souvenir des croyances pures et de la religion simple de l'époque patriarcale ne pouvait par conséquent s'être complètement perdu chez ce peuple. Cependant d'un autre côté Hérodote, dont le témoignage doit faire autorité, rapporte que les Arabes adoraient la Vénus de l'Assyrie, sous le nom d'Alilath. Mais pour expliquer cette altération dans leurs idées et leurs doctrines, ainsi que cette apparente contradiction, on n'a qu'à se rappeler ces temps de l'histoire des Hébreux, où ceux-ci, quoique possédant depuis long-temps la révélation et la législation de Moïse, sur lesquelles reposaient toutes leurs institutions; quoique recevant en outre de graves et sévères avertissements de la bouche des prophètes, qui veillaient à la conservation des doctrines, ne laissaient pas de jeter de temps à autre

leurs regards sur Baal, ou de sacrifier leurs enfants à Moloch.

Ce culte païen, emprunté aux peuples voisins, existait du temps de Mahomet chez les Arabes; et il s'y était introduit quelque temps avant lui. Mais dans ce même temps l'Arabie comptait aussi plusieurs tribus juives, et quelques communautés chrétiennes, qui suivaient les doctrines des sectes établies en orient. Le souverain, ou le Négusch de l'Ethiopie, chrétien lui-même, avait beaucoup d'influence sur les hordes et les tribus des Arabes. Mahomet ressentait personnellement de l'aversion contre tout culte païen, et contre l'adoration des images.

Il est encore possible, comme le croit un célèbre historien, qui, en général, ne juge pas défavorablement le fondateur du mahométisme, que la croyance des Juifs et leur espoir en la venue d'un sauveur et d'un prophète aient puissamment influé sur l'esprit et l'imagination de Mahomet. D'autant plus que, si les Juifs attendaient alors avec un désir peut-être encore plus ardent qu'ils ne l'ont fait dans la suite, celui qui depuis long-temps était descendu sur la terre, de leur côté, quelques sectes chrétiennes, préoccupées d'une idée fautive, basée sur une mauvaise interprétation des Ecritures, espéraient que le Saint-Esprit ou le Paraclet, annoncé par

Jésus-Christ, devait encore descendre un jour sur la terre ; bien que le Sauveur eût dit qu'il viendrait immédiatement après son retour vers son père, et qu'une fois venu, il resterait éternellement auprès des siens.

Or, tout chrétien savait par les Ecritures que la lumière surnaturelle était descendue, lors de leur première réunion, sur les apôtres délaissés, comme ils le croyaient, par leur chef et leur maître ; et que de cette manière, des disciples jusqu'alors faibles, incertains et craintifs, avaient été changés en hommes apostoliques remplis de l'esprit de Dieu, en prophètes humbles, mais éclairés de la vérité éternelle et forts de l'amour divin. Si l'assistance de ce consolateur, de ce paraclet conducteur, promis de Dieu à ses fidèles, s'était visiblement manifestée chez les apôtres et les martyrs, par la science et l'intelligence des mystères de la foi, par la force et l'héroïsme dans les souffrances ; sa divine présence ne brille pas moins chez les grands docteurs de l'Eglise et dans les conciles généraux, inspirés de l'esprit de sagesse, qui juge toujours avec vérité, et fonde invariablement ses décisions sur la révélation divine. Ce nonobstant, les fondateurs de toutes ces sectes se regardaient, dans leur prétendue sagesse, comme les consolateurs, les paraclets promis pour les temps des tribulations, ou

osaient du moins se porter pour tels devant leurs sectateurs.

Ce qui paraît encore appuyer la conjecture du célèbre historien dont nous avons parlé plus haut, et confirmer que la croyance des Juifs et de quelques chrétiens qui espéraient la venue d'un nouveau sauveur, d'un libérateur, d'un maître, en un mot d'un nouveau prophète, avait pu influer sur les pensées et l'imagination de Mahomet, c'est que de nombreux passages du Coran contiennent, dans les termes mêmes employés par les Hébreux, et particulièrement destinés à cette fin, des allusions à cette idée du paraclet, ainsi qu'à l'effusion d'une force surnaturelle et divine, et à un affermissement futur de la religion.

L'objet vers lequel, du temps de Mahomet ou un peu avant lui, se dirigeait tout le culte national des Arabes, était la Kaaba, simple chapelle de la Mecque, but de pèlerinages païens, dans laquelle on gardait la pierre noire, qu'on adorait comme Dieu. Ce culte rendu à une pierre informe ou de forme conique, n'est pas un fait unique, et sans autre exemple dans l'ancien paganisme. La même particularité se retrouve aussi dans la mythologie des Grecs, ornée toutefois de fictions, conformément au génie hellénique ; et surtout dans le culte de Belus ou de Baal, chez le peuple

syrien, voisin des Arabes. Les pierres tombées du ciel dont parlent souvent les histoires et les historiens anciens, peuvent avoir donné lieu à cette idolâtrie ; et quant à ces faits mêmes qu'attestent les traditions de l'antiquité, ils se confirment par les aérolithes, dont la nature examinée par la chimie et la minéralogie reste encore assez problématique, même pour les sciences naturelles de nos jours.

La garde et la conservation de ce sanctuaire, ou la surveillance de la Kaaba et de la pierre noire, était confiée à la tribu de laquelle Mahomet était issu, et qui s'enorgueillissait de cette distinction. Selon la tradition des Arabes, Abraham avait été le fondateur de la Kaaba, qui fut ensuite restaurée par les Amalécites. Comme la tribu des Coréischites se trouvait alors investie de la haute dignité de gardienne de la Kaaba, et qu'on venait d'en entreprendre la reconstruction, on était indécis sur le choix de la personne qui devait exercer le sacré ministère de poser la pierre noire dans la muraille nouvellement construite. Le sort favorisa le jeune Mahomet ; alors âgé de quinze ans, et lui déféra cet insigne honneur.

On peut donc sans balancer compter l'inauguration de la Kaaba pour une des impressions principales et décisives que reçut l'adolescence de cet homme extraordinaire. Cet antique sanctuaire, renfermant ce bloc de pierre mystérieux,

continua d'être l'objet d'une grande vénération pendant les siècles suivants, et même au temps du développement complet de la religion mahométane, jusqu'à ce qu'enfin, dans les temps modernes, la Mecque fût devenue la victime et la proie de la fureur des Wéchabites, qui, quoique dans une autre direction ; avec une autre tendance, reproduisirent fidèlement l'ancien caractère arabe ; avec toute la fougue de son fanatisme. Mais la conservation de cette pierre antique, objet d'idolâtrie, doit être notée comme un trait caractéristique de Mahomet et de ses doctrines.

Cette Kaaba, regardée comme sacrée par le peuple, renfermait encore les sept ouvrages poétiques qui, entre toutes les autres productions de la poésie haineuse et superbe des Arabes, avaient obtenu le prix. Mahomet lui-même avait pris un des premiers rangs parmi ces poètes ; et c'est par sa poésie qui surpassait en éclat celle de tous ses rivaux, qu'il parvint à une très haute considération, et qu'il acquit une gloire brillante, bien avant qu'il songeât à se donner pour prophète. Il ne prit ce dernier parti qu'à l'âge de quarante-deux ans ; il se prépara à sa mission par un long séjour dans une caverne solitaire, que les mahométans appellent *la nuit des commandements divins*.

La première qui crut à sa dignité de prophète

fut son épouse Chadidche ; veuve, qui en lui donnant sa main, l'avait rendu riche et indépendant ; car pour lui il n'avait reçu en héritage de son père que cinq chameaux et un esclave. Chose étrange, ce fut dans les attaques d'épilepsie auxquelles il était sujet, qu'il prétendit converser avec l'archange Gabriel. D'autres assurent qu'il était somnambule ; et il est probable que c'est là-dessus qu'est fondé ce qu'on raconte, qu'il voulut se montrer à ses disciples entouré d'une lumière surnaturelle, et que ceux-ci virent la lune ou sa lumière descendre sur lui, pénétrer et remplir ses vêtements. La vénération que les mahométans vouent à la lune, qu'ils considèrent comme insigne national ou plutôt religieux, peut tenir d'ailleurs à une vieille superstition, ou à l'ancien culte païen des Arabes. Plusieurs ont déjà reconnu qu'entre la haine violente et l'admiration tout orientale qu'il excite, il est difficile de parvenir à des notions exactes sur la vie de Mahomet. En s'attachant même uniquement aux auteurs que la connaissance de la langue arabe a mis à même de puiser aux sources, on trouve encore dans ces relations beaucoup de points que le fanatisme a altérés ; ou que des exagérations fabuleuses ont rendus inintelligibles. Toutefois qu'on néglige, si l'on veut, de tenir compte et d'un état de maladie et d'une influence ou d'une présomption diabolique, les

données positives et historiques fourniront assez d'éléments pour un jugement définitif sur le caractère de cet homme et de sa religion.

Les Arabes, ainsi que les anciens Hébreux, et en général tous les peuples de ces temps, croyaient fermement qu'un prophète devait justifier et prouver la réalité de sa mission divine par une force surnaturelle et miraculeuse ; Mahomet déclare par avance qu'il n'a pas besoin de faire des miracles, attendu qu'il ne se propose pas de fonder une nouvelle religion ; mais qu'il veut seulement rétablir dans toute sa pureté primitive celle d'Abraham et des autres saints patriarches.

Quand nous n'aurions pas des témoignages précis et des preuves historiques de la croyance et de l'esprit prophétique d'Abraham et des patriarches de l'Ancien Testament, il ne serait encore ni vraisemblable, ni conforme à la marche et à la nature de l'esprit humain, d'attribuer à ces pieux et antiques personnages un théisme aussi nu, mais en résumé aussi plat et aussi vide de sens que celui que Mahomet leur attribuait et annonçait au monde. Son théisme en effet, si on en dégagait les principes du vêtement national des orientaux, de leurs mœurs, et de leur style figuré, rappelle bien plutôt la philosophie du dix-huitième siècle, et entre tous les systèmes enfantés à cette époque, le plus

insipide et le plus superficiel; et si cette philosophie avait voulu être franche et conséquente, elle aurait dû avoir le courage de reconnaître et d'honorer Mahomet, sinon comme un prophète, du moins comme un vrai réformateur de l'humanité et de la foi, comme le docteur qui a donné les plus pures leçons de la vérité, et comme le fondateur proprement dit du culte épuré de la raison.

Une idée générale de théisme, une croyance purement négative à l'unité de Dieu, seraient en effet plus propres à servir de base à une sorte de théologie rationnelle et scientifique, à un système spéculatif de l'école, qu'à fonder une religion quelconque, avec le vide qu'elles laissent. Cette religion de Mahomet n'est au fond ni antique, ni nouvelle; ce n'est d'un côté qu'une doctrine vaine et stérile; qu'une compilation, de l'autre. La seule partie de cette religion qu'on puisse vraiment appeler nouvelle, est celle qui prescrit le fanatisme des conquêtes, et qui parvint à le propager dans le monde; car on ne peut regarder comme ancien tout ce qu'elle a emprunté de la tradition hébraïque ou de la révélation chrétienne, et entremêlé de quelques particularités, tirées des mœurs arabes. Dans les commencements de l'islamisme, durant les premières luttes des partis, au milieu des guerres entreprises pour commander la foi à la mission

de Mahomet, plusieurs de ses sectateurs furent obligés de se réfugier sous la protection du souverain de l'Ethiopie.

Celui-ci qui était chrétien leur demanda s'ils l'étaient eux-mêmes, à quoi ils répondirent par quelques passages extraits des sentences et des poèmes de leur prophète, où il parlait de Jésus-Christ, de sa naissance et de la Vierge Marie; il parlait, il est vrai, de la naissance du Sauveur comme d'une émanation gnostique de la puissance divine; ce qui ne répond nullement à la croyance chrétienne sur la divinité réelle du Christ; mais ce qui pouvait avant tout examen facilement donner lieu à une méprise chez quelqu'une des sectes chrétiennes de l'orient.

Cependant quelque favorables que puissent paraître au premier aspect les opinions qu'il a énoncées sur le christianisme, il n'en est pas moins vrai que des intentions hostiles contre cette religion se manifestent sous plusieurs rapports dans les doctrines de Mahomet. La défense portée contre l'usage du vin est-elle simplement un de ces préceptes moraux, exposés à plus ou moins de transgressions? ou bien n'a-t-elle pas en même temps une tendance religieuse, celle d'attaquer par sa base le mystère du sacrifice de l'eucharistie, dont le vin est un des éléments essentiels, d'élever une barrière insurmontable entre le mahométisme et le christianisme? Il faut juger la na-

ture et le caractère spécial d'une opinion religieuse non-seulement d'après le texte même de ses enseignements, mais aussi d'après les usages pratiques qui en résultent.

C'est toujours une circonstance fort remarquable que, suivant les préceptes du mahométisme, un Juif qui veut embrasser cette religion soit d'abord obligé de se soumettre au baptême. Mahomet croyait donc fonder une religion supérieure au christianisme; et il paraît avoir considéré lui-même ou avoir voulu que l'on considérât le judaïsme comme le premier et le plus bas degré d'une religion révélée, le christianisme comme le second, et son islamisme comme le troisième et suprême degré de cette progression. Toutefois, quand il ne s'agissait que des Arabes, il ne s'étayait que de l'autorité de leurs premiers pères et de la religion des patriarches. D'ailleurs il ne faut pas voir en cet homme purement et simplement un fanatique, sans aucune vue secondaire, sans aucun but politique; des intentions réfléchies et ambitieuses pouvaient bien facilement s'associer aux dispositions hostiles qu'il nourrissait en lui-même et à son insu contre la vraie religion et ses mystères.

Telle était donc la nouvelle doctrine, ou comme le prétendait son auteur, l'antique croyance restaurée et épurée; tel était cet islamisme, supérieur à toute autre croyance, que ce prétendu restaura-

teur du culte pur d'Abraham, ce faux paraclet annonçait et apportait au monde; prophète sans miracles, religion sans mystères, morale sans amour, qui irritait la soif du sang, et dont le principe et la fin étaient la volupté la plus manifeste.

Et, en supposant même qu'on voulût excuser par des raisons de climat, de préjugés nationaux, de mœurs asiatiques, ou par telle autre, la base de cette morale, la polygamie rétablie, exagérée par Mahomet à une époque où plusieurs peuples l'avaient déjà formellement abolie, et où chez d'autres elle tombait presque totalement en désuétude; que dire et penser d'une religion qui a la prétention d'être émanée de Dieu, et qui, contrairement à l'idée du bonheur pur dont jouissent les esprits célestes par la claire vue de Dieu, et auquel l'homme immortel tend de lui-même durant son séjour sur la terre, que le christianisme offre à ses disciples pour qu'ils s'y préparent, pour qu'ils s'efforcent de ne pas s'en rendre indignes, de manière à le perdre à jamais; ne sait présenter d'autre idéal d'une félicité parfaite qu'un immense harem, qu'un jardin voluptueux, décrit avec les couleurs les plus sensuelles, et tenant dans ce système religieux la place du monde invisible!

Par rapport aux devoirs envers le prochain, cette morale possède un seul côté louable; nous la reconnaissons volontiers, et nous désirons sin-

cèrement que ce précepte, je veux dire l'obligation de faire des aumônes, qui n'est point supérieur en lui-même aux enseignements de la morale chrétienne, soit aussi scrupuleusement observé dans les mœurs et dans la vie pratique des chrétiens. Mais si vous ôtez ce seul précepte, le mahométisme non-seulement respire la haine et la vengeance, en quoi il contraste essentiellement avec les enseignements donnés aux chrétiens, et avec l'idée si profondément imprimée au christianisme, avec le pardon des injures et l'amour des ennemis; mais il favorise, commande même une inimitié implacable, la guerre et les massacres continuels, pour propager sur tout le globe la croyance de cet Arabe, prophète sanguinaire de l'orgueil et de la volupté.

Tous les peuples païens ensemble, dans tout le cours des siècles, n'ont peut-être pas immolé à leurs faux dieux autant de victimes humaines, que cet ennemi du christianisme si vanté n'en a sacrifié à l'établissement de sa nouvelle idolâtrie arabe. L'essence de l'idolâtrie ne consiste pas dans le nom, les paroles, les rites, et les sacrifices; mais dans la chose même et dans ce qui importe effectivement à la vie, dans les mœurs, et les tendances anti-chrétiennes; et c'est là précisément cette pierre noire, antique objet de l'idolâtrie, dont j'ai dit plus haut dans un sens symbolique qu'elle n'avait jamais cessé d'être in-

crustée et inhérente à la religion de Mahomet.

Mahomet et sa religion ne débutent pas par un mystère, par un dogme; mais à la manière des Arabes, par une guerre. Elle éclata entre son parti et une autre tribu qui ne voulait pas le reconnaître, et elle l'obligea d'abord de fuir de la Mecque. Il prit alors le sabre en main, et il combattit courageusement contre les mécréants, exterminant ceux qui ne le reconnaissaient pas pour prophète, et prouvant ainsi par les armes et par des voies de fait sa mission divine.

Il eut dans sa propre nation beaucoup de résistances à vaincre; devenu successivement maître des diverses tribus, souverain de toute l'Arabie, il régna sur elle pendant dix ans. Quelque temps avant sa mort il écrivit des lettres très arrogantes à l'empereur Héraclim, et au roi de Perse, qu'il sommait de le reconnaître et d'embrasser sa croyance. Tous les deux répondirent plutôt d'une manière évasive que par un refus; tant était grande déjà la terreur qu'inspirait au monde cette nouvelle puissance infernale.

Immédiatement après sa mort, une discorde sanglante s'éleva entre les Arabes, ses sectateurs: Ali, gendre du prophète, époux de sa fille Fatime, d'une part; et de l'autre le beau-père de Mahomet, père de sa veuve Aïcha, qui lui survécut, Abubeker, que remplaça ensuite Omar, se mirent

à la tête de leurs partisans, et combattirent pour la primauté.

Cette scission sanglante dans la famille même du prophète déchirait dès le commencement la puissance des Arabes encore naissante; et elle occasiona un schisme religieux qui s'est perpétué chez les mahométans jusqu'à nos jours. Mais ce n'était à proprement parler qu'une querelle personnelle et non une scission dogmatique, comme cela s'est vu dans les sectes chrétiennes; et vraiment la religion mahométane ne pouvait au fond y prêter matière, attendu qu'elle ne renferme pas de sens dogmatique, ni de dogmes, excepté les deux qui sont exprimés par les sept mots arabes de la formule religieuse si généralement connue.

L'un de ces dogmes, concernant l'unité de Dieu, est purement négatif, et ne consiste que dans une sentence dirigée évidemment contre l'idée chrétienne de la trinité; l'autre, consistant dans l'appendice qui regarde la mission divine de Mahomet, a donné occasion dans la pratique à une nouvelle espèce d'idolâtrie, par la vénération exclusive et aveugle qu'on y voue à ce prétendu prophète.

Abubeker et Omar se croyaient les seuls califes légitimes, les seuls légitimes successeurs de Mahomet; et lorsque les alides ne voulurent pas

reconnaître les articles complémentaires que les autres ajoutèrent aux sentences et aux poèmes du prophète, en prétendant les avoir reçus de lui par des communications orales, ils furent alors déclarés complètement schismatiques.

Le parti et la secte d'Ali sont encore de nos jours en pleine vigueur dans la Perse. Comme d'un autre côté l'ancienne tradition persane et les poésies nationales s'y sont conservées en partie; qu'elles se sont mêlées d'une manière toute particulière aux idées mahométanes, ce qui a pu donner lieu à un développement d'idées moins restreint et plus libre; il peut se faire qu'un plus mûr examen trouvât ici une différence assez marquée entre le caractère spirituel des deux sectes; mais cette différence ne peut exister autant dans les dogmes, l'ensemble de cette religion n'y prêtant au fond nullement matière, que peut-être dans les idées sur le monde, et dans l'appréciation de la vie.

Les progrès de la puissance et des conquêtes des Arabes ne furent cependant pas entravés par cette scission intérieure. Cinq ans après la mort de Mahomet, Jérusalem tomba en leur pouvoir: c'était quinze ans après le commencement de l'hégire. Dans la dix-huitième année de la même date, l'Égypte devint mahométane. La conquête du royaume de Perse fut accomplie avant la trentième année, suivant le même cal-

cul ; et le dernier grand roi de la Perse, Jezdegerd, de la famille des Sassanides, périt après avoir erré dans les pays étrangers, cherchant en vain protection et assistance contre les Arabes.

L'an 50 de l'hégire, des vaisseaux arabes menacèrent et bloquèrent Constantinople, qui ne dut en grande partie son salut qu'au feu grégeois. Dans le courant de l'année 90, les Arabes, pendant qu'ils étendaient d'un autre côté leurs conquêtes jusque dans les Indes, anéantirent la domination des Visigoths dans le Portugal et l'Espagne ; ils se mirent ainsi en possession de toute la péninsule ibérique, jusqu'à la région inaccessible des montagnes, où les restes des Goths et des aborigènes qui parvinrent à s'échapper trouvèrent un refuge ; d'où ils recommencèrent cette lutte sanglante pour leur liberté, qu'ils soutinrent pendant huit cents ans, et qui ne se termina que par la prise de Grenade, et par l'expulsion définitive des Maures du territoire de l'Espagne. Après l'extinction de la première dynastie des Califes, des Ommiades, auxquels les Abassides avaient succédé, un califat particulier, indépendant, se forma en Espagne, et y subsista pendant plusieurs siècles.

A peine les Arabes avaient-ils conquis l'Espagne, qu'ils jetèrent un regard de convoitise sur la France, et nommément sur les pays habités par les Visigoths et les Bourguignons. Mais

ici le torrent fut arrêté par la victoire qu'un héros, Charles-Martel, remporta sur eux dans les plaines entre Tours et Poitiers, vingt ans après la conquête de l'Espagne et cent dix ans après le commencement du mahométisme. Abderrahman et l'élite de l'armée arabe périrent dans cette mémorable bataille, et Charles-Martel sauva véritablement la chrétienté de l'occident du péril dont la menaçait l'islamisme, qui tendait à exterminer tous les peuples.

Cependant la puissance universelle des Arabes s'affermisssait en Asie ; le second souverain de la dynastie des Abassides, Almanzor, fonda une autre capitale de l'immense empire, Bagdad ou la nouvelle Babylone, située non loin de l'endroit où gissent les ruines de l'ancienne.

Cette nouvelle religion, et cette domination immense, donnèrent occasion à une sorte de migration du peuple arabe ; car la population de l'Espagne elle-même devint en grande partie d'origine moresque ; et la migration des peuples arabes eut en Asie et en Afrique des conséquences plus graves pour la constitution, le langage, les mœurs, et le développement intellectuel, que celle des peuples germains n'en produisit sur les provinces de l'occident. Que si l'on compare cette invasion des peuples germains avec celle des arabes, que si l'on songe à la violence qui signala l'origine et les débuts de celle-ci, aux effets désas-

treux qu'elle produisit sur l'esprit et la civilisation, aux formes despotiques qu'elle introduisait dans l'état et la vie sociale ; alors l'établissement des barbares du nord, quoique formé originellement par la violence et les armes, ne semble plus comparativement qu'une colonisation pacifique ; ce que d'ailleurs il devint réellement aussitôt après que le premier orage fut passé, et que les nouveau-venus, liés avec les aborigènes par les principes du christianisme, se furent fondus avec eux en une unité intégrale et presque homogène.

Conformément à la promesse que l'auteur du christianisme avait laissée aux siens, qu'une force supérieure et divine ne les abandonnerait plus dorénavant, qu'elle allait les guider et les protéger, que les secours et les conseils de l'esprit de vérité, d'ordre et de paix, de zèle et d'action, ne leur serait plus refusé ; cette puissance céleste se manifesta même à cette déplorable époque de transition, sous des formes, il est vrai, différentes de celles qu'on avait vues jusqu'alors, mais suivant les besoins du temps. Car ce qui importait principalement alors, c'était d'arranger paisiblement les éléments de vitalité qui bouillonnaient au fond de ce nouveau mélange des peuples, afin qu'une fois apaisés, ils pussent se former, s'organiser et s'affermir ; il fallait ensuite ne pas laisser dissiper le patrimoine des

traditions, des sciences et de la civilisation de l'occident, mais faire en sorte de conserver un germe de développement d'où pût sortir facilement et sans obstacle la culture de l'esprit et du pays. Tous les efforts, tous les travaux, toutes les œuvres des ecclésiastiques distingués, des évêques et des autres hommes apostoliques de ces siècles, eurent pour but de ranimer et d'améliorer ces éléments par les principes salutaires du christianisme. Ici apparaissent avec le plus d'éclat les deux grands papes, Léon et Grégoire. Ils furent, dans ces temps d'anarchie, l'égide et l'appui, non-seulement de Rome et de l'Italie, menacée de toutes parts, mais encore de l'occident tout entier et des sciences chrétiennes. Leurs écrits si instructifs et d'une utilité si pratique, leur ont mérité à tous deux d'être regardés comme les derniers pères de l'Eglise ; et Léon excellait même par la pureté du langage, par le talent d'exposition, et par la force d'une éloquence persuasive.

Les évêques et les chefs de l'Eglise, aux époques plus récentes, ne peuvent, il est vrai, sous le rapport de la science et des connaissances, être comparés aux anciens docteurs de l'Eglise ; mais ils réunissaient en revanche à la piété chrétienne une grande sagesse pratique, qui savait toujours trouver le remède applicable aux soucis du jour. Les écoles monacales instituées par saint

Benoît différaient sans doute de la vie cénobitique que les premiers chrétiens menaient en Egypte; c'est qu'elles étaient adaptées aux besoins des temps et aux contrées de l'occident. Retraites consacrées aux réflexions scientifiques, écoles normales des études, elles favorisaient l'agriculture, et défrichaient le pays en même temps qu'elles secondaient les développements et les progrès intellectuels.

Beaucoup d'auteurs, en traitant cette matière, ont prouvé suffisamment que ces couvents, dont l'influence se perpétua pendant plusieurs siècles et s'étendit sur tous les pays, ont rendu des services éminents à la culture intellectuelle de l'Europe moderne, ou que pour mieux dire, ils en ont posé les premiers fondements. L'évêque Boniface propagea et affermit le christianisme dans l'intérieur de l'Allemagne. Déjà avant cette époque, d'autres hommes remplis d'un saint zèle, envoyés en Bretagne au nombre de quarante, par le pape Grégoire-le-Grand, y avaient porté les doctrines chrétiennes qui furent reçues avec avidité tant par les Pictes, les Scots, et les anciens habitants de l'Erin, que par les Saxons de l'Angleterre.

Durant cette période surtout, avant Alfred-le-Grand, et jusqu'à son temps, la Bretagne se distingua entre tous les autres empires et toutes les autres contrées de l'occident par sa piété

vraiment chrétienne, ainsi que par ses lumières. Boniface appelé encore autrefois Winfried, cet apôtre de l'Allemagne, était lui-même sorti de cette île; et parmi les écrivains de ces temps, celui dont le nom occupe le premier rang est Alcuin, qui prouve ainsi le haut degré où la culture intellectuelle était parvenue chez les Saxons chrétiens de l'Angleterre.

Quelque rétréci que fût alors le théâtre des sciences et le champ de l'érudition, quelque peu étendu que fût le cercle des connaissances familières à tout l'occident, c'est néanmoins en occident que l'on trouve presque exclusivement, à cette époque, des écrivains d'un esprit et d'un caractère original. Leur latin est rempli de barbarismes; ou bien ils se servent de la langue romane nationale, à demi formée; mais ils font connaître leur siècle, ils en présentent comme un miroir instructif et ressemblant; tandis que les écrivains de Byzance, avec beaucoup plus de ressources, avec une connaissance plus exacte des langues, n'ont vraiment à offrir que de doctes compilations.

C'est encore dans le même temps qu'apparaissent en occident, chez les Francs et les Saxons, des rois, des législateurs, héros chrétiens. Tels étaient Charlemagne et ce même Alfred que nous venons déjà de nommer, dont les défauts, s'ils en ont eu comme hommes, ne doivent toutefois

être jugés et appréciés, que d'après le caractère de leur époque, sans quoi on ne peut ni comprendre ni concevoir leur génie; mais qui, dans la guerre comme dans la paix, tournaient constamment leur sollicitude à former et à constituer l'état d'après les idées et les vues chrétiennes; et qui rétablirent l'empire d'occident comme empire chrétien, afin qu'il servît à tous les états et à tous les peuples policés de la ligue européenne, de protecteur et d'égide contre les conquérants barbares et contre l'anarchie intestine.

Si l'on considère ces empereurs et ces rois francs et saxons, si l'on compare leur bravoure chevaleresque, leur amour de la gloire, mais en même temps leur esprit pacificateur, leur respect pour le droit, leurs efforts pour établir ou restaurer les lois; d'un côté, avec la fureur des conquêtes, la soif dévastatrice des souverains et des califes arabes; et de l'autre, avec la corruption continue et uniforme de la cour de Byzance, avec la décadence inévitable de l'empire de Constantin; si l'on confronte les éclairs de génie qui brillent épars dans les ouvrages de l'occident, avec l'inepte monotonie des productions de Byzance, quoique les auteurs grecs eussent toujours amplement sur l'Europe les avantages de l'érudition, des sciences et des matériaux écrits; en n'oubliant pas d'ailleurs l'imperfection des choses, des œuvres de la nature humaine en un

mot prise du côté pratique, et dans la réalité; on trouvera précisément dans les éminentes qualités des acteurs qui figurent sur ces pages de l'histoire, malgré les taches et les défauts qui s'y trouvent mêlés, assez de motifs pour rendre justice à l'occident catholique, et pour priser son histoire ancienne.

Il n'est que trop vrai que l'exagération de la passion et la partialité du jugement continuent à défigurer cette histoire. Mais au fond une appréciation aussi étroite ne nous sérait plus. Car je crois que le moment est venu, où placés dans le véritable point de vue, il nous est loisible d'embrasser d'un seul coup d'œil, juste et général, d'abord l'antiquité et les origines du genre humain; ensuite le moyen-âge; et les temps modernes, jusqu'au moment présent; et enfin le germe encore naissant d'un avenir qui nous attend et qui est proche. Je crois que nous sommes maintenant à même et d'apprécier les détails avec exactitude, et de pénétrer la liaison intime de l'ensemble.

Nous pouvons donc, nous devons même nous mettre à expliquer et à résoudre ce grand problème; bien entendu suivant la mesure qui nous a été donnée de Dieu, la seule au surplus qui soit légitime et véritable. Je dirai plus, nous pouvons exécuter cette œuvre sans prédilection comme sans aversion, pour les individualités,

mieux que ne le fit et ne put le faire le plus digne et le plus grand des historiens anciens, qui adopta une pareille devise. Il n'appartient en effet qu'à une large conception; qu'à une exacte appréciation de l'ensemble, de s'élever au-dessus des considérations particulières de nationalités et de temps; parce qu'il n'y a qu'elle seule qui en reçoive l'impression convenable, parce que ce n'est qu'à ses yeux que les particularités prennent leur valeur réelle. Or ni cet historien, ni son époque, n'étaient placés de manière à comprendre l'histoire de l'univers et son centre intérieur; ils ne possédaient point la clef de cette science; qui ne nous fut livrée que par le christianisme. Quiconque du reste ne saura la trouver dans cette religion, s'efforcera en vain de la chercher ailleurs.

De l'anarchie qui signala la domination des Lombards, il résulta, par la force même des circonstances, une augmentation considérable de l'autorité des papes, non-seulement sur l'administration intérieure de Rome et de son territoire, mais aussi sur les relations politiques de toute l'Italie. Et qui oserait nier que cette influence des pontifes ne fût constamment bien-faisante et conservatrice; qu'elle ne se proposât jamais que la paix et la prospérité publiques.

Je veux faire observer en ce lieu que ce sont des écrivains non catholiques qui ont les premiers exposé et éclairci cette position et

cette puissance politique des papes; suite toute naturelle d'ailleurs, dans la première époque du moyen-âge, de la situation générale de l'occident et de la force des circonstances. Cette observation m'a paru nécessaire, attendu que les discussions si souvent violentes qui se sont agitées sur la question des limites entre le pouvoir séculier et la puissance ecclésiastique, sont encore trop présentes à la mémoire des historiens catholiques, pour ne pas influencer sur leurs idées et sur leur exposition, lorsqu'il s'agit de faits passés depuis si long-temps, et pour ne pas troubler au moins un peu l'impartialité de leur jugement historique.

La domination des Ostrogoths en Italie ayant été renversée, le mécontentement du général byzantin Narsès, disgracié par une intrigue de cour, avait amené les Lombards en Italie. S'ils n'appartenaient pas vraiment au parti des ariens, puisque beaucoup d'entre eux de même que plusieurs de leurs rois étaient attachés au catholicisme; ils étaient cependant loin de posséder le caractère noble et doux des Goths; et leur domination pesa souvent d'une manière bien lourde sur l'Italie.

Mais suivant l'opinion de quelques historiens d'ailleurs impartiaux, tout paraissait supportable et avantageux à ce pays, hormis la domination de la cour de Byzance. Et en effet, vers le

milieu du septième siècle, l'empereur grec Constantin II ayant fait la guerre aux Lombards d'Italie, et Rome ayant été prise par suite de cette guerre, les Grecs firent un tel pillage dans cette ville, spécialement des monuments de l'art; qu'on oublia tous les ravages, toutes les dévastations que les Goths y avaient précédemment exercés. Mais les vaisseaux qui devaient transporter à Constantinople tous ces trésors enlevés de Rome tombèrent aux mains des Arabes, et périrent sans qu'on ait su ce que devinrent tant de précieuses richesses. Tant il est vrai que la vieille Rome dut sa ruine au principe du mal qui gisait en elle, et à ses discordes intestines; bien plus qu'aux armes des Allemands ou des Goths.

Enfin au commencement du huitième siècle, la domination des Lombards étant devenue d'une part définitivement oppressive, et de l'autre celle des Grecs, sous le règne de Léon l'Iconoclaste, inspirant encore plus d'horreur, au point qu'il se fit contre lui un soulèvement général de toutes les villes et de toutes les provinces; ce fut alors que Grégoire II, d'un commun accord, fut placé à la tête de la ligue et reconnu comme son chef suprême, malgré tous les efforts imaginables que ce pape fit pour calmer les esprits, pour les ramener à des dispositions pacifiques, et pour leur ménager un

moyen de réconciliation avec la cour de Byzance.

L'interdiction sévère portée contre le culte des images n'était convenable que là, où sortant des bornes d'une pieuse vénération, il devenait une sorte d'idolâtrie. Dans ce cas sans doute c'était une nécessité impérieuse d'empêcher que la vraie religion ne fût altérée par cette idolâtrie, ainsi que par les autres pratiques de la superstition païenne; dans des temps plus reculés, Moïse et son peuple s'étaient trouvés dans une circonstance de ce genre. Mais à cette époque, lorsque le mahométisme, dans sa fureur ou dans ses vues secrètement hostiles au christianisme, rejetait avec mépris et dédain chaque symbole sacré, tout objet sensible d'une vénération religieuse; cette iconomachie byzantine, cette rage contre toute image symbolique, qui, si l'on en considère les suites, a pu et dû aller bien loin, ne peut être considérée que comme l'effet d'une influence contagieuse de l'esprit d'erreur et de perversité qui dominait le siècle, et comme un produit de la décadence morale. Cet état passionné, cette idée fébrile, cessèrent plus tard; et les Grecs de l'empire byzantin continuèrent encore pendant quelque temps d'être, et dans les dogmes et dans les pratiques, fidèles aux anciennes traditions chrétiennes. Cependant cette dispute concernant les images, l'esprit de parti qui en

émana, le nouvel aliment qu'elle jeta à la jalousie, qui divisait anciennement l'occident catholique et la chrétienté d'orient, ne contribuèrent pas peu à amener ce schisme sans but et sans raison, qui sépara cette dernière de l'Eglise générale.

La discorde perpétuelle qui régnait entre les rois lombards et les provinces situées sur les rives de la mer Adriatique et soumises aux Grecs, ainsi que la vocation ou le devoir de s'ériger en protecteurs de l'Italie entière, que les pontifes romains sentaient en eux, sans que cependant ils en eussent le pouvoir; ces deux causes réunies amenèrent tout naturellement l'arbitrage des Francs et leur protectorat sur l'Italie; et telle fut la source première, le principe du rétablissement de l'empire d'occident, et de la fondation d'un empire chrétien. Car l'idée élevée qui présidait à cette fondation sortit, à proprement parler, toute mûrie et toute complète de la chose même, sans que jamais elle eût été d'avance clairement conçue, complètement comprise, ou même vaguement sentie.

C'est pourquoi l'on ne doit attribuer à personne soit le tort, soit le mérite, qui pourraient jaillir sur les moteurs de ces événements arrivés par la force des circonstances; par la marche du temps, et par une heureuse impulsion d'un sentiment sublime. Il est également impossible

d'entamer une discussion formelle sur la légitimité de chacun des actes qui appartiennent à tout cet ensemble, et de vouloir les juger, maintenant que le temps où ils eurent lieu est déjà si loin de nous. Aucun pays d'ailleurs n'a été successivement opprimé par autant de dominations diverses et de maîtres étrangers, que cette Italie qui jadis dictait des lois à l'univers entier. Les Arabes avaient déjà envahi la Sicile elle-même; et cette conquête à laquelle l'oppression des gouverneurs grecs donna la première occasion, avait versé sur cette île une misère extrême et des calamités sans exemple.

Dès le troisième siècle, les Francs avaient pris le chemin de la Gaule; leurs souverains, à l'origine même de leur empire, s'étaient montrés très bien disposés pour le christianisme. Ils étaient en outre conséquents et raisonnables dans l'exécution de leurs plans et dans leur conduite politique envers les peuples de même origine qu'eux, et envers les autres puissances avec lesquelles ils entrèrent en contact; ils l'étaient plus en général que ne se montra aucun peuple german ou goth, dans l'occupation et ensuite dans la possession des provinces romaines.

Fermement attachés dès le principe au parti et au clergé catholiques, devenus maîtres de l'empire visigoth, de la Gaule; puis des pays bourguignons; étendant et affermissant de plus

en plus leur puissance dans l'intérieur de l'Allemagne, ils devinrent, surtout depuis la grande victoire qu'ils remportèrent sur les Sarrasins, l'égide et le boulevard de la chrétienté; de sorte que ce fut bien plus par la force des circonstances, par l'état naturel des choses, et par le bénéfice du temps, que par l'invitation du pape et des Romains qu'ils furent appelés en Italie, pour y mettre un terme à l'anarchie, et y rétablir l'ancien ordre, ou du moins un ordre conforme aux besoins du siècle.

La monarchie des Francs devint dès lors non-seulement la plus considérable des puissances de l'occident, mais encore sous le point de vue de l'histoire de l'univers, le centre du monde civilisé; rôle qu'immédiatement après, l'empire chrétien du moyen-âge joua en Allemagne et en Italie, si ce n'est que celui-ci était encore plus puissant et plus étendu.

Et c'est bien ici que nous apercevons le fil conducteur qui doit nous guider à travers l'histoire de l'humanité; d'un côté une trace lumineuse, qui annonce l'immédiate direction de Dieu; de l'autre cette marche progressive que suit le développement intérieur et intellectuel, voilée souvent et disparaissant sous les flots des événements extérieurs, mais se manifestant peu à peu dans la science, le langage, la pensée, et la tendance générale; ces deux éléments réunis

formant l'ame et l'essence, le mode et le principe de la vie progressive de l'humanité.

Le bruit uniforme que rend la dissolution de l'empire grec de Byzance, dont l'esprit et la vie, les mœurs et la constitution tombent chaque jour plus bas d'un degré; ces éclats sans cesse renaissants qui partent des désordres intérieurs de la domination des Arabes; ces catastrophes violentes qui s'opèrent autour du trône, ces révolutions militaires, et ces changements de dynasties, qui à chaque instant ébranlent un état, où d'ailleurs un despotisme arbitraire, toujours égal, toujours pesant, et monotone, est érigé en principe constitutif; tout cela n'offre, d'un côté comme de l'autre, dans le monde oriental d'alors; aucun intérêt à l'homme qui étudie l'histoire universelle d'une position élevée.

La forme que prend successivement l'empire chrétien, d'abord dans cette période, et puis dans sa marche progressive, plus tard le développement de la science chrétienne; voilà ce qui attire presque exclusivement le regard curieux de l'observateur des choses et des vicissitudes humaines; voilà aussi ce qui le dirige vers cet occident de l'Europe; où tout se meut d'une plénitude de vie nouvelle.

Les guerres intestines, les scissions et les dissensions des rois francs entre eux importent à la vérité fort peu à l'histoire générale; leur impor-

tance du moins est bien secondaire ; car ce n'est que de la marche générale et de l'idée de l'ensemble que l'on peut extraire d'utiles leçons. Bien des défauts et des taches se trouvent d'ailleurs dans la première exécution de cette grande idée : par exemple , les guerres de Charlemagne contre les Saxons, et les autres expéditions des rois francs, qui le précédèrent, entreprises dans un but semblable ; attendu que la propagation du christianisme par la voie de la violence se laisse à peine excuser, et ne peut jamais être justifiée.

Je n'y vois, moi, que cette excuse, que je présente avec hésitation ; c'est qu'une guerre entre des peuples consanguins, pareille à une querelle de famille, est ordinairement conduite avec un acharnement opiniâtre et réciproque. Quoi qu'il en soit, la paix conclue avec les Saxons en 784, leur fut très avantageuse ; et l'état florissant, heureux et prospère de tout l'empire, sans en excepter les pays septentrionaux de l'Allemagne, sous Henri I^{er}, roi de la ligue saxonne, prouve au moins que le mal avait été réduit à ses limites les plus précises et qu'il ne laissa pas subsister trop long-temps après lui les effets d'une guerre longue et dévastatrice.

Quant au remplacement de la dynastie carlovingienne par celle des Capets, il ne faut pas oublier qu'aucune monarchie germanique n'était encore en ces temps-là héréditaire et absolue ;

que tout au contraire la dignité souveraine se conférait généralement par élection, et que celui qui par son courage, sa prudence, ou sa force, était dans le cas de protéger la nation, pouvait seul mériter et obtenir ses suffrages. On considérait la dignité royale bien plus comme une magistrature ; une vocation, ou un fardeau, que comme une propriété dont on dût hériter, suivant le droit commun.

L'idée qui présidait à l'ensemble de l'empire chrétien était celle d'une grande autorité protectrice, partant du centre d'une puissance fondée sur le droit, qui servirait d'égide à tous les pays et à tous les peuples chrétiens, et c'était dans l'unité des principes religieux qu'on cherchait la force qui devait unir et soutenir tout ce grand corps. Sitôt que cette force cessa d'agir, tout l'édifice dut nécessairement s'écrouler.

Aussi dans les conflits des siècles plus récents, en y substituant la relation purement artificielle d'un équilibre dynamique et d'une égalité républicaine entre les divers états ; sans aucune tendance chrétienne, ou sans aucune autre vue bien arrêtée ; n'a-t-on pu, comme l'atteste l'expérience, remplacer que bien mal cette ancienne unité chrétienne des états, et cette alliance des peuples de l'Europe occidentale ; et n'a-t-on réussi à faire sortir de cette révolution générale

et anti-chrétienne qui s'opéra dans les mœurs ; qu'une habile anarchie, et qu'une confusion symétriquement organisée.

Si le partage de l'empire de Charlemagne était conforme aux usages antiques et fondé sur les droits d'héritage usités dans les familles des grands, il n'annonce pas moins une confiance pleine d'une naïveté antique, une confiance presque héroïque en une conformité et unité de tendance, dont on supposait l'existence, à ce qu'il paraît. Car on croyait pouvoir concilier de cette manière la nécessité de la présence d'un souverain dans un pays d'une étendue raisonnable, avec l'unité d'ensemble d'une grande monarchie collective.

Qu'un homme d'un génie aussi vaste et aussi clairvoyant que Charlemagne, d'une prévoyance si grande et si bien calculée, ait cru pouvoir réaliser cette idée ; qu'il ait cru possible de conserver l'harmonie dans le grand corps ; malgré le partage entre les frères ; appelés indistinctement au pouvoir, en réservant toutefois la suzeraineté et la primauté à l'aîné, cela seul devrait jusqu'à un certain point faire autorité pour nous, et nous engager à ne pas juger cette disposition avec trop de précipitation, et selon les idées de notre temps et de notre politique moderne.

Le premier partage réglé par Charlemagne se trouva annulé par la mort des co-partageants ;

de sorte que le partage définitif ne fut accompli que par Louis-le-Débonnaire ; mais alors la discorde entre ses successeurs, la faiblesse de leur caractère, les passions qui les dominaient, enfin les différents partis qui se formèrent, rendirent cette unité impossible, et finirent par amener une scission totale, une division permanente de l'ancienne monarchie des Francs ; ce qui en dernier résultat fit passer le trône impérial dans la possession d'une autre dynastie.

Dans la première monarchie allemande, le besoin d'un gouvernement indigène, résidant dans le pays, et régnant comme un père au sein de sa famille, fut concilié d'une manière beaucoup moins imparfaite avec la puissante unité de l'ensemble, par le moyen des quatre grands duchés nationaux soumis à la suzeraineté d'un seul roi ou empereur ; quoique là aussi l'union ne soit pas restée inébranlable, et que la discorde ait fini par prendre le dessus. Dès le principe, comme plus tard, les pouvoirs dans l'état et dans l'Eglise se trouvaient partagés, et s'exerçaient même sous des formes différentes ; de sorte que l'on ne cherchait l'unité qui subsistait malgré ce partage ou tout à côté de lui, que dans la tendance chrétienne ou nationale ; et tant que cette tendance resta inaltérée, l'ensemble demeura inébranlablement uni. D'ailleurs il faut observer qu'on n'a jamais encore imaginé

ou découvrit une forme de constitution ou de système politique qui pût résister à la longue au manque et au changement de tendance.

Les parlements, les états généraux, les droits civils et politiques, les immunités et les corporations; toutes ces choses qui se développèrent plus tard étaient précisément contenues en germe dans les assemblées nationales des états, grands et petits, de ces temps-là, dans les conciliabules et les délibérations des ducs et des princes, des évêques, des comtes et seigneurs, des nobles et des gens libres; auxquels se joignirent plus tard à mesure qu'elles s'émanci-
pèrent, les communes des villes avec leurs privilèges et leurs droits.

Ces divers établissements se constituèrent et se maintinrent alors, sous une forme tout-à-fait locale, suivant les mœurs de la nation et les usages de la vie; de même qu'ils étaient basés sur des coutumes positives et sur le droit individuel, au lieu d'être fondés sur une théorie purement spéculative d'une égalité parfaite et générale; on ne cherchait pas l'unité et la solidité de l'ensemble; dans la combinaison d'un équilibre appuyé sur une forme artificielle, mais bien dans les mœurs consacrées par le temps et l'habitude, ou en un mot dans le sentiment général. La puissance ecclésiastique, quoique ses limites et ses attributions ne fussent pas aussi bien po-

sées, aussi bien définies qu'elles l'ont été depuis, et bien qu'elle existât à côté du pouvoir souverain et se mêlât quelquefois à lui, était dès lors une puissance purement spirituelle, tout en exerçant une influence importante et qui lui était particulière.

Pour se convaincre que, si le sentiment reste bon et qu'il demeure chrétiennement parlant unique même dans la vie, l'union de la force et de l'esprit peut subsister malgré la division des pouvoirs; on n'a qu'à se rappeler ce fait historique; que tous les empires, tous les états chrétiens ont pris leur origine dans cet heureux accord du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, et que cet accord faisait leur solidité. Tant qu'il se maintint, tant que cette harmonie se conserva, les temps furent prospères, la paix et la justice croissaient de jour en jour, et les peuples jouissaient du bien-être.

Le christianisme, dit un grand historien, qui du reste montre beaucoup de penchant pour l'antiquité ou même pour l'orient; mais qui, avec son vaste génie, sait souvent très bien apprécier cette religion divine; le christianisme fut l'étincelle électrique qui réveilla les peuples guerriers du nord, qui les rendit susceptibles d'un essort intellectuel plus élevé; et qui régla et consolida le caractère, la constitution, et la forme des nouvelles nations que le mélange des

racés fit surgir. On peut encore ajouter à ces mots, qu'il fut le lien qui serra cet admirable faisceau des peuples et des empires d'occident; et que tous ces heureux effets, il ne les produisit pas seulement dans l'état, et la vie publique, mais encore dans la science et dans les connaissances.

L'Eglise était comme un toit protecteur, comme une voûte céleste qui embrassait tout, et sous l'abri hospitalier de laquelle ces peuples guerriers commencèrent à se ranger paisiblement, à se former, et à se constituer selon les principes de l'équité. Le soin de l'enseignement, le patrimoine des connaissances, l'étude des sciences et le développement de l'esprit, étaient confiés à sa sollicitude protectrice, et se distribuaient dans le cercle des écoles chrétiennes. Si la science avait peu d'étendue, elle n'était pas du moins ensevelie sans utilité dans les cabinets des savants, ou dans des bibliothèques, comme elle le fut plus tard, comme elle l'était en partie chez les Grecs d'alors; puis elle répondait suffisamment aux forces et à la civilisation de cette époque; attendu qu'en fait de développement, on ne peut franchir tous les degrés d'un seul bond, mais qu'il faut les monter progressivement, et les uns après les autres.

Le peu qu'on possédait était partout appliqué avec succès à la vie et employé avec la raison

pratique et le tact propre à cet occident alors si actif, et à l'excellent clergé de ce temps; car le savoir n'était pas encore entré en opposition hostile avec la vraie croyance et avec la vie, comme il le fit, d'une manière si arrogante et si dédaigneuse, dans la période subséquente. Les connaissances utiles ainsi que les pensées salutaires descendirent donc de la voûte céleste de la foi, non comme un déluge envahissant, mais comme une douce ondée, comme une rosée rafraîchissante, et comme une pluie féconde, pour tomber sur le terrain de la vie, continuellement agité dans la guerre et dans la paix, dans les métiers et dans les arts.

LEÇON XIII.

Première tentative et réalisation d'un état chrétien dans l'empire d'Allemagne. — Ce qu'il faut entendre par état chrétien. — Essentiellement relatif et fondé sur le sentiment et la *personnalité*, il est ennemi de tout absolutisme. — Bons et grands monarques, sages et utiles institutions dues à l'esprit chrétien. — Jugement sur l'usage de partager l'empire entre les frères. — Alfred et Scot Erigène. — Expéditions des Normands, irruption des Magyars. — Cercle de la chrétienté en occident avec tous les états qui le composaient. — L'empire passe dans la nation saxonne. — L'âge des empereurs saxons, la plus heureuse époque de l'Allemagne. — Jugement sur les rapports entre le sceptre et la tiare, et sur les querelles qui en résultent.

La première époque de l'histoire moderne, à partir de l'ère chrétienne, comprend les trois siècles durant lesquels le christianisme, avec la vertu d'un second *fiat* créateur, pénétra de sa lumière toutes les parties de l'empire romain ; et se dégageant enfin des bras suffocants d'une longue et cruelle oppression constata même extérieurement sa victoire, en montant sur le trône avec Constantin. Alors survient ce nouveau chaos du milieu des temps, jeté, comme un pont, en-

tre l'antiquité expirante et la jeune société qui va s'élever sur ses ruines ; et pendant cinq cents ans, l'histoire n'offre plus que le bouillonnement et la fermentation d'une foule d'éléments divers, flottant pêle-mêle, se confondant et se croisant sans cesse.

Mais enfin l'orage s'est déchargé, la tempête s'est calmée, les nuages ont fui ; les flots impétueux de ce terrible déluge des peuples se sont écoulés ; le firmament pur et céleste de la foi chrétienne peut désormais servir de toit protecteur au développement d'une nouvelle vie ! Les races germaniques mêlées et liées avec le fond romain formèrent le sol d'où surgirent et s'élevèrent les nouvelles nations de l'Europe. Or, dès Charlemagne, il était entièrement affermi ce terrain nécessaire à l'édification solide de l'état chrétien ; lequel pouvait dès lors marcher à son développement ultérieur ; et atteindre sa conformation parfaite. Les pieds appuyés sur ce fond stable d'un état chrétien, la tête protégée par la voûte du ciel brillant de la foi divine, et inspirée par son influence vivifiante, la science aussi, malgré le faible appui qu'elle trouvait dans la médiocre portion des connaissances et de la culture antique, dont elle avait hérité après tant de destructions et de calamités, dut se déployer avec une nouvelle vigueur, montrer une

végétation plus riche et plus heureuse, et de plus en plus devenir une science chrétienne.

Ce nouveau développement de la vie, dans l'état chrétien, et de l'esprit, dans la science chrétienne, succédant aux huit premiers siècles, dont nous avons fait deux époques, nous autorise à compter dans l'histoire moderne une troisième époque, qui embrasse sept siècles, depuis Charlemagne jusqu'à la découverte du Nouveau-Monde, et jusqu'à une dernière période, que j'appelle période de lutte; quoique durant ces sept siècles du développement intérieur et chrétien des nations modernes il y ait eu déjà lutte dans l'état et dans la science, malgré l'accroissement de force et de vie qu'ils prirent. En effet, l'histoire atteste que, même à cette époque, dans l'un et l'autre domaine, beaucoup d'éléments pernicieux et anti-chrétiens se mêlèrent aux principes chrétiens, dont ils entravaient les progrès et empêchaient les conséquences; et c'est la tâche de celui qui veut porter un jugement juste sur l'histoire du monde, de reconnaître et de discerner les deux éléments contraires, de comprendre et de préciser leurs rapports réciproques.

Le développement de l'état chrétien, et l'accroissement de la science chrétienne; tels sont donc les deux objets qu'offre cette période à l'histoire universelle; si toutefois celle-ci n'est

pas considérée comme le recueil complet de toutes les histoires spéciales; mais si elle veut être vraiment universelle d'après le point de vue philosophique, c'est-à-dire embrasser ce qui intéresse l'humanité, et ce que l'on peut savoir exactement sur la marche progressive et graduelle de son développement.

Pour les autres buts particuliers qu'on peut se proposer dans l'histoire, la prédilection qui entraîne vers une nation, vers sa propre patrie; les considérations pratiques sur la politique d'un état, ou de plusieurs, ou même d'un système entier d'états; l'appréciation de l'activité commerciale et de son extension progressive, du perfectionnement des professions même matérielles, et de l'industrie; tout ce qui encore, sous le rapport de la littérature, de la philologie des arts, etc., mérite d'être l'objet d'études historiques, et de recherches spéciales d'ailleurs fort utiles et fort attrayantes: tous ces buts particuliers, ou bien sont complètement étrangers à la philosophie de l'histoire, ou du moins subordonnés tout-à-fait à ce qui en est la question principale, ne doivent être abordés qu'autant qu'ils s'y rapportent. Si dans les premiers temps de la plus ancienne période du monde, il est difficile et souvent même impossible d'obtenir une connaissance précise, une vraie certitude, sur les faits qui mériteraient seuls d'être connus,

ou qui du moins offrent le plus d'importance ; dans la période moderne ; ce qui est plus malaisé encore , au milieu de ce tas énorme et confus de données connues et même incontestables , c'est d'en extraire d'une main sûre celles qui sont d'un intérêt universel ; et devant la multitude des particularités , de se maintenir constamment dans une sage impartialité , en ne sortant jamais du point de vue général.

Mais , au lieu de considérer comme matériaux d'un état chrétien et d'une science chrétienne , tous les faits importants , caractéristiques , faisant époque , qui ont eu lieu dans le développement de la science et de l'état , pendant cette période du moyen-âge , ou en général chez les nations modernes , jusque dans les derniers temps ; au lieu de les regarder comme tels , par la seule et unique raison qu'on les rencontre dans la sphère et sur le domaine du monde chrétien , nous devons tâcher de nous faire une notion exacte et précise de ce qu'il faut entendre par état chrétien , par science chrétienne , non d'après un idéal chimérique , mais d'après les vrais principes du christianisme : bien qu'alors même ce que , sous les deux rapports , l'histoire offre de meilleur et de plus parfait , ce dont l'humanité , dans sa misère , saurait se contenter , ne doive nous paraître qu'un faible essai , qu'une lointaine imitation , en présence de ces sublimes princi-

pes , et comparativement à la perfection qu'ils exigeraient. La vie et la pensée , la science et l'état , ont une liaison si intime , qu'il n'est pas facile de les séparer , de les isoler rigoureusement. Néanmoins , nous commencerons par l'état chrétien , attendu qu'il servit réellement de fond à la culture intellectuelle , et qu'à ne suivre même que l'ordre chronologique , il fut établi et consolidé avant la science.

Comme il ne s'agit pas de se proposer ici l'archétype d'un gouvernement chrétien , ni même d'en donner une définition scientifiquement rigoureuse , laquelle serait au moins anticipée pour le moment , et même pour tous les temps et pour tous les âges , qui n'en verront peut-être jamais la parfaite réalisation ; comme il ne saurait être question que d'en tracer le profil , d'en dessiner l'esquisse , je ferai observer qu'un pareil gouvernement ne peut être avant tout que celui qui repose sur une base intrinséquement religieuse , sur une base , religieuse dans sa nature et dans sa tendance. Il n'y a que l'esprit , que le cœur qui soit religieux ; une religion qui n'est qu'extérieure cesse d'être une religion. Or un état fondé sur une base religieuse , un état chrétien , est déjà par cela même un état historique et relatif ; et , par essence , il exclut tout absolutisme , aussi bien l'arbitraire d'un despote que la tyrannie d'une faction. Ensuite dans un état religieux l'important , l'es-

sentiel est l'intention, l'esprit, le caractère personnel des individus, et non la lettre morte ou la formule écrite d'une constitution artificielle.

C'est sous ce rapport qu'il incline de préférence vers la constitution monarchique; car dans cette forme de gouvernement, la personne sacrée du roi, le caractère du souverain, l'esprit de son administration, la confiance qu'il inspire, l'attachement à sa famille auguste, sont l'ame, la force vivifiante, le principe vital du corps politique. Dans une république, ce n'est plus la personne, c'est la loi qui doit régner; et dans la loi il n'est pas jusqu'aux mots, aux syllabes, aux lettres qui ne soient d'une grande importance; enfin la lettre morte de la constitution doit y être en quelque sorte aussi sacrée, que dans la monarchie la personne établie par le droit divin, et protégée par l'onction sainte.

Cependant n'exagérons pas, arrêtons-nous à cette limite, et contentons-nous de dire que l'état chrétien, étant personnel et reposant sur le sentiment, penche en général vers la constitution monarchique; ce qui n'exclut pas toute coutume, toute institution particulière républicaines. A plus forte raison ne doit-on pas aller jusqu'à soutenir qu'un état chrétien doit absolument et nécessairement être monarchique, même dans sa forme extérieure, et jusqu'à condamner la république partout et toujours, et sans restriction.

Cette jurisprudence et ces théories politiques absolues sont précisément ce qu'il y a de plus opposé au sentiment chrétien et à l'esprit religieux. Une constitution bâclée *à priori* d'après des spéculations rationnelles et sans égard à l'histoire, autrement le principe révolutionnaire qui bouleverse l'ordre établi depuis long-temps, est sans doute incompatible avec le christianisme; mais s'il est même diamétralement opposé au christianisme, c'est que celui-ci reconnaît et laisse subsister tout ce qui est une fois légalement établi, sans chercher à scruter l'origine du droit.

L'Évangile attaquait-il le pouvoir des Romains, ne respectait-il pas leurs droits sur les pays conquis et incorporés à l'empire? Non, l'idée chrétienne du droit, la théorie politique chrétienne, n'est pas du tout absolue; elle est au contraire basée sur l'histoire et déterminée par elle. Mais si une constitution républicaine ne repose pas sur une liberté et une égalité absolue; que, consacrée par le temps, ayant une origine légitime, elle soit fondée sur un sentiment libéral, sur la noblesse du caractère, par conséquent sur la *personnalité*; une telle organisation de la vie civile, qui n'est pas au fond et dans son principe intérieur, tant éloignée du véritable esprit monarchique, sera bien moins encore en oppo-

sition avec l'idée chrétienne du droit, dans la vie publique.

Outre qu'un gouvernement despotique, arbitraire, illégitime, sinon dans son origine, du moins dans son exercice et ses actes, se trouve déjà condamné en lui-même par le sentiment religieux, qui fait l'âme d'un état chrétien; comment pourrait-il s'accorder avec le respect des traditions que celui-ci professe, avec son caractère de *relativité*, qui n'est pas moins antipathique à l'absolutisme, qu'au principe rationnel d'une liberté et d'une égalité universelles et entières, et qui répugne au bouleversement de ce qui existe de fait, au lieu que c'est par là que débute toute destruction politique? De même que, dans l'esprit du christianisme, le salut et le mérite de l'individu ne dépendent pas d'une simple formule, et ne se décident pas d'après les apparences extérieures, mais d'après les sentiments intérieurs et selon la réalité de ces sentiments; il en est autant de la vie publique et de l'état: ce n'est pas la forme, c'est l'esprit et l'intention, le caractère de l'action, le personnel en un mot, dans les rapports sociaux et dans toute la sphère publique, qui détermine la tendance bonne et divine, ou mauvaise et hostile, de tous les événements qui se présentent dans l'histoire.

Si Charlemagne, si ce monarque vraiment

grand, malgré quelques taches, régna en chrétien, ce n'est pas parce que, comme Alfred après lui, il sollicita la coopération et les conseils des évêques, lorsqu'il voulut donner à l'empire, aux royaumes et aux provinces, des lois qui d'ailleurs contenaient; de fait, plus de prescriptions morales que civiles; ce n'est pas parce que le pape lui ceignit à Rome la couronne impériale: il fut chrétien, surtout par cette idée qui faisait le fond de sa vie entière, si riche en actions éclatantes, par cette idée, qui embrassait l'état et l'Eglise ainsi que la science, qui nourrit et forme les âges et les peuples; par cette idée, qui s'étendait et à son siècle et à l'avenir; par l'idée d'un empire universel, qui devait unir et protéger tous les peuples civilisés de la nouvelle Europe, et dont après tout, seul il réussit à jeter les fondements.

Ainsi sans égard à la forme extérieure de la constitution, partout où, à des traits fondamentaux, vous reconnaîtrez une justice pleine d'amour, qui s'appuie sur Dieu, le sentiment d'une abnégation, prête à sacrifier à l'établissement de l'ordre divin dans le monde, tout intérêt particulier et jusqu'à la vie même, accueillez ces signes, qui caractérisent le plus heureux développement de l'idée chrétienne du droit et de l'état.

Au contraire, là où nous apercevons l'arbi-

traire, le despotisme, la violence, une injustice, absolue quelconque, quand même tout cela serait recouvert du manteau du pouvoir suprême, spirituel ou séculier ; là certainement l'entreprise est anti-chrétienne ; car le sentiment qui y préside est anti-chrétien. Entre les différentes formes de cette maladie politique, entre toutes les espèces historiques d'abus de pouvoir, entre toutes les variétés de despotisme séculier ou ecclésiastique, militaire ou commerçant ; domestique ou bourgeois, académique ou aristocratique ; le despotisme si bien connu de la liberté est certainement le plus condamnable en lui-même, et le plus funeste dans ses effets.

Le christianisme, par sa nature même, s'adaptait admirablement bien aux usages et aux institutions des peuples germains ; il avait du moins avec eux beaucoup plus d'affinité qu'avec cet empire universel, cette république romaine, transformée en despotisme ; qui même après Constantin, resta toujours païenne dans son caractère essentiel et fondamental.

La monarchie héréditaire prédominait dans les institutions antiques des Germains ; mais loin d'être absolue, elle était tempérée par maintes coutumes, lois et franchises républicaines ; ses bases et ses éléments en général étaient les traditions, les anciennes mœurs, le sentiment libre et noble du pur honneur, la gloire personnelle,

la grandeur du génie, et l'élévation du caractère. Lorsque la vertu morale de cette nature germaine fut encore sanctifiée par la religion, que ces ames héroïques et fortes eurent reçu et concentré en elles, avec la pieuse simplicité d'une foi vive, le principe de l'amour chrétien ; dès lors on trouvait effectivement réunis tous les éléments d'un état et d'une vie publique, véritablement conformes à la justice chrétienne.

Guidé par quelque intérêt ou inspiré par une idée en vogue de nos jours, on a conçu et présenté dans un esprit trop systématique l'histoire politique de ce vieux temps ; vous verrez les historiens s'évertuant à bien pénétrer, à suivre pas à pas, de degrés en degrés, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, à mettre pour ainsi dire sous les yeux des lecteurs la première origine et le développement successif de quelque forme politique déterminée, de quelque point de droit ; par exemple de la puissance du monarque d'une part, et de l'autre, de la constitution des états et des parlements.

Avec une telle préoccupation, on reste indifférent à tout ce qui est supérieur, on ne s'inquiète pas de la partie intelligente et morale, de ce qui faisait le caractère intime de la vie d'alors ; on ne recherche pas ce qu'il y avait de céleste et de chrétien, ce qu'il pouvait y avoir d'anti-chrétien et d'irreligieux au fond du sentiment qui animait l'humanité ; seul moyen cependant de juger

l'époque, et d'apprécier les choses, non d'après la mesure des idées actuelles, mais d'après la règle de l'éternelle vérité. C'est tout au plus si dans le but d'exciter l'intérêt et de piquer la curiosité, ou d'appuyer quelque paradoxe historique, on détachera du faisceau dont devrait se composer la caractéristique de l'époque, on fera ressortir, on mettra en évidence quelque trait isolé de mœurs et de caractère; trait stérile et mort, retranché qu'il est de la racine qui lui transmettrait la vie; trait qui en perdant son entourage et son encadrement, a perdu son sens et son expression.

Et toutefois, quoique ces particularités ne doivent l'honneur qu'on leur fait de les citer qu'à ce qu'elles paraissent offrir d'extraordinaire, et qu'elles soient en général mal comprises, elles peuvent plus facilement mettre sur les traces de la vérité, que tous ces traités systématiques conçus dans un but politique déterminé, dont l'objet et la tendance sont de diviser artificiellement et de faire sauter en éclats l'admirable système que présentait chez les anciens peuples allemands la plénitude de cette vie chrétienne.

Sans doute, dans cette première période, tout ce qu'on fit de mieux pour la fondation, l'organisation et le développement ultérieur de l'état chrétien; tout ce qu'on tenta de plus excellent pour l'établissement d'une politique chrétienne;

les principes et les idées, les paroles et les actions, ne furent vraiment qu'un généreux effort, qu'un bon vouloir, qu'une première pensée, en un mot que quelques pas faits vers le but divin. Tous ces nobles traits ne peuvent donc être présentés que comme des particularités historiques; on doit leur laisser leur caractère d'individualité, sans se presser de les arranger prématurément en un système procédant d'un principe fixe de droit, et assujetti à une forme minutieusement régulière; dans un état chrétien, le sentiment et la tendance intérieure, ce qui est personnel enfin, étant et demeurant toujours la chose principale et essentielle.

Si cependant je me hasardais à sortir un peu des bornes d'une exposition qui ne se propose que les traits essentiels et fondamentaux de la marche historique de l'humanité; pour tracer le tableau de cette époque, et pour caractériser l'état d'alors et l'esprit qui l'animait, j'aimerais mieux recourir aux biographies, et consulter les vies des souverains vraiment grands et justement célèbres, des rois et empereurs pieux et chrétiens, des héros et chevaliers renommés; d'un Charlemagne, qui mérite bien d'être en tête de cette liste, du pieux Alfred, non moins grand dans une plus petite sphère, de ces premiers princes et monarques allemands d'origine saxonne, dont la piété franche, dont le caractère noble et droit

marquent la première période heureuse de notre histoire ; l'âge d'or du sentiment chrétien et de la solide foi, qui du cœur passèrent jusque dans la vie extérieure.

C'est donc en peignant ces beaux caractères chez lesquels une vaste intelligence de la vie pratique, une habileté politique, naturelle, et conforme à l'esprit du christianisme, s'allient merveilleusement avec le vouloir grand et pur d'une âme forte et héroïque, que je pourrais rendre sensible et palpable ce qui constitue proprement un état chrétien, mieux qu'en me jetant dans les débats ordinaires sur les rapports réciproques et les points litigieux entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, mieux qu'en entamant la discussion des divers incidents remarquables, des moments décisifs, dans l'histoire ; soit de la souveraineté et de ses droits, soit de la formation des états, des parlements, et des corporations ; quelque intérêt que puissent offrir, quelque utilité que puissent avoir de semblables recherches, dans chaque histoire nationale.

Et ici même, dans ces histoires spéciales, s'il est quelque institution excellente, profonde et glorieuse, les héros chrétiens que je citais plus haut, ont su y attacher leurs noms. Il est bien peu de pays en Europe dont l'histoire n'offrît quelque roi qui, grand homme en même temps que saint, posa les fondements solides de

sa civilisation ; de sa culture morale, ou bien encore de sa constitution politique, comme saint Etienne en Hongrie ; ou qui, dans un temps de désordre, rappela la justice et la droiture, et arrêta pour quelque temps les progrès de la corruption, comme saint Louis en France.

Mais sans citer ces noms consacrés par la religion, combien d'autres personnages pieux, chevaleresques, aimant la justice, tels que Rodolphe de Hasbourg, méritent des louanges et des honneurs pour avoir rétabli de leur temps l'ordre moral et l'esprit religieux dans l'état et dans la vie ! Oui, mieux que par une définition ingénieuse, je caractériserais la nature d'un gouvernement chrétien, en donnant un recueil de vies particulières, en faisant pour ainsi dire mouvoir et agir ces hommes, ces monarques dont les actes, dont les règnes tendaient à réaliser les principes et les sentiments du christianisme ; d'autant mieux, qu'avec ces beaux caractères, on distingue bien encore au moyen-âge des moments entiers, trop courts, il est vrai, qui, pendant une ou plusieurs générations ; jettent un vif éclat sur la chrétienté.

Mais là même, je ne puis voir qu'un fait isolé, qu'une individualité historique. Il y a plus, ces institutions sociales d'une plus haute et plus vaste portée, qui trahissent aisément par elles-mêmes leur origine chrétienne, et qu'on ne

trouve alors que dans des contrées chrétiennes ; la grande paix de Dieu destinée à contenir dans de certaines limites la fureur du duel, produit naturel de l'esprit belliqueux ; les ordres religieux et militaires de Saint-Jean et des Templiers, dévoués à défendre, les armes à la main, la cause de Dieu, au moyen desquels on donna, à l'époque des croisades, une direction plus élevée, on ouvrit une plus noble carrière à ce même esprit guerrier et chevaleresque ; d'aussi salutaires institutions ne sont elles-mêmes que des particularités, et ne doivent être comprises et offertes que comme des résultats de toutes les circonstances, propres à satisfaire exclusivement toutes les tendances et tous les besoins du temps.

Aussi ces institutions qui souvent surgirent tout-à-coup et sans des causes extérieurement apparentes, comme suscitées par une impulsion supérieure, ont-elles fréquemment disparu aussi vite ; de sorte que leur haut sens, leur véritable esprit ne se manifeste que comme un éclair fugitif, pendant la courte durée de leur printemps et de leur floraison. Bientôt après elles dégénèrent, ou même prirent un caractère différent et opposé ; précisément parce que ce qu'il y a de meilleur et de plus noble dans l'homme, le sentiment, le sens du divin, fleur excessivement délicate, est aussi le plus aisément flétri, le plus vite éteint, ou que, s'il conserve extérieurement

sa force, quoique intérieurement changé et corrompu, il passe à l'ennemi, et se met en hostilité avec le bon, le céleste principe.

On ne doit donc pas oublier non plus ces princes d'un génie vaste, d'une volonté ferme, qui exercèrent sur le monde et sur leur époque une influence puissante, mais vicieuse dans sa direction, et funeste dans ses effets : entre ceux-là, après Barberousse, il faut citer peut-être comme le plus remarquable l'empereur Frédéric II, cet ami secret des Sarrasins : ils furent les premiers auteurs de la grande scission qui éclata enfin dans la lutte terrible des Guelfes et des Gibelins, et fendit en deux la chrétienté. Alors la discorde, devenue comme une autre loi de l'univers, régnant sur le monde avec l'autorité d'une puissance distincte et indépendante, quoique secondaire, poursuivit à part, à travers les peuples et les âges, sa course irrésistible, amassant une immense confusion au milieu de laquelle toute individualité, toute influence personnelle, se perd, ou est au moins refoulée dans l'ombre.

J'essaierai de retracer en peu de mots, et d'après l'histoire, la marche générale de cette période du développement de l'humanité européenne, et de spécifier en même temps la nature et la forme de l'état chrétien ; depuis le moment où le grand Charles en posa les fondements solides dans la vie et le gouvernement,

jusqu'au temps où la discorde anti-chrétienne altéra sans remède l'un et l'autre, et finit par tout envahir. Et cependant je n'oublierai pas de donner, comme dans un tableau synoptique, la description de tout l'occident chrétien, tel qu'il demeura, la base des développements ultérieurs, et resta jusqu'à nos jours, le grand théâtre sur lequel s'agitent les questions qui concernent le monde et l'humanité entière.

Lorsqu'on blâme, avec une apparence de justice, à cause de ses résultats postérieurs, le partage de l'empire carlovingien, ou bien aussi des autres pays et états de l'Allemagne, on oublie que dans les idées des anciens Allemands, un royaume n'étant pas considéré autrement que toute autre grande propriété allodiale, que tout autre héritage d'une famille princière, devait être soumis aux mêmes lois et aux mêmes coutumes; aussi cet usage existait-il de temps immémorial chez tout chef d'origine allemande.

C'est ainsi que nous voyons le peuple goth, divisé en deux royaumes; et de même que, dans leur propre patrie, c'est-à-dire au nord et sur le littoral de l'Allemagne, les Saxons probablement n'ont jamais été réunis sous un seul chef; ainsi dans l'Angleterre, qu'ils conquièrent et repeuplèrent, ils établirent sept duchés ou petits royaumes contigus, mais tellement distincts, que le hasard seul en diminuait le

nombre, par la fusion de plusieurs en un, et qu'ils ne furent jamais que transitoirement réunis en une seule puissance.

On exige des hommes et de l'esprit de ces temps une chose toute moderne, qui ne peut leur convenir, ni leur être appliquée: c'est parce qu'on se laisse préoccuper des idées actuellement en vogue; sur les frontières naturelles et imprescriptibles de tel ou tel pays; sur l'étoile qui prédestine telle nation à l'unité politique; ou sur l'unité nationale nécessaire à toute réunion d'hommes, et à tout état. Mais moi, au contraire, je ne vois que des préjugés dans tous ces prétendus axiomes d'une évidence mathématique, sur lesquels on édifie l'idéal d'un état, qu'on entoure ensuite d'une majesté inviolable, qu'on révère, qu'on divinise même en certains cas, et auquel on voudrait tout soumettre et tout sacrifier.

Dans la simplicité de ces bons vieux temps, un gouvernement doux et paternel, indigène, héréditaire, d'une administration prochaine et peu étendue, paraissait offrir des avantages si grands et si difficiles à remplacer, que jamais sans doute ils n'auraient altéré cette forme pacifique, à laquelle ils étaient habitués, et renoncé au bonheur qu'elle leur assurait, s'ils n'avaient cru entendre l'appel d'un devoir supérieur, qui leur commandait de sacrifier une partie de leur

bien-être national, et de se charger d'une portion d'un lourd fardeau, en entrant dans la confédération d'un empire chrétien qui, selon l'ordre temporel de la Providence, servit d'égide à l'Église, et de tuteur à tous les peuples, ses communs enfants; d'autant plus que, lorsqu'ils se proposaient la gloire, c'était une gloire purement chevaleresque, partant personnelle; et que l'idole de nos jours; la vanité nationale, suivant les idées modernes, leur était encore étrangère et totalement inconnue. Leur organisation politique ne conviendrait plus à nos temps, puisqu'elle cessa même d'être adaptée aux temps qui bientôt survinrent. Mais il serait à désirer qu'on se fit une règle de prendre et de juger chaque époque, d'après les idées qui lui étaient propres; car c'est le seul moyen de la comprendre et de l'apprécier avec exactitude.

Que malgré le partage du pouvoir et la division du pays, une unité extérieure soit possible et praticable, pourvu qu'ensemble on poursuive un but commun, et tant que ceux aux mains desquels se trouve le pouvoir restent intérieurement unis par un sentiment de fraternité et de concorde chrétienne, par un lien supérieur qui concentre tous les efforts, c'est ce qui résulte de tant d'heureux et glorieux exemples, offerts dans les premiers temps du moyen-âge, et par l'histoire de l'Allemagne en particulier.

Si malgré tout, l'on voulait ériger en loi fondamentale et historiquement universelle, en axiome de théorie politique, que des peuples, que des pays distincts et séparés ne peuvent jamais s'unir dans un but unique et noble, que cette unité fondée sur la justice et la charité chrétienne n'est qu'une utopie impossible à réaliser; comme, d'un autre côté; la division d'après les limites naturelles, la seule qu'on regarde comme parfaite et juste, n'est qu'un problème insoluble, et qui déjoue à chaque instant nos calculs, comme la quadrature du cercle, chacun fixant et désignant ces prétendues frontières éternelles d'après ses vues politiques individuelles, ou ses préjugés nationaux, il ne resterait contre les malheurs de la désunion et les dangers des partages, d'asile et de refuge que dans les bras d'une monarchie universelle et du despotisme militaire; forme de gouvernement qui, malgré les essais réitérés qu'on en a faits, ne s'est pas plus justifiée et recommandée par ses effets et ses résultats, que cette ancienne coutume de partager les royaumes héréditaires, usitée au moyen-âge en Allemagne. En effet, là aussi on s'aperçut bientôt des inconvénients du partage, aliment continuel de discorde entre des frères, entre des co-héritiers, qui s'enviaient et se disputaient leurs lots respectifs; surtout à mesure que les royaumes devenaient plus vastes.

Dans la première distribution en trois parts du grand empire carlovingien, que Charlemagne avait eue en vue, mais qui ne fut effectuée que par son faible successeur, il est particulièrement à remarquer que l'héritage assigné à l'aîné des frères, à Lothaire qu'attendait l'empire et la suzeraineté, comprenait, outre Rome et l'Italie, tout le pays qui se développe le long du Rhin, depuis la Suisse jusqu'à la mer, entre la France et l'intérieur de l'Allemagne : contrée où les Romains avaient autrefois établi le plus de colonies devenues des villes florissantes, et dont la culture et la civilisation étaient bien plus avancées que celles des deux autres pays qu'elle avait à droite et à gauche.

Guidé par la même sage prévoyance, Charles avait aussi établi sa résidence à Aix-la-Chapelle, dans cet heureux bassin du Rhin, qui était alors la vraie patrie de la civilisation. Cependant cette disposition n'eut pas de durée, grâce aux dissensions fraternelles, et aux autres querelles de famille et de factions, qui s'élevèrent; son seul résultat fut que, malgré les partages et changements postérieurs de dynasties, la partie de cet état qui s'étendait vers la France a continué, depuis lors jusqu'aux temps modernes, à former sous le nom de Lorraine (Lotharingia) un duché particulier, un état indépendant; mais la prééminence des pays qui avoisinent le Rhin, sous

le rapport de la civilisation allemande et comme siège du vieil empire, a subsisté long-temps encore, sans doute avec quelques changements apportés à la forme extérieure.

Après Charlemagne, aucun monarque de cette époque ancienne et obscure, pendant laquelle le christianisme commençait à s'épanouir dans le nord et parmi les peuples allemands; ne brilla avec autant d'éclat entre ses contemporains, que le pieux Alfred, roi de Wess-sex en Angleterre; mais au surplus cet éloge n'appartient pas à lui seul, il revient à l'Angleterre en général, qui, pendant cette période chrétienne de l'histoire moderne, se distinguait glorieusement de tous les autres pays; non-seulement par la religion et la pureté des mœurs, mais encore par la science et la civilisation.

C'est le grand pape Grégoire, comme nous l'avons dit plus haut, qui avait posé dans ce pays les premiers fondements du christianisme et de la culture intellectuelle, en y envoyant comme missionnaires quarante prêtres, dont le zèle fut si actif et l'influence si grande, que dans le siècle suivant les hommes les plus distingués non-seulement de cette île, mais encore des autres pays, sortirent de cette première école chrétienne de l'Angleterre: on connaît par exemple l'évêque Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, et Alcuin, ce savant ami, ce confident du grand

Charles. Du temps d'Alfred, vivait en Angleterre, avec plusieurs autres écrivains latins, rejetons de cette école florissante, le grand Eri-gène, philosophe chrétien, qui, bien supérieur à son siècle, malgré les erreurs spéculatives dont il n'est pas tout-à-fait exempt, fut un penseur original et remarquable, et qui, pendant plusieurs siècles, n'a pas été égalé ou du moins surpassé; cet Alfred, protecteur des lettres latines, en même temps que poète et auteur dans la langue saxonne, sa langue maternelle; cet Alfred qui rétablissait avec le génie d'un législateur éclairé, et dans un esprit d'ordre et de paix, les anciennes immunités et prérogatives, les institutions provinciales et municipales des Saxons, et devenait ainsi le vrai fondateur de la moderne constitution anglaise; ce même Alfred défendit avec bravoure et constance son pays contre les Danois; et il ne fallait pas moins que ce courage pieux, qui, sous le poids de la plus grande adversité, resta toujours calme et persévérant, pour sauver l'île de la liberté, de leur puissance impétueuse.

Les expéditions maritimes des Normands, qui ravageaient toutes les côtes jusqu'en Sicile et et au-delà; l'irruption des Magyares en Europe, où ils prirent le nom de Hongrois, sont, au neuvième siècle, la clôture et comme le dernier écho de la grande migration des peuples: c'est

une raison pour que j'en fasse ici une courte mention.

Sous un chef hardi et puissant de la Norwège; Harald, à la belle chevelure, le nord pour la dernière fois se mit en marche, et prit son chemin par mer; et cette expédition maritime; qu'on ne peut vraiment regarder comme une croisière de pirates ou d'aventuriers, puisqu'elle se proposait une colonisation durable, et la fondation de nouveaux états, se répandit bientôt sur toutes les contrées et sur toutes les côtes de la mer du Nord et de la Méditerranée. En France on fut bien aise de rattacher au roi, par l'hommage-lige, et sous le nom de duché de Normandie, le pays qu'ils avaient conquis, et qui se trouva ainsi uni à la France, en attendant qu'on pût l'y incorporer.

Appelés par les Grecs contre les Arabes, à Naples et en Sicile, ils y fondèrent en leur nom un royaume qui devait subsister long-temps. Le principe d'une force vitale supérieure, et un ordre politique plus parfait, avaient avant ce temps-là pénétré en Danemark avec le christianisme. Pendant cette époque de la puissance normande, un roi danois, Canut-le-Grand, dominait en Angleterre; jusqu'à ce qu'enfin après une courte résistance, un normand, Guillaume-le-Conquérant, parti de France, y fonda une dynastie nouvelle; et sur le sol de l'an-

cienne constitution libre des Saxons, établit une aristocratie princière et nobiliaire.

Une commotion qui eut lieu dans l'Asie orientale parmi les Uzès et les Petchénèges, dirigea des flots de peuples vers l'occident, et poussa la nation des Magyares, de l'Asie leur pays natal, en Pannonie, où, d'après les relations des historiens de ces temps, les Avars, descendants des anciens Huns, subsistaient encore et vivaient sous le gouvernement de leur chakan. Une fois mis en branle et en mouvement, les Hongrois, encore païens, se précipitèrent au sud, vers la partie septentrionale de l'Italie; et après avoir fait une pointe en Grèce, jusque devant Thessalonique et dans les environs de Constantinople, ils se ruèrent en masses plus nombreuses sur l'occident, et pénétrant bien avant en Allemagne, ils remontèrent jusqu'en Saxe.

Là enfin, le noble roi Henri sut leur opposer une vigoureuse résistance, et permit ainsi à Othon-le-Grand d'arrêter leurs progrès en les battant sur les bords du Lech. Puis des mœurs plus douces et une meilleure législation commencèrent à s'introduire chez eux avec le christianisme, sous Geysa, père de saint Etienne, lequel acheva de consolider cette belle œuvre; par une solide union avec les Allemands. Dans le même temps la Pologne, recevant aussi du christianisme des mœurs et des lois, entra en com-

munication avec l'occident civilisé, et, sous le rapport politique, surtout avec l'Allemagne.

Parmi les salutaires effets du christianisme, on distingue avec raison les développements magnifiques que la culture matérielle et intellectuelle reçut dans les vallées septentrionales de la Suède, sous les règnes d'Olaüs et de saint Erich, alors que le vieux temple d'Odin à Upsal fut renversé, et que la victoire définitive resta à la religion nouvelle. Pour finir par la nation russe, la plus vaste et la plus populeuse des nations slaves, dans cette vieille et profonde Sarmatie, dominée jadis par les Goths; une nouvelle dynastie fut fondée à Novogorod par les Warèges, au moment où la gloire des Normands brillait de son plus vif éclat. Soit à cause de cette circonstance, soit à cause de la précédente domination des Goths, les peuples voisins d'origine finnoise, donnaient à ce pays le nom de Gothie. Les Russes reçurent le christianisme des Byzantins, ce qui, outre la distance des lieux, contribua à les maintenir étrangers à l'occident catholique: puis les Mongols dans leurs incursions dévastatrices, désolèrent cruellement ces contrées, et les maintinrent sous leur joug oppressif; de sorte qu'elles ne sont devenues une grande puissance qu'au commencement de l'époque la plus moderne.

Ainsi se trouvait passablement arrondi le cer-

cle de l'occident chrétien, avec tous les états qu'il comprenait. En négligeant quelques distinctions nationales peu importantes ou quelques subdivisions, en ne tenant pas compte des fréquents partages des royaumes, des modifications qu'apportaient aux limites des états les changements de dynasties, ou simultanées ou successives; en ne considérant en un mot que l'ensemble, tel qu'il était et demeura en général et en substance, l'occident chrétien présentait au fond dix états ou peuples principaux.

L'Allemagne et l'Italie, comme sièges de l'empire chrétien et du chef de l'Eglise, forment le centre de ce grand corps. La France et l'Angleterre sont ensuite ses membres les plus actifs et les plus influents; tandis que l'Espagne est surtout, et presque exclusivement, occupée de sa lutte particulière contre les Maures. Si vous comptez ensuite les pays scandinaves qui ont encore quelque rapport avec l'Allemagne; la Pologne et la Hongrie, fréquemment en contact avec l'empire, depuis leur accession au christianisme; enfin les deux points extrêmes, les deux derniers rameaux de cet arbre, dans le nord et l'est de l'Europe, savoir, l'empire byzantin et l'empire moscovite, entre lesquels la religion établit une sorte d'affinité, vous aurez géographiquement et historiquement le cercle entier de la chrétienté d'alors.

Après la chute de la maison carlovingienne, l'empire reprit une nouvelle force par l'élection du généreux Conrad, duc de Franconie. Ce prince pieux et chevaleresque, sage et vaillant, avait à lutter contre beaucoup d'obstacles; et il ne fut pas toujours secondé par la fortune. Mais il termina sa royale carrière par une action qui le place au-dessus de beaucoup de conquérants et d'illustres monarques, et qui eut pour l'avenir des résultats plus avantageux que maint règne brillant. Dans cet acte, le plus précieux joyau de la couronne de gloire de ces temps, resplendit d'une manière si frappante la nature propre et intime du sentiment et de l'esprit chrétiens, dans son rapport avec la souveraineté et la grandeur terrestre, qu'il m'est bien permis d'en faire ici une légère mention. Sentant sa fin approcher, et convaincu que, des quatre nations principales qui se partageaient alors l'Allemagne, la nation saxonne étant la plus grande et la plus puissante, pouvait seule, dans ces temps de dangers, continuer avec succès la lutte au profit de l'ensemble, ce monarque généreux commanda à son frère de porter la sainte lance, le glaive béni des anciens rois, et tous les autres insignes de l'empire, à un prince qui jusqu'alors avait été le rival de sa maison, à Henri, duc de Saxe, chez lequel la fortune était réunie au plus noble caractère.

En le désignant pour le successeur de son choix, dans le dessein de mettre une puissance forte et pacifique à même de protéger l'ordre divin dans la chrétienté, il sacrifia tout à la fois la grandeur de sa maison, et la vanité nationale. Mais ce sentiment qui n'hésite pas à faire avec sagesse et réflexion l'héroïque sacrifice de toute ambition personnelle aux éternelles exigences de l'ordre temporel de la Providence et aux besoins reconnus de l'époque, est précisément celui sur qui repose l'état chrétien, celui qui rend un état chrétien puisqu'il en constitue l'essence. Par cet acte, Conrad est devenu le second fondateur, après Charlemagne, le conservateur de l'empire d'occident ; il a pareillement posé les vrais fondements de la nation allemande, puisque sans la résolution de cette grande ame, son morcellement et sa dissolution eussent été à peu près inévitables.

L'évènement justifia son choix. Le nouveau roi, Henri, victorieux partout, mit ses plus grands soins à bâtir un grand nombre de villes, à rétablir la paix et la justice, à maintenir l'ordre et les mœurs chrétiennes, et facilita à son fils, encore plus grand que lui, le rétablissement de l'empire chrétien en Italie, où toutes les voix l'appelaient de la manière la plus pressante. Ce premier âge des rois saxons fut en général pour l'Allemagne l'heureuse époque de sa plus grande

puissance et de sa force la mieux réglée ; au sein de la tranquillité intérieure et d'une prospérité florissante, les progrès de la culture intellectuelle s'annoncèrent aussi par une multitude d'ouvrages excellents de l'école latine, qui vit bientôt après des essais de développement tentés dans la langue nationale.

Tout aussi peu historiquement fondées, et bien plus absurdes encore que les reproches faits aux Carlovingiens et en général à ces vieux temps, à l'occasion des partages impolitiques de l'empire, sont ces plaintes que ne cessent de répéter les historiens modernes, au sujet de ces expéditions armées que les rois et empereurs allemands dirigeaient si souvent vers l'Italie et vers Rome, et du malheureux hasard qui attachait à la nation allemande la dignité d'empereur de la chrétienté. Aveuglé par l'esprit de parti, on n'entre pas dans l'idée de cette dignité, on ne voit pas que les temps demandaient impérieusement une souveraineté universelle, protectrice, qui servît de rempart à tout l'occident chrétien, et contre l'anarchie intestine, et contre les attaques des peuples infidèles, deux ennemis qui menaçaient ensemble d'éteindre les lumières du christianisme dans une nouvelle barbarie générale.

En jugeant ces vieux temps avec nos idées modernes, on ne peut pas apprécier ni même

concevoir ce sentiment chrétiennement sublime, ce sentiment héroïque qui dévouait nommément une nation, à cause de sa force intérieure et de sa position topographique, à la fonction pénible de servir de soutien et d'appui à l'édifice, et de le protéger envers et contre tous. Et cette mission, qu'imposait d'ailleurs l'opinion générale, cette mission qui exigeait une sollicitude exclusive, la nation ne pouvait la remplir qu'aux dépens de sa tranquillité et de son propre bien-être.

Sans un pareil centre qui tenait solidement réunies toutes les parties de ce grand corps, l'Europe chrétienne, incapable de résister au premier choc violent, aurait été renversée par l'inondation impétueuse des peuples mahométans et mongols; elle se serait dissoute en une foule de petits états, et abîmée pour toujours en une anarchie irréparable; au lieu que par ce moyen, quelque grand que devînt le désordre et la confusion, quelque développement que prît la fureur des discordes intestines, on avait toujours une digue et une barrière à leur opposer. De même que le vœu que prononçait le chevalier ennoblissait son état, et donnait à ses armes une sorte de consécration religieuse, ainsi la haute magistrature de l'empereur était en partie spirituelle; l'empereur était considéré comme un serviteur de Dieu, qui, après avoir reçu son ser-

ment, l'avait investi du glaive suprême de la justice générale. Aussi voyons-nous que c'était la sublime idée de ce devoir; bien plus que des pensées et des projets d'une ambition égoïste, ou d'une vaine gloire, qui animait et remplissait la vie des plus actifs et des plus puissants d'entre les premiers empereurs.

Cette sollicitude commune pour la chrétienté établissait un lien fort étroit entre les droits et les devoirs du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, et plaçait les deux chefs de l'occident en une dépendance réciproque. Lorsque le puissant empereur, Othon-le-Grand, appelé en Italie par le vœu général, eut reconnu de ses propres yeux l'état des choses, et la dépravation qui régnait à Rome, où parmi les factions des barons qui entouraient le Saint-Siège, une des familles puissantes employait les intrigues pour se maintenir sur le trône pontifical, et disposait de la tiare comme d'un droit d'héritage; il usa de son autorité impériale pour casser l'élection, et pour élire un pontife plus digne à la place de celui qui ne s'était élevé que par cette voie illégitime; et que la voix publique du monde entier avait depuis long-temps condamné.

Comme toute la chrétienté se dirigeait encore d'après les mêmes principes, on ne s'abusait point sur la bonté ou sur la malice d'une action; un sentiment infailible en pénétrait la vraie si-

gnification, et la tendance essentielle : aussi tout se décidait et se terminait promptement, sans difficulté, et sans un égard trop craintif et trop scrupuleux pour la forme. Mais l'unité de sentiment est-elle détruite ; et par suite le sentiment a-t-il cessé d'être le principe dirigeant de la vie publique, dans l'état et dans l'histoire ; le jugement politique s'attache presque exclusivement à la forme extérieure, au point de droit, à ce qu'il peut avoir de litigieux ou d'inviolable. Alors, comme dans chaque fait historique, on ne voit plus au fond qu'un précédent, qui peut produire des effets utiles, ou avoir des suites fâcheuses, on a entièrement perdu l'habitude de juger une grande action, seulement comme telle, et d'après le sentiment qui l'a produite ; on n'y pense même pas.

Mais alors le monde et le siècle entier applaudirent unanimement à cet acte de justice de l'empereur Othon. D'un autre côté, lorsque le clergé de Rome, dans le premier mouvement de sa reconnaissance et de son admiration pour le prince qui l'avait sauvé du gouffre d'une insupportable anarchie, et des liens de cette famille indigne, priaît avec instance l'empereur de vouloir bien se charger pour l'avenir et pour toujours du choix d'un digne chef de l'Eglise ; il était dès lors facile de prévoir que l'excès d'une pareille prérogative, réellement in-

compatible avec l'indépendance de l'Eglise, pouvait et devait, si le pouvoir temporel en continuait l'exercice, amener un jour une forte réaction de la part du pouvoir spirituel. C'est ce qui arriva effectivement cent ans plus tard, alors que Grégoire VII, homme doué d'une grande énergie de caractère, vint réformer l'Eglise ; et rétablir son indépendance contre une foule d'usurpations illégitimes de la puissance temporelle.

Un empereur belliqueux, d'un esprit turbulent, mais dénué de caractère, sur lequel, d'après le jugement unanime de cette époque, pèsent de graves reproches, et qui s'est chargé de la responsabilité de fautes de toute espèce, ayant alors pris l'initiative des agressions, et s'étant avisé d'attaquer et de déposer le pape ; celui-ci à son tour lança contre son ennemi les foudres de l'Eglise ; et non-seulement cette condamnation sympathisait avec l'opinion publique, déchaînée contre le règne désastreux du chef temporel, elle était aussi conforme à l'idée qu'on avait alors du droit, et selon laquelle l'empereur indubitablement pouvait être appelé à rendre compte de ses actions. C'est pourquoi Henri IV lui-même trouva plus prudent de se faire absoudre de l'excommunication, par une soumission apparente, que de la combattre par la force ; ce qui ne l'empêcha pas de continuer ensuite ses hostilités contre le pape ; dont le mal-

heur et la persécution ne purent faire fléchir le courage.

Quant au caractère personnel de ce pape, on a bien reconnu depuis qu'il était entièrement pur de vues basses et d'égoïsme; que la force et la sévérité qu'il déploya n'étaient inspirées que par le zèle ardent qui le portait à réformer l'Eglise et le monde: justice enfin a été rendue à ses grandes qualités; et chose remarquable, c'est principalement et avant tout, grâce à des écrivains protestants de l'Allemagne; que le nom de Grégoire VII a cessé d'être considéré comme mot de ralliement, et comme la plus simple expression d'un des partis qui agitaient une époque à laquelle nous sommes si étrangers. Arrêtons-nous cependant encore un peu sur la chose elle-même, et sur l'idée qu'on s'en faisait alors.

Dans les temps modernes, on regarde comme un principe immuable, comme l'axiome fondamental de la théorie politique, que la personne du souverain n'est en rien responsable; et conséquemment on éprouve une violente indignation quand on voit dans le moyen-âge traiter de cette manière un prince si plein de vices, et si oublieux de sa propre dignité. Qui se permettrait d'élever des doutes sur la vérité du principe? Or s'il ne s'agissait que d'établir un parallèle entre les deux époques, on pourrait opposer à ces excommunications, lancées autrefois con-

tre les souverains, au grand scandale de tant d'historiens, les assassinats et les exécutions publiques des têtes couronnées, qui souillent le cours des trois derniers siècles; assurément l'histoire du moyen-âge n'aurait rien à craindre d'une pareille épreuve.

Nous ne devrions donc pas être si pressés de décider en faveur des temps modernes, ni tant nous applaudir du haut degré de notre morale politique, et de la perfection des maximes et des principes qui régissent notre vie publique. Dans l'idée et le sentiment qu'on avait alors du pouvoir et du droit, un contrôle et une responsabilité réciproques existaient entre la puissance séculière et la puissance temporelle, et entre leurs deux chefs respectifs. Dans les constitutions les plus vantées des états de nos jours, on a cherché aussi à établir du mieux qu'on a pu un contrôle et une dépendance mutuelle; en donnant au souverain le droit de dissoudre et de clore les parlements, et d'opposer par son *veto* une digue aux décisions législatives; en autorisant à leur tour les parlements à paralyser le nerf du gouvernement, par le refus du vote de l'impôt et des subsides, et à tirer, non du prince qui ne compte plus pour rien, mais de ses ministres; un compte rigoureux, un jugement sévère; ce qui fait que le gouvernement chancelle du moment où l'opposition parvient à obtenir

une majorité absolue. Maintenant que cette forme de dépendance et de contrôle mutuel, introduite dans la théorie politique moderne, présente moins de dangers que celle du moyen-âge, il serait bien téméraire de le soutenir, et on serait bien en peine de le prouver.

Comme tout dans le moyen-âge et dans ses institutions, avait une couleur et un caractère religieux, il ne faut pas s'étonner que l'opposition entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir temporel ait été religieuse ; la dépendance réciproque de l'un et de l'autre chef suprême étant fondée sur la religion ainsi que le but et l'essence des deux dignités. Ce n'est qu'accidentellement, par les excès d'une malheureuse irritabilité, due à l'imperfection humaine, par des procédés absolus de part et d'autre, et non par la nature de la chose elle-même, par le vice de son principe et de son idée, que la scission devint plus tard si grande, si longue, et si souvent presque irrémédiable ; qu'il fut cependant facile de rétablir la paix entre les deux pouvoirs, à l'aide d'une sage et intelligente composition, à l'aide d'une condescendance mutuelle. On le voit dans l'arrangement pacifique des différends sur l'investiture, sous le successeur de Henri IV, accommodement qui aurait été durable, si le caractère dur et opiniâtre des empereurs Gibelins, et surtout de Barberousse, n'eût troublé cet accord ;

jusqu'à ce qu'enfin la lutte entre les Guelfes et les Gibelins, gagnant de plus en plus en violence, le schisme politique devint général, et la discorde apparut de nouveau dans l'histoire de ces temps, comme la souveraine du monde.

LEÇON XIV.

Idée fausse qu'on se fait du moyen-âge. — Trois époques bien distinctes dans le moyen-âge. — Ce qu'il y a de défectueux et de mauvais au moyen-âge est dû au caractère absolu du temps; ce qu'il a de beau, de regrettable, est dû au sentiment religieux dont il était pénétré. — Institutions caractéristiques et chrétiennes du moyen-âge; la *trêve religieuse et la paix de Dieu*; les croisades. — Le règne de Frédéric I^{er} est le point de revirement du bien au mal. — Lutte entre les Guelfes et les Gibelins. — Littérature du moyen-âge. — Trois époques. — Première époque, l'époque scolastico-romantique. — Poésie: Dante et Pétrarque. — Philosophie scolastique; est forte de rationalisme. — Deux sources de cette philosophie: le caractère absolu du temps, et le goût du mystérieux. — Jurisprudence. — Funeste introduction du droit romain dans les anciennes législations germaniques. — Irruption des Mongols. — Rodolphe de Habsbourg, fondateur d'une nouvelle dynastie impériale. — Philippe-le-Bel. — Séjour des papes à Avignon. — Grand schisme d'Occident. — Prise de Constantinople. — Deuxième époque dans la littérature du moyen-âge, littérature romano-antique, autre principe de dissolution.

Une simple ébauche du tableau historique du moyen-âge, faite à grands traits et d'une main large, une simple esquisse d'un sujet qui offre une richesse inépuisable, suffirait pour convaincre que de grands caractères qu'on ne retrouve en

aussi grand nombre dans presque aucune autre période de l'histoire, que des intérêts puissants; d'importants mobiles, que surtout de nobles sentiments et des idées élevées étaient alors en présence et luttaient entre eux; qu'ainsi dans cette prétendue anarchie du moyen-âge, partout on sent une plénitude de vie, on reconnaît des efforts sublimes, on découvre même à des traces nombreuses une force supérieure et divine.

D'un examen exact et attentif il ressort en même temps avec une évidence de plus en plus frappante, que tout ce qu'il y avait de bon et de grand dans l'état, non moins que dans l'église, provenait du christianisme et de la merveilleuse puissance de la religion, qui régnait généralement sur les cœurs. Ce que d'un autre côté nous regrettons d'y voir, ce qui se présente à nous comme imparfait, défectueux, ou même funeste, il ne faut pas l'attribuer à cette base morale qui en elle-même était excellemment vraie et parfaitement bonne; mais bien au caractère passionné des hommes, et; on serait tenté de le dire, du temps lui-même. Dans l'ardeur de la lutte, ce caractère devint nécessairement égoïste.

Il est vrai que telle n'était pas sa première tendance; il est vrai encore que cet égoïsme n'était pas un vil intérêt personnel, ou une ambition commune et vulgaire: l'égoïsme de ces temps consistait dans ce *vouloir* et ce *faire* ab-

solus qui, sous l'empire d'une idée, d'une détermination fixe, marchent en avant, se jettent d'un extrême à l'autre, provoquant et reproduisant sans cesse un excès par l'excès opposé. En certain cas la source de cette opiniâtreté aveugle était sans doute l'absence du discernement, de la prudence et du calme qui auraient dû accompagner cet enthousiasme héroïque, cette admirable énergie de la volonté, et cette force prodigieuse d'activité et de caractère. Mais pour cette époque, le véritable principe du mal, de l'opposition et des hostilités, il faut le chercher dans ce penchant inné à l'homme, ou qui est devenu pour lui une seconde nature, dans cet esprit de discorde qui se développa alors sous une forme d'autant plus terrible, qu'il vint se joindre à ces éminentes qualités que nous exalions tout à l'heure.

Cependant aussi il s'en faut beaucoup qu'on ne doive se représenter l'histoire entière du moyen-âge que comme un état d'anarchie continuelle; ce qu'on n'est que trop enclin à faire de nos jours, parce qu'on n'a égard qu'aux formes extérieures de la vie, à ces constitutions politiques, si différentes des nôtres qu'aujourd'hui elles sont presque inintelligibles. Il faut avant tout distinguer ici les époques. En effet la différence est bien sensible entre les temps postérieurs, et cette première et heureuse pé-

riode de solidité intérieure, pendant laquelle l'unité se maintint dans les sentiments religieux qui servaient de base à l'État et à l'Église.

Quelques dissensions isolées et particulières, contenues d'ailleurs dans de certaines bornes par les mœurs chevaleresques et par la loi de l'honneur, les luttes plus longues et plus souvent réitérées de quelque nation guerrière contre l'irruption des Barbares, ou contre des voisins turbulents et dangereux, n'autorisent pas encore à stigmatiser une époque du reproche d'anarchie universelle. Mais il est pour nous un motif bien pressant d'étudier dans l'histoire et d'apprécier parfaitement la puissance du sentiment considéré comme base d'un état, la solidité de cette base chrétienne qui fut en général celle des gouvernements dans les plus beaux jours du moyen-âge : c'est que, de notre temps, où le sentiment a cessé d'être le principe de la vie publique, et où la mobile opinion a pris sa place, on voudrait bien détruire l'empire de celle-ci, on sent vivement le besoin de rappeler la salutaire influence de celui-là; or, jusqu'ici du moins, on n'a pu réussir à rendre au sentiment son unité et sa solidité. Toutefois la mise en regard et le parallèle d'un siècle et d'un état fondé sur le sentiment, d'un état et d'un siècle qui n'a d'appui que l'opinion, ne laissent pas d'être utiles, et peuvent amener des résultats avantageux.

Si tout ce qu'il y avait de bon et de grand au moyen-âge ne s'y montre que par fragments, comme je l'ai déjà fait observer, si cette circonstance ne contribue pas peu à grossir l'apparence d'anarchie que présente l'ensemble de cette époque; la faute en est à tant de causes perturbatrices qui vinrent fondre sur elle, ou à la réaction décidément hostile dont elle fut assaillie. Mais cette puissance merveilleuse de restauration qui redressait sans cesse la chrétienté occidentale, qui la relevait avec de légères modifications de la ruine profonde où elle tombait momentanément et de l'horrible chaos où dans ces instants de transition s'abîmaient l'État et l'Église; cette puissance de résurrection ne peut être attribuée qu'à la solidité de la base religieuse sur laquelle reposait l'édifice des peuples chrétiens et de leur histoire, et qui traversa plusieurs siècles sans paraître aucunement ébranlée.

Le même phénomène s'est renouvelé, la même vertu s'est déployée d'une manière éternellement mémorable, à des époques subséquentes, et jusque de nos jours. Puisse cette force, qui se répare et renaît d'elle-même, mais qui toutefois s'affaiblit chaque jour, et s'éteint de plus en plus avec la succession des temps; puisse-t-elle ne pas finir par faire complètement défaut à l'homme et à la chrétienté!

Parmi les institutions caractéristiques et inti-

mement chrétiennes du moyen-âge, il faut particulièrement citer la *trêve religieuse* ou la *paix de Dieu*, qui au commencement du onzième siècle opposa une digue puissante à cette fureur incessamment croissante des guerres intestines et privées. Sans qu'on puisse dire avec précision comment et en quel lieu elle prit naissance, elle fut accueillie en plusieurs endroits comme une voix de conciliation partie d'en haut, comme une révélation immédiate, comme une douce loi de la volonté divine; elle fut proclamée partout à la fois; elle fut partout obéie avec une foi pieuse. Le son des cloches annonçait la trêve sacrée; et du mercredi au soir jusqu'au lundi matin, toute guerre était suspendue, toute hostilité devait cesser. Sans doute avec nos idées et nos opinions modernes, on peut demander pourquoi on ne défendait le désordre que pendant quatre jours seulement, pourquoi il n'était pas tout de suite interdit pendant les sept jours de la semaine, pourquoi au lieu de cette *paix* on ne portait pas des lois bonnes et sévères, en maintenant ensuite leur exécution avec discernement, activité et vigueur.

Mais en pensant et en parlant ainsi, on fait preuve d'une complète ignorance; car alors, comme maintenant, et comme toujours, les lois criminelles étaient impuissantes à atteindre beaucoup de luttes, de troubles et de guerres.

Or qui ne trouvera pas conforme à la prudence ; qui ne regardera pas déjà comme un grand avantage , en attendant une paix durable encore impossible à réaliser , d'établir toujours préalablement un armistice sûr et glorieux , et de ravir ainsi au principe hostile plus de la moitié de son influence funeste , et de la durée de son action ? et combien ne se serait-on pas estimé heureux depuis , en tant d'autres époques révolutionnaires plus récentes , alors que rien n'était respecté , que rien n'était épargné , que tout ce qui est sacré se voyait objet de haine et de persécution ; si on avait pu opposer au désordre général un semblable boulevard , une pareille paix sacrée , n'eût-elle donné que quelques jours de relâche.

Ce que nous devons donc surtout admirer , c'est la vertu de la religion et du sentiment religieux , grâce auquel , sans aucun concours de la force extérieure ou d'une autorité temporelle quelconque , un règlement si contraire à la passion dominante du siècle fut généralement accueilli avec foi et piété , puis constamment observé avec humilité et obéissance.

L'énergie du sentiment religieux porté jusqu'à l'enthousiasme fut également le vrai ressort , le principal mobile de la première croisade ; et l'éloquence ardente de Pierre l'hermite , les tableaux touchants qu'il traça de la terre sainte et de l'op-

pression sous laquelle gémissaient les saints lieux , y contribuèrent , dans le principe du moins , beaucoup plus que la prétendue politique des papes , qu'on nous représente comme visant dès lors à l'affaiblissement de la puissance des rois , et à l'établissement de la liberté constitutionnelle ; car ces effets , quoique historiquement vrais et incontestables en eux-mêmes , ne ressortirent que plus tard d'une manière sensible , ne furent nullement remarqués alors , et ne pouvaient par conséquent être calculés d'avance. Cette première croisade ayant coïncidé avec l'époque de la plus grande splendeur et du plus brillant éclat de la race normande , les héros normands et surtout ceux de France , y prirent une part très active.

On regardait alors peut-être avec raison , l'oppression des Sarrasins comme une guerre générale et perpétuelle contre la chrétienté ; c'est la même idée qui présida donc aussi à la lutte chevaleresque des chrétiens ; ils n'y virent qu'une résistance ; une guerre défensive contre les mécréants. A en juger par les évènements ultérieurs , Jérusalem et l'Egypte devaient politiquement et militairement être regardées par l'Europe comme les avant-postes de la chrétienté , dans cette lutte acharnée , dans cette guerre *humaine*. Après des actions héroïques , après des faits d'armes incroyables et vraiment merveilleux , la croix victorieuse fut plantée dans la cité sainte , vers

la fin du onzième siècle; et le pieux Godefroy-de-Bouillon, ce héros chrétien, fut proclamé roi de Jérusalem, titre qu'il déclina avec humilité, comme ne pouvant convenir qu'au divin fils de David. C'est dans les saints lieux mêmes que prirent naissance les deux premiers ordres de chevalerie religieuse : les chevaliers de Saint-Jean, qui, armés pour protéger les pèlerins, réunissaient à leurs attributions militaires le soin des malades ; et les Templiers, appelés ainsi, d'après l'ancien édifice de Salomon, et le souvenir des mystères mémorables qui étaient attachés à ce lieu. Des instituts chevaleresques de ce genre dans lesquels les qualités les plus opposées de la nature humaine se fondaient et s'unissaient ensemble, ne peuvent se juger sur le principe rationnel et mathématique d'une unité qui nivelle tout, d'une égalité universelle qui ne tient aucun compte du sentiment et de la personnalité ; mais la voix des siècles a décidé en faveur de ce merveilleux phénomène historique, et lui a conservé jusqu'à nos jours, au milieu de toutes les fluctuations de l'inconstante opinion, l'estime et la considération générale.

De même cinquante ans plus tard, ce fut encore la pieuse éloquence de S. Bernard, bien plus que des considérations politiques, qui enfantait la seconde croisade, et qui arma l'Europe entière contre les Sarrasins dont les nouveaux

progrès semblaient menacer la ville sainte. On évalue à plus de cinq cent mille le nombre des guerriers et des pèlerins armés qui, sous la conduite de l'empereur Conrad et du roi de France, inondèrent l'orient et la Judée. L'enthousiasme religieux et l'héroïsme chevaleresque, ame et mobile de ces expéditions, n'étaient pas toujours unis à toute la prudence, à toute la circonspection nécessaires ; toutes les précautions n'étaient pas prises par rapport à l'influence d'un climat étranger, aux besoins matériels d'une armée si nombreuse et à la connaissance des lieux ; et faute de cette instruction préalable et de cette prévoyance, plusieurs milliers d'hommes périrent dans cette seconde croisade ; comme il était arrivé dans la première, et comme il arrive presque toujours dans ces guerres qui exigent la mise en mouvement et le déplacement lointain de trop grandes masses.

C'était comme une nouvelle migration des peuples qui, dans une direction contraire à la première, refluaient de l'Europe sur l'Asie ; phénomène historique remarquable ! duquel on trouve cependant une explication suffisante dans le nombre même des croisés ; en considérant leur multitude comme une preuve de fait que l'Europe avait alors un excès de population, dont elle cherchait à se décharger à cette occasion et de cette manière. Et si, d'un côté cette nom-

breuse population pouvait contribuer et prêter matière aux troubles, aux désordres intérieurs ; d'un autre côté, elle témoigne aussi bien hautement que l'anarchie n'était pas d'une nature aussi destructive, aussi dépopulatrice qu'on serait quelquefois tenté de le croire d'après les tableaux qu'en tracent maints historiographes modernes.

C'est le règne de l'empereur Frédéric I^{er}, qu'on peut fixer dans l'histoire de l'Allemagne, comme le vrai point de revirement du bien au mal, comme le *point* central entre la première période du moyen-âge, où l'esprit chrétien prédominait, et cette dernière période plus avancée, où la discorde entre les Guelfes et les Gibelins ne laissa plus d'espoir de conciliation. D'odieuses hostilités contre le vieux peuple saxon avaient commencé dès le règne, funeste à tous égards, de l'empereur Henri IV, dont la mémoire est pour cela même chargée d'un tort si grave envers la nation allemande ; dès lors la jalousie des Est-Franks et de la dynastie impériale issue de ce duché, le premier, le plus grand des duchés nationaux. Barberousse consumma son anéantissement et coupa ainsi, avec une révoltante ingratitude, la racine de l'arbre qui avait le plus glorieusement et le plus puissamment ombragé l'Allemagne ; car c'est un fait que la plus heu-

reuse et la plus brillante époque de l'histoire allemande a été précisément celle des grands empereurs saxons. Ce même empereur gibelin détruisit avec une égale indifférence et avec une cruauté atroce et inouïe la ligue des villes lombardes, et avec elle le beau et jeune printemps de la civilisation italienne.

Les deux factions si universellement connues des Guelfes et des Gibelins sont les mêmes qui se représentent partout dans les autres périodes de l'histoire, et jusque de nos jours, sous d'autres noms, il est vrai, avec des formes extérieures différentes, et quelquefois dans une position relative opposée ; mais alors elles apparaissent sur le théâtre de l'histoire avec les grandes et gigantesques dimensions de ces caractères puissants et héroïques du moyen-âge. C'est toujours le parti de ceux qui courent après la liberté et les innovations ; le parti de ceux qui tiennent inébranlablement à la foi antique et au sentiment basé sur elle. Or l'esprit de liberté et d'innovation prend suivant la différence des âges tant de physionomies diverses, qu'il n'est pas impossible en soi qu'il s'introduise dans le monde à l'aide de la puissance impériale et de la force des armes ; et l'histoire atteste que plusieurs fois il a émané de sources semblables.

Tel fut en effet le caractère qu'il présenta au moyen-âge et avec lequel il domina si long-

temps, faillit tout envahir ; tandis que le sentiment de la légitimité qui tient aux anciennes croyances et aux vieux principes, animait l'opposition de l'Eglise contre les envahissements de la puissance séculière. Cependant Barberousse lui-même se réconcilia avec le pape ; et l'on vit encore une fois un accommodement pacifique entre le chef spirituel et le chef temporel, terminer la longue lutte qui les avait divisés. Puis dans une nouvelle croisade entreprise avec Richard-Cœur-de-Lion, et avec le roi de France ; dans le dessein d'envahir Jérusalem ravie aux chrétiens par Saladin, le puissant empereur, sans avoir pu réaliser son vœu, termina enfin son active carrière.

Le dernier empereur gibelin, Frédéric II, avait été élevé par un pape que distinguent entre tant d'autres, la noblesse de ses sentiments et les brillantes qualités de son esprit, par Innocent III, son tuteur, qui en cette qualité s'était chargé des soins de son éducation, et avait protégé son enfance ; et ce fut cependant sous son règne que la vieille querelle éclata de nouveau, plus violente et plus implacable que jamais. Dès lors, ni ce prince, ni sa race ne virent la fin de la discorde qui ne cessa que par la ruine de la maison des Hohenstaufen, la plus puissante de toutes les dynasties du moyen-âge. Toutefois il se maintint encore long-temps, ce nom de Gibelin, gravé

dans le monde en sanglants caractères ; et après que le nom même en fut effacé, l'Europe resta en proie à son esprit pendant plusieurs siècles.

Si les derniers empereurs et princes souabes, issus d'une branche de la même famille, Henri VI par exemple, et quelques autres, se montrèrent amis des lettres, de la poésie provençale et des lais d'amour allemands ; ce penchant n'adoucit pas leurs mœurs et ils n'en déployèrent pas moins tous un caractère de fer. Henri VI exerça des cruautés inouïes à Naples. Le sanguinaire Ezzelin, gouverneur de la Lombardie, au nom de Frédéric II, a laissé en Italie et dans le monde une si épouvantable mémoire, que son nom seul suffit pour caractériser cette époque, et exempte de toute autre citation. Conradin seul, le dernier de sa race, tomba, victime innocente, sacrifiée à la haine qu'on portait à ses ancêtres : il périt à Naples sur un échafaud, dressé par Charles d'Anjou, frère de saint Louis, qui s'était emparé de ce royaume, patrimoine légitime du jeune prince.

Dans la bulle d'excommunication lancée contre Frédéric II, le pape reprochait à cet empereur si spirituel, d'un génie si original, et d'une instruction si étendue pour son temps, une incrédulité secrète, une aversion et une inimitié décidées contre le christianisme ; mais l'opinion publique et géné-

rale faisait planer sur lui le même soupçon. Si sa croisade eut une fin plus heureuse que celle de son aïeul, il le dut à une paix qu'il sut habilement conclure avec le sultan d'Égypte ; par ce moyen il reconquit les saints lieux, et se mit lui-même sur la tête la couronne de Jérusalem. C'est encore lui qui le premier apporta en Europe la traduction arabe des ouvrages d'Aristote. Or comme la science et la philosophie du moyen-âge subirent un grand changement dans le courant de ce siècle ; comme la poésie et les arts reçurent aussi alors, chez les peuples de l'occident, un développement nouveau et plus actif, il ne sera sans doute pas déplacé d'offrir ici en peu de traits ce qui, sous ce rapport, appartient à la caractéristique générale de cette période de l'histoire.

Au temps de la chevalerie, et dans son histoire, c'est déjà toute une poésie que la réalité et la vie. Comment s'étonner que cette vie, toute d'imagination, se soit déployée avec une végétation luxuriante, comme un nouveau printemps de l'esprit poétique, dans des chants et des ballades, dans des contes et des récits chevaleresques entremêlés d'antiques traditions et de fables merveilleuses, en Allemagne et en France, en Angleterre et en Espagne, c'est-à-dire là où la chevalerie était l'élément dominant de la société, et où elle avait reçu le plus riche développement ? J'ai re-

connu qu'une philosophie de l'histoire qui ne s'occupe que de la marche progressive de l'humanité, de tout ce qu'il y a de grave et de sérieux dans son développement, en un mot de la caractéristique du monde en général, devait bien plus s'occuper de la condition morale du moyen-âge, de ses opinions, de ses croyances, de ses idées politiques, soit de celles qu'il puisa dans le sentiment religieux, soit de celles qui lui furent inspirées par l'esprit hostile d'opposition anti-chrétienne, que du côté esthétique de cette époque, qui peut bien inspirer à la sensibilité de l'artiste un certain amour, une sorte de prédilection pour la superficie et les contours de ce temps chevaleresque, pour le romantisme de sa vie, pour la nouvelle forme qu'elle a donnée à l'art moderne, mais qui n'atteint pas, ne résout pas, n'éclaire même pas les profonds, les vrais problèmes, les problèmes sociaux et humains de cette période mémorable.

Quant à cette direction romantique, qui fut bien incontestablement une force coagissante sur la vie, qui eut bien assurément une influence puissante sur beaucoup de phénomènes importants de cette époque, je me contenterai d'une seule observation générale, laquelle offre une explication psychologique, non moins applicable aux formes particulières, sous lesquelles se manifestent la conscience et l'esprit des nations et

des époques entières, qu'à la caractéristique des individus isolés.

De même que là où l'opinion est le principe dominant de la vie, il arrive toujours qu'elle se divise bientôt, qu'elle se morcelle, se confond, et se dissout en un chaos de doctrines rationnelles de toute espèce; et qu'alors les sectes et les partis opposés; engageant une lutte interminable; appelant à leur secours toutes les ressources de la rhétorique publique, remplissent de leur mille et un systèmes le temps, la vie et le monde, qui finissent par en être étourdis et absorbés; de même, là où c'est la religion qui fait le fond, l'essence, le germe vital de toutes les existences, où les affections et les pensées qui jaillissent de ce germe intérieur deviennent aussitôt mouvement et action; si le sentiment religieux se divise et s'isole, si, se détachant de son centre, il se porte vers un extrême quelconque, nous verrons certainement une direction correspondante de l'imagination prédominer dans les phénomènes historiques de la vie nationale et publique; c'est ce qui a eu lieu, sinon dès le commencement, au moins dans les périodes ultérieures du moyen-âge, principalement à partir des croisades qui font époque sous ce rapport, et pendant le cours de ces guerres lointaines.

Quelque nombreux caractères que ces expé-

ditions et autres évènements remarquables de ce genre portent de leur noble origine, c'est-à-dire du sentiment religieux primitif, il n'en est pas moins vrai que, prise en soi, et considérée comme une tendance excessive et partielle, la prédominance de l'imagination sur la vie réelle est toujours une conséquence de la division de la vraie force, un signe de dissolution dans l'harmonie intérieure, qui ne peut jamais s'établir solidement dans le monde et dans les rapports extérieurs, si elle n'a été préalablement établie et fixée dans la conscience.

Le grand vice du moyen-âge, celui du moins qui se montre le plus sensiblement dans sa dernière époque, et depuis les Gibelins, formulé d'une manière abstraite et dans sa généralité psychologique, se réfléchit sans aucun doute dans le caractère particulier de sa poésie, de ses arts et de ses sciences; et c'est sous ce point de vue, par rapport au signalement de l'ensemble, à l'élément spécifique et à l'esprit général du développement de l'humanité chrétienne dans cette période, que ce côté de l'histoire offre ici un grand intérêt, et prend une importance toute particulière. Or ce vice est précisément ce penchant, que j'ai déjà signalé, vers les extrêmes, cette disposition à l'absolu en tout, dans la forme du commandement, les décisions et les croyances, dans le vouloir et dans le savoir;

dans la pensée et dans tous les produits de l'imagination.

Le germe primordial de ce défaut, la prédisposition à ce mal se trouve déjà dans la source même des nations modernes, et surtout des cinq peuples à la formation desquels se mêlèrent beaucoup d'éléments romains, ou qui furent même un produit du mélange du vieux caractère national allemand, des mœurs et de la constitution germaniques, avec la civilisation et la langue latines : je parle des nations allemande, anglaise, française, italienne et espagnole.

Là donc où le caractère allemand, la force héroïque naturelle aux Germains furent mis en harmonie et fondus en une unité bien compacte par l'amour chrétien et le sentiment religieux, avec l'entente du monde, avec la raison pratique des Romains ; là surgirent, de cet heureux accord, ces grands et doux caractères, sur lesquels j'ai appelé l'attention, dans la première période de l'empire d'Allemagne et du moyen-âge en général.

Mais dès que la puissance religieuse eut fléchi, que le sentiment chrétien se fut affaibli, troublé et obscurci ; les deux éléments qui devaient ser-
 rer le lien de l'humanité se brisèrent, et l'on ne vit plus, d'un côté que la prudence romaine, comme assez souvent l'atteste plus tard l'histoire d'Italie et de France ; et de l'autre, chez les Ger-

mais surtout, que l'impétuosité guerrière, que l'orgueil chevaleresque, abandonné à lui-même, sans être tempéré par le principe supérieur. Ou bien, si cet instinct romain de domination si rigoureusement conséquent, cet esprit des affaires et du monde, se réunissaient à la force prodigieuse du nord, sans être balancés et adoucis par la sublimité du christianisme et par l'onction de la charité divine ; c'était alors la combinaison la plus funeste de toutes ; et elle fut offerte dans ces génies puissants, mais terribles, qui apparurent dans la lutte des Gibelins.

J'ai déjà suffisamment montré, relativement au but que je me propose, comment le penchant à l'absolu, ce gouffre qui abîme et engloutit tout amour et toute vie, poussait le monde politique d'alors d'un extrême à l'autre. Mais cette tendance absolue se produisit aussi dans l'art et la poésie, ainsi que dans la science du moyen-âge : ce qui est d'autant plus concevable que la science, la poésie et l'art ne reçurent leur plein développement que dans la période où cette funeste direction avait enfin triomphé.

Si d'une part, la poésie chevaleresque était, surtout au commencement, toute fantastique, si elle ne reçut que plus tard une forme plus belle, par la douce symétrie, par la mélodie suave de l'art romantique ; de son côté la science scolastique se perdait en une foule de vaines spécula-

tions, qui n'étaient pas même au fond métaphysiques, en une foule de subtilités logiques; de discussions purement verbales et vides de sens.

Dante, ce grand poète italien, ce modèle de classicisme, cet artiste profond, avec la manière étrange dont il a su réunir dans son ouvrage, dans son vaste édifice des *visions*, et mener de concert, à travers les trois régions du monde invisible, et cette imagination fantastique, cachet du temps, non-seulement dans la poésie chevaleresque, mais dans toutes les directions de l'esprit humain; et les maximes de l'atroce politique des Gibelins, au milieu desquelles perce tout naturellement la vénération pour l'antique Rome; et la science scolastique, avec son appareil de distinctions futiles; Dante n'a pas produit d'école proprement dite, il n'a pas proprement tracé de route à l'art moderne; mais il n'en offre pas moins un phénomène extraordinaire et merveilleux, éminemment caractéristique de l'esprit particulier à cette première époque scolastico-romantique de l'art et de la science européenne.

Des éléments de nature bien diverse sont rassemblés dans son ouvrage, et encore ils ne s'y présentent pas toujours isolés, ils n'ont pas chacun leur terrain propre; mais souvent, dans un contact singulier, ils semblent faire un

échange réciproque de sphères et de rôles. Ainsi, non-seulement le fond et le sujet de ses tendres chants, de ses apophtegmes érotiques sont une vraie scolastique de l'amour, exposée et traitée à dessein, suivant les règles de l'école, mais encore jusque dans l'expression et la rime, l'imagination s'est fait un aimable jeu des antithèses logiques, des formes du syllogisme, et de toutes les arguties de la dialectique. La même bizarrerie, chose étrange, plaît encore au sentiment dans Pétrarque, qui fut à la fois un des premiers restaurateurs de l'ancienne littérature, et un des premiers fondateurs de la culture moderne.

Cette imagination créatrice se déploie peut-être, avec plus de richesse encore que dans la poésie, dans cette merveilleuse architecture du moyen-âge, dont les magnifiques monuments sont semés partout, en Allemagne, en Angleterre, dans une partie de la France, dans le nord de l'Italie et à Venise. Le style des églises de Byzance forma la base primitive de cette architecture gothique, qui du reste put aussi emprunter par-ci par-là quelque chose aux édifices fantastiques des Arabes. Mais c'est l'esprit du moyen-âge allemand qui se prononce le plus distinctement dans ses ornements ingénieux et dans sa féconde originalité. C'est aussi à cette époque, mais plus tard que l'architecture, qu'en Italie et en Allemagne la peinture commença à se

développer. Elle était dans sa plus belle phase au quinzième siècle ; alors que, essentiellement chrétien, cet art était presque exclusivement consacré à des sujets religieux que commandait l'Église ou la piété des particuliers. Elle conserva ce caractère profondément significatif et cette éminente perfection jusqu'à Raphaël. Alors sa tendance, anciennement religieuse et chrétienne, fut remplacée par l'enthousiasme pour l'antiquité païenne, qui, dans cette époque de la culture intellectuelle et artistique de l'Europe, devint le caractère dominant non-seulement de la peinture, mais encore de la littérature et de la science. Que tout ceci ait été dit, non à cause de l'art lui-même, qui, s'il était notre objet spécial, mériterait un examen et une exposition plus spéciale et plus détaillée, mais dans le seul but de compléter le tableau général ou j'inscris chaque époque et chaque degré de la marche progressive qu'a suivie dans son développement la civilisation moderne.

L'empereur gibelin qui apporta de l'orient Aristote traduit ou travesti en arabe ; puis passé de cette langue en latin, et rendu ainsi souvent inintelligible, ne fit pas à l'Europe un riche, un précieux cadeau. Les philosophes chrétiens de la première période du moyen-âge, Scot Erigène, contemporain d'Alfred, l'estimable théologien Anselme, dans cette Angleterre qui con-

servait toujours un rang fort éminent dans les lettres latines et dans la civilisation chrétienne, puis un peu plus tard, en France, Abailard, et ce saint Bernard, dans la douce éloquence duquel respire avec tant de grâces, une plénitude de piété, un mysticisme de sentiment profond ; sont pour les idées et le fond, pour le style et l'exposition, en un mot comme penseurs et comme écrivains, incomparablement plus clairs et plus positifs que les scolastiques de l'âge suivant : ils se montrent encore presque entièrement étrangers à cette folle profusion de puérités logiques et de subtilités métaphysiques insubstantielles.

La physique était encore trop insignifiante et trop pauvre pour former une science distincte, ou même une branche distincte de la science, raison de plus pour que, selon qu'il était d'ailleurs tout naturel alors, la philosophie demeurât étroitement liée à la religion et à la théologie. Mais aussi, sans tenir même compte des circonstances particulières de l'époque, il est en soi et par soi évident, il est évident partout et toujours, que la philosophie chrétienne ne pouvait reposer que sur une base religieuse ; elle est incompatible avec une doctrine qui érige la nature en principe suprême, qui contient ainsi les germes de la divinisation de la nature, renouvelée des païens sous une forme scientifique.

D'un autre côté elle ne saurait pas davantage émaner du principe du *moi* absolu, ou de la raison individuelle, qui de son propre fonds prétend être productive, en se concentrant en elle-même, au lieu de s'abandonner avec confiance à Dieu et à sa révélation.

Or, sous l'un et l'autre rapport, eût-il été lu dans sa propre langue, et parfaitement compris, Aristote n'était qu'un guide fort peu sûr et très propre à égarer, aussi bien dans la philosophie de la nature, que dans les questions et les objets d'une haute métaphysique. Les meilleurs, les plus utiles des écrits du philosophe grec, à savoir ses ouvrages politiques et moraux; ne pouvaient même pas être compris par ses admirateurs scolastiques : en effet, se liant en général aux mœurs et à l'histoire politique des Grecs, ils ne deviennent intelligibles que par l'étude approfondie des sources originelles, que par une connaissance parfaite de leur à-propos. Puis ses livres de logique et de rhétorique n'offrent d'intérêt que par leur rapport pathologique avec cette maladie morale des Grecs, la dialectique, et avec l'omnipotence qu'exerçait chez eux la fausse rhétorique. Enfin on manquait encore totalement des connaissances et des ressources préalablement nécessaires pour comprendre, utiliser et apprécier d'une manière convenable, et comme notre époque pourrait le faire, les ou-

vrages les plus purs du pénétrant vieillard, ses écrits sur la physique appliquée et sur l'histoire naturelle.

Si la philosophie du moyen-âge, au lieu de commenter Aristote, eût continué de prendre pour maîtres les premiers penseurs de l'occident chrétien dont nous avons parlé plus haut, ou même les Pères de l'Eglise, assurément, quand même elle eût été bornée à ceux de l'Eglise latine, comme les doctrines de Platon, les seules doctrines anciennes qui soient compatibles avec une philosophie de la révélation, étaient depuis long-temps transplantées et acclimatées sur le sol chrétien; elle se serait développée plus vite et plus facilement, elle aurait reçu une forme plus pure et plus claire, elle aurait eu un achèvement plus prompt et plus complet. Ou s'il fallait, à cette fin, puiser absolument aux sources grecques et originales, pourquoi les empereurs et autres souverains puissants, qui protégeaient les arts et les sciences, ne songèrent-ils pas à importer directement de Constantinople, pendant l'aventure éphémère de l'empire latin de Byzance, les trésors de la langue grecque, au lieu d'attendre la destruction de cette capitale, pour nous offrir cet Aristote si cruellement défigurés, cet imbroglio absurde en arabe, encore plus dégoûtant en latin?

Si l'engouement du siècle pour Aristote pro-

venait d'une part de son penchant vers les idées absolues, d'un goût décidé pour l'es-crise dialectique, il faut avouer aussi qu'il tenait beaucoup à l'espoir secrètement nourri de pénétrer et de s'approprier, par la magie de tous ces artifices logiques, les secrets et les mystères de la nature, et par conséquent à ce désir insatiable de cueillir un fruit de science regardé au moins comme défendu. Or c'est de quoi précisément le véritable Aristote n'offre pas la moindre trace : et cependant on s'obstinait alors à chercher dans ses ouvrages le résumé de tout savoir et de toute pensée libérale.

La base de la science était donc, sous tous les rapports, essentiellement fautive ; et il en est résulté les conséquences les plus funestes, non-seulement pour la théologie, mais pour tout le siècle et pour l'esprit général de l'époque. Mais une fois le mal devenu incurable, une fois du moins le siècle lancé sur la pente de cette fautive route sans pouvoir être arrêté, il faut savoir gré aux théologiens judicieux, éclairés, doués en même temps d'une grande pénétration philosophique, comme saint Thomas d'Aquin, d'avoir érigé sur cette base vicieuse mais consacrée du rationalisme aristotélicien, un édifice de doctrines, dans lequel ils cherchaient à mettre partout en harmonie le savoir

avec l'essence de la foi et avec le dogme ; et d'avoir, du moins de ce côté, tenté de garantir leur temps des suites funestes de cette fautive direction de la philosophie. Cependant après tout, et à considérer la chose historiquement, ils ne réussirent à établir qu'une harmonie apparente ; et la science scolastique, c'est-à-dire, en d'autres termes, le rationalisme du moyen-âge, éclata encore souvent, même depuis ces louables tentatives, en présomption arrogante, ou même en opposition hostile aux doctrines de la révélation.

Cet esprit scolastique du moyen-âge dégénéré, réagit d'une manière tout aussi funeste sur la vie et sur les sciences qui ont un rapport plus direct avec elle, spécialement sur la jurisprudence ; et un autre présent non moins malheureux que celui de l'Aristote arabe, introduit en Europe par Frédéric II, fut l'ancien droit et le vieux code romain, que le gibelin Frédéric I^{er} confirma solennellement dans les plaines de Roncaglia, avec tous les droits régaliens et toutes les prérogatives de la couronne qu'il sut en faire découler à son profit ; ouvrant ainsi pour les siècles suivants la porte et l'entrée à tous les tours et détours de la chicane, à cette dialectique inextricable du barreau, à une scolastique juridique sans issue et sans fin. Déjà sans doute dès auparavant la jurisprudence romaine, ce

code prolix de Justinien, faisait autorité sous les empereurs est-francs, lorsque le jurisconsulte allemand Irnérius fonda à Bologne une chaire à cette nouvelle science ; mais les vieilles formules de domination universelle qui se trouvent éparses dans ce corps de droit romain, souriaient tout particulièrement aux empereurs gibelins, avec leur caractère et leur façon de voir ; ils s'en servirent donc en diverses occasions avec assez peu de réserve contre les empereurs grecs et contre d'autres rois, comme de titres évidents, ou du moins très plausibles du droit qu'ils revendiquaient à la monarchie universelle.

Ainsi c'est à partir du temps des Gibelins, et par suite de la vogue des principes absolus, que ce corps de lois romaines, dont les formules artificielles et la rigoureuse conséquence ne s'harmonisaient ni avec la vie nouvelle, ni avec les mœurs allemandes, ni avec l'esprit du christianisme ; devint l'objet d'une science à la mode, ou plutôt l'occasion d'une nouvelle maladie du siècle. La vraie tâche de la science du droit dans l'occident chrétien aurait été de ne voir dans cette vieille jurisprudence qu'un art parfait ; d'emprunter par conséquent ses formes, mais d'en réformer l'esprit d'après les principes et les idées du droit chrétien, en se faisant un devoir de puiser aux sources indigènes et de recueillir tant de bonnes choses dans les anciennes

législations germaniques. Toutes locales, il est vrai, et éminemment individuelles, celles-ci pour la plupart convenaient aux mœurs simples et à l'enfance d'une nation belliqueuse, sans répondre aux besoins des civilisations postérieures plus avancées ; et cependant elles offrent partout, avec des traces d'une haute équité, la base nette et précise de la liberté véritable.

Mais ce travail aurait dû être fait sous l'empire du sentiment chrétien, qui seul était capable de concilier et d'harmoniser tant d'éléments hétérogènes, et qui plus tard fit défaut. Or à cette époque vraiment chrétienne et pour cela même politiquement si grande, la science manquait ; et c'est par cette raison que j'ai avancé précédemment que, si la constitution sociale et politique de la chrétienté est restée imparfaite, il ne faut pas autant s'en prendre à des vues égoïstes ou hostiles qu'au défaut de connaissances et de lumières. Il n'y a que les temps modernes, que nos temps, qui se soient trouvés en position et en mesure de tenter la solution du problème laissé irrésolu par les temps passés, et de réparer ce vide d'une jurisprudence, d'une législation chrétienne. Que si la chose n'est pas encore faite, que si elle ne l'est pas du moins d'une manière suffisante et complète quoique toutes les données nécessaires à une solution si importante pour toute la société eu-

ropéenne soient sous la main, il ne serait pas bien prudent de différer davantage, et de laisser échapper encore une fois le moment opportun.

Je n'ai plus qu'à exposer en peu de mots comment, au milieu de la collision générale, lorsqu'une fois le monde ne sut plus ce que c'est que mesure et égards, la violence de la lutte entre l'État et l'Église, entre le chef spirituel et le chef temporel, tourna au détriment, à la ruine même de l'un et de l'autre. Depuis la dernière excommunication de Frédéric II, on vit plusieurs compétiteurs à l'empire se succéder sans interruption : c'était d'abord des princes allemands, puis un prince de la maison d'Angleterre et un roi de Castille. Aucun ne fut généralement ni régulièrement reconnu. Pendant un long intervalle le monde fut en proie à l'anarchie, et livré au droit du plus fort : sombre interrègne dans l'ordre politique entier, et dans tous les rapports de la vie publique.

Le soleil de la justice et de la paix qui brille au ciel de l'éternelle vérité, semblait s'être obscurci, s'être éteint, sur ce théâtre de perversité, sur ce séjour de l'implacable discorde. Et cet état de désordre sauvage, qui faisait craindre à chaque instant des maux plus grands encore, dura pendant une génération entière ! Et comme pour ajouter à l'aspect sinistre, à la teinte sombre du temps, les chrétiens reper-

daient Jérusalem et toute la Terre-Sainte ! En vain saint Louis dans la dernière croisade contre l'Égypte avait-il encore une fois fait tous les efforts possibles pour sauver et conserver les possessions chrétiennes dans l'orient, où le maintien d'un royaume chrétien eût pu servir dans la suite de boulevard et de barrière aux provinces plus rapprochées de l'Europe, contre l'invasion de la puissance mahométane. Cependant de ce côté le danger n'était pas encore si imminent ; car ce ne fut que cent ans plus tard que les Turcs se ruèrent de l'Asie-Mineure sur l'Europe, envahirent d'abord les provinces septentrionales de l'empire byzantin, et commencèrent à menacer la chrétienté occidentale.

A l'époque même du grand interrègne, un orage plus terrible se formait contre l'Europe, dans la puissance formidable des Mogols, et la menaçait d'un danger plus prochain. Comme si l'esprit de la destruction soupçonnait ou savait que la force de la chrétienté dans l'Europe civilisée était intérieurement affaiblie par la discorde, un vieillard, docteur ou prêtre de cette nation encore païenne, avait annoncé cinquante ans auparavant à un jeune homme, connu plus tard sous le nom de Gengis-Kan, c'est-à-dire, maître du monde, que le grand-esprit lui était apparu dans une vision, siégeant sur sa porte

de feu, pour juger les peuples de la terre ; et que par un arrêt solennel il avait destiné et assigné, à lui, au jeune kan des Mogols, l'empire du monde.

Pénétré de cette idée, Gengis-Kan traversa la terre avec ses bandes innombrables ; il conquit la Chine, le Thibet, le Japon, subjuguua toute la Chowasrémie mahométane, et s'avança jusqu'à la mer Caspienne. Les quatre fils du conquérant continuèrent son œuvre commencée, et se partagèrent d'après les quatre points cardinaux la tâche de la désolation. Celui à qui l'occident échut couvrit de ses hordes innombrables l'Europe et la chrétienté. Le trône de Rurick, le plus puissant au nord, fut renversé, et la Russie, gémissant sous le joug oppresseur des Mogols, demeura pendant plusieurs siècles incorporée au kannat de Kiptschak. La Pologne fut inondée par ce torrent dévastateur ; le roi de Hongrie fut vaincu et obligé de fuir hors de son pays ; la Silésie fut ravagée, et la défaite sanglante de l'armée chrétienne à Liegnitz remplit de terreur tout l'occident.

Heureusement le fléau ne s'avança pas plus loin en Europe ; sa marche, détournée comme par la main divine, se dirigea contre le califat arabe de Bagdad, qui reçut le coup mortel, puis contre l'Inde et autres pays asiatiques et mahométans. C'était là un avis donné en passant,

mais d'une manière bien expressive et bien terrible, du besoin que la chrétienté avait d'un puissant protecteur, et de cette concorde qui seule pouvait la rendre assez forte pour résister aux invasions impétueuses des peuples barbares. Aussi ce besoin, vivement senti et clairement conçu fut-il la vraie, l'unique cause du rétablissement de l'empire dans l'occident.

L'ordre commença à renaître dans l'empire d'Allemagne par les soins de Rodolphe de Habsbourg, qui, simple comte d'Alsace, et malgré les autres propriétés de sa famille dans les Alpes, le céda en puissance aux autres prétendants ; mais qui était en grand honneur auprès de plusieurs princes, à cause de ses éminentes qualités chevaleresques. Un concours heureux et presque miraculeux de circonstances fortuites déterminina inopinément son élection à la dignité impériale, qui lui parut à lui-même, et fut regardée par beaucoup d'autres, comme une sorte de vocation supérieure. Quoique en bonne intelligence avec le pape, il ne put effectuer son voyage à Rome, parce que avant tout il employa son temps à faire disparaître le règne de la force, à rétablir et à consolider, autant qu'il était possible alors, la paix, l'ordre et la justice.

L'histoire lui a su gré et lui a tenu compte de tout ce qu'il a fait dans ce temps de désordre ; et comme chef de sa dynastie, il est devenu le fon-

dateur d'une puissance qui, dans les siècles suivants, a été pour l'Allemagne et même pour l'Europe entière un centre de ralliement et de conservation. Cependant l'anarchie releva souvent sa tête hideuse ; le désordre reprenait le dessus dans l'empire, comme dans les autres états ; on commençait donc à sentir partout combien faisait faute une puissance protectrice, grande, et libre dans ses allures ; l'absence du lien de la vie, et de la politique, du sentiment religieux, laissait un vide encore plus grand ; et l'Europe inclinait de plus en plus vers une dissolution générale, vers une immense catastrophe.

Sous les successeurs de Rodolphe, jusqu'à Maximilien et Charles-Quint, l'influence des empereurs fut en grande partie restreinte à l'Allemagne et à ses affaires intérieures ; ce qui par conséquent ne nous offre pas un intérêt général, celui que nous devons chercher. Les voyages à Rome maintenaient bien le souvenir des vieux droits et des anciennes prétentions des empereurs ; mais sans procurer à ceux-ci aucun avantage durable, ni aucun accroissement réel de puissance. L'autorité impériale ne s'exerça plus, sous la forme de protectorat général, que dans la convocation des conciles, dont la chrétienté et l'Eglise éprouvèrent bientôt un si grand besoin.

Effectivement, de cette malheureuse scission

entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, des résultats sortirent encore bien plus funestes pour l'Eglise et pour son chef. Dans la grande lutte des papes avec les empereurs, l'objet de la dispute était toutefois le droit réel et même le premier principe et l'essence de tout droit dans l'état chrétien, et en général dans la société humaine ; et malgré l'alliage impur et les exagérations que l'esprit absolu y mêla plus tard, il n'en est pas moins vrai qu'une idée élevée faisait le fond de la question, d'un côté comme de l'autre. Avec le roi de France, Philippe-le-Bel, qui prit la place des empereurs, dans cette opposition du pouvoir séculier contre le pouvoir spirituel, commence une nouvelle époque, dans la politique européenne, qui avait alors entièrement cessé d'être chrétienne.

A la place de ces grands motifs, de ces idées élevées, qui dirigeaient un Grégoire VII, ou des empereurs comme Barberousse et Conrad, on ne vit alors qu'une politique mesquine, une avidité égoïste, une indigne fourberie. Sous tous les rapports, Philippe-le-Bel peut être considéré comme le digne prédécesseur de Louis XI. Sa conduite envers l'ordre entier des Templiers, leur supplice ou leur assassinat juridique ; dans le but de confisquer leurs biens, fut une violence que rien ne peut justifier, pas même la légitimité des soupçons conçus contre quelques uns

des membres, ou contre une portion plus dépravée de l'ordre, à l'occasion de certaines coutumes et doctrines, de certains usages et mystères importés de l'orient et contraires au christianisme.

Mais assurément ces soupçons ne pouvaient atteindre l'ordre entier ni son digne grand-maître, ainsi qu'il fut reconnu de suite ou bientôt par le roi de Portugal et par le pape lui-même. En tous cas, ce n'est pas avec ce despotisme qu'une affaire ecclésiastique aussi importante aurait dû être examinée et conduite. D'un autre côté, les exagérations intempestives et les prétentions absolues de Boniface VIII, qui, dans son caractère et sa conduite, portait le cachet gibelin aussi prononcé que les empereurs que l'on a qualifiés de ce nom, ne pouvaient que sourire à Philippe-le-Bel, en lui fournissant le motif et l'occasion d'attirer le pape en France, d'y faire élire, à la vacance du Saint-Siège, un nouveau pape de son choix, puis de retenir celui-ci prisonnier à Avignon, où il lui était plus loisible de le faire accéder à ses vues égoïstes, comme dans l'affaire des Templiers; enfin pour couronnement de ce plan politique mûrement combiné, de fixer pour toujours dans ses états la nouvelle résidence des papes.

C'est ainsi que les papes demeurèrent pendant soixante-dix ans dans une dépendance complète de la France. Puis, lorsqu'enfin un des papes eut

réussi à s'esquiver de cette captivité babylonienne du Saint-Siège, et à retourner à Rome, il en résulta qu'ici et là on choisissait des papes, qu'on opposait l'un à l'autre. Ce fut un schisme dans l'Eglise, qui la troubla encore pendant quarante ans, et qui ne se termina que par le concile de Constance. Le christianisme ne pouvait recevoir de plus grave atteinte qu'une pareille scission dans l'Eglise même, laquelle dérouta entièrement les esprits, et dut produire une confusion inexprimable dans toutes les régions de la vie et de l'ordre public.

De même que sans la puissance protectrice des premiers empereurs chrétiens, qui réunissaient tout l'occident en un seul faisceau, l'Europe en général et l'Allemagne en particulier auraient succombé bien vite, inhabiles à résister à la fougue impétueuse des conquérants étrangers et des peuples barbares; de même sans l'autorité pontificale, principe et centre de l'unité, maintenant l'Eglise en un seul corps, le christianisme lui-même se serait promptement dissous en une foule de sectes particulières, de petites communautés, et même peut-être de religions tout-à-fait différentes et opposées, au milieu desquelles il eût fini par s'absorber et disparaître.

On ne saurait m'objecter le maintien de l'orthodoxie dans la vieille Eglise grecque, où le patriarche n'a pas la puissance spirituelle, ni l'in-

fluence sur la vie, que le pape avait au moyen-âge. Car ici, avec l'esprit actif, remuant et inquiet de l'occident, dans la mobilité rapide de son développement, on ne devait guère s'attendre, même en matière de foi, à cet engourdissement de l'orient, où la vie est éteinte, où le cœur a cessé de battre, et qui n'offre plus que l'immobilité de la tombe. Mais en occident, l'Église n'avait pu être affaiblie et ébranlée par sa lutte avec le pouvoir temporel, sans qu'il en résultât, pour la religion même et dans le domaine intime de la foi, des conséquences funestes et fatales. Il est vrai qu'il se développa d'abord contre la corruption croissante, contre le mal imminent, une résistance spirituelle, une sorte de remède moral, qui puisé dans la religion même, parfaitement conforme à son esprit, avait une vertu tout-à-fait chrétienne. Et l'on vit encore une fois, comment cet esprit d'assistance et de conseil, ce paraclét promis à l'Église par son divin fondateur, sait à chaque crise offrir le remède propre et convenable. Et c'est à ce signe qu'on reconnaît une origine supérieure; lors même que sous la main des hommes qui l'appliquent, le remède ne reste pas ce qu'il était au commencement, qu'il ne produit pas tous les effets qu'on pouvait en attendre, et qu'il devient de plus en plus inefficace.

Si les grandes richesses de l'Église n'étaient

pas le seul sujet des récriminations du pouvoir séculier, elles en étaient au moins un des principaux, et elles choquaient en outre beaucoup d'esprits, surtout parmi le peuple. On avait d'abord fondé le clergé sur la possession foncière, on l'avait ainsi naturalisé dans la commune et la cité; dans un zèle indiscret, on l'avait même enrichi par des dotations de tout genre; puis le clergé lui-même, tout en travaillant à la culture intellectuelle de l'Europe, n'avait pas négligé celle du sol; mais il l'avait au contraire exploitée fort avantageusement. C'est ainsi que les chefs des monastères, les abbés, les évêques et tout le haut clergé, étaient devenus des seigneurs opulents, membres des états, et princes. Sans doute, dans les premiers temps surtout, ils avaient usé de ces richesses et de cette puissance avec dignité en général, et d'une manière profitable au bien public.

Les annales de toutes les nations modernes, et l'histoire particulière de chaque état, grand ou petit, témoignent des services éminents que les dignes ecclésiastiques du moyen-âge rendirent à l'état et à la société, même sous le rapport civique et purement extérieur. Cette vérité était généralement reconnue. En détachant le haut clergé de l'état, en l'arrachant de la place qu'il y occupait, on aurait fait un tort considérable à l'état lui-même. Aussi dans les querelles des em-

pour la Pologne. Les empereurs se virent obligés de concentrer vers ce but unique tous leurs efforts, et d'y absorber leurs meilleures forces : ce qui paralysa leurs autres entreprises, et ajouta d'une manière bien funeste à tous les autres embarras qui compliquaient alors les affaires de l'Eglise et de l'Etat, et le système entier des puissances européennes.

Mais pour les études scientifiques et pour la culture intellectuelle, la première catastrophe produisit immédiatement de nombreux résultats fort importants, pendant la seconde moitié du quinzième siècle. Les Grecs fuyant en Europe, et apportant avec eux les richesses classiques et les trésors littéraires dont elle avait été si longtemps privée, occasionèrent et provoquèrent une nouvelle et brillante époque dans la civilisation et dans la science européenne, en Italie d'abord, puis en Allemagne, pays si étroitement lié avec l'Italie, et enfin dans tout le reste de l'occident. La connaissance de la langue et de la littérature ancienne ne s'était jamais entièrement perdue parmi les ecclésiastiques et les savants grecs, quoique entre leurs mains elle ne fût le plus souvent qu'un fonds mort qui attendait, pour être utilisé et rendu à la circulation au profit de la vie, l'esprit plus actif des Européens. Les meilleurs des derniers empereurs byzantins,

les Paléologues surtout, ou étaient versés eux-mêmes dans les sciences, ou du moins les aimaient, les avaient ainsi protégées, et leur avaient donné une nouvelle vie.

Déjà aux signes précurseurs de la chute de l'empire d'orient, et avant la prise de Constantinople, à l'occasion surtout des essais tentés pour la réunion de l'Eglise grecque et de l'Eglise romaine, l'Italie avait vu accourir dans son sein beaucoup de Grecs, parmi lesquels bien peu cependant, eu égard au nombre des émigrants, passèrent au catholicisme. Ces réfugiés avaient ouvert des écoles à leur langue et à leur science, et avaient fondé des bibliothèques; et, si du temps de Pétrarque, on pouvait compter ceux qui, en Italie, connaissaient la langue et la littérature grecques, dont Boccace et lui étaient des plus ardens zélateurs, en revanche, sous les Médicis, Cosme I^{er} et le grand Laurent, Florence était devenue une brillante pépinière de savants hellénistes. A Rome aussi, la maison du cardinal Bessarion, consacrée aux sciences, rappelait l'académie platonicienne. L'étude des écrivains de l'ancienne Rome fut en même temps ranimée par là dans un sens et dans un esprit plus classique.

Des poètes latins, des savants de cour, formés à l'école des anciens, des écrivains politiques,

pereurs et en général de la puissance temporelle avec l'Eglise et son chef, il ne s'agissait nullement dans le principe des propriétés ecclésiastiques, auxquelles personne ne songeait à toucher; il n'était question que de la suzeraineté sur ces propriétés, et de la reconnaissance de cette suzeraineté. D'un autre côté on comprend aisément que, chez tous les membres du haut clergé, les services n'ont pu être également évidents, que l'usage qu'ils ont fait de leurs richesses n'a pas pu être également digne, ou exempt de reproches. Mais par de là les abus et les mauvais exemples individuels, il y avait déjà, aux yeux non-seulement du peuple, mais encore de plusieurs ecclésiastiques mêmes, un grand scandale dans cette opulence du clergé, dans sa splendeur, dans sa haute position sociale et politique, qui paraissait contraster avec les préceptes de l'évangile et la pauvreté volontaire des premiers chrétiens.

Ce fut là aussi le motif principal, le texte favori, la cause première de l'opposition populaire qui, entrant dans la voie déjà ouverte par les grands du monde et les souverains, marcha contre l'Eglise avec une audace de plus en plus croissante.

Il était donc tout-à-fait conforme aux besoins du temps qu'au rebours de ces ecclésiastiques, dont je ne veux contester ni la vertu ni le mé-

rite, mais qui, devenus trop puissants, s'étaient entourés d'un faste trop mondain, des hommes d'une éminente piété vinssent à se réunir dans le but de rentrer, par l'abnégation la plus rigide, par la plus héroïque humilité, au niveau du peuple et des conditions vulgaires, de donner l'exemple de la pauvreté évangélique la plus parfaite, ou de se dévouer avec un zèle exclusif à l'enseignement du peuple et à la prédication. Des hommes vraiment saints, humbles et pieux, armés d'une force merveilleuse, entrèrent dans cette carrière nouvelle; et plusieurs d'entre eux n'hésitèrent pas à dénoncer avec une grande franchise les vices et les abus qui s'étaient glissés dans l'Eglise; dans l'état et dans les différentes classes de la société. Mais eux aussi, ils rencontrèrent de l'opposition et des contradicteurs, et bientôt ils furent l'objet de la censure et du blâme. C'est ici qu'il faut distinguer soigneusement les produits de l'imperfection humaine, la dégénération tout individuelle et toute personnelle, d'avec l'esprit divin, le feu éternel et sacré qui avait présidé à la naissance de ces institutions et de tant d'autres établissements ecclésiastiques et religieux.

L'opposition populaire à laquelle le pouvoir temporel lui-même et surtout la lutte des empereurs gibelins, avaient donné la première impulsion, se développa donc chaque jour avec

plus d'audace et prit incessamment plus de force et d'extension. A peine les Vaudois avaient-ils disparu, qu'une nouvelle secte encore plus nombreuse, les Albigeois se montrèrent dans le midi de la France. A ces réclamations populaires et communes contre les abus et les richesses de l'Eglise, ces derniers avaient ajouté quelques idées et maintes erreurs des sectes de l'orient.

On trouva dans cette circonstance un droit de plus de prêcher contre eux une croisade formelle; et les princes, voyant dans cette secte populaire une ennemie de l'Etat aussi bien que de l'Eglise, l'étouffèrent par une guerre d'extermination; remède non moins destructeur, non moins condamnable que le mal même. Le premier réformateur qui osa se présenter seul, fut Wicléf en Angleterre; et il fut bientôt suivi, mais avec de plus vastes conséquences, par Jean Huss, en Bohême. Recommandant par le blâme d'abus réels beaucoup de doctrines personnelles et arbitraires, d'assertions peu fondées et grosses d'erreurs, ces nouveaux réformateurs compliquaient de plus en plus la difficulté et la situation et ajoutaient aux dangers du problème général.

Jean Huss fut appelé à comparaître devant le concile de Constance, le même qui avait si heureusement terminé le schisme et le différend des

deux papes d'Avignon et de Rome; et là, sans égard pour le sauf-conduit impérial, il fut condamné et livré au supplice. Mais comme l'injustice et l'oppression provoquent toujours des représailles, peu d'années après les conseillers impériaux furent à Prague jetés par les fenêtres du château. Ce fut le signal d'une révolte populaire générale; à la tête de bandes furibondes, Ziska ravagea la Bohême, et se précipita sur les pays allemands limitrophes, répandant partout la terreur avec son armée hussite, forte de soixante-dix mille hommes. Ce soulèvement s'apaisa; mais l'Europe mûrissait ainsi de plus en plus pour une grande catastrophe.

Un autre orage, que depuis long-temps on voyait grossir à un autre point de l'horizon et approcher chaque jour plus menaçant, vint enfin crever et fondre avec éclat sur l'occident ébranlé. Maîtres depuis près de cent ans des provinces septentrionales de l'empire byzantin, les Turcs étendirent la main sur Constantinople, et l'antique église de Sainte-Sophie fut convertie en mosquée. Dès lors pendant plus de deux siècles, arrêter les progrès ultérieurs de cette puissance formidable, devint l'objet de la plus pressante sollicitude pour la moitié la plus voisine, et partant la plus menacée de l'Europe, pour l'Allemagne, pour l'Autriche, pour la Hongrie et

se servant de la langue latine qui était alors la langue de la diplomatie, des hommes d'état et de grande influence, initiés par l'étude des anciens, à l'histoire et à la politique græco-romaines, des amateurs de tout genre; passionnés pour l'antiquité païenne, donnèrent le ton à cette nouvelle et seconde époque de la science et de la culture intellectuelle de l'Europe.

Ce fut aussi de cette érudition grecque; de cette littérature ancienne ressuscitée que l'esprit du siècle reçut principalement sa direction, son caractère et sa forme. Les sciences naturelles; quoique leur sphère se fût étendue par la rectification de l'astronomie et par une plus vaste connaissance de notre planète, due à la découverte de la quatrième partie du monde, étaient encore trop peu développées, comme sciences et dans leur idée intime, pour qu'elles pussent dès lors, comme elles le firent plus tard, influencer efficacement sur l'ensemble de la culture intellectuelle, et donner à la science, une autre, une nouvelle direction.

Quelques hommes isolés de cette époque de régénération, tels que Pic de la Mirandole, et surtout l'allemand Renclin, dirigèrent leurs efforts vers une philosophie plus profonde et plus conforme aux idées de Platon. Bessarion, Marsile Ficin et autres, commencèrent aussi à

favoriser et à cultiver eux-mêmes de préférence la philosophie platonicienne. Mais ce n'était là que des exceptions, des essais, qui ne furent pas même toujours exempts d'erreurs. Il n'en est pas moins regrettable, en somme, que ces germes d'une philosophie meilleure soient demeurés sans développement; grâce aux efforts que la vieille scolastique opposait partout à ces tentatives d'innovations heureuses, et à l'anarchie que la nouvelle discorde jeta bientôt dans les esprits, et qui amortit et paralysa jusque dans son principe toute tendance supérieure; au point que, même au siècle brillant des Médicis, les résultats de cette nouvelle culture intellectuelle se trouvèrent presque exclusivement bornés au domaine des arts, et à l'application politique de la littérature ancienne.

Cette prétendue renaissance avorta donc, resta donc incomplète, ou plutôt; à prendre la chose dans un sens plus général et plus élevé, elle n'en fut jamais une. Dans les sciences mêmes, ce que l'on avait acquis, quelque empressé qu'on fût à le produire à l'envi et à en faire parade, n'était plutôt qu'une lueur vaine et passagère, et n'offrait pas une base solide et pure. Plusieurs de ces esprits classiques étaient beaucoup plus versés dans l'histoire et la politique des anciens, ou même dans leur mythologie, qu'ils reprodui-

saient avec engouement ; ils étaient plus citoyens de la vieille Rome ou d'Athènes qu'ils n'étaient hommes de leur temps, au courant des affaires de leur époque, vraiment chrétiens, et instruits des principes et des doctrines du christianisme.

Si donc la science européenne avait été, à son début, scolastico-romantique, le caractère qu'elle prit alors, et qu'elle dut à la direction particulière, au ton des nouvelles idées, au style que ces idées malgré quelques nuances diverses et au milieu de quelques modifications locales, avaient toutefois généralement imprimé à la vie ; ce caractère de la science est un enthousiasme pour l'antiquité païenne qui ne se concentra pas dans la région de l'art et du beau, mais qui s'étendit à toute la littérature, à l'histoire, à la politique et à la conduite elle-même.

Quand on pense à la terrible catastrophe qui approchait, l'application inconsidérée qu'on voit faire de cette tendance classique à tous les rapports de la vie et de l'humanité, choque et fait peine ; car l'effet intellectuel qu'elle eut sur l'époque ressemble à celui d'un breuvage enivrant et magique, grâce auquel l'Europe se réveillant de son sommeil, éblouie de l'éclat inconnu dont le *beau* la frappait, courant à l'appât d'objets au fond sans grande utilité pour elle, s'ou-

bliait au sein des enchantements de sa vanité satisfaite, et ne voyait plus, dans sa fausse sécurité, ni la grandeur imminente du danger, ni sa dépravation intérieure, ni le précipice affreux au bord duquel l'imprudente osait jouer.

LEÇON XV.

Observations générales sur les principes de l'histoire. — Parts diverses de la nature, de la liberté, du génie du mal, et de la Providence dans les affaires de ce monde. — Dépravation du quinzième siècle. — Affluence d'une foule de principes de trouble et de corruption. — Commencement du protestantisme. — Jugement sur Luther. — Progrès du protestantisme. — Troisième époque dans la littérature, littérature *polémico-barbare*. — Portée du concile de Trente. — Ordre des Jésuites. — Caractère excessif, absolu, anti-chrétien de l'époque de la réforme,

La philosophie de l'histoire, c'est-à-dire l'intelligence de sa marche merveilleuse, la solution des grands problèmes et des énigmes compliquées qu'elle offre, l'explication des vicissitudes auxquelles est soumise l'humanité dans son développement successif, ne gît pas dans la connaissance des évènements et des faits historiques isolés, mais dans la découverte des principes qui les ont amenés et produits.

Les particularités et les détails font seulement connaître et apprécier les mobiles intérieurs, les idées régnantes, les moments décisifs, et les instants de crise qui se rencontrent dans la marche progressive et graduelle que l'humanité suit en se

développant ; avec les faits, on recueille dans les diverses régions de la culture intellectuelle et de l'ordre moral, le signalement de chaque époque, on y mesure la portée de chaque pas ; il y a plus, les données de l'histoire sont indispensables pour le jugement philosophique. Car dans le développement du genre humain, les forces motrices, d'une nature supérieure, ne sont pas des fonctions organiques, comme en physiologie, où il suffit de bien saisir l'idée première, pour en induire avec assurance et prédire même en partie la nature des phénomènes, pour connaître les signes caractéristiques de l'état de santé, pour établir le diagnostic de la maladie, décrire son cours naturel, tracer une méthode de traitement, distinguer enfin l'approche de la crise, sans être précisément obligé à chaque nouvelle occurrence, de remettre sous ses yeux et dans sa pensée la longue et confuse série de tous les cas qui ont pu avoir lieu précédemment.

Elles ne peuvent non plus être appréciées suivant la méthode de l'histoire naturelle, science où la structure organique des plantes et des animaux forme un système continu de genres et d'espèces, qui tous ont une analogie générale, et dans laquelle la croissance, la floraison, la chute des feuilles, et enfin la mort des individus, suivent toujours un cours naturel, un ordre simple et immuable, comme l'alternative du jour et de

la nuit, ou comme la succession uniforme des saisons.

Dans l'histoire humaine au contraire, comme c'est l'homme qui est en jeu, et que, s'il est un être naturel, c'est un être naturel doué du libre arbitre; c'est-à-dire de cette faculté de décision intérieure et de choix entre l'impulsion bonne et divine et le principe mauvais et ennemi; toutes ces lois naturelles, toutes ces fonctions organiques, ne forment que la base matérielle de son développement; et encore j'ai regret d'en dire autant; car à proprement parler, elles ne constituent qu'une disposition, qu'une capacité, dont la réalisation, l'application et la direction dépendent de l'homme même, de sa liberté et de l'usage qu'il en fait. Il a fallu que l'élément céleste de la liberté se soit éteint; que l'obscurité, le trouble et la confusion aient pénétré dans la volonté humaine pour que la nature ait pu s'introduire dans le domaine de l'histoire. C'est donc depuis ce temps seulement que les symptômes d'une époque de maladie sociale, les vices devenus organiques d'une nation, les signes avant-coureurs d'une crise prochaine et générale du monde, peuvent jusqu'à un certain point être considérés et conçus dans le sens d'une science naturelle, et d'après l'idée d'une vie altérée par la maladie.

Le libre arbitre est sans doute une donnée de conscience, une vérité de sentiment: Toutefois

il n'en reste pas moins une énigme incompréhensible à la raison, et la solution de cette énigme ne se trouve que dans la foi. On pourrait même dire que le libre arbitre est un mystère dont l'explication et la clef ne doivent être cherchées que dans Dieu et dans sa révélation; et la même règle est applicable à tout ce qui est supra-naturel et supra-sensible. Mais outre ce principe humain du libre arbitre, qui déjà est en dehors de la nature et de la fatalité, il est encore pour le développement historique, un autre principe divin d'une nature supérieure: c'est la main de la Providence, qui gouverne et conduit chaque chose à sa fin, et dont l'action est visible dans la marche des événements et des destinées humaines, et se fait sentir à la fois dans l'ensemble et dans les détails.

La puissance proprement dite du mal est aussi plus qu'une simple puissance naturelle; comparée à l'action des forces naturelles, elle leur est supérieure, elle n'est pas de leur domaine et de leur espèce; c'est aussi une force spirituelle. Dans l'instinct sensuel et spontané, ce n'est pas elle qui agit; mais vous la verrez sous le masque d'une fausse liberté, s'évertuant sans relâche à ravir à l'homme sa vraie liberté.

Ainsi donc la Providence n'est pas une idée vague, une simple formule de la foi; un pieux pressentiment de la conscience; une sorte de conjecture sur la présence de la divinité; elle

est l'action libératrice de Dieu, attestée par l'histoire, transpirant dans les faits, qui restitue à l'individu ainsi qu'à l'humanité en général sa liberté perdue, et avec elle la puissance réelle et vivante du bien. Ce qui précisément fait un problème de l'existence humaine, c'est que l'homme dans le vaste champ de l'histoire, comme dans les rapports restreints de la vie individuelle, se trouve placé entre la vraie liberté divine, celle dont l'essence est en Dieu, et la fausse et rebelle liberté, qui appartient à l'égoïsme, séparé de Dieu ; et qu'il a à choisir entre elles et à se décider pour l'une ou pour l'autre.

La liberté effrénée de la passion n'est pas une vraie liberté ; elle est au contraire une dure servitude, qui soumet au joug de la nature. Puisque cependant cette liberté perverse et dépravée est d'une espèce spirituelle, et par conséquent supra-sensible, il sera conforme à la vérité d'en regarder comme le véritable auteur, comme le premier inventeur, celui que la révélation nous représente comme l'égoïste le plus grand, le plus puissant, le plus fécond en ressources et en inventions, parmi tous les êtres de la création visible et invisible.

Sans cette liberté qui existe dans l'homme, qui lui est innée ou donnée avec la vie, sans cette faculté d'élection et de détermination entre l'impulsion divine, règle supérieure de sa

destinée, et les conseils trompeurs du mal, il n'y aurait pas d'histoire ; sans l'idée de la liberté, la science de l'histoire est impossible. Car si le libre arbitre n'était qu'une illusion psychologique ; si aucune intention et par là même aucune action proprement dite, n'avait lieu dans la vie de l'homme ; si tous les événements étaient prédéterminés ; et ne suivaient qu'une aveugle fatalité ; alors la description historique de l'humanité, ou autrement l'histoire, ne formerait qu'une branche des sciences naturelles : conséquence que repousse et dément le sens commun et le sentiment individuel ; en effet suivant l'un et l'autre, c'est précisément la lutte entre le bon, le divin principe d'une part, et le principe mauvais et hostile de l'autre, qui fait le résumé de la vie individuelle, du berceau à la tombe, et de l'histoire en général, depuis la création de l'homme jusqu'à la consommation des siècles.

Sans l'idée d'une providence qui gouverne et dirige le cours entier des destinées humaines ; sans l'idée d'une vertu divine et libératrice qui mène l'humanité vers sa délivrance finale, l'histoire entière ne serait qu'un labyrinthe sans issue, qu'un amas confus des ruines et des décombres des siècles passés, qu'une grande tragédie sans exposition et début, sans fin et dénouement : et c'est aussi la triste et douloureuse impression que nous laissent plusieurs grands

historiens de l'antiquité ; et nommément le plus grand de tous, ce Tacite, placé au déclin de l'ancien monde dont le regard profond pénètre le mieux les siècles qui le précédèrent.

Mais le plus grand mystère de l'histoire ; son énigme la plus difficile à résoudre ; c'est la permission du mal de la part de Dieu. Elle ne trouve sa solution et son explication précisément que dans cette nature indéterminée de l'homme, dans sa condition d'être libre, dans sa destination enfin à une lutte entre deux puissances qui agissent sur lui en sens contraire. La permission du mal commença avec la première mission d'Adam ; elle n'est autre chose que la pleine et réelle jouissance de ce don de la liberté concédé au premier-né de la création nouvelle ; à ce représentant de Dieu sur la terre ; c'est l'épreuve à laquelle Dieu même soumit cette liberté en donnant à son exercice un champ, où elle pût se déployer dans le combat contre les tentations et contre les esprits hostiles, et qui devînt comme le théâtre de ses victoires.

Celui qui apprécie toute la puissance accordée au mauvais principe, par suite des vues secrètes de Dieu, et toute l'étendue que, sous le sceau de la permission divine, le mal prit dès le commencement ; celui qui observe l'accroissement de ce mal depuis la malédiction lancée sur Caïn, et le caractère de durée sans limite qui

lui a été communiqué comme stigmaté de cette malédiction ; celui qui en remarque les progrès à travers les labyrinthes de l'erreur et de toutes les horribles altérations de la vérité, à travers toutes les fausses religions des païens, à travers tous les débordements croissants des crimes les plus inouïs et de la corruption la plus prodigieuse ; celui qui peut le suivre jusques au temps où le principe anti-chrétien ayant acquis son développement suprême, le genre humain suffisamment préparé, suffisamment armé doit, au moment décisif de la dernière épreuve, entrer en lice et se mesurer avec son ennemi, parvenu au comble de sa puissance : celui-là, et celui-là seul saura, autant que l'œil de l'homme est capable de percer le voile mystérieux qui couvre ses destins occultes, concevoir et comprendre les évènements qui ont lieu dans l'histoire du monde, avec leur merveilleuse et énigmatique complication.

Mais quiconque ne voit dans l'humanité et dans le cours de son développement que des lois naturelles, ne veut en donner qu'une explication naturelle ; quiconque d'une part ne reconnaît pas complètement et ne s'efforce pas de concevoir aussi nettement que possible cette providence qui régit et gouverne tout, sans se contenter d'en avoir un pressentiment, et d'é-

prouver une certaine déférence pieuse pour ses vues secrètes et ses voies cachées ; quiconque d'un autre côté ne voit pas clairement, distinctement, ne touche pas du doigt cette puissance que le mal a obtenue sur la terre : celui-là se tiendra toujours à la surface des évènements et des faits historiques ; il s'arrêtera aux apparences, sans qu'il puisse jamais avoir le sens de l'ensemble ; sans qu'il parvienne même à la vraie intelligence des particularités.

Mais sans doute le plus essentiel de tout cela est d'observer l'esprit de Dieu dans sa marche à travers les siècles, de suivre, à ses traces visibles et lumineuses, cet esprit qui se révèle dans l'histoire, qui éclaire et dirige l'entendement humain, qui guide l'humanité par la main et la sauve des périls, qui enfin exhorte, juge, et punit dès ici-bas les nations et les siècles.

Cette triple loi qui gouverne le monde et l'histoire, les voies occultes de la providence, et la puissance de Dieu qui sauve et délivre l'humanité ; puis le libre arbitre de l'homme, le pouvoir qu'il a de faire un choix décisif dans la carrière de la vie, avec les diverses intentions et actions qui en résultent, enfin l'empire laissé au mauvais principe ; ces trois sources supérieures du développement historique ne sauraient être formulées et posées en principes gé-

néraux, en axiomes ou en lois, comme dans un système rationnel ou dans une science naturelle.

Une telle induction, une telle synthèse, ne répondrait ni au but ni à l'objet de la philosophie de l'histoire ; car c'est par la caractéristique des faits et des évènements isolés qu'on doit trouver les traces et prouver l'existence d'une puissance supérieure, et d'une tendance invisible et occulte. La philosophie de l'histoire ne peut donc, comme une théorie à part, être séparée de l'histoire même ; ses résultats doivent surgir du milieu et de la plénitude des faits ; naître du tracé de la physionomie des temps, et s'offrir comme d'eux-mêmes à l'observation, si elle est faite avec conscience et vérité.

Telle est la raison, telle est, pour tout juge impartial, la justification de la marche que nous avons adoptée ; car la philosophie de l'histoire doit avant tout comprendre l'ensemble ; pour elle il s'agit des principes qui doivent guider le raisonnement historique, et non d'un système, d'une suite d'idées abstraites, de propositions et de conjectures, comme pour bâtir un édifice de simple théorie.

Sur le théâtre mouvant de l'histoire, principalement à cette époque de lutte des partis, tout en général est d'une nature mixte ; ce qui fait que dans le choix des traits caractéristiques,

il faut éviter d'établir une opposition trop tranchée, un contraste trop saillant, plutôt que les rechercher et les faire ressortir à dessein. Car tout en reconnaissant qu'un des partis qui figurent dans cette discorde, dont le monde fut ébranlé, avait pour lui le droit et la raison, dans le point principal; il faut avouer aussi que ce droit et cette raison présentent souvent en eux ou dans les circonstances qui les accompagnent, un côté faible, une plaie pour ainsi dire, qu'il ne faut pas attribuer à la chose même ou à l'idée qui y préside, mais qu'il faut imputer à l'imperfection humaine.

Là aussi où la tendance prononcée du siècle doit être reconnue et jugée comme essentiellement pernicieuse et condamnable; là même il est possible que l'on trouve dans l'origine et au commencement un motif qui, pris en lui-même, et séparé de la mauvaise conformation qu'il reçut dans la suite, et des fausses conséquences qu'on en tira, présente à la haute impartialité de l'histoire, des traces et des indices du juste et du bien.

Toute énonciation générale admet des exceptions, et rien de plus nuisible pour la connaissance des faits historiques eux-mêmes, ainsi que pour leur exposition et leur appréciation, qu'une vue, une opinion, un esprit absolu. Avant de statuer sur toute la période du dernier dévelop-

pement du monde, nous avons voulu faire cette observation préalable, qui nous rappellera que le jugement philosophique doit toujours être guidé par un esprit de conciliation.

Ce n'est qu'en se plaçant tout-à-fait au cœur des événements historiques, si compliqués; ce n'est qu'en approfondissant leur nature mixte, en saisissant le faisceau des circonstances caractéristiques qui amènent ou accompagnent quelque moment décisif, qui signalent un point culminant et critique, que l'on peut démêler et voir au grand jour les éléments intérieurs et les idées fondamentales des événements majeurs, des commotions qui agitent l'humanité. Dans une science abstraite, une exception peut bien être traitée de désordre ou de dérangement; dans la science de l'histoire, tout ce qui fait une vraie exception, sert à procurer une connaissance plus complète, une intelligence plus exacte de l'ensemble et à en rectifier le jugement.

J'ai aussi une observation à ajouter, et une exception à faire connaître à ce que j'ai dit sur le progrès de la science et de la culture intellectuelle en Europe, et sur la différence entre le caractère de la première époque et celui de la seconde. J'ai désigné la première comme l'époque d'une littérature scolastico-romantique, la seconde comme une époque où respirait un esprit

pagano-antique, et dit, de l'une, qu'elle ne suffisait plus pour les besoins du temps, et de l'autre, qu'elle minait secrètement le vieil ordre des choses, le système chrétien. Je n'ai pas su autrement préciser l'esprit dominant de chacune de ces époques, leur ton général, leur caractère propre et distinctif. Il est vrai que même ici, dans le domaine de la pensée scientifique et religieuse, l'esprit du christianisme sut se dégager des entraves de la mode, et suivre une marche indépendante; car entre les deux extrêmes, au milieu des deux époques, on remarque de nobles exceptions, on trouve des ouvrages qui joignent à une simplicité, à une lucidité de style admirables, toute la profondeur et la pureté sublime du génie chrétien.

Je n'en citerai pour exemple et pour preuve que l'ouvrage de l'allemand Thomas Akempis, devenu européen, comme ouvrage de piété et de dévotion; en même temps que ceux qui savent combien le philosophe, quand une fois il est éclairé de la lumière intérieure, et qu'il voit bien nettement son but, abjure volontiers le langage obscur et prétentieux des abstractions scolastiques, pour s'exprimer avec simplicité, ne manquent pas de retrouver dans ce petit livre toute la portée philosophique des autres ouvrages du même auteur. Si d'ailleurs je rends ici justice à cette exception d'un génie éclairé de la lumière

chrétienne; et contrastant d'une manière si louable avec le ton général qu'avait alors la science en Europe, c'est qu'en sa qualité d'exception, elle fait mieux ressortir le caractère commun de cette époque, lequel était tout différent.

Qu'un plus grand nombre d'âmes se fussent senties réchauffées par la douce lumière de la vérité morale, de la tendre et bienveillante charité, que cet esprit pur de la vie chrétienne eût été tant soit peu généralement répandu; et certes la génération qui suivit n'aurait point ressenti les violentes catastrophes qui l'ébranlèrent, car elles n'auraient pas eu d'occasion, ni de but; elles n'auraient même pas trouvé de principe ou de germe.

Veut-on connaître l'esprit du siècle, en ce qui concerne la vie publique et les rapports généraux des états et du monde? Qu'on lise un grand écrivain italien, qui ne ressemble guère à ce pieux fils des Pays-Bas, dont nous parlions tout à l'heure; c'est lui qui le détermine, il en fut le maître et le précepteur; de là, la puissante influence qu'il obtint alors sur la vie. On aura deviné sans doute que je veux parler de Machiavel, dont l'ouvrage prouve que cette influence du paganisme et de l'antiquité sur la littérature du temps, ne restait pas circonscrite dans les limites de l'art et du beau, ne se bornait pas à une érudition oisive; mais qu'elle réagissait aussi avec

beaucoup de puissance sur les rapports politiques.

Quelque peine que l'on se donne pour excuser le but véritable de son livre, ou pour lui en supposer d'autres, il n'en résulte pas moins évidemment et décidément de tous les écrits de ce publiciste que son système de gouvernement, que la tendance de sa politique était complètement de même nature que celle de la vieille Rome; tendance antique et païenne, basée sur un droit rigide et inexorablement conséquent, ne procédant que suivant les calculs d'une prudence égoïste. Par son livre *du prince*, il n'a fait qu'exprimer, que formuler les maximes qui d'avance gouvernaient son siècle, et leur a par là même donné une plus grande autorité et une sorte de sanction.

Le lien spirituel qui unissait les états chrétiens et les puissances de l'occident européen ayant été si essentiellement altéré, s'étant si complètement relâché, l'esprit du temps ne put devenir en grande partie païen, sans que la politique extérieure devînt païenne aussi.

Alors rien ne fut plus sacré pour elle, tous les moyens qui pouvaient favoriser ses vues lui parurent également bons; et ses vues elles-mêmes n'étaient que celles d'une cupidité sordide et d'une ambition égoïste. C'est dans un semblable esprit et suivant de pareils principes

que Louis XI, avec un caractère profondément conséquent et une grande prudence politique, consolida le pouvoir du trône à l'intérieur, tandis qu'à l'extérieur il savait maintenir sa puissance contre la Bourgogne et les autres états voisins; et d'un autre côté, en Espagne, ce roi qui réunit en un seul corps solide et compacte les royaumes de Castille et d'Aragon, qui par la conquête de Grenade mit fin à la domination des Arabes, et qui parvint à se mettre en possession des mines d'or de l'Amérique, Ferdinand-le-Catholique, offre et déploie d'une manière frappante cet esprit absolu, qui commençait à régir et dominer les affaires de ce monde.

L'expulsion des Juifs de l'Espagne, la persécution barbare suscitée contre eux étaient certes une dureté blâmable en soi; mais elle était d'ailleurs préjudiciable au pays, surtout parce qu'elle signalait une extension dangereuse, une application toujours croissante de cet absolutisme qu'on ne tarda pas à déployer aussi contre la population arabe, très nombreuse encore dans plusieurs provinces, et contre les descendants paisibles des anciens vainqueurs de l'Espagne.

Grâce à cette lutte contre les mahométans continuée pendant huit siècles, la guerre de religion était pour ainsi dire entrée dans l'idée

politique de l'état. Aussi la sagesse et l'humanité des grands rois, de Charles V par exemple, pouvaient bien, tant que vivait le monarque, tempérer un peu les calamités des temps, opposer en outre une faible digue aux flots des nouvelles opinions qui surgissaient en Allemagne; mais malgré tous ses efforts pacifiques, il ne put d'une part arrêter le débordement et empêcher la rupture en Allemagne, ni de l'autre, en Espagne, prévenir les progrès irrésistibles des principes absolus de gouvernement, dont son successeur s'empara en les exagérant.

La complication et la confusion des institutions ainsi que des idées civiles et politiques, ecclésiastiques et religieuses, a eu lieu partout; mais des circonstances locales ont établi des nuances et des différences soit dans l'origine, soit dans la consolidation de ce désordre; de sorte qu'à moins d'être parfaitement au courant de toutes les particularités, à moins de connaître et de distinguer exactement toutes les données du procès, il est souvent difficile, il serait toujours inconsideré d'embrasser tout et chaque chose dans une condamnation générale; un semblable arrêt, quoique fondé en apparence, donnerait au blâme, mérité quelquefois, une fausse et vicieuse direction, l'entacherait d'injustice et de partialité.

En Espagne par exemple, l'inquisition, d'a-

près le caractère propre et particulier qu'elle y reçut, était une institution bien plus politique que religieuse. Les mesures violentes et absolues par lesquelles le gouvernement empiétait sur les affaires ecclésiastiques et s'immisçait dans les condamnations religieuses, durent naturellement rendre le clergé en quelque sorte trop séculier.

Lorsque les papes, sortant enfin de leur prison d'Avignon, retournèrent à Rome, l'expérience avait appris de quelle importance était pour eux et pour leur position indépendante vis-à-vis des puissances séculières, la possession d'une principauté souveraine, d'un état à eux, quelque peu étendu qu'il fût; et d'un autre côté, quoique l'empire eût, à proprement parler, cessé d'exister, ou qu'il ne subsistât que de nom, il devait importer aux puissances séculières elles-mêmes, que le pape eût une existence politique, extérieurement assurée, et obtînt une garantie contre le danger de retomber dans la dépendance exclusive d'une de ces nations, alors isolées et jalouses l'une de l'autre.

La manière cependant dont quelques papes, surtout de la famille Borgia, cherchaient à consolider leur pouvoir sur l'état de l'Eglise, devait nécessairement paraître choquante dans le chef spirituel de la chrétienté, sans que les scandales personnels d'Alexandre VI vinssent encore s'y

joindre ; et quoique Jules II possédât plusieurs attributs d'un grand prince séculier , que pouvait dire le monde , que pouvait penser le peuple , en voyant ce chef suprême de l'Eglise , ce prince de la paix , endosser la cuirasse et manier les armes ? L'histoire des arts et des sciences cite avec gloire le nom d'un Médicis , de Léon X , et fait même de son pontificat une de ses plus brillantes époques.

Il possédait peut-être toutes les qualités qui auraient illustré au plus haut degré le règne d'un monarque temporel ; mais il n'était pas le pontife qu'il eût fallu pour reconnaître dans toute leur étendue les besoins pressants de l'époque , pour les combattre en les détournant , ou pour y remédier et les vaincre. La liste des papes qui lui succédèrent jusqu'à l'apparition du protestantisme n'est pas insignifiante pour l'histoire. Dieu semble avoir voulu apprendre à l'Eglise , à ses dépens , la grandeur du danger qui la menaçait , et la ramener par là dans le chemin de sa destination essentielle et véritable.

En ce temps-là , l'Italie ne manquait point sous le rapport politique de matières inflammables. Dans l'absence des papes , un enthousiaste politique , Rienzi , avait au sein de Rome même excité une révolution qui ne tendait à rien moins qu'au rétablissement de l'ancienne constitution républicaine. Les guerres intestines de Florence

avaient été simplement des luttes de factions inséparables de sa constitution.

Mais dans la dernière époque de son anarchie civile , après la mort de Lorenzo , une révolution vraiment politique fut bien tentée par un fanatique , le dominicain Savonarola , chez qui les idées républicaines s'étaient alliées d'une manière étrange aux idées religieuses. Ici donc se présente indubitablement une circonstance qui jette une vive lumière sur les événements et la situation de ces temps : je veux dire , qu'au fanatisme ou à l'hérésie , s'associa un crime d'état , une aberration politique , dont l'action se manifesta , non comme chez les Hussites , dans des effets éloignés , mais dès l'origine et par des actes immédiats.

Lorsque le lien supérieur d'unité de caractère et d'esprit qui jadis ralliait les états chrétiens se fut en grande partie relâché , ou pour mieux dire se fut presque entièrement dissous , il se développa , comme c'est d'ordinaire dans tout système d'états souverains qui sont en contact entre eux , quoique avec des vues et des intérêts particuliers , un jeu d'alliances , mené tantôt d'une façon , tantôt de l'autre , mais toujours suivant l'idée d'un simple équilibre européen , comme si un état , une puissance qui doit régler , diriger , et maintenir les rapports sociaux et civils , n'était , même au sein du christianisme , qu'un poids

matériel, qu'une espèce de levier de la force physique.

La domination de l'Italie, convoitée à la fois par la France et l'Espagne, devint l'objet principal de leur jalousie réciproque, et depuis que l'expédition de Charles VIII eut éveillé la résistance et amené une réaction, cette jalousie donna naissance à maintes guerres acharnées et sanglantes. Les autres puissances qui prirent une part active à ce jeu d'alliance et d'équilibre furent Venise, l'empereur Maximilien, et le pape.

Il n'est pas nécessaire de faire observer que la participation de ce dernier à ces querelles mondaines ne pouvait nullement convenir à son caractère auguste ; plus tard elle devint même effectivement le sujet d'une impression fâcheuse pour l'opinion publique. Car lorsque Charles-Quint et l'armée allemande impériale, dont une partie considérable se composait de gens qui penchaient pour les doctrines de Luther, s'emparèrent de Rome, parce que son souverain s'était allié contre eux au roi de France, ce fut déjà en soi un grand scandale pour ce temps si plein de fatalités. Le vif mécontentement de l'empereur contre quelques papes, quoiqu'il ne fût excité que par leur conduite politique, joint à ses dispositions pacifiques envers les protestants de l'Allemagne, porta beaucoup de personnes à douter de la sincérité de ses sentiments catholiques. Quelque peu fondée,

quelque fausse que fût cette opinion, elle ne contribua pas moins à grossir le nombre des causes, qui de toutes parts affluaient pour brouiller et pervertir les idées du siècle.

Avant lui, l'empereur Maximilien, si bon et si généreux, rempli de si nobles intentions et de si grandes vues qu'il aurait voulu mener à bien, avait dû, pendant toute sa vie, s'efforcer, presque toujours en vain, de trouver, en suppléant au défaut de ressources matérielles, d'une part, sécurité et assistance contre la puissance toujours croissante des Turcs ; de l'autre, expédients et moyens de contrebalancer les forces de la France. Aussi quand on élut empereur Charles-Quint, sur la tête duquel la fortune avait déjà accumulé les couronnes d'Espagne et de Bourgogne, c'est qu'on sentait le besoin d'un chef puissant, qui, comme dans les vieux temps, protégéât l'Europe contre les dangers du moment ; et assurément, l'Europe serait devenue sans cela la proie des conquérants étrangers et de l'anarchie intestine. Charles-Quint lui-même était tout occupé de l'idée déjà vieillie d'un empire chrétien ; toutes ses conceptions, toutes ses entreprises politiques, avaient pour principe et pour but une pensée religieuse. Mais quelque vastes qu'aient été les pays soumis à sa domination, quelque grande que paraisse de nom sa puissance, la force réelle lui manquait cependant ; sa monarchie, composée

d'éléments si hétérogènes, n'avait point cette unité, cette solidité intérieure qu'auraient exigées, et les buts divers qu'il avait à poursuivre à la fois, et la résistance qu'il fallait opposer à ces principes hostiles, accourant de toutes parts se liguier contre lui.

Il parvint à donner un grand éclat à la monarchie espagnole; il resta même maître en Italie; mais il ne réussit que fort incomplètement contre la puissance mahométane, quoique l'opinion générale imposât alors à l'empereur, en sa qualité de protecteur et de patron de la chrétienté, comme devoir suprême, l'obligation de défendre de l'islamisme cette chrétienté opprimée et toujours menacée par les soldats du faux prophète.

De plus le système pacifique qu'il suivait à l'égard des protestants de l'Allemagne ne produisit pas le résultat qu'il en attendait; il fut débordé par les flots de l'opinion qui bouillonnaient, par le torrent rapide du temps qui entraînait tout avec lui. Son désir enfin de rétablir par un concile général l'ordre dans l'Eglise et dans le monde, de raffermir l'unité dans le domaine de la foi et de la religion, ne put être réalisé qu'après sa mort.

Quant à ce qui regarde la première éruption, et puis l'effusion complète du protestantisme, je ferai observer d'avance que la discussion du

dogme, ainsi que l'appréciation des droits ou des torts personnels, ou le jugement sur la valeur morale des individus, sont tout-à-fait hors des limites de la tâche que j'ai à remplir; je dirai ensuite que mon but unique ne peut être que de caractériser historiquement et avec exactitude les différentes formes sous lesquelles la guerre de religion une fois commencée s'est manifestée dans les trois ou quatre pays qui en furent les théâtres principaux; et puis de préciser et de fixer la fin diverse et spéciale que prit ou que trouva chez chacun des acteurs principaux, chez chaque peuple et dans chaque pays, cette fatale guerre, cette triste confusion; je dois enfin m'appliquer à faire connaître son influence sur le développement politique des temps modernes, sa réaction sur la culture intellectuelle et sur la science de l'Europe. Car cette double influence constitue, à proprement parler, le thème principal de la dernière partie et de la conclusion définitive de cette philosophie de l'histoire.

Mais je ne puis m'empêcher d'exposer en peu de mots le seul point où le dogme et la personne du réformateur se trouvent liés à l'événement historique, qui seul est notre objet. Il s'entend d'abord de soi-même qu'un homme qui a pu exciter une si forte commotion dans tous les esprits et une si essentielle révolution dans son siècle,

a dû être doué d'une puissance extraordinaire de génie et d'une éminente énergie de caractère. Aussi trouve-t-on dans ses écrits une parole haute et audacieuse, jointe souvent à une force remarquable de pensée et à tout cet enthousiasme de la passion, qui émeut et qui entraîne. Il est vrai que ces deux dernières qualités s'accordent difficilement avec la clarté de l'idée, qui est le privilège ordinaire d'un jugement calme et réfléchi.

On pourra bien, suivant les principes que l'on suit, apprécier diversement l'emploi qu'il a fait de ce génie prodigieux, de ce caractère élevé et persévérant; mais personne ne saurait lui en contester la possession, en méconnaître chez lui l'existence. Beaucoup de ceux mêmes qui ne témoignèrent dans la suite aucun penchant pour les nouvelles doctrines, crurent au commencement que c'était vraiment là l'homme du siècle, qu'il avait la haute mission d'entreprendre le grand œuvre de la restauration, dont chacun sentait vivement le besoin. Car parmi les âmes droites, parmi les hommes bien pensants, nul ne songeait alors à un bouleversement complet de ce qui subsistait depuis tant de siècles.

Que si maintenant, lorsqu'un si grand intervalle nous sépare de cette époque, on cherchait à infirmer l'éloge que nous venons de faire de Luther, en se prenant à remarquer dans ses

écrits des expressions intempérantes, des termes non-seulement barbares, mais même grossiers, cela ne prouverait pas grand'chose, cela du moins ne prouverait pas d'une manière décisive. Car en général dans ce temps-là, non-seulement en Allemagne, mais aussi chez les nations les plus civilisées, les mœurs et la langue étaient immodérées; on n'y trouvait pas ce caractère d'urbanité qui, à force de se raffiner, tombe dans l'insipidité et l'insignifiance.

La parole de Luther ne devait donc pas être aussi choquante qu'elle nous paraît; les gens sensés savaient d'ailleurs que les plaies creusées par les abus étaient bien profondes, et allaient jusqu'au cœur; personne ne trouvait donc étrange que l'instrument qui devait amputer les parties endommagées fût un peu trop tranchant, un peu trop acéré. Aussi Luther a-t-il su se concilier l'estime des princes, même de ceux qui lui étaient opposés; car lorsque peu après la naissance du protestantisme, il éclata une révolte générale des paysans, qui renouvelaient les ravages des Hussites, loin de l'attiser, comme plusieurs des nouveaux docteurs, il s'éleva contre elle avec toute la puissance de son éloquence foudroyante, et avec tout le poids de son immense popularité. Et en général, il n'avait point dans les affaires politiques des idées démocratiques, comme Zuingle et Calvin; mais tout au contraire il pen-

chait pour l'absolutisme, bien entendu en l'envisageant suivant les principes du protestantisme.

C'est précisément par cette raison, c'est par l'approbation et la protection des puissances politiques, que le protestantisme put se consolider intérieurement et s'affermir. Car si imitant la marche des Hussites, ou même suivant la direction que la guerre des paysans paraissait lui faire prendre, il eût éclaté en une anarchie générale, le protestantisme eût été, comme tant d'autres commotions populaires, immanquablement étouffé dès son berceau. Sous cette forme anarchique, il n'eût pas été nouveau; il avait déjà paru plusieurs siècles auparavant; et puis aucun des maîtres et des chefs du nouveau parti n'auraient eu la force et les moyens nécessaires pour amener à bien le protestantisme, qui, tel qu'il subsiste encore, est exclusivement l'œuvre de cet homme unique en son genre, et personnage vraiment historique.

Une grande tâche reposait sur cet homme, dont l'apparition est, sous tous les rapports, comme un point cardinal, comme un point d'intersection dans la marche des temps et de l'humanité. L'œuvre de cette époque eût été en effet d'amener par un accommodement et une médiation pacifique à une solution claire et chrétienne, la malheureuse confusion des idées pratiques; c'est-à-dire la complication des rapports ecclé-

siastiques et religieux, et des rapports politiques et séculiers, qui avaient été trop souvent confondus, grâce à la situation générale des affaires en Europe, et même aux premiers développements de la culture matérielle et intellectuelle de l'occident; il s'agissait en un mot d'apaiser la vieille querelle de l'Eglise et de l'Etat. Si cette tâche eût été remplie dès lors, on eût vu d'une part, la vraie piété chrétienne et l'humble dévouement dont la chaleur existait partout; mais comme par fragments, et comme un miroir brisé; de l'autre la science européenne, toujours progressive, aidée des nouveaux points d'appui qu'elle avait reçus, et qui la mettaient sur la voie des découvertes; on les eût vus prendre de concert une activité chaque jour plus étendue et plus vive: heureux mouvement qui fut empêché et entravé par la guerre civile générale entre les deux partis religieux, et qui ne put obtenir que d'autant plus tard un essort puissant et libre!

Mais lorsque cette entreprise, en se détachant complètement de la tradition historique, annonça par là même un caractère absolu, défectueux, ou funeste pour le temps, alors le mal devint sans remède: Que servait même cette connaissance tant vantée de la langue et du contenu de la Bible? On manquait de clef pour l'expliquer, puisque, comme la suite l'a suffisamment prouvé,

tout le mystère de cette interprétation gît précisément dans cette tradition sacrée. Et en supposant cette tradition réelle, et la Bible comprise, des institutions savantes de philologie biblique, jointes à quelques écoles populaires destinées à enseigner simplement la morale, constitueront-elles seules l'essence et le résumé d'une religion?

Cette vérité ne se fait sentir nulle part aussi sensiblement que dans l'Allemagne protestante de nos jours : terre natale du protestantisme, c'est là qu'est son cœur, son centre de mouvement, l'esprit qui l'anime dans son ensemble, sa vraie force vitale ; eh bien ! là, pour remplacer ce caractère essentiel de religion qui lui manque intérieurement, on cherche des suppléments de toutes parts ; tantôt dans les formes liturgiques, dans l'érudition philologique, ou dans des explications fastueuses de la Bible, dont on a perdu la clef ; tantôt dans une base de rationalisme prétendu philosophique, ou bien enfin dans les labyrinthes et les abîmes d'un mysticisme piétiste, *avec tous ses tâtonnements d'explications ésotériques.*

On peut à la vérité trouver au sein du catholicisme quelques rares exemples soit d'un semblable rationalisme, soit d'une fausse érudition théologique, telle qu'elle a eu lieu dans cette dernière époque néologique, soit d'une disposition à un mysticisme peu assuré et peu franc,

comme chez quelques jansénistes ; on y trouvera donc par-ci par-là, les voies, ou des voies pareilles à celles que suit le protestantisme pour parvenir au prétendu éclaircissement définitif : car l'opposition hostile de deux partis contraires n'exclut nullement l'imitation dans le mal ni la communication contagieuse de l'erreur. Et c'est une raison de plus pour que la philosophie de l'histoire n'aille pas entrer dans les détails de chacune de ces questions litigieuses.

Pour revenir à l'origine de ce grand ébranlement du monde, on ne peut qu'éprouver un pénible sentiment de regret, en pensant que la noble tâche de cette époque, que l'œuvre d'une restauration générale et d'une vraie réformation qui lui était imposée soit restée sans exécution par la tournure toute révolutionnaire qu'elle prit ; mais il paraît que le dénouement ne fut pas même soupçonné ni pressenti par les hommes les plus distingués de ces temps. Les dissensions qui s'étaient élevées autrefois entre les deux pouvoirs avaient en grande partie pour objet la domination des pays, la possession du sol, la propriété de l'Église, et spécialement la suzeraineté sur cette propriété. La perspective engageante de s'approprier par la confiscation les biens ecclésiastiques, fut assurément une des causes des progrès du protestantisme.

Ainsi la Prusse, vieux patrimoine de l'ordre

teutonique, fut transformée en duché séculier et allodial. Dans le cœur même de l'Allemagne, un célèbre et courageux chevalier envahit, conformément aux idées de ce temps d'hostilités, les domaines d'un électeur ecclésiastique, qu'il regardait sans doute, vu leur qualité de propriétés de l'Eglise, comme une épave, dont le premier venu pouvait s'emparer sans scrupule. En plusieurs pays protestants, comme en Angleterre et en Suède, les biens de l'Eglise furent respectés, et l'ordre épiscopal lui-même maintenu. Mais en Allemagne, indépendamment des petits mouvements qu'il suscita et de ses effets secondaires, le protestantisme, dans son opposition hostile contre l'Eglise, prit une direction plus spirituelle; de sorte que le sacerdoce fut plus spécialement le but de ses efforts destructeurs.

C'est ici le point où la discussion dogmatique entre dans la réalité historique, car l'existence du caractère sacerdotal est inséparablement liée à la foi, au mystère. Attaquer ce mystère comme le firent les protestants de la Suisse et de la France, et plusieurs sectes des Pays-Bas et de l'Angleterre, ne fut jamais dans les vues de Luther; il désapprouvait au contraire ces attaques, mais il tâchait de séparer, par une distinction subtile, le mystère même du caractère sacerdotal; bien qu'il fût facile de prévoir, qu'en cessant de croire à l'un, on finirait bientôt par rejeter l'autre,

comme la suite du développement historique l'a suffisamment vérifié.

Or, comme le grand mystère de la religion, sur lequel repose le caractère du prêtre chrétien, forme le centre simple, mais intérieur et profond, de tous les dogmes, en rejetant ou en attaquant le sacerdoce, on ne pouvait éviter de se détacher aussi de ce centre; et ainsi les conférences pacifiques, dans lesquelles à plusieurs reprises des hommes sages et savants des deux partis s'abouchaient ensemble, ne pouvaient avoir de résultats satisfaisants; quoique maintes fois, comme dans les assertions par exemple de Mélanchton, qui avait un caractère doux et conciliant, on puisse être embarrassé de préciser le peu de points dans lesquels la nouvelle doctrine différait de l'ancien catholicisme; car à ne considérer que les détails tout paraît semblable et même identique.

Le système pacifique et les efforts infatigables et sincères de l'empereur Charles-Quint furent tout aussi infructueux. Son *intérim* ne tendait qu'à ajourner la décision, parce qu'il se berçait de l'espérance que tous les flots tumultueux de cette anarchie, que tout ce conflit d'idées, s'apaiseraient avec le temps, et que le calme renaîtrait de lui-même. Mais cet intérim a duré plus long-temps que ne le voulait son auteur; il dure encore et attend le jugement que Dieu prononcera

au grand jour du dénouement de l'histoire du monde.

Cette désignation convenable et heureuse est, à proprement parler, également applicable à ce qui fut fait dans les temps postérieurs ; aujourd'hui même elle est encore la seule juste, en même temps que seule elle indique et promet un avenir. Car chaque paix religieuse n'a été que comme un renouvellement et une modification de ce même *intérim*, mot qui désigne la tâche religieuse de cette paix, dont la conclusion définitive paraît constituer la destination historique de l'Allemagne.

Le génie de Luther, abstraction faite de l'usage auquel il l'appliqua, et bien qu'il ressemblât à une comète dont l'éclat, quelque grand qu'il soit, remplirait-il la moitié du ciel, ne peut jamais être assimilé à la chaleur bienfaisante et vivifiante du soleil ; le génie de Luther, en ne considérant que l'impulsion qu'il donna à la hardiesse de la pensée, que la puissance de son éloquence, non-seulement fait époque dans la langue allemande dont Luther fut un des plus grands maîtres, suivant l'opinion générale ; mais elle aussi est caractéristique pour le progrès de la science et de la culture intellectuelle de l'Europe.

Après la première période que j'ai appelée *scolastico-romantique*, et la seconde que j'ai dési-

gnée comme celle d'une manie *pagano-antique*, entre lesquelles on trouve ; comme de rares exceptions de l'esprit du bien ; quelques produits d'un génie simple, chrétien, profond ; il se présente une troisième époque dans le ton dominant du siècle et des écrits qui le déterminaient et le dirigeaient, et dont je ne crois pouvoir mieux formuler le caractère qu'en la considérant comme l'époque où règne une éloquence de *polémique barbare*. Cet esprit de polémique barbare, qui prit sa source dans la révolution religieuse, dans le protestantisme, qui en ébranlant la foi, avait troublé la pensée et le savoir, régna jusqu'à la fin du dix-septième siècle, sur le domaine entier de la science, dans tous les ouvrages de controverse, en Allemagne et en Angleterre.

On trouve bien dans ces écrits, dans ceux de Luther par exemple, un mysticisme profondément senti, une pensée et une parole pleines d'une hardiesse spontanée ; mais en général on ne peut regarder le caractère entier de cette époque comme heureux pour l'esprit, ni comme approprié ou égal à la tâche que ce siècle avait à remplir. Quant à la langue allemande en particulier et à la culture intellectuelle de l'Allemagne, je n'ai plus à faire qu'une seule observation qui puisse avoir un intérêt général ; c'est qu'outre Thomas Akempis nommé plus haut, il y aurait

encore à citer plusieurs autres auteurs chrétiens du quinzième siècle, moins connus, mais qui en approchent.

Ils écrivaient les uns en latin, suivant l'usage du temps; les autres déjà en allemand, comme *Tauler*; et si l'on compare la douce simplicité, la clarté affectueuse de ces écrivains, avec les productions de cet esprit de polémique barbare qui inspira l'âge suivant, on en sentira facilement la différence; et ce sera sans doute le meilleur moyen d'apprécier avec justesse le caractère de ces deux époques.

Contre cette opposition qui, au lieu de résoudre paisiblement les questions litigieuses, d'apaiser le choc des éléments contraires, de redresser les abus reconnus comme tels, en un mot de tout concilier, se détachait et s'isolait du grand corps, bouleversant tout ce qui était ancien; contre cette opposition, dis-je, l'Eglise, sous de si tristes auspices et dans de si fâcheuses circonstances, ne pouvait, dans un concile général, se servir pour sa défense que de moyens négatifs, que se retrancher sur elle-même, et concentrer sa force en se serrant fortement à la base de la foi antique; les vues pacifiques que nourrissait le pieux empereur ne pouvaient donc être remplies.

Tous les points des questions dogmatiques qui faisaient l'objet des controverses furent, il est

vrai, parfaitement résolu dans le concile de Trente, pour la conduite et la direction des catholiques; mais comme cette solution est repoussée par la moitié de la chrétienté, la décision de ce concile n'est, par rapport à l'histoire de l'univers, qu'un *intérim* général; et l'on ne peut plus attendre la reconnaissance unanime et la confirmation complète de la vérité, que du jugement et de l'arrêt de Dieu, qui opérera la réunion et le retour définitif vers le centre catholique.

Pour ce qui concerne ces instituts religieux, qui, dès leur origine, se chargèrent soit d'étendre et de consolider le catholicisme, soit de le maintenir et de le défendre, qui ont vaillamment combattu pour cette fin, et qui plaçaient leur vocation précisément dans cette lutte spirituelle et dans cette entreprise sacrée, il est à remarquer qu'alors, comme déjà maintes fois auparavant la chose s'était vue, le préservatif et le remède se présentaient tout juste au moment opportun, et précisément sous la forme, dans l'espèce, et suivant la direction que le demandait l'urgence du cas. Dans les grands et anciens monastères, qui ont si bien mérité de la civilisation de l'occident chrétien, et qui sous ce rapport ont droit à une gloire historique et impérissable, les abbés et les prélats, devenus de hauts et puissants seigneurs, s'ils n'avaient pas entièrement oublié

leur destination primitive, s'ils n'étaient pas complètement étrangers à la science, se trouvaient au moins trop en contact avec l'état dont ils dépendaient sous différents rapports.

Les ordres monastiques populaires, dont la règle était basée sur la pauvreté évangélique, ne pouvaient toujours, à cause de leur caractère même, avoir une influence désirable sur l'état et sur les hautes classes de la société, qui avaient adopté des formes différentes dans les mœurs et dans le langage; si encore il n'était pas arrivé parfois que le zèle passionné de ces moines passât toute mesure, sans aucun égard aux temps et aux circonstances! Le siècle sentait donc un besoin pressant d'avoir à opposer au protestantisme un ordre religieux qui, indépendant de l'état, dévoué exclusivement à l'Eglise, muni de toute la science nouvelle et de toutes les connaissances humaines, connaissant et comprenant en même temps le monde et le siècle, et suivant partout, avec un discernement réfléchi, la règle des convenances, prît sur lui la défense de la cause et de la foi catholiques, se chargeât de la propagation de cette foi dans les autres parties du monde et jusque dans des régions inconnues, et pût enfin remplir toute cette immense tâche avec dignité et succès.

Tel fut d'après les idées qui présidèrent à son institution primitive, l'ordre des Jésuites, et

l'histoire impartiale ne peut disconvenir qu'il n'y eût parmi les fondateurs et les premiers membres de cet ordre des hommes pieux et vraiment saints, animés de l'esprit du plus sublime dévouement chrétien, possédant des talents rares, et doués de la force miraculeuse de Dieu. Je ne veux pas examiner ici si les reproches qu'on a faits à quelques jésuites au sujet de leur influence politique, et de leurs intrigues ambitieuses, sont fondés ou non; car en tout cas, ces reproches regarderaient plutôt les individus que l'institution elle-même, dont le nom seul est aujourd'hui pour ainsi dire un mot de ralliement pour une certaine opinion, et pour l'esprit de parti. Au surplus quels sont surtout ceux qui les condamnent? ordinairement des hommes chez qui l'on aperçoit une antipathie passionnée pour le christianisme, comme en général pour toute religion; de sorte qu'en résultat cette condamnation pourrait bien être un titre d'honneur. Mais pour le moment, cette question est en dehors du cercle de cette philosophie de l'histoire.

Si cependant on trouvait dans quelques uns des membres de cet ordre un caractère à tendance absolue dans la vie ainsi que dans les principes de conduite publique; si l'on remarquait chez eux, dans les écrits et dans ce qui regarde la science, cet esprit et ce ton de polémique

barbare dont nous avons parlé plus haut, et qui caractérise en général cette époque, il ne faudrait pas en rejeter la responsabilité solidaire sur l'ordre entier, ni même en vouloir trop aux individus de ce qui n'était qu'une habitude universelle, que le défaut commun de l'époque, car savoir se garantir et s'affranchir d'une semblable influence est un des plus rares secrets qu'il soit donné à l'homme de posséder.

Une révolte violente ne peut être comprimée que par des moyens également violents; mais chaque système de terreur, de quelque espèce qu'il soit, provoque tôt ou tard une réaction, souvent non moins terrible, et si la violence n'a fait que comprimer extérieurement une plaie dangereuse, sans que la vertu du remède et le traitement aient atteint jusqu'à la racine, ou jusqu'au centre et jusqu'à la source de la vie et du mal; alors on a bien réussi à cacher le feu sous la cendre; mais il brûle toujours intérieurement; et la première étincelle, excitée par un malheureux hasard, peut de nouveau le faire éclater en un vaste incendie. Voilà à mon avis les principes bien simples d'après lesquels on doit juger historiquement les époques de révolution, telle que celle qui nous occupe; et ils étaient de même applicables à des évènements qui ne sont pas encore loin de nous.

Au plus fort de la fermentation occasionée par le protestantisme naissant, la grande révolte des paysans fut, il est vrai, étouffée bientôt et comprimée de vive force; mais à peu près dix ans plus tard, le nord de l'Allemagne fut le théâtre d'un autre orage qui dans sa couleur religieuse toute particulière, paraît encore plus triste et plus fâcheux. Il s'agissait d'introduire tout-à-coup dans le monde par le fer et par le feu le royaume invisible de Dieu. Jean de Leyde, en sa qualité de nouveau roi spirituel, fit son entrée triomphale à Munster, au milieu d'indignités et d'horreurs incroyables; mais enfin ce fanatisme fougueux fut écrasé; et comme c'est l'ordinaire en pareil cas, il le fut d'une manière atroce et sanglante.

Mais le plus étrange phénomène que nous offre cette époque de crise, est ce roi d'Angleterre, Henri VIII, qui, tout en conservant les dogmes de l'ancienne foi catholique, en les défendant même avec zèle contre Luther, détacha son royaume de l'Eglise, s'en déclara le chef spirituel, et, confondant les deux pouvoirs d'une manière absurde et anti-chrétienne, se comporta comme un calife d'Angleterre, au milieu du reste de la chrétienté. Que si l'on a ensuite égard à sa vie privée, à ses mariages, aux supplices de ses épouses; certes un tel caractère

fut pour ses contemporains, et est encore aujourd'hui, dans la description et l'histoire de ces temps, le sujet d'un scandale beaucoup plus grand que ne le fut jamais auparavant aucun prince en Italie ou ailleurs. La persécution religieuse sous Henri VIII, qui frappa également les deux partis, parce qu'il était en opposition avec l'un et l'autre, est marquée d'un caractère tout particulièrement odieux et sanguinaire.

Je termine ce sujet par une dernière observation : dans ces temps, vu la confusion des affaires spirituelles et temporelles de l'Eglise et de l'Etat, une aberration religieuse a bien pu être à la fois un crime politique ; elle en était même presque inséparable. Là où l'anarchie, quoique provenant primitivement d'une cause religieuse, éclatait en violence ouverte, comme dans la guerre des Hussites, ou dans la révolte des paysans en Allemagne ; là il n'y avait rien à faire qu'à combattre et à vaincre la force par la force. Mais même en pareil cas, la première fureur une fois calmée, la première effervescence apaisée, il aurait fallu appliquer au mal un remède intérieur et vraiment religieux ; et cependant on ne le fit pas toujours, ou si on le fit, ce ne fut pas avec les formes vraiment évangéliques, ni avec le véritable esprit de la douce charité chrétienne.

La nature humaine est toujours et partout sujette, dans ses aberrations, à d'étranges monstruosités, à de singulières inconséquences ; il peut donc se présenter, même dans les temps modernes, et au sein d'un pays paisible et civilisé, des hommes, phénomènes isolés, chez qui des erreurs religieuses seront accompagnées d'un attentat criminel contre leur propre vie, ou contre la vie d'autrui ; mais alors une sage législation, une jurisprudence chrétienne agira plutôt d'une manière psychologique ; elle traitera la chose plutôt comme une altération du cerveau, que d'après la lettre morte du code criminel.

Or combien une telle conduite ne sera-t-elle pas encore plus obligatoire, si l'erreur religieuse se tient renfermée dans sa propre sphère, et n'a pas de conséquences pratiques ? Il est, je le sais, assez souvent difficile de préciser la vraie ligne de démarcation qui doit séparer une sage prévoyance contre les progrès d'un fanatisme dangereux, d'avec l'emploi anti-chrétien des punitions absolues.

Toute la procédure criminelle ecclésiastique ou religieuse de ce temps était contraire non-seulement à l'esprit du christianisme, mais aussi aux anciennes lois expresses de l'Eglise, ainsi qu'aux exhortations pressantes des Pères, qui toutes proclament que l'Eglise doit soigneusement évi-

ter l'effusion du sang. On cherchait à éluder cette belle et sage maxime, en abandonnant à l'Etat et au bras séculier l'exécution des arrêts rendus par l'Eglise. Mais, excepté lorsqu'il s'agissait de crimes réellement matériels, ou du cas de légitime défense contre la révolte ouverte, l'essence intérieure et chrétienne, l'esprit de cette loi n'en était pas moins blessé et violé.

En résultat, ce droit criminel passionné, qui se ressentait de la fureur des partis; et que sa direction et sa couleur religieuses ne rendent que plus révoltant pour la raison et le cœur du chrétien, demeure toujours une grande tache pour toute cette période. Mais cet opprobre n'atteint pas exclusivement un des partis qui étaient en présence; il retombe sinon sur la totalité, au moins sur des portions et des membres de l'un et de l'autre. On aperçoit bien, dès le moyen-âge, des signes précurseurs de cette grande aberration, de ce funeste écart de la loi d'amour; on les entrevoit dans la lutte acharnée des sectes philosophiques et théologiques; mais que sont ces préludes auprès des excessifs développements que prirent ces coupables principes! Ce n'est donc pas au moyen-âge que convient cette dénomination de barbare, qu'il nous plaît de lui donner, que nous sommes habitués à lui entendre donner; c'est bien plutôt à la période

vraiment barbare, qui s'étend depuis la réforme et ses guerres religieuses, jusqu'au temps où la paix intérieure et extérieure fut rétablie au moins en apparence dans le monde et dans les ames.

LEÇON XVI.

Importance historique du protestantisme. — Ses développements et sa propagation dans les diverses contrées de l'Europe. — Il pénètre et agit partout, mais non pas de la même manière. — Littérature espagnole et italienne de cette époque. — Guerres de religion. — Guerre de trente ans. — Tournure et fin que prennent les guerres de religion dans les principaux pays de l'Europe. — Dix-septième siècle. — Politique et littérature du siècle de Louis XIV. — Philosophie, Bacon, Descartes, Leibnitz. — Philosophie naturelle. — Locke. — Protestantisme du savoir en Angleterre.

La réforme, telle qu'elle était au quinzième siècle, hautement réclamée, comme le plus pressant besoin du temps, non-seulement par les désirs de la foule si souvent vaine et flottante, mais par les vrais et légitimes représentants de l'opinion publique, dans l'État et dans l'Église même ; la réforme, dont l'idée avait été long-temps auparavant arrêtée, fixée avec précision, et généralement adoptée, la vraie réforme enfin, devait être une réforme divine. Car alors elle eût porté en elle-même sa haute sanction, elle se fût accréditée par les faits ; et loin d'opérer une scission, sans aucun égard pour

les décisions légitimes, passées et présentes, loin de fonder un édifice à part sur un fondement négatif et nouveau ; elle ne se serait jamais et sous aucun prétexte, séparée du centre sacré et de la vénérable base de l'antique tradition chrétienne.

Cette réforme générale de l'Église, qui aurait offert un si beau spectacle, en agissant dans tous les sens, en pénétrant jusqu'au cœur, en ranimant tout, sans sortir pourtant du cercle de l'ancienne foi, sans abandonner le centre divin, elle ne s'effectua donc pas alors ; car les lois ecclésiastiques, disciplinaires du concile de Trente, qui furent faites dans ce but, renfermaient, renferment encore des règlements assurément fort sages ; elles contiennent beaucoup de dispositions bonnes et salutaires, comme l'a prouvé, dans les divers pays et royaumes catholiques, l'expérience qu'on en a faite, mais qu'on n'en a faite encore qu'à divers degrés, et suivant différentes formes ; cependant elles ne constituent pas une vraie réforme, puisque destinées à l'abolition de divers abus, au rétablissement de l'ancien ordre, elles n'ont pas été adoptées et introduites, d'une manière égale et absolue partout, même dans les pays catholiques.

Mais par rapport au protestantisme, et quant au fond et à l'essence de la querelle avec les novateurs, les décisions de ce concile ne pou-

vaient avoir d'autre caractère que celui d'une manœuvre défensive, ayant pour but la conservation de l'intérieur de la place. Au lieu de se borner à la fonction de réformateur, ainsi qu'on l'avait espéré, le protestantisme s'était dès le début annoncé comme une doctrine nouvelle, comme une religion à part; et c'est à ce titre qu'il se constitua et se consolida de plus en plus. La rupture était donc déjà complète, et le mal devenu irrémédiable avant que le remède eût paru et pût être appliqué.

Le protestantisme, tel que l'histoire le présente, même à son origine, ne fut qu'une œuvre humaine exécutée par des moyens humains. Il est vrai que dès le commencement il établit, comme pierre de touche de son origine divine, son maintien et sa perpétuité, proclamant que s'il ne provenait pas uniquement des hommes, il subsisterait toujours. Mais personne ne voudra, dans l'histoire, présenter ou accepter cette preuve; lorsque la religion fausse de Mahomet, qui plus que toute autre corrompt et détruit le principe divin dans l'homme, subsiste déjà dans le monde depuis plus de douze siècles, bien qu'elle ne soit cependant qu'une œuvre humaine, si elle n'est pas quelque chose de pis. Mais même comme œuvre humaine, le protestantisme est sans contredit un grand événement, un événement extraordinaire et qui fait époque

dans le monde, puisqu'il ne saurait être douteux, qu'à partir du moment de sa consolidation extérieure, malgré les agitations intérieures dont il ne cessa d'être travaillé, il n'ait dès lors et pour l'avenir déterminé en grande partie la physionomie des temps modernes, la forme et l'état des peuples chrétiens, et de l'humanité même en général, surtout en Europe; puisqu'il est tout aussi certain que, pénétrant dans le domaine de la culture intellectuelle, et la modifiant complètement, il a partout essentiellement influé, pendant trois siècles, quoique d'une manière chaque jour moins sensible et moins exclusive, sur la direction sociale de la science, et sur ses développements, si gros de changements politiques et d'événements nouveaux.

Nous devons nous arrêter ici à ce grand fait même, pour le saisir dans toute son étendue, mais sous un point de vue exclusivement historique, pour en reconnaître et en comprendre toutes les conséquences. On serait sans doute tenté de se plaindre de la longue durée de cette dissension européenne, si générale; on est près de se croire le droit de la regarder comme un malheur pour l'humanité; mais un pareil sentiment, louable en soi, en tant qu'il est le résultat d'une conviction intime et de l'amour des hommes, ne doit point diriger le jugement historique; il ne faudrait même pas pousser trop loin

ces plaintes, ni aller jusqu'au murmure contre le destin, c'est-à-dire contre la Providence, qui a permis qu'il en fût ainsi.

Cette tolérance accordée d'en haut à une entreprise purement humaine, et qui ne procède nullement de Dieu, à une dissension immense, générale, se perpétuant sans remède, à une réaction hostile dont les suites sont funestes, dont les conséquences extérieurement destructives, ne sont propres qu'à retarder le développement intérieur, forme précisément, comme je l'ai dit plus haut, et dans la marche de l'humanité en général, et souvent aussi dans la vie individuelle, le merveilleux mystère des décrets occultes de la divinité. L'énigme dont il s'agit ne recevra peut-être sa complète solution, que lorsque la division qui partage le monde aura cessé, et que ce triste phénomène sera parvenu à sa pleine et entière conclusion.

Déjà, de l'expérience acquise jusqu'à présent, quelque indécise et quelque morcelée qu'elle soit, résulte clairement et évidemment cette vérité: que l'influence du protestantisme ne resta pas bornée aux pays, aux états, et aux peuples, au milieu desquels il devint dominant, où il fut du moins publiquement reconnu et légalement établi; mais que la lutte et le danger furent bien plus grands, et la commotion beaucoup plus forte et plus profonde, là où sans occasioner

une rupture totale, une séparation formelle, en excitant tout au plus une scission passagère, mais qui ne fut jamais ni durablement fixée, ni adoptée de fait, le protestantisme, ou si l'on aime mieux, son esprit, avec sa tendance ou avec une tendance toute semblable, s'insinua et s'infiltra dans le cœur et les entrailles d'un état, qui conservait encore tous les dehors du catholicisme, pour s'y fixer sans développement sensible, et le miner sourdement.

Dans ces malheureux pays, après un calme apparent et trompeur, le feu des innovations révolutionnaires long-temps comprimé éclata plus tard, mais avec d'autant plus de violence, d'abord dans l'opinion publique et dans la science en vogue, ensuite dans la réalité et dans l'état. Une conscience, une intelligence qui, dans la poursuite et dans la conviction intime de la vérité ne cherche que repos et consolation, trouvera bien naturellement un point d'appui solide dans la décision dogmatique et dans l'arbitrage suprême de la foi; mais cette règle de croyance et de conviction, cet arrêt en dernier ressort et sans appel, quelque simples et décisifs qu'ils soient, ne peuvent servir de base absolue au jugement philosophique.

Il est telle révolution dans l'enseignement et la science, dans la sphère de ce qu'il faut croire et ne pas croire, dans les pensées et l'opinion

publique qui, bien qu'ayant pris naissance sur un sol catholique, peut comme on l'a vu dans nos temps et dans ceux qui nous ont immédiatement précédés, causer plus de dangers et de dommages, et au pays qui l'a enfantée, et aux états voisins, qu'un protestantisme, depuis longtemps entré dans le repos de l'équilibre, et vivant en paix avec lui-même et avec le monde qui l'entoure.

Ainsi l'intérêt et le système politique de l'Angleterre, par exemple, qui comme état, est bien le plus protestant de tous les pays, se sont-ils souvent liés et accordés avec ceux de la plus grande des anciennes monarchies catholiques; et l'athéisme du dix-huitième siècle a-t-il produit une moins grande révolution, a-t-il donné au monde une secousse moins forte que le protestantisme à son début, ou même pendant l'époque des guerres de religion? Quoiqu'il ne constituât pas un parti distinct, une secte organisée; semblable à une épidémie contagieuse de l'esprit du siècle, il envahit et infesta tout autour de lui, porté çà et là par le vent du hasard, ou bien empaqueté dans les ballots meurtriers d'une civilisation prétendue.

Pour moi, si je ne consultais que ma conviction et mon opinion personnelle, j'aimerais à m'en tenir en tout et partout, dans l'histoire universelle, au point de vue théologique, et à fon-

der mon jugement historique sur ce que je regarde comme la vérité divine, parce que cette base est en général la plus large et la plus sûre. Mais lorsqu'il s'agit de ces derniers temps où le point de vue théologique divisé présente deux faces, où l'examen de la question en elle-même que chaque parti décide en sa faveur ne peut qu'engager dans une dispute sans fin; l'idée qui se présente naturellement et irrésistiblement à l'historien est celle d'une sorte de pathologie sociale, envisageant l'humanité comme un malade dont l'état deviendrait chaque jour plus alarmant et plus désespéré. Or une thérapeutique scientifique regardera toujours cette espèce de lutte décisive, de combat à mort, qui s'établit entre l'organisation et un élément étranger et ennemi, comme plus avantageux à la santé et à la vie, si, bien dirigé, il obtient une heureuse issue, que la suppression d'une crise faite de laquelle le principe morbifique retombera sur les organes intérieurs, s'attaquera au principe vital, pour le miner et le ronger d'une manière latente et sourde.

Mais l'histoire des divers pays ne nous prouve-t-elle pas de mille façons, que ce principe est applicable en grand, et qu'il peut servir de règle à une clinique générale? Si le protestantisme naissant avait été extérieurement comprimé et étouffé; ce qui forme son essence et sa

nature intime, je veux dire cet esprit d'innovation révolutionnaire, ce caractère négatif et destructeur, le rationalisme en un mot, n'aurait-il pas, nonobstant, continué peut-être d'agir à l'intérieur? et comme on peut l'inférer des exemples isolés d'une expérience partielle, où on l'a vu se produire sous cette forme, cette action intérieure n'aurait-elle pas été encore plus dangereuse et plus funeste?

Je souhaiterais qu'on ne prît pas ces observations, ainsi que d'autres opinions que j'ai de même émises précédemment, pour des assertions positives, ni comme des vérités incontestables, mais qu'on n'y vît que des questions et des doutes que je propose; le dogme lui-même, ainsi que la décision définitive et en dernier ressort de la question étant ici en dehors des limites que je me suis imposées; d'autant plus que l'arrêt suprême, celui qui dans la réalité arrangera tout et rétablira tout, est au-dessus du pouvoir des hommes, et ne peut partir que de Dieu. Je ne présente tout ceci que comme des essais d'une opinion conciliatrice, et tout au plus d'une théodicée de l'histoire; et c'est aussi le rôle auquel doit se borner l'esprit philosophique.

Et de fait, on doit sans contredit à cette réaction du protestantisme ainsi qu'à l'état permanent de lutte qui s'en est suivi, non-seulement une généreuse émulation qui est venue animer

les sciences et l'étude, non-seulement une surveillance mutuelle qui s'est éveillée entre les deux partis, les éperonnant l'un et l'autre d'une manière salubre et les maintenant tous deux en haleine, et qui s'est étendue également sur les rapports moraux et politiques de la vie; mais aussi un troisième élément surgit de ce conflit intérieur, de cette guerre intestine entre les deux autres; lequel s'il n'a pas été heureux par tout, ni parfaitement chrétien, mérite cependant d'être remarqué par l'histoire, comme très fécond et très extraordinaire.

Parmi les huit ou neuf pays où le protestantisme ayant jeté de profondes racines, se fonda une existence durable, il en est trois principalement où il amena des résultats assez importants pour que l'historien les signale, et où le combat et la lutte en s'apaisant, enfantèrent trois événements tout nouveaux dans les fastes du développement humain.

C'est d'abord en Allemagne, la paix de religion, vraie source du bien-être ultérieur de ce pays, devenue le trait principal qui la caractérise pour le moment, et qui fixe et détermine la destination spirituelle qui l'attend dans l'avenir; c'est ensuite en Angleterre cette constitution tant vantée; cette bienheureuse constitution, comme on l'appelle, dont le simple reflet, la seule forme extérieure, l'apparence et

le nom sont devenus le but suprême des ardens désirs de mainte autre nation ; enfin c'est en France la révolution dans la science, provoquée, et par l'influence indirecte du protestantisme et par le conflit intérieur d'éléments à moitié ou tout-à-fait protestants ; suivie bientôt d'une révolution politique terrible, à laquelle, après un despotisme militaire de quelques années, succéda la grande époque de la restauration intérieure, faite d'après les principes généraux de l'Europe. Cette restauration, il est vrai, bien loin d'être complète, se voit travaillée par une lutte vive et dont l'issue est peut-être incertaine ; mais elle n'en appelle que d'autant plus l'attention de l'histoire.

Un des pays les plus voisins du berceau du protestantisme, de l'Allemagne, la Suisse fut dès en commençant le théâtre d'une violente guerre civile, dans laquelle le chef de la nouvelle religion en ces contrées resta sur le champ de bataille. Mais le penchant à l'association naturel aux Suisses, le besoin d'une commune défense, la presque égalité de nombre et de puissance des religionnaires opposés, y amenèrent bientôt une paix de religion. L'influence indirecte qu'exerçait sur la France le protestantisme de la Suisse française se maintint toujours d'une manière sensible, depuis Calvin jusqu'à Rousseau. Dans la Hongrie, à demi conquise et continuellement

menacée par les Turcs, la paix de religion s'établit sous les auspices des monarques autrichiens, bien peu de temps après son établissement en Allemagne. La tolérance entra même dès lors dans la constitution du pays dont elle fit une des dispositions essentielles.

Le protestantisme, tel qu'il pénétra en Pologne, dans la seconde moitié du seizième siècle, n'était déjà plus un protestantisme pur, et conforme au système primitif des doctrines répandues en Allemagne ; c'était une de ces sectes qui surgirent plus tard, le socinianisme, qui non-seulement repoussait le mystère de l'eucharistie, mais qui, suivant la marche progressive de l'erreur, rejetait même le mystère fondamental de la théologie chrétienne, je veux dire le dogme de la trinité. Cette secte, tant qu'elle subsista à part, tant qu'elle forma comme un corps distinct et séparé, ne fut pas très nombreuse, ni en Pologne, ni ailleurs ; mais elle n'en eut que d'autant plus d'adhérents dans toute l'Europe, au dix-huitième siècle, durant cette période d'incrédulité où elle devint presque dominante dans quelques pays.

Nous avons dit plus haut de quelle manière la Prusse jadis propriété de l'ordre teutonique, devint un duché séculier qui pendant plus d'un siècle encore resta dépendant de la Pologne. Dans aucune contrée de l'Europe, le christia-

nisme ne s'était introduit aussi tard qu'en Lithuanie, où il ne pénétra que vers la fin du quatorzième siècle. La population de la vieille Russie, ainsi que celle de la Hongrie et des pays adjacents, était en grande partie de l'Église grecque.

Les guerres contre les Turcs, contre les Suédois, et contre les Russes, augmentèrent en Pologne le nombre des éléments hétérogènes; tandis que l'attachement réel ou apparent des dissidents pour la Suède accroissait la fermentation et l'anarchie, qui déchiraient cet état, et qui finirent par amener sa dissolution et son partage. Constituée vers la fin du quinzième siècle par Ivan Vasilievitch-le-Grand, ce prince qui entretenait une liaison d'amitié avec l'empereur Maximilien, et qui autorisa dans ses états la hanse allemande, la Russie demeura pour le moment tout-à-fait en dehors de l'action directe du protestantisme; comme à l'autre extrémité de l'Europe, l'Italie et l'Espagne.

Les pays scandinaves étaient, au commencement du quinzième siècle, réunis en un seul corps d'état; et en cette qualité, ils auraient pu former durablement dans le nord une puissance grande, et avantageusement située; malgré maintes vicissitudes, ils demeurent cependant ainsi réunis, jusqu'au seizième siècle. Toutefois les désirs nationaux et l'opinion publique réprouvaient cette union, et non-seulement Gustave

Wasa opéra et consolida la réparation totale et définitive de la Suède en la détachant du Danemarck et de l'Union; mais il sut en même temps affermir en ce pays le pouvoir monarchique, et y introduire le protestantisme, qui là, contrairement à ce qui était arrivé dans les autres pays, ne fut pas amené par les flots de l'opinion populaire, mais qui partit du haut de l'échelle sociale, et descendit du souverain même, dont la prudence constante et persévérante ne brusqua rien et lui assura peu à peu la victoire, en conservant toutefois la constitution épiscopale. Par son influence protestante sur l'Allemagne, sur la Prusse et sur la Pologne, la Suède a joué passagèrement en Europe, dans le dix-septième siècle, le rôle d'une grande puissance; elle devait cette importance en grande partie au caractère personnel de Gustave Adolphe, et de quelques autres de ses rois. Mais dans l'intérieur du royaume, ce n'est pas comme en Angleterre ou en Allemagne, le protestantisme n'y a rien produit de nouveau, de spécial, d'important pour l'histoire.

En ce qui concerne le Danemarck, là aussi le protestantisme s'introduisit presque de la même manière, quoique non tout-à-fait au même degré; c'est-à-dire généralement en partant d'en haut. L'Islande, il l'emporta de vive force. Dans ces paisibles contrées du nord, les abus réels de l'Église catholique, et surtout les grands scandales

étaient peut-être moins nombreux et moins frappants que dans les pays du midi ; les mœurs étaient plus simples, la corruption moins répandue même qu'en Allemagne. L'ancienne croyance devait être d'autant plus enracinée dans les esprits, et d'autant plus difficile à détruire. La tendance révolutionnaire de l'esprit suédois, qui s'était tant de fois antérieurement manifestée par des luttes intestines dans la haute aristocratie, modifiée alors par un prosélytisme religieux, armé, et guidé d'en haut, trouva un champ vaste et libre, dans les troubles de la Pologne ; dans ses différends avec la Prusse, et avec d'autres états voisins, mais principalement dans la grande guerre de religion en Allemagne ; aussi ce ne fut que plus tard, et lorsque l'Europe eut vu finir les jours de la puissance et de la prépondérance de la Suède, que cet esprit révolutionnaire refoulé sur lui-même et restreint dans des bornes étroites, éclata en catastrophes intérieures.

En Angleterre, le protestantisme ne se montra que sous le successeur du despote Henri ; mais il s'y montra sous deux formes diverses, et se divisa en deux partis, entre lesquels régnaient une violente opposition. L'Angleterre proprement dite conserva la constitution épiscopale ; les puritains, qui étaient les méthodistes d'alors, eurent au contraire le dessus en Ecosse. Mais le catholicisme monta encore une fois sur le trône

anglais, dans la personne de Marie, épouse de Philippe d'Espagne ; cette réaction dans le sens catholique fut suivie bientôt d'une autre, dans l'esprit du protestantisme ; de sorte que celui-ci ne fut vraiment constitué et consolidé que par l'adresse persévérante d'Elisabeth, qui fit tomber la tête de l'infortunée Marie Stuart.

Dès lors l'Angleterre roule de réaction en réaction, passe du supplice d'un de ses rois et de la république au despotisme du protecteur, traverse maintes luttes suscitées par l'opposition nationale et religieuse qui divise les deux nations, anglaise et écossaise, revient à une inclination passagère pour la cause catholique, qui est due aux dispositions personnelles du monarque ; jusqu'à ce qu'enfin cent ans avant la révolution française, le roi Guillaume de Hollande procure définitivement la victoire au protestantisme, et amène à maturité cette bienheureuse constitution, transplantée depuis du royaume insulaire ; imitée, copiée, adoptée avec additions, errata, et variantes sur le continent européen, ainsi qu'en d'autres parties du monde.

Telle est la base sur laquelle s'éleva, pour envelopper tous les peuples et tous les gouvernements de l'Europe, ce protestantisme complet dans l'Etat, qui caractérise l'Angleterre dans les temps modernes, et pendant toute l'époque de sa puissance : protestantisme politique qui fut

immédiatement suivi ou même qui fut accompagné d'un protestantisme scientifique tout aussi prononcé. Il faut cependant que je fasse de suite l'observation que, si l'esprit de protestation, en dégénérant et en se corrompant, ne peut manquer d'amener promptement l'esprit révolutionnaire, c'est-à-dire le désordre et l'anarchie dans les pensées et dans la culture intellectuelle, on ne doit pas néanmoins, dans la science, confondre, on doit distinguer soigneusement au contraire, le protestantisme et la révolution. Car le nouveau paganisme, et l'athéisme déclaré du dix-huitième siècle, se montrèrent sur le continent bien plus à nu et à découvert, et y comptèrent beaucoup plus de sectateurs, que dans cette île constitutionnelle, où fut établi, même dans le domaine scientifique, un équilibre artificiel entre la vérité et l'erreur.

Dans les Pays-Bas, le protestantisme fut bien une des causes qui contribuèrent à leur séparation d'avec l'Espagne; mais il ne fut pas la seule, ni la principale; l'esprit bourguignon, d'une part, s'étant bien long-temps auparavant montré remuant et révolutionnaire; et le despotisme espagnol excitant d'autre part sur beaucoup d'autres points, le mécontentement, la haine, et des tentatives de révolte. La partie protestante, qui était la plus forte, en se séparant, constitua, sous le nom de Hollande, un état in-

dépendant qui exerça toujours une grande influence politique et religieuse sur l'Angleterre; tandis que les Pays-Bas proprement dits, restés catholiques, en conservèrent une pareille sur la France. En Hollande, je ne vois pas que le protestantisme ait, comme en France ou en Angleterre, développé rien de spécial et de nouveau; à moins qu'on ne veuille considérer comme tel, la tolérance envers toutes les sectes; tolérance entière et parfaite, qui nulle part ailleurs, n'a existé à un aussi haut degré.

Quant à l'Espagne, elle avait à résoudre, dans son sein même, un problème bien difficile; elle avait à vaincre une vieille et profonde opposition populaire dans les anciens conquérants et maîtres du pays, tenant toujours aux mœurs et au langage des Arabes, et même en partie à la doctrine et à la religion mahométane. La lutte commença sous Philippe II, par des lois très sévères contre ces maurisques; elle finit sous Philippe III, par une mesure encore plus dure, par leur expulsion en Afrique. Il est grandement à présumer que les rapports intimes, que le contact répété, qui s'établit entre l'Allemagne et l'Espagne, sous le règne de Charles-Quint, dont les armées allemandes pénétrèrent dans la péninsule Ibérique, introduisit dans cette dernière contrée plus d'idées allemandes, que l'histoire

ne peut maintenant le prouver et le constater par des faits : une pareille conjecture doit servir à expliquer, ou du moins à excuser maintes mesures prises par le gouvernement espagnol.

Ce qui est en tout cas certain, c'est que l'esprit, le caractère espagnol, d'ailleurs si noble et si loyal, qui ne connaît ni les astuces de l'égoïsme, ni la versatilité de l'inconstance, devint exclusif et partial, violent et absolu, dans cette haine acharnée, dans cette longue discorde de la guerre religieuse. Cette nation généreuse conserva nonobstant beaucoup de vertus chevaleresques, et vit paraître quelques rares talents hautement religieux, dont je ne citerai pour exemple que sainte Thérèse et ses merveilleux ouvrages ; où la sainteté des sentiments et des pensées est rehaussée par un style inimitablement beau.

Chez aucune nation l'esprit et le caractère du moyen-âge, avec ses plus nobles attributs, ne se sont conservés et perpétués aussi long-temps, non-seulement dans les pensées, dans l'espèce et dans la direction de la culture intellectuelle, mais encore dans les ouvrages d'imagination et dans la poésie : ce n'est même qu'en Espagne que la poésie particulière au moyen-âge reçut son développement le plus riche, et parvint à sa plus haute perfection ; particularité que l'his-

toire ne doit pas laisser passer comme fortuite, mais qu'elle doit au contraire remarquer comme éminemment caractéristique.

En Italie, dans le même temps aussi, l'art, la littérature et l'érudition classique, brillaient du plus vif éclat. Tandis que l'Europe entière était déchirée par des guerres civiles, et travaillée par la discorde religieuse ; en Italie ; la science, la poésie et les beaux-arts, recevaient le plus heureux développement ; mais il semble toujours qu'on doive considérer cette belle, cette magnifique culture intellectuelle de l'Italie pendant ces temps d'orage, comme un jardin fleuri, planté sur un sol volcanique. Bien qu'il ne soit pas sage de juger une chose par ses dehors et ses apparences, on peut croire qu'un danger imminent ne menaçait pas alors ce pays. La crainte de l'abus fut même poussée si loin, qu'elle alla jusqu'à entraver et retarder dans son développement la vraie science elle-même, la science proprement dite.

Cependant l'inspiration pagano-antique ne pouvait plus se déployer avec autant de liberté et de publicité que naguère à l'origine de la fermentation, et lorsque le quinzième siècle, si brillant, reposait encore dans une fausse sécurité. De cette manière la vieille scolastique conserva plus long-temps qu'il n'eût été souhaitable, sa domination exclusive, quoique ce rationalisme er-

goteur, et même en partie négatif du moyen-âge, ne pût répondre au besoin universel d'une science vraiment chrétienne. On aurait dû réfléchir que chaque erreur nouvelle, chaque nouvelle forme que ce vieux Protée prend dans l'esprit des diverses époques, ne doit pas être considérée comme une science nouvelle; car la science, et elle est unique, la science des choses divines et humaines, comme l'appelaient les anciens, prise en soi-même, et dans le cercle des objets et des questions les plus élevées, est un édifice fondé sur la base éternelle de la vérité divine, qui voit passer devant lui tous les siècles, sans pouvoir être ébranlé; quoiqu'elle ait besoin d'une nouvelle forme et d'une tournure nouvelle, lorsque l'artiste sublime vient la rajouter.

Le pieux évêque Borromée, ce vénérable homme de Dieu, prouva bien sans doute par son livre d'instruction religieuse, qu'une érudition sacrée, profonde et solide, est ordinairement accompagnée de la clarté dans l'exposition, de la netteté, de la précision et d'une simplicité sublime dans la pensée. Mais en général, dans l'enseignement, la science proprement dite resta encore long-temps trop scolastique; et c'est toujours un malheur, un dommage pour la cause catholique, que les germes d'une philosophie meilleure, d'une philosophie du

moins fidèle à son but, et en général d'une science s'offrant plus vaste et plus pure à l'avenir, se soient développés dans les rangs opposés, et produits sous la plume de Bacon et de Leibnitz.

C'est de la Suisse et spécialement de la Suisse française que, dès son début et aux premiers jours de ses progrès, le protestantisme s'avança sur la France; le nom même de Huguenots l'atteste*. Ces guerres de religion éclatèrent ici beaucoup plus tard qu'en Allemagne, et elles y eurent un caractère particulier.

Les princes du sang, les chefs des partis opposés au gouvernement, surtout dans la haute aristocratie, et au sein même de la cour, employèrent comme instrument politique, et firent servir à leurs vues ambitieuses, le protestantisme, qui, bien qu'en minorité absolue dans le peuple, et à plus forte raison dans l'État, ne laissait

* L'évêque de Genève, qui disputait le droit de souveraineté sur cette ville au duc de Savoie et au peuple, fut obligé de fuir au commencement du seizième siècle et d'abandonner le gouvernement aux citoyens, qui recouvrèrent alors leur liberté. Il y avait déjà depuis assez long-temps deux partis dans Genève, celui des protestants et celui des catholiques. Les protestants s'appelaient entre eux Égnots, du mot eidgenossen, alliés par serment. Les égnots qui triomphèrent attirèrent à eux une partie de la faction opposée, et chassèrent le reste. De là vint que les protestants de France eurent le nom d'égnots, et par corruption de huguenots, dont la plupart des écrivains français inventèrent depuis de vaines ou d'odieuses origines. (*Note du Traducteur.*)

pas d'offrir une force imposante et respectable. Ce mélange de grands et de peuple, de politique et de religion, imprima à la lutte en France une forme toute spéciale, qui la distingue des dissensions de l'Allemagne. Elle n'y fut pas aussi continue, aussi acharnée; elle n'y fut pas aussi dévastatrice, que la guerre de trente ans; mais aussi les paix religieuses n'y avaient qu'une fort courte durée; renouvelées jusqu'à cinq et six fois, elles étaient toujours promptement suivies d'une nouvelle rupture.

L'édit de Nantes, qui devait définitivement mettre un terme à la longue anarchie, n'empêcha pas de nouveaux troubles d'éclater après l'assassinat commis sur la personne de Henri IV; et l'édit lui-même fut révoqué dans la suite. La politique que le mécontentement des grands et des chefs de l'opposition mêlait toujours à la religion, donnait à la guerre un caractère éminemment odieux; la réaction passionnée qu'exerçait tour-à-tour, dans la fluctuation des succès, chaque parti vainqueur, chaque opinion triomphante, présentait sans cesse à la discorde un nouvel aliment, et résistait opiniâtrément à l'apaisement définitif des éléments de fermentation. Ce caractère haineux des guerres de religion en France a été souvent reproduit et peint avec force par les historiens français, il s'était aussi manifesté en Angleterre, d'abord sous Henri VIII, et en-

suite sous le règne de l'astucieuse Elisabeth; puis il se développa d'une manière tout-à-fait anarchique dans la révolution contre Charles I^{er}, qui mourut sous la hache du bourreau; et il parut enfin sous Cromwell, avec des traits non moins hideux.

Mais plus importante, par ses résultats historiques postérieurs, est cette observation générale: qu'en France, la lutte, fidèle au caractère de vacillation qu'elle présenta dès l'origine, resta à proprement parler indécise; et qu'elle ne parvint pas, comme en Angleterre, par la voie de la constitution, ou comme en Allemagne, par la voie d'une paix solide et inébranlable, à une conclusion véritable et complète; mais que, comme un problème politique non résolu, elle passa à la postérité, portant avec elle le germe intérieur d'une scission religieuse, lequel influa sur le parti catholique lui-même, où il jeta de profondes racines.

En France, les protestants étaient vraiment en minorité: ils ne devaient qu'à des causes secondaires la puissance et l'importance éphémères qu'il leur arrivait de prendre dans la première époque des guerres de religion. En Angleterre, ils ont vraisemblablement obtenu de bonne heure la majorité; quoiqu'elle n'ait pas été sitôt aussi forte, aussi prépondérante qu'elle l'est aujourd'hui. Mais la population de l'Allemagne était dès lors, comme elle l'est encore aujour-

d'hui, divisée entre les deux partis, par moitiés à peu près égales; et bien que la puissance politique, là où comme alors tant d'éléments divers se mêlent à la lutte, ne se fonde pas uniquement sur le nombre, il n'en est pas moins vrai que les deux combattants étaient assez forts, pour que ni l'un ni l'autre ne succombât tout de suite.

Cette circonstance engendra par la suite le besoin pressant d'une paix solide et véritable, et en fit sentir l'absolue nécessité; mais cette même circonstance n'en rendit d'abord la lutte que plus opiniâtre et plus longue. D'ailleurs presque toutes les grandes puissances continentales de l'Europe y prirent part, et se mirent en présence dans cette immense bataille. Aussi nulle part la guerre de religion n'eut un champ aussi vaste et aussi varié, nulle part elle ne fut aussi longue et aussi opiniâtre; nulle part ses effets ne furent aussi destructeurs, même pour les générations suivantes. Cette époque de trente ans de désastres, qui vit s'abîmer les meilleures forces de l'Allemagne et son ancienne civilisation si florissante, forme dans l'histoire, comme un grand mur de séparation entre l'Allemagne antique, pays, au moyen-âge, le plus riche et le plus brillant de l'Europe; et l'Allemagne nouvelle, l'heureuse Allemagne de nos jours, qui se relève de ses ruines, se remet d'un long accablement, et re-

monte, comme de la nuit lugubre d'une tombe funéraire, à la lumière et à la vie.

L'explosion de cette guerre ne doit pas surprendre; ce qui est étonnant au contraire, c'est qu'elle n'ait pas éclaté plus tôt. Et peut-être doit-on ce caractère d'exaspération et de violence qui signale la lutte, précisément aux efforts qui réussirent à la comprimer long-temps. La paix de religion qui avait été faite auparavant n'était au fond qu'un armistice, qu'un intérim, qui ajoutait un assez bon nombre de points, sur lesquels, malgré la meilleure volonté des deux parts, il eût été difficile, souvent même impossible de s'entendre et d'en venir à un accommodement pacifique. Lorsque tant de matières inflammables étaient amoncelées, le moindre accident malheureux, la moindre étincelle pouvait allumer l'incendie. L'étincelle partit de la Bohême, où les anciens troubles des Hussites avaient bien été réprimés par la force, qu'on ne pouvait s'empêcher d'employer contre eux, à la première explosion; mais où, comme on le vit clairement alors, le mal n'avait pas été guéri dans sa source, où fermentait toujours, d'une manière latente, l'irritation, cause de la maladie.

Pendant cet éclat en Bohême ne fut ni le seul principe, ni l'objet unique de la grande guerre générale que plusieurs historiens aiment mieux regarder comme une complication étrange,

comme une longue succession de plusieurs guerres avec plusieurs buts différents. Le pays entier, le siècle lui-même parut se fondre et se dissoudre en guerre; on eût dit que la guerre était devenue le point principal, la forme permanente, la condition universelle de la vie publique, une autre nécessité de la nature. La plupart des scènes et des actes de cette grande tragédie; par exemple l'esprit religieux et l'énergique persévérance de Ferdinand II, la gloire militaire de Gustave-Adolphe et les exploits des Suédois les talents du maréchal Wallenstein et sa fin malheureuse, ont été si souvent et si parfaitement tracés par mains de maîtres, qu'il serait inutile de s'arrêter long-temps à ces grands souvenirs, quoique le sujet soit en lui-même inépuisable. La paix qui fut amenée enfin par une nécessité supérieure; voilà ce qui pour nous est d'un haut et véritable intérêt.

Quant au chapitre des indemnités, cette paix ne différerait pas sans contredit de toute autre pacification générale où il y a des pays et des parcelles de pays à distribuer ou à séculariser, mais où le nombre des co-partageants est plus grand que celui des portions à partager. Sous le rapport politique, cette paix rétablie et consolidée enfin dans l'empire, n'était plus, comme autrefois, assise sur une base positive et réelle; elle ne s'appuyait plus sur sa force propre

et interne; mais elle dépendait dès lors du système entier des états de l'Europe, et reposait sur le principe d'équilibre dont elle contribua puissamment à propager et à développer l'idée, non-seulement alors, mais encore pour les âges suivants. Toutefois je ne la considère ici que comme paix de religion, comme conclusion définitive de toute guerre religieuse; et sous ce point de vue, elle n'a plus été essentiellement violée; je la regarde comme une convention religieuse, maintenue, gravée dans les esprits, observée scrupuleusement et sans violation, au moins quant à sa substance; tandis que les deux autres points de vue, sous lesquels je l'ai présentée plus haut, et suivant lesquels elle ne peut paraître que bien imparfaite, ont depuis long-temps perdu leur intérêt pratique.

En ne considérant cette paix qu'historiquement, et en la suivant depuis ses premiers essais jusqu'à son accomplissement; œuvre de zèle et de justice, menée à bien par des efforts infatigables, elle n'a jamais eu d'égale parmi les traités de paix qui la précédèrent, elle est devenue par là même la base du droit des gens européen, et la source principale d'étude pour la science diplomatique des temps modernes jusqu'à nos jours. De là aussi sa durée inébranlable. Elle fut bénie des peuples de cette époque; dont elle finissait les longs malheurs, et ses effets sur les âges sui-

vants ont été encore beaucoup plus grands et plus heureux.

La paix religieuse, telle qu'elle fut établie alors, est devenue dans les temps modernes pour le peuple allemand une seconde nature, son caractère propre et national; et si ce n'est pas en cela qu'on peut trouver la destination supérieure et historique de cette nation, même quant au domaine spirituel, on ne la trouvera nulle part ailleurs. On peut dire, il est vrai, de cette paix, comme de toute autre pacification dans laquelle on n'est pas d'accord sur le fond même de la question en litige, qu'elle n'a été qu'une trêve, qu'un nouvel intérim, mais c'est une trêve éternelle et sacrée, c'est un intérim divin, une suspension d'armes, un état provisoire, attendant la décision que Dieu ne peut manquer de rendre un jour.

Pour apprécier historiquement cette paix et son influence sur le passé, sur le présent, et même sur cet avenir qui doit tout décider, il n'est aucunement nécessaire d'examiner juridiquement jusqu'à quel point et avec quelle restriction elle reste politiquement valable et obligatoire dans les rapports politiques; car désormais elle est entrée dans la vie; plus que toute autre chose, elle est devenue une réalité; de sorte qu'envisagée sous ce vaste point de vue, dans lequel l'avenir même est compris, elle est bien plus près dans son

esprit général, dans son sens supérieur, d'être arrêtée et accomplie, qu'elle ne l'était, alors qu'il ne s'agissait que de son application pratique à des cas particuliers.

Concluons: cette paix religieuse qui se borne à la surface, mais qui la calme d'une manière solide et durable, qui se présente simplement comme un armistice, comme un intérim, mais comme un intérim sacré, n'est que la préface, que le péristyle d'une autre paix plus générale, plus profonde, plus vraie, que notre siècle attend, et qui, par une complète restauration, fixera irrévocablement l'histoire moderne en commençant une nouvelle ère. Comment en effet serait-il possible que le christianisme, c'est-à-dire la vérité éternelle, restât toujours déchiré, partagé, divisé? La solution du grand problème des trois derniers siècles, et du nôtre en particulier, n'est difficile et compliquée que pour qui le veut bien; car elle est effectivement toute simple. Du moment où la science et la foi seront complètement d'accord, et c'est à ce résultat que doit tendre toute philosophie véritable et élevée; dès ce moment la croyance redeviendra essentiellement une; et dès lors cessera toute rupture, toute division.

Cependant pour les rapports publics et pour la politique extérieure, la grande œuvre de cette paix fondamentale devint et est restée jusqu'à

nos jours, en Europe et dans la chrétienté, la nouvelle base du système politique des états et du droit des gens. Tant que la justice absolue ne peut régner ici-bas, il faut bien arranger pacifiquement les choses, suivant le principe de l'équité, et d'après la loi chrétienne d'amour. Dès lors fut déterminé pour les âges suivants et pour toujours le caractère décidément pacifique, la politique conservatrice de la principale puissance allemande, de l'Autriche, qui en cette qualité, marche à la tête de la confédération.

Des guerres de religion ont depuis plusieurs fois encore éclaté en Angleterre et en France ; mais ce n'était plus que comme les suites douloureuses d'un pénible enfantement ; comme les dernières secousses d'une convulsion terrible. Elles s'apaisèrent bientôt ; et cette paix mémorable dont l'Allemagne donna l'exemple, fut partout érigée en principe, et admise comme un devoir inviolable, sinon expressément, du moins tacitement par toute la chrétienté d'Europe.

Entre les derniers et les plus terribles effets de la révolution générale dans l'Eglise, comptons, à cause de son intime liaison avec elle, cette mort malheureuse de Charles I^{er} d'Angleterre, qui fut exécuté un an après la pacification de l'Allemagne ; de sorte que ce ne fut que quarante ans plus tard que la nation anglaise trouva la paix dans la consolidation définitive de sa

constitution. Aux évènements déplorables et aux traits caractéristiques de ce temps de terreur, appartient la révocation subite de l'édit de Nantes, d'où était sortie en France la dernière paix religieuse, laquelle paraissait même avoir acquis quelque stabilité.

Cette révocation ne doit pas trop nous surprendre, en tant que l'édit de Nantes, comparé à la belle et grande pacification d'Allemagne, ne présentait au fond aucune garantie solide, et ne dépendait que du caprice arbitraire du maître. Cependant cette mesure si tardive et si inopinée, frappa de terreur non-seulement le pays qu'elle concernait, mais aussi les pays étrangers, le monde, et le siècle entier. Un des tristes effets, une des suites funestes de cette révocation, fut la guerre d'extermination dirigée contre le protestantisme populaire des Cévennes, qui pouvait bien se rattacher aux commotions semblables des temps antérieurs, ou provenir même des sectes plus anciennes du moyen-âge.

Que si, sans même avoir égard à l'espoir ainsi perdu d'un état légal pacifique, l'on ne considère cette révocation de la paix religieuse que comme une mesure violente du gouvernement, on peut en dire, sous le rapport purement historique, qu'un tel abus de pouvoir de la part de la majorité, à laquelle l'opinion publique ne manquait pas de l'attribuer, ne pouvait être qu'un dange-

reux exemple, qu'un évènement funeste dans un pays, qui est la patrie des réactions passionnées; en sorte que les émigrés de nos jours ne sont pour l'histoire que le pendant des Huguenots, qui furent alors poursuivis et forcés de s'expatrier. Si encore cette expulsion violente du protestantisme avait atteint son but! Mais non, son esprit avait jeté en France de trop profondes racines, pour qu'il pût être étouffé ainsi, par un procédé mécanique, et sans une victoire ou une guérison spirituelle. L'influence protestante, qui partait de la Suisse française, non-seulement n'a pas cessé par là; mais elle n'en est devenue que plus grande ensuite.

Cependant une atteinte plus profonde a été portée à la cause catholique en France, par la propagation des doctrines jansénistes, nées dans les Pays-Bas français, auxquelles des écrivains de talent donnèrent alors par leur appui tant d'importance.

C'était en substance le rationalisme de Calvin, mêlé aux sentiments piétistes, et se rapprochant à l'extérieur autant que possible du catholicisme. Toutefois ce qui pouvait nuire à la doctrine publiquement enseignée, et gêner l'opinion publique, ce n'était pas le petit parti des Jansénistes d'Utrecht, exclus de l'Église, et complètement isolés soit des protestants, soit des catholiques; c'était bien plutôt ce jansénisme mitigé et caché

qui s'introduisit jusque dans le cœur de l'Église gallicane, où il fructifia, et toutes ces tendances protestantes plus ou moins secrètes, plus ou moins prononcées, reçurent encore une pleine sanction du pouvoir suprême de l'État, qui reconnut et posa le principe et l'idée d'une Église gallicane.

Si dans une constitution protestante, comme celle de l'Angleterre, on conçoit absolument une Église anglicane, une Église nationale, bien qu'elle soit toujours incompatible avec l'essence et le principe suprême du christianisme; cette idée reproduite sur un sol catholique, qui de sa nature répugne à une pareille séparation nationale, est un contre-sens; est absurde, et porte avec soi-même sa propre réfutation. On ne pourrait nous opposer l'ancienne Église allemande; car le principe et l'idée sur lesquels elle reposait, ne concernaient que les rapports et les droits extérieurs, se bornant à déterminer les limites de la puissance impériale et du pouvoir pontifical; sans attaquer ni le sens, ni l'esprit intérieur du dogme; et toutefois il est certain, qu'au temps de la prépondérance des Gibelins, mainte erreur se mêla à cette idée primitive, et devint le premier germe de la rupture qui fut accomplie plus tard. Mais en France, ce demi-schisme gallican, ce schisme couvert, n'a pas été moins funeste; dans ses effets historiques;

que le schisme hautement proclamé des Grecs ; et il ne doit pas moins être compté parmi les malheurs que doit éprouver, parmi les coups que doit recevoir la religion, jusqu'à l'époque de sa restauration future.

Sans parler de la scission avec Rome, poussée jusqu'à cette extrémité, n'y avait-il pas quelque chose de très choquant pour l'opinion publique du catholicisme d'alors, dans cette alliance souvent renouvelée avec le conquérant suédois ; et avec la puissance turque, qui menaçait dans ce temps toute la chrétienté ? Il faut l'avouer, la politique extérieure de Louis XIV n'était chrétienne presque sous aucun rapport, et par là elle a préparé et même introduit la dissolution morale et religieuse du royaume, qui s'effectua sous les faibles successeurs de ce monarque. Louis XIV a sans contredit su consolider à l'intérieur la toute-puissance monarchique ; continuant l'œuvre de plusieurs de ses prédécesseurs, il a su la rendre plus absolue encore par sa prudence conséquente, et par l'énergie de sa volonté de fer.

Mais ces grands problèmes du siècle, ces questions religieuses qui tenaient le monde en suspens, comme étant les objets litigieux de la scission générale, et le but suprême de toute réflexion et de toute action pratique, elles ne se laissent point amener à une solution satisfaisante

pour la marche de l'humanité, par le seul acte d'une volonté arbitraire et absolue, par la décision partielle du pouvoir monarchique tout seul. Et si encore ce pouvoir absolu, en se consolidant à l'intérieur, n'a aucun égard aux droits légitimes des autres nations et de ses sujets, où trouver alors une garantie pour la stabilité réelle ou possible d'un pareil état de choses ?

La littérature constitue un des principaux titres que le règne de Louis XIV ait à la gloire. Développée sous une forme toute particulière, et parvenue au plus haut degré de splendeur, elle fait époque ; quoiqu'on ne puisse y rattacher les reproches que la religion et la politique ont à faire à ce règne, en le considérant comme le principe des embarras et des calamités qui plus tard pesèrent sur la France et sur le monde.

L'art pris en soi, et sous le rapport purement esthétique, est ici tout-à-fait en dehors des limites que je me suis imposées ; et je ne saurais, dans cet ouvrage, prendre en considération les objets de ce genre, qu'autant qu'ils caractérisent l'époque et la nation, dans leurs rapports généraux et dans leur position vis-à-vis des autres peuples. Si donc j'ai fait observer que dans aucun pays l'esprit du moyen-âge, et le caractère scolastico-romantique qu'offre la première époque de la restauration intellectuelle moderne, ne s'est aussi long-temps conservé, et ne s'est aussi com-

plètement développé qu'en Espagne, non-seulement dans la tournure de la pensée et du sentiment, mais encore dans le genre et dans la qualité de l'expression; je voudrais faire consister le caractère et la spécialité de la direction intellectuelle de la France de Louis XIV, en ce qu'on y évitait avec le plus grand soin et la plus minutieuse exactitude les deux fautes capitales des productions du moyen-âge, savoir, l'obscurité et la confusion scolastique, dans les ouvrages de raisonnement; et le fantastique, dans les œuvres d'imagination.

C'est de ce sage tempérament, purifié de tout nuage et de toute surabondance que naît ce choix, ce bon goût qui règne dans tous les chefs-d'œuvre d'éloquence sacrée et profane, d'histoire, de poésie et de science, qui illustrèrent ce règne; c'est aussi, grâce à la précision et à la facilité qu'elle acquit alors, que la langue française est devenue, au dix-huitième siècle, le modèle universel et l'instrument le plus commode non-seulement de la conversation parlée, mais encore de la conversation écrite de tous les peuples et de toutes les classes civilisées de l'Europe.

Cependant sous le point de vue historique et général, le vrai beau n'admet pas pour règle unique et suprême l'agrément de la forme, cette qualité purement extérieure; et ainsi sans vou-

loir rapprocher des objets tout-à-fait disparates, restant dans ma sphère, ou ne m'en écartant du moins que bien peu, je n'ajouterai que cette observation: quoique parmi tous les écrivains classiques, et tous les orateurs de ce temps, Bossuet puisse être regardé comme le plus grand, le plus substantiel, et le plus riche en pensée; cependant la naïve loquacité, la grâce enfantine du langage encore incorrect ou plutôt des archaïsmes du saint évêque François de Sales, n'est pas moins pleine d'un charme, d'un attrait particulier; et l'esprit philosophique et chrétien a chez lui beaucoup plus de profondeur et de lucidité que chez cet autre écrivain si célèbre dans le monde.

Au dix-septième siècle, la langue de la science et des écoles était encore généralement la langue latine; le système de Descartes fit époque, et excita l'attention universelle. Cependant sa vaine hypothèse des tourbillons pour expliquer la nature, les démonstrations rationnelles et rigoureuses qu'il essayait d'appliquer à ce qui est au-dessus de toute raison, contiennent bien plutôt le premier germe des diverses erreurs métaphysiques et physiques des temps postérieurs, qu'elles ne constituent un fondement solide, un commencement simple d'une philosophie, d'une science chrétienne.

Il enfanta immédiatement Spinoza; dont le panthéisme, mathématiquement démontré quant

à la forme, et soutenu d'une morale noble et pure en apparence et dans ses traits principaux et fondamentaux, n'a été guère pénétré dans son sens intérieur, et n'a guère trouvé d'imitateurs et de juges qu'en Allemagne. Mais considéré sous le rapport de sa direction négative, ce système pris en masse avec les autres écrits du même philosophe, et avec ceux de tant d'autres auteurs du même genre qui ont écrit sur ou contre la révélation, ce système eut, même dès son temps, une influence générale; et comme trait caractéristique de la transition, il appartient indubitablement au tableau scientifique de ce siècle. Socin avait nié le mystère de l'existence d'un Dieu vivant, c'est-à-dire l'idée de la Trinité, et avait attaqué la foi chrétienne à cette Trinité. Dans Spinoza, le protestantisme scientifique, l'esprit progressif de dénégation, fit un pas de plus; il attaqua même la vie personnelle ou la personnalité vivante de Dieu, et il substitua à la notion de la divinité, l'idée vague de l'infini.

Nous avons indiqué plus haut le système de Bacon et celui de Leibnitz comme deux points de départ, marqués à une philosophie supérieure et plus vraie; et si ces deux systèmes s'étaient plus développés, s'ils étaient parvenus à se donner la main et à marcher de concert, ils auraient pu former par la suite une philosophie chrétienne et complète. En effet tous les efforts de

Leibnitz tendaient à constater par la science les vérités chrétiennes, à leur donner par cette voie un fondement solide et une plus large application.

Le spiritualisme transcendantal, établi, ou plutôt indiqué par lui dans le domaine suprême de la connaissance, s'accorde merveilleusement, à l'exception de quelques hypothèses et de quelques idées qui lui sont personnelles, avec le platonisme épuré, qui domine dans les ouvrages des docteurs et des écrivains chrétiens des premiers siècles; et les traits purs et fondamentaux de cette science du monde, avec leur simplicité et sans mélange étranger, on les retrouve au moins quant au fond et à la substance, indiqués visiblement ou tacitement supposés partout dans l'Écriture, quoique son but supérieur soit placé bien au-delà des formes limitées et de la sphère rétrécie des idées scientifiques. Jusqu'à quel point Leibnitz connaissait et appréciait le système de la foi catholique, on ne l'a su clairement que de nos jours.

Assurément, sauf quelques méprises isolées très pardonnables à cause des circonstances, le plan philosophique de ce système, tracé par Leibnitz avec une spirituelle précision, est, du moins sous un rapport général, et vis-à-vis du monde, une des plus libres, une des plus heureuses expositions de la foi.

L'autre point de départ qui fait époque dans la philosophie moderne, est la naissance de la science expérimentale, qui dès lors dans les découvertes matérielles, et même en général dans toute l'étendue de son domaine, prit un essor plus libre, et qui depuis s'est développée et accrue d'une manière prodigieuse. Telle que son premier fondateur l'avait conçue, elle n'était ni dans son esprit, ni dans son ensemble, à part les fautes et les erreurs purement individuelles, elle n'était nullement contraire à la philosophie chrétienne, à la philosophie de révélation; car celle-ci n'est elle-même qu'une science expérimentale mais d'une nature plus élevée, mais spirituelle; c'est le point de vue sous lequel il faut l'envisager, et auquel il faut tenir fermement; car autrement il serait presque impossible d'éviter la voie fautive et malheureusement si ordinaire du rationalisme.

Sans doute il en est tout autrement, lorsque ces principes de la science expérimentale vont jusqu'à contester ou nier dans l'homme et dans sa conscience tout ce qui s'y trouve de supérieur, d'élevé au-dessus de la nature, de supra-sensible, comme chez Locke et ses successeurs. D'après cette importante différence, qu'on ne doit pas oublier, Bacon est un philosophe européen, comme Leibnitz; tandis que Locke n'appartient qu'à l'Angleterre, où ce protestan-

tisme de la science, suite naturelle du protestantisme établi dans l'état par la constitution, se manifesta et s'accrut avec lui.

Cependant ce protestantisme de la philosophie anglaise, fidèle à son caractère original, s'arrêta dans les limites d'un scepticisme conditionnel, sans donner dans des excès révolutionnaires, ou du moins sans s'y jeter aussi décidément et aussi généralement que la science française, et surtout la science naturelle le fit, durant l'époque qui précéda immédiatement la grande catastrophe de la révolution. En général la haute culture intellectuelle de l'Angleterre ne s'arrête pas à cette philosophie négative; elle est d'un genre tout particulier; il s'y mêle à la fois des éléments tout hétérogènes, on dirait de leur constitution. Celle-ci en effet, bien qu'elle soit considérée comme une sorte de coin, comme une espèce de timbre des temps modernes, et que, prise d'un certain côté, ce soit là effectivement son rôle, a consacré cependant la haute aristocratie nobiliaire, et même en grande partie le féodalisme du moyen-âge, qu'elle a constitués en harmonie ou du moins en équilibre avec le nouvel élément bourgeois et commercial. L'esprit héroïque et chevaleresque, le caractère moral du moyen-âge s'est maintenu long-temps en Angleterre, et s'est par là même conservé dans

la poésie des Anglais, plus long-temps que partout ailleurs, si l'on excepte l'Espagne.

La lutte entre les maisons d'York et de Lancastre, malgré la dureté souvent repoussante, malgré la cruauté même des personnages qui y figuraient et qui rappelaient assez les Gibelins et les Guelfes, est l'époque héroïque de l'histoire ancienne d'Angleterre; et cette époque n'est pas encore trop éloignée de nous, puisqu'elle coïncide avec l'âge brillant où la gloire militaire en France se déployait indifféremment et dans les tournois et dans les batailles. Le grand poète national de l'Angleterre qui a puisé une de ses principales inspirations dans cet âge héroïque de sa patrie, se tient aussi dans un milieu quasi-sceptique, dans un équilibre artificiel, entre l'inspiration romantique des vieux temps, et la raison pénétrante des temps modernes; et c'est principalement à cet heureux mélange, à ce tempérament, que sont dus en grande partie l'originalité, la profondeur inépuisable, le charme vainqueur de ses ouvrages.

Si la constitution anglaise, c'est-à-dire l'équilibre intérieur établi dans la vie publique, est sorti de la grande lutte qui jadis l'avait agitée, nous ne devons nullement nous étonner de trouver dans la plus haute poésie, qui n'en est que l'image et le reflet, le même mélange d'éléments opposés, la même complication artifi-

cielle. Une analyse approfondie de l'art, faite sous ce rapport spécial, à laquelle l'esprit allemand se sent trop souvent porté, n'est pas de mon sujet.

Mais il pouvait être utile de recueillir des preuves et des témoignages de cette liaison intime et historique qui existe entre les productions de l'esprit et le siècle ou la nation auxquels ces productions appartiennent; car c'est un des moyens les plus prompts et les plus sûrs de reconnaître les moments décisifs et les vrais pôles de l'histoire: tel est le motif qui m'a engagé à établir à l'occasion de pareils rapprochements.

Cette prédilection décidée pour le romantique moyen-âge et pour les temps de la chevalerie, ou bien aussi cette audace impatiente d'un génie poétique, qui franchit les bornes de l'ordinaire, sont restées jusqu'à nos jours les marques distinctives de la poésie anglaise, et la source principale de la vogue qu'elle a eue chez les autres nations de l'Europe.

La philosophie négative des Anglais est restée de son côté fidèle à son caractère; en prenant pour principe d'exclure tout ce qui est supérieur, et de se borner à l'homme, sans vouloir pénétrer dans les profondeurs de la divinité, ou même dans les mystères intérieurs de la nature. Mais pour maintenir la nécessité d'une connaissance supérieure, on peut faire cette objection à

la philosophie anglaise, que l'homme n'est pas un être isolé; que, placé qu'il est de Dieu au milieu de la nature, il ne peut être bien connu que par ses rapports avec Dieu et avec la nature; que pour le comprendre et le définir, il faut l'envisager à la fois et dans sa merveilleuse constitution interne, et dans son développement extérieur.

Mais, convenons-en toutefois, comme cette règle, de se borner à l'homme, n'exclut pas dans l'histoire la patience qui étudie, et le talent qui décrit des objets isolés, des faits, des périodes, des contrées, sans avoir la préteution de réunir l'ensemble dans une idée, et de faire une philosophie de l'histoire; comme d'ailleurs, l'esprit poétique, si actif, si mobile, s'il n'est pas étouffé par le scepticisme ou comprimé par un protestantisme scientifique, tient le sens ouvert pour tout ce qui est spirituel, élevé, et vraiment caractéristique; l'Angleterre est riche en fait d'investigation et d'exposition historique; elle est européenne par ses travaux en ce genre.

Disons en résumé que le protestantisme politique, constitué dans la charte anglaise, s'étendit sur toute l'Europe pendant le dix-huitième siècle, époque où l'Angleterre fut la puissance prépondérante au milieu du système d'équilibre; et que, secondé de la paix religieuse universelle, condition nécessaire de son développement, le pro-

testantisme du savoir qui se produisit dans ce pays plus tôt que partout ailleurs, mais qui s'y maintint toujours dans ses bornes, donna le jour à la nouvelle culture intellectuelle, et lui imprima la forme qu'elle eut, depuis le commencement de ce même siècle jusqu'à la révolution.

LEÇON XVII.

Comparaison de la situation de l'Allemagne, avec sa paix religieuse, et de l'état des autres contrées de l'Europe. — Dix-huitième siècle. — Les événements de ce siècle trop connus et trop récents pour s'y arrêter. — Le dix-huitième siècle est tout entier dans son système politique, système d'équilibre artificiel, et dans son principe de la communication des lumières. — Définition et appréciation du système d'équilibre. — Jugement sur les lumières du dix-huitième siècle et sur leur influence. — La Russie, le czar Pierre et Catherine. — Marche révolutionnaire des idées. — Voltaire, Rousseau. — Révolution.

Il n'est pas de meilleur moyen d'apprécier l'action bienfaisante de la paix de religion en Allemagne, de cette paix qui, comme l'histoire l'atteste, née de la nécessité, fondée sur elle, s'est enracinée de plus en plus dans les esprits, et est devenue une seconde nature, un autre caractère national ; que de comparer la situation de ce pays avec celle des autres contrées les plus civilisées de l'Europe moderne, et d'opposer le calme dont elle jouit à l'agitation actuelle, ou du moins toute récente, de mainte autre nation. Cette paix indigène dont l'observation la plus stricte et la

plus minutieuse préserve l'Allemagne de l'anarchie intestine ; elle a désormais reçu une nouvelle consécration de l'histoire ; elle est devenue, sinon dans ses formes anciennes, du moins dans son but, dans son intention, dans son esprit intérieur, plus nécessaire chaque jour et plus indispensable, surtout depuis que par suite des nouveaux partages ; une telle fusion, un tel mélange s'est établi, sous le rapport religieux, dans les divers états, dont auparavant la religion réglait en général la division territoriale, que le royaume qui naguère était le plus grand des états protestants de l'Allemagne, et qui depuis s'est encore considérablement accru, compte maintenant dans sa population une bonne moitié d'habitants catholiques.

La même observation peut s'appliquer en sens inverse, quoique avec moins d'extension, à un autre pays, le plus considérable des états catholiques en Allemagne, après l'état impérial. Cette *grande charte* de la liberté de conscience a déjà pénétré si profondément l'esprit national, et s'est tellement identifiée avec le principe sur lequel repose la société allemande, que malgré la suppression des tribunaux de l'empire, malgré les modifications essentielles que leur forme ancienne ad u moins subies, dans le système politique de la confédération actuelle ; elle n'a presque plus besoin d'aucune garantie ; et sa validité

ne dépend plus aucunement de l'égalité numérique des masses, ni d'une proportion de chiffres.

En effet, si d'un côté dans les états catholiques allemands de l'empire d'Autriche, les protestants qui, comparativement à la masse totale de la population, sont en minorité absolue, jouissent néanmoins depuis long-temps d'une pleine et entière liberté religieuse ; d'un autre côté dans le berceau même du protestantisme, où la dynastie régnante et la minorité de la nation sont catholiques, cette considération n'a pas empêché la majorité protestante d'être fidèlement attachée à la famille antique et auguste de ses princes ; comme le peuple et toutes les classes de la population l'ont prouvé d'une manière si touchante et si décisive, toutes les fois que le malheur s'est appesanti sur elle.

Si maintenant nous détachons nos regards de l'Allemagne pour les fixer sur les autres états puissants de l'Europe, sur les contrées civilisées, qui, comme elle, furent travaillées pendant un siècle et plus par les guerres de religion, si nous considérons comment y finit cette lutte, quels résultats elle y amena ; nous trouvons d'abord en Angleterre que la discorde intestine avait sans doute cessé d'agiter ce pays. Mais je ne sais pas si l'on peut proprement donner le nom de paix à cet état de prépondérance politique, maintenue par la force et le privilège, que l'Église anglicane

exerce, non-seulement sur les autres Églises protestantes, dont le caractère tout autre qu'en Allemagne manifeste un esprit sectaire et violent, mais même sur l'Irlande catholique, qui, presque de nos jours encore, a été le théâtre d'une guerre civile très sanglante.

Cette situation ne peut au moins être regardée comme une paix solide et durable, comme une réconciliation complète des esprits, comme un accommodement équitable des droits et des prétentions réciproques, qui ait entièrement contenté, et pleinement apaisé les deux partis. Suivez au contraire les débats parlementaires, que votre œil ne s'attache pas à la surface et tâche de pénétrer la trame de cette toile qu'on appelle la constitution : les mobiles secrets, les ressorts intérieurs, les idées politiques qui ont présidé à cette œuvre artificielle, se dévoilant tout-à-coup, au lieu et au moment où vous vous y attendiez le moins, vous ne pourrez vous empêcher de surprendre constamment la crainte et l'embarras, dans la conscience politique de tout anglais pensant. Et de telles préoccupations sont d'autant plus concevables, chez cette nation, lorsqu'elle regarde derrière elle et voit cette longue série de discordes qui l'ont déchirée jadis, que mieux que toute autre, elle connaît son histoire nationale, et que, familiarisée avec cette histoire ancienne, elle vit pour ainsi dire toujours dans le passé, quoi-

que avec un vif sentiment du présent. Aussi chaque Anglais sait parfaitement bien que les éléments de cette terrible discorde ne se sont point réconciliés intérieurement; qu'ils ne sont point réellement apaisés, que c'est la constitution seule, appelée pour cela même bienheureuse, qui les dompte incessamment, et arrête à chaque instant leur explosion menaçante. Mais d'un autre côté chaque Anglais ne doit-il pas se faire quelquefois cette question : Comment peut-il être appelé, comment peut-il être libre, le pays dans lequel le tiers de la population gémit sous une oppression incroyable, et se voit, en vérité, traité comme un pays conquis?

En France, on ne trouve pas une opposition si marquée, une haine si prononcée, entre les sectes religieuses; c'est l'indifférence qui règne en religion, généralement les sectes se souffrent, surtout si la question religieuse ne vient pas à se lier et à se confondre avec des questions politiques, et ne reçoit pas ainsi une autre forme, un autre caractère. Ni dans les temps plus anciens, ni dans le siècle passé, les guerres de religion, même les plus violentes, n'y furent jamais, soit d'une durée aussi longue et aussi continue, soit d'une nature aussi destructive qu'en Allemagne; elles n'y présentèrent pas non plus, au moins proportionnellement, des phénomènes aussi terribles qu'en Angleterre.

Mais en revanche ces guerres n'amènèrent

pas dans la première période des résultats aussi positifs, aussi grands, aussi durables que la paix religieuse d'Allemagne; ou la constitution anglaise: De son côté la révocation de l'édit de Nantes trompant toutes les espérances, violant tous les droits et toutes les conventions antérieures, ne procura à la majorité catholique qu'une victoire intérieurement injuste, extérieurement illusoire; car elle laissa sans solution tous les problèmes, qui n'en restèrent pas moins au sein de l'état comme autant d'éléments ennemis et de principes de protestations et de troubles, pour amener, un siècle après ce pas rétrograde de l'absolutisme, une réaction terrible dans l'explosion révolutionnaire.

Comment en effet ne pas prendre la révolution et la grande lutte des peuples qui s'ensuivit, comme une continuation de la guerre de religion; quand on considère surtout que non-seulement elle rompit décidément avec l'Eglise, mais qu'elle se détacha même entièrement du christianisme et proclama son abolition. Cette abolition dura neuf ans; après quoi les essais théophilantropiques du culte pur de la raison, reconnu publiquement et constitutionnellement établi, n'ayant pas eu de succès, on se décida à conclure une sorte de paix religieuse au moins extérieure, où le *Dieu* des chrétiens, reconnu comme un besoin provisoire du peuple, fut admis pour

quelque temps encore jusqu'à réforme entière.

Cette paix ne fut pas même de longue durée par rapport aux personnes, comme on le vit bientôt par l'incarcération du chef de l'Eglise et par les mauvais traitements dont on affligea sa vieillesse. Les temps de Gibelins parurent renaître, pendant que les intentions et les principes de ces anciens ennemis de la papauté n'étaient que trop clairement proclamés.

Que le bonheur des armes eût duré plus long-temps, et l'on eût vu les développements de ces principes et leurs résultats. Le désir secret et pressant de réunir comme en Turquie sur la même tête le pouvoir spirituel et la puissance séculière ne manquait nullement à l'homme qui tenait alors entre ses mains les destinées de la France, quoiqu'il ne pût échapper à son regard pénétrant, combien sur le sol européen, l'opinion publique quelque indifférente qu'elle puisse devenir pour le christianisme et même pour toute religion; quelque insouciant qu'elle se montre, soit par défaut de jugement, soit faute d'intérêt, à des empiètements, à des substitutions de ce genre; combien elle est néanmoins radicalement hostile et contraire à cette fusion anti-chrétienne des deux pouvoirs.

Le caractère fanatique et destructeur que la lutte révolutionnaire avait pris dès le commencement, étant resté le même au fond, quoique

sous une forme un peu différente, pendant sa période conquérante; la réaction de l'Europe jusqu'à la victoire définitive des puissances coalisées conserva toujours sa couleur de guerre religieuse, d'efforts tentés pour sauver au péril de la vie tout ce qu'il y a de sacré pour l'homme. Nous devons donc considérer tout ce grand évènement comme une guerre de religion de vingt-cinq ans; et si à cause de son principe, on aimait mieux l'appeler une guerre d'*irréligion*, je ne m'y opposerais pas, ce serait toujours la même idée exprimée en d'autres termes. Par cette raison même, dans le pays d'où partit d'abord cette commotion violente, la restauration monarchique a dû être inséparable d'une restauration religieuse; par cette raison les hommes d'état qui en France aiment sincèrement leur pays, et se proposent non le vain éclat de la gloire militaire, fragile et inconstante, mais le bien-être durable de leur pays, doivent chercher dans la restauration religieuse le véritable affermissement de son existence future.

Cette crise universelle et terrible que le monde a éprouvée naguère, et qui maintenant est heureusement passée, a creusé comme un profond abîme, a élevé comme un grand mur de séparation entre nos temps actuels, et le dix-huitième siècle enterré; c'est donc aujourd'hui que nous sommes en dehors de la lutte, que nous ne som-

mes plus fascinés par ses illusions, c'est aujourd'hui que l'histoire peut saisir avec plus de vérité, apprécier avec plus d'impartialité la trame entière, l'esprit intérieur de ce dix-huitième siècle qui a porté dans son sein la grande catastrophe, qui l'a nourrie et l'a fait éclore. Car au milieu de la mêlée, bien peu de ceux qui s'y trouvent engagés peuvent porter sur elle un jugement vraiment historique, et le spectateur, qui se tient à quelque distance, prononcera ordinairement d'une manière plus juste et plus sûre.

Ici, lorsqu'il s'agit de cette dernière période des temps et de l'histoire, il serait inutile et superflu d'entrer en trop de détails sur des faits si généralement connus. Mais la philosophie de l'histoire qui veut saisir et expliquer l'âme et l'esprit d'un siècle si rapproché de nous, est d'autant plus obligée d'extraire la masse des évènements, de préciser avec exactitude et simplicité les principes qui ont dirigé et déterminé la face des choses. Or il résulte de l'histoire et de l'étude approfondie du dix-huitième siècle; que les causes et les mobiles de tout ce qui a été fait ou entrepris alors, se réduisent d'une part, pour la vie publique et politique, au système d'équilibre; et pour le développement intérieur, au principe de la communication des lumières, en observant toutefois que ce dernier ne resta pas exclusivement borné à la sphère intellectuelle,

mais qu'il eut aussi une grande influence pratique sur le monde des réalités auquel il finit par imposer une forme toute nouvelle. Le système d'équilibre qui réalise à l'extérieur le protestantisme politique, et l'effusion des lumières qui, d'après son caractère primitivement négatif et incrédule, se lie essentiellement au protestantisme du savoir, dont elle peut-être regardée comme une suite naturelle, et une plus large application, ont pris l'un et l'autre naissance, surtout en Angleterre; et c'est là aussi qu'ils ont obtenu un développement plus prompt et plus complet. C'est pourquoi ce pays a marché, depuis le commencement du dix-huitième siècle jusqu'à la grande catastrophe qui le termina, à la tête de tous les gouvernements de l'Europe, donnant le ton aux évènements, se présentant, dans cette période, comme le centre de gravité sur lequel reposait tout le système.

La même idée politique s'était bien insinuée dans l'histoire, quelques siècles avant l'époque dont nous parlons; sa coopération est sensible dans les évènements et les entreprises intérieures; mais elle recevait alors de grandes restrictions d'une loi supérieure qui présidait aux résolutions et aux actes. L'empire romano-allemand, au moyen-âge, était basé sur une idée beaucoup plus élevée; sur celle de la justice chrétienne; aussi fallut-il que la puissance de cet empire fût

rompue et brisée par les résistances intérieures et extérieures, pour que le système d'équilibre pût se développer et prédominer : ce qui ne commença que dans la seconde moitié et vers la fin du quinzième siècle.

L'Italie fut en grande partie le théâtre de ce développement. L'Espagne, la France et l'Autriche, puis Venise, le Pape et la Suisse, figuraient comme acteurs, dans la lutte ; Naples et la Lombardie étaient le plus ordinairement le but des efforts, l'objet de la dispute, la pomme de discorde. Mais lorsque les progrès toujours croissants de la puissance ottomane, au dehors, et la fermentation des opinions religieuses s'agitant à l'intérieur avec une action terrible, menacèrent l'Europe de sa ruine, ou du moins d'un danger extrême ; alors le nouveau principe inférieur subordonné dut encore une fois céder à l'ancienne idée, qui n'était pas entièrement éteinte, et au besoin plus impérieux du temps.

On sentit la nécessité d'avoir un empereur qui fût, comme autrefois, assez puissant pour défendre et protéger la chrétienté ; et ce motif décida l'élection de Charles V. Sa puissance fut cependant plus apparente que réelle. S'il se trouvait effectivement quelque part une prépondérance décidée, c'était certainement du côté des Turcs, qui, par leurs conquêtes menaçantes, s'a-

vançaient de plus en plus sur l'Europe, sans qu'il fût possible à Charles V de leur opposer une vraie résistance. La France, située au centre de l'Europe, sans aucun risque et sans aucune inquiétude de la part de l'Orient, était en elle-même assez forte et assez puissante pour n'avoir rien à craindre d'aucun autre côté.

Sa rivalité avec l'Espagne, et ses guerres continuelles contre l'empereur, entravaient et paralysaient les efforts que celui-ci pouvait tenter pour la sûreté intérieure et extérieure de la chrétienté ; elles nuisirent à l'Europe, mais encore plus à la France elle-même, qui aurait eu besoin de concentrer toute son activité, de rassembler toutes ses forces pour étouffer, apaiser, ou régler spirituellement les éléments de fermentation religieuse, qui plus tard éclatèrent avec une violence si funeste.

Les conquêtes des Turcs furent alors, ainsi que plus tard dans le dix-septième siècle, généralement considérées comme guerres de religion, soit à cause des suites malheureuses qui, dans les pays conquis, en résultaient pour le christianisme, et de l'oppression où, sans être complètement détruit, il gémissait accablé ; soit à cause de leur caractère fanatique et dévastateur. Les alliances que la France, sous prétexte de l'équilibre européen, contractait avec les Suédois et les Turcs, pendant les guerres intes-

tines et religieuses contre l'intérêt de sa propre croyance et du parti qu'elle avait embrassé en religion, portèrent plus que toute autre chose une grave atteinte à la cause catholique; elles blessèrent profondément le sentiment chrétien, et donnèrent une fausse direction à l'opinion publique. Le résultat final qu'elles amenèrent vers la fin du dix-septième siècle fut la prépondérance décidée de la France; laquelle ne pouvait être attribuée dans le temps qu'à la personne de Louis XIV.

Alors les guerres de religion étant finies, commença l'époque réelle, l'ère véritable du système d'équilibre. Il apparaît toujours, lorsqu'il n'y a pas de principe supérieur, ou lorsque ce principe cesse d'être agissant et se retire momentanément; mais jamais à aucune époque précédente de l'histoire, il n'avait joué un aussi grand rôle, il ne s'était développé sur une échelle aussi exacte et aussi vaste. L'Angleterre demeura le support, le point d'appui, le vrai centre de ce grand levier européen; et la politique pacifique de l'Autriche, fidèle à elle-même dans tous les âges, quoique intérieurement basée sur un principe supérieur, sur le sentiment religieux, en forma par rapport aux autres états comme l'autre arc-boutant, le jambage extérieur; ce qui rendit le système dominant dans ce siècle, et le fit présider à l'ensemble des événements historiques, abstraction

faite de quelques déviations, qui procèdent naturellement du fond même de ce système.

Il faut prendre garde de le confondre avec cette politique pacifique et conservatrice, qui se base sur le droit existant, et l'admet comme valable; car bien qu'il paraisse s'en rapprocher, bien qu'il se lie d'ordinaire tout naturellement à elle, dans tous les cas où il s'agit d'opposer une barrière à toute supériorité qui cesse d'avoir égard au droit, ce ne sont pas cependant deux systèmes identiques; ils diffèrent au contraire dans plusieurs propriétés caractéristiques, et par la base même. La règle fondamentale d'une politique pacifique et conservatrice est le droit, non le droit abstrait, non l'idéal du droit, réglant les rapports extérieurs et intérieurs de la cité sur les principes d'une justice absolue; mais plutôt, si pour mieux préciser ma pensée, je puis user ici de cette expression mathématique, le *droit appliqué*, c'est-à-dire admettant et respectant le fait, consacrant ce qui existe.

Car il est réservé à Dieu seul de remonter jusqu'à la source, jusqu'au premier principe de tout droit et de toute justice; à Dieu, ce juge éternel du monde, ce juge non-seulement des individus, mais aussi des empires et des peuples, auquel nulle grande injustice politique n'échappe, et qui sait punir inopinément chaque méfait et même en effacer jusqu'aux traces, d'une ma-

nière terrible. Mais dès que l'homme ou une puissance terrestre quelconque s'arroge de mettre la main à l'œuvre, et se proposant pour but la justice absolue, entreprend de tout juger et de tout façonner d'après elle, et de réorganiser le monde en ce sens; il ne peut résulter de ces folles tentatives qu'un bouleversement complet de toutes les relations humaines, que la destruction entière de l'ordre établi; et voilà précisément la fausse idée qui préside ou qui sert de prétexte, je ne dis pas seulement aux violations d'un droit partiel, mais à chaque conquête fanatique du monde, à chaque révolution générale.

Toutefois, s'il advient que, dans le système entier du droit usité et suivi chez les peuples, ou entre les puissances, un événement nouveau ouvre une brèche et laisse apercevoir une lacune; qu'une question détachée reste sans solution, ou redevienne indécise; c'est alors, et ce n'est qu'alors, que la politique pacifique dont nous parlons, se croit permis de remonter pour ce cas spécial, à la source du droit pur, éternel, divin; et elle ne manquera pas de le faire.

Mais dans le système de l'équilibre matériel, le droit ou l'absence du droit, n'est ni le dernier but, ni la seule règle du jugement et de l'action politique; le but suprême est d'enchaîner ou d'abattre toute puissance dont la prépondérance devient dangereuse et menaçante. Il

peut arriver, il doit même ordinairement arriver que ces deux considérations se touchent; un état qui se sent la force, un état envahissant, pouvant être aisément tenté de fouler aux pieds les droits existants. Mais cette conséquence n'est pas cependant nécessaire; on peut facilement imaginer le cas où le droit serait réuni à la force; il n'est pas chimérique, il s'est présenté vers le milieu du dix-huitième siècle, et même dans un autre genre, à son commencement: dans ces deux occasions le droit parut être du côté de la supériorité de force. En pareilles circonstances, le système d'équilibre matériel ne manquera pas de jeter son épée dans le bassin de la balance qui s'enlève, et sans aucun égard pour le droit, il ne songera qu'à empêcher les progrès de la puissance prépondérante.

Mais la marche ordinaire et le caractère de ce système diffèrent encore sous un autre rapport, de la politique pacifique, qui ne tend qu'à se maintenir dans la possession propre d'un droit généralement reconnu, en conservant aussi les droits des autres. Celle-ci ne se laissera jamais entraîner à rompre la paix générale, et à prendre les armes, qu'autant que cette paix aura été déjà violée de fait; tandis que d'après le système d'équilibre, la seule existence d'une puissance prépondérante, la seule possibilité d'un abus de sa part, la seule perspective d'un

danger futur suffiront pour qu'on se décide à la guerre ; de sorte que l'état qui est le plus disposé à la guerre est celui où le principe d'équilibre domine. C'est le reproche qu'on a souvent adressé à l'Angleterre, qui effectivement doit se laisser entraîner et séduire d'autant plus aisément, qu'en sa qualité de puissance maritime et d'état compacte en lui-même par sa constitution, séparé des autres par les mers, elle peut conserver, même pendant la guerre, toute l'activité commerciale dont elle jouit pendant la paix :

L'Angleterre s'est élevée dans le dix-huitième siècle à l'apogée de sa gloire, et l'on peut affirmer que l'usage qu'elle a fait de sa puissance, tantôt en stimulant et en secondant des efforts, tantôt en délivrant et en rassurant des parties malades et chancelantes, a été en général favorable à l'humanité ; de sorte que tout ce que j'ai dit plus haut n'avait nullement pour but d'attaquer ou de déprécier la grandeur historique de l'Angleterre : intention ridicule en soi, et qui serait ici tout-à-fait déplacée. Mais il est absolument nécessaire, si je veux faire bien comprendre le caractère essentiel et spécial de ce dernier siècle, de faire observer en ce lieu, que le système d'équilibre ne peut servir que de supplément, que de pis-aller, dans le cas où un principe supérieur fait défaut ou a perdu sa vertu active ; et

que toutes les fois que celui-ci doit paraître et présider effectivement à l'histoire, l'autre ne peut être considéré et employé que comme un mobile secondaire, une règle auxiliaire, propre à résoudre et à terminer des questions incidentes et isolées.

Or avec la grande catastrophe qui marqua la fin du dix-huitième siècle, surgit, aussi bien dans le domaine intellectuel que dans le domaine politique, une telle ère de barbarie et de destruction, que l'idée toute négative au fond de l'équilibre, suffisant peut-être aux besoins d'une situation ordinaire, et d'un système établi entre puissances civilisées, n'était plus applicable, n'était plus égale à cette position extraordinaire.

Dans une époque pareille, il aurait fallu au contraire un principe supérieur, pour combattre le mal, et pour en triompher. La force du mal ne peut, dans aucune région de l'activité humaine, être véritablement surmontée par une réaction, par une manœuvre purement négative ; force positive et supra-sensible, il faut avoir à lui opposer quelque chose d'également supra-naturel, et de divinement positif.

Une grande guerre de religion, qui ébranle tout jusque dans ses fondements, et qui pénètre dans le plus intime de l'existence morale, ne saurait être complètement et durablement terminée que par une véritable paix religieuse.

Or celle-ci repose sur la force intérieure et morale du sentiment et de la conviction, et non sur un équilibre matériel minutieusement calculé, exactement combiné. L'Angleterre peut tout aussi bien qu'une autre témoigner de la dislocation même extérieure que tout avait subi pendant cette terrible catastrophe; et de l'impossibilité où se trouva chaque puissance, une fois l'équilibre détruit, de changer l'état des choses, et de remettre tout à sa place.

Qui voudrait en effet envisager et blâmer, d'après la règle étroite et bornée de ce vieux système d'équilibre, le poids immense que donne à l'Angleterre la possession des contrées méridionales de l'Asie, les plus riches de l'univers, dont la population surpasse cinq ou six fois la sienne, et égale aisément celle de la moitié de l'Europe? Par sa domination sur l'Océan, cette reine des mers a fait de ce vaste et beau pays, une de ses provinces : phénomène étrange, extraordinaire, dont l'histoire du monde n'offre aucun exemple! Mais combien en ont déjà résulté, combien en résulteront encore sans doute de suites avantageuses et importantes pour l'Europe et pour l'Inde elle-même! D'ailleurs l'administration intérieure de ce pays, et en général toute la conduite des Anglais en cette affaire, prouve une haute sagesse, et n'appelle que des éloges. Oui, le système de l'équilibre était in-

suffisant et inapplicable à cette époque des grandes guerres européennes; il l'est encore à la situation actuelle des affaires politiques qui en est résultée: ce système est aussi incapable de régler tous les intérêts, d'aplanir toutes les difficultés, de résoudre en un mot la grande énigme des temps présents, que le principe des lumières, pris dans le sens superficiel où il a été entendu dans une grande moitié du dix-huitième siècle, est impuissant aujourd'hui à servir de principe dominant et de but suprême à la réflexion et au savoir.

C'est donc, comme nous l'avons dit, ce principe des lumières et leur influence sur le développement de la civilisation propre à chaque pays de l'Europe, qui constituent l'autre trait caractéristique, l'autre élément spécial du dix-huitième siècle: il est, pour l'ame et l'intérieur de ce siècle, ce que le système d'équilibre fut pour son corps, sa forme extérieure, pour les relations des états entre eux. On est déjà tellement habitué à juger la chose en elle-même, par l'abus, par la mauvaise application qui en fut faite au dix-huitième siècle; et il est si vrai qu'il offre plusieurs faces aux yeux de celui qui observe et juge avec impartialité son développement historique; qu'ici où il s'agit de comprendre avec exactitude cet événement et ses suites, je me vois obligé de rappeler avant tout qu'il ne faut pas

confondre les vraies et les fausses, les bonnes et les mauvaises lumières; que les lumières n'ont pas été partout *négligées*, que partout elles n'ont pas marché avec une précipitation inconsidérée, et qu'elles ne devinrent pas toujours destructives. A leur aurore elles présentèrent un côté, que dis-je? elles eurent une base même réelle, irréprochable, et d'une utilité universelle.

Dès le dix-septième siècle et malgré l'anarchie générale et les malheurs publics qui accablaient l'Europe, les sciences naturelles avaient fait dans toute l'étendue de leur domaine et dans toutes leurs branches, d'insensibles; mais de grands progrès; et les effets avantageux qui résultaient de ces découvertes, pour les arts et pour toutes les connaissances pratiques, étaient immenses, surtout dans les états maritimes, où ils trouvent plus d'applications.

L'héritier du trône de la plus grande des puissances du nord, nourrissant des pensées hardies, s'était fait apprenti et presque ouvrier, et après avoir ainsi puisé lui-même à leur source, et recueilli tous les produits vraiment utiles de la nouvelle civilisation, il les appliqua avantageusement à la navigation, aux arts et aux métiers, à la fondation des villes, et à la culture des terres, en un mot à l'éducation de ses peuples; il est devenu ainsi le vrai fondateur de l'empire et de la puissance russe, en lui donnant pour

base, au lieu d'une instruction philosophique et négative, une instruction réelle et pratique; au lieu d'un développement violent, précipité et funeste, une éducation progressive, et dont les effets se propagent avec une marche lente mais salutaire, sur les espaces immenses, et sur les peuples nombreux qu'elle possède en deux parties du monde.

C'est à cette nouvelle, à cette vraie et légitime civilisation, que la Russie dut la conscience et la possession de sa propre force; et, de ce moment, elle a commencé à figurer dans le système des puissances européennes. La soustraction de l'Église russe à la juridiction du patriarche grec, qui lui-même était alors sous la dépendance du sultan, parut un préalable nécessaire à l'introduction dans le pays de la culture matérielle et spirituelle de l'Europe; et puisque la Russie était d'avance schismatique, on ne doit blâmer cet acte que comme continuation du schisme même. Il paraît d'ailleurs que cette idée d'une Église nationale russe, qui sortait d'une manière toute simple et toute naturelle de sa séparation de l'Église grecque, n'a pas donné lieu à une application aussi fautive, n'a pas été aussi abusive que l'erreur anglicane, ni même qu'une certaine opposition de même famille qui s'est manifestée dans tel et tel pays catholiques de l'Europe.

Mais néanmoins cette idée d'une religion d'état

exclusive doit toujours rester l'objet de la vigilance la plus soupçonneuse ; car il est si facile de lui donner une extension trop grande , et de la faire tourner à la ruine du principe chrétien de gouvernement ; lequel ne connaît pas d'ennemi plus subtil et plus dangereux que cet esprit mahométan, ce penchant à la fusion des deux pouvoirs.

On a souvent remarqué et blâmé le bizarre assemblage, la composition hétérogène de cette civilisation russe, qui a jailli si soudainement de terre et qui n'a dû qu'à l'art sa maturité hâtive ; on a opposé le luxe de l'intelligence, fournie de toutes les idées à la mode, le raffinement de mœurs excessif, que l'on rencontre dans les hautes classes de la société, au centre de l'empire, dans la capitale et dans ses environs, à la situation du reste de la population, de ces masses innombrables qui sont encore au plus bas degré d'une civilisation à peine naissante, ou qui même végètent dans une ignorance presque complète. Mais précisément de cet assemblage divers, de la pesanteur de tant de masses différentes qui retardaient la marche, il ne résulta pas un effet trop désavantageux pour l'ensemble.

Car la faute capitale du progrès de la civilisation dans les autres contrées de l'Europe, savoir la trop grande précipitation, y fut ainsi évitée, ou plutôt rendue impossible par la nature même des choses. Le seul danger à craindre et

à repousser, c'était qu'en adoptant la civilisation européenne, la Russie n'ouvrît les portes à trop d'éléments négatifs et par là même destructeurs ; qu'elle ne prît cette tendance libérale et même en grande partie irréligieuse qui dominait presque exclusivement au dix-huitième siècle ; qu'enfin, dans ses opinions et sa pensée, elle ne devînt protestante dans le sens le plus général et le plus vaste du mot. Effectivement, sous Pierre-Grand, les premiers développements de la nouvelle civilisation se montrèrent d'une utilité toute pratique ; c'était une culture productive et commerciale ; dans le genre de celle de la Hollande et de l'Angleterre. La philosophie française, la dépravation morale, introduites en Russie sous Catherine II, n'exercèrent d'action que dans un petit cercle ; et le temps les fit bientôt apprécier pour ce qu'elles étaient, pour un élément étranger et destructeur, insuffisant, impuissant dans la grande lutte du siècle, propre seulement à ronger la racine, à saper les fondements d'un état.

Dans ces dernières années, les idées libérales, les principes révolutionnaires, puisés dans des pays constitutionnels, n'y parurent que comme une plante exotique, n'y purent jouer tout au plus qu'un rôle secondaire, en donnant naissance à quelque entreprise criminelle isolée ; sans pouvoir obtenir jamais une influence du-

nable sur l'ensemble. Mais dans le progrès de la civilisation de cet empire, qui s'étend sur une partie si considérable de l'Europe et de l'Asie, le point décisif pour lui comme pour le reste de l'Europe, c'est que la culture ne s'y écarte jamais de sa direction décidément religieuse ; c'est que les lumières n'y deviennent pas irréligieuses et impies ; et sous ce rapport plus que sous aucun autre, un noble monarque, devenu grand à l'école du malheur, doit être regardé comme le second fondateur ou comme le consommateur de l'édifice de la puissance russe ; car c'est lui qui lui a imprimé ce caractère religieux d'une manière décisive et permanente. — Ai-je besoin d'avertir que je n'ai nullement entendu souhaiter à ce pays une action fanatique, dirigée à l'extérieur ; que je n'ai voulu parler que du développement intérieur des principes religieux, comme étant les seuls sur lesquels l'Europe entière puisse désormais baser sa politique* ?

Les lumières en elles-mêmes, bien entendues et bien comprises, n'offrent rien de blâmable ni de contraire au christianisme. En effet, comme d'un côté il est incontestable que le christianisme complètement développé, non-seulement comme il l'est, dans ses dogmes, mais encore comme il doit l'être un jour, dans ses effets, dans son

* Voir la note à la fin de la leçon.

influence étendue à tout le monde, serait alors, non la réforme humaine qui a eu lieu, mais une réforme divine, régénérerait l'humanité entière, et même toute la création visible ; d'un autre côté, il n'est pas douteux que le même résultat sortirait des vraies lumières, de la lumière entendue dans le sens de l'Écriture, de cette lumière de la lumière éternelle, qui déjà une fois a brillé au commencement, qui suivant les paroles de la vérité suprême était alors la vie de l'homme, et dans laquelle l'homme doit un jour puiser de nouveau la vie.

Mais lorsqu'il faut de cette idée sublime descendre à la réalité et aux applications qu'offre l'histoire, distinguons soigneusement une lumière vraie, durable, féconde et vivifiante, et une lumière fausse, apparente, trompeuse, qui n'est de la première qu'une imitation artificielle et séduisante. La splendeur du soleil, qui au retour du printemps réveille, réchauffe et fertilise la nature ; l'éclat de l'aurore qui sourit après le long règne de la nuit, ne ressemblent guère à la lueur fugitive d'un feu de joie, qui jette de hautes flammes et dissipe un instant les ténèbres, mais pour s'éteindre bientôt et nous replonger dans l'obscurité, après nous avoir peut-être encore occasioné la fausse alarme d'un incendie : autre est la lampe qui éclaire les veilles paisibles du penseur solitaire, autre est l'éclair qui sillonne

la sombre voûte des cieux; la lanterne sourde qui guide les pas de l'assassin rôdant autour de sa victime, et la torche à la clarté de laquelle des brigands réunis dans leur caverne partagent leur proie, et projettent en secret de nouveaux crimes. Ces divers symboles de la vraie lumière et de la lumière fautive et pernicieuse trouveraient leur application et leur justification dans l'histoire et dans la littérature du dix-huitième siècle. Ici donc, sans méconnaître ce qu'il y a de divin dans les progrès de la science et de la culture intellectuelle, sans nier ou déprécier le mérite, les effets salutaires, la nécessité même de la lumière naturelle, rationnelle, humaine en un mot, on ne doit pas toutefois absoudre en même temps cette autre lumière qui n'est qu'un feu follet vacillant et trompeur, ou qu'une imitation prestigieuse, fabriquée dans les ténèbres.

Ce qui signale les fausses lumières d'une civilisation fautive, c'est que maigre et superficielle en elle-même et dans sa nature négative, qui n'est qu'une contradiction perpétuelle, cette civilisation offre nécessairement ce caractère dès l'origine, et ne cesse de l'offrir dans son application extérieure. Or ce qui était primitivement sans fond, sans solidité, et pour mieux dire intérieurement vide, acquiert d'autant plus vite et plus naturellement un mouvement rapide et emporté, qui finit ordinairement par être nui-

sible et destructeur. Tel est en résumé ce qui distingue essentiellement la marche de la vraie et de la fautive civilisation.

Revenant maintenant au principe des lumières en général, il était si bien le mobile au dix-huitième siècle, dans l'État et dans l'Église, dans la science et dans la vie sociale, dans les relations politiques et dans les événements historiques, que l'Espagne elle-même et les états du pape en ressentirent la double influence; d'un côté, dans quelques réformes utiles, et quelques objets d'administration intérieure; d'un autre côté dans l'expulsion des jésuites, laquelle opérée tout-à-fait dans l'esprit du temps, commença par le Portugal et l'Espagne.

La jalousie des autres ordres religieux qu'on employa comme instrument, coopéra sans doute à leur perte; mais on doit attribuer cet événement surtout à ces prétendus amis des lumières, à ces vrais démolisseurs qui, ayant grandi dans le secret, se montrèrent tout-à-coup dans la plénitude de leur force. Un tel parti ne repoussera point les ordres religieux dégénérés, ignorants et paresseux; il les accueillera au contraire, et dans ses vues secrètes, il les choiera avec une touchante attention; toute sa haine, il la réservera à un ordre actif, plein de vie, dévoué à l'Église, et qui, à la science et à l'instruction, joindra la connaissance du monde.

Il faut abandonner à l'histoire spéciale de ces pays et de l'ordre lui-même, la critique des accusations et des plaintes individuelles portées contre les jésuites. Cet évènement ne pouvait trouver place et mention dans le tableau du dix-huitième siècle, qu'autant qu'il sert à caractériser cet âge des lumières. L'assentiment que le pape Ganganelli donna enfin à leur dissolution, la bulle qui les abolit, sont dus peut-être à une extorsion violente des puissances séculières. S'il en est ainsi, combien cette faiblesse est hautement condamnée par le courage avec lequel le pape pieux, qui occupait le Saint-Siège dans la dernière époque de l'oppression, se décida à les rétablir, précisément alors que le joug du despotisme militaire était le plus pesant, et qu'un bras de fer réglait toute la politique.

J'aurai plus tard à relater les vrais progrès des lumières chrétiennes dans les recherches et les sciences philosophiques. En Allemagne, de la paix religieuse sortait naturellement la tolérance, un des éléments essentiels de la liberté et de la civilisation; mais elle y fut en outre établie par la législation, et c'est de là qu'elle s'étendit successivement dans toute l'Europe. Seulement il est à remarquer que dans son application particulière, elle n'a pas dû être uniformément adoptée dans tous les pays; mais qu'au contraire diverses circonstances locales qu'il est souvent

difficile d'apprécier de loin, ont dû nécessairement y apporter diverses modifications.

Il ne serait ni possible, ni prudent à tous états d'admettre dans le corps social, de tolérer sans aucune restriction, cette foule de petites sectes, que reconnaît depuis bien long-temps la Hollande et l'Amérique septentrionale. La tolérance et la liberté étendues, dans l'empire russe, aux mahométans et même à quelques peuplades ou tribus bouddhistes et païennes, seraient sans objet dans la plupart des pays civilisés. Le fond le plus intime d'une nationalité, la condition individuelle d'un état, engendrent partout des circonstances locales, des complications toutes particulières et souvent étranges en apparence, qu'il ne faut pas se presser de juger d'après une règle générale, sans connaître exactement la nature et les accessoires de toute la situation historique.

Tandis que l'Angleterre est constitutionnellement intolérante dans son propre pays et en Europe, la liberté religieuse de l'Amérique du nord règne pleinement au Canada, et la domination anglaise dans l'Inde repose sur une tolérance complète, le système étant de gouverner les Indiens d'après leurs lois, leurs usages et leurs idées. C'est par ce principe et par cette marche constante que les Anglais sont devenus les maîtres de ce grand et riche pays, et se sont

maintenus jusqu'ici dans cette possession. Quelle différence entre leur domination sage et intelligente, et l'oppression mahométane, s'acharnant contre le paganisme indien, lequel, au milieu de ses erreurs et de ses fables, conserve plus de traces d'un principe divin, plus de restes de l'antique et haute vérité, que la superstition tout à la fois fanatique et négative de Mahomet! Et la grande faute que commirent les Français lorsqu'ils avaient encore un pied dans ce pays, fut de s'allier aux mahométans plutôt qu'aux puissances d'origine indienne.

En Europe, du côté des protestants, on ne trouve qu'en Norwège une exclusion sévère de toute religion contraire à la religion dominante; et cette exclusion ne concernait pas seulement les catholiques, mais elle s'étendait également aux Juifs. De son côté le catholicisme était aussi exclusif en Espagne et en Portugal. Il serait imprudent, il pourrait même être dangereux d'abolir, sans aucun changement survenu dans la vie d'une nation, sans des raisons impérieuses et décisives; ce qui fut le résultat historique de l'ensemble de la situation d'un pays, ce qui depuis plusieurs siècles a légalement subsisté, et a passé de cette manière dans les mœurs et les habitudes.

Mais il ne faut pas s'imaginer qu'une interdiction aussi absolue et aussi sévère; établie par la

loi, et entrée dans la vie publique, comme en Espagne, puisse toujours empêcher la réaction d'une secte ou d'une association secrète, d'autant plus dangereuse qu'elle agit dans l'ombre: maints évènements de l'histoire de ces contrées; au dix-huitième siècle, prouveraient ou du moins feraient soupçonner le contraire. En Italie, l'exclusion n'a jamais été si dure et si complète; en aucun temps elle ne s'étendit ni aux Juifs, ni aux Grecs, et dans ces derniers temps, elle s'est beaucoup adoucie par rapport aux protestants eux-mêmes.

La tolérance étant déjà légalement établie en Allemagne par la paix religieuse; elle n'y avait pas attendu la nouvelle puissance vitale et motrice du dix-huitième siècle, ce nouveau principe des lumières, qui dans ce pays, à la première époque de son développement, tourna son action destructive contre des préjugés et des abus véritables. Dans quelques pays protestants du nord de l'Allemagne, son influence s'annonça par la cessation des procès de sorcellerie; et certes rien de plus équitable en soi, qu'un tel commencement contre lequel il n'y a pas la moindre réclamation à faire. Le droit criminel que nous avons hérité du moyen-âge déjà dégénéré, présentait aussi beaucoup de points sur lesquels pouvait s'exercer l'esprit d'amélioration, et offrait bien des traces de barbarie à effacer.

Les réformes qui furent faites ensuite concernèrent la torture et les supplices cruels et anti-chrétiens.

Mais l'entière abolition de la peine de mort, vers laquelle se dirigea ensuite progressivement cette tendance à des améliorations négatives dans la législation, n'a pas encore été jusqu'ici regardée comme possible et praticable. Et qui oserait nier que la destruction n'ait, surtout au commencement, frappé de sa hache meurtrière des choses en général mauvaises et abusives? Qui oserait contester que l'abolition de tant d'abus, la suppression de tant de préjugés, que la réforme en un mot, n'ait été souvent alors utile et nécessaire, salutaire et légitime?

Maintes fois, il est vrai, ces abus barbares, abolis sans sagesse et circonspection, reparaissent bientôt sous d'autres noms et avec d'autres formes; ce qui arrivera toujours et partout, quand, utile et même nécessaire, la réforme s'arrêtera à la surface, sans pénétrer jusqu'à la racine, jusqu'au principe du mal. C'est là surtout où il manque une base solide et positive, qu'un procédé purement négatif, que la démolition seule, sans reconstruction, ne peut mener au but désiré, ni imprimer une direction sûre. Il se manifesterà bientôt une précipitation passionnée dans les œuvres qui se presseront, dans les années qui se dévoreront les unes les autres,

on finira par oublier toute mesure, par outrepasser le but; tout deviendra meurtrier et destructeur; et c'est précisément ce qui caractérise l'époque de transition du siècle des lumières au temps de la révolution.

Qu'est-ce qui ne fut pas bientôt qualifié du nom d'abus ou de préjugé, non-seulement parmi les objets et les questions qui concernent l'humanité, mais aussi dans tout ce qui appartient à la vie et à la pensée, sans en excepter la religion et la politique? A l'avènement au trône de l'impératrice Marie-Thérèse, la paix de l'empire, vénérable par son antiquité, consolidée et conservée au prix de tant de peines, ne parut plus au nouvel esprit du siècle en Allemagne, qu'un préjugé ridicule des pédants absurdes de Ratisbonne.

Cinquante ans plus tard, dans la période athée et révolutionnaire de la philosophie française, avant la grande catastrophe et à son commencement, le christianisme et en général toute religion ne furent plus considérés que comme des préjugés frivoles, hors de proportion avec l'époque, bons [tout au plus pour les âges où l'esprit humain était encore dans les langages de l'enfance; et bientôt la monarchie, la civilisation de l'Europe, son état social, autant de préjugés, autant d'abus à peine [soutenables. Il fallut arriver jusqu'au but suprême, jusqu'aux

derniers résultats de ces lumières tant vantées, pour qu'on ouvrît enfin les yeux. Mais plus tôt, vers le milieu du dix-huitième siècle, et quelques dizaines d'années depuis, l'esprit du temps devenu irrésistible, entraînait tout dans son cours impétueux. Si les monarques avaient ambitionné jadis les surnoms de très Chrétien, de Catholique, etc., les souverains d'alors, ceux-là même qui primaient par la puissance ou le génie, se trouvaient flattés du titre de philosophes.

Dans nos dispositions actuelles, nous sommes choqués de voir, à cette époque, un roi blanchi sous les armes et dans les affaires, une grande souveraine du nord, entrer en des relations trop familières avec les chefs les plus pervers de l'incrédulité française. Quant au troisième des monarques les plus puissants de cet âge des lumières, à l'empereur Joseph II, nul, entre ceux qui peuvent être considérés comme juges compétents en cette matière, ne saurait nier que beaucoup de règlements et d'institutions dus à la prodigieuse activité d'un règne si court, ne fussent appliqués à des besoins réels du temps, et qu'ils n'aient eu des conséquences très avantageuses pour l'industrie et pour la culture intellectuelle ; mais on ne saurait faire le même éloge de tous les actes émanés de cette autorité. Un bouleversement général, une révolution

complète dans la forme du monde, cette tour-nure si sérieuse que prirent les choses, ont historiquement prouvé depuis que, non-seulement un ou deux souverains, mais que beaucoup, et des plus actifs et des plus intelligents, cédèrent trop alors aux principes et aux idées du jour, et suivirent avec trop de précipitation un torrent qui entraînait tout dans son cours irrésistible.

Pour ce qui concerne la France, aux éléments intérieurs de fermentation qui existaient déjà en ce pays, il s'en joignit un nouveau dans cette anglomanie de la régence, dans cette imitation des mœurs anglaises, qui amena bientôt l'imitation de leur littérature et de leur philosophie. Or, pour maintenir au moins dans des bornes tant soit peu concevables, cette philosophie qui rapetissait tout à la mesure des sens et de l'expérience, la France manquait de ce sentiment de modération naturel aux Anglais et devenu chez eux par leur constitution une sorte d'instinct, d'après lequel ils savent s'arrêter dans de certaines limites, tant chez eux et dans les affaires intérieures, que dans leurs relations extérieures et dans leurs opinions scientifiques, de sorte que l'exclusion du *spirituel* et du *divin* n'y prend pas aussi facilement, ou du moins aussi promptement, une direction toute destructive ; qu'elle le fit en France, à cette époque où la littérature et la science devinrent révolutionnaires

et athées, d'abord en ce pays, puis en Europe, dès que l'influence pernicieuse de cet esprit d'incrédulité, ne s'arrêtant pas au sol qui l'avait vu naître, se fut répandue et propagée sur toutes les contrées.

C'est là aussi ce qui établit surtout une différence entre le protestantisme de la science et de la pensée, comme je l'ai qualifié plus haut, qui, malgré sa nature négative et sa direction opposée à toute idée extra-sensible, a trouvé cependant parmi ses premiers maîtres et puis parmi ses sectateurs et ses disciples des hommes qui ont tâché de capituler pour ainsi dire avec le besoin d'une croyance, et de maintenir le sentiment moral intérieur; c'est, dis-je, ce qui distingue la philosophie de Locke et de Hume par exemple, de cette incrédulité complète, de cet athéisme matérialiste qui caractérise la philosophie française. Cette philosophie était au fond une nouvelle divinisation païenne de la nature; de sorte que les plus magnifiques découvertes dans le domaine des sciences naturelles qui auraient dû conduire de soi à la conception de quelque principe supérieur, ne furent ni conçues, ni employées selon leur véritable esprit et d'après leur valeur intrinsèque, mais durent servir même de prétexte et d'instrument à la rage fanatique dont Dieu était l'objet. La philosophie naturelle française, quoique proportionnellement

meilleure, fut elle-même matérialiste, et ne manifesta dans son ensemble qu'un fanatisme sensuel pour la nature.

Plus étaient brillants et rares les talents de ceux qui dirigeaient cette marche révolutionnaire et athée de l'esprit européen, et plus ses effets devaient être généralement pernicieux.

Cette réflexion est applicable à ce génie du persiflage, qui réunissait en lui toutes les formes, tous les genres, toutes les délicatesses et les ressources de l'ancien bon ton français; et qui, maître consommé dans le maniement de cette arme de la saillie malicieuse et impie, la dirigea en tous sens, en toute occasion; et pendant sa vie entière, contre tout ce que l'humanité regarde comme sacré ou respectable.

Mais comme les plus pernicieuses erreurs sont précisément celles auxquelles se mêle une portion de vérité, qui leur communique une plus grande puissance de persuasion, Voltaire, avec son incrédulité générale, qui déversait le mépris sur tout, eut peut-être une moins fatale influence que Rousseau.

On ne peut pas précisément appeler celui-ci anti-chrétien, il ne l'est pas du moins par tout, ni absolument; comparé à cette physique atomistique, à cette divinisation de la nature pagano-athée, son fanatisme pour la nature est tout-à-fait spiritua- liste; son éloquence et son style lui donnent peut-

être le premier rang dans son siècle ; le même rang que Bossuet, avec une tendance religieuse toute différente ; a incontestablement dans le sien. Et certes il ne fallait pas moins pour persuader à toute une génération, cette égalité sauvage qu'il prêchait, pour réussir à l'enthousiasmer pour elle, à lui faire envisager la situation des Caraïbes et des Iroquois, comme la vraie destination de l'homme que l'euro péen avait faussée avec sa civilisation, à lui inspirer enfin le regret de cet état fortuné de la vraie liberté naturelle.

On ne saurait prendre tout ceci pour la débauche d'une imagination oisive ; pour une boutade fantastique ; semblable à tant d'autres illusions trompeuses d'une sensibilité romanesque ; car cette idée de la bienheureuse égalité des sauvages était posée sérieusement ; démontrée avec l'appareil de la logique la plus rigoureuse, formulée comme un système rationnel profondément mûri ; et puis elle fut mise en pratique, et introduite dans la vie réelle avec une conviction pleine et entière, avec un fanatisme aveugle.

De cette erreur naquit l'époque de la liberté impie ; de cette liberté qui rompait avec Dieu, et se détachait dans sa croyance ; ainsi que dans la vie de tout principe divin ; laquelle fut bientôt suivie, comme d'ordinaire, de la fausse unité d'un despotisme écrasant ; non moins incompatible avec l'idée de quoique ce soit de supérieur

et de céleste dans l'homme et dans le monde. Mais ici toutes les phases historiques de la maladie révolutionnaire, que nous avons vues ailleurs passer du premier des Brutus, et de la fondation de la république, à travers les guerres de la rivalité punique, à travers de rapides conquêtes, pour arriver au despotisme et jusqu'à Tibère et à Dioclétien, se succédèrent avec une rapidité effrayante, comme si les temps avaient été pressés d'arriver à leur fin, et se trouvèrent parcourues dans le court espace d'à peine une génération.

Au fond, il est injuste d'appeler toujours cette révolution, révolution française, ou de la regarder comme exclusivement propre à la France. C'était une maladie politique dont tous les peuples étaient alors épidémiquement infectés. Elle avait même éclaté en Hollande et en Belgique plus tôt qu'en France ; en Pologne elle parut presque à la même époque ; et quoique la révolution belge et surtout celle de la Pologne aient eu un caractère tout-à-fait différent de la révolution française, elles n'en sont pas moins des exemples, des phénomènes du même genre, qu'on peut citer en témoignage du ton dominant du siècle.

L'Amérique du nord est le berceau de ces principes destructeurs ; elle est l'école qui propagea les doctrines révolutionnaires en France, et dans toute l'Europe en général. Le mal s'étendit dans les autres pays, par contagion ou

par adoption volontaire. Mais il faut avouer que la France demeura toujours le centre de son action, son foyer principal. Lors même que la révolution se fut faite homme, que sa puissance se fut concentrée dans la personne d'un seul homme, elle ne changea pas essentiellement de marche et de caractère.

A l'extérieur, ce ne fut tant dans la forme que dans les rapports avec les autres puissances, qu'une guerre religieuse et continue de vingt-un ans; et c'est le nom qu'elle mérite, non-seulement à cause de son principe et de sa source, mais aussi à cause de son caractère révolutionnaire et dévastateur et de sa rage fanatique contre tout ce qui est sacré.

Le nouveau paganisme n'était pas d'ailleurs entièrement négatif, il avait quelque chose de positif; idolâtrie politique, son idole était l'état. Que l'idole du jour fût tantôt la république et la déesse de la liberté, tantôt la grande nation, et enfin la gloire militaire et la soif des conquêtes, ce ne sont là que des nuances; la chose est au fond la même: c'est toujours le même démon de l'homicide politique, le même esprit anti-chrétien, qui séduit le siècle et veut gouverner le monde. Une guerre générale de religion ne peut se terminer que par une nouvelle paix, une paix grande, une paix européenne de religion.

Mais le vrai précipice où s'engouffre le monde actuel, est cette idolâtrie politique, quels que soient la forme et le nom qu'elle porte. Avant qu'elle ne soit vaincue, avant que cet abîme de perdition ne soit comblé, on ne verra point s'élever sur un sol pur et renouvelé, la maison du Seigneur, où la paix et la justice s'embrassent.

NOTE DE LA LEÇON XVII.

Je ne puis être ici de l'avis de l'auteur. Il est bien vrai que, semblable au jardinier qui greffe sur un mauvais sauvageon le rejeton d'un arbre exotique, Pierre-le-Grand introduisit, jusqu'à un certain point, en Russie le matériel de la nouvelle civilisation européenne; mais la civilisation, telle surtout que l'entend M. Schlégel, ne consiste pas uniquement dans le progrès matériel des arts et des métiers, du commerce et de l'industrie; elle comprend aussi le progrès intellectuel et moral. Comment faire fleurir l'industrie, si l'on n'a pas préalablement développé l'idée de droit et de propriété? Et comment espérerait-on fonder cette idée sur des bases solides, si les notions morales de devoirs réciproques ne sont devenues bien claires. Partout chez les anciens, comme chez les modernes, la civilisation, alors même qu'elle partait d'en haut, comme en Russie, et qu'elle provenait de l'étranger, a jeté de profondes racines dans les esprits et les cœurs, avant de se manifester dans les arts et les sciences. Sans doute comme l'humanité est essentiellement sociable et communicative, les principes civilisateurs d'un pays ont toujours dû influencer sur les pays voisins, et de proche en proche se propager dans le monde; mais partout ces principes recherchèrent d'abord le côté moral du peuple, commencèrent par l'améliorer, comparativement du moins; et s'annoncèrent par des institutions religieuses et sociales. C'est de cette manière que commence et que doit commencer toute vraie civilisation, et surtout toute civilisation chrétienne. En Russie ce fut tout le contraire: en introduisant les arts et les métiers étrangers, en faisant raser la barbe et tailler les vêtements de ses sujets, en un mot en voulant façonner la Russie sur le modèle des autres nations

de l'Europe, Pierre-le-Grand ne songea qu'à introduire les dehors de la civilisation, chez une nation qui n'était pas encore moralement préparée pour ce progrès matériel. Sous le despotisme arbitraire des grands, le peuple était enseveli dans les ténèbres de la plus profonde barbarie; et grands et peuple fléchissaient également sous le sceptre de fer et sous le mobile caprice du czar. Pierre commença-t-il par leur donner des institutions propres à dissiper ces ténèbres, à rendre ses sujets moralement meilleurs? Aussi ses réformes, ses imitations étrangères choquèrent le sentiment national des Russes, qui ne virent dans ce remaniement qu'un outrage fait à leur nationalité et qui ne les adoptaient qu'à contre cœur. Puis cette répugnance toute naturelle d'ailleurs, nuisit même au développement de cette civilisation matérielle et extérieure qu'il se proposait; en effet aujourd'hui encore, si les arts et les sciences parviennent en Russie à un certain degré de perfection, c'est en général grâce aux étrangers. Le pays a beau être sur plusieurs points, très fertile; les nombreuses colonies étrangères que la politique sans contredit très habile de la Russie encourage dans toutes les provinces de l'empire, prouvent que l'indigène ne songe guère à en tirer parti, parce que, ou trop ignorant il ne conçoit pas l'utilité de l'agriculture, ou trop apathique il ne veut pas s'y livrer.

M. Schlégel a dit plus haut que le principe chrétien reconnaît à l'homme sa haute dignité morale; il ne peut donc qualifier de chrétienne, une civilisation qui ne tient aucun compte de cette dignité, ni donner le nom de civilisateur à un gouvernement dont la base est le plus honteux esclavage. Or non-seulement le paysan, le vilain y est tout-à-fait considéré comme une propriété dont le seigneur peut disposer à son gré, comme une bête qu'il vend, donne, ou troque; mais à son tour l'aristocratie elle-même dépend entièrement du bon plaisir du souverain ou de ses agents,

On ne saurait contester à Pierre I^{er} un grand génie, puisqu'il a su concevoir la haute idée de réformer son pays, et qu'il a pu s'élever au-dessus des préjugés barbares qui l'obsédaient.

Il faut rendre justice à l'habileté de la Sémiramis du nord, portée aux nues par les plumes vénales de quelques prétendus philosophes du dix-huitième siècle. Mais ni l'un ni l'autre n'a été philosophe, n'a été guidé par un esprit moral, et encore moins par un esprit chrétien ; car aucune de leurs institutions ne trahit une juste appréciation de la haute dignité de l'homme ; et dans leur politique soit intérieure, soit extérieure, rien ne se ressent de la loi chrétienne de l'amour et de l'équité. Ni Pierre, ce fondateur de la puissance russe, ni Catherine, à laquelle son fastueux programme du code* a donné aux yeux de quelques gens le titre de législateur, ne se sont appliqués à réformer le caractère moral et à améliorer la position sociale des masses.

On m'objectera peut-être que leurs vues bionveillantes trouvèrent une opposition constante dans leur entourage et dans la haute aristocratie. Mais que devient alors cette tendance civilisatrice, si elle n'a pas même pu influencer sur la minorité d'élite ? c'est cependant par là que, partant d'en haut, elle eût dû commencer.

L'auteur dit encore qu'en Russie la civilisation fait des progrès lents, à la vérité, mais qui sont d'autant plus vrais et plus réels, qu'elle n'y a pas été brusquée comme en tant d'endroits. Moi, je crois le contraire ; elle y a été prise à rebours, elle y a été menée plus violemment que partout ailleurs ; et c'est pour cela même qu'elle s'est arrêtée au dehors ; et que les Russes, confondant les formes avec la chose même, ont adopté tous les vices et tous les défauts des nations étrangères, sans s'être jamais élevés au principe intérieur, sans avoir jamais saisi l'esprit de leur civilisation. De là résulte qu'en Russie, à côté de la politesse raffinée de la haute aristocratie, à côté d'un luxe effréné, et même d'une instruction très remarquable chez les grands, on voit dans le peuple une barbarie complète, une pauvreté dégoûtante, une ignorance stupide. Et cette haute aristocratie elle-même, bien qu'initiée aux plus éclatantes lumières de l'Europe, et plus

* Il n'a jamais été exécuté.

familiarisée peut-être avec tant de beaux traités de philosophie et de morale, que telle autre nation au sein de laquelle ils ont pris naissance, ne prouve-t-elle pas l'absence de toute civilisation morale, en traitant avec une dureté révoltante tout ce qui a le malheur d'être sous sa dépendance immédiate. Non, encore une fois, la vraie et bonne civilisation, la civilisation morale et chrétienne ne se trouve pas en Russie ; et les germes de culture étrangère qu'on y a portés se sont développés d'une manière vicieuse, sans jamais prendre racine dans le caractère moral et spirituel de la nation.

Je conviens toutefois que les Russes pris en masse ont une grande aptitude à la civilisation ; qu'ils ont bon nombre de vertus antiques et vénérables ; mais comme ils étaient restés en arrière du monde, grâce à leur position géographique et aux circonstances historiques, il leur aurait fallu une éducation basée sur le caractère national ; et leurs souverains, s'ils avaient sincèrement voulu relever leurs peuples, n'auraient pas dû songer sitôt à l'éclat de la puissance extérieure, fragile et inconstante, comme dit M. Schlégel, ils se seraient d'abord appliqués à poser dans le caractère moral de la nation les fondements solides de cette civilisation extérieure et matérielle, dont ils se pressèrent trop d'introduire les formes.

L'auteur cherche ensuite à pallier ce qu'il y a de mauvais et de désordonné dans la confusion du pouvoir spirituel et temporel aux mains du despote de la Russie ; en alléguant que cet empire étant déjà schismatique, sa soustraction de la juridiction du patriarche de Constantinople ne donna lieu qu'à un nouveau schisme, d'ailleurs indifférent, dans le grand schisme de l'église grecque. Mais ce schisme renforcé, qui en Russie, s'alliant au principe despotique de servage, a donné naissance à une sorte d'idolâtrie politique et religieuse, dont le souverain, considéré comme chef suprême de l'État et de l'Église, est devenu l'objet, n'est-il pas funeste pour la cause chrétienne ? Ce demi-dieu ne pourra-t-il pas par des raisons politiques perpétuer la grande scission qui

divise la chrétienté et retarder, long-temps du moins, la réunion que chaque chrétien doit appeler de ses vœux ?

En Turquie le mahométisme a enfanté une pareille fusion des pouvoirs ; mais en cette contrée le principe religieux, quelque erroné qu'il soit, a pénétré si profondément dans les esprits, que le despotisme arbitraire du sultan y est toujours tempéré par la puissance morale des oulémas, puissance qui a son appui dans le sentiment de chaque mahométan, dont l'ignorance ne s'étend jamais jusque sur les choses de sa religion ; tandis qu'en Russie les masses religieuses, mais stupides, les grands, impies ou indifférents, ne se refuseront à aucune innovation irrégulière et anti-chrétienne, pour peu que l'autocrate, qui est aussi le chef de l'Église, la reconnaissant utile à ses vues politiques, l'ordonne de sa pleine puissance et en vertu de sa seule autorité.

Enfin l'auteur prétend que tout, dans la constitution politique ainsi que dans la civilisation de la Russie, porte le caractère religieux ; et en attribuant à l'empereur Alexandre la gloire de lui avoir imprimé ce caractère, il émet le désir de le voir se perpétuer à l'avenir. Mais peut-on appeler religion, une véritable idolâtrie chrétienne, qui se borne au culte superstitieux des images, dans laquelle la loi de justice et d'amour, la morale évangélique, n'est ni comprise ni observée, et où le prêtre, ce ministre auguste de Dieu, gémit maintes fois sous le bâton du caporal ?

Comparons maintenant la Russie aux deux plus grandes monarchies pures de l'Europe, à l'Autriche et à la Prusse, qui toutes deux sont chrétiennes et civilisatrices, bien qu'en religion elles aient des croyances opposées. L'Autriche catholique et essentiellement religieuse reconnaît pleinement, malgré sa constitution purement monarchique, la haute dignité de l'homme ; elle respecte le droit individuel ; elle tâche d'augmenter le bien-être matériel du peuple, et notamment des masses ; ses lois sont justes et morales. (Il suffira pour le prouver de dire que son droit criminel part du principe qu'il vaut mieux laisser la liberté à dix criminels, que

de faire souffrir un seul innocent par un jugement trop précipité.) Elle favorise l'instruction par de nombreux cours publics et gratuits ; elle admet de droit au service de l'état tout homme capable, de quelque condition qu'il soit ; elle ne gouverne enfin ni par le despotisme ni par l'espionnage. Quant à la liberté de conscience, c'est là qu'existe réellement une tolérance vraie et complète pour tous les cultes en général. A l'extérieur sa politique est pacifique et loyale.

La Prusse, quoique protestante, montre sous plusieurs rapports le même caractère que l'Autriche ; on peut même dire que la civilisation y est plus avancée, la culture de l'esprit plus universelle ; car la population étant composée d'éléments plus homogènes, les lumières ont trouvé plus de facilité à se communiquer et à s'étendre. Comme l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse est père de son peuple ; son oreille n'est fermée à aucune juste réclamation ; et bien qu'ayant de fait le pouvoir de se mettre au-dessus des lois, il ne les enfreint jamais. Aussi dans ces deux états les révolutions et les émeutes sont très difficiles, sinon impossibles ; les masses ne sentent point travaillées par les idées nouvelles ; elles ne ressentent pas un besoin assez pressant de changement, pour qu'elles veuillent courir la chance de perdre un bien-être réel, en poursuivant des espérances souvent déçues, en courant après des utopies.

Voyons la Russie. Son gouvernement repose sur l'arbitraire et la corruption ; le peuple, nous l'avons déjà dit, y est considéré comme un instrument matériel dont le czar se sert au gré de ses fantaisies, ou de ses vues ambitieuses : ni la fortune, ni la vie de l'individu n'entre en ligne de compte ; et les classes élevées elles-mêmes n'ont aucune réclamation à faire contre n'importe quelle injustice du pouvoir. Le bien-être matériel n'est que le partage exclusif d'une minorité excessivement minime en comparaison des masses, qui languissent dans une affreuse misère ; la loi n'est que le caprice instantané du monarque, et l'ukase qui vient aujourd'hui détruire celui d'hier, est sûr d'être accueilli sans réplique par ces troupeaux esclaves et stupides, qui le regardent comme

l'émanation, non d'un gouvernement légitime, mais d'une autorité divine. Point d'instruction publique pour le peuple; il faut appartenir à la classe privilégiée pour pouvoir occuper une fonction dans l'administration et même dans l'armée. Les agents du pouvoir ont toute latitude possible pour exercer des actes arbitraires sur les particuliers; et la justice même ne s'obtient qu'à l'enchère. Dans toutes les branches de l'administration financière il existe un gaspillage, une infidélité dont on n'a pas d'idée. Le gouvernement le sait, mais il s'en félicite; c'est chez lui une tactique; dans tous ses agents, dont pas un n'est irréprochable, il voit autant d'ames qui lui sont vendues et livrées, et qu'il peut, s'ils encourent sa disgrâce, livrer à tout moment à la vindicte des lois. Ajoutons à cela l'espionnage démoralisateur, introduit jusque dans le sein des familles, où il va étouffer les plus naturels épanouissements de la confiance; et ayons ensuite le courage de soutenir que ce gouvernement est civilisateur, et qu'il reconnaît le principe divin dans l'homme. La Russie a l'air, il est vrai, d'accorder extérieurement tolérance à tous les cultes, même aux cultes païens, mais cette tolérance est subordonnée à la politique; et sitôt que l'extermination d'une croyance peut être utile aux vues de l'empereur, il ne se fait faute, pour l'opérer, ni de force, ni de ruse. La politique extérieure de la Russie est très habile sans doute; mais peut-on donner le nom de loyale et de chrétienne, à une politique qui, sans égard pour aucun droit, ne pense qu'à s'agrandir.

Mais ce sujet est trop vaste pour qu'on puisse le traiter ici comme il conviendrait. Et pour finir cette note, sans cela déjà trop longue, je me permettrai encore l'observation suivante: chaque pays et chaque peuple a une tâche à remplir dans le monde; et la providence éternelle dans ses vues impénétrables permet souvent au principe du mal de déployer sa force, en se servant, comme d'instrument, d'un homme, d'une nation, ou d'une époque entière. La Russie, seule parmi les grandes puissances, n'a pas eu d'époque historique, d'époque *humaine*. Certains publicistes croient que la tâche qui lui incombe, est la propagation des lumières chrétiennes en

Asie. Mais ne pourrait-il pas se faire que ce colosse, qui s'agrandit avec une rapidité tellement prodigieuse, qu'on n'en peut citer aucun autre exemple dans l'histoire moderne de l'Europe; qui a sa propre force, matérielle et mécanique, a soin d'ajouter la force intellectuelle étrangère; que ce colosse, dis-je, fût destiné à servir un jour d'instrument au principe du mal; et qu'en étendant au moins passagèrement sa puissance sur la chrétienté aujourd'hui dégénérée, il dût lui apprendre à ses dépens, quelles suites funestes peut entraîner la mauvaise application des principes chrétiens; lorsque comme en Russie, à part le schisme liturgique, ils s'établissent extérieurement et en apparence, sans que leur haut sens, leur sens intérieur et véritable entre dans les esprits? (N. d. T.)

LEÇON XVIII.

De la franc-maçonnerie. — Son influence *ésotérique* sur les évènements modernes. — De la restauration. — Etat présent des choses, des esprits, et des différents royaumes. — Nécessité d'une restauration religieuse. — Danger des écarts de l'absolutisme, soit dans la vie réelle, soit dans la science. — La tolérance n'est pas l'indifférence. — L'esprit de parti, l'intolérance part d'un fond d'orgueil coupable. — En quoi consistera la restauration universelle qui doit se faire plus prochainement peut-être qu'on ne le pense. — L'état devra être chrétien et la science chrétienne. — Ni l'un ni l'autre but n'a été parfaitement atteint jusqu'ici. — Pour obtenir cet heureux résultat, la destruction de toute espèce d'idolâtrie politique est nécessaire; et la philosophie, en s'aidant de l'histoire, doit renoncer à l'*absolu* sous quelque forme qu'il se présente. — Avis à l'Allemagne, moins absolue que tout autre pays, dans la vie et le gouvernement, mais chez qui l'*absolu* est impatronisé dans la science. — Récapitulation et conclusions. — L'homme a eu sans cesse à lutter contre l'esprit du mal, qui s'est montré successivement comme le prince du monde, et l'esprit du siècle, revêtissant d'âge en âge des formes nouvelles. — Dieu ne lui a pas manqué dans cette lutte; il s'est montré verbe, force, lumière. — Ainsi, foi, amour et espérance.

« Je viendrai bientôt, et je renouvellerai tout. »

Le dix-huitième siècle vit éclater à la fois et d'une façon si soudaine tant d'évènements réunis au même jour, que bien qu'une réflexion attentive puisse leur trouver un motif et une cause suffisante dans leurs précédents, dans l'é-

tat naturel des choses; dans la situation générale où se trouvait le monde, on est cependant disposé à croire qu'ils avaient été préparés d'avance, à dessein, et dans le secret; maintes circonstances viennent ensuite corroborer ce pressentiment, et donnent sur le complot des indications qui ont toute l'autorité de l'histoire.

Pour compléter le tableau de cette époque où le principe des lumières exerça une influence dominante; et pour achever de caractériser en lui-même ce principe qui eut tant d'action sur les évènements historiques, nous avons à ajouter quelques mots sur ce côté secret et mystérieux de son développement, afin qu'on saisisse mieux son rapport d'une part avec le principe et l'esprit de la révolution, qui, elle aussi; dans le fanatisme qui l'animait, avait la prétention de restaurer le monde; et d'un autre côté avec le caractère de la vraie restauration, qui repose sur la base religieuse de la justice chrétienne.

Mais dans l'examen critique que l'histoire entreprend sur cet objet; elle doit se prémunir toujours par cette pensée, que ceux qui, comme acteurs ou témoins oculaires; pourraient, s'ils voulaient faire part de leur expérience, donner les meilleurs renseignements; ne doivent pas cependant être considérés toujours comme des autorités sur lesquelles on puisse le mieux compter, parce qu'on ne peut jamais savoir exactement ce

que ; par calcul ou par conviction , il leur arrivera de dire ou de taire , en tout ou en partie. Cependant cette secousse universelle , qui jeta tout pêle-mêle a mis à nu tant de bouts de ce fil ésotérique de l'histoire moderne , que la réunion de ces indications suffit pour nous donner une juste idée de cet élément spécial des lumières subversives du dix-huitième siècle , où le vrai , le faux et le spécieux ont été mêlés et confondus ; et pour nous initier à la connaissance d'un point auquel donne tant d'importance sa coopération visible à tous les évènements , et son influence si diverse sur la marche générale des choses.

C'est donc uniquement sous ce point de vue historique ; qui d'ailleurs répond parfaitement à notre but , et même est le seul ici qui puisse être pris en considération , que je me sens en état de juger ; ou , comme je devrais plutôt dire , de caractériser toute cette trame souterraine ; et c'est aussi dans ces sources , dans ces indications , dans ces faits connus et publics , qu'est puisée la description que je vais en faire.

Pour ce qui concerne l'origine ou la source d'où cette influence ésotérique s'est répandue en Europe ; quelque motif ou quelque intérêt qu'on ait à le nier ou à le contester , il résulte à peu près évidemment du seul examen des faits , que l'ordre des Templiers a été comme le pont sur lequel tout cet ensemble de mystères a passé en occident ,

du moins quant à leur forme , qui continue aujourd'hui d'être la même qu'alors.

Ce n'est que par les traditions sur Salomon et sur son temple , auxquelles se rattache l'institution même de l'ordre , qu'on peut expliquer les symboles religieux de la maçonnerie , quoiqu'on en trouve aussi des motifs dans quelques autres passages et parties de l'écriture et de l'histoire sainte : aussi peuvent-ils très bien être entendus dans un sens parfaitement chrétien , et en retrouve-t-on des traces dans plusieurs monuments gothiques de l'ancienne architecture germanique du moyen-âge. Cependant une association spirituelle , fondée sur l'esprit ésotérique , ne saurait avoir professé le christianisme dans toute sa pureté ; elle n'a pu du moins rester entièrement chrétienne , puisque , répandue chez les chrétiens , elle se retrouve aussi chez les Mahométans.

Il y a plus : l'idée même d'une pareille société , d'une pareille doctrine purement ésotérique , et de sa propagation secrète , n'est guère compatible avec le christianisme ; car le christianisme est déjà en soi un mystère divin ; mais un mystère qui , d'après les vues de son fondateur , est exposé à tous les yeux , et célébré quotidiennement sur tous les autels. Or à cause de cela même , le secret qui dans les mystères païens , subsistait à côté de la mythologie et de la reli-

gion nationale et populaire, et n'était le partage que des savants et des initiés, ce secret, dis-je, ne peut s'allier avec une révélation destinée à tous les hommes, puisque, par sa nature, elle le condamne et le repousse.

Ce serait toujours une Église dans l'Église; et elle ne peut pas être plus autorisée ou tolérée qu'un État dans l'État. Ajoutons que dans un siècle où les intérêts temporels et les vues politiques prévaudraient d'une manière ouverte ou cachée sur les sentiments et les idées religieuses, un tel établissement parasite et mystérieux ne manquerait pas de devenir bientôt un directoire occulte de tous les mouvements, de tous les changements intérieurs de l'État. C'est ce qui est effectivement arrivé.

L'esprit anti-chrétien, que l'illuminisme, cette opposition *régularisée*, enveloppe dans des sentences d'une philanthropie universelle, pourrait bien être, selon toute analogie historique, d'une date assez moderne; tandis que le principe chrétien, qui même encore de nos jours, après une lutte si étonnamment diverse entre les partis de cette secte, se maintient toujours, quoique chez une très faible minorité, dérive peut-être, conformément à l'origine qu'elle revendique, d'une source orientale et gnostique.

Quant à la grandeur, ou du moins à l'importance de son influence politique, comment la

nier; surtout depuis les violentes révolutions de nos jours qui, de notre Europe, se sont ruées sur les autres parties du monde; et en apprenant que dans une contrée méridionale de l'hémisphère américain, les deux partis qui figuraient dans la révolution de cet état, dont les troubles durent encore, s'appellent des noms d'Écossais et d'Yorckais, d'après l'opposition qui existe dans les loges anglaises? est-il quelqu'un qui ignore, ou qui ait oublié avec quelle adresse l'homme qui dans ces derniers temps régnait sur le monde, se servit dans tous les pays conquis, de ce véhicule, et l'employa comme un organe propre à fourvoyer et à nourrir de fausses espérances, l'opinion publique? C'est pour cela qu'il fut appelé par ses partisans l'homme du siècle, et qu'il fut du moins, en effet, le serviteur de l'esprit du siècle.

Une société du sein de laquelle, comme du laboratoire où le génie destructeur du siècle forgeait ses armes, sortirent successivement les illuminés, les Jacobins et les Carbonari, ne pouvait avoir une tendance vraiment chrétienne, ni être politiquement juste, ni exercer une action bienfaisante sur l'humanité en général. Je dois cependant observer ici que c'est le sort inévitable de la plus vieille des sociétés secrètes, que chaque nouvelle conspiration aime à revêtir ses formes vénérables, déjà connues des initiés;

Il ne faut pas non plus oublier que cet ordre est partout divisé en une foule de partis, de sectes, qui ont des opinions, des façons de penser diverses; de sorte qu'on ne doit pas croire que ces extrémités terribles, que ces sauvages excès d'une irréligion, d'un esprit révolutionnaire, qui mine secrètement ou renverse avec une violence ouverte, se soient produits partout où cet ordre existe; l'histoire convaincrait une pareille supposition de fausseté ou du moins d'exagération.

Une simple liste de tant d'hommes trompés, il est vrai, sur ce point unique, mais d'ailleurs respectables; de tant de noms connus et vraiment distingués, qui dans le cours du dix-huitième siècle faisaient partie de cette société, suffirait pour démentir une pareille condamnation générale, ou pour y apporter du moins d'essentielles modifications. Mais ce qu'on peut, d'après beaucoup d'indices, regarder comme positif, ou du moins comme éminemment vraisemblable, c'est que nulle part cette société ésotérique et son action n'ont été mises en harmonie avec l'ordre subsistant et avec l'état lui-même, aussi bien qu'en Angleterre, pays où tous les éléments opposés de la vie et de la société moderne paraissent être en général le plus artistement combinés et équilibrés.

D'ailleurs si nous portions nos regards sur le reste de l'Europe et même sur les pays qui furent

les principaux théâtres des révolutions, il est incontestable qu'il y exista toujours, au sein de tant de loges diverses, un parti chrétien; et bien qu'il n'ait été qu'en très faible minorité, il n'en a pas moins eu une grande influence qu'il a due à la profondeur des idées, et à tout ce qu'il avait conservé de l'antique tradition. C'est au reste une chose prouvée jusqu'à l'évidence par les faits historiques et par des documents écrits et livrés à la publicité.

Au lieu de présenter des exemples allemands, moins généralement connus, j'appuierai plutôt ce que je viens de dire du nom d'un écrivain français bien remarquable, et bien propre à caractériser ce qu'il y avait de plus intime et de plus caché dans la révolution. Saint-Martin, ce chrétien théosophe, se tient tout-à-fait isolé, à l'écart, de ce parti athée, qui dominait alors, quoique sorti de la même école et de la même sphère; lui aussi, il est décidément révolutionnaire; mais c'est un révolutionnaire désintéressé; romanesque, qui obéit à une conviction fondée sur des raisons supérieures et spirituelles. Il montre le plus grand mépris, la répugnance la plus vive pour l'état moral et politique d'alors; et souvent on est tenté d'accéder à son opinion, ou du moins de lui donner négativement raison.

Enfin il est animé d'un espoir enthousiaste d'une restauration chrétienne générale, qu'il en-

tend, il est vrai, à sa manière ou dans l'esprit de son parti. Parmi les écrivains français de la restauration, personne, aussi bien que le comte de Maistre, n'a su apprécier ce philosophe remarquable, distinguer ce qu'il a de profondément faux, et ce qu'il a de réellement bon; en un mot en tirer un aussi bon parti, en y ajoutant toutefois des correctifs nécessaires.

Pour juger et caractériser pleinement l'histoire de la révolution, il ne faut donc pas négliger ce fil ésotérique, puisqu'il a grandement contribué à induire en erreur tant de gens, dont on ne peut accuser l'intention, qui voyaient ou voulaient voir dans la révolution, malgré la forme dure et repoussante sous laquelle elle s'est manifestée à son début, une restauration nécessaire, indispensable, des états et des peuples chrétiens, détournés de leur destination véritable.

Cette erreur, l'illusion trompeuse de cette prétendue restauration, ne fut jamais aussi active que durant le règne de cet homme extraordinaire, dont la vraie biographie paraît encore au-delà des mesures d'appréciation de notre siècle, qui ne peut avoir l'intime compréhension de sa vie, et, pour ainsi dire, la clef théologique de sa destination. Sept ans étaient consacrés à l'accroissement de sa puissance; quatorze ans le monde fut dans ses mains; et encore une fois sept ans lui furent laissés pour la réflexion

solitaire; mais il employa mal la première de ces années, en essayant de jeter de nouveau le trouble dans le monde.

L'histoire a déjà porté son jugement sur l'usage qu'il a fait de cette force extraordinaire, de cette formidable toute-puissance dont il fut doté; mais jamais le ciel ne permet chose semblable que dans le temps et dans le but d'un grand compte à rendre, lorsque se préparent les jours encore plus redoutables de la dernière lutte décisive. Si donc la restauration qu'il effectua, c'est-à-dire, si cette restauration que ses partisans éblouis lui attribuaient, n'a été décidément qu'une vaine et fausse restauration, il reste cependant à savoir si celle qui l'a suivie a été la véritable, si du moins elle a été complète, puis ce qui lui manque, ce qu'il faut ajouter pour la rendre telle.

Un simple traité qui ne règle que des délimitations de pays, ne sera jamais une paix de Dieu, une paix générale des peuples; et de même, le rétablissement des trônes renversés, la réintégration des souverains et des dynasties expulsés, n'offriront aucune garantie de durée et de solidité, si la restauration n'était en même temps faite dans les croyances et dans les esprits.

Il était donc très naturel de donner une base religieuse à la restauration qui suivit la leçon inopinée, la vengeance terrible infligée au monde;

et si l'idée de cette base religieuse est restée vague, on ne saurait en faire un reproche; car c'était une nécessité, surtout au commencement, d'écarter tout prétexte à un malentendu et à une fausse interprétation, ainsi que tout soupçon d'une arrière pensée égoïste.

La conservation et l'existence future, non-seulement du système général des états chrétiens et des peuples civilisés de l'Europe, mais encore de chaque grande puissance en particulier, dépendent de ce lien intérieur et religieux; et l'on doit désirer qu'il se resserre et se fortifie chaque jour davantage. Que la force et le maintien de l'empire russe ne puissent reposer que sur ce fondement, que chaque déviation de cet esprit ne puisse avoir sur l'état qu'une action destructive et dissolvante, le monarque des derniers temps, qui s'est illustré dans le malheur aussi bien que dans le succès, l'a érigé en un principe d'état, qui sera difficilement méconnu à l'avenir.

Seulement ce que doit bien observer cet empire, où les pensées et les principes, les germes de la civilisation et l'ensemble du corps politique sont tout imprégnés d'éléments de protestantisme, dans le sens général et spirituel du mot; ce qu'il doit observer, dis-je, comme absolument indispensable, c'est que la tolérance, qui actuellement embrasse toutes les croyances, ne soit jamais retirée à la mère Eglise, dominant dans le reste

de l'Europe, et parmi les pays soumis à la Russie, notamment en Pologne; c'est en un mot que la liberté religieuse ne reçoive jamais d'atteinte sous ce rapport.

Il est tout aussi évident que, dans le pays où s'est faite une restauration monarchique, celle-ci est inséparable d'une restauration religieuse, et que sans cet appui l'édifice politique doit nécessairement crouler. Dans cette monarchie pacifique, toujours inébranlablement attachée à son vieux système; cette base religieuse a été publiquement posée depuis long-temps, et plus que tout autre principe, elle fait sa force. Quant à la quatrième monarchie, à cette monarchie allemande, dont l'influence en Europe est de fraîche date, elle ne peut se maintenir, elle ne peut se consolider pour l'avenir, que par un esprit religieux, seul moyen de calmer les agitations propres à un état de ce genre.

Une hostilité dirigée même indirectement contre le catholicisme professé par la moitié de la nation; la moindre atteinte portée à la liberté individuelle sur ce point sacré, dont l'indépendance doit être non-seulement assurée par la lettre de la loi, mais consolidée de fait dans la vie réelle; une opposition en un mot qui serait en contradiction avec l'esprit religieux dont les progrès sont incessants dans le reste de l'Europe, et nommément en Allemagne, ne

pourrait que léser et faire chanceler de nouveau la base de cette monarchie déjà scellée par le temps; et tout prouve que jusqu'à présent on l'a parfaitement senti.

Dans l'Angleterre seule, des doutes tout anglicans s'élevèrent dès lors contre ce lien religieux qui doit serrer les rapports généraux entre les états et les peuples de l'Europe: ces doutes se lient à sa constitution politique, toujours exclusivement protestante, et peuvent à cause de cela amener une rupture schismatique de l'Angleterre avec les autres puissances*; et déjà plusieurs circonstances tendraient à faire naître la triste pensée que la grande Angleterre, qui au dix-huitième siècle était si brillante et si forte, même par l'influence prépondérante qu'elle exerçait sur la pensée et la civilisation européenne, maintenant au dix-neuvième siècle se sent presque étrangère chez elle et ne sait plus comment s'orienter.

Si nous revenons à considérer l'Europe en général, les principes libéraux ne sont pour elle qu'une rechute un peu modifiée vers la révolu-

* Ceci a été écrit en 1828. En cet endroit et en plusieurs autres de cette leçon surtout, l'auteur a vraiment prophétisé. Nous avons vu la réalisation de ces prédictions. Quelle preuve plus frappante de la hauteur et de la justesse de ses vues? Quelle meilleure garantie pour ses espérances et ses conjectures sur le sort définitif de la chrétienté et de l'humanité?

tion, et ils n'ont pas d'autre but; mais ils ne peuvent gagner une majorité parmi les hommes loyaux et bien intentionnés soit de l'Europe, soit d'un état particulier, qu'au moyen de fautes décisives, ou d'une grande dégénération dans un parti qui, au surplus, ne devrait pas en être un, ni en porter le nom; dans le parti de ceux qui suivent les principes monarchiques par rapport à l'état, et les maximes religieuses par rapport au monde et à la vie.

Cette règle sans intelligence et sans vie, d'un équilibre purement matériel, qui ne tend qu'à mettre un frein négatif à la prépondérance d'une puissance quelconque, tel que fut ce système né en Angleterre, qui gouverna l'Europe du dix-huitième siècle, a cessé d'offrir des garanties, et d'être applicable aux affaires actuelles; car tous les remèdes qu'il aurait à présenter encore ne feraient qu'aggraver le mal, s'il venait à éclater. Encore une fois, ce n'est que dans la religion, prise comme base, que le monde, que chaque état, doit trouver salut et consolidation, remède et préservatif.

Mais le plus grand danger de l'époque gît dans les écarts de l'absolutisme, qui pourrait abuser de ces principes religieux. Rien de plus pernicieux et de plus fatal, que si, dans l'esprit d'une réaction passionnée, le caractère et l'action révolutionnaire allaient se mêler à la cause légi-

time ; si la passion venait à être érigée en principe de raison , en système seul valable et seul juste ; si enfin la sainteté des idées religieuses n'était présentée et propagée que comme une chose de mode ; la vertu de la foi et de la vérité qui seules peuvent sauver les hommes et les âges, ne dépendant plus aux yeux des hommes que d'une lettre morte , que d'une formule extérieurement articulée, tandis que la vraie vie, le principe générateur de la vie véritable ne peuvent être donnés que par l'esprit vivifiant de l'éternelle vérité. Dans la science l'*absolu* est le gouffre où se perd la vérité vivante, et qui ne représente à sa place qu'une idée creuse et qu'une vaine formule ; mais lorsqu'il s'agit de l'application et de la vie réelle , l'*absolu dans les opinions et les actes* se manifeste, sous la forme du *faux esprit du siècle*, de cet esprit qui, contraire au bien et à la plénitude de la vie divine dans l'éternelle vérité, règne ordinairement sur le monde, voudrait le maîtriser, et le jeter pour toujours dans une fausse voie et dans une confusion complète.

L'esprit du siècle, qui dans ses projets de destruction, change de forme à tout moment, depuis qu'il s'est détaché de la vérité éternelle, et qu'il l'a prise pour son ennemie, se reconnaît précisément à cette tactique générale et constante ; qu'il détache de tout son entourage histo-

rique une particularité qu'il représente et pose comme le centre et le but universel, et que sans aucun égard pour l'histoire, il fait de cet incident un principe absolu ; avec un grand soin de donner pour passeport à ses erreurs quelques vérités ou du moins quelques ombres de vérité, sans lesquelles, il le sait bien, elles ne seraient ni actives, ni dangereuses.

Mais le vrai centre et le but réel de l'existence de l'humanité, ainsi que de la vie d'un individu, ne se laissent pas extraire ainsi violemment, ne veulent pas être ainsi détachés de l'ensemble de la marche graduelle du développement naturel et ne peuvent être saisis que par une méthode toute relative et non absolue. La méthode passionnée de l'absolutisme n'est propre qu'à faire fuir l'esprit de vie, et à ne laisser en son lieu qu'une lettre morte et propre à donner la mort.

Il est impossible de prédire d'avance quelles peuvent être les idoles qu'encensera l'une après l'autre l'esprit du siècle, inconstant par sa nature, et passant facilement d'un extrême à l'autre. Qui empêcherait que la vérité éternelle ne fût elle-même une fois abusée et profanée, jusqu'à devenir l'idole du jour, c'est-à-dire jusqu'à voir les hommes prosternés devant sa forme apparente ? Car ce n'est qu'après cette image extérieure que peut courir l'esprit du siècle, qui jamais ne retiendra son essence intérieure et sa

vertu vivifiante. Mais quels que soient à tout moment les objets successifs de son idolâtrie du jour ou de sa rhétorique passionnée ; dans sa nature et dans son être propre , il reste toujours le même ; il est toujours absolu ; toujours il tue l'esprit et détruit la vie.

Dans la science, l'absolu est la divinité des systèmes rationnels ; vains et vides ; c'est une conception morte ; une abstraction qu'ils reconnaissent et adorent. Or le Dieu des chrétiens est un Dieu vivant, qui se révèle , et leur foi est cette révélation même ; et c'est pourquoi le divin, dans quelque sphère que ce soit, dérivé de cette source, de cette origine commune, est vivant et positif. Le combat de la vérité contre les erreurs de l'esprit du siècle ne peut conséquemment avoir d'issue heureuse et durable, qu'autant que le positif divin ; à quelque domaine qu'il appartienne, soit d'une part compris comme vivant, exposé avec toute la force de la vie spirituelle ; et de l'autre, soit parfaitement approfondi dans ses rapports avec l'histoire, dont il ne faut d'ailleurs ni négliger ni injustement apprécier les autres côtés réels, les autres éléments positifs.

Ce jugement calme, cet approfondissement sincère tant des faits matériels que des phénomènes intellectuels, sont les compagnons inséparables de la vérité, et l'indispensable condition de sa connaissance pleine et entière ; et l'esprit

religieux, base de toute vérité, nécessaire à sa connaissance, se sent naturellement porté à suivre d'un œil attentif, à travers ce labyrinthe de l'erreur, le fil de la permission et de la providence divine, au milieu même des plus grandes aberrations humaines ; soit dans la science, soit dans la pratique et la vie. L'erreur au contraire s'écarte partout de l'histoire ; presque toujours l'esprit du siècle est passionné, et c'est pourquoi l'un et l'autre pèchent contre la vérité.

Aussi quand on veut combattre l'erreur dans le domaine de la science on ne peut jamais le faire avec plus de succès, ni en triompher plus vite qu'en séparant, d'après la règle divine de la connaissance intérieure, dans chaque système d'erreur pratique ou scientifique, l'absolu, qui en fait la base, le centre ou le but, en deux éléments qui le composent toujours, le vrai et le faux.

A-t-on reconnu et distingué le vrai d'une hypothèse ; le reste, vide en soi, tombe de lui-même, sans qu'on ait beaucoup de peine et sans qu'on soit obligé de faire de grands efforts, et de perdre beaucoup de temps à en prouver la nullité.

Dans la vie réelle, la lutte cesse bientôt d'être purement spirituelle, les partis inquiets et agités ont recours à la force matérielle ; et plus ils deviennent absolus, plus la guerre qu'ils se font ressemble à la guerre des éléments qui se détrui-

sent; et de là naît l'obstacle le plus fâcheux à l'œuvre de la restauration religieuse et véritable, cette grande tâche imposée à nos temps; mais qui est loin d'être accomplie.

C'est sous ce rapport qu'on peut voir avec peine et comme un phénomène dangereux, dans certaines régions de la vie européenne, et même dans quelques pays entiers, tous les partis et toutes les affaires publiques, prendre un caractère absolu. Il s'entend de soi-même que ce n'est pas le nom qui fait la chose; et que les autres partis sont souvent bien plus absolus en réalité, que ceux qui se donnent ou auxquels on donne cette dénomination; selon ce qui est ordinaire aux époques d'une lutte violente des partis, que les appellations commencent à être le fruit d'un caprice souvent étrange, qu'elles prêtent à des bévues et à des méprises; qu'alors on brouille toutes les idées, et qu'il s'introduit une nouvelle confusion babylonienne dans les langues et même dans celles qui se distinguaient auparavant par leur clarté et leur précision.

L'attachement incbranlable à son opinion, une façon de penser conséquente, la fermeté dans le caractère, la persévérance dogmatiquement exprimée en une croyance positive; qualités qui recommandent le plus l'homme pendant toute sa vie et dans toutes ses actions, peuvent fort bien se concilier avec une appréciation des choses fon-

dée sur l'histoire, et avec des égards conscieus pour tout ce qui subsiste historiquement, pour tout ce qui est établi de fait.

Parmi les écrivains français de ces derniers temps, qui ont consacré leurs efforts à la restauration religieuse de l'esprit public, nul peut-être ne possède toutes ces qualités à un si haut degré que le comte de Maistre; c'est à lui qu'on peut le moins adresser, c'est à lui, que suivant ma conviction, on ne saurait aucunement adresser le reproche de favoriser une réaction passionnée. Si quelques déclamateurs, si quelques prôneurs des principes et des sentiments religieux en France, ne sont pas exempts d'un esprit passionné et réactionnaire, il est certain qu'ils nuisent à la cause qu'ils veulent défendre plus que ne le feraient des ennemis francs et découverts.

Mais beaucoup de ces reproches, dictés par l'esprit de parti, n'ont aucun fondement. Lorsque, par exemple, l'opposition en ce pays étend le reproche d'une conduite absolue et réactionnaire sur le gouvernement lui-même, sur sa politique, et sur les différents ministères de la restauration, il est évident pour quiconque veut bien y songer, qu'en réalité on n'y a pas donné lieu. Car si, là où tous les partis imaginables, toutes les opinions les plus hostiles sont tolérées, un petit nombre de jésuites eût été compris dans cette tolérance générale, il n'y avait là de quoi

éveiller le blâme, ou la méfiance, et des craintes chimériques, que chez des hommes déraisonnables, ou aveuglés par l'esprit de parti; tandis qu'aux yeux d'un observateur impartial, qui juge de loin et d'après l'histoire, le danger d'une rechute des opinions libérales en principes révolutionnaires, était beaucoup plus grand et beaucoup plus imminent.

L'attachement inviolable et prononcé aux dogmes de la foi catholique, une croyance religieuse arrêtée chez le protestant, peuvent très bien s'accorder avec une juste appréciation du besoin du temps; il y a plus, cette appréciation, difficile, il est vrai, avec le caractère absolu de nos temps, pourrait nous conduire de la manière la plus décisive sur la voie du triomphe complet de la vérité et de la plus grande gloire du christianisme.

C'est aussi en quoi consiste la différence entre la vraie tolérance et l'indifférence mortelle de notre siècle et du précédent. La vraie tolérance repose sur des sentiments religieux, sur l'humilité et sur l'inaltérable espérance, qui laissent légalement subsister ce qui existe déjà historiquement; dans la pensée que Dieu saura faire avancer les choses, qu'il aplanira tous les obstacles, et qu'il conduira tout au terme fixé par sa providence. Mais une prétendue égalité de toutes les religions, pourvu que la morale en

soit bonne, est toute autre chose: cette indifférence complète finit par détruire toute religion. Quant à l'intolérance, elle vient toujours de la présomption orgueilleuse et par conséquent antichrétienne, d'arranger tout comme on croit que ce doit être, sans aucun égard pour les limites de la faiblesse humaine, sans songer d'ailleurs à ce résultat que l'histoire atteste en cent endroits: que ce qui fut publiquement expulsé par la violence se maintient souvent en secret, et avec quelques modifications dans les formes, mais d'une manière beaucoup plus dangereuse.

Dans l'esprit du siècle et dans le caractère des partis, il se trouve inmanquablement un fond d'orgueil intellectuel profondément enraciné qui n'a pas toujours besoin d'être individuel et personnel, un principe d'orgueil qui se propose surtout les progrès de l'humanité en général et de l'époque en particulier. C'est d'après ses instigations qu'un génie, fort de sa force intérieure, ou investi d'une grande puissance extérieure, croit pouvoir réaliser historiquement ce qui ne peut provenir que de Dieu, par exemple, les moments vraiment créateurs d'une régénération grande, vraie, universelle.

Parmi ces révolutions générales du monde, en prenant ce mot de révolution dans un sens sublime et divin, la première propagation du christianisme occupe sans contredit le premier

rang. Avec elle, tout ce qui est désirable, tout ce qu'on ose à peine espérer, est possible, pourvu que l'homme, en n'y ajoutant pas trop du sien, n'aille pas gâter le présent que dans la surabondance de son amour, le généreux monarque de l'univers a fait à la terre. Déjà depuis trois siècles se dresse l'orgueil humain des temps modernes, qui veut lui-même faire l'histoire, au lieu de l'accueillir avec humilité, en acceptant modestement la place qui lui fut assignée sur cette vaste et longue scène, en l'utilisant avec amour dans tous les sens, en la mettant dans la voie du progrès, pour la conduire à sa fin dernière, telle que Dieu l'a ordonnée et fixée.

Ce que j'ai dit plus haut par rapport à la réforme est applicable à l'instruction et à l'époque des lumières. L'idée en elle-même est exempte de tout reproche, et on a tort de n'en vouloir considérer que les abus et les développements vicieux, afin d'envelopper tout indistinctement dans une même condamnation. Mais ce n'était qu'une très faible portion de ces lumières du dix-huitième siècle; qui, conformes à la lumière pure de la vraie croyance, s'élevassent réellement de la base positive et divine de la vérité chrétienne: tout le reste, c'est-à-dire la plus grande partie, n'était qu'une œuvre humaine; et par là même, c'était vain, faux, défectueux

pour le moins, pervers dans les particularités; sans fondement solide dans l'ensemble: aussi le tout manquait de consistance et d'espoir de durée.

Si une fois, après la victoire définitive de la vérité, s'opérait la réformation divine; alors la réformation humaine, la seule qui ait eu lieu jusqu'ici, tomberait d'elle-même; elle disparaîtrait, on la chercherait sur la terre. Avec le triomphe universel du christianisme lui-même, en fin le jour des véritables lumières; et la religion donnerait en même temps comme une naissance nouvelle au monde et aux âges, à la société et à l'état. Peut-être l'époque n'en est-elle pas aussi éloignée que le pense l'engourdissement et l'apathie de l'esprit terrestre, qui, après chaque événement extraordinaire, se replonge de nouveau dans le sommeil léthargique du train de vie ordinaire! Cependant cette espérance éminemment religieuse, cette attente solennelle d'un avenir si magnifique, doit chez l'homme, si faible et si misérable, être tempérée par une immense crainte de la justice divine, qui alors apparaîtrait réellement dans le monde et se déploierait dans le temps.

Car, comment espérer une pareille restauration, avant que toute idolâtrie politique, quelque forme qu'elle affecte, de quelque nom qu'on la voile, ne soit arrachée jusqu'à la racine; et n'ait complètement disparu de la terre. Jamais époque

n'eut à attendre de l'avenir autant que la nôtre ; jamais cette attente n'a été aussi prochaine, aussi exclusive, aussi générale ! Aussi est-ce un devoir d'autant plus indispensable de juger et de distinguer avec toute l'exactitude possible ; d'un côté, jusqu'à quel point l'homme lui-même peut, par des efforts lentement progressifs, mais continus, par un accommodement pacifique de tous les points litigieux, par une culture intellectuelle de plus en plus perfectionnée, contribuer et coopérer à la grande œuvre de cette restauration religieuse, de cette restauration universelle de l'Etat et même de la science ; et d'un autre côté, ce qu'il doit attendre avec calme et respect de la volonté suprême, du nouveau *fiat* créateur de cette dernière période d'accomplissement, sans pouvoir l'amener lui-même, ou seulement l'occasionner et la provoquer.

Oui, tout pour nous est dans l'avenir beaucoup plus que dans le passé ; mais pour bien concevoir la tâche du présent dans toute sa grandeur, il ne suffit pas de se reporter, avec la restauration, au dix-huitième siècle, qui, sous aucun rapport, ne mérite beaucoup d'éloges, ou à Louis XIV, ou à toute autre époque plus ou moins rapprochée de gloire nationale.

L'origine du christianisme est le seul point d'arrêt solide et primitif auquel nous puissions nous reporter ; non pour rappeler par un tour

de baguette magique, les vieux temps avec leurs formes surannées qui ne sont plus applicables aux nôtres, non pour en faire une imitation artificielle, mais pour voir enfin nettement et comme d'un seul coup d'œil, combien de choses sont restées imparfaites et inaccomplies. Car tout ce qui a échappé, tout ce qui a été négligé durant les époques précédentes, et pendant les développements successifs de la forme que le christianisme imprime au monde, devra sans nul doute être repris et rétabli dans l'accomplissement de la vraie restauration.

Si la vérité remporte un jour la victoire définitive, si le christianisme triomphe réellement sur la terre et dans l'humanité, alors nécessairement l'état sera chrétien, la science deviendra chrétienne. Or, ni l'un ni l'autre but n'a encore été parfaitement atteint, malgré tous les efforts que l'humanité a faits depuis le christianisme pour y parvenir, et malgré ce travail intérieur du développement spirituel, dont l'exposition et le spectacle fait le fond et le résumé de l'histoire moderne.

L'empire romain, alors même que la vraie religion y fut dominante, était depuis trop longtemps et trop profondément perverti pour qu'il ait pu jamais mériter le nom d'état véritablement chrétien. La nature forte, saine, non cor-

rompue des peuples germains paraissait les rendre beaucoup plus propres à former un pareil état, lorsqu'ils eurent reçu pour cela la haute et religieuse consécration du christianisme.

Il y avait là, si l'on peut parler ainsi, le fond le plus magnifique pour un ordre véritablement chrétien, dans l'intérieur de chaque peuple et de chaque pays en particulier, ainsi que dans l'ensemble de l'empire ; mais cette excellente disposition n'a pas reçu d'accomplissement : la scission intérieure de l'état, puis le désaccord entre l'Eglise et l'Etat ; puis enfin le déchirement dans le sein de l'Eglise elle-même, arrêterent tout progrès ultérieur, en interrompant dès le principe le plus heureux des développements.

Les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles formaient bien pour tout l'avenir une base solide à une science chrétienne ; mais leur science n'embrassait pas toutes les branches des connaissances. Au moyen-âge, au sein de l'Eglise, le germe d'une science chrétienne croissait sans contredit ; mais il croissait lentement, et seulement dans quelques recoins isolés du champ intellectuel ; puis la pensée, dans ses spéculations scientifiques, avait déjà reçu mainte influence pernicieuse du temps ; lorsqu'enfin au quinzième siècle toutes les richesses littéraires de l'antiquité grecque, tant de découvertes nouvelles dans les

sciences naturelles, dans un monde entier inconnu jusqu'alors, lui furent offertes à la fois, et lui échurent subitement en partage.

A peine s'était-elle mise à contempler de plus près cette énorme provision de savoir ancien et nouveau, à l'arranger, à lui donner une forme chrétienne, l'approprier dans un sens chrétien à l'homme et au temps ; que le monde fut derechef ébranlé par la discorde qui interrompit dès son commencement ce bel édifice d'une philosophie chrétienne, et le laissa comme un fragment dont l'achèvement attend de l'avenir une époque plus heureuse.

Voici donc en quoi consiste la double tâche d'une restauration religieuse véritable et complète réservée à notre siècle ; d'une part le développement ultérieur du christianisme dans l'état, et des principes catholiques dans la politique, sur les ruines de ce qui a dominé si exclusivement jusqu'ici, et en place des principes anti-chrétiens de gouvernement et de l'esprit révolutionnaire du siècle ; de l'autre part, une philosophie chrétienne, qui doit imprimer son caractère religieux ou catholique à tout savoir en général.

Or comme j'ai marqué plus haut la politique du dix-huitième siècle du nom de protestantisme de l'état, en prenant ce mot dans un sens purement scientifique, et nullement comme une désignation de parti, ou dans ses significations

secondaires ; et que j'ai observé qu'il trouva son principal appui dans un des plus anciens états catholiques ; comme j'ai appelé la culture intellectuelle de ce même siècle, protestantisme du savoir, lequel eut pour théâtre de son développement complet et de son action la plus étendue, un autre grand pays catholique ; et que j'ai reconnu qu'à son origine, la science loin d'être irréligieuse, avait au contraire quelque chose de religieux et de chrétien, bien qu'elle ne fût en grande partie que négative, qu'exclusive, que particulière et isolée : ainsi je me permets d'assurer que la mission supérieure, que l'essentiel besoin du dix-neuvième siècle est la réalisation des principes catholiques dans l'état, et la construction de plus en plus vaste et complète d'une science catholique ; que ce sont là les deux bases solides et nécessaires de l'avenir.

Je fais ici abstraction du dogme ; et parlant simplement en philosophe, j'entends ce qui est généralement chrétien, ce qui est, non pas négativement, mais d'une manière bien positive, chrétien et religieux dans les pensées et les sentiments. Malgré la persuasion où je suis, que ce que je viens de dire ne peut pas être pris dans un sens exclusif et polémique, je veux encore ajouter expressément que cet affermissement de l'état sur des principes catholiques, peut très bien provenir d'une ou de plusieurs des puissances

non catholiques ; et que moi-même j'ai le plus grand espoir que notre patrie, que l'Allemagne, contribuera principalement et plus que tout autre pays, au développement complet de la science catholique, et d'une philosophie vraiment chrétienne, dans toutes les branches des connaissances humaines.

L'espérance religieuse d'une restauration du monde, d'une restauration pleine et entière, qui méritera effectivement ce nom, d'une restauration chrétienne qui se réalisera dans l'état et dans la science, se trouve donc au bout et forme la conclusion de cette philosophie de l'histoire. L'unité intérieure, la confraternité religieuse entre tous les états de l'Europe sera d'autant plus compacte, d'autant plus sensible, que chaque peuple fera chez soi plus de progrès vers sa restauration religieuse ; qu'avec plus de précautions, il évitera tout retour vers les fausses idoles d'une prétendue liberté ou d'une gloire trompeuse, résidus de l'esprit révolutionnaire des temps passés ; qu'il repoussera, en un mot, plus soigneusement, sous toute espèce de forme soit ancienne, soit nouvelle, l'idolâtrie politique, laquelle de sa nature se détruit intérieurement elle-même, ou est subjuguée par une autre idolâtrie opposée, et ne peut par conséquent avoir jamais une durée stable.

Quant à la science chrétienne, c'est la philosophie, centre vital de toutes les autres sciences ;

qui doit en être le point essentiel et le but suprême. Toutefois l'étude de l'histoire, qui touche de si près ou plutôt qui pénètre par tant de points le domaine religieux, ne doit être ni exclue, ni entièrement séparée des travaux philosophiques. C'est précisément, au contraire, ce concert de l'histoire et de la philosophie dans leurs recherches, cette alliance dont l'idée fondamentale est religieuse et trahit un sentiment religieux qui caractérise l'amélioration présente de la culture intellectuelle en Europe, ou qui, pour mieux dire, marque le premier stade de la route que l'esprit humain parcourt, en s'avancant progressivement vers la grande restauration. J'ose croire que cette tendance religieuse est devenue au dix-neuvième siècle de plus en plus sensible et caractéristique dans la science allemande, à propos de laquelle, j'ai encore quelques mots à ajouter, en ne la considérant plus que sous un point de vue tout spirituel, c'est-à-dire, par rapport à la nature, au besoin intime, et à la vocation supérieure de cette dernière période de l'histoire moderne.

Le génie d'une nation, son caractère politique et religieux, se reflètent presque toujours dans l'épée particulière de sa civilisation, dans ses productions intellectuelles les plus remarquables; semblables tantôt à un objet dont l'image se réfléchit dans un miroir, tantôt à une crise, qui, avant

de se réaliser dans les faits, s'annonce par des symptômes précurseurs. En Angleterre, cet équilibre, qui maintient en respect dans la constitution des éléments ennemis, se retrouve aussi dans la philosophie.

En France, la tendance révolutionnaire dominait dans la littérature du dix-huitième siècle; long-temps avant qu'elle éclatât dans la réalité; et la lutte y continue toujours entre les auteurs et les défenseurs spirituels de la restauration monarchique et religieuse, et le libéralisme réveillé et réagissant. De même l'Allemagne étant par moitié catholique et par moitié protestante, la paix religieuse est ce qui a donné une conformation spéciale à la culture intellectuelle de ce pays; et particulièrement à la philosophie.

Toute la partie esthétique de la littérature allemande, soit qu'il s'agisse de la poésie ou des autres arts, cet enthousiasme artistique qui nous est propre, les obstacles et la lutte qui signalèrent les premiers développements, l'imitation des modèles anglais ou français, à quoi l'on essaya de temps à autre d'opposer une réaction, l'étude des classiques si généralement répandue, le retour du goût vers la langue indigène, vers les monuments et l'histoire ancienne de l'Allemagne; tous ces détails n'offrent réellement pas autant d'intérêt, sous ce point de vue général et par rapport à l'Europe entière, que la science et

la philosophie allemande ; ils n'en sont que les coups d'essais , que l'introduction ; et c'est d'elle qu'il s'agit ici particulièrement.

Que l'Allemand , que lui surtout n'exclue pas , ne néglige pas l'étude de l'histoire ; car c'est là le remède le plus salutaire , l'antidote le plus efficace contre cet esprit de l'absolu , qui caractérise si proprement la science allemande et sa direction spéculative. Dans le domaine de l'art et de la poésie , chaque nation suit en général une direction particulière et l'inspiration de son génie ; de sorte que ce n'est jamais que par exception , si la poésie d'une nation , comme par exemple aujourd'hui celle des Anglais , est pour quelque temps adoptée et goûtée par les autres nations ; et si elle devient ainsi européenne et générale

Les ouvrages et les recherches historiques deviennent plus vite et plus naturellement l'apanage commun de l'humanité entière ; et chez les Anglais , qui , dans ce domaine , se sont de tout temps distingués par leur activité , on pourrait citer tels travaux modernes sur leur propre histoire , qui mériteraient d'être appelés ouvrages classiques de la restauration religieuse. Au fond il devrait en être autant de la science en général , et spécialement de la philosophie ; on ne devrait point avoir à l'appeler anglaise , allemande , etc. ; elle devrait être européenne et même encore mieux *humaine* ; et s'il n'en est pas ainsi ,

c'est la faute du philosophe qui affecte l'obscurité ou toute autre forme vicieuse ; comme on peut l'induire de l'exemple de la langue française , qui , toute pauvre qu'elle est , n'a pas empêché le comte de Maistre de marquer ses ouvrages d'une grande profondeur métaphysique , ni M. de Bonald de mettre dans les siens une grande pénétration dialectique.

Si l'absolutisme de la pensée et du sentiment ; qui paraît régir encore le stade actuel de l'esprit du siècle , s'offre en Allemagne dans la vie réelle et dans les relations publiques beaucoup plus rarement que dans les autres pays , en revanche il s'est impatronisé dans la science et la philosophie ; on l'y dirait indigène ; et pendant long-temps il a été ou l'obstacle principal au développement complet du sentiment et de l'esprit religieux ; qui gît d'ailleurs au fond de la nature allemande , ou le mauvais génie qui lui a toujours imprimé bientôt une direction vicieuse.

Quant à ce qui concerne les croyances religieuses elles-mêmes , le protestantisme ne s'y divisa pas en autant de sectes nouvelles , ni en des sectes si distinctes et si opposées que dans les autres pays , où il domina exclusivement ou en partie , comme l'Angleterre , la Hollande et l'Amérique du nord.

Je n'oublie pas les frères Moraves ; mais ce piétisme ne s'est montré distinctement que dans

les derniers temps, et n'a été qu'une réaction contre le rationalisme ; aussi ses limites sont encore trop peu marquées pour qu'on puisse lui donner le nom de secte dans le sens véritable du mot. C'était plutôt l'expression de je ne sais quel sentiment profond, universel, mais vague, indistinct, confondant les diverses idées, les différentes croyances religieuses.

Ce syncrétisme intérieur et mystique, joint au conflit des intérêts et des dogmes des deux religions ennemies, et combiné avec la variété des opinions privées et individuelles, enfanta, il est vrai, à cette époque des excès étranges et nouveaux, des monstruosité inouïes jusqu'alors : telles sont toutes ces *idiosyncrasies* tentées, chez les protestants, les unes dans un sens à demi catholique, les autres dans une direction toute subjective ; tels ces mélanges encore plus prodigieux, ces essais d'accommodement fondés sur des innovations entièrement ou à moitié protestantes, qui furent projetés et désirés par des catholiques, soutenus au nom des *lumières* auxquelles ils devaient leur naissance, et propagés par les maximes politiques de quelques souverains.

Quoique l'on puisse se sentir porté, ou se croire obligé, dans certains cas particuliers, à condamner sévèrement de tels produits, sitôt qu'il est question d'application pratique, je ne

crois pourtant pas que l'on doive en définitive porter pour cela un jugement défavorable sur l'ensemble et sur sa tendance intérieure.

Le vrai mal du dix-huitième siècle sous ce rapport, son mal essentiel, je veux dire l'indifférence complète pour les choses et les croyances religieuses, le dangereux esprit de cette indifférence contagieuse, dont quelques pays entièrement catholiques n'ont pas su eux-mêmes se préserver, n'a pas jeté en Allemagne d'aussi profondes racines, ne s'est pas autant développé que dans tout autre pays ; un sentiment de religion, profond et indestructible, prédomina toujours dans le caractère de la nation allemande et dans les travaux de sa philosophie. On ne doit pas m'objecter quelques rares exceptions, qui n'apparaissent que comme des phénomènes isolés. Je me rappelle à cette occasion le témoignage d'un vieil ecclésiastique, plein d'expérience, d'une piété éclairée, et qui connaissait à fond le caractère allemand ; il avait coutume de dire : « Si l'on ne donne pas de religion aux Allemands, ils s'en feront une. » Ce fond religieux, cet esprit intime, perce jusque dans les plus grandes aberrations de la science.

Avouons cependant que le développement pur de cette tendance philosophique, que la réalisation extérieure et précise de ce secret désir religieux qui demande à être satisfait, exige une

assez longue période de temps , dans un pays ou la situation est si compliquée sous le rapport religieux , et se compose d'éléments si confus et si hétérogènes. Si , en parlant de la lutte entre éléments opposés , que chacune à peu près des grandes nations de l'Europe se voit obligée de soutenir intérieurement sous une forme ou sous une autre , de maintenir dans un équilibre artificiel , et d'amener à une solution définitive ; j'ai dit des Anglais ; qu'il paraît par maintes manifestations de ceux qui , au centre de la vie publique ; occupent les sommités de l'état , et sont par conséquent plus à même d'en approfondir la position ; qu'une sorte de crainte secrète de soi-même , est un des traits visibles et marqués de leur caractère national ; je pourrais également dire du pays où cette lutte existe surtout dans le domaine religieux et philosophique , qu'il semblerait que l'Allemagne a , plus qu'une autre nation , peine à s'entendre et à s'orienter en elle-même ; et cela vient peut-être de ce qu'ils n'ont pas encore atteint leur destination philosophique et religieuse , de ce que le combat dure encore activement entre les éléments opposés de la foi , entre les opinions et les directions de la science.

Dans la première époque de la littérature allemande , les protestants eurent le dessus ; mais depuis , l'équilibre est déjà entièrement rétabli , au moins dans la science. Il ne s'agit toutefois ici

que de l'esprit intérieur , le jugement scientifique ne pouvant prendre la séparation extérieure de la confession pour mesure générale , pour base de sa critique. Car autrement je pourrais , en me jetant dans les particularités , citer parmi les philosophes libéraux et décidément irréligieux de l'Allemagne ; ou parmi les partisans de la philosophie de la nature , quelques auteurs précisément qui , par une exception heureusement très rare , appartiennent extérieurement à l'Allemagne catholique ; tandis qu'au nombre des philosophes les plus distingués qui se sont efforcés de remettre en honneur la vraie , la bonne philosophie de Platon , ou qui concevant et traitant religieusement la philosophie de la nature , l'ont rendue chrétienne , j'en trouverais qui appartiennent au parti protestant. La philosophie n'a rien à faire avec le dogme , elle n'est pas appelée à l'expliquer , elle n'est pas en contact direct avec lui.

Le point essentiel de la philosophie , ce qui la rend chrétienne , c'est l'harmonie intérieure ou l'accord entre la science et la foi ; puis l'idée de la révélation divine prise comme base non-seulement de la théologie , mais aussi de toute autre science ; enfin la nature et les sciences naturelles elles-mêmes saisies et comprises sous ce jour supérieur et divin , devenant à cette lumière comme transparentes et pour ainsi dire scientifiquement illuminées.

La nouvelle philosophie allemande, dès son début, ou elle touche encore de bien près l'école anglaise, ou elle part en général des mêmes principes et se propose les mêmes problèmes, qu'elle se contente d'approfondir et d'étendre, annonce au fond l'intention de mettre définitivement en harmonie le savoir et la croyance. Il est vrai qu'elle ne comprend encore sa tâche que dans un sens très borné, qu'elle ne l'entend que d'un savoir, que d'une croyance rationnelle ; le rationalisme étant alors très généralement répandu, non-seulement chez les protestants, mais dans les pays catholiques, et nommément dans l'Allemagne catholique.

Pendant ce temps-là, d'autres philosophes profonds cherchaient à la philosophie une base meilleure et plus noble dans l'idée de la révélation, que les uns n'envisageaient que sous un point de vue général et spéculatif, qui n'était pas pour cela irréligieux, et que les autres entendaient décidément dans le sens chrétien d'un sentiment et d'une foi positive. L'absolu, reflet scientifique du vice général de l'esprit du siècle, qui a transporté l'absolu jusque dans la vie ; l'absolu dans la science, tel est le défaut propre et capital de la philosophie allemande ; soit qu'il se manifeste sous la forme du *moi* absolu ou de l'*identité* absolue, ou enfin comme la *pensée* et la *raison* absolue.

C'est même ce qui donna d'abord un faux air de panthéisme à la philosophie allemande de la nature ; car le matérialisme proprement dit ne pouvait pas, comme en France, trouver ici un facile accès, à cause de la direction entièrement idéaliste et spiritualiste de l'esprit allemand. Aussi cette influence étrangère n'a pas été de longue durée ; l'esprit religieux a repris le dessus, précisément dans cette philosophie naturelle qui, dès aujourd'hui est toute chrétienne dans ses plus dignes représentants ; et je regarde ce pas progressif vers le grand œuvre de la restauration universelle, comme son plus beau triomphe, précisément parce que dans ce domaine le problème était plus difficile à résoudre ; et cependant l'immense trésor des nouvelles et magnifiques découvertes faites dans les sciences physiques, ne pouvait être conçu et compris dans tous ses rapports avec la vérité supérieure et divine, qu'autant qu'on l'envisagerait comme une propriété de la science chrétienne.

Plus l'esprit religieux pénétrera la philosophie allemande, plus il s'y développera en une science positive, en une science chrétienne, en une science catholique ; et plus on verra tomber et disparaître les rêveries absolues de la raison, qui savent bien d'ailleurs se détruire d'elles-mêmes, avec cet autre rationalisme vulgaire qui domine encore dans quelques basses régions de

la littérature allemande, et de l'opinion publique, peut-être dans quelques écoles privées.

Dans la persuasion que ce résultat est immanquable, j'ai entrepris dans ces essais une exposition publique d'une philosophie préparée depuis long-temps en silence. Le premier de ces essais, savoir la philosophie de la vie, avait pour objet la conscience ou l'homme intérieur. Le second se proposait l'homme extérieur, c'est-à-dire le développement des états et des peuples à travers tous les siècles; c'était cette philosophie de l'histoire, que je termine ici.

Je me flatte d'avoir, sinon démontré, ce qui n'est pas possible dans une semblable matière, du moins sollicité vivement et peut-être produit cette persuasion, que dans la marche de l'histoire universelle on aperçoit une main et une volonté divine qui conduit tout; que si le développement est accéléré ou arrêté, il ne faut pas s'en prendre seulement à des forces visibles et terrestres; mais que la lutte est aussi dirigée en partie, avec l'assistance de Dieu, contre des puissances invisibles.

Finissons par jeter un regard en arrière sur l'ensemble de ces événements, sur leur rapport avec le monde invisible, d'où sort l'action qui se développe dans notre monde visible; vers cette région supérieure qui en est la base et la source, en même temps que la fin dernière et

le but suprême; et que ce dernier regard soit comme la clef de voûte de l'édifice que je viens d'élever.

Le christianisme est l'histoire de la délivrance de l'espèce humaine, soumise au joug hostile de l'esprit qui renie Dieu, et séduit autant qu'il peut toute créature. C'est pour cela que l'Écriture l'appelle prince de ce monde. Cette dénomination, il ne la méritait à proprement parler, et dans toute son étendue, que dans l'histoire ancienne; car c'était lui qui avait établi chez tous les peuples de la terre le trône de sa vaste domination, entouré de l'éclat brillant de la gloire militaire, et de toute la majesté de la vie païenne. A dater du moment où un pôle divin a été fixé dans le monde, depuis le commencement de la délivrance qui a tracé un nouveau cours à l'humanité, ce n'est plus, il est vrai, le nom de prince du monde qui lui convient; c'est comme esprit du siècle, sous la forme de cet esprit opposé à l'action divine et au christianisme, qu'il se manifeste chez tous ceux qui ne jugent et ne traitent pas le temps et tout ce qui est temporel, d'après la loi et la volonté de l'éternel, mais qui au contraire l'oublie et la négligent, ou bien la façonnent et la plient aux impressions et aux intérêts du temps.

Dans la première période du développement progressif du christianisme, il se montra comme

esprit de désordre et de secte. Cet esprit de secte se formula complètement dans cette religion si opposée à la plénitude d'amour du christianisme, dans cette doctrine unitaire et fanatique qui fit perdre à l'Église un si grand nombre d'enfants, et lui ravit en orient des contrées entières.

Au moyen-âge, l'esprit du siècle ne se signala pas tant par l'hérésie et le schisme, que par les disputes scolastiques, par la discorde entre l'État et l'Église, et enfin par des dissensions qui agitaient incessamment l'intérieur de l'un et de l'autre. A l'aurore des temps modernes, ce que l'esprit du siècle réclamait impérieusement comme un besoin pressant de l'humanité, c'était une entière liberté de croyance, dont le résultat ne fut toutefois qu'une discorde sanglante, une lutte terrible et destructive, une guerre à mort de plus d'un siècle.

Lorsque enfin la lutte fut terminée, lorsqu'elle fut du moins apaisée et comprimée, l'égalité parfaite de toutes les religions, sous la réserve que la morale en fût bonne, une indifférence complète, une indifférence érigée en principe; voilà ce que l'esprit du siècle sut mettre à l'ordre du jour. Ce calme apparent qui précède la tempête fut suivi du vertige révolutionnaire; et celui-ci ayant passé à son tour, notre époque s'est livrée à l'absolu : la raison devenue passion de parti, ou la passion érigée en principe de raison;

telle est la forme actuelle et la dernière métaphore de l'esprit du mal, de cet antre *ancien des jours*.

Mais d'un autre côté considérant la grandeur et la continuité des secours que, dans cette lutte qui remplit l'histoire universelle d'un bout à l'autre, Dieu dispensa à l'humanité, pour soutenir sa faiblesse contre les obstacles de la nature, contre toutes les résistances naturelles qui l'entouraient, et contre les efforts de l'esprit ennemi; je me suis efforcé de faire voir comment, à partir des jours où remonte la notion la plus antique que nous ayons sur les peuples, pendant les milliers d'années de cette première époque conservée pure dans sa seule source véritable et même dans les traditions sacrées des autres grandes nations les plus anciennes, la révélation divine s'est répandue à pleins flots sur le monde; comment au milieu des erreurs qui ont troublé son cours, et malgré la fange et le limon qui s'y sont mêlés, il n'est pas moins possible de reconnaître son origine unique et divine; c'est là le premier article de foi de quiconque veut envisager religieusement l'histoire, et ce n'est que sur les traces de la révélation divine, que la première partie de l'histoire, l'ancien monde, peut être saisi avec exactitude et bien comprises:

Fortes de ce premier principe, nous sommes

alors en état de nous rallier dans la plénitude de l'amour à ce pôle divin placé au milieu du temps et d'où part la délivrance et le salut de la nature humaine, et mieux nous parviendrons à distinguer, dans cette communication de la charité céleste, ce qui est essentiellement éternel et divin, de ce que l'homme y a mêlé de terrestre, de ce qu'il y a opposé d'impur; plus notre amour, plus notre charité croîtra en largeur et en profondeur. Or il n'y a également que l'œil de l'esprit d'amour qui puisse concevoir intimement et juger avec autorité l'histoire des temps chrétiens.

Dans les derniers siècles, où la discorde triomphe de la charité, il nous reste un dernier fil conducteur, à travers le labyrinthe des événements humains, l'espérance historique. Comment en effet ne pas se sentir pénétré d'admiration et de reconnaissance, d'étonnement et de respect, en observant dans chaque particularité du développement ultérieur du christianisme et de l'histoire moderne du monde, la main providentielle de la divinité tantôt dans cette coïncidence merveilleuse qui pousse les événements vers le but que l'amour s'est proposé, tantôt dans l'apparition soudaine de la justice, qui éclate après tant de longanimité; ainsi que j'ai essayé de le prouver ou du moins de l'indiquer en plusieurs endroits de cet ouvrage?

Au terme de cette philosophie de l'histoire,

avec la foi antique en la révélation divine, avec le règne absolu de l'amour chrétien, nous n'avons à proposer comme dernier marche-pied vers un avenir qui approche, que cette espérance religieuse, énoncée plusieurs fois dans notre ouvrage, et surtout à l'occasion de nos temps, que par la restauration vraie et complète de l'état et de la science, la cause de Dieu, le christianisme triomphera un jour sur la terre.

FIN.

TABLE DES LEÇONS

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

LEÇON X.

Point de vue suivant lequel la philosophie de l'histoire doit envisager l'apparition du christianisme. — État des Juifs à la naissance de J. C. — Pharisiens. — Saducéens. — Esséniens. — Source de l'aveuglement des Juifs. — Le christianisme. — Accomplissement et perfectionnement de l'ancienne alliance. — Punition des Juifs. — Guerre de Judée. — Vie des premiers chrétiens. — Persécutions qu'ils éprouvent. — Décadence croissante de l'empire romain, qu'inutilement le stoïcisme, soutenu de la puissance et des vertus de quelques empereurs, s'efforce d'étayer et de maintenir. — Le christianisme monte sur le trône des Césars avec Constantin. Pag. 1

LEÇON XI.

Des anciens Germains, de leurs traditions, de leurs mœurs, de leur état politique. — Des trois ou quatre principales nations germaniques. — Des invasions des peuples du nord. — Histoire de ces invasions. — De l'ordre que suit la nature dans les divers développements de l'histoire du monde. — Propagation et affermissement du christianisme. — Hérésies; on peut les ranger en trois classes. — Gnosticisme ou sectes orientales. — Rationalisme, petites sectes disputées. — Millénarisme. — Grande corruption de l'univers. — Commencement du mahométisme. Pag. 15

TABLE DES LEÇONS.

407

LEÇON XII.

Caractéristique de Mahomet, de sa religion, et de la domination arabe. — Progrès rapides et immenses de l'islamisme. — Science chrétienne, pères de l'Église. — Bienfaits du sacerdoce et spécialement de la papauté. — Nouvelle forme que prend l'Europe occidentale, tandis que l'orient iconoclaste est déchiré intérieurement, et prépare son schisme. — Domination des Lombards. — Marche des Francs. — Charlemagne. — Fondation d'un empire chrétien. Pag. 86

LEÇON XIII.

Première tentative et réalisation d'un état chrétien dans l'empire d'Allemagne. — Ce qu'il faut entendre par état chrétien. — Essentiellement relatif et fondé sur le sentiment et la *personnalité*, il est ennemi de tout absolutisme. — Bons et grands monarques, sages et utiles institutions dues à l'esprit chrétien. — Jugement sur l'usage de partager l'empire entre les frères. — Alfred et Scot Erigène. — Expéditions des Normands, irruption des Magyares. — Cercle de la chrétienté en occident avec tous les états qui le composaient. — L'empire passe dans la nation saxonne. — L'âge des empereurs saxons, la plus heureuse époque de l'Allemagne. — Jugement sur les rapports entre le sceptre et la tiare, et sur les querelles qui en résultent. Pag. 150

LEÇON XIV.

Idée fautive qu'on se fait du moyen-âge. — Trois époques bien distinctes dans le moyen-âge. — Ce qu'il y a de défectueux et de mauvais au moyen-âge est dû au caractère absolu du temps; ce qu'il a de beau, de regrettable, est dû au sentiment religieux dont il était pénétré. — Institutions caractéristiques et chrétiennes du moyen-âge; la *trêve religieuse* et la *paix de Dieu*; les croisades. — Le règne de Frédéric I^{er} est le point de revirement du bien au mal. — Lutte entre les Guelfes et les Gibelins. — Littérature du moyen-âge. — Trois époques. — Première époque, l'époque sco-

Iastico-romantique. — Poésie : Dante et Pétrarque. — Philosophie scolastique ; est forte de rationalisme. — Deux sources de cette philosophie : le caractère absolu du temps, et le goût du mystérieux. — Jurisprudence. — Funeste introduction du droit romain dans les anciennes législations germaniques. — Irruption des Mongols. — Rodolphe de Habsbourg, fondateur d'une nouvelle dynastie impériale. — Philippe-le-Bel. — Séjour des papes à Avignon. — Grand schisme d'Occident. — Prise de Constantinople. — Deuxième époque dans la littérature du moyen-âge, littérature romano-antique, autre principe de dissolution.

Pag. 170

LEÇON XV.

Observations générales sur les principes de l'histoire. — Parts diverses de la nature, de la liberté, du génie du mal, et de la Providence dans les affaires de ce monde. — Dépravation du quinzième siècle. — Affluence d'une foule de principes de trouble et de corruption. — Commencement du protestantisme. — Jugement sur Luther. — Progrès du protestantisme. — Troisième époque dans la littérature, littérature *polémico-barbare*. — Portée du concile de Trente. — Ordre des Jésuites. — Caractère excessif, absolu, antichrétien de l'époque de la réforme.

Pag. 220

LEÇON XVI.

Importance historique du protestantisme. — Ses développements et sa propagation dans les diverses contrées de l'Europe. — Il pénètre et agit partout, mais non pas de la même manière. — Littérature espagnole et italienne de cette époque. — Guerres de religion. — Guerre de trente ans. — Tournure et fin que prennent les guerres de religion dans les principaux pays de l'Europe. — Dix-septième siècle. — Politique et littérature du siècle de Louis XIV. — Philosophie, Bacon, Descartes, Leibnitz. — Philosophie naturelle. — Locke. — Protestantisme, du savoir en Angleterre.

Pag. 264

LEÇON XVII.

Comparaison de la situation de l'Allemagne, avec sa paix religieuse, et de l'état des autres contrées de l'Europe. — Dix-huitième siècle. — Les événements de ce siècle trop connus et trop récents pour s'y arrêter. — Le dix-huitième siècle est tout entier dans son système politique, système d'équilibre artificiel, et dans son principe de la communication des lumières. — Définition et appréciation du système d'équilibre. — Jugement sur les lumières du dix-huitième siècle et sur leur influence. — La Russie, le czar Pierre et Catherine. — Marche révolutionnaire des idées. — Voltaire, Rousseau. — Révolution.

Pag. 310

LEÇON XVIII.

De la franc-maçonnerie. — Son influence *ésotérique* sur les événements modernes. — De la restauration. — État présent des choses, des esprits, et des différents royaumes. — Nécessité d'une restauration religieuse. — Danger des écarts de l'absolutisme, soit dans la vie réelle, soit dans la science. — La tolérance n'est pas l'indifférence. — L'esprit de parti, l'intolérance part d'un fond d'orgueil coupable. — En quoi consistera la restauration universelle qui doit se faire plus prochainement peut-être qu'on ne le pense. — L'état devra être chrétien et la science chrétienne. — Ni l'un ni l'autre but n'a été parfaitement atteint jusqu'ici. — Pour obtenir cet heureux résultat, la destruction de toute espèce d'idolâtrie politique est nécessaire ; et la philosophie, en s'aidant de l'histoire, doit renoncer à l'*absolu* sous quelque forme qu'il se présente. — Avis à l'Allemagne, moins absolue que tout autre pays, dans la vie et le gouvernement, mais chez qui l'*absolu* est impatronisé dans la science. — Récapitulation et conclusions. — L'homme a eu sans cesse à lutter contre l'esprit du mal,

qui s'est montré successivement comme le prince du monde, et l'esprit du siècle, revêtissant d'âge en âge des formes nouvelles. — Dieu ne lui a pas manqué dans cette lutte; il s'est montré verbe, force, lumière. — Ainsi, foi, amour et espérance. Pag. 360

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.